

LE MESSAGER

SPIRITISME — JOURNAL BI-MENSUEL — MAGNÉTISME

CONTENANT

LES FAITS DE MANIFESTATIONS DES ESPRITS

1888 à 1889

10 Cmes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — No 1 Liége, 1er Juillet 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

LE COLLABORATEUR SPIRITUEL.

Nous avons annoncé dans notre précédent numéro la perte nouvelle et regrettable que vient de faire *le Messager* en la personne d'un littérateur de talent, M. Ernest Cordurié, avocat à la Pégarié (Tarn).

Depuis 1862, celui qui devait par la suite être l'un des meilleurs soutiens de notre journal fut un fervent, dévoué et modeste champion du spiritisme au triomphe duquel il consacra le meilleur temps de sa vie. Sa médiumnité se manifesta dès cette époque et les communications publiées cette année là et les suivantes, par Allan Kardec, dans la *Revue Spirite*, prouvent de quelle source venaient ses inspirations et le cas qu'en faisait le Maître.

Plus tard, il publia sous le pseudonyme de Marc Baptiste les *Lettres aux paysans* et ensuite, en 1872, les *Lettres à Marie*, sur le spiritisme, deux petites brochures intéressantes très répandues.

Nos lecteurs ont pu juger depuis longtemps de la haute valeur morale des enseignements que les Esprits par son intermédiaire, ont livré à la bonne publicité.

Notre frère et ami Cordurié fut un esprit noble et grand que n'avaient pu abattre les malheurs et les revers de fortune qu'il voyait de haut. Il trouvait toute sa consolation dans ses travaux médianimiques et aussi magnétiques, car depuis quelques années il s'était adonné avec beaucoup de succès à la médiumnité guérissante.

Après une vie de luttes continuelles, frappé dans sa mère qui était l'ange gardien du foyer, il vivait retiré avec son frère M. G. Cordurié avec lequel en parfaite communion d'idées, il travaillait à la diffusion de la philosophie spirite.

Nous apprécierons toujours comme un idéal à atteindre pour nous, l'esprit éminent si lumineux qui fut notre collaborateur. Les liens de sympathie qui unissaient à notre œuvre de propagande sont loin d'être rompus. Il reste de ses écrits qui assurent la continuation posthume de son dévouement à notre cause. Son frère nous promet de prendre part comme auparavant à leur publication si utile. Qu'il reçoive dans sa solitude nos remercîments ainsi que l'expression de nos fraternelles sympathies.

Au cher disparu nos meilleurs souvenirs !

QU'ÉTAIT JÉSUS?

(Suite).

(Conférence faite à Carcassonne, le 23 octobre 1881, par M. V. TOURNIER.)

Il existe donc un monde invisible. Cela deviendra certain pour tout homme qui consentira à consacrer à ces études une très faible partie du temps que l'on consacre aux études ordinaires. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que les habitants de ce monde peuvent, dans des conditions et d'après des lois particulières, se manifester à nous et agir sur notre monde. Ce qu'on appelle le miracle est donc une chose naturelle, quoique rare.

Après ces préliminaires indispensables, je puis aborder mon sujet.

Dans ma dernière conférence, j'ai parlé du Nouveau Testament et, en particulier, des Evangiles. Il n'est donc pas bien nécessaire que j'entre à ce sujet dans de grands détails.

On ignore le nom des auteurs des Evangiles. On ne sait pas non plus l'époque précise de leur rédaction. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils ont été écrits longtemps après la mort du Christ, et lorsque aucun des témoins de sa vie n'existait plus. C'est donc dans la tradition que chaque auteur a puisé pour écrire son livre. Or, on sait ce que c'est que la tradition et avec quelle insouciance elle mêle l'erreur à la vérité. De plus, les auteurs évangélistes, bien convaincus que le Christ était le Messie, lui ont, de très bonne foi, attribué tout ce que chacun d'eux croyait que l'Ecriture avait prédit de lui. Cette préoccupation perce à chaque page de ces récits, et il n'était pas besoin de l'immense érudition d'un Strauss pour nous en convaincre. Jugez-en plutôt par un seul exemple. L'évangile selon Saint-Jean nous apprend qu'à un moment donné, le Christ, du haut de la croix, prononça ces mots : « J'ai soif. » Eh bien, croyez-vous que ce fût parce qu'il avait réellement soif? Non, c'était afin qu'une parole de l'Ecriture s'accomplît encore! L'auteur avait cru voir dans l'Ecriture que le Christ, au moment de sa mort, devait dire : j'ai soif, et il était plus convaincu qu'il l'avait dit que s'il l'avait entendu de ses propres oreilles.

A ces deux sources d'erreurs, ajoutons-en une troisième, celle que j'appellerai la source spirite. Les premiers chrétiens étaient de grands évocateurs d'Esprits, et le mouvement chrétien a été un mouvement essentiellement spirite.

C'est par l'Esprit que Jésus est poussé au désert. Il y est tenté par l'Esprit mauvais qui, après la tentation, ne le quitte que pour un temps. Il connaît par l'Esprit les pensées de ceux avec qui il parle.

A Joppé, sur la terrasse de Simon le corroyeur, Pierre a une vision à la suite de laquelle il rompt la barrière qui séparait encore les chrétiens des païens.

Une autre vision fait de Paul, le farouche persécuteur des chrétiens, leur plus intrépide et leur plus éloquent défenseur. C'est l'Esprit de Jésus qui dirige Paul et qui lui enseigne les vérités évangéliques. Le même Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, décrit, sous le nom de dons spirituels, tous les genres de médiumnité. Parmi ces dons se trouve celui *du discernement des Esprits*.

Saint-Jean dit qu'il ne faut pas croire à tout Esprit, mais mettre les Esprits à l'épreuve pour savoir s'ils viennent de Dieu.

Et ce mouvement se continue longtemps !

En plein troisième siècle, saint Grégoire thaumaturge reçoit le symbole de la foi de l'Esprit de saint Jean l'évangéliste. Un siècle plus tard, Arnobe, comme autrefois Paul, est instruit directement par l'Esprit de Jésus dans la vérité de l'Evangile.

Et si je voulais tout dire, il me faudrait citer tout le Nouveau Testament et toute l'histoire des premiers temps du christianisme.

Or, pour celui qui a fait une étude sérieuse des manifestations spirites, ce genre d'informations est des plus dangereux, à cause des Esprits trompeurs dont on peut être dupe. C'est pourquoi saint Paul qui, comme saint Jean, le savait fort bien, a dit : « Et les Esprits des prophètes — lisez des médiums — sont soumis aux prophètes; car Dieu est un Dieu de paix et non de désordre. » Dans toute communication, il doit donc y avoir toujours la part du médium qui, s'il est prudent, accepte ce qui lui paraît vrai et rejette ce qui lui paraît faux. Mais le médium peut se tromper.

C'est sans doute ce qui est arrivé souvent à l'auteur du quatrième évangile. Il a cru, comme l'a parfaitement compris le critique allemand Kœstlin, écrire son livre sous l'inspiration de l'Esprit dont Jésus, selon la tradition, avait promis l'assistance à ceux qui croiraient en lui, et qui devait leur remettre en mémoire les choses oubliées. Si même l'on s'en rapporte à certains passages de cet évangile, cet Esprit n'aurait été autre que celui de saint Jean lui-même. Mais, en définitive, l'auteur n'a dû écrire que ce qui lui paraissait être vrai, d'après les diverses traditions et les divers évangiles qu'il avait à sa disposition.

Enfin les écrits évangéliques, comme le fait justement observer M. Peyrat, ne nous sont pas parvenus avec leur rédaction primitive : ils ont subi de nombreuses modifications. On ne connaissait pas alors l'imprimerie, et les livres se transmettaient par des copies manuscrites. On comprend dès lors, sans parler des causes secondaires, combien la passion des premiers chrétiens, très divisés entre eux, et qui se faisaient la guerre à coups de textes, a dû amener d'interpolations, de retranchements, d'altérations.

Et ce qui est vrai des Evangiles, l'est aussi du reste du Nouveau Testament. On n'est pas toujours bien sûr qu'une épître soit de celui dont elle porte le nom. Si j'en crois M. Renan, parmi les nombreuses épîtres de Saint-Paul, il n'y en a que quatre sur l'authenticité desquelles la cri-

tique sérieuse n'a jamais élevé de doute : l'épître aux Galates, les deux épîtres aux Corinthiens et l'épître aux Romains.

Voilà les matériaux qui sont à notre disposition. Maintenant que nous en connaissons bien la nature, nous savons avec quelle prudence il faut procéder pour arriver à faire une bonne construction.

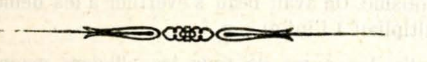
Commençons par les choses secondaires, par celles qui n'appartiennent pas en propre à Jésus, qui constituent pour ainsi dire le cadre dans lequel on l'a placé, ou qui, tout en lui appartenant, ne peuvent ni augmenter ni diminuer sa valeur morale.

Et d'abord, à quelle époque est-il né ? On ne le sait pas d'une façon précise. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est né sous Auguste et qu'il est mort sous Tibère. L'année et le jour sont également incertains, Bossuet lui-même le reconnaît.

Où est-il né ? Ici, même incertitude. Sur quatre évangiles, deux, Marc, le plus ancien et Jean, le plus récent, ne parlent pas du lieu de sa naissance. D'après une tradition, on devait ignorer le lieu de naissance du Messie. Les deux autres évangiles, Mathieu et Luc, le font naître à Bethléem, conformément à ce que d'autres croyaient que le Messie devait être de la race de David et du village de Bethléem. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que, d'après Mathieu, Joseph était de Bethléem, et c'est dans sa maison que Jésus naquit ; tandis que, d'après Luc, il était de Nazareth et ne vint à Bethléem, avec sa femme, que pour se faire enregistrer dans sa tribu. Il agissait ainsi pour obéir à un édit de l'empereur Auguste, qui voulait faire le recensement de tous les peuples de son empire, recensement qui, assure-t-on, n'a jamais eu lieu, parce qu'il n'a jamais été ordonné.

Evidemment si Marc et Jean avaient cru que Jésus était né à Bethléem, ils l'auraient dit. D'un autre côté, nous voyons dans Mathieu qu'après la mort d'Hérode, Joseph rentrant d'Egypte, retourne à Bethléem. Ce n'est que lorsqu'il apprend qu'Archélaüs, fils d'Hérode, règne à la place de son père que, craignant de nouveau pour la vie de son fils, il change d'itinéraire et se rend en Galilée. Là, il ne choisit pour résidence la ville de Nazareth qu'afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie : il sera appelé Nazaréen. Il était donc de Bethléem, d'après l'auteur de cet évangile.

(A suivre).



L'HYPNOTISME.

LETTRES A M. THIRIAR, REPRÉSENTANT.

VII

Ce qu'il y a de vrai dans les histoires de M. Lombroso

Monsieur,

J'avais déposé ma plume, et je la reprends. Mais, rassurez-vous. Au fond, cette lettre s'adresse non à vous, mais à M. Lombroso. Puis-je vous prier de la lui faire parvenir ?

On ne peut le nier, la lettre de M. Lombroso, le « savant professeur » de Turin, est le nerf de votre discours.

Les six histoires qu'elle contient ont dû, à première audition, faire dresser les cheveux de vos auditeurs de la Chambre et de vos lecteurs aux *Annales parlementaires*.

Dans ma troisième lettre, je me suis attaché à en amortir les coups. Mais, tant est puissante la première impression, que je ne m'étonnerais nullement de ne pas y avoir réussi. C'est que Lombroso est un nom qui sonne bien ; et surtout il est étranger ; il vient de là-bas, de tout là-bas, d'au-delà des Alpes. Et puis, la lettre de M. Lombroso était reproduite dans « l'excellent traité » de M. Gilles de la Tourette ; enfin vous-même, en la rééditant, vous la faisiez vôtre en quelque sorte et vous en portiez garant. Trois signatures !

Grave imprudence, monsieur, comme vous allez le voir. Car, je le crains pour M. Lombroso, les faits qu'il rapporte sont inventés ou travestis.

* * *

Déjà dans la troisième lettre, sur la foi de M. Tarde qui avait rendu visite à Donato, et sur la foi de Léon qui, à cette époque, se trouvait avec Donato en Italie, lors des aventures de Turin et de Milan, j'avais émis des doutes sur leur authenticité, et j'en avais fait ressortir les invraisemblances, les incohérences et les puérilités. Je demandais pourquoi on croirait plutôt M. Lombroso que Donato ou Léon. Néanmoins, j'avais tenu à raisonner comme si elles étaient absolument vraies, de sorte que ma thèse ne peut sortir que fortifiée de ce nouveau débat. Je n'avais pas encore des raisons suffisantes de suspecter la véracité de M. Lombroso. Aujourd'hui, j'en ai.

D'abord une preuve générale ou, si vous aimez mieux, une présomption.

Dans une conférence tenue à Milan le 3 juin 1886, qui a duré trois heures, Donato, dont M. Lombroso venait de faire interdire les représentations, a mis au défi M. Lombroso ou ses

partisans de prouver les accidents qu'on lui reprochait ; le défi n'a pas été relevé, que je sache.

Donato a écrit de nombreuses lettres aux journaux renouvelant le même défi et les mêmes démentis. J'ai les journaux sous les yeux, les uns protestant contre l'interdiction et favorables, les autres quelque peu défavorables à Donato, ou prenant une position expectante : l'*Italia* du 26-27 mai 1886 ; id. du 2-3 juin ; le *Corriere della Sera* du 4-5 juin ; une feuille volante intitulée *Donato e la sua Conferenza*, Milan, 4 juin 1886. Aucune mention d'une protestation catégorique de M. Lombroso.

Si M. Lombroso a répondu publiquement à ces démentis en apportant des preuves a l'appui de ses allégations, qu'il daigne fournir les documents (*). Cette fois-ci, c'est le professeur Delbœuf qui l'interroge, et à qui il ne peut répondre par le silence et le dédain ou les faux-fuyants, comme il se l'est permis à l'égard de Donato. Je lui demande principalement des noms, des lieux et des certificats, comme je vais en user envers lui pour révoquer en doute ses six anecdotes.

* * *

1re HISTOIRE. — L'officier qui court après les lanternes des voitures. (**)

La *Gazette Piémontaise* du 3 juin 1886 dont *j'ai le texte sous les yeux*, contient un articulet ainsi conçu : « Le professeur Lombroso, dans une lettre publiée dans les journaux a écrit que « un officier, » *un des meilleurs sujets de Donato*, depuis qu'il » avait été hypnotisé, courait derrière les lan- » ternes des voitures, comme un laquais. »

« Nous avons parlé au médecin ordinaire du lieutenant G. — qui est précisément le sujet en question — et il nous a assuré que G. n'a jamais été hypnotisé par Donato, et que Donato a été et reste abolument étranger aux phénomènes morbides de son client. Il n'est pas exactement vrai que celui-ci courait derrière les lanternes, mais il restait hypnotisé par l'éclat d'une lanterne ou d'une lumière quelconque, par conséquent de celles des voitures, d'une allumette enflammée, d'une chandelle, comme il arrive du reste à tous les sujets hypnotisables. »

C'est on ne peut plus catégorique.

Si maintenant l'officier de l'histoire est un autre que le lieutenant G., M. Lombroso est tenu de faire connaître son nom et de produire de lui un certificat. C'est une question d'honneur. Le démenti public qu'on vient de lire a rendu sa parole suspecte.

Vous comprenez, Monsieur, ainsi que tout le monde, qu'il est de mon devoir de réclamer de lui des preuves authentiques, comme il est du sien de les rassembler. De là les questions que je me permets de lui faire à propos des deux récits suivants et auxquels vous le prierez avec moi de vouloir bien répondre.

2e HISTOIRE. — L'ancien hystérique et l'ancien somnambule redevenus malades.

(*) J'ai écrit à Donato pour avoir des renseignements sur tous ces faits : je lui ai écrit après avoir publié ma cinquième lettre. Il m'a répondu le 20 février. Les notes contiennent des extraits de sa réponse. « Quand, en 1886, j'arrivai à Turin, l'hypnotisme était complètement inconnu en Italie. Je reçus d'abord la visite d'un savant professeur de l'Université, le Dr Morselli, qui s'enthousiasma pour mes expériences et en fit aussitôt une description très élogieuse dans un journal très répandu. L'article fit sensation ; la plupart des journaux italiens le reproduisirent ; le nom de Morselli vola de bouche en bouche, associé au mien... Le Dr Lombroso fut mécontent d'avoir été prévenu par son collègue dans la propagation d'une innovation. Il se mit alors à écrire dans les journaux de Milan où je donnais des séances depuis quelques jours, que tous mes sujets de Turin étaient malades et que plusieurs venaient d'être internés dans une maison de santé. Les sujets de Turin, presque tous étudiants, se réunirent spontanément et adressèrent une protestation aux journaux. Je la lis dans *le Secolo* du 31 mai 1886 (le *Secolo* est le journal le plus répandu de l'Italie). Trop longue pour être reproduite en entier, j'en donne un résumé fidèle :

« Les allégations du docteur Lombroso ne sont ni vraies » ni sérieuses. Nous nous portons tous fort bien, sauf le » manque d'appétit après un copieux repas (textuel). Il n'y » a qu'un seul homme que les expériences de M. Donato » ait rendu fou, c'est le docteur Lombroso (textuel). Quant » au sujet que M. Lombroso cite nommément comme ayant » contracté des attaques d'épilepsie, M. Bonorandi, il » figure parmi les protestataires et doit à la vérité de » déclarer ici qu'il était sujet à ces attaques longtemps » avant l'arrivée de Donato à Turin. » Suivent dix-huit signatures.

Il y eut plusieurs autres protestations. — En voici une de M. Chiarloni, étudiant : « Monsieur le Rédacteur, il » paraît que c'est maintenant une manie générale d'exa- » gérer les effets de l'hypnotisme. Beaucoup de journaux » répandent des bruits sinistres concernant ma santé et » celle de mes amis. Je crois de mon devoir de vous faire » connaître que mon ami Leskowich et moi n'avons » jamais joui d'une meilleure santé et je ne connais per- » sonne que Donato aurait rendu malade. » (Voir *Gazette de Turin*, 27 mai 1886).

« Savez-vous ce que répondit M. Lombroso ? C'est que ces sujets ne sentaient pas leur mal et que s'ils n'avaient pas été suggérés, ils n'auraient pas même osé discuter ses sentences. (*Secolo* de Milan, 3 juin 1886). Il profita de tous les incidents pour forger des histoires grotesques contre l'hypnotisme. On avait beau s'évertuer à les démentir, il les multipliait à l'infini... »

(**) « J'ai les noms de tous les officiers magnétisés à Turin ; tous m'ont affirmé qu'il ne leur était jamais rien arrivé de pareil. » Lettre de Donato.

Qui? Où? Quand? Les preuves? (1)

3° HISTOIRE. — Ces deux mathématiciens plantés devant leurs compas.

Encore une fois, leurs noms et leur attestation que, dans leur pensée, l'accident est dû à Donato ? (2)

4° HISTOIRE. — L'employé de chemin de fer, pris de folie furieuse et non encore guéri.

D'après les nombreux journaux de l'époque que j'ai parcourus, c'est le seul accident qui ait été pris un instant au sérieux par l'opinion.

Il s'agit d'un sieur F. Ercolani. Or, *j'ai sous les yeux* une lettre d'Ercolani lui-même à Donato, démentant le fait, lettre insérée dans *la Lombardia*, de Milan, 7-8 juin 1886. En voici la traduction : « Honoré Monsieur, En réponse à votre estimée lettre reçue en retard, je puis vous dire que j'ai démenti les bruits qui courent sur une grave indisposition physique à laquelle j'ai été sujet et j'ai envoyé à ce propos un article à la *Gazette Piémontaise*, de Turin. Agréez mes salutations distinguées. Votre très-dévoué F. Ercolani. » Je n'ai pas la *Gazette piémontaise* (3).

Je cite des noms, des dates, des démentis ; à M. Lombroso maintenant d'arriver avec des noms, des dates et des pièces contradictoires.

5° HISTOIRE. Les officiers hypnotisés forcés de se montrer en public. (4)

Les noms, s'il vous plaît ?

6° et dernière HISTOIRE. Le jeune homme, honnête jusque là, qui, magnétisé par Donato, est devenu tout à coup malhonnête au point de vouloir faire chanter son magnétiseur. (5)

De toutes les histoires de M. Lombroso, celle-là était bien la plus renversante, mais il y a une chose plus renversante encore, c'est le... sans-gêne avec lequel M. Lombroso accommode à sa cause une colossale tentative d'escroquerie.

Je ne puis mieux faire que de reproduire le fait divers du *Figaro :*

« On nous écrit de Milan, 27 mai... Hier matin, Donato recevait une lettre anonyme lui déclarant que, s'il ne faisait pas remettre à 9 heures du soir une somme de 1,000 francs enfermée dans une enveloppe, à la personne qui l'attendait sur les marches du Dôme, le signataire révélerait le soir au public, le secret de ses expériences, qui constituaient en réalité une abominable supercherie.

» Donato, indigné, s'adressa au questeur qui lui répondit en souriant : « Soyez tranquille, je me charge d'hypnotiser votre maître chanteur. »

» Il fut convenu que l'on enverrait un agent déguisé en commissionnaire avec une enveloppe contenant réellement la somme. A l'heure dite, l'individu, qui attendait sur les marches du Dôme, prit le pli des mains du porteur et en retira un billet de mille francs qu'il mit en poche. Puis,

(1) « Mes sujets, à l'exception de Lescowich et de Chiarloni, ne voyaient jamais M. Lombroso. C'est donc de ces deux étudiants que M. Lombroso veut parler. Or, ils l'ont démenti dans la *Gazette de Turin* du 27 mai 1886.

Il y a mieux, j'ai une lettre de Chiarloni, qu'il m'a autorisé à rendre publique et que j'ai lue dans mes conférences en Italie. Dans cette lettre, Chiarloni m'informe que M. Lombroso, ayant voulu l'hypnotiser ainsi que son compagnon Lescowich, s'y est pris avec une telle maladresse qu'il leur a donné à l'un et à l'autre un violent mal de tête. Ce sont certainement ces deux jeunes hommes que M. Lombroso aura vus devenir malades entre ses mains après les avoir hypnotisés deux fois. » Donato.

(2) « Ces deux étudiants sont les mêmes que ci-dessus. Le Dr Lombroso leur avait dit : « Pas n'est besoin de Do» nato pour vous hypnotiser, il vous suffit de regarder » fixement votre compas pendant quelques minutes. » Où est l'accident? et s'il y en a un, où est l'auteur? » Donato.

(3) « Ercolani avait été magnétisé seulement aux premières séances et très peu. Il me déplaisait comme sujet. Je l'avais écarté, sous prétexte de montrer au public de nouvelles figures. Alors il me dit « A telle époque, j'aurai un congé, et si vous êtes à Rome, j'irai me faire magnétiser, car je ne serai pas loin de là à Rimini, dans ma famille. » Plus d'un mois s'écoula et, à la date fixée, Ercolani partit en congé. Ercolani était-il malade? s'est-il dit malade pour obtenir un congé? Je l'ignore. Toujours est-il que le médecin des chemins de fer est grand ami de Lombroso et qu'Ercolani avait prévu sa maladie un mois d'avance. L'avocat Locatelli m'a écrit à ce sujet une lettre que j'ai lue publiquement et que tous les journaux ont reproduite. Cette lettre dit : « Je lis dans les journaux que » M. Ercolani, très malade, fou à lier, a été transporté » dans sa famille. Cela n'est pas vrai. Je déclare sur l'hon» neur que j'ai vu le dit Ercolani, en chemin de fer, seul, » se rendant en congé dans sa famille, plus gai et parais» sant mieux portant que jamais. « (Voir tous les journaux de Milan du 5 juin 1886.) » Donato.

(4) « Je n'ai jamais magnétisé des officiers italiens qu'*une seule fois*, et ce n'était pas en public, c'était à l'École de guerre. Jamais je ne leur ai même proposé de se montrer en public. J'en avais invité quelques-uns à une séance intime, mais aucun n'est venu. C'est donc exactement le contraire de ce que dit M. Lombroso. » Donato.

(5) « Un jeune homme dont il est inutile que je redise le nom déjà déshonoré, vint s'offrir à deux reprises comme sujet et ne fut pas du tout sensible. Il en conclut l'insensibilité des autres sujets et une comédie arrangée entre eux et moi... Il imagina de m'écrire une longue lettre, que je publierai un jour et qui dénote l'esprit le plus pervers : « J'ai deviné votre truc et vos tromperies, » me disait-il, et si vous ne me donnez pas mille francs, » je vous démasquerai. Vous êtes assez riche pour me » donner cette somme. Cela vous éviterait les plus grands » ennuis Ce n'est que grâce à mon intelligence excep» tionnelle que j'ai pénétré vos secrets. Nul autre que moi » n'y comprendra jamais rien. (Suit l'histoire racontée à peu près comme ci-dessus.)

» Quel rapport y a-t-il entre ces faits et mes expériences? Le jeune homme ne pouvait-il pas aussi bien essayer de faire chanter un médecin? Le docteur Lombroso aurait-il attribué ce chantage à la médecine? » Donato.

complètement rassuré, il traversa la place. A cet instant, un délégué et trois agents arrêtaient le chanteur.

» Devant le questeur, il a tout avoué, en se faisant connaître pour Achille de Thomasi, étudiant de seconde année, âgé de dix-huit ans. »

Si le «jeune homme honnête » de l'histoire est cet Achille de Thomasi, on accordera sans peine à M. Lombroso un art d'inventer et d'arranger qu'envierait plus d'un dramaturge.

* * *

Me voilà de nouveau au bout du même chapelet.

A M. Lombroso maintenant d'apporter des documents détruisant ceux que je publie. S'il les apporte, je les insérerai incontinent à cette place même, et irai jusqu'à m'excuser de l'avoir suspecté à tort — bien que la défiance soit toujours un droit de l'historien et du savant.

S'il ne le fait pas, vous reconnaîtrez avec moi, Monsieur, que la bonne foi de M. Gilles de la Tourette a été abusée, et, partant, aussi la vôtre. M. Lombroso a une manière à lui d'entendre la probité scientifique. Après tout, peut-être la doit-il au genre de travaux auquel il a consacré sa vie.

Un mot encore pour finir. Cette longue critique comporte une moralité.

Nous voyons ici les prétendus accidents de Turin justifier l'interdiction des représentations publiques prononcée à Milan sur l'avis du Conseil supérieur de santé, sans qu'on ait daigné permettre à Donato de présenter sa défense.

A Bordeaux, le docteur Régis s'arme de l'exemple de Milan pour obtenir contre le même Donato une interdiction semblable.

En Suisse, on s'appuie sur les défenses de Milan et de Bordeaux pour édicter contre l'hypnotisme, mais cette fois-ci *préventivement*, la même défense.

Enfin l'Italie (on dit l'*Italie*, et non plus Milan) et la Suisse sont proposées comme modèles à la Belgique, où il n'y a pas eu d'accidents!

L'interdiction de Milan fait boule de neige en parcourant l'Europe et cette boule a pour point de départ la passion et le mensonge!

Peut-on trouver une plus triste preuve de ce qu'on peut obtenir en exploitant la bêtise humaine?

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

J. Delbœuf.

Liége, le 25 février 1888.

LES FAUSSES RÉVÉLATIONS.

« Mgr l'évêque de Chartres vient de publier une ordonnance relative à de prétendues révélations qui auraient été faites à une personne de son diocèse. Cette ordonnance est d'intérêt général, aussi nous empressons-nous de la publier. En effet, diverses feuilles où sont exposées ces soi-disant révélations commencent à se répandre à Paris, et il est utile de prémunir ceux qui seraient tentés d'y ajouter foi. De plus, la personne visée ici n'est pas la seule qui se dise ainsi inspirée. Elle a trouvé des imitatrices, et toujours ces révélations prétendues servent de prétexte à des collectes d'argent, toutes sont comme celles-ci de nature à exciter une curiosité nuisible à la foi et à la vraie piété.

Voici cette ordonnance :

« Nous, évêque de Chartres, après avoir pris connaissance du rapport de la Commission nommée par nous, à l'effet d'examiner certaines révélations qu'une personne de notre diocèse, du nom de Mathilde Marchat, prétend avoir reçues de Notre Seigneur Jésus-Christ et de la Très Sainte-Vierge, révélations ayant pour objet l'établissement à Loigny d'une communauté, dite des Epouses du Sacré-Cœur de Jésus pénitent;

Considérant: 1° qu'il est impossible de trouver dans ces prétendues révélations aucune marque, aucun signe de nature à prouver qu'elles sont véritables et qu'elles viennent de Dieu;

Considérant: 2° que la divulgation de ces fausses révélations ne peut être que préjudiciable aux fidèles, dont elles surexcitent la curiosité, trompent la bonne foi et égarent l'esprit;

Considérant enfin: 3° qu'il y a lieu de craindre que ces mêmes révélations ne servent de prétexte à des collectes d'argent pour l'installation à faire, sur l'ordre prétendu de la Sainte-Vierge et de Jésus-Hostie, d'une communauté à Loigny ;

Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

1° Nous défendons, sous peine de la privation des sacrements, à Mathilde Marchat, de communiquer à quelque personne que ce soit, de vive voix ou par écrit, les révélations qu'elle prétend recevoir de Notre-Dame de Lourdes expiatrice et de Notre Seigneur.

2° Nous défendons sous la même peine, à toute autre personne, d'aider et de favoriser, par quelque moyen que ce soit, la publication des prétendues révélations de Mathilde Marchat, se donnant aussi le nom de Marie Geneviève du Sacré-Cœur.

3° Nous défendons, en outre, de faire aucune quête ou collecte pour un établissement d'un

ordre quelconque qui n'aurait pas été préalablement approuvé par nous, et nous ordonnons que les sommes qui auraient déjà été recueillies à cet effet soient restituées aux personnes donatrices ou, si la chose est impossible, distribuées aux pauvres et employées en bonnes œuvres.

4° Nous ordonnons que Mathilde Marchat reste privée des sacrements jusqu'à ce qu'elle ait fait acte de pleine soumission à l'autorité ecclésiastique et qu'elle lui ait remis tous ses écrits ayant trait à des révélations ou communications surnaturelles quelconques: tant ceux qu'elle a présentement en sa possession que ceux qui seraient déjà en circulation dans le public et qu'elle devra, autant qu'il est en son pouvoir, retirer et faire restituer.

Et sera notre présente ordonnance, dans un délai de trois jours, notifiée par l'official de notre évêché, en présence de deux témoins, à Mathilde Marchat et aux personnes habitant la même maison, sise à Chartres, rue de la Bourdinière.

Donné à Chartres, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le 8 mars 1888.

† LOUIS EUGÈNE,
évêque de Chartres,

Par mandement de Monseigneur,
P. FAVROT, secrétaire. »

L'ordonnance qu'on vient de lire a été signifiée le 8 mai dernier à Mlle Marchat, la prévoyante, par M. l'official diocésain de Chartres, en présence de Mlle Duchon, sa prétendue supérieure, et d'une autre personne. Depuis ce temps, les prétendues révélations continuent à se répandre ; aussi Mgr l'évêque a-t-il décidé de publier l'ordonnance pour prémunir les fidèles contre tout danger d'erreur et de captation.

Les fidèles doivent toujours agir avec la plus grande réserve toutes les fois qu'il se trouveront en présence de faits semblables. Ils doivent se rappeler que les évêques ont reçu de Dieu la mission de veiller à ce que leur foi ne soit pas égarée, et par conséquent c'est à eux qu'il appartient de prononcer. Ils doivent se défier surtout de toute soi-disant révélation qui a une couleur politique, ou en vertu de laquelle on fait appel à leur bourse. »

Gazette de Liége du 12 juin, 1888.

Le journal de l'évêché de Liége qui reproduit par ordre et sans commentaires les lignes qui précèdent de la *Semaine Religieuse* de Poitiers, à notre humble avis, aurait dû quelque peu éclairer ses lecteurs sur un sujet aussi palpitant d'intérêt.

Ces esprits farceurs de l'espace — dont on affirme aujourd'hui l'existence dans le monde catholique — venant faire une concurrence déloyale à leurs congénéres d'ici-bas! N'est-ce pas là encore un signe des temps?

PROFESSION MORALE

A la gloire de l'Éternel! au nom de la Raison et de la Science progressive :

J'affirme le Droit ;
Je confesse le Devoir ;
Je veux la Justice et la Fraternité humaine ;
Je crois à la solidarité universelle ;
J'aspire à la Perfection.

Droit. — Doué de conscience et de raison, par conséquent responsable de tes actes, tu as le droit et le devoir de te gouverner toi-même, dans toutes les sphères de ton activité. Maintiens ton droit, tant qu'il ne porte pas atteinte au droit d'autrui. — Respecte-toi, afin que les autres te respectent. — Cultive tes facultés, développe tes forces, soigne ta santé, évite toute souillure, apprends à défendre ton existence et à protéger ta liberté. Aime la vie que tu as reçue, parce que s'il ne dépend pas toujours de toi qu'elle soit heureuse, il dépend de toi qu'elle soit utile aux autres et bonne à ton amélioration. — Ne redoute pas la mort, qui n'est qu'un renouvellement des forces et une évolution nécessaire au progrès, à l'agrandissement des êtres.

Devoir. — N'oublie pas que méconnaître son devoir, c'est compromettre son droit, car le Droit et le Devoir sont corrélatifs et ne s'affirment pas l'un sans l'autre. Sois soumis à la Loi, source de l'égalité sociale, et repousse tout privilège, même quand tu dois en bénéficier. — Respecte tes engagements, cultive la vérité ; ne retiens jamais ce qui appartient à autrui. — Rends à tes parents tout ce que tu en as reçu: honore-les par ta conduite de tous les jours, et que ton respect soit toujours à la hauteur de leur tendresse. — Transmets ton patrimoine à tes enfants, s'ils ne s'en sont pas montrés indignes, mais ne leur sacrifie jamais l'intérêt social. Abstiens-toi de l'oisiveté comme d'un vol. — Si tu amasses des richesses, songe à ce qu'elles ont coûté, et, t'en regardant comme le simple dépositaire, fais qu'elles servent à féconder le travail, à soulager le malheur, à éteindre la misère.

Justice. — Pratique la justice, non-seulement en ne faisant jamais aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait, mais en prenant l'initiative du bien, et luttant contre l'iniquité partout où tu la rencontreras. Ne condamne jamais sans

recours et sans laisser une porte ouverte à la réparation, au repentir et à la réhabilitation. Le sentiment religieux est incompatible avec l'enfer éternel, et la conscience de l'humanité, régénérée par l'amour du prochain, n'admet pas de peine sans rémission.

Fraternité humaine. — Traite ton prochain comme toi-même. — Pardonne les injures et rends même le bien pour le mal, toutes les fois que le soin de ta dignité personnelle te le permettra. — Sers fidèlement ta patrie, mais ne la sépare jamais dans ton cœur, de cette plus grande patrie qui a nom : l'Humanité. Ne t'éloigne pas volontairement de la société des hommes : ne t'isole pas de tes frères et ne les isole pas les uns des autres : il n'y a pas de progrès pour l'homme seul. — Souviens-toi que c'est aux luttes soutenues, aux souffrances supportées, à travers tant de siècles, par les générations qui t'ont précédé, que tu dois tous les biens dont tu jouis ; songe que c'est en associant tes efforts à ceux de tes contemporains que tu prépareras un sort meilleur à ceux qui viendront après toi. — Crée-toi de bonne heure, par le mariage, une sphère familiale d'où soient bannis l'égoïsme, qui est le plus grand de tous les vices, le jeu, la paresse, la dissimulation, le mensonge, la colère, la débauche, l'intempérance. — Epoux, ne soyez pas seulement unis par la chair ; soyez-le aussi par l'esprit et le cœur, comme si vous étiez une seule âme. Veillez à mériter toujours l'estime l'un de l'autre, et n'ayez jamais à rougir devant vos enfants.

Solidarité universelle. — Dans tes efforts vers le mieux, aspire à tout ce qui est en haut et tends la main à tout ce qui est en bas. — Sois doux et pitoyable envers les animaux, car ils sont sensibles comme toi. — Sois charitable et bienveillant pour toutes les souffrances. — Dans tes plaisirs ne goûte que ceux qui ne font pleurer personne. — Aime la nature, respecte ses lois et ne lui commande qu'en lui obéissant. N'oublie jamais que, si la terre a été donnée aux hommes, c'est pour qu'ils y aient tous leur place au banquet de la vie et qu'y trouvant, grâce à l'instruction à laquelle tous ont également droit, et à l'aide du travail quotidien, dont tous ont également le devoir, leur part de lumière et de liberté, ils y fassent régner l'ordre, la paix, l'harmonie. C'est en réalisant ainsi *le règne de Dieu* sur notre domaine terrestre que nous pourrons nous dire les collaborateurs de l'œuvre divine et qu'il nous sera donné de nous élever progressivement vers l'Etre parfait, dont chacun de nous porte en soi l'inépuisable idéal.

Bénie soit l'humanité, dans son passé, dans son présent, dans son avenir !

Béni soit tout ce qui vit au-dessus et au-dessous de nous, dans la perpétuelle communion des êtres !

Béni soit Dieu, Père céleste, Unité suprême, Loi vivante, Raison consciente de l'univers, Source de toute vie, de tout amour, de toute lumière et de toute perfection !

CHARLES FAUVETY.

NOUVELLES.

Le *Banner of Light* du 19 mai reproduit, d'après le *Medium and Daybreak*, une courte esquisse de la vie de M. Robert Cooper, un pionnier de la cause spiritualiste en Angleterre et en Amérique. Il est triste de penser qu'après avoir tant fait pour la cause, cet homme estimable, frappé de cécité et de revers de fortune, soit dénué de ressources dans ses vieux jours. Une souscription à son profit est ouverte dans les journaux susdits.

* * *

La Ligue française contre l'Athéisme, présidée par M. Adolphe Franck, de l'Institut, vient de fonder un journal hebdomadaire, à 5 centimes, ayant pour titre: *La Paix sociale.*

* * *

Une correspondance particulière adressée au *Pittsburgh Dispatch* rapporte le fait suivant :

M. A.-F.-Mc. Néal, un citoyen bien connu de Rawson, O., rêva dans la nuit du 28 janvier dernier qu'il était mort et qu'il allait au ciel, la date de son décès, le 26 avril, était clairement indiquée. Il rêva aussi, que dans la cité céleste, il rencontrait une vieille connaissance et ami, M. Mahion Povenmire, de Ada, qui lui apprenait qu'il était mort huit jours auparavant. D'autres circonstances également frappantes dans ce rêve laissèrent une telle impression dans l'esprit de M. Mc. Neal qu'en se réveillant le matin il coucha le tout sur papier. Il était alors en excellente santé. Sa femme trouva quelques jours après le manuscrit, ce qui lui fit beaucoup de chagrin, mais elle n'en dit rien à son mari.

Or, le 26 avril, M. Mc. Neal mourut, alors que son ami M. Povenmire l'avait précédé d'une semaine dans la tombe.

(*Banner of Light*, du 19 mai).

AVIS.

Nos abonnés de l'étranger dont l'abonnement expire le 1er juillet, sont priés d'envoyer leur renouvellement le plus tôt possible par un mandat-poste international au nom de M. H. Saive.

La quittance du renouvellement de nos abonnés belges leur sera présentée par l'administration des postes dans le courant de ce mois.

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO | 17e ANNÉE — N° 2 | Liége, 15 Juillet 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME | QUESTIONS SOCIALES | MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

QU'ÉTAIT JÉSUS?

(Suite).

(Conférence faite à Carcassonne, le 23 octobre 1881, par M. V. TOURNIER.)

La naissance de Jésus a-t-elle eu le caractère miraculeux qu'on lui attribue et faut-il croire à la réalité des prodiges qu'on nous dit avoir entouré son berceau? Je n'hésite pas à répondre non.

Sur quatre évangiles, deux encore ne disent mot de ces prodiges. Preuve que leurs auteurs n'y croyaient pas. Si Marc et Jean avaient cru Jésus fils du Saint-Esprit et non de Joseph auraient-ils passé sous silence un fait aussi important? Ce n'est pas admissible. Quant à Mathieu et à Luc qui, seuls, parlent de ces prodiges, il est à remarquer que leurs récits ne concordent nullement. Ainsi, tandis que Mathieu, par exemple, fait venir au berceau du Christ des mages conduits par une étoile, ce sont des bergers avertis par des anges, que Luc nous y montre. Si Mathieu parle du massacre des innocents, Luc l'ignore complètement; et lorsque Marie a accompli les cérémonies prescrites par la loi aux femmes qui relèvent de couches, au lieu de la faire fuir en Egypte, il la fait retourner tranquillement à Nazareth.

Plus tard, quand Jésus a atteint l'âge de douze ans, Joseph et Marie montent à Jérusalem, à la Pâque, selon leur habitude. Au retour, après une journée de marche, s'apercevant que l'enfant n'est pas avec eux, ils reviennent sur leurs pas et, le trouvant dans le temple, au milieu des docteurs, ils lui adressent d'affectueux reproches. Chose inexplicable, s'ils avaient connu tous les miracles dont parlent Mathieu et Luc, lorsqu'il leur répond : « *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon père?* » ils ne comprennent pas ce qu'il leur dit. Mais ils n'avaient pas connu ces miracles.

A Jérusalem, personne ne semble avoir jamais eu le soupçon ni qu'il fût venu au monde autrement que les autres hommes, ni qu'il fût né dans le village voisin de Bethléem. On le croit fils de Joseph, et de la ville de Nazareth. Il y a plus, chez lui, à Nazareth, et surtout dans sa famille, on n'a jamais cru qu'il fût le Messie. Voilà pourquoi il prononce ces tristes et significatives paroles : « *Un prophète n'est sans honneur que dans son pays et dans sa maison.*

Sa mère le considéra toujours comme fou ; et les évangiles nous la montrent courant après lui, accompagnée de ses quatre autres fils et de ses filles, pour se saisir de lui. Il eut cette douleur suprême de trouver dans celle dont l'amour aurait dû le soutenir dans ses luttes pénibles, le plus grand obstacle à l'accomplissement de sa mission. Aussi n'a-t-il jamais pour elle que des paroles dures.

Est-il possible après cela d'admettre l'Annonciation et toutes les autres merveilles que nous racontent les évangiles selon saint Matthieu et selon saint Luc? N'ai-je pas eu raison de les nier?

Les prodiges qui signalent sa mort sont tout aussi fabuleux que ceux qui marquent sa naissance. Le quatrième évangile n'y croit pas, puisqu'il n'en parle pas. Quant aux trois autres, Mathieu est celui qui en rapporte le plus. Selon

l'auteur de cet évangile, des ténèbres couvrirent la terre depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, c'est-à-dire depuis midi jusqu'à trois heures ; la terre trembla, les rochers se fendirent, le voile du temple se déchira, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints en sortirent et se montrèrent à diverses personnes, à Jérusalem. Marc et Luc n'en disent pas autant : ils ne parlent que des ténèbres et du voile du temple qui se déchire.

Les historiens, à l'exemple du quatrième évangéliste, ne disent pas un mot de tous ces événements ; ce qui ne doit pas nous surprendre, puisque, d'après les évangélistes mêmes, personne ne s'en aperçut à Jérusalem. En effet, on ne voit pas qu'un seul de ceux qui avaient condamné Jésus, qui l'avaient injurié, frappé, ait été pris de terreur et se soit converti. Il y avait pourtant bien de quoi ! Les disciples eux-mêmes devaient dormir pendant que tout cela se passait. S'ils avaient été témoins de ces prodiges, auraient-ils eu tant de peine à croire à la résurrection de leur maître ?

Quant au fait de la résurrection, c'est-à-dire de l'apparition de Jésus aux siens, après sa mort, il est pour moi hors de doute.

Malgré tous ses efforts pour leur ôter leurs illusions à ce sujet, les disciples s'étaient obstinés à croire à son triomphe final. Ils espéraient quand même qu'il *délivrerait Israël*. Aussi quand le dénouement fatal arriva, ils perdirent avec la foi, l'espérance et le courage. Ils se cachèrent et le laissèrent aller seul, bien seul à la mort.

Comment se fait-il donc que, quelque temps après, ces hommes, qui s'étaient montrés timides comme des lièvres, soient devenus plus courageux que des lions, et aient bravé les supplices les plus affreux plutôt que de renoncer à proclamer leur foi ?

Les critiques embarrassés, ne sachant que répondre et ne pouvant admettre le fait de la résurrection, sans donner un démenti à leurs systèmes, s'en tirent en disant que la donnée nécessaire, indispensable de l'histoire du christianisme, c'est, non pas le fait de la résurrection, mais la foi en cette résurrection. Strauss, qui cite ces paroles de Baur, dit de son côté : « La foi en la résurrection de Jésus est d'une importance historique capitale, en ce sens qu'on ne voit pas comment, sans elle, une communauté chrétienne eût pu se former jamais. »

Mais comment cette foi a-t-elle pu naître, si le fait n'a pas eu lieu ?

M. Renan n'est nullement embarrassé pour l'expliquer. C'est l'hallucinée Marie de Magdala qui a tout fait. Quelle belle chose que l'hallucination ! Marie, qui aimait passionnément Jésus, a cru le voir après sa mort et a fait partager sa croyance aux disciples, même à Thomas ! Et M. Renan, heureux de cette trouvaille, s'écrie, dans un transport poétique : « Pouvoir divin de l'amour ! moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité ! »

Tout cela est fort beau, sans doute, mais malheureusement ce n'est pas vrai. M. Renan le sait mieux que moi.

Si les Evangiles, écrits anonymes, postérieurs à l'époque apostolique, disent que Jésus, après sa mort, se montra d'abord à Madeleine, la première épître de Paul au Corinthiens, très-authentique, d'après M. Renan, nous apprend qu'il ne s'est jamais montré à elle. Voici, en effet, d'après Paul, et dans leur ordre, les diverses apparitions de Jésus. Il apparut d'adord à Céphas, puis aux douze ; ensuite à plus de cinq cents frères ; puis à Jacques ; et enfin à Paul lui-même. De Madeleine, il ne dit mot. Ce n'est donc pas la passion d'une hallucinée qui a donné au monde un Dieu ressuscité. La vérité est que si les apôtres ont cru c'est qu'ils ont vu. Il y a aujourd'hui des apparitions, bien constatées, quoi qu'on en dise ; pourquoi n'y en aurait-il pas eu alors ? Qu'on lise ce qu'a publié à ce sujet le savant William Crookes, et l'on verra que les ignorants et les esprits faibles ne sont pas seuls à affirmer ces faits.

Mais comment Jésus s'est-il montré à ses disciples ? Est-ce avec le corps qu'il avait de son vivant ? Certainement non. S. Paul, dans l'épître aux Corinthiens déjà citée, nous le dit très clairement. D'après lui, il y a deux espèces de corps : le corps terrestre et le corps céleste ; le corps animal et le corps spirituel ; le corps corruptible et le corps incorruptible ; le corps difforme et le corps glorieux. C'est avec le corps céleste, le corps spirituel, le corps incorruptible, le corps glorieux que nous ressusciterons. L'autre mis en terre y pourrira : *la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu*. C'est donc avec le corps glorieux, que les païens appelaient Ombre, mânes, et qu'on a appelé plus tard corps virtuel, corps aromal, et enfin périsprit, que le Christ se montra à ses disciples, après sa mort. C'est ce qui expliquerait comment il put entrer dans la salle où ils étaient réunis, les portes étant fermées, si toutefois le fait rapporté dans le quatrième évangile est vrai.

Reste à traiter la question des miracles. Jésus en a-t-il fait ? Ici la réponse ne peut être encore qu'affirmative. Tous les critiques reconnaissent que, sans miracles, il n'eut exercé aucune action sur ses contemporains. « Quant aux miracles, dit M. Renan, ils passaient, à cette époque, pour la marque indispensable du divin et pour le signe

des vocations prophétiques... Jésus dut donc choisir entre ces deux partis, ou renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge. » De son côté, M. Jules Soury dit: « Jésus fut thaumaturge ou il ne fut rien. » Jamais, du reste, les adversaires des chrétiens ne nièrent les miracles du Christ. Seulement, ils les attribuaient à la magie. D'après Celse, il aurait appris cet art damnable chez les Egyptiens. Quant à nos critiques modernes, nous savons qu'ils n'attribuent aucune valeur réelle aux faits merveilleux qui ne sont pour eux que des hallucinations ou de la charlatanerie. Selon M. Renan, Jésus fut tantôt charlatan et tantôt halluciné; ce qui ne concorde guère, comme nous le verrons bientôt, avec la grandeur du rôle qu'il lui attribue et l'élévation morale qu'il lui reconnaît. Strauss n'est pas plus que moi de cet avis lorsqu'il affirme que les résultats obtenus par Jésus, les discours et les actions que lui attribuent les sources les plus autorisées nous interdisent également de douter de sa raison ou de sa bonne foi.

C'est qu'en effet Jésus a fait des miracles, et des miracles très réels. Il n'était ni charlatan, ni halluciné ; il était médium, et, à ce qu'il paraît, un médium très puissant. Il avait même cela de commun avec les médiums actuels que sa faculté ne pouvait pas toujours s'exercer ; ce sont les évangiles qui nous l'apprennent. Ce qui empêche nos savants critiques de le reconnaître, c'est qu'ils ont décidé que les phénomènes spirites ne peuvent pas avoir de réalité, et qu'ils ne veulent pas les étudier de peur d'être obligés d'avouer qu'ils se sont trompés.

Quant à nous, laissons les savants nier à leur aise la possibilité de faits qu'ils ne connaissent pas, et, tout en affirmant que Jésus a dû opérer des miracles, reconnaissons qu'on ne peut pas savoir exactement ceux qu'il a faits. L'imagination, l'amour du merveilleux, la tendance à l'exagération, si naturelle à l'homme, le désir de faire concorder les actes de Jésus avec ce qu'on croyait que l'Ecriture avait prédit de lui, doivent nécessairement entrer pour beaucoup dans les récits du Nouveau Testament. A-t-il, par exemple, ressuscité des morts? Pour y croire, il faudrait avoir d'autres témoignages que ceux de gens dont nous ignorons même les noms. L'illustre François Arago a dit : « Celui qui en dehors des mathématiques pures prononce le mot impossible manque de prudence. » Je suis de l'avis de ce grand homme. Je ne vois pas qu'il soit absolument impossible de rappeler dans un corps l'Esprit qui l'a quitté. Il ne s'agit pour cela que de renouer les liens brisés, en remettant le corps dans son état normal de santé. Peut-être des êtres supérieurs à nous sont-ils capables d'une telle opération ; peut-être le Christ était-il de ceux-là. Mais rien ne nous prouve qu'il l'ait fait.

« Presque tous les miracles que Jésus crut exécuter sont des miracles de guérison, » dit M. Renan. Je suis assez porté à croire que les miracles exécutés par Jésus étaient presque tous des miracles de guérison; mais contrairement à M. Renan, je crois qu'ils étaient réels. Je ne puis pas admettre que l'homme que M. Renan considère comme le plus grand qui ait jamais paru, fût assez faible d'esprit, assez idiot, disons le mot, pour passer son temps à croire qu'il guérissait les gens alors qu'il ne les guérissait pas du tout. Il y a là deux choses contradictoires que je ne suis pas assez savant pour pouvoir concilier. Tant d'hommes, très ordinaires dans tous les temps, et aujourd'hui comme autrefois, ont eu et ont le don de guérir certaines maladies, que je ne vois pas pourquoi le Christ ne l'aurait pas eu.

Enfin Jésus était-il fils de David? « Jamais, dit Renan, il ne se désigna de sa propre bouche comme fils de David. » On pourrait ajouter à cela que, de certains passages des Evangiles, il semble résulter qu'il se raillait de ceux qui lui attribuaient une telle descendance. « Ajoutons, poursuit le même auteur, que, durant les trois premiers siècles, des fractions considérables du christianisme nièrent obstinément la descendance royale de Jésus et l'authenticité des généalogies. Du reste, les deux tables généalogiques de Mathieu et de Luc ne s'accordent pas entre elles pour les intermédiaires; mais l'une et l'autre le font également descendre de David par Joseph. Cela prouve incontestablement qu'alors on le croyait fils de Joseph et que la fable de sa naissance miraculeuse n'avait pas encore été formée, c'est naïvement et sans s'apercevoir de la contradiction que le premier et le troisième évangile ont mêlé tout cela Du reste, qu'il soit fils de Joseph ou non, cela ne peut en rien ni le grandir, ni le diminuer.

Messieurs, j'ai passé en revue et j'ai apprécié à peu près tous les faits secondaires de la vie de Jésus. Il ne me reste plus qu'à m'occuper des choses capitales, essentielles, de ce qu'il nous importe surtout de savoir, de ce qui, seul, peut nous mettre à même de le connaître et de porter sur lui un jugement raisonné. C'est ce que je ferai dans la seconde partie de ma conférence.

(A suivre).

NECROLOGIE.

M. ERNEST CORDURIÉ.

La Revue spirite de Paris contient dans son numéro du 1er juillet l'article suivant que nous nous empressons de reproduire. Il est dû à la plume d'un ami payant comme nous un juste tribut de regrets à celui qui fut notre cher collaborateur.

« Nous avons la douloureuse mission d'annoncer aux lecteurs de la *Revue* et à nos F. E. S. la désincarnation de notre ami M. Ernest Cordurié. C'est là, pour la doctrine, une nouvelle et bien sensible perte, et nous le constatons avec un profond sentiment de tristesse, depuis quelque temps, ces départs de nos frères bien-aimés se font de plus en plus fréquents. Tout dernièrement nous avions à déplorer la disparition corporelle de spirites sincères et éclairés, de vieux champions de notre cause; c'étaient: A. Greslez, de Warroquier, Vallès, le docteur Wahu; aujourd'hui c'est le tour de notre excellent ami Ernest Cordurié, dont la plupart de nos frères ont pu lire les articles si remarquables, soit dans la *Revue spirite*, soit dans le *Messager de Liége*, signés tantôt « Marc Baptiste », tantôt un « collaborateur spirituel. »

Il fut aussi un ouvrier de la première heure, et il avait eu le bonheur d'être quelques années en relation avec notre maître Allan Kardec dont il avait fait la connaissance lors de son voyage spirite à Toulouse, en 1862, si nous avons bonne mémoire. Et depuis lors toute sa vie a été consacrée au service et à la défense du spiritisme. C'était un homme de bien dans la plus haute acception du mot. Etranger aux querelles et aux divisions qui ont si souvent affligé les amis de l'humanité, il n'avait qu'un seul objectif, faire aimer nos croyances par les masses, les propager à force de bonté et de dévouement. Pour atteindre ce but, il ne reculait devant aucune fatigue, devant aucun sacrifice. Chaque fois que quelqu'un, fût-ce un inconnu, s'adressait à lui pour entrer en relation avec un parent ou un ami disparu, il se mettait à sa disposition avec un empressement, avec un désir de se rendre utile qui doublait le mérite de sa bonne action. On ne tardait pas à recevoir de lui les communications désirées qui venaient verser un baume sur la blessure encore saignante du cœur. Combien de fois n'avons-nous pas mis à contribution le dévouement de ce cher ami, soit pour nous-même, soit pour plusieurs de nos amis et connaissances. Et chaque fois nous l'avons trouvé fraternellement empressé à faire tout ce qui dépendait de lui pour adoucir les douleurs poignantes de la séparation. Que son esprit en reçoive ici nos témoignages de profonde gratitude, soit pour nous, soit pour ceux à qui nous avons servi d'intermédiaire auprès de lui.

Quelques mots seulement sur les vertus de l'homme privé. Nous avons eu le bonheur de le visiter en 1876, et de passer auprès de lui trois ou quatre jours, hélas ! trop rapidement écoulés. Alors sa bonne mère était encore en vie quoique déjà atteinte de la maladie qui l'emporta deux ans après. C'était vraiment chose touchante de voir de quels soins, de quelles délicates prévenances lui et son frère entouraient cette vénérable dame : avec quelle soucieuse sollicitude ils s'ingéniaient à lui cacher toutes les tracasseries de la vie matérielle, tous les embarras auxquels cette digne famille était trop souvent en butte. Nous ne voudrions pas trop insister sur ces détails de la vie privée, de peur de blesser la modestie du frère survivant. Mais nous n'avons pas cru devoir cacher la profonde impression que nous ressentîmes à la vue de cette piété filiale, de cette union intime qui faisait des frères Cordurié l'objet de l'admiration universelle des habitants de leur pays.

Ce qui caractérise surtout la carrière de notre cher disparu, c'est son profond dévouement aux intérêts de la doctrine. Comme nous le disions tout à l'heure, il avait à cœur de faire aimer le spiritisme par tous et il se donnait tout entier à cette œuvre, et bien que sa santé en ressentît un dangereux contre-coup, il se dévouait pour les malades. Il mettait à leur disposition tout ce qu'il y avait de force et de vitalité sans regarder à son épuisement. Combien en a-t-il soulagé par son intervention fluidique, soit en leur distribuant sa propre force vitale, soit en servant d'intermédiaire à l'action des esprits désincarnés! Aujourd'hui il doit recevoir la récompense du bien qu'il a fait; et lorsque son âme s'est envolée après avoir rompu les liens de la matière, elle a dû être reçue dans les espaces par le nombreux cortège des esprits à qui il avait fait tant de bien pendant sa dernière existence terrestre.

Nous avons la preuve certaine que Dieu lui a permis de se débarrasser bien vite du trouble inséparable des premiers moments de la désincarnation ; car huit jours après sa mort, nous avons eu le bonheur de recevoir de lui une communication témoignant de sa parfaite lucidité et démontrant jusqu'à l'évidence qu'il était déjà monté dans ces régions sereines où ne sauraient atteindre les passions troublées du milieu terrestre ; dans cette dictée, il s'oublie lui-même, et fidèle à ses nobles habitudes de l'incarnation, il se préoccupe surtout de son frère et de ses amis

en leur apportant les consolations de sa nouvelle patrie, en soutenant leur courage et en leur promettant au nom de Dieu la tranquillité et le bonheur après les tribulations de la vie corporelle.

Nous engageons vivement tous nos frères en spiritisme à évoquer cet esprit élevé ; ils y trouveront tout profit soit pour leur conduite privée, soit pour l'intérêt de la doctrine qui doit être la préoccupation capitale de tous les spirites. Certes la mort éclaircit depuis quelque temps les rangs de nos frères, et nous enlève un grand nombre de ceux que nous étions habitués à considérer comme nos chefs de file ! mais devons-nous nous en plaindre et nous laisser aller à la tristesse et à l'abattement ? Tel n'est pas notre sentiment. D'abord ils sont soustraits aux peines et aux vicissitudes de la vie matérielle et pour la plupart d'entre eux cette *libération* est un véritable bienfait. Mais ce qui doit surtout nous faire envisager sans trop de regrets le départ de ces amis, c'est la ferme persuasion que dans l'erraticité ils pourront travailler plus utilement encore que sur terre à la propagation de nos idées. En effet, les esprits, nous le savons tous par expérience, agissent sur la pensée des incarnés, la plupart du temps à leur insu. Combien d'entre nous n'ont pas constaté maintes fois l'intervention des forces invisibles et combien de fois nos sentiments n'ont-ils pas été modifiés par les conseils occultes de nos frères de l'espace ? Eh bien ! ce qu'ils ont fait pour nous à tant de reprises différentes, ils le font certainement sur une foule d'incarnés qui, bien que d'une façon inconsciente, n'en ressentent pas moins les effets de cette salutaire influence. Les esprits parlent à l'âme, ils l'excitent, ils déterminent en elle le vouloir, la *bonne volonté* dont parle l'Evangile. C'est pourquoi nous devons plutôt nous réjouir que nous affliger, du départ de nos frères. Nous savons qu'ils continuent à s'intéresser à nos travaux, qu'ils sont plus libres pour poursuivre leur tâche et que leur intervention est bien plus efficace dans l'erraticité. Unissons-nous à eux pour les aider dans la faible mesure de nos forces ; rendons-leur l'œuvre facile par notre docilité à écouter et à mettre en pratique leurs secrets avis ; et disons-nous que le meilleur moyen d'amortir les regrets de la séparation, et de mériter de les rejoindre lorsque notre heure sera venue, c'est de vivre à tout instant en communion de pensée avec eux. »

CÉPHAS.

COMMUNICATION.

Évocation de mon guide (ange gardien).

Réponse. — Tu désires savoir s'il est vrai que les espaces intermondiaires sont ténébreux, comme l'affirment vos astronomes terrestres ; et ensuite, si les Esprits qui les parcourent incessamment sont plongés dans ces ténèbres d'entre-mondes.

D'abord je te dirai que lorsqu'il s'agit des Esprits, les astronomes terrestres n'en savent absolument rien ; car s'il est vrai que l'atmosphère de chaque globe est le véhicule qui seul transmet la lumière des soleils dans chaque système planétaire, il n'est pas moins vrai que la lumière qui éclaire les Esprits, tout en n'ayant pas sa source dans les différents soleils, ne les éclaire pas moins, — au contraire — elle resplendit d'autant plus qu'elle procède directement de sa source éternelle, qui est Dieu.

C'est pourquoi cette lumière divine est, quant à son intensité, proportionnelle à l'élévation et à l'avancement des Esprits eux-mêmes.

De plus chaque esprit, non-seulement reçoit un effluve de rayonnements divins, qui font, plus ou moins tout resplendir autour de lui, mais il ne cesse de s'approprier continuellement cette glorieuse lumière, au point que de degré en degré d'avancement vers Dieu, cet Esprit devienne lui-même un foyer resplendissant de lumière et de gloire.

Mais, direz-vous, cette lumière n'est-elle pas semblable à celle du soleil ? Enfant ! votre lumière terrestre n'est que le résultat de la combustion gigantesque d'un Globe en ignition, et composé de matière grossière : alors que la lumière qui émane de Dieu n'est comparable, ni comme éclat, ni comme pureté à rien de ce que vous connaissez. Votre lumière électrique elle-même, qui vous semble si éblouissante, n'est pas même comme une petite veilleuse comparée à la splendeur des Cieux.

Cette splendeur est constante comme sa source éternelle ; elle ne peut pas être obscurcie par des nuages, ni interceptée par des obstacles matériels. Elle pénètre tout, elle s'étend partout, et elle rend la vie des Esprits joyeuse, resplendissante et glorieuse.

Seuls les Esprits arriérés, coupables, obstinés dans le mal, sont en eux-mêmes ténébreux, et plongés dans les ténèbres les plus désolées, et les plus désespérantes. Ceux là se trouvent dans les obscurités que le Christ appelait les *ténèbres extérieures*. C'est un des plus grands supplices des

Esprits qui ne veulent pas se soumettre ou s'améliorer.

Comment pourriez-vous penser un seul instant, que Dieu vous ayant pourvus de lumière pour une existence aussi peu avancée que celle de la Terre, ait pu laisser dans les ténèbres les espaces infinis qui contiennent les mondes et qui sont parcourus par les Esprits les traversant dans tous les sens, et cherchant à avancer éternellement vers Lui ?

Oui, mon pauvre frère de la Terre, ouvre les yeux de ton esprit, et crois que tout dogré de progrès et d'avancement sera accompagné de nouvelles lumières, qui te guideront vers les séjours bienheureux, ou nous sommes tous appelés.

Demande. — « Je vous remercie beaucoup de votre enseignement; cependant je vous prie de vouloir bien m'instruire plus directement sur la demande faite relativement à l'obscurité des espaces entre les mondes. »

Réponse. — La réponse que je t'ai dictée, est dirigée dans le sens qui concerne les Esprits, et non dans celui qui regarde les incarnés. Au lieu que toi, tu te places tout naturellement au point de vue de ces derniers, et tu demandes encore si l'espace entre les mondes est ténébreux ou non. Là-dessus, je te dirai que si tu étais transporté *vivant* entre ces mondes, il te semblerait, en effet, que cet espace est ténébreux, car il n'y peut régner aucune lumière solaire; et à ce point de vue là, les astronomes ont raison, s'ils ne visent qu'à la lumière matérielle émanant d'un foyer incandescent. Je t'ai dicté « *qu'ils n'en savaient rien* » voulant indiquer par là, que ces incarnés savants ne s'inquiètent pas souvent de savoir si les Esprits parcourent ces espaces intermondiaires, et s'ils (les Esprits) sont ou non éclairés pour cela. Hélas! beaucoup d'entr'eux sont matérialistes, comme tous les savants qui ne s'occupent que de la matière.

Voilà l'éclaircissement que je te devais, et que tu as bien fait de demander, car il ne te faut jamais avoir d'arrière-pensée, ni de doute sur les communications, sans t'éclairer par des demandes d'explications : souvent il arrive que l'Esprit consulté ne répond à une demande qu'au point de vue de l'utilité spirituelle de l'incarné qui l'évoque, en négligeant le côté matériel de la question.

C'est précisément ce que j'ai fait à propos de ta demande; car, au fond, l'incarné n'a pas d'intérêt à savoir cela, vu qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura jamais d'Esprit incarné qui puisse être appelé à parcourir ces espaces pendant son incarnation; son corps s'y opposerait, et n'y pourrait pas vivre un seul instant : la vie l'aurait abandonné, même avant qu'il fût sorti de l'atmosphère terrestre.

C'est pourquoi, ta demande étant peu ou pas du tout utile au point de vue de ton amélioration, n'a reçu de réponse qu'au point de vue spirite, comme c'était mon devoir.

MÉDIUM P...

Genève, le 11 avril 1883.

Spiritisme expérimental. — Typtologie.

(Extrait de *Lux*. — Rome. — Février 1888)

Quelques personnes sérieuses qui se livrent à l'étude du spiritisme dans ses diverses manifestations expérimentales, se trouvant un soir assemblées autour d'une table, prièrent un esprit qui depuis peu s'était manifesté, de vouloir bien exprimer d'un seul mot, une grande pensée morale et religieuse.

L'esprit ainsi interpellé répondit typtologiquement: Foi.

Un des assistants reprit en demandant une conception encore plus grande. L'esprit répondit: Amour.

Quelque chose de plus grand encore : Dieu.

Alors on proposa à l'Esprit de fournir en deux mots seulement la définition de certains sujets; d'après son consentement, voici dans l'ordre suivant les sujets proposés, et les réponses obtenues.

Ame: Lumière divine.
Vie: Lutte éternelle.
Mort: Transformation universelle.
Amour: Vie éternelle.
Foi: Etincelle céleste.
Espérance: Sourire divin.
Spiritisme: Lumière universelle.
Douleur: Progrès éternel.
Médecine: Bénédiction savante.

Quelle profondeur dans ces laconiques réponses, qui en deux mots renferment tout un traité de philosophie morale!

LA TOLÉRANCE.

La tolérance est cette vertu qui accepte les controverses même irritées et répond par la douceur aux attaques passionnées.

La tolérance est une grande vertu et l'indice d'une âme très élévée.

Qui est-ce qui peut dire qu'il domine assez ses passions pour répondre de lui-même?

Qui est-ce qui, les yeux pleins d'amour, mal-

gré une conviction contraire à celle qui est exprimée devant lui, peut affirmer qu'il ne verra que le côté élevé de la discussion, et ne se laissera jamais entraîner à des paroles violentes et irréfléchies?

La tolérance est noble et douce; elle dédaigne de trop charger un adversaire maladroit ou injuste; elle se reconnait imparfaite et rougirait de donner prise à des manifestations hostiles. Elle ne se contentera pas d'être bonne pour tous; elle se surveillera pour ne pas dégénérer en faiblesse.

Si tout le monde était tolérant, les idées nouvelles de progrès, de justice sociale, de perfection humaine se développeraient bien plus vite. L'animosité entre les adversaires les empêche d'étudier leurs dires réciproques, d'écarter le vrai du faux et de prendre à la thèse de chacun le côté de lumière qu'elle comporte.

Soyez tolérants parce que c'est un devoir; soyez-le surtout parce que la tolérance seule peut élever votre monde, encore en retard, sur l'échelle du progrès.

Médium: A. Laurent de Faget.

(Les Pensées de Carita).

UNION ET PROPAGANDE SPIRITE

Nous recevons la lettre suivante:

Lyon, le 5 Juin 1888.

Messieurs,

Nous avons l'avantage de porter à votre connaissance, en vous priant de l'insérer dans votre journal, la proposition suivante émanant de Mrs Henri Sausse, J. B. Meiffre, Maurice Sausse, M. Brouillet, Marturier, Bergeron, L. Deschamps, Vuillard et de Mmes Maria Sausse, Moissonnier, L. Plosse:

« Les membres de la Société fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme réunis en assemblée générale le dimanche 3 juin 1888 au siége social, rue Terraille 7, font un appel pressant à tous les adeptes sincères de notre philosophie pour les inviter à rechercher les moyens de réunir en un seul faisceau, sous une seule bannière, tous les membres épars de la grande famille spirite.

» Notre division déplorable en petites écoles, en côteries étant pour nous une cause de faiblesse et entravant le spiritisme dans son essor, nous formons le vœu de voir toutes les sociétés spirites organisées ou leurs représentants autorisés se mettre à l'œuvre pour élaborer un programme commun de propagande qui mettrait un terme à nos discussions byzantines et sur lequel non seulement nous puissions, mais devions tous nous rallier.

» La diffusion du spiritisme étant notre plus vif désir, nous formons également le vœu de voir les ouvrages d'Allan Kardec, base fondamentale de notre philosophie, publiés en édition populaire à un prix assez modique pour que tous nos frères et sœurs en croyance puissent les posséder et même les distribuer sans de trop grands frais, comme moyen de propagande.

» Fait à Lyon le 3 juin 1888.

» (Suivent les signatures). »

Cette proposition soumise à la discussion de l'Assemblée a été adoptée à l'unanimité dans ses paragraphes et dans son ensemble. Il a été ensuite décidé qu'elle vous serait communiquée afin que vous veuilliez bien la présenter à vos lecteurs en les engageant à s'y rallier dans l'intérêt du spiritisme.

Agréez, messieurs, nos salutations fraternelles.

Le Secrétaire, M. Moissonnier. — Le Président, Henri Sausse.

Dissertation spirite sur la médiumnité guérissante.

Le principe de toutes choses a été prodigue pour ses créations, et l'homme, son objectif, possède en lui le germe et la source de la vie de l'esprit; l'homme représente le principe actif de toutes choses.

En certains milieux et sous certaines influences, l'homme émet le fluide vital qui est sa propre vie; par ses mains étendues sur une personne souffrante, il dirige ce fluide vital, il en imprègne les organes affaiblis ou lésés pour les saturer de vie; il rend au malade le courage et l'espérance.

Par l'évocation, son périsprit puise dans l'espace, ce réceptacle de forces vives de la nature, ce lieu où tous les fluides purs se rassemblent; il y puise à pleines mains cette vie, cette sève fortifiante qu'il donne aux souffrants. L'Esprit qu'il évoque, l'aide dans cette soustraction de fluides dont il se charge, ce qui lui permet de de recommencer sans épuiser ses forces.

Amis, par la médiumnité guérissante, vous devenez les dispensateurs du principe de vie et vous êtes les prêtres de la charité rationnelle.

Lorsque vous opérerez avec calme, volonté et confiance, nous serons là pour soutenir vos efforts, pour vous donner la force des premiers apôtres qui guérissaient en touchant. Ah! quelle foi ils avaient. Une seule pensée leur attirait de pures effluves et leur esprit de justice et de charité chrétienne leur permettait de les distribuer à pleines mains à l'âge d'or du christianisme!

Actuellement, les soi-disant serviteurs du Christ ne savent plus, ne guérissent plus; ils ont perdu la tradition! prêtres catholiques et protestants, au lieu de prévenir le mal, vous attendez que la mort atteigne l'homme; alors, vous apportez votre viatique, vous êtes des impuissants, devenus marchands de prières tarifées.

Christ cependant vous a montré l'exemple; le

premier il a divulgué ce que c'était que la médiumnité guérissante. Ce juste, ce guérisseur si pur, est venu sur la terre, non-seulement pour régénérer moralement l'humanité, mais aussi pour enseigner une loi méconnue, qui bientôt sera seule souveraine maîtresse : la connaissance du fluide universel, sa substance et sa force curatives.

Nota : Le docteur Demeure disait vrai, la science officielle abonde dans ce sens, commence à rendre justice au magnétisme guérisseur dont elle se sert.

RÉFLEXIONS

Les sucs d'une plante, d'une fleur, guérissent, et si parfois ils sont poisons violents, et senteurs âcres, toujours ils sont bienfaisants, dès que, par l'analyse, leur vertu est connue ; vertus et qualités diverses sont prises à l'atmosphère. Les plantes (l'herbe des prés entre autres), sont mangées ; le mouton et le bœuf en vivent. Nous égorgeons ces braves bêtes, pour manger leur chair qui n'est, en définitive, que de la chair ou de l'albumine condensée.

L'homme respire comme la plante ; sans air il mourrait.

Les mêmes principes absorbés par les mêmes moyens, mais en plus grande quantité par l'homme font de ce dernier la Reine des plantes.

L'homme prend à l'air une prodigieuse partie de matières subtiles et volatisées qui font de son corps ce qu'il est, un être d'essence supérieure, un point de jonction de toutes les forces de la création.

Son émanation fluidique est énorme, car il maîtrise toutes les espèces animales ; par l'imposition des mains, il peut rendre une fleur plus belle, un fruit plus gros et plus succulent, il peut guérir une branche malade. Si l'homme guérit et embellit une plante, il peut aussi soulager ses semblables ; il est certain que, dans une proportion relative, tous les terriens ont cette faculté.

Les magnétiseurs non spirites ont prétendu que la force magnétique guérissante était en nous, cela est vrai, mais si elle est en nous par l'absorption du manger, elle ne l'est pas moins par la respiration. Si nous guérissons avec l'aide d'agents fluidiques, condensés dans notre être, nous guérissons aussi par l'assimilation des gaz. Bien plus, notre corps périsprital aura d'autant plus d'extension que nos pensées seront pures ; aussi dans tous les cas où notre corps sera sain, où notre Esprit s'élèvera par le sacrifice et le dévouement.

Dans notre évocation à l'Eternelle activité, dans notre appel aux bons Esprits, il y a une émanation périspritale vers l'espace, et dans ce réceptacle de toutes les forces vitales, notre corps spirituel puise à longs traits ; de cette source se fait un dégagement moléculaire qui vient remplacer dans nos organes fatigués le fluide guérisseur laborieusement dépensé.

Notre corps est un laboratoire divin, quand nous savons le préparer à la visite du principe de toutes choses ; ce principe est représenté par toutes les substances invisibles que nous attirons par affinité, et inéluctablement, selon la grandeur de notre âme, de notre amour, de notre fraternité et de notre esprit rationnel de justice.

Toucher simplement un organe malade, ne suffit que dans quelques cas spéciaux *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, dit la sagesse antique. Donc, magnétisons, en nous servant des recherches des hommes spéciaux, ne fussent-ils pas spirites ; du reste, les Lafontaine et les autres magnétistes deviennent Spirites, et ce sont les premiers, parmi les esprits forts qui nous ont combattus avec opiniâtreté. Les médecins ont combattu pendant cent ans le magnétisme, en le conspuant, et aujourd'hui, ils l'élèvent au septième ciel. Pour le spiritisme il en sera de même.

Guide pratique du Médium guérisseur.

CONGRÈS SPIRITE A BARCELONE

Nous avons reçu de Barcelone, une circulaire annonçant, pour le 8 septembre prochain, une manifestation solennelle en faveur de la doctrine spirite qui compte, en Espagne, de nombreux adhérents.

Il s'agit d'un Congrès international où la science spirite et les principes de la philosophie qui en découle recevront, de la part de notabilités scientifiques une consécration imposante.

La commission exécutive convoque et invite les représentants ou délégués des associations spirites de tous pays, ainsi que les membres de notre presse à assister à cet important Congrès.

Les correspondances peuvent être adressées comme suit : Consejo de Ciento, 388, Principal, à Barcelone (Espagne).

NOUVELLES.

Le New York Zeitung du 2 mai annonce la mort du docteur Gustave Bloede, spiritualiste bien connu à Brooklyn N. Y. et qui depuis plusieurs années collaborait à un grand nombre de publications spiritualistes. Le docteur Bloede était né à Dresde, (Saxe) le 23 septembre, 1814.

* * *

Le Religio Philosophical Journal de Chicago, annonce que le médium Slade est en ce moment à Buenos-Ayres.

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO — 17e ANNÉE — N° 3 — Liége, 1er Août 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

QU'ÉTAIT JÉSUS?

(Suite).

(Conférence faite à Carcassonne, le 23 octobre 1881, par M. V. TOURNIER.)

Voltaire termine son admirable article *Religion*, dans le dictionnaire philosophique, par ces paroles qu'il adresse au Christ : « Je vous prends pour mon seul maître. »

Quel était cet homme devant qui Voltaire s'inclinait ; qu'il regardait comme de beaucoup supérieur à lui, à tous les philosophes, à tous les sages, à Socrate même, puisqu'il le prenait pour son seul maître ?

C'est ce qu'il nous reste à déterminer.

M. Jules Soury croit que ce n'est pas possible.

« Mais nul, dit-il, ne trouvera jamais l'énigme du sphynx qui garde les origines du christianisme. Tous les historiens de Jésus seront dévorés par le monstre. »

M. Jules Soury pourrait avoir raison, si l'on prétendait connaître les détails de la vie de Jésus comme on peut connaître, par exemple, ceux de la vie de Napoléon Ier ou de Louis XIV ; mais quand, comme nous, on ne veut connaître de Jésus que ce qui est important, c'est-à-dire sa valeur morale et intellectuelle, son caractère, l'influence qu'il a exercée sur le monde, la nature du rôle qu'il a joué, enfin la doctrine qu'il a prêchée, la chose non-seulement n'est pas impossible, mais elle est relativement facile.

Il faut d'abord rechercher quelle fut sa doctrine; car, comme il le dit lui-même dans l'Evangile, on connaît l'arbre à ses fruits.

Mais comment reconnaître ce qui appartient au Christ dans ce chaos de doctrines contradictoires que l'on trouve dans les livres du Nouveau Testament, en particulier, dans les Evangiles ? Quelle lumière était capable d'éclairer ces ténèbres ? Quelle méthode fallait-il suivre ?

Devions-nous imiter l'auteur que nous venons de citer, M. J. Soury ?

Il commence par reconnaître que Jésus est un des *guides de notre espèce*, une de *ces grandes figures voilées qui dominent de si haut le passé et l'avenir de l'humanité.* Puis, par une de ces contradictions que l'aveuglement produit par l'esprit de système peut seul expliquer, ce même Jésus n'est plus qu'un juif austère et dur qui croyait que pas un iota de la loi ne serait aboli. Il *a été un des plus puissants thaumaturges qui aient paru dans le monde. Sa morale appartenait à son temps et à son pays; seuls, ses miracles sont à lui.* Or, on sait ce que valent les miracles pour les hommes de l'école de M. J. Soury. Plus loin il ajoute: « Ce Galiléen partagea toutes les idées du menu peuple au milieu duquel il vécut...... Ce qu'on appelle l'enseignement de Jésus tient en deux mots: « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. »

Est-il possible d'acquiescer à un tel jugement? Est-il raisonnable de croire que l'homme qui fut un des guides de l'humanité, c'est-à-dire un sage, partagea toutes les idées étroites, superstitieuses du menu peuple le plus ignorant peut-être de l'antiquité?

M. J. Soury a suivi une singulière méthode. Après avoir déclaré qu'on ne pourra jamais rien savoir de certain sur Jésus, il a accepté pêle-mêle, les yeux fermés, tout ce que les Evangiles

disent de lui, et il est ainsi arrivé à composer un monstre beaucoup plus extravagant encore que celui dont parle Horace.

Nous avons procédé différemment. Comme Strauss, le plus sérieux des historiens modernes de Jésus, nous sommes fermement convaincu que le *véritable esprit de Jésus a été de bonne heure dominé et étouffé dans l'Eglise par un esprit de superstition, uniquement tourné aux miracles et aux signes*. C'est pourquoi, toutes les fois que nous avons rencontré dans les évangiles une idée étroite, mesquine, superstitieuse, absurde, nous l'avons mise, sans hésiter, sur le compte des rédacteurs et du milieu dans lequel ils ont écrit. Nous avons puisé, au contraire, pour reconstituer la vraie doctrine de Jésus, à l'exemple de Strauss, dont nous reproduisons les expressions, *dans cette riche moisson de sentences et de maximes, vraiment inappréciables, même indépendamment de leur valeur religieuse, pour la justesse du trait, la clarté du coup d'œil, le sens droit et infaillible qu'elles manifestent.*

C'est cette méthode, la seule vraie, la seule sensée, que Voltaire a dû suivre, dans l'article déjà cité. Elle l'a conduit à résumer l'enseignement de Jésus dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et, de plus, à reconnaître qu'il n'apportait pas un enseignement nouveau, dans *ce précepte aussi ancien que l'univers*. Jésus, il le disait lui-même, était venu non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir. On avait mis la lampe sous le boisseau, il voulait la remettre dessus

Quand on lit sans parti pris les évangiles, il est impossible de ne pas être frappé de ce fait, qui est que lorsqu'on lui demande en quoi consiste la religion, il répond invariablement : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. Et voici le second qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. » Et chose remarquable ! il revient plus souvent sur le second que sur le premier. C'est qu'en effet, le second contient le premier beaucoup plus que le premier ne contient le second. Que de dévots qui croient, en aimant Dieu, pouvoir se dispenser d'aimer le prochain ! qui croient même pouvoir le haïr et le persécuter ! « Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? » dit Saint-Jean.

Jésus reproduit cette pensée de l'amour comme constituant toute la religion avec toutes sortes de variantes : « Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent ; car c'est là la loi et les prophètes. » (Matt. VII, 12). « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient ; afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? les publicains ne le font-ils pas aussi ? » (Matt. V, 44 et suiv).

Vous connaissez tous la parabole du bon Samaritain. C'est lui, un schismatique pourtant! qui est déclaré avoir accompli la loi, parce qu'il a été bon, secourable, et non ce prêtre et ce lévite orthodoxes, qui ont détourné la vue du malheureux détroussé par les brigands et laissé par eux, couvert de plaies, sur la route.

Cette doctrine de l'amour sans bornes, Jésus ne se contenta pas de la proclamer, il la mit en pratique. Il en était l'incarnation la plus complète. C'est par là surtout qu'il est grand. C'est sans doute, une chose difficile que de voir clairement le bien ; mais combien il est plus difficile de le réaliser. Toute la vie de Jésus fut un long acte d'amour et de sacrifice au devoir. Il la termina par ces sublimes paroles, qu'il a très certainement prononcées du haut de la croix, car l'évangéliste n'aurait pas pu les trouver lui-même : « Mon père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. »

Il y a là non-seulement l'expression d'un amour que rien n'est capable de refroidir, ni la haine, ni les moqueries, ni les railleries, ni les tortures, ni la mort, mais encore une pensée philosophique d'une profondeur qui étonne, quand on songe surtout que celui qui la manifeste n'est qu'un pauvre ouvrier sans instruction. Pour le Christ, ceux qui le faisaient mourir n'étaient que des gens qui se trompaient; le crime n'était qu'une erreur, le criminel qu'un ignorant. Voilà pourquoi il nous montre Dieu toujours les bras ouverts au repentir. Relisez la belle parabole de l'enfant prodigue et celle de la brebis égarée, qu'il termine par ces mots : « Ainsi votre Père qui est dans les cieux ne veut pas qu'un seul de ces petits périsse. » Peut-on condamner d'une façon plus formelle cet enfer éternel qu'on voudrait imposer à notre foi, au nom de Jésus?

L'amour, représenté comme constituant à lui seul toute la religion, est si bien la doctrine du Christ, qu'on trouve cette doctrine exprimée, non-seulement dans les quatre évangiles, mais encore dans tout le reste du Nouveau Testament. « Ainsi l'amour est l'accomplissement de la loi. » dit Saint Paul. Saint Jean arrivé à une extrême vieillesse et ne pouvant plus parler longtemps, ne faisait à chaque assemblée que répéter ces

paroles : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. » Et comme les disciples, ennuyés de cette répétition, lui disaient : Maître, pourquoi nous dites-vous toujours la même chose ? Il répondit : parce que c'est le commandement du Seigneur, et pourvu qu'on l'observe, il suffit.

Avec de semblables théories, on doit accorder peu d'importance aux formes extérieures du culte. Aussi Jésus ne laisse-t-il jamais passer une occasion de montrer son indifférence et même son mépris pour toutes les cérémonies religieuses, pour toutes les pratiques puériles de la dévotion, pour la tradition, le commandement de l'Eglise, qui tue le commandement de Dieu. Les évangiles sont pleins de ses invectives éloquentes contre ces scribes et ces pharisiens hypocrites qui paient scrupuleusement la dime de la menthe, de l'aneth et du cumin et qui ont abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la foi ; conducteurs aveugles qui coulent le moucheron et avalent le chameau ; qui nettoient le dehors de la coupe et du plat et qui sont au dedans pleins de rapine et de corruption ; qui, sous prétexte de leurs longues prières, dévorent les maisons des veuves. Aux dévots, qui croient faire un acte très méritoire en s'abstenant de certains mets, comme nos carmes, nos bénédictins et autres, il dit que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui en sort. Il opère ses guérisons le jour du sabbat, afin d'avoir occasion de dire à ceux qui s'en scandalisent que le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Il n'aime pas les longues prières et il recommande à ses disciples de ne pas imiter les païens — on pourrait aujourd'hui dire les catholiques — qui se figurent que c'est par la multitude des paroles qu'ils méritent d'être exaucés. « Votre père, dit-il, sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. »

Les juifs orthodoxes, qui se rendaient de Judée en Galilée et réciproquement, se gardaient bien de passer par la Samarie, pays schismatique; ils aimaient mieux faire un grand détour. C'est ainsi que bien des siècles après devait agir le bienheureux Labre; car les dévots sont toujours les mêmes. Ce vagabond, qui vécut dans la fainéantise, la crasse et la vermine et qu'à Rome on vient de nous donner pour modèle, en le canonisant, faisait toujours de grands détours pour ne pas traverser un pays protestant. Jésus, au contraire, s'étudiait à traverser la Samarie et même à y séjourner. C'est dans un de ces voyages qu'a lieu sa conversation avec la Samaritaine, où je trouve ces paroles remarquables : « Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité »

C'est ainsi qu'il fondait le culte intérieur, le seul vrai, le seul bon, le seul raisonnable. Aussi n'aimait-il pas les prêtres, qu'il regardait avec raison comme les destructeurs de la religion ; qui conduisent les dévots, et que, pour ce motif, il appelait des aveugles conducteurs d'aveugles. Il recommandait à ses disciples de ne pas en reconnaître parmi eux, de n'appeler personne sur la terre père, maître, docteur ou conducteur. Il était laïque et il ne voulait que des laïques. « Jamais on n'a été moins prêtre que ne le fut Jésus, dit M. Renan, jamais plus ennemi des formes qui étouffent la religion sous prétexte de la protéger. Une idée absolument neuve, l'idée d'un culte fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité humaine, faisait par lui son entrée dans le monde, idée tellement élevée que l'église chrétienne devait sur ce point trahir complètement ses intentions, et que, de nos jours, quelques âmes seulement sont capables de s'y prêter. »

Et cet enseignement, il ne l'impose pas au nom d'une autorité extérieure quelconque, d'une église, puisqu'il était venu pour combattre toute autorité extérieure, toute église. Il met même sa personne complètement de côté ; la seule autorité devant laquelle il veut que l'on s'incline, c'est l'autorité de l'Esprit saint qui nous parle par la voix de la conscience, de la raison. « Si quelqu'un, dit-il, parle contre le fils de l'homme, son péché lui sera remis : mais si quelqu'un blasphème contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pas remis. » Nous devons ici prendre le sens et non les paroles qui n'ont probablement pas été rapportées textuellement. Or, le sens est évidemment celui-ci : Ne pas croire en moi, cela importe peu. Ce qui importe, c'est de croire à la raison. Qu'on en juge plutôt par ces autres paroles : « Votre œil est la lampe de votre corps ; si votre œil est simple et pur, tout votre corps sera éclairé; s'il est mauvais, votre corps aussi sera ténébreux. Prenez donc garde que la lumière qui est en vous, ne soit elle-même de vraies ténèbres. » Ne semble-t-il pas entendre Socrate disant : « Prenons bien garde, avant toutes choses, qu'il ne nous arrive un grand malheur ; c'est d'être des misologues, comme il y a des mysanthropes : on ne peut éprouver de plus grand malheur que celui de haïr la raison.

Les apôtres ne reconnurent jamais d'autre autorité ; comme Jésus, ils furent tous des libres penseurs. Au chapitre cinq des Actes, lorsque le grand prêtre leur défend d'enseigner au nom du

Christ, ils répondent tous unanimement : « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. » C'est la conscience mise à la place du prêtre. Jeanne d'Arc ne répondit pas autrement à l'évêque Cauchon qui lui demandait si elle promettait de se soumettre aux décisions de l'Eglise. « Oui, dit l'héroïque jeune fille, Dieu le premier servi »

(A suivre).

L'HYPNOTISME

LETTRES A M. THIRIAR, REPRÉSENTANT

VIII

Pourquoi et comment on prononça, à Milan, l'interdiction des séances publiques d'hypnotisme.

Monsieur,

L'histoire que je vous transcris aujourd'hui m'est contée par une personne qui était à cette époque à Milan et qui a suivi de très près les événements. Elle est des plus curieuses.

La ville était alors divisée en Donatistes et en anti-Donatistes. Cette personne est Donatiste. La lettre que je vais résumer m'a été écrite avant que parût mon épitre de samedi dernier au docteur Lombroso. C'est la confirmation de tout ce que j'ai avancé. Vous et le lecteur me pardonnerez mes répétitions, si vous voulez bien ne voir que mon désir de montrer pour quelles petites causes et avec quelles grossières ficelles on parvient parfois à remuer de grandes forces et produire de grands émois.

Vous me rendrez aussi cette justice que j'ai mis tous mes soins à faire la clarté sur toutes ces choses. J'ai, de plus, envoyé toutes mes lettres en Italie à un homme considérable, à même d'être bien renseigné, avec prière de me signaler les moindres inexactitudes. Jusqu'aujourd'hui je n'ai rien reçu.

Je laisse maintenant la parole à mon correspondant :

« ..... Il existe à Milan un petit journal appelé le *Secolo*. Cette feuille est une véritable puissance, car elle se tire à plus de 500 mille exemplaires et est répandue dans toute l'Italie. C'est comme le *Petit Journal* en France.

» Le propriétaire du *Secolo* était le principal actionnaire du théâtre *Carcano*. On y montait alors à grands frais un opéra inédit.

» Donato, ignorant sans doute cette circonstance, avait loué pour ses séances le théâtre *Filodrammatico*, situé place de la *Scala*. Ses expériences y attirèrent la foule. Ce fut un engouement incroyable, une véritable *furia*. Les recettes

(1) Dans son *Traité de Magnétisme*, M. le baron du Potet a consacré tout un chapitre extrêmement curieux à la *vue sans le secours des yeux*. Il cite de nombreux auteurs appartenant à la science médicale qui ont observé des faits indéniables du *déplacement du sens de la vue*.

« Nous extrayons de cet excellent ouvrage le récit des faits suivants qui remontent à une époque déjà lointaine :

» Le 3 mars 1836, à Rochefort, M. le docteur Godineau a magnétisé M. Albert, sous-officier au 14e léger. Le somnambulisme est survenu ; plusieurs phénomènes magnétiques se sont manifestés, entr'autres le suivant. On a placé successivement sur l'épigastre du magnétisé deux montres marquant des heures différentes ; le somnambule a parfaitement *déclaré l'heure* que marquait chacune des deux montres. Ce fait a été attesté par MM. Bouffard, Giral, Viahd, Derussat, Braud, Brillon, Achermann, Gaillardon, Fouquet, Thibault, membres du Cercle de Rochefort, qui ont signé au procès-verbal. »

» Vers la fin de l'année 1836, M. Jobard, de Bruxelles, étant à Verviers chez MM. Houget et Teston, ingénieurs, magnétisa le fils de M. Houget, âgé de quinze ans, en présence de ses parents et de son précepteur. Le jeune homme tomba en somnambulisme et manifesta tout de suite la lucidité la plus étonnante. Il lisait les yeux bandés, avec la plus grande rapidité. M. Teston, très incrédule alors, appliqua même ses doigts sur la serviette pliée en huit doubles qui recouvrait les yeux du somnambule ; on mit en outre un draphragme entre sa tête et les objets qu'on lui présentait. Il désigna constamment ces objets : « Un bas de laine avec les aiguilles ; — un livre allemand (dont il lut deux phrases) ; — mon Berquin. » M. Teston sortit sa montre, la plaça à l'occiput du jeune homme : — Quelle heure est-il ? — *Huit heures huit minutes.* C'était exact. Je tiens ces détails de M. Jobard et de M. Teston lui-même. Ils ont été, au reste, insérés dans le *Courrier belge* du 8 juin 1838. »

« Le 1er juillet 1839, à Mons, et à la sortie d'une séance magnétique, Mme Mahauden, âgée de dix-neuf ans, tombe en somnambulisme. Elle devine tous les objets cachés qu'on lui applique au front et sur la main. Elle lit les mots *Idjiez et Thélésie* écrits au milieu de deux feuilles de papier, elle éprouve de la répugnance pour les pièces d'or qu'on tient dans la main fermée et qu'on approche d'elle ; cette répugnance est moins forte pour le cuivre ; l'argent seul ne lui fait éprouver aucune antipathie.

Elle lut un mot, dit les chiffres qu'on traçait loin d'elle, indiqua deux portraits en miniature enfermés dans une boîte, désigna tous les mouvements que faisait une personne hors de son aspect, etc.

Mme de Félix de la Mothe, qui s'est acquis un nom distingué dans la littérature, mère de Mme Mahauden, dont la lucidité est si étonnante, dressa un procès-verbal des faits observés chez la somnambule. Il a pour titre : *Vue sans le secours des yeux ni du toucher. Vue d'un étage à l'autre au travers des murs. — Vue et lecture par les doigts. — Connaissance des pensées. — Automatisme ou rapports physiologiques des magnétiseurs aux magnétisés.*

Membre de l'Académie du Hainaut, Mme de la Mothe fit la lecture de son procès-verbal en séance académique. Après avoir écouté silencieusement les phénomènes racontés par la lectrice, les membres présents restèrent stupéfaits ; mais à la sortie de la séance, les têtes les plus fortes demandèrent à leurs voisins s'ils croyaient quelque chose des faits cités par Mme de la Mothe.

« Nous n'en croyons rien du tout, disaient les esprits forts ; ce sont des contes faits à plaisir, etc. »

N. d. l. R.

de tous les théâtres s'en ressentirent. Le *Carcano* fut le plus éprouvé ; l'opéra n'eut aucun succès et tomba misérablement.

» Fureur du *Secolo*. Il ouvrit le feu en insérant une lettre du Dr Lombroso, où l'hypnotisme était dépeint comme le pire des fléaux. Détail incroyable : un correspondant du *Secolo* ayant reproché à M. Lombroso d'avoir tant tardé à publier sa lettre et d'avoir ainsi laissé Donato exercer impunément pendant quinze longs jours à Turin son art néfaste, le docteur répondit que « *à cette époque* il était à Rome et qu'*à son retour seulement* il avait pu constater les ravages occasionnés par l'hypnotisme ». Ainsi, de son propre aveu, M. Lombroso n'avait pas vu opérer Donato.

« Autre détail. A cette époque, le Dr Lombroso, qu'on veut faire passer pour une autorité, ne s'était jamais occupé d'hypnotisme. Mais il voulut tout à coup se faire passer pour un maître, et voici, toujours d'après le *Secolo*, quels effets il savait déjà obtenir : il aurait, sous l'influence de la suggestion, fait écrire une phrase en allemand et un fragment d'une rhapsodie de Liszt à un étudiant ignorant l'allemand et la musique ! Or, pendant une conférence de M. Donato, tenue à Turin après l'interdiction, l'étudiant en question a affirmé connaître et l'allemand et la musique. »

Ici je prends pour un instant la parole. Bien que je n'aie pu encore me procurer le n° du *Secolo*, où cet exploit serait raconté, j'ai tout lieu de la croire exacte, comme on va le voir. De sorte que M. Lombroso, déjà fortement soupçonné d'avoir fabriqué de faux documents scientifiques serait maintenant convaincu de charlatanisme !

Je ne puis le croire cependant. Il se sera laissé duper par un farceur. Les savants ont de ces naïvetés. Il y était d'ailleurs prédestiné. Si je m'en rapporte à un médecin qui écrivit dans l'*Italia* du 28 mai une lettre sous le titre *Cose Sbalorditive del prof. Lombroso* (choses surprenantes du prof. L.), celui-ci dans son ouvrage *Pazzi et Annomali* (Fous et Détraqués), raconte sérieusement « entre autres choses très curieuses, *avoir vu* une jeune fille qui, dans ses accès d'hystérie, voyait avec la pointe du nez et le lobe de l'oreille gauche ! (1) Et plus tard (p. 67) — toujours suivant M. Lombroso, *l'odorat se transporta au dos du pied ;* et alors, quand une odeur lui déplaisait, elle jetait la jambe à droite et à gauche, en contournant tout son corps ; que, si elle lui plaisait, elle restait immobile, souriante, respirait fréquemment avec une légère dilatation des narines. » L'hystérique du Dr Luys est dépassée !

Que pensez-vous, monsieur, de la grande autorité de Turin en fait d'hypnotisme. Vraiment, quand, dans ma 3e lettre, j'essayais de l'ébranler, je ne me doutais guère, ni vous non plus probablement, qu'elle était si trompeuse. Toujours les bâtons flottants !

(1) Dans son traité, etc.

Je reprends le récit de mon correspondant :

» Voici maintenant en quelles circonstances l'interdiction a été prononcée.

» A cette époque, le préfet de Lombardie était absent. Le fonctionnaire qui le remplaçait était un adversaire de l'hypnotisme.

» Il prit l'initiative de convoquer le Conseil de santé, qui se réunit *sous sa présidence*. L'assemblée, à la majorité de 5 voix contre 3, émit un vœu en faveur de l'interdiction, et l'interdiction fut prononcée *illico* par le préfet intérimaire. Une copie de la délibération fut envoyée au ministre de l'intérieur avec prière d'étendre l'interdiction à tout le royaume.

» Il y eut bien à Rome un semblant d'enquête. Le Conseil supérieur de santé se réunit pour entendre M. Lombroso et un autre médecin milanais. Mais on refusa catégoriquement d'entendre M. Donato, sous prétexte de ne pas faire de cela une affaire personnelle. Comme vous le dites fort bien, M. Donato, et, avec lui, tous les hypnotiseurs furent condamnés sans être entendus. Le droit qu'on accorde aux plus grands coupables, leur fut refusé par les savants italiens. »

Mon correspondant qui, à la date où il m'écrit, *ne connaissait pas* ma dernière lettre adressée indirectement à M. Lombroso, me donne spontanément quelques détails sur les six histoires désormais célèbres de M. Lombroso. J'en détache les points que voici :

1re HISTOIRE. L'officier aux lanternes. — « Les adversaires les plus acharnés de Donato ont dû convenir qu'il n'avait jamais été hypnotisé. »

2e et 3e HISTOIRE. — « Ces accidents ne sont jamais arrivés à ma connaissance. Preuve de leur insignifiance. »

4e HISTOIRE. L'employé de chemin de fer pris de folie furieuse. — « Cet employé était atteint d'épilepsie depuis son enfance. Lui-même l'a déclaré dans une lettre que tous les journaux de Turin et de Milan ont reproduite. Il lui est arrivé ce qui devait fatalement lui arriver tôt ou tard. Il a eu un accès dans son bureau, en présence de ses collègues qui, jusque-là, avaient ignoré son infirmité. »

5e HISTOIRE. — « Je n'ai jamais vu et n'ai jamais entendu dire qu'aucun officier se soit montré en public étant hypnotisé. »

6e HISTOIRE. — Le chantage. « Un jeune lycéen, élève de troisième, s'est présenté une ou deux fois aux expériences de M. Donato. Il était peu

sensible. Un jour M. Donato reçoit une lettre anonyme lui signifiant que si, le lendemain soir, il ne versait pas la somme de mille francs entre les mains d'un commissionnaire qui se trouverait sur les degrés de la Cathédrale, *son truc serait dévoilé*. M. Donato au lieu de jeter cette lettre stupide au panier, crut devoir la communiquer au questeur. Ce magistrat organisa une souricière. Le commissionnaire et le lycéen furent arrêtés. Ce dernier, après une détention préventive de quelques jours, fut traduit devant le tribunal correctionnel qui l'acquitta comme ayant agi sans discernement. D'après ses propres aveux, dans son premier interrogatoire à la questure, le collégien avait voulu se procurer facilement une forte somme « pour faire la noce ».

Le lecteur, et vous, me pardonnerez, je le pense de revenir pour la deuxième fois sur les histoires du « savant docteur et professeur Lombroso. » Comment ferai-je si M. Lombroso daigne me répondre?

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Liège, le 2 mars 1888.

J. DELBŒUF.

(Journal de Liège)

Les Fantômes et la Science

Sous ce titre la *Revue des deux Mondes*, dans sa livraison du 1er mai, a publié un article où il est rendu compte d'un ouvrage anglais : *Phantasm of the living (Fantômes des vivants)* qui a fait sensation à Londres l'an dernier, et dont nous avons parlé immédiatement dans notre numéro du 15 février 1887. Il s'agit d'une vaste enquête faite en Angleterre sur des faits étranges qui relèvent directement du spiritisme et que des savants anglais Mrs Gurney, Myers et Podmore ont présenté sous le nom nouveau de *télépathie* ou sympathie à distance. *La Revue*, naturellement, ne peut effaroucher ses lecteurs en présentant ces faits sous leur vrai jour, le temps n'est pas venu pour cela, elle se contente, en quoi nous l'approuvons fort, de faire un appel aux hommes de science français pour étudier cet ordre de phénomènes et elle cite quelques histoires d'apparitions traduites du livre en question. « La trame de ces histoires, dit-elle, est authentique, irréfutable et offre presque toujours des garanties de bonne observation et de véracité qui suffiraient aux plus exigeants. » Voyons donc quelques-uns de ces récits, dont l'explication ne sera pas bien difficile pour nos lecteurs.

* * *

Voici ce que raconte M. Wingfield, à Belle-Isle-en-Terre (Côtes du Nord) :

« Le 25 mars 1880, j'allais me coucher après avoir lu assez tard, selon mon habitude ; je rêvai alors que j'étais couché sur mon sopha et en train de lire, quand, en levant les yeux, je vis soudain, distinctement, la figure de mon frère Richard, assis sur une chaise devant moi. Je rêvai que je lui parlais, mais que lui inclinait seulement la tête en guise de réponse ; puis il se leva et quitta la chambre. Quand je me réveillai, je me trouvai ayant un pied dans le lit et l'autre par terre, essayant de parler et de prononcer le nom de mon frère. L'impression était si forte et si vivante que je quittai ma chambre à coucher pour chercher mon frère dans le salon. J'examinai la chaise où je l'avais vu assis et retournai me coucher, mais je ne pus dormir qu'au matin. Quand je m'éveillai, l'impression de mon rêve était aussi vivante que jamais, très nette et très lucide. J'écrivis sur mes notes le fait de cette apparition, et j'ajoutai les mots : *God forbid*.

» Trois jours après, je recevais la nouvelle que mon frère Richard était mort des suites d'une chute de cheval en chassant.

» Je n'avais pas eu de récentes nouvelles de mon frère, je le savais en bonne santé, et je le tenais pour un excellent cavalier. Je n'ai pas raconté le fait à un ami, mais je l'ai inscrit sur mon journal quotidien.

» Je n'ai jamais eu aucun rêve semblable. »

* * *

Voici ce que dit le gardien de l'église de Hinxton-Saffron-Walden :

« Le 8 mai 1885, en entrant dans la cour de l'église, le soir, je vis Mme de Fréville dans le costume qu'elle avait d'habitude, un bonnet noir et une jaquette noire, avec un crêpe épais. Elle me regarda bien en face ; sa figure était un peu plus blanche que d'habitude, mais je la reconnus très bien, ayant été quelque temps employé chez elle ; je supposai qu'elle était venue, comme elle le fait quelquefois, visiter le mausolée de son mari, et je pensai que M. Weils, le maçon de Cambridge, avait quelque réparation à faire à la tombe. Je me promenai autour du tombeau, en regardant avec soin pour voir si la grille en était ouverte ; cependant je suivais attentivement des yeux Mme de Fréville, et la voyais toujours à 5 ou 6 mètres de moi. Sa figure était tournée vers moi et elle me suivait. Je passai alors entre l'église et la tombe, cherchant à voir si celle-ci avait été ouverte. A un moment, ayant manqué de tomber sur le gazon, je regardai à mes pieds ;

quand je levai les yeux, elle avait disparu. Elle ne pouvait pas être entrée dans l'église sans m'avoir dépassé, et alors je fus convaincu qu'elle était rapidement entrée dans le mausolée. J'allai à la porte, que je croyais trouver ouverte, mais cette porte était fermée, et n'avait pas été ouverte ; car il n'y avait pas de clé dans la serrure. Je secouai la grille et m'assurai que personne n'y était entré. Il était alors neuf heures vingt minutes du soir.

» En rentrant, je racontai à ma femme que j'avais vu Mme de Fréville.

» Le jour suivant, j'appris qu'elle était morte.»

En réalité, Mme de Fréville était morte ce même jour, à sept heures trente minutes du soir, par conséquent une heure et demie environ avant le moment ou M. Bard avait cru la voir.

* * *

Voici un troisième cas, tout-à-fait démonstratif:

« M. S... et M. L..., employés tous les deux dans une administration, étaient depuis huit ans en intimes relations d'amitié. Le lundi 19 mars 1883, L..., en allant à son bureau, eut une indigestion ; alors il entra dans une pharmacie où on lui donna un médicament en lui disant qu'il avait une affection de foie. Le jeudi, il n'était pas mieux ; le samedi de cette même semaine, il était encore absent du bureau. S... a su depuis qu'il avait été vu par un médecin qui lui avait annoncé qu'il serait malade un ou deux jours, mais sans qu'il y eût rien de sérieux. Le samedi soir, 24 mars, S... était chez lui, ayant mal à la tête; il dit à sa femme qu'il avait trop chaud, ce qui ne lui était pas arrivé depuis deux mois; puis, après avoir fait cette remarque, il se coucha, et, une minute après, il vit son ami L..., debout devant lui, vêtu de ses vêtements habituels. S... nota même ce détail de l'habillement de L... que son chapeau avait un crêpe noir, que son pardessus n'était pas boutonné et qu'il avait une canne à la main. L... regarda fixement S... et passa. S... alors se rappela la phrase qui est dans le livre de Job: « Un esprit passa devant ma face, et le poil de ma chair se hérissa. » A ce moment, il sentit un frisson lui parcourir le corps et ses cheveux se hérissèrent. Alors il demanda à sa femme: « Quelle heure est-il? » Celle-ci lui répondit: « Neuf heures moins douze minutes. » Il lui dit: Si je vous le demande, c'est parce que L... est mort; je viens de le voir. Elle essaya de lui persuader que c'était une pure illusion ; mais il assura de la façon la plus formelle qu'aucun raisonnement ne pourrait le faire changer d'opinion.

Tel est le récit fait par M. S... Il n'apprit la mort de son ami L. que le lendemain dimanche, à trois heures de l'après-midi.

L... était mort le samedi soir, vers neuf heures moins dix minutes, sans que l'heure puisse être affirmée avec plus de précision, puisque le frère de L... était resté avec lui de huit heures à huit heures quarante, et qu'à neuf heures Mme L..., revenant dans la chambre de son mari, le trouva mort, d'une rupture de l'aorte, d'après le diagnostic du médecin.

Ce cas est intéressant à bien des titres. La véracité de M. S... est certaine. Jamais M. S... n'a eu d'autre hallucination ou d'autre pressentiment, et rien, assurément, ne pouvait lui faire prévoir la mort de son ami.

A propos de la condamnation de Galilée.

Nous lisons dans un article publié par la *Gazette de Liège* du 7 juin, à propos d'une publication protestante sur la condamnation de Galilée :

Au 17e siècle, les Congrégations de l'Index et de l'Inquisition, avec l'approbation non pas mentionnée expressément (ce n'était pas l'usage du temps), mais certaine de deux papes, Paul V, en 1616, Urbin VIII, en 1633, ont déclaré fausse et contraire aux Saintes Ecritures la doctrine du mouvement de la terre autour du soleil, et condamné les livres qui professaient cette doctrine. Mais, chose remarquable, aucun jugement solennel, réunissant les conditions de l'infaillibilité doctrinale du chef de l'Eglise, n'a été rendu sur cette question du mouvement de la terre, ni au dix-septième siècle, ni à aucune époque. Sans doute, l'erreur de ces congrégations faillibles et de ces Papes agissant dans des conditions où, d'après la doctrine catholique, il n'y a pas lieu pour eux à l'exercice de leur infaillibilité, sans doute cette erreur est un fait déplorable ; mais elle n'a peut-être pas été sans utilité à un point de vue général. Il y a là, en effet, un salutaire avertissement à l'adresse des esprits trop disposés à dogmatiser hors de propos et à mettre les questions d'orthodoxie là où elles n'ont que faire. La faute commise au dix-septième siècle était réparable; elle est aujourd'hui réparée ; la leçon reste.

La leçon reste, dit l'organe de l'évêché, mais qui donc en a profité ? Ne voyons-nous pas, de nos jours, l'Église catholique suivre les mêmes errements à propos d'un mouvement d'une autre nature mais bien autrement important : le mouvement spirite et magnétique? Les congrégations romaines, les théologiens ont proscrit et condamné à l'envi le spiritisme, la plus grande découverte de ce siècle, au dire même du père Ventura.

Que fait le pape Léon XIII, lui si prodigue d'encycliques et de définitions ? Comme son prédécesseur Pie IX, il ne dit mot. Plus tard, lorsque le spiritisme, comme le magnétisme se

sera imposé scientifiquement et que la communication des morts avec les vivants sera devenue une vérité banale, l'oracle du Vatican démontrera *ex cathedra* que toutes ces condamnations n'avaient aucune autorité doctrinale infaillible, et le tour sera joué.

MÉDIUMNITE MÉCANIQUE.

M. C., médium, a mis à notre disposition une quarantaine de feuilles volantes, littéralement couvertes de caractères qu'il a écrites sous l'influence d'un esprit anonyme.

Ces feuillets furent soumis à l'examen de plusieurs personnes compétentes dans le but d'en déchiffrer la langue et le sens. Les uns pensèrent qu'il s'agissait de l'arabe vulgaire ; les autres, de l'égyptien antique ou démotique. Sans l'intervention d'un de nos amis, orientaliste distingué, le problème serait peut-être resté sans solution définitive. Celui-ci, après un examen approfondi, déclara qu'il ne s'agissait nullement d'arabe vulgaire et encore moins du démotique, mais certainement du japonais, car les caractères tracés par le médium étaient écrits en Firokana (japonais moderne) avec quelques mélanges de caractères chinois très remarquables.

Le fait nous ayant paru mériter d'être étudié à fond, on pria l'Esprit de donner son nom ; ce qu'il fit en se servant non plus du premier médium, mais de notre ami l'orientaliste. Il signa Kotoba-no-bito qui signifie homme de parole : de *Kotoba*, parole, *no*, signe du génitif ; *bito*, homme.

Ajoutons que cette signature ne fut pas écrite en *Firokana*, mais en *Katakana*, soit en *japonais antique*.

Ces feuillets sont à la disposition de toute personne qui voudrait les examiner. Voici quelques pensées extraites de ces feuillets :

— Le jour où le lierre s'incrusta sur le prunier, celui-ci cessa de donner des fruits. Fuyez le vice qui, comme le lierre, absorbe toute énergie spirituelle et empoisonne le cœur.

— Et que mes paroles ne soient pas semblables au vent qui fuit à travers les pins du Fuggi-Yama, (montagne du Japon).

— Les poètes disent que la vie est un rêve et les philosophes que le rêve prouve la vie.

— Le batelier chante l'eau qui passe sous le pont ; mais celle-ci absorbée par le soleil fait retour aux nuages : où ira mon Esprit?

(Du *Lux* de Rome, février 1888.)

NOUVELLES.

L'Encyclique de la liberté. — Rien que les premiers mots de ce document, dit la *Nation*, ne sont-ils pas une trouvaille de bonne et délicate plaisanterie :

La *liberté*, bien excellent de la nature et apanage exclusif des êtres doués d'intelligence et de raison, confère à l'homme une dignité en vertu de laquelle il est mis ***entre les mains de son conseil***, et devient maître de ses actes.

Cet apanage exclusif des êtres doués d'intelligence, qui leur confère le privilège d'être mis aux mains d'un conseil, comme de simples interdits, et cette mise sous séquestre du genre humain décorée du nom de *liberté*, peut-on rien imaginer de plus sentencieusement drôlatique ? Notez que le conseil, c'est le prêtre. Déclarer comme cela, dès le commencement, que tous les hommes sont dans un état d'imbécilité ou de démence, et que leur seule chance de ne pas faire sottises sur sottises est de s'en remettre à la direction du clergé, ce n'est évidemment qu'en latin que le chef du clergé peut se permettre une pareille gaudriole.

* * *

Donato était récemment à Amiens, où à chacune de ses séances, l'immense cirque qui conti[ent] deux mille cinq cents personnes, était comble.

* * *

D'après le *Religio-Philosophical Journal*, il y a maintenant en Europe 22 appareils pour la crémation, dont 10 ont été construits l'année dernière. Il y a eu six cents incinérations en Allemagne et huit cents en Italie. Il y a sept appareils pour la crémation dans les Etats-Unis et six qui sont en voie de construction.

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — N° 4 Liége, 15 Août 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager, à Liége.**

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

QU'ÉTAIT JÉSUS?

(Suite et fin).

(Conférence faite à Carcassonne, le 23 octobre 1881, par M. V. TOURNIER.)

Saint Paul passe à bon droit pour celui des apôtres qui a le mieux rendu la pensée du maître. Eh bien, lisez ses épîtres, et vous vous convaincrez facilement qu'il ne prêchait pas d'autre évangile que celui de la raison. Cet évangile, il ne veut pas qu'on l'abandonne, quand lui-même ou un ange descendu du ciel en annoncerait un autre. « Eprouvez tout, dit-il, et approuvez ce qui est bon. » « Or, le Seigneur est Esprit ; et où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. » « Mais la foi étant venue, nous ne sommes plus sous un conducteur comme des enfants. » « Car vous êtes appelés, mes frères, à un état de liberté. » Pour lui, la foi n'est pas ce qu'il enseigne, mais ce que chacun, d'après sa conscience, croit être vrai. Celui qui croit à la loi, que cependant lui, Paul, veut remplacer par la foi, doit en observer toutes les prescriptions, autrement il pèche. « Je sais et je suis persuadé, dit-il, selon la doctrine du Seigneur Jésus, que rien n'est impur de soi-même, et qu'il n'est impur qu'à celui qui le croit impur. » « Heureux celui que sa conscience ne condamne point en ce qu'il veut faire. Mais celui qui étant en doute s'il peut manger d'une viande, ne laisse pas d'en manger, il est condamné, parce qu'il n'agit pas selon la foi, la conviction. Or tout ce qui ne se fait pas selon la foi est péché. » Peut-on proclamer plus hautement la religion de la raison? « La loi parfaite est celle de la liberté, dit, de son côté saint Jacques. »

Le mouvement religieux provoqué par Jésus, est comme le dit M. Renan, le mouvement le plus libre et le plus spontané. Est-ce sa faute si l'on en a fait plus tard un culte officiel, assujetti à l'Etat et persécuteur à son tour? Est-il possible d'affranchir plus complètement l'homme qu'en le soumettant à la seule autorité de sa raison. Les premiers chrétiens, dans leur enthousiasme pour cet enseignement, avaient fait de celui qui le leur avait apporté l'incarnation même du Verbe, du Logos, de la raison divine. Comme en témoigne saint Justin martyr, dans sa seconde apologie, écrite en l'an 150, c'est-à-dire à la même époque que le 4me évangile, ils étaient fermement convaincus que tous les hommes vertueux, de tous les temps et de tous les pays, tels que Socrate, Héraclite et leurs semblables, parmi les Grecs, Abraham, Ananias, Ayarias, Misael, Hélie et autres, parmi les barbares, avaient été les disciples du Christ, parce qu'ils s'étaient conduits d'après les règles de la raison. Longtemps après, saint Augustin lui-même déclare qu'il y a eu des chrétiens avant le Christ, et que la religion ne s'est appelée chrétienne qu'après que le Christ est venu prendre un corps, bien qu'elle existât auparavant. C'est qu'en effet, c'était toujours à la conscience que Jésus en appelait, comme le reconnaît encore M. Renan ; et la conscience est de tous les temps et de tous les pays.

A cela, il faut ajouter que la parole du Christ avait une autorité incomparable, et que les foules émerveillées se demandaient d'où pouvaient venir

à cet humble ouvrier une telle sagesse. — Il n'est pas douteux, dit Strauss, que l'enseignement de Jésus ne produisît l'impression la plus forte, et, dans les âmes sympathiques, la plus profonde et la plus durable. Ce ne sont pas seulement les Evangiles qui nous l'apprennent, ce sont les résultats historiques qui l'attestent, et Justin martyr, nous en dit la raison dans sa première apologie : « Ses discours, dit-il, étaient courts et topiques, car il n'était pas un sophiste, mais sa parole était la force de Dieu. »

Maintenant que nous connaissons les fruits de l'arbre, il nous sera facile de le juger.

Les solutions que l'on a données au problème que présente Jésus peuvent être ramenées à trois principales :

1° Jésus était Dieu.

2° Jésus était un malade, un névropathe, un halluciné, un esprit mal équilibré, un fou !

3° Jésus était un sage, un grand Esprit envoyé au secours de l'humanité dévoyée, le Messie attendu.

Nous allons les examiner successivement.

Jésus était-il Dieu? La raison moderne se refuse invinciblement à admettre une telle solution. Nous donnons aujourd'hui au mot Dieu un sens différent de celui qu'on lui donnait dans l'antiquité, et nous ne comprenons pas pourquoi l'intelligence parfaite qui gouverne ces mondes innombrables dont l'astronomie nous a révélé l'existence s'incarnerait et se soumettrait à remplir le rôle qu'a rempli le Christ. Ce rôle est grand sans doute, eu égard à notre faiblesse, mais bien petit si on le compare à la grandeur divine. Jésus était un Dieu, si l'on veut, c'est-à-dire un Esprit venu d'une sphère plus haute que la nôtre, mais il n'était pas Dieu. Les chrétiens des premiers temps ne l'ont jamais considéré comme tel, et il ne s'est jamais donné comme tel lui-même. « Pourquoi m'appelles-tu bon? » dit-il à un jeune homme qui le qualifie ainsi. « Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. » S'il se dit fils de Dieu, c'est au même titre que les autres hommes. Il croit à la vérité, qu'il n'y a entre l'homme et Dieu qu'une différence de degré et non de nature, et que par conséquent, on peut, comme la Bible, appeler l'homme un Dieu ; mais tout homme et non lui en particulier.

Les disciples d'Emmaüs l'appellent un prophète puissant en œuvres et en paroles. Au chapitre II des Actes, Pierre dit que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre ; et au suivant qu'il a été un prophète comme Moïse, Saint Paul reconnaît qu'il n'y a qu'un Dieu, ni qu'un médiateur entre Dieu et les hommes Jésus-Christ homme. Selon le même Paul, l'homme est chef de la femme ; Jésus-Christ est chef et tête de l'homme, et Dieu est chef de Jésus-Christ.

Ce n'est que lentement et avec bien de la peine que le dogme de la divinité de Jésus s'est fait accepter. On connaît la lutte de l'Arianisme qui a failli devenir l'orthodoxie. Du reste, chose digne d'être notée, plus on a grandi la personne du Christ et moins on a pratiqué sa doctrine, jusqu'à ce qu'on soit arrivé, non-seulement à l'oublier, mais à en pratiquer une tout-à-fait contraire.

La seconde solution n'est pas plus admissible que la première et blesse également la raison. C'est une réaction ; et, comme toutes les réactions, elle dépasse le but. L'école qui nous la donne ne voit partout que des combinaisons chimiques, qu'un jeu de forces aveugles. Le cerveau sécrète la pensée comme les reins sécrètent l'urine ! Le vice et la vertu ne sont que des produits chimiques que l'on pourrait exprimer par une formule, comme le bicarbonate de soude ou le deutochlorure de mercure ! Un peu plus, un peu moins d'une substance peut faire d'un Socrate un Dumolard, et réciproquement. Ces savants remplaceraient facilement les traités de morale par des livres de cuisine. En suivant leurs principes, on pourrait, par un système d'alimentation approprié, élever des hommes pour la potence et d'autres pour le prix Monthyon, absolument comme on élève des bœufs pour l'abattoir ou pour le labour. Le génie, les sentiments élevés sont l'indice d'un état maladif, d'un défaut d'équilibre dans les facultés : « Jésus-Christ, comme la plupart des grands hommes, est un problème de psychologie morbide, » a dit M. J. Soury. L'homme bien équilibré, le sage est le pourceau d'Epicure, qui ne vit que pour lui, qui ne pense qu'à lui, dont la seule préoccupation est de manger, boire, dormir et faire ses affaires. S'il cesse de ramper sur son ventre, s'il a le malheur de se dresser sur ses pieds, de regarder en haut, gare à lui, il est sur la route qui mène à Charenton.

Ceux qui professent de telles théories ne s'aperçoivent pas qu'il y a deux sortes d'équilibre, celui des basses et celui des hautes régions : le crapaud qui se traîne péniblement à la surface du sol est autrement mais non mieux équilibré que l'aigle qui vole au haut du ciel. Quand je vois des hommes, vivant dans le cercle étroit de nos passions matérielles, traiter de fous ceux qui s'abreuvent aux sources élevées du devoir et du sacrifice, il me semble entendre l'escarbot, mangeur d'excréments, appeler folle l'abeille qui va chercher sa nourriture dans le calice embaumé des fleurs.

Dans ma première conférence : *L'Homme, le*

Monde, Dieu, j'ai surabondamment démontré la fausseté des doctrines matérialistes. Je ne crois pas nécessaire de redire aujourd'hui ce que j'ai dit alors. Je me contenterai d'ajouter que le phénomène spirite, incontestable, je le répète, vient par un fait brutal, donner un démenti formel à ces doctrines, en nous mettant en rapport avec les âmes de ceux qui ont vécu parmi nous.

Pour ce qui est du Christ, celuiqui voudra lire attentivement et sans prévention les Evangiles, se convaincra facilement que non-seulement ce n'était pas un visionnaire, un homme mal équilibré, mais que c'était plus qu'un homme de génie, que c'était un sage. C'est l'opinion de Voltaire, comme c'est l'opinion de Strauss, opinions que j'ai déjà citées. Qu'il ait hésité, au début de sa carrière, sur la nature du rôle qu'il avait à remplir, cela est trop naturel pour que cela ne soit pas. Après tout, il était homme, quelque grand qu'il fût. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'est efforcé de combattre, avec la prudence et la mesure qui caractérisent les esprits sains et bien équilibrés, les préjugés de ses disciples à l'endroit du Messie et de la venue du royaume de Dieu. Pour lui, le Messie ne devait pas être un conquérant et le royaume de Dieu n'était qu'une conscience pure. Et pourtant, ses disciples, gens grossiers, se sont obstinés à croire à sa seconde venue à grand spectacle, dans les nuées, au milieu des éclairs et des tonnerres, à ce qu'on a appelé sa parousie. Et c'est en lui prêtant ces croyances, qu'il a combattues pourtant, qu'on arrive à faire de lui un visionnaire. Les paroles suivantes, qu'il adresse à ses disciples, sont-elles, je le demande, d'un visionnaire? « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement. » N'indiquent-elles pas, au contraire, la raison la plus élevée et la plus saine, le bon sens le plus exquis, la prudence la plus consommée? Apporter la lumière est l'œuvre du génie, mais la distribuer convenablement est l'œuvre bien plus difficile de la sagesse.

Arrivons à la troisième solution. Celle-ci, pour moi, est la vraie : Jésus était le messie attendu. Qu'à l'époque du Christ, le monde attendît un messie, cela ne peut être contesté. M. Peyrat, qui n'est pas suspect, nous dit, à ce sujet, dans son *Histoire élémentaire et critique de Jésus*: « L'idéal d'un libérateur suprême était répandu dans tout l'Orient lorsque les Juifs après leur retour de Babylone, commencèrent à compter sur un messie qui devait rétablir la puissance politique et religieuse d'Israël... D'après les calculs faits sur les soixante-dix semaines de la fameuse prophétie attribuée à Daniel, les signes de la venue du messie coïncidant avec le règne d'Hérode, l'attente du libérateur était alors si générale que la nouvelle s'en répandit jusque dans l'Occident. »

Ainsi donc, on attendait un personnage extraordinaire, destiné à opérer une grande révolution dans le monde, et Jésus vint et changea la face du monde ! De même en Arabie, à l'époque de Mahomet, on attendait un prophète, et Mahomet parut ! De même, en France, à l'époque de Jeanne Darc, on attendait une jeune fille qui devait sauver la France, et Jeanne Darc se montra et sauva la France ! Machiavel, dans le chapitre LVI de ses discours sur la première décade de Tite Live, dit qu'avant que les grands événements se produisent dans une ville ou une province, il y a des signes qui les pronostiquent ou des hommes qui les annoncent. Et il cite plusieurs exemples. Parmi les explications possibles, il donne celle qui résulterait de l'opinion de certain philosophe, d'après lequel l'air serait plein d'intelligences qui, par une vertu naturelle, prévoyant les choses futures, en avertissent les hommes. Et Machiavel, que je sache, n'était pas un esprit faible.

On dit, je le sais, que ces événements arrivent et que ces hommes se montrent, parce qu'on les a annoncés, mais qu'on ne les a pas annoncés parce qu'ils devaient arriver ou se montrer. On dit aussi que l'œil n'est pas fait pour voir, mais que nous voyons parce que nous avons des yeux. Que ne dit-on pas quand on veut rester dans l'erreur? Car, enfin, que l'on m'explique comment une prédiction peut faire un grand homme et non deux, trois, quatre. Jeanne Darc morte, une jeune fille, qui lui ressemblait parfaitement au physique, voulut continuer son rôle. Elle n'y réussit pas. Pourquoi ? Elle en avait pourtant bien la volonté.

L'idée la plus simple, la plus naturelle, et que, précisément à cause de cela, on a beaucoup de peine à admettre, c'est que le monde ne va pas au hasard, qu'il est gouverné. Voltaire ne répugnait pas à croire qu'il y a entre Dieu et nous de grands Esprits dont chacun est chargé de la direction d'une partie de l'espace. Charles Fourrier pensait que chaque système solaire est gouverné par un conseil d'Esprits supérieurs. Quoi qu'il en soit, il y a un gouvernement ; il ne peut pas en être autrement : le hasard est un mot vide de sens et qui ne sert qu'à cacher notre ignorance.

Dès lors, pourquoi n'admettrions-nous pas que lorsque une humanité a fait fausse route ; qu'elle s'est jetée dans une impasse ; qu'elle a perdu sa boussole morale, le gouvernement du monde envoie un grand Esprit pour la remettre dans sa voie, pour la sauver? M. Jules Soury place Jésus

parmi les guides de l'humanité. Il reconnait donc que l'humanité a des guides. Mais le guide doit être supérieur à ceux qu'il est chargé de guider, supérieur surtout en sagesse. S'il sentait, s'il pensait, s'il voulait comme nous, s'il avait les mêmes passions, les mêmes appétits que nous, il ne pourrait pas nous guider. S'il nous semble fou, c'est que sa sagesse est tellement élevée que nous ne pouvons pas la comprendre.

Si Jésus avait voulu, avec ses puissantes facultés, il aurait pu faire son chemin dans le monde, acquérir la fortune, les honneurs, vivre honoré, considéré. Il préféra la pauvreté, la persécution et une mort ignominieuse. Mais par sa prédication et par son exemple, il sauva l'humanité. Il était venu pour cela; et pour ces êtres supérieurs, le bonheur est dans le devoir, dans le sacrifice, dans l'accomplissement de la haute mission dont ils ont conscience; toutes nos jouissances terrestres ne sont rien pour eux.

Inclinons-nous donc avec respect, admiration et amour devant le messie Jésus ; mais, ce qui importe le plus, écoutons ses leçons et efforçons-nous d'imiter son exemple.

LES MALADIES DU PÉRISPRIT.

Comme le corps, le périsprit a ses infirmités et ses maladies ; et elles sont d'autant plus nombreuses et variées que la substance de cet organe se rapproche davantage de la forme matérielle. Jusqu'à présent, on n'a guère étudié cette branche de la pathologie ; et cela se comprend, si on réfléchit que l'existence du fluide périsprital n'est connue que depuis la manifestation des phénomènes spirites. Et cependant comme le périsprit a toujours existé, il est évident que les maladies qui l'affectent ont commencé en même temps que l'homme lui-même. Nous allons développer quelques réflexions sur ce sujet nouveau : non que nous ayons l'intention de vous faire un cours spécial de thérapeutique périspritale. Nous laissons aux médecins de l'avenir qui prendront la peine d'étudier le périsprit et son rôle dans l'économie organique le soin d'instituer un traitement approprié pour ces sortes d'affections. Mais comme l'état du périsprit influe considérablement sur les rapports fluidiques entre incarnés et désincarnés, nous croyons utile de vous donner quelques conseils dont tous les médiums pourront tirer profit, en vue du développement et de l'amélioration de leur faculté médianimique.

Vous avez appris par l'expérience à la suite de vos relations avec les invisibles que le fluide périsprital est plus ou moins épuré selon le degré d'avancement de l'esprit auquel il appartient. Expliquons-nous d'abord sur le sens que nous attachons au mot épuré. Nous entendons par fluide épuré celui dont les propriétés s'éloignent le plus de celles de la matière. Ainsi le fluide est d'autant plus pur qu'il a moins de cohésion, qu'il est, à son état normal, plus invisible, plus intangible, qu'il fait, en un mot, moins d'impression sur vos organes matériels ; une marque caractéristique de l'épuration du fluide c'est aussi sa docilité à obéir aux impulsions de l'âme dont il constitue l'enveloppe éthérée.

Etant données ces explications préliminaires, il est assez facile de déterminer les défectuosités du fluide périsprital, défectuosités qui réagissent souvent sur la santé corporelle en apportant certains obstacles aux rapports entre l'âme et le corps. Le fluide périsprital sert de moule, pour ainsi dire, au groupement des matériaux destinés à former les éléments anatomiques : c'est autour des molécules périspritales que se condensent les particules de matière dont la réunion constitue les tissus, et dont le renouvellement incessant entretient la vie du corps. Cette partie du périsprit dont la fonction est d'attirer et de grouper les éléments matériels doit avoir une grande affinité pour la matière : sans cela l'union ne saurait avoir lieu. De là nous tirons cette première conséquence qu'il est nécessaire que l'âme incarnée possède dans son fluide une quantité suffisante de molécules ayant assez d'affinité avec la matière pour que les cellules vitales puissent se former et se renouveler de façon à pourvoir à la nutrition des organes.

Pour que cette fonction puisse s'accomplir d'une manière profitable à l'ensemble de l'organisme, il faut que l'âme ne retienne pas autour d'elle ces éléments périspritaux destinés à servir de noyau aux cellules organiques. Ce travail d'élimination vers les organes corporels de la partie la plus grossière du périsprit s'effectuera d'autant plus facilement que l'âme repoussera toutes les pensées qui lui viennent de ses instincts matériels, et s'efforcera d'épurer ses aspirations en tendant toujours vers un état moral plus élevé. Il résulte de ces considérations que la santé du corps doit être, dans l'état normal, une conséquence de la santé morale de l'âme : *mens sana in corpore sano ;* et cette heureuse corrélation est favorisée par le classement régulier des molécules périspritales, classement que l'âme opérera à son avantage commun et à celui du corps si elle sait commander à ses passions et réprimer ses mauvais instincts.

Mais les phénomènes de vue fluidique assez

fréquents chez certains médiums nous ont permis de constater que le périsprit n'est pas tout entier enfermé dans les cellules corporelles : une partie rayonne à l'extérieur d'une façon permanente, et sa fonction consiste à tenir l'âme en relations fluidiques avec le milieu ambiant. Cette portion rayonnante du périsprit doit accuser moins de tendances matérielles que celle employée au groupement des cellules; car il faut qu'après avoir été en contact avec les fluides extérieurs elle revienne vers l'âme pour lui transmettre l'impression reçue. Or, il est facile de comprendre qu'avec une trop grande affinité pour la matière ces molécules y resteront incorporées, et l'âme sera privée du bénéfice des rapports fluidiques indispensables à l'élaboration de la pensée. D'un autre côté, bien que ces molécules ne soient pas empêchées par leurs affinités matérielles de revenir vers l'âme, il peut se faire, si elles ne sont pas suffisamment dématérialisées, qu'elles lui rapportent des impressions sensibles analogues à celles qu'elle reçoit par l'intermédiaire des sens ; et alors il y a hallucination, c'est-à-dire conscience d'une perception reçue sans excitation des organes des sens ; et l'hallucination est souvent, comme vous le savez, l'avant-coureur de la folie. Aussi il convient pour éviter ce danger de n'employer pour les relations fluidiques que les éléments périspritaux suffisamment subtils pour être seulement impressionnés par les fluides, et n'être point affectés par le contact de la matière. L'on arrive à ce résultat en évitant de se livrer à des occupations intellectuelles excessives et en ayant soin de suspendre tout travail de la pensée lorsqu'on ressent une fatigue permanente.

Enfin l'âme possède dans son fluide périsprital des molécules encore plus éthérées, instrument de ses rapports intuitifs et occultes avec le périsprit des incarnés et des esprits errants. Il s'en trouve parmi elles dont le pouvoir rayonnant est tel qu'il leur est donné de s'élever dans les plus hautes régions pour aller recueillir dans le fluide des esprits supérieurs ces intuitions géniales dont les résultats se manifestent par une impulsion irrésistible vers le progrès communiquée aux individus et aux nations entières. Vous comprenez sans peine que dans un monde arriéré comme la terre il se trouve peu d'incarnés qui aient à leur disposition une quantité considérable de ces molécules : car si un périsprit en contenait un trop grand nombre, l'âme et son enveloppe fluidique seraient forcément attirées vers les régions supérieures, et l'union avec le corps ne saurait se prolonger longtemps. C'est ce qui arrive pour certains enfants qui sont venus achever de se purifier dans une courte existence corporelle. Le peu de fluide matériel que possédait leur périsprit sert à organiser les cellules, et lorsqu'il est épuisé la partie épurée ayant plus d'affinité pour les hautes régions, le lien se brise, et l'esprit est relancé vers les espaces d'où il était descendu pour subir ce supplément d'épuration.

De ce qui précède il est facile de tirer d'utiles indications pour le traitement des maladies périspritales ; et ce traitement vous pourrez l'opérer chacun dans votre domaine fluidique. Repoussez, comme nous l'avons dit, vers l'organisme corporel les éléments périspritaux servant de véhicule aux bas instincts et aux appétits égoïstes. Vous pouvez ainsi vous débarrasser d'un grand nombre d'imperfections morales. — Pour ce qui est des molécules périspritales rayonnant au milieu des fluides ambiants il n'est pas bon de les garder indéfiniment dans votre périsprit. Il arrive un moment où elles cessent d'obéir à votre volonté en raison des propriétés qu'elles ont puisées dans leur contact prolongé avec les fluides semi-matériels. Il convient alors de les éliminer vers le corps et vous y réussirez en résistant à toutes les impulsions qu'elles vous apporteront et qui se traduiront par un besoin impérieux d'accomplir tel ou tel acte. Il faut réagir contre ces sollicitations sous peine de perdre la liberté de vos décisions et de tomber dans l'obsession et la subjugation dont la conséquence est trop souvent l'oblitération des facultés mentales. Vous avez le remède sous la main ; il s'agit de *vouloir* l'employer. Agissez énergiquement sur votre cerveau par la volonté avec l'intention de chasser vers le corps par les conduits nerveux tous ces éléments qui ont une tendance à s'implanter parmi vos molécules périspritales : ils trouveront à employer utilement leur activité dans les tissus organiques en favorisant le double mouvement d'assimilation et d'élimination des principes matériels.

Enfin les éléments les plus subtils, ceux que nous avons vus destinés à monter vers les esprits élevés ne doivent pas non plus s'immobiliser dans votre fluide périsprital. Ils y jetteraient infailliblement le trouble en influençant leurs congénères plus matériels, et les empêchant d'accomplir leur fonction normale. Il importe que ces particules plus épurées que les autres aillent aussi dans le milieu qui leur convient pour continuer leur élaboration ; et le moment est venu de les éliminer lorsque leur présence se traduit par un dégoût profond pour les choses de la terre, par des sentiments de misanthropie et de répulsion pour vos frères. C'est un état de l'âme qu'il faut surveiller avec soin, si vous voulez éviter de tomber dans le pessimisme et d'être la proie d'un autre genre de subjugation qui vous

pousserait infailliblement au suicide.

Ainsi, et c'est là notre conclusion, mettez de l'ordre dans vos éléments périspritaux : renouvelez souvent leurs molécules. C'est le moyen de rester toujours maîtres de votre périsprit et d'accomplir jusqu'à la fin la mission qui incombe à chacun de vous durant l'incarnation.

Par médiumnité,
CÉPHAS.

LA RÉVOLUTION SOCIALE PRÉDITE.

(Extrait d'une brochure in-8° de 59 pages, par Agathon de Potter. Bruxelles 1886, chez Manceaux, libraire-éditeur. Prix : 50 centimes.)

La situation sociale actuelle a été résumée, au matériel, par J.-B. Say, au moyen des deux propositions suivantes :

« Les épargnes des riches se font aux dépens des pauvres ;

Et :

« Il est affligeant de penser, mais il est vrai de dire que, même chez les nations les plus prospères, une partie de la population périt tous les ans de besoin. »

Une pareille situation peut durer aussi longtemps qu'il est possible de la cacher aux yeux de ceux qui souffrent. Mais ce que l'on a su obtenir tant bien que mal jusqu'à présent, saura-t-on l'avoir longtemps encore? Non. L'époque pendant laquelle il était facile de faire accepter leur condition aux malheureux, cette époque est irrémédiablement passée. Les prolétaires commencent à comprendre l'infériorité de leur position sociale ; ils se comptent; ils savent qu'ils seront bientôt la force, et une force irrésistible; et ils se proposent d'en user, à la prochaine occasion, aux dépens de la classe bourgeoise, de celle qui est à la tête de la société.

Est-il possible de prophétiser avec certitude le prochain renversement de l'organisation sociale actuelle ? Evidemment.

Dans le domaine de la science absolue, on peut prédire à coup sûr. Tout, en effet, y est déduction d'une proposition incontestable; dès lors, il suffit de raisonner juste pour arriver à une conclusion certaine, à une prédiction qui devra se vérifier infailliblement.

Dans le domaine moral, et pour tout ce qui touche à la pratique, prédire est impossible car le domaine moral est celui de la liberté...

Dans le domaine physique, la prédiction ne peut jamais aboutir qu'à une plus ou moins grande probabilité. Pour pouvoir, dans ce domaine, prophétiser sûrement, il faudrait connaître toutes les circonstances, sans exception aucune, qui peuvent avoir de l'influence sur l'arrivée de tel ou tel événement, chose impossible...

Dans le domaine social, prédire est aisé quand on se borne aux points théoriques; impossible, au contraire, si l'on veut annoncer ce qui se rattache à la pratique. Et pourquoi cela? Parce que la science sociale est une science absolue, et que les faits sociaux dépendent en grande partie de la liberté...

Disons, pour terminer ces considérations qu'il n'y a aucun mérite ni aucun merveilleux à être prophète quand il s'agit d'événements qui doivent nécessairement se présenter; ou plutôt il n'y a d'autre mérite que celui d'avoir bien raisonné, en partant d'une proposition irrécusable, et en en déduisant sa prédiction au moyen d'un enchaînement de propositions identiques quant à la valeur.

Appliquons ce qui précède à la question : *la Société actuelle va-t-elle prochainement succomber?* Et voyons si l'on peut répondre *oui* en toute certitude.

L'ensemble des membres du corps social se divise en deux parties; d'un côté ceux que l'organisation actuelle favorise ; ils sont en minorité ; de l'autre, ceux qui en souffrent, ou si l'on préfère qui s'en plaignent, qui lui attribuent tous leurs maux; et ceux-là forment l'immense majorité.

Ainsi, d'une part, quelques heureux, ou du moins se croyant l'être, de l'autre une multitude presque innombrable de mécontents, n'aspirant qu'à renverser ce qui existe.

Dans ces circonstances, il est absolument impossible de ne pas prévoir un bouleversement effroyable, et un enfant, capable de lier deux idées, n'hésiterait pas un instant, si on l'interrogeait à cet égard, à prédire avec assurance que la société actuelle va disparaître dans une catastrophe.

Pourquoi donc les bourgeois, même ceux dont l'intelligence semble suffisamment développée, ne comprennent-ils point cela? Pourquoi ne manifestent-ils aucune crainte à cet égard, et pourquoi ne songent-ils pas à chercher quelles mesures il conviendrait de prendre pour ne pas sombrer, corps et biens, dans la tempête qui s'avance?

Il y a plusieurs réponses à cela :

C'est parce que leur ignorance les aveugle tellement, qu'elle les empêche de voir que la majorité est malheureuse au point de ne plus vouloir le supporter longtemps ;

Parce que leur vanité leur fait accroire qu'ils sauront toujours résister aux revendications des prolétaires; que, toujours, ils seront les plus forts.

Parce que leur égoïsme fait qu'ils préfèrent s'amuser ou s'enrichir, à chercher la solution de la question sociale ;

Parce que ce même égoïsme leur fait supporter avec la plus grande résignation, les maux... d'autrui ;

Parce qu'ils se disent que, sans aucun doute, l'ordre durera autant qu'eux ;

Etc., etc.

Parmi les motifs qui sont causes de l'aveuglement bourgeois, je ne veux insister aujourd'hui que sur le suivant.

Actuellement, pour la bourgeoisie, il n'y a pas de question sociale ; elle existe seulement pour les prolétaires et cela se conçoit aisément. La question sociale se présente en effet de deux façons : *être mal et désirer être mieux ; être bien et désirer ne pas devenir malheureux.*

Le premier point de vue est celui auquel se placent les prolétaires. Depuis que leur intelligence a été développée jusqu'à un certain degré, l'infériorité de la situation dans laquelle ils se débattent leur est clairement apparue, et c'est à ce moment que la question sociale a pris naissance chez eux. Il leur a suffi, à cet effet, de constater *ce qui est*, et c'est là un raisonnement simple, une observation ou une expérimentation.

La classe bourgeoise n'est pas aussi avancée et la raison en est facile à comprendre. Pour *prévoir*, pour prédire *ce qui doit arriver*, il faut un développement intellectuel plus considérable que pour *constater* seulement, il faut un raisonnement complexe ; et les bourgeois ne semblent pas encore, quelque instruits qu'ils soient d'ailleurs, être capables d'un effort intellectuel assez puissant pour pressentir le danger qui les menace. S'ils le deviennent une fois, s'ils ont jamais la prescience des malheurs qui doivent fondre sur eux et les accabler, alors seulement ils se demanderont s'il n'y a rien à faire pour les éviter : alors seulement la question sociale surgira devant eux. Mais peut-être ne sera-ce pas de cette façon ; peut-être se borneront-ils à constater son existence quand il sera trop tard, quand ils auront été écrasés par quelque bouleversement social.

Il est même infiniment probable qu'il en sera ainsi. Le peu de connaissances que possèdent les bourgeois en fait de choses sociales ne leur permet, à cet égard, que des raisonnements fort peu compliqués. Ils attendront donc, pour penser aux précautions à prendre, qu'il soit trop tard ; l'observation et l'expérience leur montreront alors, en même temps, qu'il y a une question sociale, et qu'il n'est plus temps de la résoudre pacifiquement.

L'expérience, a dit Franklin, tient une école » où les leçons coûtent cher ; mais c'est la seule » où les insensés puissent s'instruire. »

Réponse à quelques critiques contre le Spiritisme.

On nous reproche, à nous spirites, d'être entraînés, bon gré mal gré, à constituer *une Eglise.* C'est selon ce que l'on entend par ce mot. Si l'Eglise n'est autre chose que l'humanité entière, unie dans un esprit d'amour et de régénération par les faits réels, sans doute nous marchons vers ce but, ou plutôt nous nous y trouvons déjà depuis un tiers de siècle ; on pourrait même affirmer depuis huit ou dix siècles, car cette tendance n'est pas du tout nouvelle.

En effet, nous désirons un seul troupeau et un seul pasteur dans le sens spirite, et la fusion de tous les cultes en un seul *essentiel* basé sur des principes acceptables par tous ; c'est-à-dire : *Dieu, l'âme, la vie future, le progrès individuel indéfini, et la perpétuité des relations entre les êtres.*

Voilà le pivot principal du mouvement du genre humain, quel que soit le mode d'adoration, et les croyances particulières, que le spiritisme respecte, et dont il n'a guère à se préoccuper. C'est l'expression la plus sublime de ce que les sociétaires appellent l'*Unitéisme.*

Ensuite, si *une* église n'est pas l'Unitéisme, si *une* église n'est pas la réunion des *séries* dans la mécanique sociale religieuse, il est évident qu'on nous impute précisément ce que nous combattons ; car nous embrassons l'humanité tout entière en nous fondant sur les lois naturelles et sur la science. C'est de la même manière qu'on nous reproche de prétendre faire des miracles, lorsque au contraire nous les combattons ouvertement, en supprimant le dernier refuge du merveilleux par la connaissance des lois de l'élément spirituel.

Confondre le spiritisme avec UNE église, et la nouvelle révélation avec le système des miracles, c'est méconnaître entièrement sa philosophie, sa morale et sa science.

Les savants qui ne s'occupent que de sciences naturelles exclusivement, sont incompétents pour formuler une critique adéquate du spiritisme. En effet, ils posent tout-à-fait mal deux questions très importantes au point de vue de la science : soit, 1° le classement des faits, et 2° l'hypothèse probable de leur cause ; autrement dit l'induction et la déduction.

Ils prétendent que tous les phénomènes spirites ne sont que de simples variantes du fait de

l'action d'une force distincte de la gravité.

Rien de plus faux, considéré seulement au point de vue de la matière, car dans les phénomènes en question il se produit des effets de magnétisme, de somnambulisme, d'extase, de double vue, d'hypnotisme, de catalepsie, d'anesthésie, de transmission de pensée, de vision, d'audition, de prescience, de guérison instantanée, de possession, d'obsession, d'apparitions tangibles, de transfiguration et autres, comme on peut l'apprendre par l'étude du *Livre des médiums*.

Il y a en outre des phénomènes philosophiques et moraux, dont l'explication dépasse les limites de l'hypothèse fondée sur le dynamisme des matérialistes.

L'analyse employée par ces savants fait défaut comme incomplète, ne tenant pas compte des préceptes de la critique, lorsque l'on est à la recherche de la vérité.

Et puisque tout phénomène intelligent est produit par une cause intelligente, il en résulte évidemment que l'hypothèse des causes doit être logique, car la science ne l'accepte qu'à ce titre. Or, la cause de ces grands phénomènes philosophiques, ou physiques, ne pouvant pas être attribuée à l'intelligence limitée du médium qui affirme être presque entièrement inactif, il faut nécessairement les attribuer à une intelligence extérieure. Si cette hypothèse supporte les preuves et les vérifications rationnelles compétentes, elle sera logique et passera dans la catégorie des théorèmes.

Nous tenons le langage d'un critique ou d'un matérialiste impartial.

Nous trouverons ces preuves dans l'histoire du passé, et même dans les actualités.

Prenons comme sujet d'étude le Christ.

Le Père lui parlait-il, ou ne lui disait-il rien ? Etait-il véridique, ou était-il un halluciné ? Il faut répondre ; seulement il faut que cette réponse soit en harmonie avec la valeur morale de cette personnalité.

Prenons, si l'on veut, St Paul, Swedenborg, Ste Thérèse d'Avila, et les milliers de médiums modernes. Sont-ils donc tous des aliénés, et n'y a-t-il plus de gens raisonnables que parmi les Apôtres de l'incrédulité ?

Toutefois laissons de côté ce genre d'argumentation. Adressons-nous à la science *rigoureuse* de ces mêmes incrédules, qui prétendent nous apprendre comment doivent être posées les hypothèses et les inductions.

« La science, dit Allan Kardec, qui se vante de » ne procéder que par l'expérience, affirme journel» lement des principes qui ne sont que les induc» tions de causes dont on ne connait que les effets.
» En géologie on détermine l'âge des montagnes.
» Est-ce que les géologues ont assisté à leur soulè» vement ? Ont-ils vu la formation des couches
» qui déterminent cet âge ?

» Les connaissances astronomiques, physiques, » et chimiques permettent d'apprécier le poids » des planètes, leur densité, leur volume, la vélo» cité du mouvement qui les anime, aussi bien » que la nature des éléments qui les composent. » Et cependant les savants n'ont pas pu expéri» menter directement, et c'est à l'analogie, et à » l'induction que nous sommes redevables de ces » belles et précieuses découvertes. »

Les hommes de l'antiquité affirmaient que le soleil tournait autour de la terre. Ils se trompaient, se fondant sur le témoignage des sens ; et pourtant le raisonnement a été plus puissant que les apparences.

En dehors du système expérimental, la seule voie légitime est de remonter des effets aux causes. La justice humaine nous offre un exemple très remarquable de ce principe, lorsqu'elle s'efforce de découvrir les *indices* des moyens qui ont servi à la perpétration d'un crime, et les *intentions* qui aggravent la culpabilité du criminel. Pourtant celui-ci n'a pas été surpris sur le fait : mais malgré cela, il est condamné sur de simples *indices*.

Et que ne devrait-on dire de la médecine ?

Les incrédules n'agissent point envers le spiritisme, comme envers les autres sciences : car ils n'approfondissent pas les faits, et en déduisent mal les conséquences.

S'ils étaient logiques, les savants en économie sociale devraient être les plus fervents partisans du spiritisme ; et au lieu de jeter le ridicule sur cette doctrine et sur les médiums, ils considéreraient chacun d'eux comme un anneau nécessaire de l'harmonie universelle. Ceci est de la science pure, c'est une *déduction* du principe de la solidarité universellement confirmée par la nature, et par l'histoire ; et c'est en même temps une *induction*, car nous remontons des effets à leurs causes.

(A suivre.)



Le problème politique est, de nos jours, inséparable du problème social, et le problème social est un problème religieux.

Ernest Renan, de l'*Accadémie française*.
(Cité par la *Religion laïque* du 15 juin 1888.)

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — N° 5 Liège, 1er Septembre 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

Rapport de M. Masoin sur l'hypnotisme.

—

Dans sa réponse à M. le représentant Thiriar, M. Lejeune, ministre de la justice, se retranchant dans son incompétence, confondait, par un *lapsus linguæ* bien pardonnable, l'Académie des sciences, devant laquelle j'avais parlé d'hypnotisme, avec l'Académie de médecine, où il n'en avait jamais été question.

Il n'en fallut pas davantage pour que celle-ci se considérât comme saisie de l'affaire. Dans sa séance du 28 janvier, sur la proposition de M. Rommelaere, son secrétaire, professeur à l'Université de Bruxelles, elle nomma une Commission avec charge de lui présenter un rapport sur les dangers des représentations publiques de l'hypnotisme.

La Commission fut composée de MM. Crocq, Boddaert, Masoin, professeurs aux Universités de Bruxelles, de Gand et de Louvain, membres titulaires, et de MM. Heger, professeur à l'Université de Bruxelles, et Semal, directeur de l'Institut des aliénés à Mons, correspondants. On remarquera l'absence d'un membre attaché à l'Université de Liége, la seule où l'hypnotisme soit un peu connu, et où il a même fait l'objet d'un cours dans l'année 1886.

Aucun de ces Messieurs, d'ailleurs, ne s'est occupé spécialement d'hypnotisme. De même que M. Thiriar, qui avoue dans son discours n'y avoir cru qu'après être allé, l'année précédente, à Paris et à Nancy, de même quelques-uns des commissaires sont de nouveaux convertis, et l'érudition de M. le rapporteur fera à tout le monde l'effet d'une a[illegible]isition toute fraîche. Lisez plutôt cette phra[illegible]e [illegible] rapport : « Nous avons pris la peine de com[illegible] un important organe de la philosophie conten[illegible]e la *Revue philosophique de la France et de l'*[illegible], *et nous avons pu apprendre ainsi* combien la question du magnétisme animal préoccupe les penseurs dans toute l'Europe et même dans le monde entier. »

Voilà qui est clair. Avant d'avoir lu, le mois passé, la *Revue philosophique*, M. le rapporteur ne s'était pas préoccupé, du moins sérieusement, de la question du magnétisme. Je puis, de science certaine, en dire tout autant du seul membre de la Commission que je connaisse personnellement.

En parlant ainsi, est ce que j'entends blâmer ces messieurs de chercher à combler aujourd'hui les lacunes de leur savoir *sur ce point spécial*, ou afficherais-je la prétention d'émettre *ex cathedra* des jugements infaillibles et partant indiscutables? Loin de moi cette pensée et cette prétention. Mais je vois avec peine un corps savant, nécessairement *incompétent*, dans ces sortes de débats qui portent sur des faits, remettre à une Commission également incompétente, dont aucun membre n'a pratiqué *scientifiquement* l'hypnotisme et n'en fait le sujet d'un travail quelconque, la charge de lui présenter un rapport sur des choses qu'elle ignore autant que lui.

Si je me permets d'élever la voix, parfois même de contredire et les Charcot et les Beaunis et les Bernheim, j'en ai quelque peu le droit. Je ne suis pas un nouveau venu. Déjà, en 1869, seize ans avant l'expérience capitale de M. Focachon sur

la vésication par impression mentale, j'avais donné l'explication vraie des stigmates de Louise Lateau. Dix ans après, l'Académie de médecine, malgré M. Boëns, qui, lui aussi, avait vu juste, n'osait pas proclamer leur origine naturelle.

Quand le magnétisme faisait hausser les épaules aux hommes de science, je me tenais au courant de tous ses progrès et j'entreprenais son histoire. Mon travail était déjà fort avancé, lorsque je m'aperçus qu'il me manquait, pour le bien faire une chose indispensable, la pratique. J'entends par la pratique, non pas la vue ni même la formation de sujets, mais l'étude des faits et la recherche des lois par voie expérimentale.

Or, puisque M. Masoin a compulsé la *Revue philosophique* — il aurait pu compulser encore d'autres recueils — il a vu que j'avais produit sur cette matière des travaux originaux, et peut-être même il a remarqué que ces travaux avaient tous pour objet de mettre des points spéciaux en lumière. En restera-t-il quelque chose, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que, des découvertes faites dans les champs du magnétisme animal par des savants connus et célèbres, cités comme des autorités, il en est aujourd'hui un grand nombre qui sont à reléguer avec les vieilles lunes.

Je suis vraiment désolé de parler de moi. Mais la cause que je défends fait taire toutes mes répugnances. C'est pourquoi je n'hésite pas à opposer mon nom à celui de M. Thiriar, qui a soulevé si étourdiment la question, et à ceux des membres de l'Académie disposés à le soutenir.

Et quel mobile me pousse? L'amour de la justice, de la vérité et de la science. Je n'ai jamais vu Hansen ; je n'ai jamais parlé à Donato, et j'ai assisté à une seule de ses séances ; je n'ai causé qu'avec Léon qui m'a paru un homme très entendu dans son art ; et je me révolte quand je vois la persécution se dresser contre ces hommes qui ont vulgarisé le magnétisme, qui l'ont imposé à l'attention des savants, qui — avec leurs prédécesseurs, les Mesmer, les Puységur, les Faria, les Dupotet, les Lafontaine, les Mouls — en ont mis au jour les principes et la méthode. Sans Donato, que saurait-on du magnétisme? On en serait encore à le nier.

Ce n'est donc pas ma cause que je défends. Je ne revendique ici ni honneur, ni gagne-pain. Le désintéressement le plus absolu guide ma plume, et la lutte que je soutiens ne me vaudra que des inimitiés et des colères. Naguère encore, il n'y a pas un an, elle m'attirait des pitiés et des sourires.

* * *

Mais il est temps que j'aborde l'examen du rapport de M. Masoin. Ce rapport est bien fait ; il est intéressant ; il témoigne de lectures un peu hâtives peut-être et pas trop bien digérées, mais étendues et suffisamment variées. Il est assez modéré et vise à paraître impartial, il a quelques élans d'une éloquence parfois déclamatoire, variée d'un peu de mythologie : l'hypnotisme y est comparé à la lance d'Achille qui, etc. Mais le lecteur attendait ce *mais* — c'est à peine si la véritable question y est abordée. Le rapporteur fait le procès — non des représentations publiques — mais de *l'hypnotisme lui-même* « qui est cité comme accusé à la barre de l'Académie » et contre lequel il prononce « un réquisitoire en y mêlant la défense. »

Voilà ce qui s'appelle déplacer un débat. Il s'agit d'interdire aux magnétiseurs de profession l'exercice de leur industrie ; vous croyez que l'on va énumérer des faits à la charge des Donato, des Hansen, des Léon. Pas le moins du monde. En dehors des six histoires de l'incroyable M. Lombroso, on relève en tout un accident à la charge de l'un d'entre eux.

Je suivrai pas à pas M. Masoin, ne passant sous silence aucun fait cité par lui.

1. Le Dr Girault — le coupable est ici un docteur — avait une jeune domestique chez laquelle il provoquait souvent le sommeil magnétique ; elle fut un jour accusée de vol injustement. Dans ses accès de somnambulisme, elle cachait les objets précieux qui lui tombaient sous la main.

2. L'affaire Castelan (voir la lettre II), Castelan le *mendiant*, qualifié de sordide *magnétiseur* par M. Thiriar, définitivement consacré *magnétiseur* par M. Masoin avec l'épithète d'*impur*. C'est ainsi que se font les réputations.

3. L'histoire suivante, que je rapporte textuellement, est empruntée à M. Brouardel : « Une femme, séparée de son mari, faisait à son médecin — encore un médecin — pendant des crises répétées de somnambulisme, des aveux d'amour qu'elle n'eût osé lui faire dans l'état de veille, car elle était honnête. Un jour, à sa grande surprise, elle se trouva enceinte. Elle en devint folle et fut enfermée dans un asile d'aliénées, tandis que le Dr X... était obligé de s'expatrier. »

Le Dr X..., lui, était à coup sûr un magnétiseur impur ou sordide, peu importe l'épithète. Eh bien ! quel rapport ces trois histoires ont-elles avec Donato et les représentations publiques?

4. Le docteur Lefebvre, de Louvain — ceci se passait en 1853 — est consulté pour une jeune personne qui présentait des accidents nerveux. Elle était pauvre ; elle ne pouvait se donner le régime dont elle avait besoin. M. Lefebvre la recommanda à un philanthrope dans l'aisance, à

qui il conseilla de la magnétiser. Et ce philanthrope est devenu fou ! Il est mort après neuf ou dix ans de pratiques magnétiques !

M. Lombroso me laissait entrevoir que je pourrais finir mes jours au bagne, me voilà menacé de bien pis. En tous cas, le philanthrope n'a pas eu trop à se louer du conseil de M. le docteur Lefebvre. Et le rapport avec les représentations publiques ? M. Masoin craint-il que Donato ne devienne fou ?

J. DELBŒUF.

(Journal de Liège).

(A suivre).

Réponse à quelques critiques contre le Spiritisme.

—

Suite.

On accuse, ensuite, les spirites d'admettre *a priori* l'existence des Esprits, sans commencer par la démontrer.

Cette accusation est extrêmement fausse.

C'est *a posteriori*, et à la suite d'observations, que nous affirmons l'immortalité de l'âme, et les relations d'outre-tombe. Nous affirmons par les moyens de notre vue et de notre tact, et aussi par les états d'émancipation offerts par le somnambulisme lucide, par le somnambulisme éveillé, et par d'autres états différents de veille.

Par le sommeil ordinaire nous revoyons habituellement nos morts ; et c'est par l'histoire que ce fait nous est prouvé. Et enfin, c'est par un amas de faits innombrables, que se manifeste la communication des âmes.

D'ailleurs, ce n'est que par le raisonnement sévère et logique, et par le témoignage des sens, que la science est parvenue à la possession de quelques vérités, et elle ne possède pas d'autres moyens plus sûrs d'y parvenir. Pour juger les choses, il faut les étudier à fond.

On dit volontiers, qu'en dehors des faits, il n'existe pas de réalité, et que c'est pour cela qu'il faut admettre le spiritisme comme une sorte de *Fakirisme occidental*, en relation scientifique avec les phénomènes qui se produisent d'une manière étendue chez les Brahmes Indous.

A la bonne heure ! Cependant voyons la chose de près.

Il y a certains faits subjectifs, moraux et philosophiques, qui déterminent un changement rationnel de conduite. Nous dirions volontiers, qu'en dehors de ces faits il n'y a pas de régénération positive et salutaire pour l'humanité ; que sans ces faits il n'y a pas de progrès ; et que *sans les efforts pour nous améliorer*, le spiritisme chrétien et humanitaire n'existe pas ; car il prend alors l'aspect d'un art d'initiations secrètes, qui ne sont plus de notre époque, ni en harmonie avec les aspirations de la science moderne qui repousse le mystère.

Si la Magie blanche, et la Théurgie payenne ont péri sous le ridicule, ce n'est pas qu'elles ne fussent pas basées sur quelques faits, mais plutôt parce que la science n'admet pas le monopole de la connaissance des lois naturelles ; monopole qui a amené la jalousie, et les persécutions des sectes rivales aspirant au partage des privilèges sacerdotaux, et des rentes produites par des mises en scène sans travail sérieux.

Le Spiritisme actuel n'est ni thaumaturge, ni mystique, ni trompeur. Il est hors de doute, que de la même manière que l'Astrologie et l'Alchimie ont enfanté l'Astronomie et la Chimie, le Spiritisme à remplacé les Oracles et la Magie, lorsque les sciences eurent assez progressé pour se rendre compte des lois qui régissent l'élément spirituel ; quoique la distance qui nous sépare des nébulosités de ses origines soit plus considérable que celle qui existe entre les origines de la Médecine et le charlatanisme.

Les fausses sciences des *signes*, et de la *bonne aventure* ont cessé d'être : et notre enthousiasme se refroidit lorsque l'histoire nous révèle le résultat de l'abus des forces de ce genre.

C'est pourquoi, si nous sommes spirites, nous ne plaçons pas la grandeur de notre doctrine dans les faits physiques, mais plutôt dans sa philosophie morale. Car, si nous nous en tenons exclusivement aux phénomènes, nous courons le risque d'encourager les spéculations de librairie, qui s'empresseront d'accaparer le fatras des miracles dégénérés du mysticisme brahmanique oriental, et qui nous offriront volontiers des bourdes simulant des vérités.

. . . .

On prétend aussi, que les Spirites sont scindés en deux églises rivales.

Que nos critiques n'aillent pas trop loin. Ce reproche n'a pas de base solide. La diversité des opinions sur quelques points, n'est que le résultat d'études plus ou moins approfondies de chacun.

Par exemple. — Si un étudiant en Mathématiques qui n'a pas dépassé la racine cubique, calomnie le bynome de Newton, et le traite d'absurde, en englobant dans son anathème le professeur de calcul différentiel et intégral, quelle sera notre opinion sur lui ? En déduirons-nous pour cela que la science Mathématique est scindée en deux écoles rivales ? Soyons logiques en toutes choses.

Le Spiritisme ne doit pas être rendu responsable de tout ce que veulent lui faire dire ceux qui ne l'approfondissent pas suffisamment; de même que la Médecine n'est pas solidaire des charlatans qui l'exploitent, ni la vraie Religion des abus qui se commettent en son nom.

Celui là seul est Spirite, qui met en pratique les enseignements de sa morale, en s'efforçant de devenir meilleur.

En cela, il n'y a pas, et il ne peut y avoir de division entre les Spirites, car ceux qui ne s'appuient pas sur cette base, ne sont pas Spirites, et ne le furent jamais.

Les appréciations différentes d'un même point de la science sont le résultat naturel du libre examen, qui, bien loin d'être défendu, est au contraire recommandé, particulièrement dans tout ce qui se rapporte aux communications spirites.

Les différences d'opinions sont aussi le résultat du mouvement en avant de certains éléments, mouvement qui est le précurseur du progrès: et c'est alors, au moment des grandes initiations, qu'il peut se produire quelque légère commotion, mais aussi passagère qu'un éclair.

Mais ceci ne prouve que la vitalité de la doctrine contre laquelle n'ont prévalu ni l'indifférence, ni la calomnie, ni la conspiration de tous les intérêts batards, ni les persécutions, ni le ridicule, ni la politique alliée aux cultes exploiteurs, ni l'incrédulité, ni rien au monde: et c'est parce que sa force se trouve dans les lois de la nature, et s'impose par sa propre virtualité, malgré la mauvaise volonté des hommes, qu'elle prouve son origine élevée...

M. Navarro Murillo.

(*Revue des études psychologiques* de Barcelone).

Le médium Eglinton à la Cour de Russie

—

. . . .

Pendant la matinée on vint m'informer que le czar me faisait demander une séance pour le vendredi suivant. Désirant qu'elle réussît parfaitement, je me refusai à donner d'autres séances jusqu'à ce que la première eût lieu. J'ignorai l'endroit où elle se donnerait jusqu'au moment où un traîneau vint me chercher pour me conduire au palais du grand-duc d'Oldenbourg.

Il est rare qu'un Anglais soit appelé à voir le czar et quoique je fusse quelque peu familiarisé avec la famille impériale, j'avoue que j'éprouvais une certaine surexcitation nerveuse et même quelque préoccupation relativement à la connaissance que j'allais faire de l'Empereur de toutes les Russies.

On me conduisit donc au palais. Après avoir échangé agréablement quelques idées avec les princes, leurs fils et d'autres personnes de la noblesse, on annonça l'arrivée du czar et de la czarine. Nos hôtes traversèrent alors rapidement le salon pour se rendre au-devant du couple impérial.

Après qu'il eût salué ses parents et amis, l'empereur fit quelques pas en avant, me serra la main et me dit en bon anglais :

« Je suis très heureux, Monsieur, d'avoir le plaisir de faire votre connaissance. »

Après le thé et une conversation que je ne rapporterai pas ici, mais qui me fit comprendre les sympathies de Leurs Majestés pour le spiritisme, l'Empereur me demanda une séance d'obscurité au lieu d'une séance de psychographie que j'avais proposée. Ayant accepté, Leurs Majestés avec leur suite passèrent avec moi dans une pièce attenante. Je me trouvai assis entre l'Impératrice et la grande-duchesse d'Oldenbourg qui se trouvait à ma droite. Les autres assistants étaient le czar, la grande-duchesse Serge, le grand-duc Vladimir, le général Richter, le prince Alexandre d'Oldenbourg et le grand-duc Serge.

Toutes les mains étaient entrelacées et l'Impératrice tenait fortement ma gauche. On enleva les lumières. Peu après, les manifestations commencèrent.

La plus remarquable d'abord fut celle d'une voix qui s'adressa à l'Impératrice en langue russe en lui parlant pendant un temps considérable. Je ne puis pas rapporter cette conversation, car je ne connais ni le russe, ni l'allemand.

On vit ensuite une forme se matérialiser entre le grand-duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle disparut promptement. Je ne rapporterai pas tous les phénomènes qui se produisirent, car ils rentrent dans la série des faits connus des spirites ; je ferai seulement mention d'un d'entr' eux qui me parut remarquable. Une grande boîte à musique devant peser au moins quarante livres fut transportée autour du cercle des assistants et s'arrêta enfin dans les mains de l'Empereur qui fut obligé d'appeler pour qu'on l'en débarrassât. Pendant ce temps les nombreuses bagues qui ornaient la main de l'Impératrice me labouraient la mienne à tel point que je dus la prier de ne pas me serrer si fort.

A ce moment, je commençai à me sentir enlever en l'air, et l'Impératrice et la princesse d'Oldenbourg furent obligées de me suivre en tendant leurs bras. Il s'ensuivit une confusion indescriptible et comme j'étais soulevé de plus en plus, ces grandes dames, mes voisines, se virent for-

cées de monter sur leurs chaises et de tendre leurs bras tant qu'elles purent ; me rendant compte de cet inconvénient, je priai les Esprits de m'autoriser à mettre fin à la séance d'obscurité en demandant de la lumière. Cependant, malgré mon désir, on continua à me soulever jusqu'à ce que mes pieds touchassent deux épaules appartenant l'une à l'Empereur et l'autre au grand-duc d'Oldenbourg. Quelqu'un dit alors en plaisantant : « Voilà la première fois que l'Empereur de Russie se trouve sous les pieds d'une autre personne. » Cette partie de la séance se termina lorsque je revins à ma place. Je m'assis très fatigué ainsi que les assistants, très satisfaits.

L'Impératrice fit preuve d'une grande fermeté. Je dois constater que les dames montrent dans l'obscurité beaucoup plus d'assurance que les hommes.

Malgré mon succès, Leurs Majestés me demandèrent tout de suite une seconde séance obscure ; ce que je me vis obligé de refuser à cause de l'extrême fatigue qui m'accablait. Cependant, je m'empressai d'offrir une séance de psychographie qui fut acceptée.

On obtint des réponses aux demandes posées. Ensuite l'Empereur prit deux ardoises jumelles propres et les plaça sous la table les tenant ensemble avec l'impératrice et moi. Lorsqu'on les retira, elles étaient couvertes d'écriture. Je ne puis pas rapporter quel en était le sens. Seulement, je sais qu'un événement y était annoncé, lequel s'accomplit quelques jours après et appartient maintenant à l'histoire. On montrera peut-être un jour ces ardoises comme un témoignage de la prévision des Esprits.

Leurs Majestés furent très émues à la suite de cette communication et un triste silence y succéda. Le grand-duc le rompit en remettant au czar une enveloppe cachetée contenant un billet de banque et proposant d'en demander le numéro aux Esprits. On la renferma entre deux ardoises avec un crayon en couleur.

Le czar et la grande-duchesse gardèrent ces dernières entre leurs mains et peu après on entendit le bruit du crayon écrivant. Quand le bruit cessa, on ouvrit les ardoises, et on put lire le numéro 716990 qui était bien celui du billet.

Alors le czar, se levant, vint me serrer vigoureusement la main en me disant :

« Voilà qui est vraiment merveilleux et je vous rends grâce de m'avoir offert le moyen de m'en assurer. »

Tout le monde était satisfait et, moi plus que les autres, quoique fatigué et ému à cause des succès obtenus pendant cette nuit.

Nota. Le journal spirite *Light* de Londres, qui a publié cette correspondance du médium Eglinton, reproduite du reste par d'autres journaux, n'a jamais reçu, que nous sachions, aucun avis contestant la véracité de ce compte-rendu. Venant de personnages si haut placés, les témoignages nouveaux qui précèdent, corroborant ceux qu'a donnés le physicien Crookes dans son livre : *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme moderne*, sont là pour donner à réfléchir à ceux qui enseignent qu' « il faut des présomptions bien fortes pour jurer sur la parole d'autrui. »

Le Père Secchi, de la Compagnie de Jésus, et la Pluralité des Mondes habités

Le savant jésuite de l'Observatoire du collège romain, dans son ouvrage : *Le soleil et l'unité des forces physiques*, se déclare partisan de certaines opinions qui, au point de vue catholique, sont évidemment hérétiques.

Et, en fait, il admet le principe de philosophie naturelle touchant à l'origine cosmogonique de la terre telle que l'ont conçu Kant, Herschell, Laplace et autres savants qui postérieurement, comme Plateau, l'ont définitivement démontré.

Voici comment. Le père Secchi dit et croit que le Soleil est la source unique et commune du système planétaire, que la formation de la terre remonte à plusieurs millions d'années, que par conséquent le soleil et les étoiles existaient avant notre planète, que son habitabilité doit être rejetée à des époques très reculées, en un mot il nie franchement l'ordre et les conditions cosmogoniques établies par la genèse mosaïque dans la création.

Le célèbre astronome fonde une de ses hypothèses relatives à la structure physique du soleil sur cette grande vérité : *Ce qui est ne peut pas provenir du néant.* Et en ceci, comme c'est évident, il contredit l'article dogmatique du romanisme qui fait jaillir l'univers du néant.

En évaluant l'intensité du calorique qui se développe par le mouvement des corps célestes, ce savant astronome est entièrement d'accord avec les célèbres auteurs qui ont coordonné les lois de la Thermodynamique comme Waterston, Joule, Mayor, Grove, Thompson, Him, Tyndall, etc., etc. Il parvient à calculer, par l'équivalent mécanique de la chaleur, quelle serait la température qui se produirait dans notre planète, si elle s'arrêtait subitement dans sa course ; et le résultat de ce calcul, conforme aux déductions des physiciens susnommés, est que la chaleur effrayante développée par l'arrêt instantané du

mouvement, volatiserait la masse terrestre en vapeur dans l'espace.

Il s'ensuit, par une conséquence indirecte il est vrai, que le père Secchi nie la possibilité du célèbre arrêt de la Terre au commandement de Josué.

Continuons, en laissant la parole au savant père Secchi qui parle le langage de la science. Voici deux paragraphes complets tirés de ses œuvres :

« Il est nécessaire de conclure de toutes ces considérations, que la profondeur des cieux est réellement insondable et que nous ne parviendrons jamais à atteindre ou comprendre ses limites. Il est probable que l'ensemble des grandes étoiles qui entourent notre soleil n'est qu'une des agglomérations qui forment la voie lactée et que, vue à une certaine distance, cette agglomération nous semblerait une tache un peu plus blanche dans cette nébuleuse.

» Parvenus à ce point, notre imagination défaillit et éprouve la confusion du vertige. En vain, on entasserait les comparaisons pour se former l'idée d'une telle immensité ! Nous pouvons bien accumuler les chiffres, multiplier les zéros ou pour abréger, exprimer ces distances par des nombres affectés d'exposants ; malgré tout cela, l'abîme n'en restera pas moins impénétrable.

» Que dire de ces espaces immenses et des êtres qui les peuplent ? Que penser de ces étoiles qui, sans aucun doute, sont comme notre soleil des foyers de lumière, de chaleur et d'activité, destinés comme lui à maintenir la vie d'une multitude de créatures de toute espèce ?

» Pour nous, il nous semblerait absurde de penser que ces vastes régions ne sont que des déserts inhabités ; elles doivent être peuplées par des êtres intelligents capables de connaître, d'honorer et d'aimer leur créateur.

» Et même il est très possible que les habitants de ces astres soient plus fidèles que nous à remplir les devoirs imposés par la reconnaissance envers celui qui est la source de leur vie. Nous pouvons même penser qu'on ne trouve pas parmi eux de ces malheureux qui font tous leurs efforts pour nier orgueilleusement l'existence et l'intelligence de l'Être auquel ils doivent tout, y compris la faculté de connaître toutes ces merveilles. »

(La Fraternidad, de Buenos-Ayres, février 1888.)

UNE BERGÈRE ASTRONOME AU XII[e] SIÈCLE.

« Avant l'invention des lunettes et de la trigonométrie sphérique, dit le journal l'*Univers*, (1) avant les calculs de Képler et les expériences de Foucault, une fille des champs a su, au XII[e] siècle, que la terre est ronde, qu'elle est entourée d'eau et enveloppée d'une atmosphère ambiante, qu'elle se meut suspendue dans l'espace et qu'elle est beaucoup plus petite que le soleil. » A l'appui de son dire, ce journal cite des extraits de la *Vie de sainte Alpais de Cudot*, par l'abbé Tridon. Nous ne nous plaçons pas au même point de vue que cet organe sectaire qui croit ou feint de croire que le catholicisme a seul le monopole des extatiques du type supérieur. Nous savons que la bergère de Cudot n'est qu'une des plus infimes et des plus récentes parmi les voyantes *de cet ordre*. Quoi qu'il en soit, voici ce que disent au sujet de la bergère les manuscrits des XIII[e] et XIV[e] siècle :

« Une année, le jour de la Toussaint, Alpais vit qu'une fête très solennelle se célébrait dans la cité céleste. Toute la demeure des cieux était ornée, et même toute la partie inférieure qui regarde la terre, la voûte de notre firmament lui apparut tapissée, voilée de riches tentures aux couleurs variées... Et tandis que cette vision l'inondait des douceurs d'une merveilleuse et inappréciable jouissance, Alpais aperçut dans le lointain *le globe renflé de la terre : globum terræ intumescentem.*

Et tout entière la terre resplendissait d'une blancheur pareille à celle de la craie la plus éclatante : *ad similitudinem cretæ candidissimæ totam candescentem.* Et notre chère sainte, élevée bien au-dessus de la région des nuages, embrassait de son regard l'ensemble entier de la machine du monde : *Virgo quippe supra altitudinem nubium elevata, totam mundi machinam undique circumspiciebat.*

Et elle voyait la terre entière à la fois, au milieu du firmament : *Videbatque terram simul totam in medio firmamenti.* Et la totalité de la terre, vue de tous les côtés, n'offrait à ses yeux que les contours d'une très petite masse : *Quae quasi mons quidam parvissimus ejus oculis se totum circumspiciendum offerebat.* »

Un autre biographe, Robert d'Auxerre, complète le précédent et le corrobore :

« D'un regard d'ensemble, elle embrasse l'universalité du monde, qui est de forme sphérique oblongue : *Conspicatur universaliter mundum in modum pilae forma tereti circumscriptum.*

Elle voit... le soleil plus grand que la terre. *Solem terra majorem.*

(1) L'article de l'*Univers*, intitulé *Le Surnaturel et la Science moderne*, a été reproduit par la *Gazette de Liége* du 26 mai 1887.

... La terre comme un œuf suspendu dans l'espace et entouré d'eau de tous côtés : *Terram velut ovum in medio pendulum et aquis undique circumscriptum*.

Les expériences faites par de jeunes gommeux s'intitulant savants, avec des billes de billard et des fils de fer, font bien piètre figure devant ces grandes expériences des humbles de cœur.

(Le Lotus.)

COMMUNICATION TYPTOLOGIQUE.

ESPOIR

A l'heure où tout repose, où la nature entière
Sommeille doucement,
Où l'astre de la nuit de sa pâle lumière
Eclaire chastement
Le bois silencieux, et que le vent murmure
A travers les buissons
— Souffle léger qui passe et fait dans la ramure
Courir de longs frissons —
A cette heure d'amour où l'âme est oppressée
D'un vague souvenir,
Ne vous est-il jamais venu cette pensée
Qu'on ne pouvait mourir ?
Et votre cœur bercé d'une douce chimère
N'a-t-il pas écouté
Une voix qui venait à l'âme prisonnière
Parler de liberté ?
Oh ! laissez-la parler la sublime harmonie
Des splendeurs d'un beau soir;
Ecoutez cette voix, c'est une voix amie
Qui vient vous dire : Espoir !

(Groupe Jean de Marseille.) M.

(La Vie Posthume.)

COMMUNICATION SPIRITE

Obtenue dans un groupe de Rouen le 30 mai 1888.

La Vertu.

La vertu guide l'homme et lui sert de soutien
Dans l'aride chemin que l'on nomme la vie.
« Sois souvent charitable et fais toujours le bien,
Lui dit-elle. Par moi seule devient tarie
La source de tes maux. De plus aime le monde :
Frères sont les humains, et tu n'es pas pétri
D'une autre pâte qu'eux. De l'immensité sonde
Les profondeurs et pense aussi plus à l'esprit,
Te détachant du corps. Souviens-toi du passé,
Regarde le présent, crains surtout l'avenir.
Répare donc tes torts, et quand sera passé
Le souffle du pardon, il te faudra bannir
De l'esprit les défauts, si tu veux progresser. »
— Nous voulons écouter ta divine parole,
O bon ange, aide-nous au plus vite à chasser
Le vice de nos cœurs, à suivre notre rôle.

NOUVELLES.

Les séances publiques d'hypnotisme. — Dans sa dernière réunion, l'Académie royale de médecine de Belgique a repris, sans l'épuiser encore, la discussion sur la question de l'hypnotisme.

M. Crocq a longuement exposé sa manière de voir et a conclu en faveur de l'interdiction des séances publiques.

M. Crocq est loin de partager l'avis de MM. Delbœuf et Kuborn : que l'hypnotisme ne présente guère d'inconvénients et qu'il n'en résulte que bien rarement des accidents. Que l'on n'éprouve point de sensation physique désagréable, c'est possible ; mais il y a de la passivité du cerveau ; il y a accroissement des tendances instinctives de cet organe ; il y a diminution de la force intellectuelle ; il y a amoindrissement de la liberté.

Le savant académicien ne demande pas, bien entendu, que la loi proscrive le magnétisme, mais il veut qu'il soit réservé à des hommes prudents et compétents, tels que les médecins, les savants, les philosophes, et ceux, en un mot, qui veulent se livrer aux recherches, aux études hypnotiques dans un but humanitaire, dans un but thérapeutique.

(Journal de Liége du 9 août.)

* * *

A l'Académie des sciences de France on a remarqué la présence du docteur Paul Gibier, de retour de Rio-de-Janeiro, où il était allé rechercher le microbe de la fièvre jaune. Le docteur Gibier fera prochainement une communication importante sur ce sujet.

(Le Brésil du 5 août.)

* * *

On écrit de Sacramento (Californie) au *Banner of Light*, de Boston, du 26 mai :

Ici est mort dernièrement une estimable dame, Mme Emma H. Ramage, qui a été longtemps malade et dont les derniers moments ont été vraiment touchants. Sentant que sa fin était proche, elle embrassa tous ceux qui étaient à côté de son lit, leur dit au revoir, leur assurant qu'elle était très heureuse, et qu'elle voyait autour d'elle plusieurs de ses amis et de ses parents décédés. Sa mère, pour ne pas lui faire du chagrin, lui avait caché soigneusement la mort arrivée quelques jours auparavant d'une de ses amies intimes, Jennie Morton. Elle voyait l'esprit de cette personne qui lui dit qu'elle était bien heureuse. Ne saviez-vous pas, dit-elle, qu'elle était morte? Elle

voyait aussi son père, sa sœur et d'autres personnes.

* * *

Un spirite, homme de bonne réputation, se trouvait chez une dame de la meilleure société, personne fort distinguée par sa naissance et par la culture de son esprit.

Cette dame, qui s'était déclarée adversaire de la doctrine spirite, discutait avec beaucoup de vivacité et niait obstinément tout ce qu'affirmait notre frère en croyance pour la convaincre : « Toutes vos raisons ne sont que des attrape-nigauds », disait-elle. — Madame, il s'agit de faits, que vous pouvez peut-être très facilement vérifier vous-même. — « Ici, dans mon salon ?... Eh bien soit ! Je suis bien assurée que je vous ferai renoncer à cette doctrine dangereuse et ridicule. » — « Ecrivez vous-même. » — La dame prit une plume et son interlocuteur lui posant devant elle une feuille de papier lui demanda : « Quel Esprit désirez-vous que j'évoque ? » — « Il y a 6 mois que j'ai perdu mon fils bien-aimé. Evoquez-le. »

Notre frère fit l'évocation, et la dame, malgré la résistance qu'elle opposait à la manifestation, sentit qu'une force supérieure s'emparait de son bras. Qelques instants après, elle dirigea ses regards sur le papier et lut ce qu'elle-même avait écrit : « Mère je suis là. » Alors cette dame toute pâlissante et saisie d'un tremblement général en reconnaissant l'écriture de son fils se leva précipitamment et dit : « Laissez-moi, monsieur, je suis atterrée et je crains de devenir folle. » Sur ces paroles et dans un état de grande agitation, elle se retira.

A tous ceux qui doutent et combattent ce qu'ils ne connaissent pas, nous dirons donc : faites ce que fit cette dame ; livrez-vous à des expériences sérieuses et vous obtiendrez des preuves inespérées et convaincantes.

(*Revue Constancia* de Barcelone. (Mars 1887).

* * *

Le *Harbinger of Light* reproduit du *Sunday Mercury* de New-York le compte-rendu d'une très intéressante séance de matérialisation qui a été donnée par le médium Mme M.-E. Williams, dans Adelphi Hall de New-York en février dernier, en ajoutant les commentaires suivants :

« Nous ferons remarquer que le compte-rendu de cette merveilleuse séance n'a pas été emprunté à un journal spirite, mais à un journal hebdomadaire de New-York, anciennement connu, qui l'a publié en première page comme venant de sa rédaction. Le reporter y constate, qu'en présence de plusieurs centaines de témoins appartenant à la classe instruite, une quarantaine de formes d'amis décédés ont apparu et que ces formes en maintes instances se sont dématérialisées devant l'assistance en devenant vaporeuses. Des préjugés profondément enracinés seuls sont cause qu'un événement de cette importance n'est pas immédiatement porté à la connaissance du monde civilisé par la voie du télégraphe, comme la démonstration si nécessaire et si évidente de la réalité de la vie future... »

* * *

— Un singulier effet de la foudre s'est produit dernièrement à Wolver-Hampton, en Angleterre. Un ouvrier mineur, frappé de cécité à la suite d'un accident, rentrait chez lui pendant un orage, portant des lunettes bleues pour cacher son infirmité. Un éclair vint frapper les verres de ses lunettes ; l'ouvrier tomba et ressentit un violent mal de tête ; mais quelques minutes après il revint à lui : le mal de tête disparut et la vue rendue à l'aveugle.

* * *

M. Delboeuf, professeur à l'Université de Liége, vient d'être cruellement et inopinément éprouvé par la mort de sa femme, Mme Marie Delboeuf, née Ducros, décédée subitement à Ramet-Yvoz, âgée de 41 ans.

Mme Delboeuf était souffrante depuis longtemps, mais rien ne pouvait faire prévoir une fin aussi rapide. Douée d'un esprit éclairé, d'une bonté angélique, d'une amabilité charmante, Mme Delboeuf, qui a dû beaucoup souffrir de sa longue maladie, ne se plaignait jamais et était toujours la première à rassurer et à égayer ceux qui l'adoraient à si juste titre et qui l'entouraient des plus tendres soins. Leur douleur est profonde ; elle sera partagée par tous ceux qui les connaissent. (*Journal de Liége* du 28 août.)

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — N° 6 Liége, 15 Septembre 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir. à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

LE GÉNIE ET LA FOLIE. (1)

Sous ce titre, parut dans les numéros du 8 et du 9 septembre du *Progrès libéral*, un article emprunté au *Journal des Débats* et qui produisit une certaine sensation.

Des amis nous engagèrent à le lire et à leur en donner notre appréciation. N'ayant pas pu le faire alors, nous le faisons aujourd'hui.

L'auteur, M. Ch. Richet, débute en nous parlant de la réprobation unanime que ne manque jamais de soulever toute vérité nouvelle, à son apparition dans le monde ; des obstacles sans nombre dont sa route est semée ; des luttes ardentes qu'elle a à soutenir ; des difficultés inouïes qu'elle doit vaincre avant de pouvoir, avec l'aide du temps, arriver à se faire accepter. De telle sorte que le lecteur croit qu'il va lire la glorification de ces génies dominateurs qui, à de longs intervalles, sont venus apporter aux hommes la vérité religieuse ; de ces grands inventeurs dans les arts, les sciences, l'industrie ; en un mot, de tous ces bienfaiteurs de l'humanité, que la sottise et l'ignorance ont toujours persécutés et souvent fait mourir.

Pas du tout : c'est du docteur Lélut que M. Richet va nous entretenir ; et ce qu'il se propose de défendre et de glorifier, c'est sa théorie qui consiste à considérer comme des fous tous les hommes de génie.

(1) Cet article est extrait du journal *Le Bon Sens*, de Carcassonne, des 10 et 13 novembre 1875.

La chute, on le voit, est profonde et grand le désappointement. L'idée nouvelle dont il s'agit n'est, en effet, que le préjugé stupide qui de tout temps a fait considérer comme fous ceux qui voient plus haut, plus loin et plus juste que le commun des hommes :

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !

Seulement, après les avoir persécutés ou tués, les hommes ravisés et repentants, leur élèvent des statues, *pour la gloire du genre humain*, ajoute le poète.

M. Lélut et M. Richet après lui se comportent différemment. Bien loin de dresser des statues aux hommes de génie, s'ils ne cherchent pas positivement à renverser celles que d'autres leur ont élevées, ils s'efforcent du moins de les mutiler et de les ébranler : la sottise humaine élevée à la hauteur d'une théorie scientifique, telle est leur œuvre que nous allons apprécier, avec l'unique secours de la raison et du bon sens.

Le génie n'est pas identique à la folie, dit M. Richet, et ne peut être confondu avec elle ; mais ils sont très proches parents, et leurs domiciles se trouvent si rapprochés que la folie a presque toujours au moins un pied chez son voisin. Nous citons : « Or, il est facile à démontrer que beaucoup d'hommes de génie, à un certain point de vue, ont été des fous, et que l'attention, la mémoire et l'imagination extraordinaires qui leur ont donné la gloire ont fait d'eux, en les séparant des autres hommes, *de véritables aliénés.* » Et plus loin : « On pourrait presque exprimer par un mot vulgaire cette intensité de la pensée qui rapproche le génie de la folie, en disant que, *chez les*

hommes de génie, l'intelligence est mal équilibrée. » Enfin, d'après Aristote, « il n'y a pas de grand esprit sans un grain de folie. Le génie, *le talent même* n'existe pas sans cette originalité innée qui touche trop à l'excentricité pour ne pas confiner à l'aliénation. » Aristote se contentait des hommes de génie, il faut à M. Richet les hommes de talent.

Pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Pourquoi ne pas dire avec Erasme, la Rochefoucauld et autres, que tous les hommes sont fous, et que « si quelqu'un paraît sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune. » (La Rochef.). On serait beaucoup plus dans le vrai, et nous aimerions mieux cela; car alors nous saurions à n'en pas douter que nous avons affaire à un spirituel paradoxe ou à une simple boutade et non à une théorie qui a la prétention d'être sérieuse et scientifique. Le mot *folie* se prend dans des acceptions bien diverses et s'applique souvent à des pensées et à des actes qui n'impliquent nullement l'altération de la raison. C'est dans ce sens que l'on dit que les amoureux, les avares, les prodigues, les joueurs, les ambitieux et même tous ceux qui ont des habitudes et des goûts différents des nôtres sont fous. On le dit, hélas! aussi des hommes de génie et de sacrifice, par l'unique raison qu'ils se dirigent d'après des principes plus élevés que les nôtres et que leur réelle sagesse, que nous sommes incapables de comprendre, se montre à nous sous les apparences de la folie. Pour le pourceau d'Epicure, qui concentre tout dans le cercle étroit de son individualité, quelle plus grande folie que celle du Christ mourant pour le salut du genre humain! Et pourtant quand on connait le lien d'étroite solidarité qui unit tous les membres de l'humanité et même tous les êtres de l'univers, et qu'on sait que l'individu ne peut pas se sauver seul et ne saurait arriver au vrai bonheur qu'en compagnie de ses semblables, on comprend qu'il n'y eut jamais sur la terre un acte de plus haute et de plus saine raison que celui qui s'accomplit, il y a dix-huit siècles, sur la croix du Calvaire.

Qui sait si pour le reptile qui rampe, l'oiseau qui vole n'est pas fou!

Du reste, il n'y a qu'à définir la folie, la vraie, celle qui conduit à Charenton et à la comparer à la définition que M. Richet nous donne du génie pour voir qu'elle en est l'antipode même.

« Qu'est-ce que la folie? C'est d'avoir des pensées incohérentes et la conduite de même. » (Voltaire.)

Qu'est-ce que le génie? « Peut-être est-ce ce je ne sais quoi de divin, *quid divinum*, dit M. Richet, qui est extraordinaire; cette faculté de concevoir rapidement de grandes choses, de tout embrasser d'un seul regard, et de s'élever au-dessus des autres hommes par la promptitude, la profondeur, la nouveauté, *la justesse des idées.* »

Eh bien, est-ce que la justesse des idées n'est pas ce qu'il y a de plus opposé à l'incohérence des pensées! Et comment après une semblable définition du génie, M. Richet peut-il nous dire que beaucoup d'hommes de génie, précisément à cause des puissantes facultés dont ils sont doués, sont *de véritables aliénés.* Jusques à quel point l'esprit de système peut-il donc égarer notre pauvre raison?

Quoi! il n'y aura d'intelligence bien équilibrée que celle de cet homme ordinaire, adonné à un métier tranquille, vaquant à ses affaires avec régularité, n'ayant d'autre ambition que d'accroître son petit avoir, connaissant fort bien tout ce qui se rapporte à ses occupations, exact et mesuré en tout, ne se tourmentant pas de ne pas comprendre, ne cherchant pas à approfondir quelques-uns des problèmes qui l'entourent de tous côtés, satisfait des idées banales qu'il rencontre sur son chemin, et les acceptant pour régler sa conduite. » Et si cet homme se trouve en présence d'un de ces serviteurs dévoués de la vérité religieuse ou scientifique, qui la cherchent avec passion et savent souffrir et, au besoin, mourir pour elle, d'un Newton, d'un Pascal, ou bien d'un Socrate ou d'un Jésus de Nazareth, « il aura le droit, en se comparant à eux, de trouver que la saine raison est plutôt dans son intelligence que dans celle de ces grands hommes! » Et « chez eux, en effet, il reconnaîtra une vivacité de conception, une étrangeté d'imagination qui sortent des bornes vulgaires et qu'on retrouve chez les aliénés! »

Vraiment, c'est à se demander, quand on lit de semblables choses, si c'est sérieusement qu'on les a écrites.

Que l'homme dont on nous fait le portrait soit une intelligence bien équilibrée, nous n'y contredisons pas. Seulement cet équilibre est celui des régions inférieures. Mais il y a aussi l'équilibre des régions supérieures. C'est ce que M. Richet devrait comprendre.

On nous dit que Newton, fortement préoccupé de la solution de quelque problème, fut distrait au point de prendre le doigt de sa petite nièce pour bourrer sa pipe. Eh! bon Dieu, si l'on connaissait toutes les particularités de la vie des maquignons, on en trouverait bien quelqu'un qui, absorbé par la pensée d'une affaire qu'il voulait conclure le lendemain, aurait eu une distraction

analogue. Les grands hommes ont sur nous, gens du vulgaire, le désavantage que non-seulement leurs noms, mais les moindres détails de leur vie sont connus.

Mais le génie n'est pas seulement le proche parent de la folie, il l'est aussi de l'épilepsie, de l'idiotisme, du rachitisme. Pourquoi ? parce que d'après MM. Moreau, Richet et Lélut, le génie est le produit d'une névrose, d'un état maladif du système nerveux, qui, selon que l'envie lui en prend, s'amuse à faire tantôt des fous, tantôt des épileptiques, tantôt des idiots et tantôt des rachitiques. « C'est, dit M. Moreau, parmi les classes de la société qui comptent le plus d'hommes distingués par les qualités éminentes de leur intelligence que se trouvent le plus d'aliénés. »

C'est bien là la conclusion qui ressort de l'ensemble de l'article que nous analysons, malgré un semblant de protestation un peu obscure que l'auteur fait au début.

Nier l'influence du physique sur le moral, du corps sur l'âme, serait nier l'évidence. Il ne suffit pas, on le comprend, qu'un esprit soit doué de facultés supérieures, il faut encore que l'organisme auquel il est lié, que l'outil qu'il a à sa disposition lui permettent de les manifester convenablement, faûte de quoi il fera une apparition très ordinaire et ne pourra être distingué du commun des hommes. Si Raphaël était né aveugle ou si une maladie de son cerveau avait empêché dès son enfance cet organe de fonctionner régulièrement, lequel de ceux qui l'ont connu eût jamais pu soupçonner qu'il y avait en lui les facultés du plus sublime des peintres ? C'est ce qui, soit dit en passant, doit nous rendre très réservés dans les jugements que nous portons sur nos semblables, de peur d'en éprouver plus tard d'amers regrets. Mais vouloir qu'un certain état maladif de notre système nerveux produise le génie pêle-mêle avec la folie, l'épilepsie, l'idiotisme, le rachitisme, c'est ce que nous ne saurions admettre, surtout après avoir lu l'article de M. Richet. Tout nous porte à croire, en effet, que ses affirmations en physiologie ne sont pas plus fondées que ses affirmations en histoire. Or, celles-ci ne le sont pas du tout, étant le produit évident de l'esprit de système qui, bien loin de rechercher la vérité des faits, n'a qu'un souci, celui de les faire servir, en les torturant, à la justification de la thèse qu'il soutient.

Prenons deux exemples : Newton et Aristote. Newton, d'après M. Richet, « resta trois ans plongé dans une démence complète, et pendant longtemps il perdit la mémoire. » Cela n'est rien moins qu'exact. Montucla, dans son *Histoire des mathématiques*, dit que « Newton jouit d'une santé heureuse jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, elle commença alors à s'affaiblir et au commencement de 1727, il fut attaqué de la pierre. Il montra dans cette circonstance autant de fermeté qu'il avait déployé de sagacité durant le cours de sa vie. Au milieu des cruels accès qui terminèrent ses jours, on ne le vit jamais proférer une plainte... » Noël Beaudeux, dans son discours préliminaire de sa traduction de l'*Arithmétique universelle de Newton*, dit exactement la même chose ; seulement, au lieu d'heureuse, il qualifie la santé de Newton de *parfaite*. D'après le dictionnaire de Bouillet, « *il paraît* qu'en 1692 sa raison se troubla *un instant*, soit par suite d'un incendie qui dévora une partie de ses papiers, soit par l'effet d'une trop grande contention d'esprit. » Vincent, dans le dictionnaire Dézobry et Bachelet, dit que « ses facultés furent *un instant affaiblies* à la suite d'un incendie de notes et de manuscrits que son chien avait occasionné en renversant une bougie allumée. » Enfin, de Pontécoulant croit, contrairement à beaucoup d'autres, que les facultés de Newton s'étaient affaiblies dans son âge mûr, et ce, parce qu'il se laissa aller à commenter l'Apocalypse.

Nous sommes loin, on le voit, des trois années de *démence complète*. Quant à un simple affaiblissement des facultés, dans l'âge mûr, s'il a eu lieu réellement, il n'est pas besoin pour l'expliquer d'avoir recours à cette névrose ou névropathie qui serait la triste et nécessaire condition du génie. Il n'est pas de bon coureur qui arrivé à certain âge ne sente ses jambes faillir, ni de portefaix ses épaules. Dès lors, pourquoi un cerveau comme celui de Newton, qui avait tant travaillé, n'aurait-il pas subi la loi commune ? Les grands hommes ne sont pas en dehors de l'humanité : ils sont grands, mais ils sont hommes, comme dit Quintilien : *Summi sunt homines tamen.*

M. Richet n'est pas plus vrai quand il parle du philosophe de Stagire que quand il parle de Newton. « Aristote, dit-il, se jeta dans l'Euripe pour ne pouvoir comprendre la cause du flux et du reflux de ses eaux. » Eh bien, les historiens s'accordent en général à le faire mourir de mort naturelle, à Chalcis, en Eubée, où il se retira, dit Diogène Laërce, d'après Apollodore, « la troisième année de la cent quatorzième olympiade, et y mourut de maladie, âgé de soixante-trois ans. » « On débita, dit Virey, beaucoup de fables sur sa mort : selon les uns, il but la ciguë ; d'après d'autres, le dépit de ne pouvoir expliquer le flux

et le reflux de l'Euripe le porta à se précipiter dans ses eaux. » C'est cette dernière fable que M. Richet a adoptée pour la justification de sa thèse.

(A suivre.) V. TOURNIER.

Rapport de M. Masoin sur l'hypnotisme.

(Suite, voir le *Messager* du 1er septembre.)

5. M. le docteur Boddaert croit que, dans la grande majorité des cas, les manœuvres hypnotiques ne sont pas nuisibles à la santé. Mais il a recueilli, dans sa pratique, deux faits qui lui permettent d'affirmer les suites fâcheuses qu'elles entraînent quelquefois. Deux jeunes filles de quinze ans, soumises fréquemment, dans leur famille, en manière de jeu, à l'influence de l'hypnotisation, eurent des attaques, l'une d'hystérie, l'autre d'épilepsie. Sans doute, ajoute M. Boddaert, d'autres facteurs sont intervenus dans la production de l'état morbide; il croit cependant que l'abus de l'hypnotisation n'y a pas été étranger, et ce fut aussi l'avis de M. Charcot.

Je suis prêt à signer des deux mains ce passage, dont la forme dubitative me plaît. J'incline à croire que ces deux jeunes personnes avaient des germes l'une d'hystérie, l'autre d'épilepsie, et que les manœuvres imprudentes et probablement maladroites du magnétiseur d'occasion ont pu les développer. Mais quel remède à cet abus?

Il y a une chose seulement que j'ose affirmer, c'est que de pareils accidents ne seront nullement évités par l'interdiction des séances publiques. Au contraire. C'est cette interdiction même qui favorisera les séances privées. Les séances publiques, où se présentent des sujets de bonne volonté, effacent par leur éclat tout ce que l'on peut faire dans un salon. J'ajoute que les organisateurs connus de ces séances sont d'une habileté consommée, et savent très-exactement mesurer leur action. Enfin, s'ils dépassaient la mesure, qu'ils en portent la peine et tout serait dit.

6. M. Rommelaere signale le cas d'un sujet qui, âgé de 18 ans, fut soumis à des expériences d'hypnotisme dans une représentation publique; il lui survint des convulsions hystériques épileptiformes qui persistèrent pendant deux années.

Tout le monde, à Bruxelles, m'a parlé de ce jeune homme; on m'en a même écrit de deux côtés. Mais, encore une fois, c'est le sophisme *post hoc ergo propter hoc*. C'est le cas d'Ercolani, le jeune employé des chemins de fer (4e histoire de Lombroso). Ce jeune homme devait être un épileptique; car, si l'hypnotisme pouvait engendrer l'épilepsie, ce n'est pas un cas, mais des milliers de cas qu'il y aurait à signaler. Enfin, il n'est pas douteux que, si au lieu de le soigner par des méthodes ordinaires, on avait appliqué l'hypnotisme (qui jouit des propriétés de la lance d'Achille) et invoqué l'habileté du magnétiseur, il eût été guéri tout de suite, bien entendu des accidents dont le magnétisme aurait été la cause. (Voir la lettre de M. Morselli).

Le cas de ce jeune homme est le seul qui soit à charge d'un hypnotiseur public. Lequel? On m'a dit que c'était Hansen. Donato, à qui j'en ai écrit à la suite des communications qui m'avaient été faites, nie y être pour rien.

7. M. Héger cite une jeune fille hypnotisée fréquemment *par un ami de la famille* (on ne dit pas s'il était médecin) qui a été gravement atteinte pendant plusieurs semaines d'hystéro-épilepsie.

8. M. Thiriar désigne « une autre victime qu'il tient en observation ». C'est une jeune fille qui a des accès de somnambulisme « rien qu'en entendant de la musique ». De qui est-elle victime? de Donato? Que fait-on pour la guérir? la tenir en observation, c'est bien; mais la guérir serait encore mieux. Pourquoi donc ne pas décrocher la lance d'Achille?

9. Tout le défilé des histoires de Lombroso, l'officier aux lanternes, etc., avec l'annexe obligée de l'avis du Conseil supérieur de santé. (Voir ma VIIe lettre.) M. Masoin vante « la haute compétence de M. Lombroso, bien que son document ait été l'objet de contestations formulées récemment dans les journaux belges par Mrs Delbœuf et Donato ». Mes contestations? M. Masoin est bien bon de qualifier ainsi des démentis et des défis, auxquels il n'a pas encore été répondu. Peut-être ces démentis « formulés par M. Delbœuf » ne sont-ils pas une raison suffisante pour mettre en doute la « haute compétence » du Dr Lombroso, et surtout sa probité scientifique? Soit. Mais j'ai avec moi des alliés autres que Donato; j'ai notamment M. Morselli, le collègue de M. Lombroso. M. Masoin rejettera-t-il aussi son témoignage, surtout devant le silence de carpe de M. Lombroso?

Et c'est tout, tout, tout. Voilà les crimes pour lesquels il faut persécuter, traquer, chasser les magnétiseurs de profession!

10. « Des poules (!), des pigeons (!!), des lapins (!!!), des cochons d'Inde (!!!!), des grenouilles (!!!!!), hypnotisés (?) par des moyens analogues (?) à ceux dont se servaient jadis (?) les hypnotiseurs » ont eu le système nerveux fortement ébranlé: « une poule a commencé par boiter; bientôt une hémiplégie se déclara et l'animal mourut. Cinq autres poules ont eu le même sort. »

Je n'ai rien à objecter. Avis à la Société protectrice des animaux. Il est clair désormais que l'art des Donato et des Hansen est néfaste.

* * *

Il est vrai que le rapporteur fait valoir « qu'il n'est pas prudent de montrer aux foules par quels moyens simples on arrive à produire des phénomènes si graves. » D'abord on ne cache jamais rien aux foules ; et si les phénomènes sont graves, à plus forte raison, faut-il les leur montrer. Il craint encore que les séances publiques ne favorisent les séances privées. Cette erreur a été réfutée plus haut.

Enfin, il constate en propres termes que si elles offrent un puissant attrait, tant qu'elles sont neuves, « bientôt elles deviennent monotones, à tel point qu'elles tomberaient peut-être d'elles-mêmes devant l'indifférence des foules. » C'est là une vérité incontestable, et nous en voyons les effets sous nos yeux. Sans le débat que M. Thiriar a fait surgir, je doute que Donato lui-même, le grand metteur en scène, pût attirer et retenir longtemps la foule à Bruxelles même. Donc, pourquoi s'émouvoir ?

Je pourrais m'arrêter ici. Je puis me dispenser de détruire à nouveau la légende — aujourd'hui parfaitement démodée — de la névrose, et de faire une deuxième exposition des doutes sérieux et sincères que j'ai concernant le prétendu asservissement des hypnotisés. Ces doutes ont été renforcés depuis par de nouvelles expériences auxquelles a bien voulu assister mon collègue, M. Nuel, et ils sont partagés par MM. Pitres et Brouardel. M. Masoin incline à croire que M. Brouardel fait erreur — mais quelle valeur a son opinion ? aucune. Il réédite les expériences *fictives* de MM. Liégeois et Bernheim. Ces expériences ont été bien faites ; elles m'ont jadis convaincu ; mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'elles étaient loin d'être probantes. Dans ma V^e lettre, je leur ai déjà opposé d'autres expériences. Les unes et les autres seront prochainement l'objet d'un débat contradictoire dans la *Revue philosophique*.

Mais, encore une fois — le lecteur doit être lassé d'entendre cette question — quel rapport tout cela a-t-il avec la liberté des représentations publiques ? Le magnétiseur est maître absolu de son sujet ; soit ! Qu'y faire ? C'est ainsi et pas autrement. Résignons-nous. Mais alors il est bon que tout le monde en soit averti, que chacun sache à quoi il s'expose en se faisant magnétiser. Eh bien ! le meilleur moyen, le seul efficace, est de donner au plus grand nombre possible de personnes cet avertissement salutaire ; il faut non-seulement autoriser, mais même encourager les séances publiques. La conséquence s'impose. Il faut payer les magnétiseurs comme on paye les conférenciers horticulteurs ou agriculteurs, afin qu'ils aillent porter la bonne parole jusque dans les moindres villages.

(A suivre). J. Delbœuf.

Les pensées de Carita et les réflexions de Marie.

Voici une brochure qui, sous un titre bien modeste, renferme des pensées d'une rare élévation que nous recommandons aux méditations de tous nos frères en spiritisme. Il en est beaucoup qui n'ont pas oublié la série d'articles publiés il y a quelque temps dans la *Revue* sous la signature de *Carita* et de *Marie*. Ce sont ces morceaux détachés qui ont été réunis par l'auteur en un petit volume. Quand nous disons l'auteur, nous ne parlons peut-être pas très exactement ; M. Laurent de Faget dit dans la *Préface* de l'œuvre que nous analysons qu'il a été choisi comme *médium* par les deux Esprits dont il sentait autour de lui les fluides sympathiques. Et cependant, si nous lisons avec attention ces pages, nous y trouvons la manière poétique de cet écrivain, si apprécié des lecteurs de la *Revue*. Très certainement, si la plupart des idées lui viennent d'ailleurs, il a su se les approprier, les couler, si nous pouvons ainsi dire, dans son moule particulier ; et nous estimons que ce n'est que lui rendre une stricte justice que d'affirmer qu'il a été plutôt le *collaborateur* que le *médium* proprement dit des deux Esprits qui se sont manifestés par lui. Nous n'insisterons pas autrement sur le côté de l'œuvre particulier de notre frère, afin de ne pas blesser sa modestie ; mais il nous sera bien permis de dire que nous doutons fort que les mêmes Esprits eussent réussi avec un autre médium à rendre leur pensée sous une forme aussi captivante et aussi sympathique.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première est signée Carita ; la seconde, Marie. Il y a certainement beaucoup de points communs entre les *Pensées de Carita* et les *Réflexions de Marie*. Cependant la façon d'exposer les faits et d'aborder la question à résoudre est loin d'être identique chez les deux Esprits : chacun d'eux a des tendances particulières qui se traduisent chez Carita par une conception plus nette des détails de la vie individuelle, et chez Marie par une vue synthétique de l'ensemble des lois qui régissent l'universelle évolution des êtres. Les *Pensées de Carita* s'adressent plus particulièrement à l'homme incarné, lui montrant le chemin dans

lequel *il* doit marcher durant sa vie terrestre. C'est comme un *vade mecum*, une sorte d'abrégé de la science de la vie considérée au point de vue spirite et présentée sous le jour le plus favorable pour activer le perfectionnement moral de l'individu. Dans ces quelques chapitres où respire l'amour le plus ardent de l'humanité, l'Esprit nous montre les diverses étapes que nous avons à parcourir, pour atteindre le *summum* de notre perfectionnement. Posant en principe et mettant au-dessus de toute discussion l'existence de Dieu, il fait de l'Etre suprême le point de départ et le but de toutes les créatures. Avec une haute raison, il se livre à une juste critique des religions du passé qui nous ont représenté Dieu comme un tyran anthropomorphe vivant en dehors de l'univers qu'il se plaît à bouleverser au gré de ses caprices.

Voici en quels termes magnifiques l'Esprit parle à son médium de l'Etre par qui tout existe, tout évolutionne dans l'immensité des mondes, (page 7) : Salue Dieu, aurore des jours sans terme, soleil de l'infini, lumière de ta conscience.

« Salue Dieu bien au-delà des horizons bornés de vos sciences enfantines. Admire-le dans la splendide immensité, géant parmi tous les soleils, atome parmi les atomes, matière avec la matière, et rayon partout.

» Dieu, cet abîme a une puissance : l'amour !

» L'invisible est son enveloppe. Il ne devient visible que pour les Esprits saturés d'amour et de foi.

» Les passions mesquines et égoïstes, les fausses grandeurs de la terre, ont presque toujours les yeux fermés du côté de son idéal suprême. Dieu se cache aux puissants orgueilleux : il se montre à l'innocence. »

Quel langage, et combien l'Esprit qui s'est fait une conception si élevée de la divinité doit être lui-même au-dessus des misères et des passions troublantes qui obscurcissent encore nos faibles intelligences !

Après nous avoir montré cet idéal, l'Esprit nous enseigne les moyens d'en approcher de plus en plus. C'est en pratiquant ce que la conscience nous enseigne être notre devoir ; en cultivant notre âme, en jetant fréquemment nos regards sur nos existences passées pour amender ce qu'il y a de mauvais en nous, en élevant notre pensée vers les hauteurs célestes pour demander les conseils de nos frères plus avancés, en observant la tolérance la plus large envers tous les hommes, en les aimant tous comme des frères, en subordonnant nos rapports envers toutes les créatures aux lois de la plus stricte justice, en un mot, en pratiquant *la vertu* dans la plus haute acception du mot, que nous obtiendrons de monter graduellement vers notre Créateur, vers notre Père qui se donne *tout à tous* pour réaliser en lui l'union harmonique de toutes les créatures.

Dans les *Réflexions de Marie* le cadre s'élargit encore davantage. Ce n'est plus seulement l'individu qui fait l'objet de ces considérations élevées : c'est l'espèce elle-même toute entière, c'est l'universalité des hommes groupés en société. Très sagement l'Esprit nous démontre que les sociétés ou agglomérations d'individus passent par les diverses phases de développement que chacune des unités composantes a suivies elle-même. En raison de leur profonde justesse, ces enseignements sont à citer textuellement (page 60) :

« La société n'est pas constituée définitivement, nous le répétons ; elle commence son existence et doit passer par les différentes épreuves nécessaires à son perfectionnement ; de même que l'individu, elle doit s'éclairer peu à peu, s'instruire, s'améliorer.

» De grands penseurs lui ont tracé sa voie d'où elle s'écarte souvent ; car les peuples, comme les individus, sont sujets aux déviations, aux compromissions et aux faiblesses.

« Le peuple mûrit : les grands cataclysmes de de la guerre et des épidémies lui montre le côté divin dans la force terrible des choses ; l'avenir lui montrera de plus en plus Dieu par les lois sociales meilleures. »

Nous voudrions poursuivre nos citations ; mais tout serait à citer dans cette œuvre remarquable. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur au livre lui-même que la modicité de son prix met à la portée de tout le monde.

Ce qui se dégage surtout de la lecture de ces considérations dont la profondeur se révèle à travers la poésie de la forme, c'est un sentiment de quiétude absolue, de foi inébranlable dans l'avenir de l'humanité. Par le temps de pessimisme à outrance que nous traversons, il est bon et salutaire que de pareils écrits viennent de temps en temps faire diversion à nos sombres préoccupations. Avec Marie et Carita nous regardons l'avenir d'un œil serein ; *nous savons* que Dieu dirige l'évolution universelle des êtres ; qu'il a un but, leur perfectionnement progressif, et *que ce but ne peut pas ne pas être atteint*. De là, les effluves réconfortants qui se dégagent de l'œuvre entière.

Le médium, nous dit-on, a souffert et médité. Mais, sans doute, pour lui comme pour beaucoup d'entre nous, le spiritisme a été le vrai consolateur : et aujourd'hui, détournant ses regards de nos tristesses passées, il envisage avec confiance les destinées de l'humanité, et il nous adresse, inspiré par Marie, ces paroles prophétiques que

les chefs des peuples feront bien de méditer (pages 77 et 78) :

« Voici quel tableau se déroule à mes regards charmés vers la fin du XXe siècle :

» Plus de royautés iniques, plus de pouvoirs absolus. L'homme libre, et digne de la liberté, communiera avec Dieu même.

» Ses principes seront : la paix, l'amour, la justice.

» La paix favorisera ses travaux, lui donnera l'espérance et la force. L'amour lui révèlera le bonheur. La justice règnera sur la terre.

» Dès lors, plus de gouvernements rivaux les uns des autres; plus de dogmes terribles et mensongers. Les révolutions morales auront succédé aux révolutions sanglantes. Le chemin parcouru par le progrès sera toujours plus grand. Les prêtres et les rois n'auront plus de raison d'être.

» Tous les peuples se donneront la main dans la paix universelle. »

Au nom des spirites, nous remercions l'Esprit élevé qui nous donne ces sublimes espérances : nous adressons aussi notre témoignage de vive gratitude au médium dévoué autant que modeste qui a bien voulu servir d'intermédiaire pour nous annoncer cette heureuse nouvelle.

(*Revue* du 15 août.) CÉPHAS.

BIBLIOGRAPHIE.

Souvenirs d'un Spirite. — Paris. Librairie spirite. — Prix : 2 francs.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt cette œuvre posthume d'un spirite remarquable par son savoir, la fermeté de ses convictions et son infatigable dévouement à la cause qui nous est chère.

M. Amand Greslez, dans ses *Souvenirs*, a réuni bon nombre de faits importants observés par lui pendant sa longue carrière. Il les a fait suivre de considérations philosophiques d'un ordre élevé, dont quelques-unes s'éloignent cependant des conceptions rationnelles de notre époque. Selon nous, il a tort.

M. Greslez, esprit lucide n'échappe pas tout-à-fait à l'étreinte du passé. Ayant de fort belles vues sur certains points de l'avenir de l'humanité, il ne sait pas se débarrasser entièrement de la tutelle des idées anciennes. Le mot de *Libre-Pensée* l'effraie; il tient à conserver celui de : *Miracle* pour désigner les manifestations médianimiques, les phénomènes spirites qui reposent tous sur des lois naturelles encore incomplètement connues. Il voudrait presque faire du spiritisme une religion semblable aux autres.

Les *Souvenirs d'un Spirite* renferment néanmoins d'excellents enseignements qu'il est bon de méditer. Ils seront utiles surtout à ceux qui débutent dans l'étude de nos doctrines; ils leur montreront les dangers qui peuvent naître d'un examen peu approfondi de nos croyances. Aux incrédules, ils diront et établiront la puissance de la foi; aux matérialistes, ils feront comprendre l'âme et son jeu incessant pour l'amélioration de l'humanité. Ils serviront aussi la cause de la raison dans une certaine mesure, jusqu'au point où l'auteur cesse d'être rationaliste pour devenir un peu mystique.

A. LAURENT DE FAGET.

* * *

Le Magnétisme contemporain et la Médecine pratique, par le Docteur Goyard. — Paris, Georges Carré, éditeur. Prix : fr. 1-25.

« Déjà dans les plus anciennes traditions, la médecine était considérée sous trois faces : l'Avesta, qui représente une de ses premières littératures, divise la thérapeutique en trois sections : *le Couteau*, *les Herbes* et *le Mânthra* ou conjurations magiques. Nous disons aujourd'hui : chirurgie, médecine et magnétisme.

Dès l'origine, cette troisième branche de la thérapeutique est restée occulte. La raison en est qu'elle renferme des secrets trop redoutables et surtout des secrets qui, entre les mains de l'homme imparfait que nous sommes, seraient beaucoup plus puissants pour le mal que pour le bien.

Voilà le point de vue qui a dominé dans cette science particulière, et qui dominera sans doute longtemps encore. Derrière les bagatelles qui éveillent la curiosité, le vrai savant découvre bientôt des abîmes, et la conclusion qui s'impose est celle-ci : l'homme qui pénètre jusqu'au fond de ce sanctuaire doit être pur.

Que la civilisation fasse d'abord la pureté, c'est-à-dire apprenne à l'homme à dominer ses sens et toutes les barrières tomberont.

Notre époque n'a pas la naïveté ni la fatuité de se croire si avancée dans la voie de la perfection ; par conséquent, les forces occultes de la nature ne lui seront pas encore livrées. Ce qu'elle pourra en détacher par les procédés ordinaires d'investigation scientifique, sera bien peu de chose. Si du moins elle fait un bon usage de ce qu'elle saura conquérir, nous y applaudirons avec l'enthousiasme de tout sincère ami du progrès. »

. . . .

« C'est sous forme de guérisons incontestables que les travaux spiritualistes ont tout d'abord

apporté des résultats pratiques et des phénomènes inexplicables par les lois physico-chimiques connues. Voilà donc la médecine directement provoquée : des faits thérapeutiques prouvent l'existence d'un fluide ou d'une force superorganique. Dès lors que devient la doctrine des atomes, que devient la grande école régnante, qui se résume dans la célèbre formule : « Donnez-nous des atomes, et nous expliquerons l'univers? »

La brochure dont nous extrayons ces lignes se recommande spécialement à l'attention de nos lecteurs qui s'occupent de magnétisme. L'auteur est un praticien magnétiste très autorisé, membre de la Société thérapeutique dosimétrique de Paris. Il a toujours considéré, dit-il, le magnétisme comme une branche spéciale dans l'art de guérir et il en a pris possession au même titre que les divers autres procédés particuliers de la thérapeutique, c'est-à-dire l'hydrothérapie, la cure électrique, diététique, thermale, etc.

* * *

Mme Ersylie D., vient de publier une excellente brochure intitulée: *Essai de philosophie universelle*. La doctrine spirite y est défendue avec un réel talent. Nous donnerons bientôt quelques extraits de ce livre intéressant et instructif.

COMMUNICATION SPIRITE

Obtenue dans un groupe de Rouen le 6 juin 1888.

L'orgueil.

Homme, malheur à toi qui méconnais ton Dieu !
Si tu n'es que matière, alors en toi qui pense?
Ne voulant pas avoir une âme, aimes-tu mieux
Au-dessous de l'instinct mettre l'intelligence,
Descendre jusqu'au rang, non pas de l'animal,
Qui pense comme toi, mais au rang de la pierre?
Tremble, tremble, homme vain : le bien vaincra le mal
Un jour il te faudra plier ton âme fière.
Ton Créateur est grand, et toi dis-moi, qu'es-tu ?
Réponds. Seul sur la terre, oh ! que tu serais faible !
Les hommes font ta force. A Dieu tu ne dis plus :
« Je ne crois pas en toi, » quand sur un esquif frêle
La mer terrible semble à tout coup t'engloutir.
Homme, l'orgueil te perd : c'est là ton premier vice.
Redoute ses effets. Je dois t'en avertir.
Sur le mauvais chemin pour le moment tu glisses.

Condamnation de l'hypnotisme par un évêque

La question de l'hypnotisme n'avait pas encore été traitée jusqu'ici dans une lettre pastorale. C'est M. Sancha Hervos, évêque de Madrid-Alcola, qui aura pour l'Espagne, *l'honneur* de cette initiative. Dans ce document, M. l'évêque de Madrid examine en détail toutes les explications, plus ou moins scientifiques, au moyen desquelles les partisans de l'hypnotisme essaient d'en nier le caractère surnaturel (!); il en fait l'histoire depuis ses origines jusqu'à ces derniers temps et, après en avoir énuméré les phénomènes, il les caractérise et en condamne la pratique.

NOUVELLES.

La Réforme de Bruxelles signalait dernièrement un cas des plus curieux pour elle qui vient de se produire à la caserne de la marine de Saintes (France). Il s'agit d'un jeune soldat somnambule qu'on a dû envoyer à l'hôpital de Rochefort et qui sera très probablement proposé pour la réforme.

En état de somnambulisme, ce jeune homme répond à toutes les questions qui lui sont posées, prédisant l'avenir, devinant les choses les plus secrètes, voyant à distance avec une lucidité qui tient véritablement du merveilleux.

Cette lucidité a permis à ses chefs de découvrir les auteurs de nombreux larcins qui se commettaient dans les magasins. Les coupables désignés ont avoué. Dans son sommeil magnétique, ayant déclaré qu'un détachement de son régiment parti pour la Nouvelle-Calédonie y avait débarqué le 14 juillet, à 7 heures du matin, il fut télégraphié aussitôt pour s'assurer de la véracité du fait. La réponse confirma l'exactitude de ce qu'avait annoncé le somnambule.

Il est supposable, dit le journal, que le docteur Bourrut, médecin en chef de la marine, ne tardera pas à appeler l'attention des savants sur ce cas extraordinaire.

* * *

Parti pour le Brésil, le 10 mai dernier, par la voie d'Anvers, laissant à Bruxelles sa femme et ses six enfants, riche d'espérance et de courage, notre compatriote Corneil Gomzé obtient en ce moment un très vif succès dans les conférences qu'il donne à Rio-de-Janeiro, sa première étape.

(*La Meuse* du 20 juillet).

* * *

Hallucination et atavisme soutenait triomphalement un docteur en parlant des faits produits devant lui par un pauvre hère ignorant, qui en somnambulisme devenait un littérateur distingué. Ce docteur attribuait à une molécule ancestrale, provenant d'un ancêtre érudit, et conservée dans la série des descendants, le produit de cette éclosion spontanée du savant se manifestant à l'état extatique.

Probablement que cette molécule infinitésimale s'était cramponnée dans les replis cérébraux de chaque descendant et qu'elle savait s'échapper à temps par les fonctions génériques, pour aller se perpétuer dans les enfants !

Liége. — Imp. du *Messager* rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — No 7 Liége, 1er Octobre 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

LE GÉNIE ET LA FOLIE.

(Suite et fin.)

Mais arrivons à l'argument le plus fort de M. Richet, à celui pour la justification duquel l'histoire lui fournit le plus d'exemples, à l'hallucination, aux visions, à la croyance que l'on a ou que l'on peut avoir un commerce avec les Esprits. Tous ceux qui ont eu des apparitions quelconques, qui ont vu des Esprits, les ont entendus ou ont conversé avec eux sont des hallucinés, des visionnaires, des fous. Ainsi, dans son cabinet, l'a décidé M. Richet. Il est très convaincu que Dieu ou la Nature ne peut avoir de secrets pour lui, et se garderait bien de faire une chose que lui, M. Lélut et M. Moreau auraient *à priori* déclarée absurde. S'abaisser jusqu'à l'étude des phénomènes est au plus bon pour des aliénés. Or, le nombre des hommes supérieurs qui tombe dans le cas pathologique que nous venons de mentionner est considérable. M. Richet cite Pascal, Gœthe, Socrate, Byron, Malebranche, Descartes, Pope, Walter Scott, Cromwell, Bernadotte, lord Castelreagh, Mozart, Constantin, Mahomet, Sainte-Thérèse, Saint-Augustin, Saint-Chrysostôme, Saint-Ignace de Loyola, Luther, Sainte-Geneviève, Jeanne Darc. Et il est loin d'avoir épuisé la liste ! puisqu'il n'a pas même parlé du Christ et de Saint Paul, qui ont certes autant de droits que tout autre d'y figurer.

Eh bien, alors même que l'assertion de M. Richet serait vraie, cela ne prouverait nullement en faveur de sa thèse, attendu que les visions et le commerce avec les Esprits ont été, à toutes les époques, sans en excepter la nôtre, considérés, non comme le privilège des hommes de génie ou de talent, mais, tout au contraire, comme étant plus particulièrement le fait du vulgaire et des ignorants. Tous les saints de la légende catholique n'ont pas été des saint Augustin ou des saint Chrysostôme. Le plus grand nombre n'a brillé ni par le génie ni même par le talent. On peut en dire autant des saints des autres religions. Pourtant tous ou presque tous ont eu des rapports avec le monde invisible. Et les sorciers qu'on a brûlés jadis par milliers et qui sont encore assez nombreux, se sont-ils jamais distingués par les qualités éminentes de l'esprit?

Aujourd'hui, suivant M. Richet, le nombre de ceux qui, sous le nom de spirites, entretiennent des relations journalières avec les habitants de l'autre monde s'accroît d'une façon prodigieuse, et s'il y a parmi eux des hommes de talent, c'est précisément encore l'exception. Il devrait donc conclure que le nombre des fous est immense, et que la folie attaque indistinctement les névropathes et les non-névropathes, le génie et surtout la médiocrité, la science et surtout l'ignorance ; c'est-à-dire juste le contraire de ce qu'il a voulu démontrer.

Qu'il y ait des hallucinations, c'est ce que nous sommes loin de nier. Mais cela ne prouve pas qu'il n'y a pas des perceptions vraies ; pas plus qu'une erreur momentanée de nos sens ne prouve qu'ils nous trompent toujours. Nous avons étudié ces phénomènes chez nous et chez d'autres, et nous sommes arrivés à nous convaincre qu'il suffit d'être un homme réfléchi, capable d'analyser sérieusement ses sensations,

pour savoir y distinguer, dans la plupart des cas, ce qui est purement subjectif de ce qui a une réalité objective, ce qui est peut-être tout simplement une image sortie tout-à-coup et sans cause connue, ou sous une action volontaire ou involontaire de notre part, de ce mystérieux magasin qu'on appelle la mémoire, de ce qui est étranger à nous, chose inanimée ou personnalité vivante; et, dans les cas douteux, pour suspendre son jugement. A plus forte raison peut le faire un homme de talent et surtout de génie.

Donc, si des hommes de génie, si des sages affirment la réalité de phénomènes dont je pourrais douter et que même je pourrais nier, si le vulgaire seul les affirmait, la raison ne me dit-elle pas que je dois sinon les croire du moins examiner ou me taire respectueusement plutôt que de traiter de fous et d'hallucinés ces hommes de génie et ces sages?

L'oracle proclama Socrate le plus sage des Grecs; la postérité a ratifié la sentence de l'oracle; quand on étudie la vie de cet homme de devoir et de sacrifice, il est impossible de ne pas se sentir saisi d'un sentiment de respect religieux, en voyant tous ses actes et toutes ses paroles marqués au coin du bon sens le plus exquis, de la raison la plus sublime; et parce qu'il affirmait avoir des rapports avec un Esprit, nous le déclarerions fou!

Dans un moment où tout le monde croit la France irrémédiablement perdue, où ses meilleurs capitaines se sentent incapables d'affronter un seul instant l'ennemi, où Charles VII est appelé par dérision : roi de Bourges, une jeune paysanne illettrée se présente et dit qu'elle a pour mission de faire sacrer le roi à Reims et de sauver la France. Devant l'Assemblée malveillante des théologiens qui l'examinent sur la pureté de sa foi, elle étonne et confond ses ennemis par la profonde sagesse de ses réponses ; à la tête des armées, elle se comporte de façon à exciter l'admiration de tous, et elle accomplit sa mission comme elle l'avait prédit. Plus tard, devant l'évêque Cauchon, sa haute raison sait déjouer toutes les ruses de ses bourreaux et éviter tous leurs piéges savamment tendus, et cette sagesse qu'elle avait montrée dans l'Assemblée des premiers théologiens, au début de sa merveilleuse carrière, elle la montre tout aussi éclatante au moment où une mort affreuse va la terminer. Et cet être presque divin, devant lequel tout français devrait se prosterner en admiration et en reconnaissance, nous le déclarerions également atteint de folie, parce qu'il crut à la mission que des Esprits d'en haut lui annoncèrent et qu'il accomplit!

Il est vrai que M. Richet nous fait la concession de ne pas confondre la vierge de Domrémi avec les *aliénés vulgaires!* Nous devons lui en être reconnaissants!

Mais la thèse de M. Richet sera tout-à-fait ruinée, si, sans tenir même compte des résultats de l'expérience qui en démontrent la fausseté, nous prouvons que la croyance à la possibilité de communiquer avec les habitants du monde invisible n'a non-seulement rien qui heurte la raison, mais qu'elle est au contraire très rationnelle. C'est ce qui nous reste à faire, et c'est ce que nous espérons pouvoir faire en quelques lignes et sans beaucoup de difficulté.

Croire que nous avons une âme et que cette âme survit au corps, est-ce donner une preuve d'aliénation mentale? M. Richet n'oserait pas dire oui; car autrement il faudrait qu'à tous les sectateurs des diverses religions révélées il ajoutât tous les spiritualistes, et le nombre des aliénés atteindrait la presque totalité des humains, le petit groupe des matérialistes étant seul doué d'une raison saine.

Mais si l'âme peut exister après la mort du corps, ce n'est qu'à condition d'être quelque chose et de se trouver quelque part.

Croire qu'on peut entrer en relation avec un être réel qui occupe une portion quelconque de l'espace, est-ce tellement absurde qu'on doive le considérer encore comme une preuve d'aliénation mentale? Evidemment non. Puisque une chose ou une personne est, la raison nous dit qu'il n'est pas absolument impossible d'arriver à constater son existence. Tous les hommes sans doute ne voient pas et n'entendent pas les Esprits ou ne peuvent pas établir des rapports avec eux ; mais tous les hommes ne sont pas organisés d'une façon identique. Il en est dont les sens sont beaucoup plus développés ; qui sont doués d'un odorat plus subtil, d'un goût plus exquis, d'un toucher plus délicat, d'une ouïe plus fine, d'une vue plus étendue. Nous avons connu un homme dont l'œil était assez puissant pour lui permettre de voir des objets à une distance telle qu'un autre homme ne pouvait les apercevoir qu'avec l'aide d'une lunette. Si le microscope n'était pas inventé et qu'il se trouvât quelqu'un dont les yeux fussent conformés de façon à lui permettre de voir distinctement les infusoires, de nous décrire leurs formes et leurs mouvements, faudrait-il le traiter d'halluciné, de fou, parce qu'il verrait ce que nous ne pourrions voir? Assurément nous pourrions le faire, et peut-être même le ferions-nous; mais nous aurions tort. Nous avons donc également tort de traiter d'halluciné, de fou celui qui dans toutes ses paroles et dans tous ses actes fait

preuve d'une saine raison, par le seul motif qu'il affirme être en communication avec les Esprits, surtout, comme c'est souvent le cas, quand il en donne des preuves irrécusables.

La thèse de M. Richet est donc insoutenable à tous les points de vue.

Quand certains savants qui, sous l'influence de nous ne savons quel mobile, se plaisent à rabaisser le génie au nom du bon sens, dont ils se figurent follement avoir le monopole exclusif, comprendront-ils que le bon sens est précisément, comme l'a dit Marmontel, la première condition du génie? Quand comprendront-ils qu'en dédaignant d'étudier ces faits qualifiés de merveilleux et en les traitant *à priori* d'absurdes, d'impossibles, ils manquent eux-mêmes à la première loi du bon sens, de la saine et droite raison qui veut que nous examinions avant de juger et que nous ne fassions fi d'aucun fait, parce que le plus vulgaire peut nous révéler une loi importante : la chute d'une pomme n'a-t-elle pas mis Newton sur la voie de la découverte de la loi de l'attraction universelle, et un chiffon de papier s'élevant dans un tuyau de cheminée ne nous a-t-il pas donné les aérostats ?

Mais, nous le craignons fort, la science loin d'éclairer certains hommes est pour eux une cause de cécité et de cécité incurable : la lumière physique n'aveugle-t-elle pas l'œil trop faible pour en supporter l'éclat ?

V. TOURNIER.

Rapport de M. Masoin sur l'hypnotisme.

(Suite, voir le *Messager* du 15 septembre.)

Si je continue à tenir la plume, c'est pour relever la manière dont M. le professeur Masoin écrit l'histoire et mentionne les opinions de ses adversaires.

Il me fait l'honneur de me citer à plusieurs reprises, mais il dénature ma pensée: « Passons, dit-il, aux dangers de l'ordre médical. Si nous en croyons l'honorable M. Delbœuf, nous n'aurions ici qu'à nous taire, car pour lui, les dangers sont nuls. Mais l'opinion assez universelle des médecins, etc. » Où donc, Monsieur, ai-je dit que les dangers sont nuls? J'ai dit tout juste le contraire, entre autres endroits, dans ma IVe lettre. Certainement j'ai vu des accidents — il est vrai, peu graves, — mais enfin c'étaient des accidents. Seulement, demandais-je, « ont-ils pour cause l'hypnotisme ou l'hypnotiseur?... Hypnotiser est un art très spécial... Tant vaut l'opérateur, tant vaut la méthode. » J'énonce même le motif pour lequel je ne cite pas les faits : je ne veux pas avoir l'air de travailler pour ma boutique, vu que je n'ai pas de boutique; en outre, je comprends et j'excuse les écoles et les maladresses. Est-ce prudence? Est-ce chance? J'ai avancé seulement ceci que jusqu'à présent, chez mes sujets, je n'ai rien observé, absolument rien; et, comme jamais je n'hypnotise sans témoin, et presque jamais sans médecin, « pour ma garantie de savant autant que pour ma garantie d'homme», j'en appelle, plein de confiance, au témoignage de tous ceux qui m'ont vu opérer : *entre mes mains*, les pratiques hypnotiques se sont révélées parfaitement inoffensives (Voir lettre I.)

* * *

Et puis, pourquoi m'isoler de Mrs Liébault et Bernheim, et ne pas mettre leurs noms en avant, eux qui sont bien plus compétents que moi, et dont l'opinion doit avoir légitimement un tout autre poids que la mienne. Ils ont hypnotisé des milliers et des milliers de sujets! Moi, je suis peut-être à la centaine. Aussi je ne songe point à mettre ma pratique en balance. Pourquoi ne pas citer M. le professeur Morselli de Turin, qui pratique l'hypnotisme depuis huit ans, et qui en affirme l'innocuité entre ses mains. Où sont les accidents arrivés à Donato qui a, dit-il, à l'heure actuelle, hypnotisé 30,000 personnes? Voilà des témoignages, Monsieur, pesez-les, discutez-les repoussez-les, si vous croyez pouvoir le faire. Mais si M. Lombroso a donné des maux de tête à des étudiants (voir VIIe lettre) à qui Donato n'avait fait aucun mal, quel doit être le bouc émissaire, l'hypnotisme, moi ou M. Lombroso?

J'irai même plus loin, mais je donne mon opinion sous toutes réserves : le sommeil hypnotique est TOUJOURS bienfaisant, il repose et calme admirablement *toutes* les natures, névrotiques, hystériques ou simplement délicates; les seuls dangers résident dans la manière dont on provoque le sommeil. Quand il est nécessaire de l'obtenir à tout prix, il faut beaucoup de tact et d'adresse pour ne pas incommoder quelque peu le patient, s'il est particulièrement rebelle; et c'est pourquoi tous les praticiens sérieux diront avec M. Bernheim et bien d'autres qu'il n'y a nul rapport entre cet art et celui de guérir, bien que l'un puisse et doive servir à l'autre. Sous le rapport de l'adresse, les magnétiseurs comme Donato et Léon sont des maîtres. Aussi, dans leurs séances publiques, il ne leur arrive jamais d'accident; — ce qui tient en partie aussi à cette circonstance qu'ils ne s'obstinent pas sur les sujets réfractaires.

* * *

Mon nom figure encore — je suis loin de m'en

plaindre — dans un des plus éloquents passages de ce rapport : « On peut y voir (dans ces séances) un homme *qui se joue,* nous dirions presque *qui joue de la personnalité* humaine, accomplissant ces métamorphoses dont la *mythologie* a bercé notre enfance et qui, triste réalité, sont opérées chaque jour encore par la folie ; on y verra donc des changements de personnalité, des transformations en bête, en plante, en objet quelconque, soit en lampe de pétrole qui s'allume elle-même, soit en un poêle qui se remplit de charbon, soit en un canapé sur lequel on s'assied, soit en brouette vivante que l'on pousse devant soi (expériences de M. Delbœuf)... Il n'est pas convenable de donner ainsi l'homme en spectacle, le découronnant vis-à-vis de tous et le transformant en voleur, en faussaire, en assassin, en quinquet, en brouette. Il n'est pas prudent d'exhiber cette *névrose expérimentale* devant le peuple déjà trop impressionnable de notre époque, etc. »

Après cette tirade, tous les auditeurs auront, j'en suis sûr, fait un signe de croix. Vraiment, monsieur, si c'est là jouer de la personnalité humaine, il y a quelque part un bien plus grand criminel que moi, c'est le créateur, qui, dans le sommeil qu'il nous envoie chaque jour, nous fait subir d'aussi étranges métamorphoses — qui a fait assister mon ami, M. Tarde, à un repas où l'amphitryon passait son propre crâne en guise de plat, et m'a transformé moi-même en un pardessus accroché à un porte-manteau (rappelé dans le passage auquel vous faites allusion).

Les expériences que vous relatez n'avaient pas pour objet de montrer que « le magnétiseur est comme le magicien antique, fascinant ses sujets et les faisant manœuvrer, ainsi qu'un dompteur fait travailler ses fauves » (ibid), mais de mettre en évidence l'entière ressemblance d'un rêve physiologique (c'est-à-dire naturel) et du rêve somnambulique. *(Revue philos.*, février 1887. p. 136) Mes sujets étaient tellement peu incommodés de ce genre d'expériences, qu'ils s'en divertissaient au plus haut point, « ne s'en lassaient pas, et me priaient d'inventer de nouvelles combinaisons » malgré mon principe qui est de ne faire que des expériences utiles. Ceci vient encore à l'appui de ce que j'affirmais tantôt touchant l'innocuité parfaite de l'hypnotisme.

Encore une fois, monsieur, on ne joue pas si facilement de la personnalité humaine. Quand le sujet s'y prête, oui, dans de certaines limites ; quand il ne s'y prête pas, non. Or, les gens qui se montrent en public acceptent à l'avance le rôle qu'on leur donnera, et, ce faisant, ils ne font pas plus abdication de leur dignité d'homme que le comédien qui joue Néron ou Triboulet, Arlequin ou Pierrot, le chien ou l'ours, sur commande. Et n'est-ce pas faire un tantinet le comédien que de venir débiter devant des médecins ce tragique pathos ? J'ai essayé de me faire hypnotiser, j'ai hypnotisé de hauts personnages ; eux, non plus que moi, n'ont jamais pensé qu'ils prêtaient les mains à leur « découronnement » en demandant à être illusionnés, et aucun n'aurait éprouvé de honte à se laisser voir. Cessons donc une bonne fois tout ce tambourinage.

N'assimilez plus le magnétisme avec « une substance mystérieuse et puissante qu'un explorateur rapporterait de l'Afrique centrale et qui priverait l'homme de sentiment et de mouvement, qui lui enlèverait le libre arbitre et la notion de sa personnalité, qui lui donnerait les apparences de la folie, le jetterait dans le délire, l'extase ou l'extravagance. »

Les sujets de Donato écrivaient dans les journaux d'Italie qu'il n'y avait qu'un seul homme que l'hypnotisme eût rendu fou, c'était le docteur Lombroso (voir VIIe lettre;) il faut prendre garde de tomber soi-même dans le délire et l'extravagance. Qu'on veuille relire la lettre que m'écrivait le docteur Liébault : « Nous autres hypnotiseurs, nous ne produisons *qu'un sommeil analogue au sommeil ordinaire*, sauf que le dernier est causé par autosuggestion. Et ce sommeil, pour être logique, les Thiriar, les Gilles de la Tourette, les Lombroso, etc., doivent le dénoncer, ainsi que son auteur, à la vindicte publique ! »

* * *

M. le rapporteur a aussi, comme je l'ai dit, une façon à lui, et très adroite, d'écrire l'histoire.

Quand Darwin publia sa théorie de *l'Origine des espèces*, d'où découlait logiquement la descendance simienne de l'homme, tous les défenseurs patentés de la dignité humaine s'écrièrent d'une commune voix : « Ce n'est pas vrai, c'est absurde ! »

Quand la théorie eut conquis nombre d'adeptes sérieux, on la dénonça comme contraire à la religion, et des évêques, dans la chaire, tonnèrent contre le darwinisme, cette doctrine « qui ravalait l'homme au niveau de la bête ».

Mais lorsque les faits s'amoncelèrent autour de la doctrine, ralliant les esprits les plus récalcitrants, oh ! alors, volte-face complète ! l'on prouva, clair comme eau de roche, que Moïse lui-même était darwiniste.

Ainsi en a-t-il été du magnétisme ; le cycle vient de s'accomplir. Chœur des médecins. — Premier acte : Il n'existe pas. — Deuxième acte : Il est dangereux. — Troisième acte : C'est nous qui l'avons inventé.

M. Masoin chante dans les deux dernier actes,

et voudrait nous donner à croire qu'il n'a jamais fait sa partie dans le premier. Voici comment il débute :

« Il y a quelque dix ans des personnes, même intelligentes et lettrées (??), interrogeaient discrètement le médecin — qui est censé connaître tant de choses — en disant : Docteur, croyez-vous au magnétisme ? »

M. Masoin ne nous dit pas ce que le docteur aurait répondu, il y a dix ans, à ces personnes même (?) intelligentes et lettrées. Je réponds pour lui, il aurait dit : Je n'y crois pas.

M. Masoin nous raconte que « jusqu'à ces dernières années, le magnétisme succombait lui-même sous le poids de ses propres fautes » et que c'est pour cette cause que, en 1840, l'Académie de médecine de Paris décida, *et avec raison*, de ne plus s'en occuper (et ceci se dit devant l'Académie de Belgique qui s'en occupe !) pas plus qu'on ne fait ailleurs du mouvement perpétuel et de la quadrature du cercle. Mais plus loin nous lisons tout à coup que « les Académies n'ont jamais fermé les yeux » ; et plus loin encore. « Quand on voit comment les progrès de magnétisme, son appréciation saine et juste, ont été surtout l'œuvre des médecins (ça y est !), quand les travaux les plus sérieux et les découvertes les plus intéressantes se rattachent à des médecins tels que Braid, ou à des foyers de science médicale, tels que la Faculté de Breslau, l'Ecole de Nancy et l'Ecole de la Salpêtrière, on aurait vraiment mauvaise grâce de ne pas nous reconnaître des titres historiques à cette prise de possession. »

* * *

Autant de mots, autant d'inexactitudes.

Le corps médical a beau s'agiter et vouloir aujourd'hui revendiquer un honneur qui ne lui appartient pas, la science magnétique ne lui doit absolument rien ; toutes les découvertes importantes se sont faites sans lui ; leur divulgation s'est faite malgré lui ; et le dernier acte de cette opposition acharnée et jalouse est l'initiative prise par l'Académie de médecine de Belgique, et le rapport de la Commission en vue de faire interdire les représentations publiques.

C'est par là qu'avaient débuté au siècle dernier l'Académie des Sciences et la Société royale de Médecine. La première Commission, dont le rapporteur était Bailly, ne vit dans les phénomènes auxquels elle assista, que des effets de l'imagination, proclama le magnétisme *inutile et dangereux* et dans un « rapport secret » en demandait l'interdiction.

Le doyen de la Faculté de Paris, le docteur Deslon, s'étant converti au magnétisme, fut attaqué en pleine Académie par le Dr Roussel « comme se comportant d'une manière peu conforme à la dignité de son état, comme favorisant le charlatanisme, comme insultant toutes les compagnies savantes, comme *abjurant la doctrine des écoles* (ô Molière) comme annonçant des *principes contraires à la saine médecine* (relire l'Arrêt burlesque de Boileau) et donnant, pour appuyer et confirmer ces faux principes, des observations de cures impossibles et invraisemblables. »

Ces attaques aboutirent à un arrêt qui tendait à faire rayer Deslon du tableau de la Faculté. Voici les termes de cet arrêt : 1° Injonction faite à M. Deslon d'être plus circonspect à l'avenir ; 2° Suspension pendant un an de voix délibérative dans les assemblées de la Faculté ; 3° Radiation à l'expiration de l'année, du tableau des médecins s'il n'a pas, à cette époque, désavoué ses *Observations sur le magnétisme animal.*

Ne croirait-on pas lire un arrêt de Saint-Office contre un autre Galilée ? — Deslon ne désavoua rien.

(A suivre). J. Delbœuf.

MARTINISME ET ILLUMINISME.

Le martinisme est défini dans le dictionnaire de Maurice Lachâtre comme doctrine secrète, mystique et fort obscure de certains philosophes qui professaient un christianisme prétendu épuré. D'après eux, les hommes pouvaient avoir des relations avec les morts, avec les intelligences secrètes, et connaître les mystères de la nature. Ces sectaires pressentaient les mystères du spiritisme, du magnétisme et du somnambulisme.

L'illuminé, d'après le même auteur, est le nom donné en général à celui qui se dit éclairé immédiatement d'en haut, comme par les reflets de la sagesse divine. On l'a appliqué particulièrement à certaines sectes mystiques. On trouve le germe de l'illuminisme dans le *gnosticisme* oriental. La plus ancienne secte de ce genre, chez les modernes, est celle de Bœhm à la fin du XVIme siècle renouvelée au XVIIIe siècle par Pasqualez et Saint-Martin. Ensuite viennent les disciples de Swedenborg, visionnaires qui voyaient en effet de leurs yeux les esprits répandus par tout le monde. Il y eut ensuite *l'ordre des illuminés*, société secrète fondée en 1776, par Weishaupt professeur de droit canonique à Ingolstadt. Sa constitution tenait à la fois de celle des jésuites et de celle des Francs-Maçons. Elle se répandit d'abord d'Ingolstadt, par Munich et Eichstaedt dans toute l'Allemagne catholique, puis dans quelques provinces de l'Allemagne protestante. Au temps de

de sa plus grande prospérité, elle comptait au delà de 2000 membres. En 1785, le gouvernement bavarois, après avoir fait arrêter plusieurs de ses membres, ordonna la dissolution immédiate de la société, sous prétexte qu'elle était contraire au bien de l'Etat. Dès ce moment, la secte des Illuminés s'éteignit ou tout au moins se perdit dans la Révolution française. Voici comment Weishaupt expliquait lui-même son idée : « Réunir d'une manière durable, par un seul et même lien, par un puissant intérêt mis en avant et malgré les passions et les opinions qui nous divisent, les hommes pensants de tous les pays, de toutes les conditions et de toutes les religions en respectant la liberté de penser de chacun ; exciter leur zèle et leur susceptibilité à ce point qu'ils agissent par pure conviction et de leur propre mouvement, comme un seul homme, quelqu'aient été leurs devoirs jusque là et à quelques distances qu'ils se trouvent : plan qu'on n'a jamais pu réaliser par la contrainte depuis que le monde existe. »

Ces citations nous remettent en mémoire l'intéressant passage qui suit de l'ouvrage politique de M. Capefigue intitulé : *La comtesse de Lichtnau.* — Paris, Amyot éditeur, 1867 — :

« Le prince royal (il s'agit ici du neveu du grand Fréderic) — s'était pour la première fois initié à la secte des martinistes, dont le duc de Brunswick était le plus ardent adepte. A cette époque déjà l'illuminisme dominait l'Allemagne ; des hommes doués d'une imagination vive, ardente, libres-penseurs, avaient jugé que la franc-maçonnerie était insuffisante pour répondre aux destinées de l'humanité. Les loges étaient trop dépendantes hiérarchiquement des princes, trop appliquées aux choses matérielles et dans un but unique de secours mutuels ; il leur manquait le côté mystique et surhumain par lequel on domine les âmes. Le chef de cette nouvelle école, esprit convaincu, le professeur Weishaupt avait donné pour mission à ses frères d'unir toutes leurs forces pour le triomphe de la raison pure, contre l'iniquité sociale. Enfin, il voulait assurer l'usage de toutes les facultés de l'intelligence et renouveler le vieux monde qui s'en allait.

A ces idées de renversement politique une autre école joignait le supernaturalisme qui venait les colorer toutes. A chaque doctrine même très positive, il faut des merveilles ; elles ne manquèrent pas au martinisme ; l'adepte parvenu à un certain degré de perfection obtenait la double vue ; il pouvait réveiller les ombres, du fond de la tombe vivre avec le passé des morts ; le duc de Brunswick prétendait évoquer Alexandre, César et Charlemagne, et ces grandes images causaient amicalement avec lui sur le système politique, leur ambition, leurs sentiments intimes et leurs projets. Plusieurs princes d'Allemagne s'affilièrent à ces sociétés, à ces sectes d'illuminés. L'oisiveté philosophique des grands-ducs de Gotha, de Saxe-Weimar, favorisait ces tendances sous le duc Ferdinand de Brunswick, initiateur des illuminés.

De l'Allemagne était sortie l'école des prestidigitateurs ingénieux, qui avait obtenu une renommée en Europe. Dans les cercles magiques, les Esprits célèbres apparaissaient pour révéler la source de richesse inépuisable et des génies ailés voltigeaient pour conduire ces heureux possesseurs de trésors inconnus. Le soir autour de la table de noyer ciselée, ou dans les campagnes désertes, au pied des ogives séculaires, on cherchait à résoudre les problèmes mystérieux de la vie humaine. C'est à cette science occulte que le prince Frédéric de Prusse s'était initié dans la famille Enke, car les jeunes filles professaient la plus haute admiration pour la science de Mesmer et le somnambulisme ; Wilhelmine était ce qu'on appelle dans le magnétisme un excellent sujet. »

FENNIMORE COOPER, SPIRITE.

Dans le *Times-Democrat* de New-Orléans, M. Richard-B. Kimball a parlé récemment de certaines manifestations spirites de la première heure dans lesquelles le célèbre romancier James Fennimore Cooper aurait été un acteur ou un investigateur... Après plusieurs réponses remarquables données à des messieurs de l'assistance, M. Cooper, qui était très sceptique, posa à son tour quelques questions et reçut les réponses indiquées ci-dessous :

— La personne à laquelle je pense est-elle de ma parenté ? — Oui.

— Un proche parent ? — Oui.

— Un homme ? (Pas de réponse.)

— Une femme ? — Oui.

— Une fille, une mère, une épouse ? (Pas de réponse.)

— Une sœur ? — Oui.

M. Cooper demanda alors depuis combien de temps elle était décédée. Cinquante coups furent entendus très distinctement et toute la société fut d'accord sur le nombre. M. Cooper demanda alors « Est-elle morte de consomption? » en énumérant différentes maladies. Pas de réponse.

— Est-elle morte par accident ? — Oui.

— Fut-elle jetée à bas d'un cheval ? — Oui.

Ici M. Cooper cessa son investigation et informa la société qu'il y avait justement cinquante ans, ce mois, qu'une sœur à lui avait été jetée à bas d'un cheval et tuée, et que toutes les

réponses qui la concernaient étaient très exactes. Le compte-rendu de cette séance a été publié en 1855 dans l'*Histoire du Spiritualisme moderne* par E.-W. Capron.

Le grand romancier a eu plusieurs séances avec les sœurs Fox. Avant de rendre le dernier soupir, il écrivit le billet suivant qui fut remis après sa mort par son neveu à Mme Underhill, l'aînée des trois sœurs : « Dites à la famille Fox que je les bénis tous. Ils m'ont rendu heureux, et m'ont préparé pour cette heure. »

(Traduit du *Religio-Philosophical Journal* de Chicago du 9 juin.)

Une curiosité de la foire de Bruxelles.

Perkeo, le correspondant bruxellois du *Figaro* signale dans le numéro du 15 août de ce journal et dans les termes suivants une « curiosité » tout à fait exceptionnelle qu'on a pu voir à la foire de la kermesse, établie près de la gare du Midi.

« Il y a là, dit-il, un sujet magnétique chez lequel la transmission de la pensée s'exerce avec une rapidité et une sûreté merveilleuse. Le propriétaire de la « loge » où se font ces expériences m'ayant affirmé qu'il n'avait pas encore « travaillé » à Paris, je crois intéressant de lui consacrer une mention spéciale.

C'est une découverte à signaler au corps médical.

Le sujet en question est une Italienne nommée Lully, âgée de trente-cinq à quarante ans, pas jolie ni robuste, et qui subit docilement — volontairement d'ailleurs — l'influence du magnétiseur. En pleine fête publique, entre deux carrousels de chevaux de bois, au milieu du fracas des orchestrions et du tapage des parades, elle cède au sommeil magnétique aussi vite que le ferait un sujet isolé dans un cabinet abrité de tout bruit. Il suffit de l'apposition des mains sur les paupières pendant quelques secondes et Lully est endormie sur un siége élevé, directement entourée des spectateurs debout autour d'elle et dont aucune barrière ne la sépare.

C'est alors que commencent les épreuves de la transmission de la pensée.

Lully déchiffre et énonce presque sans hésiter : le libellé d'une carte de visite serrée dans un portefeuille, l'adresse d'un chapelier imprimée au fond d'un chapeau, le contenu d'une lettre mise sous enveloppe ; elle prononce, sans l'avoir entendu, le nom de la personne quelconque que son magnétiseur met en communication physique avec elle, par l'apposition d'une main sur l'épaule, sur le front ou sur les genoux. Les paroles qu'elle répète ou qu'elle lit ne peuvent lui avoir été communiquées ni par une combinaison ingénieuse des questions, ni par la lecture du mouvement des lèvres, car le magnétiseur ne parle pas, n'interroge pas. Il endort Lully, la met en communication physique avec un spectateur, et ne s'occupe plus du reste.

Quelques incrédules s'efforcent parfois d'embarrasser le magnétiseur, mais celui-ci se soumet, impassible, à tous les caprices des spectateurs, pourvu que la réalisation de leurs désirs n'entraîne pas pour la magnétisée un effort de plus de dix minutes. C'est ainsi que, par la simple transmission de la pensée, Lully est amenée à lire en français une lettre écrite en langue flamande ; or, cette italienne parle très mal le français et ignore absolument le flamand. Endormie, elle devient polyglotte ; je lui ai entendu lire et traduire couramment deux vers de Virgile.

Il n'y a pas là, à proprement parler, de phénomène nouveau ; mais le grand intérêt de cette exhibition réside dans la souplesse et la docilité du sujet, l'instantanéité de la transmission, la sûreté des réponses.

Lully n'est pas un sujet extraordinaire ; c'est un sujet parfait. Elle a fait courir tout Bruxelles au champ de foire et retenu l'attention de plusieurs médecins qui lui ont offert des sommes assez importantes pour la décider à quitter sa baraque et à se soumettre pendant un an à leurs expériences. Mais la magnétisée, si docile à l'état magnétique, devient ambitieuse dans l'état de veille ; elle ne s'occupe que de se perfectionner dans la langue française pour aller enfin s'exhiber à Paris.

Car, hélas ! elle transmet bien la pensée du spectateur, mais elle est réduite à s'exprimer dans un patois médiocrement euphonique, qui tient le milieu entre le provençal et le piémontais ligurien. Dans quelques mois, elle compte être en état de se présenter devant le public parisien ; vous verrez alors que je n'ai rien exagéré dans les quelques lignes que je viens de lui consacrer. »

NOUVELLES.

On écrit de Bouan au *Conservateur de l'Ariège*, du 4 septembre :

« Lundi dernier, vers une heure de l'après-midi, pendant que le curé de Bouan était à table, le tonnerre tomba sur la maison curiale ; il décrocha d'abord tous les tableaux de la salle à manger, enleva la tasse à café que la bonne avait servie au curé, ouvrit un tiroir fermé à clef,

répandit sur le parquet une petite corbeille contenant plusieurs œufs et quelques pièces d'argent, fondit et amalgama plusieurs de ces pièces, et incrusta si profondément un écu dans une porte, qu'on n'a pu l'en retirer qu'en entaillant fortement le bois; chose bizarre : les œufs n'ont pas été cassés et de blancs qu'ils étaient on les a retrouvés bronzés; la tasse de café n'a pu être retrouvée.

» La foudre visita ensuite la chambre à coucher, jeta pêle-mêle les livres de la bibliothèque, arrêta la pendule, renversa un fusil qui était accroché à la muraille et enleva les canons du bois.

» L'étincelle décampa par la fenêtre toute ouverte, entra chez le forgeron son voisin, et éteignit le feu de la forge.

» Le chien du curé, témoin aussi de ce remue-ménage, a été trouvé blotti dans le lit, tremblant de frayeur, à demi-perclus, et son collier de cuivre passé autour des reins! »

* * *

Le fait suivant appartient à la série d'histoires authentiques dont le lecteur peut lire le récit plus détaillé dans Wallace. L'épouse du capitaine Wheatcroft vit en rêve, pendant la nuit du 14 au 15 novembre 1857, son mari qui se trouvait aux Indes. Elle s'éveilla aussitôt et vit sa personne près du lit, en uniforme, les mains pressées contre la poitrine, les cheveux en désordre et la face pâle. Les yeux étaient dirigés sur elle avec l'expression de la plus grande excitation. Elle distinguait jusqu'aux plus petites particularités de sa toilette. L'apparition fit des efforts pour parler, mais aucune parole ne fut produite, et l'esprit disparut. Le lendemain elle raconta l'événement à sa mère, convaincue que son mari était mort ou blessé. Quelques jours après, arrivait un télégramme annonçant que le capitaine avait été tué le 15 novembre devant Lucknow. Elle écrivit alors à l'intendant de son mari que la date était fausse. Ayant pris des informations au ministère de la guerre, elle reçut l'avis que le 15 novembre était bien le jour de la mort. Mais plus tard arriva la lettre d'un témoin oculaire dans laquelle le 14 novembre était indiqué comme le jour de la mort, et l'intendant Wilkinson reçut aussi du ministère de la guerre un certificat de décès corrigeant la première erreur. *(Le Lotus.)*

* * *

La Réforme, journal bruxellois, est franchement matérialiste. A l'occasion d'un grave accident survenu lors du récent pèlerinage de Jumet, près de Charleroi, où tant de personnes furent piétinées, elle se plait à railler la foi peu solide de certains dignitaires du clergé romain qui au bruit d'une estrade s'écroulant augmentèrent la panique de la foule en détalant avec une précipitation ridicule.

Cette scène pittoresque a dû sans doute prêter à rire aux lecteurs de la *Réforme*. En combattant avec sa verve habituelle l'ignorance des populations qui se plaisent à idéaliser si vulgairement leurs croyances spiritualistes, ce journal progressiste est dans son rôle. Il en sort, à notre avis, lorsque prônant la vie épicurienne il ajoute ce qui suit: « Bons matérialistes, mes frères, gardons-la soigneusement cette foi de nos cœurs dans le néant de notre être futur, cette foi précieuse qui nous donne la paix, la joie, le contentement, la pleine quiétude et qui nous fait boire la vie à pleines lèvres, qui nous fait aimer d'un libre amour le bon soleil, le bon vin, les bons poètes et les belles filles. Gardons-la et propageons-là, puisque nous avons l'âme généreuse et puisque nous aimons aussi notre prochain pour lui-même et sans nul souci des récompenses promises. »

« Et chantons avec le doux Banville:

Nous qui n'avons pas peur de Dieu
Comme l'égoïste en démence,
Au-dessus de la ville immense
Regardons gaîment le ciel bleu!
Nous mourrons! mais, ô souveraine!
O mère! ô nature sereine!
Sous les calmes cieux rougissants,
Tu prendras nos cendres inertes
Pour en faire des forêts vertes
Et des bouquets resplendissants! »

C'est bien dit; mais on conviendra que ce n'est ni moins creux, ni moins vide que les fameux vers tant vantés inscrits au Père Lachaise à Paris sur la tombe d'Alfred de Musset:

Mes chers amis quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré
Sa pâleur m'en est douce et chère
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Pensées de Carita et les Réflexions de Marie, par A. Laurent de Faget. Prix : franco 1 fr. 25. Librairie des Sciences psychologiques, rue des Petits-Champs, 24, à Paris.

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — N° 8 Liége, 15 Octobre 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

LE DUEL

Belges et Français, nous sommes également les descendants des Gaulois ; et si nous avons hérité des brillantes qualités de nos pères, nous avons malheureusement aussi hérité de leurs défauts. Un des plus graves est la passion du duel, qui, depuis quelque temps, semble s'être réveillée, dans les deux pays, avec plus de force que jamais.

Celui qui vient de se terminer d'une façon si fatale sur la frontière de Hollande, nous a inspiré des réflexions que nous ne croyons pas inutile de faire connaître aux lecteurs du *Messager*.

N'est-ce pas à nous, spirites, doublement convaincus, par la raison et par l'expérience, de la réalité d'une vie d'outre-tombe, qu'il appartient de combattre un préjugé barbare qui érige en action glorieuse ce qui n'est, après tout, qu'un crime odieux.

On a dit que Mgr Affre interrogé sur ce qu'il ferait si on le souffletait, répondit : « Je sais bien ce que je devrais faire, mais je ne sais pas ce que je ferais. » Cela prouve seulement que Mgr Affre n'avait pas l'orgueil de se croire impeccable et qu'il craignait que, dans une circonstance donnée, la passion l'emportant en lui sur le devoir, il ne fût assez faible pour sacrifier aux idoles et abandonner le vrai Dieu. Quel est celui d'entre nous qui oserait se promettre d'être plus courageux que Mgr Affre ?

Mais là n'est pas la question. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir ce que nous ferions, mais bien ce que nous devrions faire. Et quand on sait ce qu'on doit faire et qu'on ne le fait pas, on n'est pas courageux, on est lâche. L'étourdi, celui qui en faisant le mal croit faire un acte glorieux et s'en vante est coupable sans doute, mais beaucoup moins que l'homme réfléchi qui sait qu'il fait le mal et qui le fait parce qu'il tremble devant cette fausse divinité qu'on appelle l'opinion publique. Les trois quarts au moins de ceux qui se battent en duel ne le font que parce qu'ils ont peur de passer pour des poltrons. Mais est-ce que par hasard le courage qui fait affronter la mort serait l'apanage exclusif des honnêtes gens, et ne voit-on pas de forts mauvais sujets et même de grands scélérats la braver à l'égal des héros les plus vertueux ?

Ce que nous devons nous efforcer de prouver à nos semblables, ce n'est pas que nous ne craignons pas la mort, mais que nous craignons le crime : un honnête homme n'est jamais lâche, et si le devoir lui commande de mourir, il meurt ; mais alors seulement. « Eh ! ce n'est pas là ce qui est difficile, Athéniens, que d'éviter la mort, disait Socrate, le plus brave, comme le plus sage des Grecs, à ceux qui lui conseillaient de sauver sa vie par une lâcheté ; mais il l'est beaucoup d'éviter le crime ; il court plus vite que la mort. » Et ce même Socrate pourtant répondait à ceux qui s'étonnaient qu'il supportât sans rien dire qu'un homme lui eût donné un coup de pied : « Si un âne m'avait donné une ruade, irais-je lui faire un procès ? » Quel petit homme que ce Socrate pour nos duellistes !

Parmi les trois cents Spartiates qui, sous les ordres de Léonidas, moururent tous, aux Thermopiles, pour sauver leur patrie, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui, pour venger une injure reçue ou réparer une injure faite, eût consenti à

proposer ou à accepter un duel. Cependant combien parmi nos duellistes seraient capables de les imiter?

Ah! c'est que le courage du soldat n'est pas de même nature que celui du duelliste; il prend sa source dans le sentiment du véritable honneur et de l'amour de la patrie. C'est une vérité constatée par l'expérience que les chercheurs de querelles, les spadassins sont ordinairement les plus mauvais soldats. Pour faire un bon soldat il faut être l'homme du devoir, tandis que pour faire un spadassin il ne faut être que l'homme de la passion.

L'antiquité grecque et romaine ignorait le duel. Qui ne se souvient de ce sujet de narration qu'on nous a donné au collège? Pulfio et Varenus, deux officiers romains, se prennent de querelle. Se provoquent-ils en duel? Ils n'y songent même pas : ils ont un moyen plus noble de vider leur différend. Ils se défient à celui qui, dans la prochaine bataille, se comportera le plus vaillamment.

C'est une singulière façon d'entendre le devoir que de prétendre réparer ses torts envers un homme qu'on a outragé, en lui offrant de lui couper la gorge! Et pourtant il est des hommes qui se posent en défenseurs de la religion, en même temps qu'en insulteurs et en duellistes! Mais quelle espèce de religion entendent-ils donc défendre? Assurément ce n'est pas la religion du Christ, qui prescrit le pardon des injures, l'amour du prochain, et défend de se servir de l'épée.

Quand un honnête homme a eu le malheur de s'oublier au point d'en insulter un autre, nous ne connaissons qu'un seul moyen pour lui de réparer sa faute : c'est de faire des excuses. Ce moyen est sans doute pénible pour l'amour-propre, mais il satisfait la conscience; et il vaut mieux servir la conscience que l'amour-propre.

La vie est un poste qu'il ne nous est pas permis d'abandonner avant l'heure où on vient nous relever. Tout homme sincèrement religieux sait cela; le matérialiste seul l'ignore, et, seul aussi, il peut être considéré comme excusable s'il se suicide ou si, chose doublement criminelle, il expose follement sa vie dans un duel et cherche à ravir celle d'autrui.

Autrefois on croyait que la justice de Dieu se manifestait dans les duels et que le coupable seul succombait. Il était alors permis de se dire religieux et de se battre en duel; aujourd'hui ce n'est plus possible.

Il est des gens qui s'imaginent encore que le meilleur moyen de prouver la supériorité de l'opinion qu'ils professent est d'insulter et de provoquer ceux qui professent une opinion contraire; ils se trompent : l'issue d'un duel ne prouve pas plus la légitimité d'une opinion que l'innocence d'un homme.

En vain essaierait-on de comparer le duel à la guerre : il n'y a pas la moindre parité. Si un ennemi attaque mon pays, mon devoir est de le défendre, comme mon devoir serait de lutter contre l'assassin qui, au coin d'un bois, attenterait à mes jours. S'il y avait des tribunaux pour les nations comme pour les individus, la légitimité de la guerre n'existerait que dans les cas exceptionnels où la justice ne pourrait protéger un peuple assailli par un autre.

Nous avons aujourd'hui, il faut le reconnaître, fait d'assez sensibles progrès dans la manière d'envisager le duel. Celui qu'on appelait autrefois *Bourreau des crânes*, *Marchand de morts subites*, le bretteur de profession, en un mot, est généralement considéré comme un monstre antédiluvien égaré dans notre civilisation, qui peut bien exciter encore l'admiration de quelques idiots, mais que l'immense majorité couvre de ses mépris, et l'honnête homme assez faible pour répondre à ses provocations au lieu de les dédaigner, recueille le blâme et non l'approbation.

Cependant il est des cas où l'on croit le duel nécessaire. Bien plus, on le considère comme une justice supérieure à la justice ordinaire, qu'il supplée dans la répression de certains crimes que celle-ci est impuissante à atteindre. Non-seulement il punit le coupable, mais il retient ceux qui seraient tentés de l'imiter.

S'il en était ainsi, nous devrions bénir le duel; mais nous ne croyons pas qu'il en soit ainsi.

D'abord nous ferons observer que chez les Grecs et chez les Romains les cas dont on parle devaient exister comme chez nous et que pourtant le duel leur était inconnu. Nous n'hésitons pas à penser que cela provenait de ce que ces peuples avaient, dans ces cas particuliers, à un plus haut degré que nous, la notion saine de ce qu'il faut et de ce qu'il ne faut pas faire.

Prenons un de ces cas. Vous avez une sœur qu'un misérable a abandonnée, après l'avoir séduite et déshonorée. La justice du duel est la seule à laquelle vous puissiez avoir recours pour punir le coupable. Or il peut arriver que celui-ci refuse de se battre, et dès lors votre justice est tout aussi impuissante que l'autre. Ou bien il se battra et vous tuera; et si, comme cela se voit, vous étiez l'unique soutien de votre sœur, vous aurez empiré sa condition au lieu de l'améliorer.

Il peut se faire cependant, et c'est le cas le plus favorable, que vous tuiez votre homme. Alors qu'arrivera-t-il? C'est que votre sœur n'en sera pas moins déshonorée et que, de plus, vous

lui aurez enlevé l'espoir qu'elle pouvait conserver, que son séducteur, revenu à de meilleurs sentiments, se décidât un jour à réparer ses torts envers elle. Mais il peut se faire aussi que vous ne soyez pas capable de vous battre en duel; que vous soyez paralytique, aveugle, ou bien qu'une fille trompée n'ait pas de frère pour la venger.

Alors, je vous le demande, qu'est-ce que cette justice qui n'existe que pour les forts et que les faibles invoqueraient en vain ?

Et ce que nous disons pour ce cas, nous pourrions le dire avec autant de raison pour tous les autres.

Donc le duel est dans tous les cas, et comme nous l'avons dit en commençant, une chose barbare, absurde et criminelle, et un honnête homme ne devrait jamais y avoir recours.

Remarquer, en effet, que ce n'est jamais dans l'intérêt de la justice et pour punir un coupable qu'on a recours au duel, mais bien dans l'intérêt de la passion et pour venger un outrage qu'on a reçu. S'il en était autrement, on ne provoquerait pas seulement ceux par qui on est outragé, mais aussi ceux qui outragent les autres.

Nous sommes condamnés, quoi que nous fassions, à voir dans ce monde bien des crimes impunis. C'est notre épreuve. Le criminel puissant non-seulement échappe à la justice, mais encore la voit se courber devant lui et l'encenser; et pendant que tout le monde l'acclame, l'innocent, le juste est frappé et conspué. Le duel peut-il remédier à cela ? Non. Mais c'est une preuve, ajoutée à beaucoup d'autres, qu'il y a une autre existence où la justice, méconnue dans celle-ci, se réveille terrible et atteint ceux qui croyaient lui avoir échappé pour toujours. S'il n'en était pas ainsi, ce monde ne serait qu'une sinistre plaisanterie.

Et ce monde n'est pas une plaisanterie, c'est une œuvre sérieuse. Tout homme qui voudra sérieusement y réfléchir arrivera à se convaincre que toutes les vérités, mathématiques ou morales, sont de même nature et présentent le même caractère de certitude. Quand la conscience me dit que trahir est mal, elle me met en possession d'une vérité aussi certaine que l'intelligence quand elle me démontre que tous les rayons d'une sphère sont égaux. Aucun homme sain d'esprit ne pourra nier cela, car cela s'impose invinciblement.

Et pourtant cela ne serait pas vrai si le mal opéré par certains hommes n'avait pour eux que des conséquences avantageuses; le mal serait un bien pour eux, et la conscience la plus effrontée des menteuses.

Il faut faire crédit à Dieu; voilà la vraie solution. En dehors de de cette solution, on pourra avoir recours au duel; mais on pourrait avec non moins de raison, avoir recours à l'assassinat; car le duel n'est souvent qu'un assassinat, avec la crainte de l'échafaud en moins pour l'assassin.

V. Tournier.

Rapport de M. Masoin sur l'hypnotisme.

—

(Suite et fin.)

En 1875, Puységur (qui n'était pas médecin) découvre le somnambulisme provoqué. Vers 1815, l'abbé Faria (qui n'était pas médecin) découvre la suggestion, et son disciple, le général Noizet, (qui n'était pas médecin), attribue les effets du magnétisme à la conviction du sujet. Vers 1820, le baron Dupotet (qui n'était pas médecin), fait les premières expériences de clinique à l'Hôtel-Dieu et à la Salpêtrière. En 1825, les deux Académies des Sciences et de Médecine sont invitées par le Dr Froissac à se prononcer. Une nouvelle Commission est nommée. L'examen ne dura que six ans. Le rapport fut confié à Husson et fut lu en juin 1831. Ce rapport est sage et prudent. On y lit cette phrase mémorable : Considéré comme agent de phénomènes physiologiques ou comme moyen thérapeutique, le magnétisme devrait trouver sa place dans le cadre des connaissances médicales. » Que fit l'Académie ? « Elle n'osa pas imprimer le rapport de Husson; elle lui laissa toute la responsabilité de ses opinions; l'honnêteté du rapporteur défiait tout soupçon; un certain renom de crédulité resta attaché à sa personne. »

En 1837, nomination d'une nouvelle Commission, qui par l'organe du docteur Dubois d'Amiens, fit un rapport négatif. C'est à la suite de ce nouvel examen que, le premier octobre 1840, l'Académie décida de ne plus répondre aux communications concernant le magnétisme animal, non plus que d'autres Académies n'examinaient les mémoires sur la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel. Donc le magnétisme, de par l'Académie, n'existe pas plus que le mouvement perpétuel.

En 1841, le docteur Dubois fit paraître en collaboration avec le docteur Burdin, son *Histoire académique du magnétisme animal* — c'était son rapport — où les faits les plus patents sont défigurés, niés, raillés; les expérimentateurs et les observateurs les plus sincères, les plus scrupuleux, les plus honnêtes, confondus de parti pris avec les naïfs et les charlatans, traités d'imbéciles, de fourbes et d'imposteurs. Cet ouvrage, l'Académie l'a fait sien.

Dans cette même année, le magnétiseur suisse Lafontaine (qui n'était pas médecin), parcourant l'Europe, arrivait à Manchester et, le 13 novembre 1841, y donnait une séance à laquelle assista le chirurgien James Braid, venu là pour découvrir la *supercherie*. A son grand étonnement, Braid constate la sincérité du magnétiseur. Dix jours plus tard, il découvre l'influence de la fixation d'un objet brillant: fait de nombreuses applications de sa découverte et un an après, demande à la *Section médicale* de l'Association britannique, à Manchester, d'entendre la lecture de son *Essai pratique sur l'action curative par l'hypnotisme*. LE BUREAU RÉPOND PAR UN REFUS ; il ne consent pas à *entendre une lecture* sur le magnétisme! — Pourquoi donc « l'impartial » rapporteur ne mentionne t-il pas ces curieux détails? — Le 29 juin 1842, Braid se décide à organiser une conférence gratuite pour faire connaître ses idées, et en 1843 il fait paraître sa *Neurhypnologie*, qui fut traduite en français *quarante ans* plus tard (en 1883) par le docteur Jules Simon.

De sorte que le second médecin qui s'égare dans le magnétisme, subit un sort analogue à celui de Deslon. Voilà comment les médecins — exceptons-en les docteurs Durand de Gros (1853) et Azam (1859) — ont accueilli Braid et ses découvertes!

Le docteur Liébault, à Nancy, adopte de bonne heure les idées de Braid, et les met en pratique. Jusque il y a cinq ou six ans, il fut considéré comme un fou et un illuminé. C'est ce que reconnaît expressément son confrère, le professeur Bernheim, dans la préface de son livre sur *la Suggestion*. « Les assertions de M. Liébault, dit-il, ne trouvèrent que des incrédules. Ses pratiques parurent tellement empreintes d'étrangeté, pour ne pas dire de naïveté, que les médecins les rejetèrent, sans plus ample examen (vous entendez, M. Masoin, c'est un médecin qui parle). M. Liébault vécut à l'écart, en dehors du monde médical, tout entier à ses malades (presque tous des classes pauvres) et à ses convictions. » La conversion de M. Bernheim date de 1882.

Voilà comment les médecins peuvent revendiquer l'honneur d'avoir créé l'école de Nancy.

Même sort était réservé à Heidenhain en Allemagne, pour s'être laissé convaincre par Hansen (qui n'était pas médecin), et qui importait dans l'Allemagne une partie des expériences que Donato (qui n'était pas médecin), faisait à Paris déjà depuis plusieurs années. Heidenhain a eu, pour ainsi dire, son avenir brisé.

Voilà pour l'école de Breslau. Je parlerai tantôt de l'école de la Salpêtrière.

En 1885, M. Focachon (qui n'est pas médecin) fait la grande découverte de la vésication par impression mentale.

En 1886, M. Bernheim était encore obligé d'écrire ces mots sévères à l'adresse des médecins, ses confrères : « *Beaucoup* verront et nieront, aveugles de parti pris, devant l'évidence des faits, parce qu'ils sont pénétrés de l'infaillibilité de leur propre jugement, parce qu'ils ferment systématiquement les yeux aux vérités qui ne s'adaptent pas à leurs idées préconçues. » *(De la suggestion*, p. 409.)

* * *

Rapprochons-nous encore.

Nous avons vu M. Thiriar ne croire qu'après avoir été à Nancy et à Paris; M. Masoin, qu'après avoir lu *la Revue philosophique*. Je pourrais y joindre le nom de l'un de ses confrères dont la croyance est tout aussi récente.

L'année dernière, il y a neuf mois, lorsque je lus à la classe des sciences mon travail sur *l'Origine des effets curatifs de l'hypnotisme*, personne n'ignore qu'il y provoqua un certain émoi. *L'Indépendance* faisait précéder le compte-rendu du *Moniteur* de ce préambule : « M. Delbœuf a lu, à la dernière séance de l'Académie de Belgique un travail, etc., et le *Moniteur* le résume. Voilà deux cautions qui ne sont pas bourgeoises. Il ne faut pas moins pour nous déterminer à reproduire ce résumé extraordinaire. On croit rêver!... » (21 juin 1887.)

Un organe plus important et aux allures scientifiques — n'a-t-il pas quelques accointances avec l'Académie de médecine? — la *Presse médicale belge* (août), consacrait à mon opuscule un long article qui débutait ainsi :

« Nous n'avons pas cru, jusqu'à ce jour, devoir entretenir *longuement* nos lecteurs d'une question qui n'est sérieusement à l'étude que depuis quelque temps et qui est loin d'être élucidée; nous voulons parler de l'hypnotisme. On peut avancer sans crainte que *nos connaissances précises sur ce sujet sont encore peu nombreuses*. Cependant s'il en fallait croire M. Delbœuf, de Liége, rien ne serait mieux connu que l'hypnotisme; à l'obscurité qui régnait sur cette matière a succédé une lumière pleine et entière... Il nous dit n'être pas médecin, et nous l'en croyons (en effet, moi non plus, je ne suis pas médecin)... Nous ne pensons pas, comme lui, que le moment est venu « où nos fiers sicambres — c'est ainsi qu'il appelle les médecins... — seront forcés d'adorer ce que, jusqu'aujourd'hui, ils ont brûlé... »

Il y a cinq colonnes sur ce ton : les faits expérimentaux que je rapporte à l'appui de mon opinion, ou bien s'expliquent tout seuls, ou bien sont mal observés; l'écrivain ne peut absolument rien

comprendre à l'expérience des brûlures symétriques — la première et, je crois, jusqu'à présent la seule qui démontre péremptoirement la vertu curative de l'hypnotisme ; — la personne hémiplégique n'était probablement pas hémiplégique — comme si c'était moi qui l'avais déclarée hémiplégique ; etc., etc. Le compte-rendu est émaillé de signes d'exclamations et de réflexions moqueuses. Je ne jouerai pas à l'auteur le mauvais tour de les reproduire ; il est peut-être de l'Académie.

Il termine par ces mots : « De tout cela, il résulte que le domaine de l'hypnotisme est des plus obscurs. *L'avenir* nous réserve, *peut-être*, en lui un moyen thérapeutique digne d'être employé ; mais avant de se prononcer en toute lumière, il conviendra de refaire les expériences, (il n'y en a donc pas de faites selon l'auteur?) et de les soumettre à une critique sévère et scientifique. Ce sera surtout aux neuro-pathologistes et aux physiologistes qu'*incombera* cette tâche. » — Donc, jusqu'à ce jour, ils n'ont rien fait.

Le 30 septembre 1887, le *Journal d'Accouchements* reproduisait cet article ; il y a donc de cela six mois.

Eh bien ! ma prédiction sur les « fiers sicambres » s'est réalisée singulièrement vite. C'est moins de trois mois après que M. Thiriar, qui est médecin et professeur prononçait son fameux discours où il réclame pour les médecins le monopole de l'hypnotisme. Je reconnais avec plaisir que M. Masoin ne va pas si loin, bien que son rapport contienne une menace réservant l'avenir: «On peut se contenter tout d'abord d'interdire les séances publiques. »

* * *

Maintenant, voudrais-je empêcher la médecine de prendre possession de l'hypnotisme? Bien au contraire. Tous mes efforts ont toujours tendu à lui ouvrir les yeux. Je n'ai fait aucune expérience significative sans que j'aie invité des médecins à la suivre. Mais que la médecine renonce à vouloir appuyer cette prise de possession sur des titres historiques, et surtout qu'elle ne cherche pas à en déposséder les vrais possesseurs !

A qui le magnétisme doit-il donc son développement et son éclat? Je le proclame hautement, c'est aux magnétiseurs nomades, c'est aux Lafontaine, aux Mouls, aux Donato, aux Hansen, aux Léon, qui ne sont pas médecins. Léon se donne comme l'imitateur de Hansen et de Donato ; et si Donato est en droit d'affirmer que Hansen n'a fait que porter en Allemagne quelques-unes des expériences qu'il lui avait vu faire à Paris, c'est à Donato, qui rapporte une partie de son mérite au chanoine Mouls, que revient la gloire d'avoir, dans les derniers temps, fait connaître le magnétisme et de l'avoir colporté dans toute l'Europe.

Déjà en 1875, à Liége, Donato endormait, au bout de quelques minutes, des personnes qui n'avaient jamais été hypnotisées et qu'il voyait pour la première fois (voir le journal *la Meuse* du 19 décembre 1875), produisait sur elles l'insensibilité, la paralysie, la catalepsie, les faisait obéir à distance, et — ce qui est plus remarquable encore — rendait les mouvements à la main d'une dame de 65 ans, hémiplégique depuis treize mois. Plusieurs années avant M. Charcot, Donato, à Paris même, faisait toutes les expériences que, depuis, M. Charcot a répétées sur les hystériques de la Salpêtrière.

L'école de la Salpêtrière n'a fait aucune découverte. Toutes celles dont elle s'est vantée — non M. Charcot, mais ses élèves — notamment le transfert par les aimants, ont été démontrées être de l'illusionisme pur. On lui doit la théorie de la « névrose expérimentale » dans laquelle M. le rapporteur et tous ceux qui n'ont jamais que les idées des autres, restent empêtrés. Mais ce qui fera que le nom de Charcot restera indissolublement lié à l'histoire du magnétisme, c'est que, comme Braid, alors oublié, il prit au sérieux les faits magnétiques, les étudia (par malheur exclusivement sur des hystériques), publia ses observations, se lança dans le mouvement, et par sa haute autorité protégea contre le ridicule ceux qui, après lui, se livrèrent aux mêmes études.

C'est Donato qui, à la fin de 1880, a fait connaître l'hypnotisme en Suisse. J'ai sous les yeux la lettre-rapport, élogieuse et reconnaissante, du docteur Marc Dufour, président de la Société de médecine, chez qui Donato avait pratiqué ses expériences devant tous les médecins de Lausanne (ils étaient vingt-cinq) convoqués à cette occasion. Mon collègue, M. de Senarclens, assistait à cette séance. Il m'a assuré — et le rapport de M. Dufour le constate implicitement — qu'avant cette séance l'hypnotisme était inconnu en Suisse. Le docteur Rouge, chirurgien de l'hôpital cantonal de Lausanne, en niait formellement l'existence. Une invitation lui fut adressée pour la séance : il se dispensa d'y venir. Je connais ici d'autres docteurs Rouge, qui ont agi comme lui et qui, aujourd'hui, signalent à grands cris les dangers de l'hypnotisme. Que dirai-je du docteur Ladame, cité dans le rapport, qui doit tout ce qu'il sait à Donato, et qui ne craint pas de mordre le sein qui l'a nourri ?

En Italie — mes lecteurs se rappellent l'aveu de M. Morselli — avant l'arrivée de Donato, personne ne savait ce que c'était que l'hypno-

tisme, et, quinze jours après, le docteur Lombroso, par les honnêtes moyens que l'on sait, obtenait de la municipalité de Milan l'interdiction de ses séances !

Je ne parle pas de Hansen, dont je connais moins bien les pérégrinations. Mais c'est lui, nous l'avons vu, qui a instruit Heidenhain; c'est lui qui, en 1883, a donné des leçons à M. Liégeois et M. Liégeois, dans son mémoire sur *la Suggestion* (p. 18), lui rend hommage : « Rendu un peu moins incompétent par mes rapports et mes conversations avec M. Liébault, je reconnus que Hansen était un homme d'une bonne foi entière et d'une parfaite honnêteté, et il ne me parut pas prononcer un seul mot qui, de près ou de loin, pût être taxé de charlatanisme. Ayant observé sa manière d'opérer et reçu de lui quelques explications très brèves, qu'il me donna avec beaucoup de bonne grâce, j'essayai de renouveler, chez M. Liébault, les *expériences que je lui avais vu faire* (catalepsie, illusion, hallucination, etc.) Ces essais ont eu un grand nombre de témoins des plus sérieux : ils m'ont permis de reproduire *tous les phénomènes que Hansen avait réalisés* (souligné dans le texte), devant des spectateurs trop souvent incrédules. » — Ceci est écrit en 1884. Où sont donc les *dix ans* de M. Masoin ?

Voilà les apôtres de l'hypnotisme, voilà ceux que l'on propose de persécuter !

Et c'est à la Belgique, la patrie de toutes les libertés, qu'on demande d'édicter contre eux la défense d'exercer leur industrie — inoffensive, instructive et morale.

Et c'est un corps savant qui prendrait sous sa protection l'initiative d'une mesure qui — je l'ai dit en commençant — blesse la justice, la vérité et la science !

Cette honte ne nous sera pas infligée.

(Journal de Liège) J. Delbœuf.

COMMUNICATION SPIRITE

24 août 1888. *Médium P. à Genève.*

. . . .

Je suis aussi heureux que mon état moral le permet ; mais qu'est-ce que cela en comparaison du bonheur immense, éternel, sans limites, qui me reste à conquérir par mon propre travail ? Ce qui est acquis par mon labeur passé n'est rien, ou si peu de chose, devant le futur, devant l'immensité de la perspective de l'avenir, que parfois je me sens écrasé, mais non découragé, car l'expectative est tellement sublime et au-dessus de tout calcul humain à votre portée actuelle, que le courage se ranime, que la volonté d'avancer de toutes ses forces reprend vigueur.

Pour ce qui se rapporte à mes occupations, il y a d'abord l'étude de moi-même, étude comparative, car je vois mes pareils, mes inférieurs et mes supérieurs. Avec mes pareils, égaux en degré, nous conférons, nous comparons ; nous préparons des études sur les meilleurs moyens à mettre en œuvre pour nous améliorer ; nous cherchons les situations ou incarnations à venir les plus favorables à notre avancement et à l'exercice des vertus qui sont encore à l'état de germe ou pour ainsi dire *animiques* chez nous ; nous nous avouons d'avoir failli en telle ou telle occasion parce que telle ou telle vertu nous manquait et que c'est justement là qu'il nous faut travailler dans nos nouvelles incarnations.

Quant aux Esprits qui nous sont inférieurs en degré d'avancement, nous nous efforçons de leur venir en aide, en les conseillant sur le choix de leurs incarnations ; nous les stimulons amicalement à prendre de bonnes résolutions et nous tâchons de ranimer leur courage lorsqu'ils s'abandonnent au désespoir ou qu'ils n'agissent pas dans le sens de leur amélioration. Et puis, nous vous les amenons afin que vous aussi, les aidiez à reprendre le bon chemin de leur avancement.

Nous avons enfin très souvent des conférences avec les Esprits supérieurs à notre degré qui viennent exercer avec nous le même ministère que nous exerçons avec nos inférieurs. Comme vous le voyez, notre existence dans le monde des Esprits est analogue à celle des hommes sur la terre, mais à des degrés bien plus élevés et proportionnés à l'avancement de chacun.

Pour nous, débarrassés de la lourde matière besogneuse, inerte et corruptible, les occupations absorbantes et agréables sont encore plus nécessaires que pour vous, incarnés ; car pour nous il n'y a plus ni faim ni soif, ni repos, ni sommeil, ni temps perdu ou employé à satisfaire des besoins plus ou moins grossiers (je parle des Esprits parvenus à un certain degré d'avancement). Ici le temps ne compte plus par heures, par jours, par années : il est seulement le moyen d'avancer, d'acquérir, de connaître et de progresser. Nous ne comptons plus que par les lumières nouvelles acquises, par les résolutions formées pour l'avenir et par les connaissances que nous acquérons à chaque pas de notre travail intellectuel. Vous voyez qu'ainsi les occupations utiles ne nous manquent pas et que vos années terrestres nous passent rapidement sans que nous y attachions beaucoup d'importance.

A mes amis du *Messager*, assurance d'amitié sincère et inaltérable ; souvenirs de travaux

spirites faits en commun, chers à mon cœur, et dont j'ai déjà trouvé ample récompense, dont ils récolteront aussi la moisson glorieuse, chacun à son tour. Nous formons ici un groupe composé d'amis et de collaborateurs de la presse spirite, et nous nous chargeons à tour de rôle de vous aider, de vous instruire, de vous inspirer, de vous soutenir dans vos travaux et de vous trouver des collaborateurs éclairés.

Personnellement, j'envoie des remercîments à ..... pour m'avoir fait évoquer et je lui recommande de tâcher de former des médiums écrivains ; car pour converser sérieusement avec les Esprits et en tirer de bons et utiles effets, c'est le meilleur et le plus pratique des moyens médianimiques lorsqu'on s'en sert avec intelligence et humilité.

Que Dieu et les bons Esprits soient avec vous!

L.

IL EST PARTOUT

—

Dans l'église déserte et sombre
Pourquoi seul, derrière un pilier
Viens-tu t'agenouiller dans l'ombre
Loin du ciel et loin du foyer?
Ce monde a des temples sans nombre
Si ton âme a soif de prier
Va boire à la source infinie.....
La prière est source de vie.
Tout coin de terre est un saint lieu.
Il est partout, parlez à Dieu.

Connais-tu la mousse et le chêne?
Connais-tu la fleur et le fruit,
Les bois, la montagne, la plaine,
L'azur, étoile de la nuit?
La grande mer sombre ou sereine
Où l'immensité plane et fuit?
C'est là qu'est l'église infinie
C'est la Nature, c'est la Vie.
Tout coin de terre est un saint lieu.
Il est partout, parlez à Dieu.

Connais-tu l'art et l'industrie,
Ces efforts des cerveaux pensants
Connais-tu la sueur bénie
Des bras forts et des fronts puissants
Dieu? prière, travail, génie
Dieu? temples, l'atelier, les champs,
C'est encore l'église infinie
C'est le souffle humain, c'est la vie
Tout coin de terre est un saint lieu.
Il est partout, parlez à Dieu.

Connais-tu l'Amour, cercle immense
Sans limite dans ses ardeurs?
Connais-tu la sainte Espérance
Assise au chevet des douleurs?
Amour, espoir, bonheur, souffrance,
Ce qui palpite dans les cœurs,
C'est toujours l'église infinie,
C'est l'âme humaine, c'est la vie.
Tout coin de terre est un saint lieu.
Il est en vous, parlez à Dieu.

E.

Cette poésie a été écrite dernièrement en sommeil somnambulique par Mme J..., de Liége. On nous affirme que cette dame est incapable de comprendre le sens des pièces qu'elle obtient. Elle se lève la nuit, va à son secrétaire, écrit dans l'obscurité, puis se recouche. A son réveil seulement, elle prend connaissance du produit de sa médiumnité.

LE FOUR CRÉMATOIRE DE PARIS.

—

Les partisans de la crémation seront sans doute enchantés d'apprendre que le four crématoire du Père Lachaise, qui chômait depuis longtemps, fera cet hiver sa réouverture.

On y exécute depuis quelques jours les travaux préparatoires à l'adjonction de deux nouveaux fours; on fait aussi des réparations importantes nécessitées surtout par le peu de largeur de l'escalier.

L'entrée du monument sera agrandie et embellie.

Ainsi modifié et restauré, le four crématoire aura tout à fait bon air, avec ses hautes cheminées et ses dômes du style mauresque.

ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS

(11 septembre)

Les inhumations précipitées. — M. Bénard, de Saint-Germain-en-Laye, donne lecture d'un long mémoire sur les signes de la mort et les inhumations précipitées. L'auteur constate que la question n'a pas fait un pas depuis trente ans qu'on s'en occupe; il étudie les signes certains de la mort, en tête desquels se place la putréfaction et analyse les causes des inhumations précipitées, parmi lesquelles il faut surtout remarquer la négligence des médecins et des agents chargés de constater le décès. M. Bénard conclut en demandant :

1° que les instructions ministérielles sur ce sujet soient portées à la connaissance de tous ; 2° que les officiers de l'état civil soient punis quand on aura constaté qu'ils ont manqué à leur devoir; 3° que le médecin-vérificateur s'assure toujours *de visu* de la réalité de la mort. Les seuls signes infaillibles étant, et la rigidité cadavérique, et la putréfaction, le médecin ne délivrera son attestation que lorsqu'il aura constaté la présence de ces phénomènes. La rigidité pou-

vant se montrer avant la mort, il sera préférable d'attendre le premier signe extérieur de la putréfaction, la coloration verdâtre de l'abdomen. Enfin M. Bénard demande la création de dépôts mortuaires.

NECROLOGIE.

M. H. Richard, membre et secrétaire pendant de longues années de la *Peace Society*, de Londres, vient de mourir à l'âge de 76 ans. Il était membre du Parlement anglais. Depuis trois ans il avait été remplacé dans les fonctions de secrétaire et de rédacteur principal du *Hérald of Peace* par M. Jones. M. Richard avait en 1878 représenté la *Peace Society*, au Congrès de la Paix qui se tient à Paris pendant l'Exposition.

Jusqu'à son dernier moment, il a consacré son existence à l'œuvre de la paix.

C'est en partie à sa courageuse initiative que l'on doit d'avoir vu le règlement de l'affaire de l'Alabama confié à un arbitrage.

Il y a quelques mois à peine, il luttait au Parlement avec l'intrépide opiniatreté qui le caractérisait contre le parti militaire, au sujet du tunnel sous la Manche.

Il aimait sa patrie, mais il aimait davantage le bien de l'humanité. Il a sa place marquée parmi les meilleurs serviteurs de la paix.

NOUVELLES.

Un journal de Rome du 9 août dernier intitulé *Fanfulla della domenica* contient une lettre — défi ouverte adressée au professeur Lombroso par le professeur Chiaïa Ercole.

C'est une invitation très courtoise à vérifier scientifiquement la réalité de phénomènes spirites qui se produisent par l'intermédiaire d'une femme du peuple dans des conditions qui excluent toute idée de fraude.

Attachée sur un siége ou tenue fortement par les bras des curieux, elle attire les meubles qui l'entourent, les tient élevés en l'air comme le cercueil de Mahomet et les fait redescendre avec des mouvements ondulatoires comme s'ils obéissaient à la direction d'une volonté étrangère; elle augmente leur poids ou les rend plus légers, selon son bon plaisir; elle frappe, martèle les murs, le plafond, le plancher avec rythme et cadence, en répondant aux demandes des assistants; des lueurs semblables à celles du magnésium jaillissent de son corps, l'enveloppent, ou entourent les assistants témoins de ces scènes merveilleuses; elle dessine tout ce que l'on veut sur les cartes qu'on lui présente, chiffres, signatures, nombres, phrases, en étendant seulement la main vers l'endroit indiqué; si l'on place dans un coin de la chambre un vase avec une couche d'argile molle, on trouve après quelques instants, l'empreinte d'une petite main ou d'une grande main, l'empreinte d'un visage d'une admirable précision vu de face ou de profil de laquelle on peut, ensuite, tirer un masque en plâtre; on a conservé de cette façon les portraits d'un visage vu en différentes situations.

Cette femme s'élève en l'air, quels que soient les liens qui la retiennent, elle reste ainsi paraissant couchée dans le vide, contrairement à toutes les lois de la statique et semble s'affranchir de la loi de la gravité; elle fait résonner des instruments de musique, orgues, cloches, tambours comme s'ils étaient touchés par les mains ou agités par le souffle de gnomes invisibles.

Cette femme, en certaines occasions, peut grandir de plus de dix centimètres; elle est comme une poupée de gutta-percha, comme un automate d'un nouveau genre, elle prend des formes bizarres. Quand elle est liée, on voit paraître un troisième bras et nul ne sait d'où il vient; il commence une longue série de taquineries plaisantes; il ôte les bonnets, les montres, l'argent, les bagues, les épingles et les rapporte avec une grande adresse, une joyeuse familiarité; il prend les habits, les gilets, tire les bottes, brosse les chapeaux et les remet à ceux auxquels ils appartiennent, frise et caresse les moustaches et donne à l'occasion quelques coups de poing parce qu'il a aussi ses moments de mauvaise humeur.

C'est toujours une main grossière et calleuse (celle du médium est petite); elle a de grands ongles; elle est humide et passe de la chaleur naturelle au froid glacial du cadavre qui fait frissonner; elle se laisse prendre, serrer, observer attentivement lorsque le permet le degré de lumière de l'appartement et finit par s'élever, restant suspendue en l'air comme si le poignet était coupé.

M. Lombroso a accepté le défi et combine une rencontre avec son adversaire.

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO | 17e ANNÉE — No 9 | Liège, 1er Novembre 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Changement de rôles.

La clairvoyance des désincarnés est supérieure à celle des incarnés, ceci n'est pas un fait douteux pour ceux qui connaissent le spiritisme ; donc le rôle principal, le rôle d'inspirateurs et de directeurs appartient incontestablement et par la nature même des choses aux Esprits invisibles, tandis que celui d'inspirés et de dirigés appartient aux hommes ou Esprits visibles. Cette définition: l'homme est un Esprit incarné, un Esprit visible, est aussi claire que possible et elle renferme l'idée fondamentale de ce qu'il est et de sa destinée.

L'homme est un Esprit, il n'est donc pas un être temporaire que le hasard fait ou défait en vertu de telle ou telle circonstance particulière et purement matérielle ; il est un Esprit, donc il est quelque chose d'intelligent et actif en dehors des circonstances dont nous parlons et nonobstant ces mêmes circonstances. La naissance corporelle ne lui donne pas la vie, la mort corporelle ne la lui ôte pas ; dans le premier cas, c'est un vêtement charnel qui se forme pour lui ; dans le second c'est ce même vêtement qui devenu hors d'usage se déchire et se désagrège. L'Esprit vivait et agissait avant de s'en être revêtu, il vivra et agira de même après l'avoir quitté ; il vivra et agira mieux, car sa vie intellectuelle sera plus intense, son activité sera plus grande et plus clairvoyante.

Ce point bien compris et bien établi par l'enseignement des Esprits eux-mêmes, en concordance ou plutôt en harmonie parfaite avec la raison la plus sévère et la justice la plus exacte, l'homme doit nécessairement en recevoir une modification dans le sens du bien. Nous savons bien que dès l'abord cet enseignement peut laisser peu de traces, nous en avons des exemples nombreux ; mais nous savons aussi que rien ne se perd, que parfois une idée se cache au fond des consciences et qu'elle sait se montrer lorsque le moment est venu, et se rendre visible aux yeux qui ne la voyaient pas ou qui feignaient de ne pas l'apercevoir. C'est l'œuvre des Esprits qui ont pour mission d'éclairer les hommes.

Ils réveillent les pensées endormies et donnent du nerf aux idées qui semblent affaiblies par une trop longue inactivité ; cette inactivité, du reste, n'est qu'apparente, car l'idée travaille toujours dans le secret, lorsque ce n'est pas ouvertement; et en réalité elle ne se repose jamais. Toujours elle est mise en œuvre par des mains ou par d'autres, par des intelligences appartenant à tels ou tels milieux qui semblent faire leur partie à tour de rôle et suivant un plan tracé à l'avance. C'est un concert ; parfois c'est un ensemble harmonieux auquel prennent part tous les exécutants, tandis que, dans d'autres circonstances quelques uns seulement semblent s'occuper de leur partie au milieu du silence des autres.

D'autres fois, c'est une horrible cacophonie, quelque chose d'affreux et de discordant, point d'entente, point d'union, un chaos de pensées ennemies et d'actions barbares qui semblent devoir tout détruire et tout emporter. Désordre apparent comme aussi, dans d'autres cas, union apparente, car le monde terrestre est surtout le monde des apparences et on ne doit pas plus triompher trop vite d'une union faite dans ces conditions,

qu'on ne doit s'effrayer d'une discorde qui souvent a beaucoup plus d'apparence que de réalité. Pour toutes ces choses, il faut savoir aller au fond et ne pas s'arrêter à la surface ; l'homme est souvent forcé plus ou moins de s'arrêter à ce dernier parti, tandis que l'Esprit, par sa nature même et à l'aide de sa clairvoyance supérieure, peut saisir et creuser de vastes profondeurs.

Mais l'Esprit et l'homme peuvent ne faire qu'un dans leurs recherches ; ensemble ils peuvent sonder les questions les plus mystérieuses et les plus intéressantes en même temps, et en faire jaillir les solutions les plus satisfaisantes et les meilleures. Ensemble ils peuvent mener à bonne fin bien des progrès qui demeureraient en route sans cette alliance nécessaire, dans laquelle Dieu daigne venir se mettre en tiers. Avec elle on peut tout ou du moins beaucoup de choses, et sans elle on demeure faible, pauvre et dénué.

Jésus a dit: « Quand vous serez deux ou trois assemblés en mon nom, je serai au milieu de vous. » et Jésus avait la parole du Père, il avait le *Verbe de Dieu*, il était le *Verbe* du Tout-Puissant. Quand vous serez assemblés en mon nom, je serai au milieu de vous ! et ce mot « assemblés » ou « réunis » ne doit pas être attribué à des hommes seulement, il s'adresse aussi aux Esprits, car hommes et Esprits sont frères. Ils sont plus que cela, ils sont une même chose, puisque l'être est un, tour à tour homme et Esprit, mais l'union la plus admirable, la plus féconde dans les parages terrestres, est celle des hommes et des Esprits dans le but d'amener le progrès et la régénération.

L'union ainsi comprise est une prière, la plus sainte, la plus pure, qui, s'adressant à Dieu, lui dit par tous les actes et toutes les pensées : « Que votre règne arrive ! » Autre chose est de le dire par des actes et dans une féconde alliance de pensées, que de le répéter à satiété en de vaines paroles. Oui, l'assemblée des hommes et des Esprits en vue du bien de tous et du progrès universel a quelque chose qui dépasse l'humanité ou plutôt qui l'élève au-dessus de son niveau connu. Ne faut-il pas que l'humanité s'élève par degrés jusqu'à la hauteur du possible et cette hauteur n'est-elle pas sans cesse dépassée dans l'infini des infinis ? Mais n'allons pas nous perdre dans ces hauteurs incommensurables, dans ces abîmes de profondeurs tout éblouissants de lumière, demeurons dans la moyenne région où nous pouvons moralement respirer à l'aise et regarder avec calme sans être éblouis.

L'esprit d'aujourd'hui conduit l'homme d'aujourd'hui par la main, comme celui qui a de bons yeux fait œuvre de charité en guidant un aveugle par les chemins ; et l'Esprit d'aujourd'hui est l'homme d'hier, comme l'Esprit d'hier est l'homme d'aujourd'hui. C'est un perpétuel changement de rôles ; celui qui guida bien, ou du moins avec conscience, est bien guidé à son tour, et celui qui protège bien, sera bien protégé : C'est toujours la même loi, la même justice pour tous. A chacun selon ses œuvres.

L'orgueil, qui trop souvent domine l'homme et l'aveugle, l'écarte souvent du spiritisme parce que le spiritisme, le remettant à sa place, lui démontre qu'il n'est pas le premier être de la création qu'il n'en est pas le roi, comme on le lui a dit, pendant si longtemps, mais qu'il dépend de lui de le devenir. L'orgueil ne veut pas de guides ; il entend se conduire lui-même ; il n'écoute point les voix secrètes qui parlent dans les êtres qu'il domine et le poussent à s'insurger contre les représentations qui lui sont faites, qu'elles viennent du monde des hommes ou du monde des Esprits. Il en est cependant qui les écoutent quand elles viennent des hommes, car on reconnaît généralement qu'il ne faut pas faire fi des leçons de l'expérience, et cette expérience on la reconnaît aussi dans quelques personnes qui ont vécu et connaissent plus de choses que d'autres.

On écoute aussi, quoique dominé par l'orgueil, quelquefois du moins, les conseils intimes des Esprits invisibles, et cela surtout parce qu'on croit n'en être redevable à personne ; parce que ces pensées qu'on met en œuvre semblent être le produit personnel de l'intelligence de celui qui les reçoit. Mais qu'on lui dise que ce sont les Esprits qui l'inspirent et il y aura de quoi éveiller en lui la colère et le mépris ; cependant cela ne mérite ni mépris ni colère, à moins que la justice même ne mérite d'être traitée ainsi. Que l'orgueil se rassure, que la vanité s'apaise ! tous deux ont et auront toujours la satisfaction qu'ils méritent ; les vaniteux et les orgueilleux, quelques exhorbitantes que soient leurs prétentions, auront pleine satisfaction là-dessus ; ils recevront même plus qu'ils ne demandent, car ils sont loin de connaître toute l'étendue des biens qui doivent leur advenir.

Ils comprendront le néant de leur vanité et le vide de leur orgueil, et ils entreront dès lors dans une voie au bout de laquelle ils trouveront toutes les satisfactions désirables et les moyens les mieux assurés pour pénétrer plus avant dans le progrès qui doit faire le bonheur de tous. Pourquoi l'homme serait-il orgueilleux au point de méconnaître les Esprits qui l'assistent si manifestement par la pensée ? On dira qu'il méconnaît bien Dieu, son créateur et son père, et que conséquemment il peut bien méconnaître les

Esprits; cela est vrai, c'est un tort de la part de ceux qui se font de pareilles idées et c'est surtout un malheur.

On veut comprendre, mais vouloir comprendre au-delà de son intelligence est un leurre. Les Esprits sont compréhensibles pour quiconque veut réfléchir, et les Esprits conduisent à Dieu. On doit, dit-on le connaître : moralement dans le fond de son cœur, oui sans doute ; mathématiquement c'est autre chose, bien qu'on ne doive jamais désespérer de rien. Heureux celui qui sent Dieu en lui et qui pressent son propre avenir ! C'est tout ce que nous pouvons dire. Mais cet avenir lui-même, il est facile de le pressentir et de le connaître, puisqu'il est l'œuvre du présent, de le connaître dans ses grandes lignes et même dans quelques détails principaux.

Le travail de l'heure présente indique ce que sera l'œuvre de l'avenir ; l'homme n'est que par son œuvre et malheureux est celui qui ne travaille pas. Chaque homme a sa place marquée dans le monde terrestre, il a sa tâche tracée par avance ; qu'il la cherche, il la trouvera, et parfois ce sera elle qui viendra le chercher ; qu'il ne s'y refuse pas alors et il se sentira en quelque sorte transformé, sa marche s'assurera sur une voie battue, car à lui n'appartient pas le rôle de créateur. Tout homme, quelle que soit sa position et sans exception aucune, est guidé, dirigé, inspiré par des Esprits; on sait qu'il en est de tout rang et de toute qualité, mais on sait aussi qu'il existe entre eux une hiérarchie qui a pour base la justice la plus complète et un avancement réel.

S'il y a du mal sur la terre c'est qu'il est nécessaire, c'est que les hommes ne sont pas parfaits et qu'ils doivent naturellement supporter les conséquences de leur imperfection ; il y a des Esprits inférieurs qui se livrent à leur mauvais naturel, qui inspirent et font commettre des crimes, suscitent des vengeances, fomentent la discorde et la guerre. Il y a aussi des esprits plus élevés qui modèrent ces mouvements criminels et les arrêtent complètement dès que la justice est satisfaite et que les vieilles dettes sont entièrement payées.

C'est ainsi que les Invisibles gouvernent le monde et que les hommes sont, entre leurs mains et sous leur influence prépondérante, des instruments qui servent, chacun dans sa sphère d'action à l'accomplissement de la destinée générale. Si les hommes se faisaient une idée un peu moins fausse que celle qu'ils se font de la loi universelle, ils seraient moins orgueilleux et plus forts, moins vaniteux et plus confiants dans la vérité des choses. Ils ne craindraient pas de s'appuyer sur les Esprits, car les Esprits sont les représentant de Dieu et les ministres de ses volontés, et comme nous l'avons dit, les Esprits conduisent à Dieu.

Quand l'homme sera suffisamment instruit des choses du spiritisme, il saura ce que déjà il devrait savoir, la moindre objection à opposer, il saura que ce qu'il semble mépriser sous le nom des Esprits, c'est lui-même qu'il méprise. Il saura que l'influence secrète des Esprits, à laquelle il cherche à se soustraire, c'est la sienne propre qu'il anéantit dans un temps donné; en méprisant les Esprits, il appelle le mépris sur lui-même après sa désincarnation, lorsqu'il aura changé de rôle. Certainement si les hommes envisageaient les choses à ce point de vue, ils agiraient autrement qu'ils n'agissent vis-à-vis des Esprits !

Mais, dira-t-on, qui est-ce qui croit aux Esprits ?

Eux-mêmes d'abord et c'est l'essentiel, car sans cette connaissance d'eux-mêmes, ils n'auraient ni force, ni vertu, ni activité ; eux-mêmes et les hommes qui sont aptes à y croire. Nous allions dire assez intelligents pour y croire ; mais ce mot s'est arrêté à temps comme étant l'expression d'une vérité trop crue. Eh bien, oui ! le spirite possède une intelligence particulière ; il a l'intelligence des Esprits et la compréhension des fluides périspritaux. Il sait qu'il fut Esprit libre avant d'être lié à son corps charnel ; il sait qu'il fut tour à tour inspirateur et inspiré, qu'il redeviendra libre et agissant dans l'espace, et que c'est là l'histoire de tous les hommes.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

Une lettre de M. Morselli sur l'hypnotisme

Comme le lecteur aura pu en juger, je n'ai rien négligé pour m'éclairer sur la réalité des faits mis à la charge de l'hypnotisme. Entre autres personnes, je me suis adressé à M. le professeur Morselli de l'Université de Turin.

M. H. Morselli est la plus haute autorité actuelle de l'Italie en fait d'hypnotisme. Il est auteur d'un traité sur le magnétisme animal, qui a paru en 1886 (420 pages) et qui, je crois, va être traduit.

M. Morselli est le collègue de M. Lombroso ; il est médecin et dirige la clinique des maladies mentales. Je l'ai prié de vouloir bien me signaler les erreurs que j'aurais pu commettre à propos des faits qui se seraient passés en Italie.

M. Morselli m'a répondu le 14 mars 1888. J'extrais de sa lettre les passages suivants :

« J'ai reçu vos articles sur la question des

dangers de l'hypnotisme, soulevée par M. le représentant Thiriar, en Belgique, *et je suis presque en tout de votre avis* (souligné dans le texte ; M. Morselli ne me dit pas sur quel point il y aurait des divergences...) Le dernier chapitre de mon livre sur le magnétisme est entièrement destiné à démontrer combien l'interdiction de l'hypnotisme est étrange et opposée à tous les principes de liberté morale et politique...

» Quant aux accidents attribués aux manœuvres de M. Donato, je partage votre manière de voir. Il n'y a eu que de l'exagération, du parti-pris et de la jalousie. On a vu alors des hommes qui, quatre jours auparavant, ne savaient ce que c'était que l'hypnotisme et qui croyaient que les phénomènes obtenus par Donato étaient pure *friponnerie* — textuel — s'ériger en juges de la question et la résoudre sans avoir aucune connaissance théorique ou pratique. — Cette phrase pourrait s'appliquer à bon nombre de Belges qui non-seulement s'érigent en juges, mais acceptent d'être juges, ce qui est encore plus téméraire.)

» J'ai une clientèle très étendue pour les maladies nerveuses et mentales, je dirige la clinique psychiatrique, j'ai vu presque toutes les expériences de Donato, j'ai questionné un grand nombre d'individus hypnotisés par lui, j'ai moi-même depuis huit ans étudié l'hypnotisme, et j'ai répété des centaines et des milliers d'expériences; je n'ai presque jamais vu aucun danger dans l'hypnotisation. C'est moi qui ai traité et soigné ce fameux officier qui, *ayant été hypnotisé par un jeune homme* — NULLEMENT PAR DONATO — tombait dans des accès de sommeil, et avait une simple exagération des réflexes spéciaux, et sur lequel on a créé la légende de l'avoir vu courir après les lanternes des fiacres. J'ai fait démentir dans les journaux les bruits qui couraient sur son compte. Quelques grammes de bromure de potassium eurent raison au bout de deux ou trois jours de son hypnose spontanée. Depuis lors il s'est marié et se porte très bien. — (Décidément l'histoire de l'officier aux lanternes ne place pas sous un jour favorable la véracité scientifique de M. le professeur Lombroso, et nous comptons bien, qu'après ceci, on n'en fera plus état en Belgique. — Nouvel avis à ceux qui puisent leurs renseignements pêle-mêle dans le premier livre venu et avancent les faits sur la foi d'un nom, d'un nom étranger surtout, comme si ce qui vient de loin était plus digne de croyance. Tacite l'a dit : *majore e longinguo reverentia).*

« *Il m'est pénible de vous confirmer que je n'ai pu constater aucun des faits sur lesquels s'est appuyé M. Lombroso pour mener sa campagne contre l'hypnotisme.* Mais je suis convaincu que l'hypnotisme manié par des mains imprudentes peut être dangereux ; j'ai vu quelques effets morbides sur des individus neuropathiques et sur des hystériques. Mais aucun des sujets de M. Donato n'a jamais publié de protestation contre lui. M. Donato est trop habile pour ne pas savoir prévenir ces accidents, l'hypnotisme portant en lui-même sa force préventive. (Voilà certainement un passage décisif, et qui confirme de tout point ma thèse. Pour bien hypnotiser, il faut être hypnotiseur. — Voir dans ma VIIe lettre, M. Lombroso donnant des maux de tête à des étudiants. Les bons hypnotiseurs, si j'en juge par ce que je sais, doivent être rares. C'est assez dire que réserver l'hypnotisme aux médecins constituerait un véritable danger public. Il n'y en a peut-être que quelques-uns sur cent qui aient ou puissent acquérir l'aptitude requise. Il faut que tout hypnotiseur soit responsable de ce qu'il fait. L'irresponsabilité pour des individus en vertu d'un diplôme, est un anachronisme. Mais elle l'est surtout en Belgique, où les diplômes peuvent être délivrés sans aucune espèce de contrôle, par les premières personnes venues. La loi même est telle qu'une faculté de médecine peut être composée de tous gens qui ne seraient pas médecins)...

» Vous avez mille fois raison de vous élever contre la légende créée par l'Ecole de la Salpêtrière. *L'hypnotisme n'est pas une névrose, pas plus qu'il n'est une maladie* (souligné dans le texte.) Pour le dire, il faut ne rien comprendre à la psychologie ni à la pathologie mentale... M. Charcot est un grand médecin, probablement le plus grand qui vive actuellement, pour ses travaux en neurologie. Mais je crois qu'il n'est pas assez psychologiste. Il y a plus ; *je pense que ce sont les élèves qui ont exagéré les idées du maître* : je fais allusion à Mrs Binet, Féré, etc...

» En ce moment je lis vos critiques sur la médicamentation à distance. Voilà une autre illusion des médecins qui ne savent pas expérimenter en psychologie... Ce sont de vraies folies qui prennent les soi-disant savants à certaines époques ; c'est une épidémie d'illusionisme...

Quant on lit ces étranges choses débitées par des docteurs tels que Mrs Luys, Bourru, Burot, on ne sait s'il faut rire ou pleurer. Poursuivez votre croisade au nom de la logique et du bon sens ; vous m'aurez toujours pour allié. »

Je crois que ces passages seront lus avec intérêt par tous ceux qui s'occupent aujourd'hui des questions touchant à l'hypnotisme et qui auront lu mes lettres à M. Thiriar.

(Journal de Liége.) J. DELBŒUF.

HYPNOTISME ET MAGNÉTISME.

Le docteur Hubert, de Louvain, publie dans la *Revue médicale* qu'il dirige avec le docteur Verriest (numéro du mois d'août), une causerie spirituelle intitulée : *Autour du magnétisme*. Nous y remarquons le fait suivant :

« Peut-on magnétiser de loin? — J'ai ri de cette prétention. Je n'en ris plus. On commence parfois de rire de choses dont on finit par s'effrayer. Mme V... m'a fait voir un jour qu'il ne faut rien nier *à priori*.

Nous causions dans l'angle d'un grand salon. On dansait dans ce salon et dans les salons voisins, et à travers le tourbillon, par moment nous pouvions apercevoir nous tournant le dos, au fond du salon voisin, une jeune fille, Mlle X..., qui s'était prêtée, dans la soirée, à des expériences de magnétisme. Le bourdonnement assourdissant de la danse, des voix, de la musique, empêchait absolument que notre conversation, à voix basse, parvînt dans l'autre salle, et d'autre part je m'étais assuré qu'aucune glace indiscrète ne pouvait établir de communication optique entre mon interlocutrice et Mlle X...

— Vous affirmez, dis-je à Mme V..., que votre empire sur Mlle X... s'exerce même à distance; pouvez-vous l'attirer d'ici près de vous ?

— Certainement, et lui faire faire tout ce que je voudrai. Seulement, pour écarter toute idée de connivence, vous dicterez vous-même ce que vous désirez lui voir exécuter.

— Eh bien, que Mlle X... vienne prendre votre éventail, danse avec le monsieur qui se tient accoudé à la cheminée, puis vous rapporte votre éventail et je me déclare satisfait.

— Cela va être fait à l'instant.

— Pardon! laissez-moi choisir mon moment : l'expérience sera d'autant plus décisive que je l'aurai entourée de précautions plus méticuleuses.

— Soit, quand vous voudrez.

Quelques minutes plus tard, saisissant le moment où Mlle X... était lancée dans une conversation très animée, je dis à mon interlocutrice : Maintenant, s'il vous plaît.

Sans faire un geste, Mme V... darda son regard vers la jeune fille qui nous tournait toujours le dos et à l'instant même, celle-ci interrompait sa conversation, se retournait comme si on lui avait touché l'épaule, venait à nous et sans un mot, sans un regard, prenait l'éventail, allait faire deux tours de danse avec le monsieur en question et rapportait l'éventail... »

(Gazette de Liége, 12 octobre 1888).

LA CONFESSION.

Les partisans du dogme catholique de la confession savent-ils bien quand et comment l'Eglise institua la confession qu'elle appelle le sacrement de la pénitence? Nous pensons que non; c'est pourquoi nous les prions de nous écouter, car c'est l'histoire qui parle et non pas nous.

Selon l'historien Martin Laguna, chanoine de Lérida, et autres auteurs, la confession auriculaire ne fit son apparition qu'en l'année 758 et ne fut pratiquée qu'en Orient. Les autres chrétiens ne la connaissaient pas.

Ce ne fut qu'en 1215 que le concile de Latran la proclama comme loi de l'Eglise simultanément au dogme de la Transubstantiation par lequel il est ordonné de croire que l'hostie consacrée et Dieu lui-même sont une seule et même chose.

Pendant les premiers siècles, les chrétiens ne se confessaient pas; mais quelques-uns d'entre les Payens qui se convertissaient au christianisme éprouvaient la nécessité de confesser leurs crimes. Peu à peu, cet usage s'établit si bien, que l'Eglise finit par faire une obligation stricte de ce qui n'avait été qu'un acte spontané de quelques enthousiastes des premiers siècles.

On peut lire dans les œuvres de l'abbé Guillois qu'à l'occasion des mystères de Jupiter, de Vénus et de Bacchus, les Payens se confessaient à des prêtres qui, pour symboliser le secret qu'ils devaient garder, portaient une clef suspendue aux épaules.

C'est pourquoi les premiers Payens qui se convertissaient au christianisme, accoutumés aux formes extérieures et matérielles du culte qu'ils abandonnaient, ne pouvant pas facilement se contenter du spiritualisme chrétien, commencèrent par élever des autels sans images; ensuite, peu à peu, ils rendirent un culte aux images, et insensiblement en suivant cette direction, l'Eglise catholique en est arrivée au point où elle se trouve.

Comment peut-il se faire que la confession ne fut pas établie dès les premiers jours du christianisme? Pourquoi donc après la mort du Christ, ses disciples ne s'en inquiétèrent-ils nullement?

Pourtant ils avaient été ses contemporains ou bien ils avaient vécu à une époque très rapprochée de lui : ils ne pouvaient avoir oublié ou dénaturé le caractère de son enseignement.

La réponse à ces demandes est à notre avis très simple. Les apôtres et les premiers disciples étaient simples et dépourvus d'ambitions terrestres ; c'est pourquoi les premiers temps de l'Eglise furent purs. De nos jours le spiritisme

entre en scène avec l'ambition légitime de remettre en honneur cette pureté primitive.

Il a suffi aux Conciles de découvrir dans une Epître de l'apôtre Saint-Jacques les paroles : « *Confessez-vous les uns aux autres* » pour que plusieurs siècles après sa mort, ils se crussent autorisés à s'arroger le droit d'absoudre les péchés, chose qui ne les regardait d'aucune manière. De même ils se fondèrent sur les paroles de Jésus, rapportées dans l'Evangile selon Saint Mathieu : « *Ce que vous délierez sur la terre le sera dans le Ciel* » qui ne signifient pas autre chose sinon que ceux qui pratiqueront la doctrine de Jésus d'après l'enseignement des apôtres obtiendront la liberté de l'Esprit sur la terre et dans le ciel et seront délivrés du joug de leurs mauvais penchants.

Ajoutons que ces paroles ne se rencontrent que dans ce seul évangile parmi les soixante qui ont été écrits ; que presque tous furent l'œuvre de personnes qui n'avaient pas connu Jésus et qui les écrivirent très longtemps après sa mort. Sur ce nombre l'église en choisit quatre qu'elle déclara sacrés ou canoniques ; et cependant aucun des Apôtres n'était plus vivant lorsqu'ils furent écrits. Ce ne sont donc que des relations passées de bouche en bouche, confiées à la mémoire plus ou moins sure des fidèles !

C'est une chose bien certaine que pendant plusieurs siècles il n'y eut pas de confession auriculaire. Alors quel a été le sort de tous ces fidèles qui n'ont jamais été absous de leurs péchés ? L'enfer, sans doute, puisque l'Eglise soutient que sans la confession il n'y a pas de rémission ou de rédemption.

Si la confession était une chose si nécessaire, pourquoi donc Jésus ne l'a-t-il pas établie avant de mourir ? C'était de son devoir strict ; et pourtant, dans les Evangiles, qui sont la seule histoire de sa vie que nous possédions, il n'en est pas question. Il n'a prêché que l'amour de Dieu et la charité entre les hommes, en affirmant que ce précepte contenait toute la loi et les prophètes.

Sans tenir compte de l'immense majorité masculine des catholiques qui ne vont pas à confesse et qui par conséquent — selon l'Eglise — sont damnés, que dira-t-on des quatre cinquièmes de l'humanité vivante, qui certes ne se confessent pas, parce qu'ils préfèrent leur religion à toute autre ; et ensuite que doit-on penser de tous les milliers de millions d'hommes qui ont vécu avant l'institution officielle de la confession, qui comme nous l'avons dit, n'eut lieu que vers la moitié du huitième siècle ? Selon la logique de l'Eglise, ils doivent être tous damnés. Cela suffit pour se faire une idée de l'énormité des dimensions de l'épouvantable brasier dans lequel le Père de Bonté et d'Amour infinis rôtit ses enfants !

Notre destinée nous appelle vers une perfection relative, par la pratique de la vertu ; on n'y parvient qu'à la suite d'épreuves pénibles qui durent des siècles. L'homme marche comme il lui est possible, dans ce sentier tracé devant lui, en tombant souvent, en se relevant pour tomber et se relever encore jusqu'au moment où il ne tombera plus ; car en avançant son Esprit acquiert incessamment de nouvelles forces. C'est ainsi que Dieu l'a ordonné par sa loi éternelle; et elle s'accomplira éternellement sans le concours d'aucune Eglise.

(La Perséverancia.)



Quelques considérations sur le Matérialisme.

C'est une erreur profonde, et qui tend à se propager, que la science conduit au matérialisme. Ce n'est pas la science qui est coupable de l'erreur, mais les déductions trop hâtives qu'en ont tirées certains hommes.

... Non, non, chers matérialistes, ce que vous avez acquis n'est pas perdu, ce n'est pas inutilement que vous avez passé tant d'heures à chercher les secrets de la vie; mais à côté de vos observations, il est d'autres faits à noter qui ont à juste titre la prétention d'être scientifiques; un vaste champ est ouvert aux investigations de votre esprit. Ces faits-là sont des faits naturels obéissant à des lois; ils ont le droit d'être placés dans la balance et de peser dans les déductions que vous tirez des choses observées. Notez, recueillez les faits de tous genres, et alors seulement établissez des systèmes.. — Les systèmes ne peuvent pas être éternels; ils doivent se modifier selon les nouveaux progrès de la science. Vous n'avez vu que très superficiellement la question spiritualiste, et aussitôt vous pliez bagages et vous vous dites :

« J'en sais assez, j'en ai vu assez; je ne comprends pas : donc c'est impossible. Ces gens-là (les spirites), ce sont des fous, des hallucinés. Vive le positivisme ! »

... Vive le positivisme ! Eh bien, nous sommes d'accord. — Nous disons avec le philosophe indou :

On doit étudier pour connaître,
Connaître pour comprendre,
Comprendre pour juger.

Je voudrais que l'on me dise qui est le plus positif de celui qui étudie pour connaître et qui ne juge qu'après avoir vu, compris et vérifié les

faits, — ou de celui qui, se drapant dans son orgueil, croit avoir atteint les dernières limites de la science, et se refuse d'étudier, sous prétexte que cela ne peut pas être parce qu'il ne comprend pas.

Il y a tant de choses qui pourraient ne pas être et qui cependant existent.

Les faits ont un positif incontestable.

Quelle est la méthode scientifique?...

N'est-ce pas l'observation des faits? C'est sur les faits acquis que l'on établit des hypothèses, que l'on adopte ou que l'on rejette, selon que les expériences viennent les confirmer ou les détruire.

Est-ce autrement qu'agissent les spirites sérieux?...

Je suis bien peu de chose pour oser envisager ces questions. Aussi n'est-ce que l'ébauche d'une étude que ceux qui me liront pourront compléter; et puis, c'est surtout à mes enfants que je m'adresse; devant eux, je puis penser tout haut, examiner, comparer, tout en ayant la conscience de mon insuffisance...

Les matérialistes attribuent tout à la matière et à la force, tout en disant qu'ils ne connaissent pas la matière dans son essence et qu'ils ne connaissent la force que par ses effets et sa transformation incessante.

Les spiritualistes, tout en étant d'accord avec eux sur les effets de la matière et de la force, admettent en outre un principe spirituel qu'ils connaissent aussi par les effets : la pensée, la volonté, etc.

Les spiritualistes disent que le principe intelligent se manifeste au moyen de la matière qui lui sert d'instrument pour matérialiser en quelque sorte la pensée et la rendre perceptible.

Quelle est l'hypothèse la plus conforme à la raison?...

... L'opinion des spirites qui voient dans le cerveau un instrument soumis à l'esprit ou bien l'idée des matérialistes qui disent que c'est le cerveau lui-même qui secrète la pensée et serait ainsi l'auteur des plus merveilleuses conceptions du génie humain.

Si les matérialistes ont raison, c'est que le temps des miracles n'est pas encore passé, me semble-t-il.

Par quelle loi peut-on donner ce qu'on n'a pas?...

Par quelle loi les circonvolutions du cerveau enfanteraient-elles tout ce qui leur est le plus diamétralement opposé?... La nature ne nous donne de cela nul exemple.

. . . .

Quant à la survivance de notre individualité après la mort, ce n'est plus une simple hypothèse puisqu'elle est confirmée par des faits anciens et récents et que chacun peut expérimenter soi-même pourvu que l'on veuille s'en occuper sérieusement.

Ces expériences peuvent être renouvelées, je dirai à volonté, et leur ensemble peut nous donner des idées exactes et précises sur notre existence d'outre-tombe.

— De même que la matière et les forces ne périssent pas, mais subissent sans cesse des transformations, de même notre esprit, notre pensée, notre moi, enfin, débarrassé de la grossière enveloppe matérielle se transforme, vit d'une vie plus large : les conceptions intellectuelles s'effectuent plus grandement.

Voilà ce qui peut, pour chaque mortel, n'être plus une hypothèse mais une réalité qu'on peut toucher du doigt.

Mme ERSYLIE D...

(*Essai de philosophie universelle.*)

L'ESPÉRANCE.

Immortelle et sainte espérance,
Salut! de te servir les anges sont jaloux.
Tu soutiens à la fois la vieillesse et l'enfance.
Je t'aime... laisse-moi prier à tes genoux.

D'un seul de tes soupirs tu calmes la souffrance.
Pour tous les malheureux ton sourire est si doux!
Non, tu ne connais pas l'injuste préférence.
Jusque dans les prisons tu descends avec nous.

Sur la terre s'il est un superbe en délire,
Qui, niant l'âme et Dieu, résiste à ton empire,
De ton sein maternel, tu ne l'as pas banni.

Espérons... et toujours à ton appel fidèles,
Nous saurons admirer sur tes célestes ailes
Les merveilles de l'Infini.

L'esprit frappeur de Carcassonne.
Médium T. JAUBERT.

NECROLOGIE.

Le Religio-Philosophical Journal, de Chicago, du 21 juillet, annonce la mort de M. Hiram Sibley, de Rochester (New-York).

M. Sibley avait établi plusieurs lignes télégraphiques aux Etats-Unis. Il possédait une grande fortune. Il y a huit ou neuf ans, il fit des investigations sur les phénomènes spirites par la médiumnité de C.-E. Watkins, et, conjointement avec le juge Shuart de Rochester, il obtint l'écriture directe dans des conditions qui ne lui permirent pas de douter de l'existence d'une force intelligente, indépendante du médium.

Ayant entendu parler de cela, le littérateur Epes Sargent lui écrivit de Boston en lui demandant quelques détails. M. Sibley répondit :

« J'ai offert à M. Watkins une forte somme d'argent (50.000 dollars), que j'ai proposé d'assurer à sa femme et à ses enfants, s'il voulait me faire connaître le truc, si truc il y avait, au moyen duquel était produite la manifestation ; en outre, j'ai offert de lui donner des garanties, s'il le désirait, que je ne divulguerais pas son secret. Je suis prêt à répéter maintenant l'offre à n'importe quelle personne qui peut exposer ou expliquer le truc, si truc il y a. »

Cette offre, M. Sibley ne l'a jamais retirée ; mais tous les essais pour produire le phénomène dans les mêmes conditions de la part de prestidigitateurs et autres exposeurs ont échoué complètement.

CORRESPONDANCE.

Seraing, le 21 octobre 1888.

Messieurs et chers coreligionnaires,

Permettez-nous d'avoir recours à la publicité de votre journal pour faire appel au dévoûment généreux de vos lecteurs à l'appui d'une œuvre de propagande spirite que nous nous proposons d'entreprendre.

La *Société spiritualiste* de Seraing voulant utiliser au mieux des intérêts de la doctrine les fonds dont elle dispose, a résolu de constituer une société civile pour la construction d'un local destiné aux réunions de la Société spirite, aux conférences ou instructions publiques et à l'établissement d'une bibliothèque spirite et populaire. Mais pour réaliser ce beau et utile projet, il lui manque 2000 francs qu'elle demande à emprunter par actions de dix francs, sans intérêts et remboursables en cinq années par tirage annuel de quarante actions.

Le versement des souscriptions n'aurait lieu qu'après la constitution définitive de la société civile, par acte notarié.

Les adhésions seront reçues au siége de la Société, rue Vecquée, 1, à Seraing, chez les secrétaire et trésorier ou au bureau du journal jusqu'au 31 décembre prochain.

Veuillez agréer, Messieurs, avec l'expression de nos fraternels sentiments nos remercîments anticipés.

Pour la Société spiritualiste :

Le Secrétaire, JULES GAYE. — Le Trésorier ff. de Président, O.-C. HOUART.

* * *

Monsieur le directeur du *Messager* de Liége,

Votre numéro du 15 octobre dernier contient une poésie intitulée : *Il est partout*, écrite dernièrement, dites-vous, en sommeil somnambulique par Mme J..., de Liége.

Cette poésie est de M. Eugène Nus. Elle est l'une des plus belles de son splendide ouvrage *Les dogmes nouveaux*, édité chez Dentu à Paris.

C'est donc un souvenir soit chez cette dame dont vous parlez, soit chez l'Esprit qui la lui a dicté.

Je compare et trouve à la troisième strophe au lieu de : Dieu? prière, travail, génie :

Deux prières : travail, génie. Deux temples : l'atelier, les champs.

Dans la seconde strophe, il faut lire au lieu de :
L'azur, étoile de la nuit...
L'azur étoilé de la nuit...

Veuillez agréer, etc.

Mme H. V. B.

NOUVELLES.

La Chaîne magnétique du 15 septembre cite des faits irrécusables qui prouvent que la fascination est parfois employée par le lion pour amener vivants dans son repaire, les hommes et les animaux dont il veut faire sa pâture à son aise.

Le roi du désert magnétise ses victimes en passant rapidement près d'elles ; revient, passe et repasse en se rapprochant, finit même par les pousser un peu. L'homme ou l'animal est alors à l'entière discrétion du lion qu'il suit comme un chien suit son maître. Il devient sa proie lorsque la faim se réveille chez le carnassier.

Au dire des Arabes, l'homme fasciné peut échapper à la puissance magnétique en question s'il a l'adresse de donner un fort coup de bâton sur le dos du lion qui s'éloigne alors sans faire à l'homme le moindre mal.

Gérard, le tueur de lions, qui a vécu si longtemps en Algérie, déclare dans son livre que les Arabes sont unanimes pour reconnaître le pouvoir fascinateur du lion ; mais que, quant à lui, il ne s'est jamais senti entraîné par le roi des animaux. Il employait, il est vrai, à son égard des procédés qui coupaient court à toute velléité de fascination.

Il raconte toutefois dans ce livre un fait de fascination exercé par le lion sur l'animal, fait dont il a été témoin. Faisant partie d'un corps de troupes qui opérait dans la province de Constantine et se trouvant à l'arrière-garde on lui signala un lion qui venait de passer dans l'intervalle qui se trouvait entre les compagnies en marche. Ce lion était accompagné d'un bœuf qui le suivait. Gérard avait pris sa carabine et s'était mis aussitôt à la poursuite de ce lion que suivait toujours le bœuf qui s'arrêtait quand le lion s'arrêtait. Profitant de ce qu'un ravin se trouvait entre lui et le fauve, Gérard fit feu sur ce dernier qui roula dans le ravin et rendit du même coup la liberté au bœuf.

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — N° 10 Liége, 15 Novembre 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

LE PESSIMISME

Gardez-vous de cette terrible maladie morale qui dessèche les cœurs et abat les courages. Malheureusement, elle tend à se propager avec une rapidité inquiétante surtout parmi les classes les plus éclairées.

A quoi faut-il attribuer cette épidémie de découragement ? A diverses causes dont les principales sont le manque de toute foi, de tout objectif religieux, et l'oisiveté. C'est surtout l'affaiblissement des croyances en Dieu et en la vie future qui jette l'homme dans cette apathie funeste, dans cette prostration débilitante qui lui enlève tout ressort moral et le met dans l'impossibilité d'entreprendre aucune action utile à lui-même et aux autres. On se dit souvent — et qui n'a pas entendu dans son entourage répéter cette parole de désespoir ? — « A quoi bon ? » « A quoi bon travailler ? » « A quoi bon aimer ? » « A quoi bon se dévouer pour les êtres chéris ? » « A quoi bon s'évertuer pour leur assurer une situation convenable dans le monde ? » « Tous nos efforts, toutes nos peines, tout notre laborieux travail à quoi aboutiront-ils ? » « A souffrir quelque temps dans notre misérable prison de chair et ensuite à disparaître un jour du nombre des vivants sans qu'il reste quoi que ce soit de nous-mêmes et de nos actions, qui seront oubliées en même temps que disparaîtra la génération au milieu de laquelle nous les avons accomplies. »

Il n'est pas surprenant qu'avec de semblables idées l'homme tombe dans l'affaissement et se laisse aller à un irrémédiable désespoir. Mais heureusement toutes ces tristes affirmations du pessimisme sont absolument erronées. Non, nous ne mourons pas tout entiers ! Non, notre âme n'est pas anéantie lorsque notre misérable dépouille corporelle tombe en décomposition ! Notre *moi* subsiste par delà la tombe ; notre conscience, notre activité, notre désir de connaître et de travailler ne fait qu'augmenter alors que nous sommes enfin débarrassés des entraves de la matière. Alors l'espace est à nous ; le grand laboratoire de l'invisible s'offre à notre activité centuplée par la certitude de notre existence éternelle. Alors nous sentons que nous sommes véritablement des personnalités, des volontés, et que rien ne peut nous empêcher de développer nos facultés, soit que nous nous occupions à inspirer et à aider ceux que nous avons laissés sur la terre lors de notre disparition corporelle ; soit que nous entreprenions de nouveaux travaux fluidiques au sein de l'élément inexploré qui nous sert désormais de matière pour exercer notre activité, nous constatons avec une immense satisfaction que nous sommes bien nous-mêmes et que rien ne peut nous enlever notre individualité.

Cette pensée réconfortante de l'existence d'outre-tombe et de la pérennité de notre moi conscient est bien faite pour combattre efficacement les noires obsessions du pessimisme. En effet si nous sommes si tristes au milieu de nos doutes poignants, c'est que nous désespérons de retrouver jamais les êtres si chers que nous avons perdus. La mère sans foi pleure son enfant surtout parce qu'elle craint de ne plus le revoir ;

l'ami verse des larmes sur la tombe de son ami et se laisse aller à la sombre désespérance parce qu'il redoute que ces liens formés durant les trop courts instants de l'amitié ne soient rompus pour toujours ; la compagne tendre et aimante sanglote et se désespère sur le cercueil de son époux tant aimé et se croit à jamais séparée de lui. Et tous ces malheureux tombent dans un mélancolique abattement ; les joies et les plaisirs de la terre n'existent plus pour eux, ils ont le cauchemar de la destruction qui les poursuit partout et achève de briser les derniers ressorts de leur âme ; et ils s'en vont tristement vers le trou béant de la tombe où ils ont vu disparaître un à un tous les êtres aimés.

Relevez vos cœurs, vous tous qui souffrez et que le désespoir envahit ; réagissez contre vous-mêmes ; faites un appel énergique à votre volonté, et toutes ces images délirantes se dissiperont comme les sombres nuées au lever d'un soleil radieux. Songez et croyez fermement que les êtres que vous pleurez sont seulement invisibles, mais non absents. Soyez persuadés que lorsque le moment sera venu pour vous d'aller les rejoindre, vous les retrouverez sur le seuil du monde fluidique, qu'ils vous accueilleront à votre arrivée dans la nouvelle patrie, et qu'ils seront d'autant plus heureux de vous ouvrir leurs rangs que vous aurez supporté avec plus de courage les longues heures de la séparation et que vous n'aurez pas désespéré de la puissance et de la bonté de Dieu qui se plait toujours à réaliser dans la mesure du possible les légitimes aspirations de ses créatures.

En attendant que vous retrouviez vos chers disparus, créez-vous de nouvelles relations parmi les incarnés : ne vous absorbez pas dans votre douleur. Il est bon de vivre avec ses semblables, de faire avec eux échange de pensées, de les aider à surmonter les difficultés de la vie, de vivre en un mot, comme des frères qui se prêtent un mutuel appui. La charité après la foi est une précieuse ressource contre les tristesses de la vie terrestre et les poignants regrets des séparations inévitables. Nous vous le disons dans votre intérêt et en vérité : toute bonne pensée à l'adresse de vos semblables, tout acte ayant pour but de les aider physiquement ou moralement à supporter leurs peines ou leurs misères est en même temps pour vous un stimulant actif qui déterminera dans vos âmes une salutaire réaction contre les tristes souvenirs du passé, et les chagrins de l'heure présente. Oui, créez-vous une famille artificielle vous qui avez perdu la famille naturelle. Il y a dans le monde tant de cœurs brisés disposés pour aimer qui ne demandent pas mieux que d'unir leurs tristesses aux vôtres pour lui faire une joie douce et mélancolique ! Et puis cette union des cœurs qui ont souffert et se reprennent à espérer agit puissamment sur les fluides, les met en vibration, et vient se répercuter jusque dans le milieu que nous habitons et nous vos amis, de l'espace, dont la constante préoccupation est de vous voir marcher dans la voie du perfectionnement moral, nous sommes heureux de constater ces rapprochements fraternels, prélude et avant-coureurs de la fraternité et de la solidarité universelles. Aimez donc les vivants tout en pensant à vos morts et vous triompherez ainsi de cette terrible plaie morale le pessimisme, et l'humanité confiante dans l'avenir, forte de l'union de tous ses membres, marchera d'un pas délibéré vers la conquête de ses immortelles destinées.

Par médiumnité,
CÉPHAS.

CONGRÈS SPIRITE DE BARCELONE.

La Revue du 15 octobre publie l'important discours prononcé le 11 septembre par M. Jean Hoffmann, docteur en philologie à Rome, au Congrès international de Barcelone (Espagne).

Nous en extrayons les passages suivants :

« Tout nous invite donc à nous aimer, à nous entr'aider ; c'est la nécessité du progrès, du besoin d'ouvrir notre cœur à toutes les grandes et nobles aspirations de l'âme, de la solidarité qui nous lie, du besoin que tous ont de tous, de notre cœur, de notre raison, de notre intérêt même. Ah ! qu'il serait beau, tandis que les adversaires de la Doctrine se moquent de nos efforts, de notre but, de voir tous les spirites de bonne volonté se tendre la main, s'associer sincèrement, loyalement, sans arrière-pensée pour travailler désormais avec la même ardeur, à la même œuvre et annoncer la vérité à ceux qui l'ignorent, éclairer le chemin de l'avenir devant ceux qui ne voient de toute part qu'abîme et ténèbres ! Telle est la tâche qui doit nous décider à sortir de notre isolement, à nous grouper en un solide faisceau, à travailler incessamment, sans faiblesse, sans crainte, avec amour et confiance ; souvenez-vous, mes frères, de l'apologue des verges. Notre œuvre n'atteindra son parfait développement que le jour où toutes les forces, aujourd'hui éparses, se seront associées pour poursuivre d'un commun accord le même but.

... Dans la lutte : du progrès contre l'ignorance, la superstition, le scepticisme, l'orgueil, les avances barbares des institutions désormais

pourries du moyen-âge, du dogmatisme de la science officielle, de l'intolérance des églises constituées, des invectives des adversaires de la liberté de conscience, des railleries des ignorants et des envieux, de l'art ténébreux de celui qui sème la défiance et la haine entre nation et nation, entre frères et frères, nous répondons avec l'exemple imperturbable et sublime de nos sentiments de solidarité fraternelle, de notre tolérance, de nôtre amour inébranlable pour tout ce qui est vrai, bon et beau. Entre spirites, il n'y a pas de nationalité ; il n'y a ni Espagnols, ni Français, ni Allemands, ni Anglais, ni Russes, ni Italiens. Pour les spirites, il n'y a pas même de sauvages ; le but de notre œuvre nous fait franchir d'un seul bond les frontières politiques, ces entraves à l'accomplissement de la grande œuvre humanitaire d'il y a un siècle, de nos frères de la France. Nous sommes tous fils de la grande nation universelle, de cette grandiose patrie qui, à son tour, dans le Grand Tout de la vie n'est qu'une humble et petite partie de la république sidérale.

... Frères, savez-vous ce que c'est que le Spiritisme dans la vie perfectible de l'humanité ? Précisément c'est le centre de gravitation morale auquel aboutissent la recherche du meilleur et du plus parfait, la marche incessante de l'humanité terrestre vers l'universalisation, vers la communion des âmes dans la sainte et divine harmonie de l'éternel concert des êtres et des mondes.

... Il y a près de quatre siècles, le grand, l'immortel voyageur génois, Christophe Colomb, déployant l'étendard de Castille sur les navires que la noble Espagne avait mis à sa disposition leva l'ancre pour marcher intrépidement à la découverte d'un nouveau monde ; pour l'honneur de tous mes frères espagnols, je souhaite que de cette glorieuse terre parte de même, aujourd'hui, l'éblouissante étincelle qui illumine l'ancien monde des idées et nous amène à la découverte d'un nouveau règne, celui de la charité, de la liberté, de la fraternité et de la solidarité universelle. »

FAITS SPIRITES.

Dans une maison de la rue des Bourguignons, à Rome, se réunissaient souvent dans un but amical quelques jeunes gens qui, plus d'une fois, s'étaient entretenus de spiritisme. Il arriva qu'un jour on proposa de faire quelques expériences typtologiques. Les voilà bientôt tous réunis autour d'une table. Parmi nos jeunes gens se trouvait le fils de la maîtresse de la maison, âgé de 17 ans, charmant garçon très bien élevé et tout à fait incapable de combiner une tromperie. Sans le savoir, ce jeune homme était médium.

Dès les premiers instants de l'expérience, la table fut animée d'un mouvement de rotation et d'agitation, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre. Ces mouvements s'accélérèrent de plus en plus et les oscillations prirent un caractère de violence telle que les expérimentateurs naïfs et inexperts s'en épouvantèrent.

La table fut à plusieurs reprises soulevée entièrement ; des chaises placées au fond de la chambre s'éloignèrent du mur et entreprirent une danse ébouriffante ; la sonnette de la porte d'entrée entonna une antienne violente. Cette tapageuse sarabande avait lieu en pleine lumière.

On voulut savoir par l'emploi de l'élimination quel ou quels étaient les médiums dans l'assistance. On arriva à laisser seul à table le jeune homme de 17 ans. La table, pour démontrer sa pleine satisfaction, se livra alors aux mouvements les plus extravagants, se détachant du sol à plusieurs reprises, s'inclinant vers le médium, se tordant en tous sens en faisant craquer ses pieds ou sa surface plane avec une force telle qu'on craignit de la voir se briser. Par la voie habituelle de la typtologie, les assistants furent ensuite invités à une nouvelle séance avec prière de ne pas manquer.

Le soir suivant, ils furent ponctuels. Parmi eux, se trouvait Alfred D. absolument incrédule et moqueur, posant pour l'esprit fort, lequel, à ses dépens, fut le héros de la séance. Aux premiers mouvements de la table, il s'abandonna à une bruyante hilarité qui devint encore plus désordonnée à la vue de deux chaises qui se mirent à danser en frappant rythmiquement des coups en cadence avec les pieds de la table, simulant ainsi une espèce de danse macabre. Ajoutons à ce fracas déjà assourdissant, celui de la sonnette de la porte, les coups frappés sur les parois, sur les vitres, sur les montants des portes et sur une immense table placée au milieu de la salle.

Tout à coup un de ces gros bâtons qui servent de flèche pour soutenir les rideaux des fenêtres, arraché violemment de la croisée d'une chambre voisine, fit brusquement irruption dans la salle de la séance à travers une portière en étoffe, sautant sur l'une ou l'autre de ses extrémités, bondissant au-dessus des tables, des chaises et des personnes, mais sans faire aucun mal. Une boîte de dominos qui se trouvait sur un meuble s'ouvrit spontanément et il en sortit cinq ou six pièces qui furent violemment projetées contre la paroi d'en face.

La confusion et l'agitation des assistants par-

vinrent à leur comble, malgré les exhortations des plus sérieux d'entr'eux. Le jeune médium pâle et tremblant s'était réfugié dans l'angle d'un canapé, tout ramassé sur lui-même, pendant que l'incrédule D., livré à un accès d'hilarité excessive, défiait les Esprits de lui donner sur sa propre personne quelque preuve de leur puissance.

Mieux eut valu pour lui de se taire, car un lourd échiquier qui n'avait pas encore pris part à la danse effrénée des autres objets, fut lancé subitement comme par un ressort d'acier, pour aller frapper rudement à la tête l'imprudent qui venait de formuler ce défi. Celui-ci poussa un cri, porta les mains à son visage et les en retira tachées de sang. L'échiquier en le frappant en pleine figure l'avait tellement balafré que vraiment il faisait pitié à voir. On conduisit le blessé chez un pharmacien qui lui donna les premiers soins. Il put ensuite rentrer chez lui.

Mais ceci n'est pas tout : les habits du blessé se trouvèrent entièrement décousus d'un bout à l'autre de telle sorte qu'on ne put jamais comprendre par quel prodige les morceaux tenaient encore ensemble sur son corps.

Le pauvre garçon, l'esprit brouillé et déconfit, gémissait sur sa blessure qui devait lui laisser des traces ineffaçables ; il répondait à ses amis qui le plaignaient en cherchant à le consoler : « Oh! oui, sans doute maintenant j'y crois ; mais quand même, vous ne m'y reprendrez plus. » Et il tint parole.

(Traduit du *Lux,* de Rome. *Mars 1888*).

* * *

M. André Theuriet, le sympathique écrivain a voulu aussi apporter son témoignage à l'existence de certains faits spirites nombreux observés partout :

Cette observation, dit M. Theuriet, est extraite du journal intime d'un ami dont la bonne foi ne m'est pas suspecte ; il avait alors vingt-deux ans. Il avait été très amoureux d'une jeune fille dont il était séparé par deux cents lieues et dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis un an.

Voici le récit un peu romanesque — de l'ami de M. Theuriet; ce récit est daté du 7 mai 1855 :

« Hier soir, je me suis endormi péniblement et j'ai fait un rêve étrange. Je me promenais dans une prairie, au bord d'une rivière bleue. Il me semblait avoir déjà vu le paysage que j'avais sous les yeux. J'errais le long de la berge en cueillant des fleurs. C'étaient les fleurs qu'aimait Marie-Ève : des myosotis, des verveines, de pâles reines-des-prés.

» Tout-à-coup je fus transporté à Saint-Clémentin. Une porte s'ouvrit et je me trouvai chez Marie-Ève. Je reconnus la grande salle du rez-de-chaussée, morne et délabrée : les murs étaient nus, les croisées, sans rideaux, quelques rares meubles gisaient çà et là. Marie-Ève était étendue dans un grand fauteuil, affaiblie, amaigrie et plus pâle encore qu'autrefois. Elle demeurait sans force, muette, les mains jointes, les yeux abaissés vers ses doigts qu'elle agitait continuellement.

» Je murmurai d'une voix étouffée :

— » Vous m'avez donc tout-à-fait oublié, Marie-Ève ?

» Elle eut un pâle sourire, en me regardant :

— » Ah! vous vous souvenez de moi, enfin! soupira-t-elle.

» Je vous ai écrit trois fois... n'avez-vous pas reçu mes lettres ?

— » Je les ai reçues...

» Elle me mit dans les mains une touffe de fleurs blanches qu'elle avait détachées de son corsage. Puis tout s'évanouit comme une fumée...

» Je me retrouvai je ne sais où avec les fleurs demi-fanées. Elles avaient changé de forme et de couleur et ressemblaient au bouquet d'Ophélie, composé de plantes de toute espèce : géraniums, graminées, renoncules d'eau. J'avais devant moi un livre de botanique et je les étudiais attentivement, puis je les étendais sur de larges feuilles de papier gris... Alors, je m'éveillai. »

A la suite de ce récit, sur la même feuille de papier, l'ami de M. Theuriet avait écrit, plusieurs jours plus tard, les lignes suivantes : « *19 mai.* — « J'ai reçu hier des nouvelles de Saint-Clémentin : Marie-Ève est morte dans la nuit du 7 au 8 mai, la nuit de mon rêve. »

. . . .

Voilà, évidemment, des coïncidences étranges, mystérieuses, surprenantes.

Et l'on comprend que les véritables savants, intrigués devant l'existence de ces phénomènes de sympathie à distance, de ces cas de pressentiment, se livrent à des études, à des recherches dans le but de parvenir à les expliquer.

La science a trouvé déjà la solution de bien des problèmes : chaque jour, elle en voit de nouveaux se poser devant elle.

Mme Ersylie D...

Essai de philosophie universelle.

(Berghmans-Van Cauwelaert, 7, rue des Chartreux à Bruxelles.) Prix 0,30. *(Brochure de propagande.)*

* * *

Puisque je suis en train de parler de choses aussi étranges, il faut que je fasse mention d'un

événement énigmatique, qui se passa il y a plusieurs années à Java, et qui fit tant de sensation, qu'il provoqua même l'attention du gouvernement.

Il y avait dans la résidence de Cheribon une maisonnette dans laquelle, au dire du peuple, il revenait des Esprits. A la chute du jour, les pierres commençaient à pleuvoir de tous côtés dans la chambre, et partout on crachait du *Siri* (1). Les pierres, aussi bien que les crachats, tombaient tout près des personnes qui se trouvaient dans la pièce, mais sans les atteindre ni les blesser. Il parait que c'était surtout contre un petit enfant qu'étaient dirigés les crachats et les pierres.

On parla tant de cette affaire inexplicable, qu'à la fin le gouvernement chargea un officier supérieur, qui méritait sa confiance, du soin de l'examiner. Celui-ci fit poster autour de la maison des hommes sûrs et fidèles, avec défense de laisser entrer ou sortir qui que ce fût, examina tout scrupuleusement, et, prenant sur ses genoux l'enfant désigné, il s'assit dans la pièce fatale.

Le soir, la pluie de pierres et de Siri commença comme de coutume ; tout tomba près de l'officier et de l'enfant, sans atteindre ni l'un ni l'autre. On examina de nouveau chaque coin, mais on ne découvrit rien. L'officier n'y put rien comprendre. Il fit ramasser les pierres, les fit marquer et cacher à un endroit bien éloigné. Ce fut en vain : les mêmes pierres tombèrent de nouveau dans la pièce à la même heure. Enfin, pour mettre un terme à cette histoire inconcevable, le gouvernement fit abattre la maison.

(Extrait du second voyage autour du monde par Mme Ida Pfeiffer).

(1) (Note de Madame Pfeiffer). — Le *Siri* se compose d'une feuille de *Betel*, dans laquelle on enveloppe un petit morceau d'*Arec*, de la chaux tirée des coquillages de mer, et un peu de *Gambir*. En machant le *Siri*, la salive, ainsi que toute la bouche prend une teinte rouge de sang.

TOUJOURS LE DIABLE.

Encore une histoire de sorcier dans un village; les paysans y croient obstinément.

Les faits ne se sont point passés dans un village perdu, où les anciennes croyances ont plus de chance de se perpétuer qu'ailleurs, mais dans une riche commune de 2,000 habitants, Bosc-Roger, à peu de distance d'Elbeuf, en France.

Certain jour un cultivateur, nommé X..., s'aperçoit qu'on lui a cassé des carreaux à coups de pierres. Désirant « pincer » le coupable, il se met en embuscade. C'était perdre son temps : il ne voit personne, mais ses vitres continuent à voler en éclats.

C'était trop fort : il ferme ses contrevents, barricade ses fenêtres, et avec l'aide de ses domestiques il organise une surveillance intérieure et extérieure.

Toujours personne, mais de temps à autre un bruit bien reconnaissable : c'est un carreau qui tombe avec fracas; puis, c'est le tour de la vaisselle qui, abandonnant le buffet, tombe à terre et se casse, des chandeliers qui ne tiennent pas sur la cheminée, des chenets qui esquissent des mouvements désordonnés.

Un des domestiques, en pénétrant dans la maison, reçoit une pomme en pleine figure.

De tous les côtés pleuvent les projectiles.

Enfin, pour comble de malheur, le feu est mis aux rideaux — on ne sait par qui — et il faut recourir aux seaux d'eau pour éteindre ce commencement d'incendie.

Le soir, on va se coucher, mais le vacarme continue toute la nuit.

Le lendemain matin, comme une traînée de poudre, la nouvelle s'était répandue dans le village que la maison de X... était hantée par des sorciers, et de tous les côtés on arrive en foule.

Voilà plus de cinquante personnes rassemblées dans la cour, et le manége continue.

Ce sont des sorciers, dit-on; il n'y a rien à faire. Une ou deux personnes de bon sens se récrient, disent qu'il faut chercher, savoir à qui on a affaire. Et tout le monde de s'écrier : « Mais c'est de la magie ; les pierres et les pommes traversent les contrevents; vous voyez bien que c'est surnaturel ! » Et — c'est presque incroyable, mais c'est vrai, — tous ces braves gens s'affolent mutuellement les uns des autres.

On va cependant chercher les gendarmes. Ceux-ci qui, par métier, sont sceptiques et ne croient guère aux sorciers, questionnent, interrogent. Et presque tout le monde de leur répondre en chantant la même antienne : « Ce sont des sorciers ? »

Quel est l'organisateur de cette « farce » ? Est-ce simplement un mystificateur, ou bien un malfaiteur qui aura voulu faire naître l'occasion de commettre un mauvais coup ? On ne le sait pas bien encore, mais l'on ne peut tarder à avoir le fin mot de cette ridicule affaire.

Quoi qu'il en soit, beaucoup d'habitants de Bosc-Roger croient fermement que toute une bande de sorciers est venue élire domicile dans la maison en question. Ils le croient et le croiront toujours. On aura beau prendre sur le fait l'auteur de cette « charge », le faire condamner; pour si peu ils ne changeront pas d'opinion.

« Ce sont des sorciers ! » Il n'y a pas moyen de les faire sortir de là.

(*La Gazette*, de Bruxelles, et *La France*, du 8 septembre 1888.)

* * *

Le *Diable de Sur-la-Fontaine* a encore fait des siennes durant toute la soirée d'hier.

Ce sinistre farceur s'est de rechef amusé à lancer des projectiles dans les vitrines du cafetier G..., et à 9 heures 40 l'un d'eux émiettait l'un des plus grands carreaux de vitre, à la stupéfaction de la foule qui depuis 7 heures du soir ne cesse de stationner devant la maison de M. G..., se demandant toujours, mais toujours en vain, quelle est la main assez hardie pour lancer ces pierres et ces morceaux de houille.

Non seulement l'auteur du coup cause un préjudice matériel à M. G... en lui brisant ses fenêtres, mais il cause une telle frayeur à l'un des enfants de ce dernier que le pauvre petit, âgé de 8 à 9 ans, n'ose plus rester seul dès que la nuit arrive, il se figure voir des êtres fantastiques se promener dans l'habitation de ses parents.

Et dire que depuis bientôt trois semaines ces actes inqualifiables se renouvellent presque tous les soirs sans que la police parvienne à mettre la main sur le coupable.

(*Gazette de Liége* du 31 août 1888.)

Subjugation par l'Enseignement. — Nos maîtres dans l'art d'hypnotiser.

Le Jésuite Cerutti, faisant l'apologie des hommes de sa compagnie, dit nettement :

« De même qu'on emmaillotte les membres de » l'enfant dès le berceau pour leur donner une » juste proportion, il faut dès sa première jeu- » nesse emmailloter, pour ainsi dire, sa volonté » pour qu'elle conserve dans tout le reste de sa » vie une heureuse et salutaire souplesse. »

N'est-ce pas une chose impie d'appliquer à l'esprit l'art de faire des monstres, de lui dire : « Tu garderas telle faculté et tu sacrifieras telle » autre ; nous te laisserons la mémoire, le sens » des petites choses, telle pratique d'affaire et de » ruse ; nous t'ôterons ce qui fait ton essence, ce » qui est toi-même, la volonté, la liberté. En » sorte qu'ainsi inutile, tu vives encore comme » instrument et que tu ne t'appartiennes plus. »

Pour faire ces choses monstrueuses, il faut :

1° Tenir les hommes ensemble et pourtant dans l'isolement, unis pour l'action, désunis de cœur, concourant au même but, tout en faisant la guerre.

2° Les mettre en défiance les uns à l'égard des autres, par la crainte des délations mutuelles.

3° Les instruire avec des livres spéciaux, pour leur montrer le monde sous un jour entièrement faux de sorte que, n'ayant aucun moyen de contrôle, ils se trouvent à jamais enfermés, et comme murés dans le mensonge.

L'HOMME SUPÉRIEUR.

L'homme supérieur est préoccupé avant tout du bon usage qu'il fera de son existence en faveur des autres hommes et du progrès général de l'humanité ; il aime le travail, il aime les arts, il aime la science, parce que toutes ces choses sont utiles aux hommes ; il aime sa famille, parce qu'elle est utile à la patrie ; il aime la patrie parce qu'elle est utile à l'humanité ; il aime l'humanité parce qu'elle est utile à Dieu, à la vie universelle, dont tous les hommes sont les ouvriers et les enfants.

André Godin.
Fondateur du Familistère de Guise.

LE LIBRE-ARBITRE ET L'HYPNOTISME.

Nous tirons d'un article de M. Robert, magnétiseur, publié par la *Chaîne magnétique* sous le titre la Suggestion hypnotique, la conclusion suivante qui a une certaine valeur venant d'un vieux praticien :

1° Pour produire une suggestion, il faut un entraînement du sujet par une action hypnotique répétée;

2° Que l'effet de la suggestion qui réussit presque toujours dans l'expérimentation ne réussira pas dans un acte réel à exécuter, si c'est une mauvaise action en opposition avec ses bons sentiments;

3° Que sous l'influence hypnotique le sujet ne perd pas son libre arbitre et qu'on ne peut lui faire faire que ce qu'il ferait dans son état normal;

4° Que le vrai danger du magnétisme est dans l'occasion que fournit le sommeil à un opérateur mal intentionné de fouiller la conscience de celui qui est sous son influence avec la certitude qu'il n'en garde pas le souvenir ;

5° Mais que l'expérience nous prouve qu'un malfaiteur s'illusionnerait en croyant à l'oubli complet, puisque dans un sommeil ultérieur le sujet peut tout divulguer et que même un autre sujet peut voir ce qui s'est passé dans le sommeil de celui-ci;

6° Que néanmoins, dans ces conditions, le prin-

cipe le plus élémentaire de la prudence commande, surtout aux dames ou aux demoiselles, de ne jamais se laisser magnétiser sans la présence de parents ou d'amis de toute confiance ;

7° De même qu'un magnétiseur, qu'il soit praticien ou simple amateur, pour sa garantie morale et pour éviter le discrédit de cette belle science, ne doit jamais magnétiser une femme sans témoins.

* * *

Dans un article sur les prétendus dangers de l'hypnotisme, publié dans *la Justice* du 18 mars dernier, M. Donato qui à lui seul, a magnétisé plus de vingt mille personnes appartenant à toutes les classes de la société posait en fait deux principes absolus, deux lois inéluctables et qui dominent toute la question :

1° On ne peut hypnotiser personne, malgré sa volonté. Il faut même plus que le consentement du sujet. Il faut son concours actif pour produire le phénomène hypnotique.

2° Même en état d'hypnotisme, le sujet ne fera jamais rien qui répugne à ses instincts naturels.

LA CRÉMATION

La crémation enterrée... par l'Eglise aux deux questions suivantes :

I. Est-il permis de s'affilier aux sociétés qui ont pour but de propager l'usage de la combustion des corps morts ?

II. Est-il permis de faire brûler son cadavre et celui des autres ?

Les éminentissimes et révérendissimes Pères cardinaux, inquisiteurs généraux dans les choses de foi, après avoir sérieusement et longuement examiné les questions proposées et après avis préalable des révérends consulteurs, ont résolu de répondre :

Non.

« Et sur le rapport fait à N. S.-P. le Pape Léon XIII, Sa Sainteté a approuvé et confirmé les résolutions des éminentissimes Pères et a ordonné de les transmettre aux évêques, afin qu'ils aient soin d'instruire à propos les fidèles au sujet de cet abus condamnable de brûler les corps humains, et d'en détourner de toutes leurs forces le troupeau qui leur est confié. »

Et dire que cela n'empêchera nullement les partisans de la crémation de continuer leur œuvre si juste et si raisonnable.

NOUVELLES.

La *Gazette de Liége* rapporte, d'après le *Münchener Neuestere Nachichten*, que le vieux roi de Wurtemberg, qui vit très retiré, fait de grandes largesses à deux américains avec qui il aurait « des séances mystérieuses de spiritisme, pendant lesquelles on évoque l'esprit des aïeux du roi. »

* * *

On se souvient du docteur Tanner, qui, le premier, a jeûné pendant quarante jours à New-York en 1880. Aujourd'hui, il veut de nouveau faire parler de lui. Il déclare avoir étudié l'hibernation des animaux, c'est-à-dire cet état d'engourdissement dans lequel certaines bêtes passent l'hiver et pendant lequel elles ne bougent ni ne mangent, et il prétend que l'homme peut en faire autant. Le docteur Tanner va en tenter lui même l'expérience. Il se propose, dans quelque temps de se faire enfermer dans un cercueil sans air et de se faire enterrer. On ne devra le déterrer qu'au bout du nombre de jours qu'il aura fixé. On sait que les *yoghis* hindous sont arrivés à des résultats étourdissants sous ce rapport.

* * *

La *Société magnétique de France*, dont le siége est à Paris, 23, rue Saint-Merri, organise un congrès international de magnétisme qui se réunira au moment de l'exposition. Les partisans du magnétisme de toutes les écoles y seront invités.

* * *

Le professeur H. Durville, rouvrira son cours pratique de magnétisme appliqué à la physiologie et à la thérapeutique, le jeudi 22 novembre, à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri. Se faire inscrire d'avance.

* * *

Le docteur Paul Gibier, aide-naturaliste au muséum d'histoire naturelle, est chargé d'une mission en vue d'étudier la fièvre jaune aux États-Unis et particulièrement en Floride.

* * *

M. Liégeois, professeur à la Faculté de Droit de Nancy, étudie les phénomènes hypnotiques surtout au point de vue médico-légal. Il s'est posé ce problème : Un crime est commis ; l'assassin est arrêté. Celui-ci est hypnotisable, obéit aux suggestions. Comment savoir s'il a été poussé au crime dont on l'accuse par suggestion ? Comment reconnaître le véritable auteur du crime, si, au courant de toutes les ressources que lui offre l'hypnotisme, il a pris ses mesures et fait à son sujet l'injonction d'oublier son nom, de jurer s'il le fallait qu'il a agi dans toute la plénitude de sa volonté ?

Voici la solution que donne M. Liégeois. Elle est bien simple. Il s'agit d'user de subterfuge, de faire accomplir au sujet un acte qui, tout en n'étant pas directement contraire aux recommandations du magnétiseur coupable, dénonce clairement ce dernier. Par exemple, on lui dit : « Quand vous verrez entrer l'auteur, quel qu'il soit, de la suggestion, vous dormirez deux minutes ; ou bien quand vous verrez celui qui vous a conseillé de voler, de tuer, vous irez à lui et lui direz : « je suis content de vous voir, chantez-moi *la Marseillaise;* » ou encore on inspire au sujet de se rendre chez le criminel, pour le protéger, etc.... L'auteur de la suggestion ne peut certainement avoir prévu — et prévenu par ses défenses — les innombrables actions de ce genre, qu'il est possible d'inspirer à celui qui a été son instrument, et qui le nomment si nettement quoique d'une façon détournée.

Mais M. Liégeois suppose un magnétiseur criminel fameusement étourdi. Pourquoi ne commande-t-il pas tout simplement à sa victime si obéissante de demeurer insensible à toute autre influence hypnotique que la sienne, d'être en état de non-réceptivité pour toute suggestion n'émanant pas de lui? S'il a ce pouvoir — là est le point capital du problème soulevé par M. Liégeois — les ruses du professeur de Nancy sont sans emploi et il faut pour ces cas chercher d'autres solutions. *(La Vie Posthume.)*

* * *

Visiter un champ de bataille est une chose horrible. Il est impossible de décrire les épouvantables blessures qui s'offrent au regard.

La guerre est, malgré tout, quelque chose de terrible, et celui qui la provoque d'un trait de plume sur la table verte ne sait pas ce qu'il provoque. *(Journal de feu Frédéric III).*

* * *

Un congrés de spirites. — Un congrès international qui s'est tenu le mois dernier, a passé presque inaperçu. C'est le congrès des spirites qui a eu lieu à Barcelone. C'était la première fois qu'une réunion de ce genre avait lieu. Des délégués étaient venus de toutes les parties du monde.

On a fait l'historique du spiritisme, on a raconté la vie du maître. Puis on a proclamé, après un vote solennel, l'existence réelle et indiscutable des rapports entre les âmes incarnées et désincarnées. Enfin, l'assemblée, avant de se séparer, a décidé que le second congrès spirite international aura lieu à Paris, le 1er septembre 1889. *(La Nation).*

CORRESPONDANCE.

Chênée, le 1er novembre 1888.

Messieurs,

Nous avons l'avantage de porter à votre connaissance, que l'Almanach de *l'Union Spirite* doit paraître sous peu.

Dans le but de publier le plus grand nombre possible d'exemplaires, nous avons recours à votre estimable journal pour vous prier d'informer vos abonnés que nous serions heureux, par leur concours dévoué, de donner une grande extension à cette œuvre de propagande. Le prix de l'exemplaire est de 15 centimes (64 pages).

Pour	100	exemplaires	12	francs.
»	50	»	6	»
»	25	»	3	»

Les commandes, en nous arrivant avant le 20 novembre, nous permettraient d'évaluer le nombre des exemplaires que nous pourrions faire imprimer en supplément à notre premier tirage.

Recevez, Messieurs, avec nos remercîments, l'expression de nos sentiments fraternels.

Pour le Comité :

Le Secrétaire, G. Duparque. Le Président, J. Closset.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Devoir, revue hebdomadaire des questions sociales, créée en 1878 par J. B. André Godin, fondateur du Familistère de Guise (Aisne, France).

Abonnement : France, 10 fr.; Union postale, 11 fr.

Le Devoir est envoyé gratuitement à titre d'essai.

Le Spiritisme à sa plus simple expression, exposé sommaire de l'Enseignement des Esprits et de leurs manifestations, brochure in-18° de 36 pages : 20 centimes port payé.

A la Librairie spirite, 1, rue de Chabanais, à Paris, au prix de 8 francs, on peut se procurer **cinq photographies d'Esprits** (3 grandes et 2 petites) obtenues par M. William Crookes au cours de ses savantes expériences, si concluantes pour le Spiritisme.

Les **trois dessins médianimiques** obtenus par M. Victorien Sardou, auteur dramatique : 5 francs.

Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique. Joli volume de 210 pages avec figures. Prix : 3-50 ; relié, 4-50. — Travaux d'un savant chimiste, membre de la Société royale de Londres, qui eut le courage, étant positiviste, de déclarer que la médiumnité existe, que les phénomènes sont produits par une nouvelle force que les membres de la Société royale de Londres ont appelée : *force psychique.* Livre qui peut servir à convaincre les adversaires de parti-pris.

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO — 17e ANNÉE — No 11 — Liége, 1er Décembre 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

TRAVAIL ININTERROMPU.

—

« Dieu travaille toujours » ; et les Eprits, et les hommes, et les animaux, et les végétaux, et les minéraux travaillent toujours. Quand Dieu travaille tout travaille, et comme Dieu travaille sans cesse, le travail universel est incessant. On voit des gens oisifs en apparence, et cela n'empêche pas qu'il ne se fasse en eux un travail latent auquel ils prennent sans s'en douter une large part ; il le faut bien, puisque sans cela ils n'auraient pas leur raison d'être. Il en est de même des animaux qui touchent de si près à l'homme, et des végétaux et des minéraux.

Tout travaille sous l'impulsion divine, et ce travail dont on ne connaît pas la cause, on finit toujours par le voir dans ses effets ; non pas bien souvent dans ses effets immédiats, mais dans les résultats qui les suivent. La loi est partout, partout elle commande et se fait obéir, c'est la loi du travail et de l'activité, sans laquelle rien ne serait ; nous ne reviendrons pas sur la question de savoir si dans aucun cas le travail peut être une peine, mais nous affirmerons avec plus d'énergie que jamais qu'il est toujours un bienfait et le plus grand de tous.

Quelle est donc la peine que l'on prend dans un but utile qui n'a pas sa récompense ? Quel est celui qui ne se trouve pas heureux du travail accompli ? Il faut bien se garder de prendre au pied de la lettre ce que l'on trouve dans certains livres auxquels on a donné le nom de sacrés, mais on peut toujours retrouver un enseignement utile et bienfaisant en toute circonstance. Ainsi il est dit dans la Bible que Dieu, après avoir examiné son ouvrage, jugea « qu'il était bon » ; sans prendre la chose dans son sens étroit, car Dieu savait bien certainement par avance ce que serait cet « ouvrage », on trouve là la satisfaction de l'ouvrier divin qui a mené à bonne fin la tâche qu'il s'était imposée.

Est-ce bien de Dieu qu'il s'agit ? On pourrait en douter à ces paroles prononcées par « Jéhovah » et rapportées également dans la Bible : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous ? » paroles qui ne pourraient sortir de la bouche du Dieu unique. C'était donc un des ouvriers de Dieu qui parlait, et non pas Dieu lui-même ; bien des choses s'éclairciront sur ce point comme sur beaucoup d'autres et ce qui est considéré comme une impossibilité deviendra facile à comprendre et à expliquer. La puissance de Dieu dépasse toute conception humaine, elle est universelle et l'homme est borné, quelle que soit sa science, et les progrès qu'il lui a été donné d'accomplir. Il en accomplira bien d'autres encore, qui le rapprocheront de Dieu au lieu de l'en éloigner, qui le lui feront comprendre mieux qu'à présent, vénérer et adorer dans le fond de son cœur.

On mettra alors autant de soin à s'en rapprocher que quelques-uns semblent maintenant mettre de prétention à s'en écarter : s'en rapprocher, s'en écarter, sont des mots à peu près vides de sens dans un pareil sujet, car on ne s'écarte pas de Dieu, on ne se rapproche pas de Dieu, on est en lui. Mais, encore une fois, ne cherchons pas à pénétrer sur un terrain qu'il ne nous est pas permis d'explorer pour le moment ; ces choses viendront plus tard, mais il faut travailler encore

avant de les atteindre. Tout ce qu'il est utile à l'homme de savoir, c'est qu'il travaille comme Esprit, que, loin d'interrompre le travail, la mort l'accentue davantage en le simplifiant.

Le travail de l'homme est double en quelque sorte, il tient des occupations des hommes et des occupations des Esprits, tandis que le travail de ceux-ci a un caractère purement fluidique et d'inspirations ; mais on commence à connaître la force des fluides et la puissance avec laquelle ils renversent les objets matériels les plus lourds et les masses les plus pesantes. Cette force, dont nul ne peut nier l'existence bien connue et soumise, comme c'est son rôle, à la volonté humaine, qui peut dire quels résultats seront obtenus et quelles transformations, même matérielles, verront le jour? Cette force que le spiritisme dévoile et explique, invente pour ainsi dire, donne la clé de bien des problèmes et porte la clarté dans bien des mystères.

Supposez-là au pouvoir d'êtres intelligents qui pourraient la manier et la diriger à leur gré, et vous ne parlerez plus des forces « aveugles » de la nature ; vous reconnaîtrez au contraire partout une action intelligente et dans chaque mouvement de la matière brute, quelque immense qu'il soit ; dans chaque cataclysme, quelque profond que vous le supposiez, vous verrez l'Esprit agissant sous l'impulsion des inspirations qui le poussent. Ces inspirations lui viennent de natures intelligentes qui lui sont supérieures, lesquelles reçoivent aussi leurs ordres de plus haut et ainsi de suite. C'est ainsi que de proche en proche on remonte dans l'infini jusqu'aux causes premières; on s'en assimile toujours quelque chose et on entre toujours de plus en plus et par des degrés en quelque sorte invisibles dans les secrets de Dieu.

Les Esprits sont de grands physiciens et de grands chimistes, et la science des hommes sous ce rapport est bien peu de chose encore en comparaison de la leur ; les hommes sont leurs élèves, même ceux qui font profession de ne pas croire à leur existence, on n'a pas besoin de croire aux bienfaiteurs pour recevoir les bienfaits, sans cela l'incrédulité serait un terrible mal. Il en est qui disent qu'il y a beaucoup plus de choses possibles qu'on ne pense, mais il serait peut-être plus exact de dire que rien n'est impossible.

Qu'est-ce que la conception humaine? C'est une vue qui s'étend sur un plus ou moins grand espace, qui descend à une plus ou moins grande profondeur ; elle peut induire l'homme en erreur, puisqu'elle n'est pas parfaite, mais il y a toujours en elle quelque chose de vrai, car ces conceptions ne sont jamais à proprement parler des créations purement fantaisistes d'un caprice quelconque. Il y a là quelque chose de vu et de réellement constaté, qui acquerra par degrés le caractère d'une vérité positive. Pour quiconque connaît les Esprits et leur nature fluidique, semi matérielle en ce qui touche le périsprit, leur action sur la matière proprement dite n'a rien d'impossible ni même d'étonnant.

Les fables et les légendes qui nous représentent certains êtres agissant sur la matière par des moyens purement moraux, qu'il serait plus juste de nommer fluidiques, ont toutes un fond de vérité que certains hommes rejettent seulement par ignorance de la nature même des choses. Il est des images, des tableaux en renom, représentant « Jéhovah » procédant au grand œuvre de la création, choses qu'on admire, mais auxquelles on ne croit plus. Eh bien que représentent ces peintures admirables, quoique fantaisistes pour les hommes des jours présents ? Elles représentent l'action de l'Esprit sur la matière, qui sera en quelque sorte le dernier mot de la science humaine, si toutefois la science peut avoir un dernier mot, si la pensée humaine peut avoir une fin.

On trouve ridicule ce qu'on ne comprend pas ; mais admettez qu'un Esprit, un être fluidique intelligent, ait, à l'aide de son périsprit, action sur la matière, tous ceux qui lui sont semblables auront sur la même matière une action pareille ; et comme ils sont innombrables, cette action ne connaît pour ainsi dire pas de bornes. Agissent-ils par eux-mêmes ou sous une impulsion quelconque? L'un et l'autre. Que l'homme s'examine bien lui-même et il verra que dans toutes les circonstances de sa vie, il se trouve dans le même cas ; il est des choses qu'il fait d'instinct, qu'il est pour ainsi dire obligé de faire, parce qu'il est dans sa nature d'agir ainsi, et d'autres qu'il fait de propos délibéré, après s'être consulté lui-même et avoir pris la détermination de faire ou de ne pas faire.

Supposez la création décidée et tracée pour toutes ses parties dans les desseins de Dieu et exécutée instinctivement par les êtres innombrables qui lui doivent la vie, et qu'il prépare ainsi, par des existences successives, à la puissance et au bonheur qui les attend après la tâche accomplie. Cette idée n'est-elle pas un peu plus logique que celle d'un hasard aveugle qui préside à toutes les formations et transformations. Sans savoir ce qu'il fait? Il ne sait ce qu'il fait, dit-on, et cependant il accomplit des choses admirables ; il en est d'imparfaites aux yeux des hommes, mais il ne faut pas oublier que ces imperfections

mêmes conduisent à des états meilleurs qui, de proche en proche, conduisent à leur tour à la perfection.

Quand on parle aux matérialistes de l'action des Esprits, ils rejettent énergiquement cette pensée sous le prétexte spécieux que les Esprits ne sont rien au point de vue de la matière. Que pourront-ils dire quand il leur sera prouvé que les Esprits, sous l'impulsion divine sont eux-mêmes les constructeurs des mondes qu'ils doivent habiter plus tard en qualité d'êtres humains? Constructeurs et non créateurs! Et qu'on ne voie pas ici une simple question de mots sans importance : le dernier ouvrier qui place un moëllon et manie la truelle, est un constructeur; l'architecte seule est le créateur; c'est pourquoi certains ont donné à Dieu le nom de « grand architecte de l'Univers », qualification beaucoup plus sensée que certains autres ne semblent le croire.

La création est éternelle puisque à chaque instant il est des mondes qui finissent et qui commencent; des mondes qui meurent, des mondes qui naissent; et c'est pour cela que selon la parole de Jésus-Christ, Dieu travaille toujours. Dieu a son armée infinie de créatures de toutes sortes, toutes conviées au travail sans fin des constructions et des transformations qui partout s'opèrent et décèlent partout la vie et l'intelligence dans ces mêmes mouvements où quelques-uns s'obstinent à ne voir que le hasard et l'aveuglement.

Attendons en travaillant toujours, la lumière se fera pour tous. Rien ne meurt, les parcelles d'un monde désagrégé trouvent un emploi immédiat et fructueux, car rien ne demeure inutile et dans un état de stérilité, ne fut-ce qu'un instant.

Les hommes et les Esprits animés de cette idée vivifiante, se croient aussi des êtres utiles à l'ensemble du mouvement général, et ils travaillent. Ils travaillent de par leur nature même et aussi de par leurs inspirations vers un avenir meilleur; le travail est la chose saine par excellence; elle élève l'être au lieu de l'abaisser et lui donne cette santé morale qui seule fait la force de l'homme et de l'Esprit unis dans une même pensée d'union sympathique. Le travail ininterrompu c'est le bonheur ininterrompu.

Un collaborateur spirituel.

L'HERMÉTISME ET LES HERMÉTIQUES.

—

M. Maurice Peyrot a publié dans la *Nouvelle Revue* dirigée par Mme Juliette Adam, livraison du 15 août, un article à noter intitulé : *L'Hermétisme et les Hermétiques*, auquel nous ferons quelques extraits :

« Le mysticisme, y est-il dit, semble aujourd'hui avoir acquis de nouvelles forces, et un réveil paraît se produire dans l'étude de ces questions dont, il faut l'avouer, le penseur ne peut jamais se désintéresser complètement. Si matérialiste que l'on se dise, il est en effet, au fond de notre cœur, toujours quelque repli secret où se cache une inquiétude irréfléchie de l'avenir, un désir violent de savoir ce que nous deviendrons lorsque la mort aura dissous nos organes. La destruction de notre personnalité est en tel désaccord avec nos aspirations, il se produit une telle révolte de tout l'être contre l'absorption finale dans le néant, que les esprits les plus forts n'osent affirmer, lorsqu'il s'agit de discuter les destinées futures de l'homme. Du jour où nous apprenons à penser, se dresse devant nous le redoutable problème, et dès lors son obsession ne nous quitte plus. La mort, qui frappe autour de nous sans relâche, nous rappelle au sentiment du peu de durée de notre existence ; mais, plus la nature, dans ses transformations indéfinies, semble nous affirmer que rien n'est éternel, plus grandit en nous-mêmes, avec l'horreur de l'anéantissement, une intime espérance d'un au-delà... »

L'auteur constate ensuite l'existence de nos jours de plusieurs écoles philosophiques et religieuses dont les aspirations ne tendent à rien moins qu'à délivrer le genre humain de ses angoisses, et il passe en revue les diverses écoles qu'il range sous la qualification générale d'hermétiques, à cause de leur caractère occulte.

En première ligne, celle à laquelle il consacre le plus de place, vient la *Société théosophique*, fondée par Mme Blavatsky et le colonel Olcott.

Citons seulement sa conclusion :

« Consolante en ce sens, dit-il, qu'elle oppose le dogme d'une vie universelle et éternelle, se renouvelant sans cesse, aux désespérances de la mort et de la destruction, mais décourageante en ce qu'elle ne conclut pas d'une façon formelle à la persistance de notre personnalité à travers les réincarnations successives, la doctrine néo-bouddhique défendue (en France) par les rédacteurs du *Lotus*, donne prise à de multiples critiques que ne se sont pas fait faute d'exploiter les spirites, si dédaignés par les disciples des Mahatmas. Tout le monde sait ce que l'on entend par ces mots : *le spiritisme*. De tout temps, l'idée d'entrer en communication directe avec l'esprit des morts a rencontré de nombreux croyants, et depuis Saül conversant par la Pythonisse d'Endor

avec l'ombre de Samuel, jusqu'aux expériences contemporaines sur les tables tournantes et les esprits frappeurs, nous nous trouvons en face d'une chaine ininterrompue de phénomènes semblables que les savants traitent dédaigneusement d'hallucinations et d'aberrations mentales, tandis que ceux qui les ont provoqués y voient des manifestations surnaturelles d'une gravité telle qu'il serait dangereux de ne pas s'en préoccuper davantage.

« Certes, il est fort plausible d'établir en fait que les âmes de ceux qui sont morts ne se détachent pas du premier coup, et sans un certain effort, du monde terrestre où elles ont accompli leur destinée matérielle. Tant d'affections brusquement brisées les retiennent sans doute, si elles sont libres d'obéir à leurs désirs, près de ceux qu'ils viennent de quitter, et il n'est pas défendu de supposer que, continuant de s'intéresser au sort de leurs parents et de leurs amis, elles aient cherché le moyen de communiquer avec eux.

« Nous ne voyons nullement en quoi cette croyance peut choquer les spiritualistes. Quant aux matérialistes, on sait que leur système aboutissant à la négation de l'âme, il leur est difficile d'avoir une opinion sur ce sujet. Malheureusement, trop de charlatans ont vu, dans les expériences du spiritisme, un moyen d'agir sur la crédulité des badauds et une occasion de se créer des rentes en en abusant. De là le discrédit qui, pendant quelques années, s'est attaché à ceux qui revendiquaient le titre de médiums. Mais, s'il n'est pas douteux que beaucoup de gens ont spéculé sur le spiritisme, il n'est pas moins vrai qu'un grand nombre de personnes sérieuses et fort dignes de foi affirment avoir été les témoins de phénomènes que la science actuelle s'avoue impuissante à expliquer. »

Ces personnes sérieuses et fort dignes de foi parmi lesquelles figurent des princes de la science tels que les Crookes, les Wallace, les Zollner, etc., M. Peyrot n'en dit pas un traitre mot, il ne prononce pas même le nom d'Allan Kardec, si intimement lié au mouvement spirite français. Est-ce par ignorance ou parce qu'il doit ménager ses lecteurs ? Dans son étude, il s'étend par contre avec complaisance sur les publications de lady Caithness, duchesse de Pomar, qui tiennent à la fois du spiritisme et du bouddhisme, il discourt aussi longuement sur deux écrivains « qui ont trouvé dans le spiritisme la base de systèmes différents, assez spécieux en apparence, mais dont les auteurs ont été entraînés trop loin par leur imagination ». Le premier, c'est Camille Flammarion dont il analyse le livre *Lumen*, qui résume, dit-il, sous une forme originale et non dépourvue d'intérêt tout ce qu'il y a de curieux dans le spiritisme. Ce sont, ajoute-t-il, de réelles communications d'outre-tombe que nous avons sous les yeux, car nous ne pouvons supposer que M. Flammarion ne soit absolument sincère lorsqu'il écrit de pareilles choses. » Le second est Louis Figuier, l'auteur du *Lendemain de la mort*.

Parmi les hermétiques modernes dont les travaux sont plus ou moins signalés, M. Peyrot cite encore les noms du marquis de St Yves, de Stanislas de Guayta, de Joseph de Maistre, Ch. Nodier, V. Hugo, Gérard de Nerval, Alex. Dumas, Georges Sand, Joseph Peladan, etc.

L'article se termine par les réflexions suivantes que nous croyons devoir reproduire in extenso :

« Nous avons passé en revue, aussi impartialement que nous l'avons pu, les diverses croyances théosophiques de notre temps.

Il nous reste à présent à en déduire une conclusion. Nous croyons, pour notre part, que tout n'est pas également à rejeter dans ces dogmes souvent bizarres, et que tant de subtils esprits qui les ont créés n'ont pas toujours erré. Le mystère du lendemain de la mort nous est encore fermé. Cependant il est permis à quelques intelligences audacieuses d'essayer de soulever le voile qui le dérobe à nos yeux. Seulement, il ne faut le faire qu'avec une extrême prudence, et affirmer, en ce cas, qu'on possède la vérité, ne peut que faire naître de violentes contradictions...

D'autre part, il est évident que le réveil des sciences occultes qui se produit autour de nous avec une réelle vivacité, doit avoir une cause. Au XVIIIe siècle, lorsque l'électricité eut manifesté, ainsi que le magnétisme, sa puissance pour la première fois, on vit également nombre d'adeptes hermétiques s'emparer de la récente découverte, pour en tirer des conclusions favorables à leur système.

N'en est-il pas de même aujourd'hui ? Et cette agitation de théosophes de toute école ne présage-t-elle pas que nous sommes à la veille de découvrir enfin la loi qui régit les phénomènes si passionnants de l'hypnotisme et de la suggestion mentale ? Que ce jour arrive et bien des faits obscurs seront alors éclairés d'une vive lumière.

Quant à nous, ayons toujours pour principe de ne rien dédaigner de ces manifestations de l'esprit humain, si étranges qu'elles puissent nous paraître, et méditons, en lisant les œuvres des hermétiques, cette sage pensée qui nous épargnera bien des désillusions : « Si instruits que nous soyons, notre science n'est jamais rien, comparée à ce qu'il nous reste à apprendre. »

Que devient l'âme après la mort ?

—

As-tu vécu sur la Terre ? — Qui es-tu ?

Il est vrai que sans défaillance,
Exhalant mon dernier soupir,
Je suis mort, avec l'espérance
De renaître pour mieux mourir.
Outragé sur cette planète,
Bien souvent j'ai courbé la tête,
En secret j'ai versé des pleurs.
J'ai toujours porté la bannière
De celui qui, de sa lanière,
Flétrissait, chassait les *vendeurs*...
Il ne sont plus les Dieux de sang et de malice,
De vengeance, de cruauté.
De Dieu quand j'exaltais l'infaillible justice,
Je n'oubliais pas sa bonté.

« Aimez ! disait le Christ; c'est ma loi, loi suprême.
» Aimez Dieu qui vous bénira,
» Et vos frères comme vous-même.
» Et votre âme grandira.
» D'une larme faites l'aumône,
» Si vous n'avez rien à donner.
» Sachez pardonner, Dieu pardonne
» A celui qui sait pardonner.
» Priez ! J'aime surtout cette prière intime,
» Salutaire et suave encens.
» Seuls, dans le repentir quand votre cœur s'abîme,
» Près de vous je descends.
» Prier... C'est aimer Dieu. La prière est féconde...
» Priez par la vertu ; priez par le travail.
» Au monde abandonnant les vanités du monde,
» Suivez le bon Pasteur qui vous mène au bercail.
» Et vous, pasteurs, fuyez un gloire éphémère ;
» Loin des palais, pasteurs, conduisez vos troupeaux.
» L'étable est mon palais ; mon trône est le calvaire.
» Le Roi... c'est l'immolé priant pour ses bourreaux... »
. . . .

Et la mort, sans maître et sans bride,
Implacable divinité,
Contiendrait dans sa main livide
Les destins de l'humanité !
Et la tombe ouvrant ses abîmes
Confondrait bourreaux et victimes
Dans le gouffre toujours béant !
Et que deviendraient la justice,
La vertu, le crime et le vice,
Si la tombe était le néant ?

Sur la terre, Rose était belle !
Sous son voile que de bonté,
Quand sa main versait autour d'elle
Les trésors de la charité !
Sur son lit sa tête repose...
Son cœur bat... mais sa lèvre est close...
Un baiser ne peut la rouvrir...
Et toi, que sa mort désespère,
Dis-moi, mère, mourante mère,
Si son cœur est né pour mourir ?

Non, l'âme ne meurt pas !... dans sa nouvelle course,
Emportant l'espérance avec sa liberté,
Toujours vivant, le mort remonte vers sa source,
Admire... et, confondu. sonde l'immensité.
Il adore son Dieu dans l'insecte sous l'herbe,
Dans les mondes sans nom, diamants dispersés,
Dans le manteau des nuits, dans l'éclatante gerbe
De tous les soleils enlacés.

Tout-Puissant, ton nom seul me ranime et me glace.
Les siècles écoulés de siècles recouverts,
Cette invisible main, qui jamais ne se lasse...
Proclament tes grandeurs !... Ton temple est l'univers.
Et mes yeux n'ont pas vu les sommets de ma route !
Mais je monte, et j'espère en de meilleurs séjours.
Créateur juste et bon, tu nous créas, sans doute,
Pour t'aimer et monter toujours.

L'Esprit frappeur de Carcassonne.

Médium : TH. JAUBERT.

L'homme en présence du phénomène spirite

—

MÉDIUM M. X.

Il y a de l'intelligence dans le monde, donc le monde est le produit de l'intelligence : faire sans intelligence des êtres intelligents, cela peut-il se concevoir ? Ainsi raisonnent tous les esprits sains et bien équilibrés.

L'intelligence imparfaite conçoit irrésistiblement l'intelligence parfaite, c'est-à-dire Dieu. Car l'imparfait ne portant pas en soi toute la plénitude de l'être, ne saurait exister de soi, et ne peut, en conséquence, trouver sa raison d'être que dans le parfait, qui seul est capable de lui donner et la vie et la loi.

Nous sommes donc sûrs que Dieu existe et qu'il est la souveraine intelligence. Nous savons que son œuvre est telle qu'elle doit être, et que vouloir la critiquer lorsque nous n'en comprenons pas toutes les raisons, c'est faire acte de folie.

Il a voulu qu'un voile épais vous cachât la vue du monde des Esprits : voilà la règle générale.

Il a permis que quelques parties de ce voile pussent se déchirer et que votre œil pût passer à travers : voilà l'exception.

Il a laissé la liberté aux Esprits de toutes les catégories de se montrer à vous à travers ces rares déchirures ; de telle sorte que si vous pouvez entrer en communication avec les bons, vous pouvez aussi avoir affaire aux méchants, dont une partie est douée d'une habileté extrême, et peut, en se servant des moyens que vous ne pouvez pas apprécier d'une manière complète, prendre les apparences des bons et vous faire tomber dans les pièges les plus redoutables.

Quand le voile reste impénétrable, que devez-vous faire ? — vous résigner.

Et quand Dieu permet à votre regard de le traverser ? Oh ! alors il faut vous armer de prudence et faire appel à toutes les forces de votre

raison, parce que le danger est grand et que le combat s'engage.

Écoutez une voix amie, moins agréable peut-être que d'autres, parce qu'elle ne vient pas satisfaire votre curiosité, ni même répondre aux élans les plus nobles et les plus sacrés de votre cœur. C'est un rude métier que celui de dire la vérité et de parler le langage de la raison.

Tout sentiment, même le plus légitime, le plus élevé doit être contenu dans de certaines bornes, sans quoi il devient coupable et entraîne de fâcheuses conséquences, parce qu'il faut que toute violation de la loi aboutisse à une peine, pour que l'infracteur se corrige et s'améliore.

S'il n'eût pas fallu que les relations entre ceux qui s'aiment, même de l'amour le plus saint, cessassent quand une partie est passée dans le monde invisible, au lieu de continuer, avec la même facilité et la même certitude, Dieu aurait organisé le monde de façon à ce qu'il n'existât pas de barrières entre les deux humanités, celle des incarnés et celle des Esprits. Il n'en est pas ainsi, et la puissance de Dieu ne trouve de limites que dans sa sagesse! — Respectons donc ses décrets souverains, et ne nous exposons pas à blesser par des impatiences d'enfant ou de coupables murmures celui dont toutes les douleurs retentissent en nous, puisque c'est lui qui est notre raison d'être et qu'il vit en chacun de nous.

O mes amis, croyez-moi ; si vous voulez que le phénomène spirite vous soit utile, au lieu d'être pour vous une source de déceptions et d'amers regrets, ne lui demandez que ce qu'il peut vous donner avec une certitude complète. Il démontre aux plus aveugles et aux plus obstinés qu'il y a autour de vous des êtres invisibles, doués d'une intelligence et de passions semblables aux vôtres. Il y a parmi eux, comme parmi vous, des bons et des méchants, à des degrés divers, de même qu'il y a des savants et des ignorants. Ils disent généralement qu'ils ont appartenu à votre humanité et qu'ils en feront de nouveau partie ; et ils vous le prouvent d'une manière irréfragable, en révélant des passions et des sentiments qui ne peuvent se concevoir que dans des êtres qui sont ou qui ont été revêtus d'un corps semblable au vôtre. Ils font luire de plus à vos yeux cette vérité : que l'âme, partie des plus profondes ténèbres, n'arrive à la lumière que par degrés, et qu'il est dans les hautes régions de l'Univers des fonctions à remplir où le corps grossier dont vous êtes revêtus n'a plus d'utilité, pour arriver à pouvoir occuper ces hauts emplois, il faut se débarrasser de toutes les basses passions dont la satisfaction réclame impérieusement ce corps.

Admirable économie dans l'œuvre du Créateur! aux basses régions du monde où la matière brute appelle pour son développement et son affinage l'énergique action de la matière, l'homme, esprit grossier, revêtu d'un corps grossier dont les besoins sont en rapport avec son aveugle sensibilité, et qui l'entraîne, malgré lui, à l'accomplissement de sa tâche, par l'irrésistible attrait du plaisir ou par la crainte de la douleur. Dans les hauts lieux, où l'idée seule règne en souveraine, où le devoir, cette fleur immortelle, s'épanouit dans toute sa sublime beauté, où l'on ne connait d'autre plaisir que celui de faire ce qu'il faut, et où la fonction consiste à agir sur l'âme inférieure pour l'élever à sa propre hauteur, l'ange ou le pur Esprit!

Ainsi, à chaque œuvre son ouvrier et à chaque travail son instrument.

Et comme on a besoin de purs Esprits et que le pur Esprit sort de l'homme, le devoir de chacun de nous est de faire tous ses efforts pour le devenir, ce qui ne peut avoir lieu qu'en domptant nos passions inférieures dont la chaîne nous rive au corps matériel.

Voilà ce que vous enseigne le phénomène spirite, et voilà la seule chose qu'il faut lui demander, parce que c'est la seule chose qu'il puisse vous donner d'une manière certaine. Hors de là, il y a bien du danger. Et pour un plaisir — car certainement les Esprits aimés peuvent se communiquer comme les autres — on s'expose à mille déceptions; car, avec autant de certitude, les Esprits du mal, non seulement se communiquent aussi, mais peuvent prendre toutes les apparences des bons, et vous donner, pour vous tromper, toutes les preuves d'identité désirables.

Vous savez que l'âme survit au corps ; vous savez aussi qu'il n'est pas possible qu'en quittant ce corps elle perde ses affections ; — vous savez de plus que les Esprits vivent autour de vous ; — vous êtes donc convaincus que ceux que vous aimez et qui vous aiment, sont souvent auprès de vous, quoique invisibles. — Si Dieu permet quelquefois qu'ils se manifestent à vous d'une manière frappante, soyez-en heureux, et montrez-en votre reconnaissance en ne provoquant pas avec trop d'ardeur de semblables manifestations, car vous vous exposeriez à faire pleurer les morts! (1)

---

(1) *Faire pleurer les morts...* Expression signifiant que si l'on provoque trop souvent les manifestations spirites, on s'expose à devenir le jouet des Esprits mystificateurs qui se font volontiers passer pour les Esprits de ceux qui nous aiment. Ceux-ci sont tristes en s'apercevant que nous acceptons comme venant d'eux des communications qui ne tendent qu'à nous égarer.

Chez les premiers chétiens, les choses se passaient absolument comme chez nous. Aussi les Apôtres qui avaient

Quant aux phénomènes physiques, usez-en encore plus sobrement, parce que là le danger est encore plus grand. Comme vous l'a dit Allan Kardec, et comme vous le dit surtout la raison, les Esprits qui se livrent à ces sortes de manifestations sont loin d'appartenir aux régions élevées de l'intelligence et de la moralité. Si l'on vous disait que Fénélon, Leibnitz ou Voltaire faisait des tours de force sur les places publiques, le croiriez-vous ?

En toute chose, a dit le bon Lafontaine, il faut considérer la fin. L'Esprit du mal prend mille formes diverses pour vous tromper, et ce n'est pas quand il vous attaque de front qu'il est le plus dangereux.

Veillez, veillez; et surtout méfiez-vous de caresses de l'Esprit.

UN ESPRIT.

* * *

Beaucoup de nos lecteurs dont l'expérience n'est pas toujours bien grande feront sans doute profit des conseils contenus dans cette communication.

Les Esprits hypocrites sont nombreux. En s'emparant de la confiance des médiums, ils les rendent ridicules et le spiritisme avec eux. La longue expérience de l'auteur de ces lignes lui a appris qu'il n'est rien de plus nuisible à notre belle cause que cette confiance absolue des médiums naïfs ou vaniteux accordée aux Esprits qui se communiquent par eux.

Nous ferons suivre cette communication d'une autre qui l'expliquera en la complétant.

V. T.

CONFÉRENCE SPIRITE A ROUEN.

On lit dans le *Petit Rouennais* du 29 octobre :

« Hier a eu lieu dans la salle du Casino, rue de la Grosse Horloge, une très intéressante conférence. Une assez nombreuse assistance, composée surtout de dames, a répondu à l'appel du conférencier de la Ligue de l'Enseignement de Tours. M. Léon Denis avait choisi un programme scientifique et philosophique qu'il a développé avec beaucoup de méthode. Aussi sa causerie a-t-elle captivé tout le public. Une quête a été faite après la première partie de la conférence ; elle a produit la somme de 37 francs 30 centimes qui, suivant le désir de M. Denis, nous a été versée pour l'œuvre de la Bouchée de Pain.

Au nom des pauvres que ce bienfait soulagera, nous adressons à M. Denis nos vifs remercîments. »

Cette conférence avait pour sujet : « La philosophie et la science du spiritisme. » L'orateur a développé les principes de la doctrine vulgarisée par Allan Kardec : « Pluralité des existences de l'âme ; réincarnations successives ; communication permanente entre le monde des vivants et celui des morts subsistant à l'état d'esprit. » Il a parlé longuement des expériences sur lesquelles s'appuient ces doctrines et cité les témoignages d'hommes illustres tels que W. Crookes, Russel-Wallace, Hugo, etc.

* * *

Le lendemain avaient lieu les obsèques d'un spirite rouennais de la première heure, Auguste Bernard, ancien contrôleur aux abattoirs de la ville. Après l'inhumation, au milieu d'un cercle de spirites et d'indifférents, M. Léon Denis a pris la parole, rappelant les mérites, les vertus du défunt, sa vie toute consacrée au devoir, éclairé par cette foi spirite qui soutient et réchauffe aux heures les plus tristes et préserve des chutes et des défaillances si communes en ce monde. Il a affirmé la vie renaissante, même dans la mort, et montré quelle solidarité relie tous ceux qui partagent les croyances spirites. Ces paroles ont été écoutées avec une émotion recueillie.

(Le Spiritisme).

CORRESPONDANCE.

Nous renouvelons l'appel que nous avons fait dans notre avant-dernier numéro, en faveur d'une œuvre qui se recommande à l'attention et à la sollicitude de nos frères fortunés.

Nos amis de Seraing sont désireux de posséder un local convenable qui puisse ne plus leur être enlevé. Nous connaissons de longue date leur dévoûment à la cause spirite; nous savons avec quels succès ils ont toujours combattu dans les milieux industriels cette plaie morale qui a nom matérialisme et qui tend à s'étendre davantage en raison de l'égoïsme des classes dirigeantes et de l'hostilité si prononcée qui se manifeste ouvertement contre les exploitations religieuses.

Nous souhaitons bon succès à nos frères de Seraing pour la réalisation de leurs projets, si dignes d'être encouragés.

---

charge d'âmes, et le sentaient, ne manquaient-ils pas de mettre leurs coreligionnaires en garde contre les attaques des Esprits du mal .. St-Paul ne disait-il pas : « Satan peut se changer en Ange de lumière pour nous tromper ! » et St-Jean : « Ne croyez pas à tout Esprit ; mais mettez les Esprits à l'épreuve pour savoir s'ils viennent de Dieu. »

Imitons-les et ne craignons pas de provoquer un scepticisme qui, contenu dans de sages limites, est plus utile qu'une confiance aveugle de la part des médiums.

Seraing, le 21 octobre 1888.

Messieurs et chers coreligionnaires,

Permettez-nous d'avoir recours à la publicité de votre journal pour faire appel au dévoûment généreux de vos lecteurs de tous pays à l'appui d'une œuvre de propagande spirite que nous nous proposons d'entreprendre.

La *Société spiritualiste* de Seraing voulant utiliser au mieux des intérêts de la doctrine les fonds dont elle dispose, a résolu de constituer une société civile pour la construction d'un local destiné aux réunions de la Société spirite, aux conférences ou instructions publiques et à l'établissement d'une bibliothèque spirite et populaire. Mais pour réaliser ce beau et utile projet, il lui manque 2000 francs qu'elle demande à emprunter par actions de dix francs, sans intérêts et remboursables en cinq années par tirage annuel de quarante actions.

Le versement des souscriptions n'aurait lieu qu'après la constitution définitive de la société civile, par acte notarié.

Les adhésions seront reçues au siége de la Société, rue Vecquée, 1, à Seraing, chez les secrétaire et trésorier ou au bureau du journal jusqu'au 31 décembre prochain.

Veuillez agréer, Messieurs, avec l'expression de nos fraternels sentiments nos remercîments anticipés.

Pour la Société spiritualiste :

Le Secrétaire. Le Trésorier ff. de Président.
JULES GAYE. O.-C. HOUART.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons reçu l'*Almanach spirite* pour 1889. C'est une jolie brochure de 64 pages, imprimée chez Pierre, rue de l'Étuve, 12, à Liége. Il coûte 15 centimes.

Il est conçu dans un esprit absolument spiritualiste, et appuie cette croyance de l'autorité de savants et de grands penseurs.

Nous sommes loin de nier les phénomènes spirites ; le magnétisme est venu jeter un jour nouveau mais déjà lumineux sur des faits merveilleux. Dès aujourd'hui, il est acquis que l'hypnotisme est un fait.

Contentons-nous de citer ces paroles de Maurice Lachâtre :

LE SPIRITISME

« Cette doctrine nouvelle a pris naissance en Amérique vers le milieu de ce siècle, et s'est promptement répandue dans toute les parties du monde, où elle compte de nombreux partisans. Elle a pour attributs la Vérité et la Justice, elle s'appuie sur la morale enseignée par Confucius, Platon, Socrate, par tous les sages de l'antiquité et par le jeune maître de Nazareth ; elle a pour enseigne la charité

» Le Spiritisme reconnaît un Dieu suprême, l'immortalité de l'âme ; il admet le principe de la réincarnation, c'est-à-dire la nécessité pour chaque âme d'animer de nouveaux corps sur cette terre ou dans d'autres sphères, pour s'élever de plus en plus, dans l'ordre intellectuel et moral.

» Le Spiritisme proclame le droit de tous et de chacun, à l'assistance sociale, dans les limites des ressources générales, et réciproquement, le devoir pour chacun et pour tous, de travailler pour la société, c'est-à-dire, l'obligation de concourir dans la mesure des forces respectives, au progrès social, dans l'ordre physique, intellectuel et moral.

» L'un des dogmes (*ou principe*) les plus consolants du spiritisme est celui de l'expiation, d'après lequel, tous les hommes, sans exception, peuvent racheter leurs erreurs, leurs fautes, leurs crimes en subissant dans une ou dans plusieurs réincarnations les épreuves qui leur sont imposées, ou qu'ils ont eux-mêmes choisies à l'état d'esprit.

» Le Spiritisme est la plus sublime expression de la morale dans l'humanité, la plus rationnelle des conceptions philosophiques, et, à ces divers titres, il est appelé à réunir sous sa bannière, dans un avenir plus ou moins prochain, l'immense majorité des nations du globe. »

Pour 100 exemplaires, 12 francs.
» 50 » 6 »
» 25 » 3 »
Le port en sus.

(*La Justice*, de Liége.) C.

NOUVELLES.

Les rentes du pape. — Un diplomate étranger accrédité à Rome près la cour pontificale, fournit la description suivante des rentes du pape et de leur placement.

Ces rentes proviennent de trois sources différentes.

La première est constituée par les intérêts d'une somme énorme laissée par Pie IX au trésor pontifical et placée dans les fonds publics anglais. Ces intérêts se montent à *trois millions* de livres italiennes, ou approximativement, à 125.000 livres sterlings ! Léon XIII est un grand spéculateur, il fait souscrire aux emprunts italiens, dans le but de vendre ces valeurs, lorsqu'elles montent en plaçant le bénéfice en consolidés anglais.

La seconde source est le denier de Saint-Pierre; et quoique il ait subi une diminution considérable pendant ces dernières années, cependant il rapporte encore en moyenne *deux millions* de livres italiennes, soit 83.000 livres sterlings.

C'est avec ces deux sommes que le pape entretient les cardinaux résidant à Rome, à raison de 25.000 francs chacun ; paye les prélats de la cour papale, les secrétaires, les nonces, les gardes du corps, etc.

La troisième source consiste dans le rapport de la chancellerie apostolique, qui comprend les sommes encaissées pour la concession de titres de noblesse, ou de décorations, pour des bénédictions *in articulo mortis*, privilèges d'autels, de chapelles privées, dispenses pour mariages, et titres ecclésiastiques, et beaucoup d'autres grâces, toutes bien payées. Ce département rend, en moyenne, *deux millions et demi* de livres italiennes, ou francs.

De sorte que, la rente annuelle du pape Léon XIII se chiffre par la somme respectable de *sept millions et cinq cent mille francs ;* quelques sous de plus que l'ancien budget de Saint-Pierre, ou même que celui du Christ !

(*Buena Nueva* de Cuba.)

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — N° 12 Liége, 15 Décembre 1888

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAÏVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Résignation dans l'épreuve (1)

La souffrance semble être la loi de notre monde, car ici-bas il est des maux pour toutes les conditions. Des millions d'hommes y ploient sous l'écrasant fardeau de la misère, de l'ignorance et du besoin. Les classes élevées ne sont pas à l'abri de la douleur, physique et morale. Chez les esprits cultivés la sensibilité plus éveillée, plus exquise, amène des sensations plus douloureuses. Partout l'on souffre. Une plainte continue monte de la terre vers le ciel.

Même au sein de l'abondance, un sentiment d'accablement, une vague tristesse s'empare parfois des âmes délicates. Elles sentent que le bonheur est irréalisable ici-bas, qu'il n'y luit qu'en fugitifs éclairs. L'esprit aspire à des vies, à des mondes meilleurs ; une sorte d'intuition lui dit que la terre n'est pas tout, qu'elle n'est qu'une prison passagère, d'où l'âme captive s'envolera après avoir accompli sa tâche, subi son temps d'épreuve. Pour l'homme nourri de la philosophie des esprits, cette intuition vague se change en certitude. Il sait où il va, il connaît le pourquoi de ses maux, la raison d'être de la souffrance. Au delà des ombres et des angoisses de la terre, il entrevoit la lumière de la véritable vie.

Pour peser les biens et les maux de l'existence, pour savoir ce qu'est le bonheur, en quoi consiste le malheur réel, il faut s'élever au-dessus des considérations terrestres, au-dessus du cercle étroit de la vie matérielle, examiner les choses sous les rayons de cette lumière spirituelle. La connaissance de la vie future et du sort qui nous y attend, nous permet de mesurer les conséquences de nos actes et leur influence sur notre avenir.

Envisagé à ce point de vue, le malheur, pour l'être humain, ne sera plus la souffrance, la perte des siens, les privations, la misère ; non, le malheur sera tout ce qui souille, tout ce qui amoindrit, tout ce qui fait obstacle à son avancement. Le malheur, pour celui qui ne voit que le présent, peut être la pauvreté, les infirmités, la maladie. Pour l'esprit qui voit et plane de haut, ce sera l'amour du plaisir, l'orgueil, la vie inutile et coupable. On ne peut juger une chose sans voir tout ce qui en découle, et c'est pourquoi nul ne comprendra la vie s'il n'en connaît ni le but, ni les lois morales. Les épreuves, la souffrance, l'adversité, en purifiant l'âme, préparent son élévation et son bonheur, tandis que les joies de ce monde, les richesses, les passions, l'amollissent, lui ménagent dans l'autre vie d'amères déceptions. Aussi celui qui souffre en son âme et en son corps, celui que l'adversité accable peut espérer et lever son regard confiant vers le ciel. Il paie sa dette à la destinée et conquiert la liberté, tandis que celui qui se complait dans la sensualité forge ses propres chaînes, accumule de nouvelles responsabilités qui pèseront lourdement sur ses jours futurs.

La douleur, sous ses formes multiples, est le remède suprême aux imperfections, aux infirmités de l'âme. Sans elle, pas de guérison possible. De même que les maladies organiques sont souvent le résultat de nos excès, les épreuves

(1) Pages détachées d'un ouvrage sur la Morale du Spiritisme auquel travaille notre frère L. Denis.

morales qui nous atteignent sont la résultante de nos fautes passées. Tôt ou tard, ces fautes retombent sur nous avec leurs conséquences logiques. C'est la loi de justice, d'équilibre moral. Sachons en accepter les effets comme nous acceptons les remèdes amers, les opérations douloureuses qui doivent rendre la santé, l'agilité à notre corps. Alors même que les chagrins, les humiliations et la ruine nous accablent, subissons-les avec patience et résignation. Le laboureur déchire le sein de la terre pour en faire jaillir la moisson dorée. Ainsi de notre âme déchirée par la douleur surgira une abondante moisson morale. Aux heures d'affliction, élevons notre regard au-dessus de la terre et demandons au suprême médecin de guérir avant tout en nous les maux de l'esprit, les passions, les travers, fut-ce au prix de notre chair et de tout ce que nous possédons en ce monde. Sachons sacrifier le présent à l'avenir, cette vie d'un jour aux heures qui ne doivent pas finir.

C'est l'action de la douleur qui détache de notre être ce qui est impur et mauvais, les appétits grossiers, les vices, les désirs, tout ce qui vient de la terre et doit retourner à la terre. Ainsi l'esprit s'épure et s'allége pour gravir l'échelle infinie des perfections. L'adversité est la grande école, le champ fertile des transformations. Sous ses enseignements, les passions mauvaises se changent peu à peu en passions généreuses, en amour du bien. Rien n'est perdu. Mais cette transformation est lente et douloureuse. La souffrance, la lutte constante contre le mal, le sacrifice de soi-même, peuvent seuls la réaliser. Mais grâce à eux, l'âme acquiert l'expérience, la sagesse, la lumière. Le fruit vert et acide qu'elle était sous les vents de l'adversité, sous les ondes régénératrices de l'épreuve, sous les rayons du soleil divin, se change en un fruit doux, agréable, parfumé, mûr pour les mondes supérieurs.

Seule, notre ignorance des lois universelles nous fait prendre en dégoût nos épreuves et nos maux. Si nous comprenions combien les épreuves de la vie sont nécessaires à notre avancement, si nous savions en aimer l'amertume, nos peines ne seraient plus un fardeau. Mais tous nous haïssons la douleur, nous ne sentons son utilité que lorsque nous avons quitté le monde où elle exerce son empire. Son œuvre est féconde cependant. Elle fait éclore en nous des trésors immenses de sensibilité, de pitié, de tendresse, d'affection. Ceux qui ne l'ont jamais connue ont peu de valeur. A peine la surface de leur âme est-elle défrichée. Rien n'est profond en eux, ni le sentiment, ni la raison. N'ayant pas subi la souffrance, ils restent indifférents, insensibles à celle des autres.

Dans notre aveuglement, nous maudissons nos existences obscures, monotones, douloureuses, les croyant inutiles, mais lorsque nous élevons nos regards au dessus des horizons bornés de la terre, lorsque nous avons discerné le véritable motif de la vie, nous comprenons que ces vies sont précieuses, indispensables pour dompter les Esprits orgueilleux, pour nous soumettre à cette discipline morale sans laquelle il n'est pas de progrès.

Libres de nos actions, exempts de maux, de soucis, nous nous laissons aller à la fougue de nos passions, à l'entraînement de notre caractère. Loin de travailler à notre amélioration, nous ne faisons qu'ajouter à nos fautes passées des fautes nouvelles, tandis que comprimés par la souffrance, dans des existences humbles, nous nous habituons à la patience, à la réflexion, nous acquérons ce calme de la pensée qui seul permet d'entendre la voix d'en haut, la voix de la raison.

La vie terrestre est un champ clos, une arène où nous venons combattre nos vices jusqu'à ce que les ayant domptés, terrassés, sortis vainqueurs de la lutte, nous puissions monter plus haut. Dans cette lutte, l'épreuve et la douleur sont nos meilleurs auxiliaires et c'est par eux que nous parvenons à triompher des plus terribles fléaux de l'âme : l'orgueil et l'égoïsme. Rendons justice à ces vies de combat. C'est par elles que nous grandissons. La lutte contre le mal développe nos forces morales, nos qualités, nos vertus, comme la lutte contre les éléments développe nos forces physiques.

La douleur est sainte. C'est à son creuset que se forment les grandes âmes. Sur les grabats misérables gisent des missionnaires divins envoyés ici-bas pour nous apprendre à souffrir sans murmures. Sous nos yeux, des anges de bonté viennent vider le calice d'amertume afin de donner l'exemple à ceux qu'emporte la tourmente des passions. L'épreuve est la réparation nécessaire, le rachat du passé, accepté avec connaissance de cause par beaucoup d'entre nous. Que cette pensée nous inspire aux moments de défaillance. Que le spectacle des maux supportés avec une résignation touchante, nous donne la force de rester fidèles à nos propres engagements, aux résolutions viriles prises avant le retour dans la chair.

La foi nouvelle a résolu le grand problème de l'épuration par la douleur. Les voix des Esprits nous encouragent aux heures difficiles. Ceux-là même qui subirent toutes les agonies de l'existence terrestre, ceux-là nous disent aujourd'hui : « J'ai souffert et n'ai été heureux que de mes souffrances. Elles ont racheté bien des années de

luxe et de mollesse. La souffrance m'a appris à penser et à prier, et au milieu des enivrements du plaisir, jamais la réflexion salutaire n'avait pénétré dans mon âme, jamais la prière n'avait effleuré mes lèvres. Bénies soient mes épreuves, puisqu'elles m'ont enfin ouvert la voie qui conduit à la sagesse et à la vérité. » (1)

Voilà l'œuvre de la souffrance ! N'est-ce pas la plus grande de toutes celles qui s'accomplissent dans l'humanité? Elle se poursuit en silence, en secret, mais ses résultats sont immenses, incalculables. Elle détache l'âme de tout ce qui est bas, matériel, transitoire, elle l'élève, la tourne vers l'avenir, vers les mondes qui sont son héritage. Elle lui parle de Dieu, de ses lois sublimes. Certes, il est beau d'avoir une fin glorieuse, de mourir jeune, en héros. L'histoire enregistrera votre nom et les générations honoreront votre mémoire, mais une longue vie de douleurs, de maux patiemment subis est autrement féconde pour l'avancement de l'esprit. L'histoire n'en dira rien sans doute. Toutes ces vies obscures et muettes, vies de lutte silencieuse et de recueillement tombent dans l'oubli, mais ceux qui les ont accomplies trouvent dans la lumière spirituelle leur récompense. La douleur seule assouplit notre cœur, avive les feux de notre âme. C'est le ciseau qui lui donne ses proportions harmoniques, affine ses contours, la fait resplendir de sa plus parfaite beauté. Une œuvre de sacrifice, lente, continue, produit de plus grands effets qu'un acte sublime, mais isolé. Consolez-vous donc, ô vous tous, ignorés, qui souffrez dans l'ombre de maux cruels et vous que l'on méprise pour votre ignorance et vos facultés restreintes. Apprenez que parmi vous se trouvent de grands Esprits qui ont voulu renaître ignorants pour s'humilier, abandonnant pour un temps leurs facultés brillantes, leurs aptitudes, leurs talents. Bien des intelligences sont voilées par l'expiation, mais à la mort ces voiles tombent et ceux que l'on méprisait pour leur peu de savoir éclipseront les orgueilleux qui les dédaignaient. Il ne faut mépriser personne. Sous d'humbles et chétives apparences et jusque parmi les idiots et les fous, de grands Esprits sont cachés dans la chair et expient péniblement un passé redoutable.

O vies humbles et douloureuses, trempées de larmes, sanctifiées par le devoir, vies de luttes et de renoncement, existences de sacrifice pour la famille, pour les faibles, les petits, dévouements inconnus, abnégations ignorées, plus méritoires que les dévouements célèbres, vous êtes autant d'échelons qui conduisent l'âme à la félicité. C'est à vous, c'est aux obstacles, aux humiliations, aux amertumes dont vous êtes semées qu'elle doit sa pureté, sa force, sa grandeur. Car c'est vous, vous seules, dans les angoisses de chaque jour, dans les immolations que vous lui imposez qui lui apprenez la patience, la résolution, la constance, toute la sublimité de la vertu qui fera sa couronne, l'auréole splendide qui orne dans l'espace, le front de ceux qui ont souffert, lutté et vaincu !

Léon Denis.

(1) Communication médiumique reçue par l'auteur.

DEVOIRS D'UN SPIRITE

MÉDIUM : M. X.

Vous vous dites spirites ; vous le proclamez bruyamment, pensant ainsi faire un grand acte de courage et mériter beaucoup devant Dieu. — Vous ne vous contentez pas de cela : vous allez de porte en porte, cherchant des *médiums*, fatiguant les Esprits de vos questions multipliées, puériles, indiscrètes, et vous entonnez un chant de triomphe lorsqu'un Esprit léger, empruntant un nom vénéré, vous a donné une communication ridicule, que vous trouvez sublime, parce qu'elle flatte vos penchants secrets et vous fait entrevoir la réalisation prochaine de quelqu'un de vos rêves insensés ! — Vous la colportez partout, et les gens s'écrient quand vous êtes passé : « si c'est là ce qu'on appelle le spiritisme, Dieu nous préserve d'une semblable peste ! » Et pourtant vous voulez être les apôtres d'une idée ! vous voulez vous sacrifier pour en amener le triomphe ! — Votre dévouement ne connait point de bornes ! — Vous seriez capable d'abandonner toutes vos affaires, de négliger l'accomplissement de tous les devoirs que vous impose votre position, pour aller voir, à de grandes distances, un médium à effets physiques ! à apports ! ou un homme qui devine ce que vous pensez et vous dit, sans jamais se tromper, combien de gros sous vous avez dans votre poche !

O abnégation bien digne de louanges ! Sacrifice inouï ! Dieu pourra-t-il trouver dans l'inépuisable trésor de ses grâces de quoi vous récompenser dignement ?

Et Jésus a dit pourtant, mais inutilement pour vous : « Malheur au monde à cause des scandales : car il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive. » (Matt. ch. 18. v. 7).

Insensés ! Voudrez-vous enfin prêter l'oreille à la voix de la raison ? Voudrez-vous la fermer aux suggestions perfides de ces Esprits qui n'excitent à un si haut degré votre enthousiasme que parce

qu'ils se font les avocats de vos folles passions? Ne comprendrez-vous donc jamais que le moyen le plus efficace de répandre une doctrine, c'est le bon exemple donné par ceux qui la professent; que le seul sacrifice qui puisse lui être utile, c'est le sacrifice des mauvais penchants sur l'autel du devoir ?

Spirites ! ne recherchez pas ce qui a du retentissement, parce que là la vanité trouve sa satisfaction ;

évitez le trop grand nombre de demandes aux Esprits, parce que c'est la curiosité qui vous pousse ;

ne demandez la fortune qu'au travail et à l'économie, parce que seule celle que l'on acquiert ainsi ne laisse pas après elle de regrets ;

mais efforcez-vous surtout d'acquérir la sagesse, parce que c'est une richesse qui vous suivra dans l'autre vie, et que vous ne perdrez jamais ;

soyez de mœurs pures, parce que c'est presque toujours par la porte des mauvaises mœurs que l'ennemi s'introduit dans la place, et qu'il ôte ainsi toute autorité à vos paroles ;

femmes, occupez-vous des soins de votre ménage ; soyez fidèles à vos maris, bonnes, dévouées, surtout s'ils ne sont pas tels envers vous ; car où est le mérite d'être bons envers ceux qui nous aiment ? — Pensez constamment à vos enfants, et rappelez-vous que le supplice le plus grand pour un homme est celui d'avoir à rougir de sa mère !

Si Dieu vous a douées de la beauté du corps, n'oubliez pas ce que dit le verset 22. Chap. II des Proverbes : « La femme belle et insensée est comme un anneau d'or au museau d'une truie. »

S'il vous en a privée, consolez-vous-en, car il est une beauté bien supérieure et impérissable, qu'il ne dépend que de vous d'acquérir : *La beauté de l'âme.*

Homme, ton devoir n'est pas moins strict envers ta femme : aime-la ; soutiens-la ; pardonne-lui ; mais surtout respecte-la et respecte-toi toi-même en elle et dans les autres femmes. N'oublie pas que Dieu a voulu que dans leur sein s'accomplît l'œuvre la plus sublime, la plus sainte, l'incarnation de l'Esprit ! et que l'enfant est le grand devoir des parents !

Qu'est devant un tel résultat le plaisir éphémère et grossier des sens ?

Oh ! oui, croyez-en la parole de celui qui a moins souci de plaire que de vous être utile : Un jour viendra où bien des voiles tomberont de devant vos yeux et où vous expierez par de longs et amers regrets la folie d'avoir recherché le plaisir et fui le devoir ! UN ESPRIT.

LA VIE DE L'ESPRIT.

Considérons l'âme au moment où elle quitte la Terre, et étudions ce qui arrive après cette transmigration.

Les forces vitales s'éteignent ; l'esprit se sépare du corps lorsque la vie organique arrive à son terme; cependant la séparation n'est ni brusque, ni instantanée ; elle commence parfois avant la cessation de la vie organique ; et n'est pas toujours complète à l'instant de la mort. Nous savons qu'entre l'esprit et le corps existe un lien semi-matériel qui constitue comme une première enveloppe de l'esprit; cette union ne se détruit pas subitement ; et tant qu'elle subsiste, l'esprit demeure dans un état de trouble qui pourrait être comparé à celui qui accompagne le rêve.

Souvent il doute de la mort de son corps, et ne doutant pas de sa propre existence, il ne comprend pas qu'il puisse vivre sans son corps dont il se voit séparé, quoique les liens qui l'attachent encore à la matière, le rendent accessible à certaines sensations physiques ; il y en eut un qui se plaignit un jour de sentir les vers qui rongeaient son corps.

C'est seulement lorsque l'esprit est complètement délivré de toute attache à la matière qu'il se reconnait ; jusque là il ne se rend pas compte de sa situation d'une manière complète. La durée de ce trouble est très variable ; elle peut être de quelques heures, tout aussi bien que de plusieurs années; cependant il est rare qu'au bout de quelques jours l'esprit ne reprenne possession de lui-même plus ou moins parfaitement.

Nous ne parlons ici que des âmes parvenues à un certain degré d'avancement moral ; car, par exemple, la vie spirituelle d'un sauvage n'est pas assez active, pour qu'il puisse s'identifier avec sa nouvelle situation. Ces esprits arriérés sont amenés à se réincarner assez rapidement, afin d'atteindre plus promptement le moment, où par leur avancement ils puissent devenir les arbitres de leur destinée. D'une manière analogue, pour beaucoup d'esprits, quoique appartenant à des nations civilisées, la mort amène un tel changement dans leur situation, qu'ils trouvent étrange tout ce qui les entoure, et qu'il leur faut quelque temps pour se familiariser avec cette nouvelle perception des choses.

L'instant qui détermine la rupture des liens qui retiennent l'esprit assujetti au corps, est un instant solennel ; car à son entrée dans le monde des esprits, ce nouveau venu est accueilli par ses amis qui le reçoivent comme s'il arrivait d'un long voyage. Il retrouve ses morts, dont le départ avait été pour lui une cause de douleur si amère ;

et si la traversée a été heureuse, c'est-à-dire si le temps de son exil a été fructueusement employé pour son avancement, on le félicite pour le glorieux combat soutenu. Aux parents se joignent les amis qu'il a connus à d'autres époques, et tous joyeux s'enfoncent dans les profondeurs de l'éther. C'est alors vraiment, que commence pour lui sa nouvelle existence.

L'enveloppe fluidique de l'esprit, constitue une espèce de corps de forme définie, limitée, et analogue à la nôtre: cependant, cette enveloppe n'est pas pourvue de nos organes, et ne peut ressentir toutes nos impressions. Sur la terre, la vue, l'ouïe, le toucher, dépendent d'instruments, dont la grossièreté ne nous permet pas de ressentir les vibrations qui se répandent en nombre infini bien au delà des limites de nos faibles perceptions, et cependant ces vibrations existent; et pour l'être qui peut les ressentir, et comprendre leur langage, elles doivent posséder une voix plus émouvante que le murmure majestueux de l'Océan, et que les gémissements mystérieux du vent à travers les forêts.

L'esprit ressent tout ce que nous ressentons; la lumière, les sons, les odeurs, etc.; et ces sensations, quoique n'ayant rien de matériel, n'en sont pas moins réelles; et même elles parviennent à l'âme d'une manière plus claire, plus précise, et plus subtile, car elles n'ont plus à passer par la filière intermédiaire des sens matériels.

La faculté de percevoir est inhérente à l'esprit, elle est un attribut de son être tout entier; les sensations lui parviennent de toutes parts, et non pas de certains endroits déterminés. Un esprit disait, en parlant de l'organe de la vue, qu'elle est une faculté de l'esprit et non du corps; et que si les incarnés voient par les yeux, ce ne sont pas les yeux qui perçoivent, mais l'esprit.

La conformation de nos organes est telle, que nous avons besoin de certains véhicules pour éprouver des sensations; ainsi la lumière nous est nécessaire pour refléter les objets; l'air pour transmettre les sons, pendant l'incarnation; mais ces véhicules deviennent inutiles du moment que nous ne possédons plus les intermédiaires des sens qui les rendaient nécessaires; car l'esprit voit sans avoir besoin de notre lumière solaire; il n'y a pas d'obscurité pour l'esprit.

Ceci nous explique la raison de certaines facultés remarquables des somnambules lucides qui voient et entendent bien au-delà des limites des sens matériels; car leur esprit étant plus ou moins dégagé, jouit jusqu'à un certain degré des prérogatives de l'état de la désincarnation.

Cependant, si les sensations, quoique agréables demeuraient constantes et incessantes, si l'esprit ne pouvait leur échapper, elles deviendraient fatigantes et pénibles; c'est pourquoi l'âme possède la faculté de les suspendre; elle peut à volonté cesser de voir et d'entendre, ou ne ressentir que ce qu'elle désire. Cette faculté est en raison de sa supériorité morale, car il y a des choses que les esprits inférieurs ne peuvent éviter, et qui constituent pour eux une situation très pénible.

C'est précisément de cette nouvelle manière de percevoir, de sentir, dont l'esprit ne se rend pas bien compte immédiatement après la mort, mais successivement; et même les esprits sentent, et se meuvent sans en connaître les causes ni les moyens.

Il y a certaines sensations qui sont inhérentes à la nature même de notre organisme, on comprend alors pourquoi elles cessent d'être, à la destruction de celui-ci: aussi l'esprit ne souffre ni de la fatigue, ni du froid, ni de la faim, car il n'est pas assujetti à la déperdition des forces, ou de la chaleur, ni aux nécessités de leur réparation par le repos, le calorique, ou la nutrition; il est entièrement délivré de nos infirmités corporelles. Si parfois les médiums voient des esprits bossus, ou boiteux, c'est parce que ces derniers prennent telle forme qui les fera plus facilement reconnaître des personnes avec lesquelles ils eurent des relations sur la terre.

N'étant plus assujettis aux nécessités de la vie corporelle sociale, elles n'ont plus de raison d'être pour les esprits; ainsi ils ne sont plus inquiets de leur gagne-pain, ni tracassés par les affaires difficiles, ou par les faillites, les banqueroutes, les ruines financières, les destitutions injustes, la vieillesse, les maladies, le dénûment, etc.

Les esprits élevés sourient de pitié, en voyant la peine que nous nous donnons pour conquérir de vaines richesses, ou des jouets ridicules pour satisfaire une fausse ambition. Au lieu que les esprits inférieurs prennent encore de l'intérêt dans nos luttes matérielles, et même y prennent part dans une certaine mesure, en nous incitant au bien, ou au mal selon leur nature actuelle bonne ou perverse.

Le langage articulé est aussi une nécessité de notre organisation; mais les esprits, pour transmettre leurs pensées n'éprouvent pas le besoin de les formuler par des sons, dont les vibrations frappent l'ouïe, car ils se comprennent par la simple transmission de la pensée, analoguement à ce qui arrive souvent ici-bas, lorsque nous nous comprenons à un simple regard.

Pendant que nous traînons péniblement notre corps sur la terre ou nous sommes attachés, les esprits se transportent sans fatigue d'un lieu à

un autre, franchissent d'immenses espaces avec la rapidité de la pensée, et pénètrent partout sans rencontrer d'obstacles.

L'esprit non seulement voit tout ce que nous voyons, mais il le voit mieux que nous ne pouvons le faire avec nos sens limités, car, pouvant par sa nature éthérée, pénétrer lui-même dans la matière, il découvre ce qui s'occulte à nos regards.

Les esprits ne sont pas, comme bien des gens l'ont supposé jusqu'ici, des êtres vagues, ou indéfinis; mais des individualités réelles, déterminées, circonscrites; jouissant non seulement de toutes nos facultés actuelles, mais aussi de beaucoup d'autres qui nous sont inconnues dans notre état d'incarnations, et qui sont inhérentes à la nature de l'esprit.

(*Revue des Etudes psychologiques* DE BARCELONE.)

Hommes de l'âge de pierre dans le centre du Brésil.

Le docteur Karl von den Steinen, l'explorateur du Brésil, dans une lecture faite récemment devant l'Association scientifique allemande sur l'état de civilisation que l'homme de l'âge de pierre a atteint à l'heure actuelle au Brésil, décrivit les tribus indiennes du Xinga, un des fleuves tributaires brésiliens de l'Amazone. Ces tribus, dit-il, appartiennent encore à l'âge de pierre, elles ne connaissent aucun métal et se servent uniquement de pierres, dents, os et coquilles dont elles fabriquent en les creusant très habilement, des armes, des ustensiles, des ornements. Elles sont ce qu'elles étaient à l'époque de Christophe Colomb et n'ont pas changé depuis qu'elles ont été découvertes. Elles ne sont cependant pas sauvages ; leurs coutumes sont décentes, elles sont monogames quoique le mariage se fasse sans cérémonie et ont les rapports les plus affectueux avec leurs enfants.

Leur genre de vie est simple et non barbare ; il n'y a pas la moindre immodestie dans leur manière de se vêtir. Ces tribus vivent dans des villages contenant au plus, chacun 250 habitants, près des rivières et éloignées ordinairement de quelques journées de voyage, l'une de l'autre. Elles ont peu de relations entre elles. Elles ont la notion de la propriété privée, cependant celle-ci est rare parmi elles. La capacité de production est presque identique chez tous les individus. Les gens d'une tribu volent dans une autre tribu, jamais dans la leur.

On n'y connait aucun animal domestique pas même le chien. Ces tribus chassent et pêchent, elles cultivent aussi un peu, mais d'une façon toute primitive. Elles se regardent comme ayant des liens de parenté avec les animaux. Les Balkari se disent descendants du jaguar, et les Trumai qui sont des nageurs habiles se croient une espèce d'alligator.

Le soleil leur apparaît comme une boule de plumes du rouge ara — un oiseau du pays — renfermée dans un vase dont le couvercle est enlevé pendant le jour et fermé le soir. Les autres phénomènes astronomiques sont considérés par eux comme ayant des relations analogues avec le monde animal. Leur sorcier est un médecin plus qu'un prêtre. L'âme et le corps leur semblent absolument distincts.

Pendant le sommeil, le corps est au repos pendant que l'âme vagabonde à son gré. Un homme endormi ne doit pas être réveillé brusquement afin que l'âme ait le temps de venir reprendre sa place. Leur langue n'est pas pauvre et le docteur von den Steinen pense qu'elle est à peine moins riche que celle du paysan allemand vivant dans un village à l'écart. Mais elles ne connaissent aucune construction grammaticale. Il semble enfin que ces tribus n'ont qu'une notion très vague de la Divinité.

FAITS SPIRITES.

L'année 1858, dans le Shorapoor, eut lieu une apparition, qui laissa une profonde impression dans l'esprit de ceux qui en eurent connaissance.

Dans cette localité des possessions anglaises des Indes orientales, étaient logées, avec les milices du major Hugues, deux compagnies d'Highlanders du 74e régiment.

Une de ces dernières avait son quartier dans un vieil édifice situé sur le sommet de la montagne; l'autre était campée en bas dans la plaine, hors la ville, car elle attendait son rappel à Bellary.

Un après-midi, le capitaine O..., son commandant, était assis sous la tente, occupé à écrire des lettres qui devaient partir pour l'Angleterre, vit entrer subitement un jeune soldat de sa compagnie, en tenue d'infirmerie et tête nue, lequel sans faire le salut réglementaire, lui dit d'une manière très nette : « Capitaine, je vous prie d'envoyer à ma mère ma paie échue; ayez l'obligeance de prendre note de son adresse; elle demeure à A... »

Le capitaine écrivit l'adresse sans délai, et répondit : « C'est entendu, mon enfant, vous pouvez y compter. »

Le soldat s'éloigna comme il était venu, sans saluer.

Quelques moments après, le capitaine se prit à réfléchir que, soit l'aspect, soit la tenue, soit l'allure de cet homme étaient tout-à-fait étranges; c'est pourquoi il fit appeler le sergent de service, auquel il adressa la demande suivante :

« Pourquoi avez-vous permis au soldat M... de se présenter ici avec une tenue et des manières contraires au règlement? »

Le sergent, à cette demande, demeura comme anéanti, et finit par répondre :

« Capitaine, vous avez donc oublié que le soldat M... est mort hier, et que nous l'avons enterré ce matin? Croyez-vous vraiment que c'était bien lui ? »

« J'en suis tout à fait sûr, répondit le capitaine; voici l'adresse de sa mère, qu'il m'a dictée lui-même afin de faire tenir à celle-ci le montant de la paie échue. »

— « C'est vraiment étonnant, reprit le sous-officier; on a aujourd'hui même vendu ses effets à l'enchère, et je me trouvais très embarassé, ne sachant pas ou en envoyer la valeur, car les registres de la compagnie n'en indiquent pas les provenances. Mais nous pouvons contrôler cette adresse dans les registres matriculaires du régiment auquel nous appartenons. »

Ces recherches faites dans le bureau du régiment, on eut l'assurance, que l'adresse fournie par le soldat apparu était exactement la même.

(Annales du Spiritisme en Italie) juin 1888.

* * *

Un journal canadien, l'*Eventry Journal*, de Otawa, numéro du 8 décembre 1887, raconte ce qui suit :

Dans la ville de Toronto, 133 Richmond Street, demeure M. William Wade, qui a à son service une jeune femme appelée Nellie Achsa. Le soir du 4 décembre, cette dernière montait l'escalier pour se rendre à sa chambre au troisième étage. Parvenue sur le palier du second, elle vit au sommet de la dernière marche, debout et en costume de nuit, comme si elle était prête à aller se coucher, sa sœur, jeune fille de 19 ans.

Elle portait un peignoir de nuit, et les cheveux libres sur les épaules. Ses mains étaient croisées sur la poitrine, la droite sur la gauche, et portant une bague.

L'apparition demeurait muette : et Nellie, sans aucune crainte, continua à monter, en fixant constamment sa sœur, qui disparut subitement, au moment d'être rejointe. Le lendemain arriva une dépêche annonçant que cette sœur était morte, précisément à l'heure de son apparition, d'une inflammation de la gorge.

Il est à remarquer que rien ne pouvait faire prévoir cette mort, car seulement huit jours avant, la décédée avait écrit à Toronto affirmant que toute la famille jouissait d'une bonne santé.

NOUVELLES.

Le Conseil municipal de Paris vient d'imposer à tous les instituteurs et à toutes les écoles primaires une grammaire de M. Gaston Da Çosta dans laquelle on ne cite pas les mots de *Dieu* ni d'*âme*.

Il y a toute une philosophie et toute une politique, on devine laquelle, dans ce cours de grammaire. En une ligne, il dit son fait au spiritualisme : « L'intelligence est une fonction du cerveau. » L'homme est défini « un simple mammifère ». Et l'auteur paraît même embarrassé pour distinguer « ce simple mammifère » de ses congénères. « On dit que c'est le plus noble. Pourquoi? Sans doute parce que, d'une manière générale, on peut dire qu'il est le plus intelligent des animaux. »

D'une manière générale, on peut dire, ces expressions pleines de réserves laissent voir que l'auteur évite de se compromettre : il prévoit les réclamations des autres animaux et ne veut point leur faire tort !

(Journal de Liége du 12 novembre 1888.)

* * *

La loi morale de l'humanité. — Il ne suffit pas de pratiquer la bienfaisance individuelle pour que la loi morale de l'humanité soit réellement appliquée.

La loi morale du dévoûment à l'existence humaine exige des œuvres plus accomplies; elle doit déterminer la fondation d'institutions durables étendant leurs bienfaits au plus grand nombre de ceux qui manquent du nécessaire : la bienfaisance doit devenir sociale; c'est seulement ainsi qu'elle sera vraiment pratiquée.

J.-B.-ANDRÉ GODIN
Fondateur du Familistère de Guise.

* * *

Un ami des Nègres. — Un ancien négociant du Connecticut (Etats-Unis), M. Daniel Hand, vient de faire don d'environ dix millions de francs pour l'éducation des nègres dans les Etats du Sud.

* * *

Il n'y a, dit le *Boston Investigator*, pas moins de trois mille écoles paroissiales aux Etats-Unis. Si elles étaient destinées à enseigner la liberté et le patriotisme selon le système américain, il n'y aurait rien à objecter. Mais là n'est point leur raison d'être. Ces établissements sont institués

pour enseigner l'esclavage mental en niant comme ils le font le droit de penser par soi-même ; ils exaltent en outre le pape de Rome, le plaçant au-dessus du gouvernement des Etats-Unis. Donc aucun américain, natif ou naturalisé, ne peut, conséquemment, soutenir les dites écoles paroissiales. *(Banner of Light.)*

* * *

Le 18 octobre dernier — anniversaire de la révocation de l'Edit de Nantes — il s'est tenu à Nimes une réunion protestante, où orthodoxes et libéraux se sont donné franchement la main sur un terrain commun : *l'étude pratique des questions sociales.*

Un orateur a établi que le christianisme seul pouvait réaliser des réformes sociales dans l'union et la liberté, la justice et la paix. Parmi les communions chrétiennes, a-t-il dit, c'est le protestantisme qui est tout désigné pour cette grande préparation. N'a-t-il pas été par excellence l'école de l'individualisme ? N'a-t-il pas été l'éducateur de l'homme et n'a-t-il pas développé chez l'individu toutes les qualités de conscience et de virilité nécessaires à une vie sociale, à une vie conforme à la volonté de Dieu ?

L'Association protestante a élu président M. le pasteur Fallot. Puisse-t-elle, dit *le Devoir* dont nous extrayons ces lignes, en réalisant pacifiquement des améliorations sociales sérieuses et pratiques, montrer le vide et le danger des utopies révolutionnaires qui séduisent tant d'esprits crédules et ignorants.

* * *

Une curieuse expérience a été tentée au Wardour Hall, Soho, par l'Union des missionnaires de Londres.

On a essayé un nouveau système de persuasion à l'égard des incrédules, système qui s'annonce comme un brillant succès. Pendant un sermon sur le « serpent dans le désert, » on a projeté, à l'aide d'une lanterne magique, sur un écran placé au fond de l'église, diverses scènes bibliques destinées à corroborer les paroles du prédicateur.

On pourra désormais se rendre compte *de visu* de la véracité des assertions dogmatiques.

Si ce nouveau système n'amène pas la conversion des infidèles, il aura du moins l'avantage d'attirer à l'église bon nombre de gens curieux d'assister à ce spectacle intéressant et à la portée de toutes les bourses !

* * *

La Lanterne de Paris du 1er septembre dernier dans un article intitulé : *Les Maîtres du Monde*, dit :

Que l'Europe tient à l'heure actuelle et en permanence huit millions d'hommes sous les armes ; qu'elle en a quatorze millions en seconde ligne ; que l'entretien de cette masse d'hommes, y compris le travail qu'ils sont empêchés de faire, coûte annuellement vingt-sept milliards !!! L'auteur de cet article montre les terribles conséquences d'une pareille situation et en profite pour comparer celle toute différente des Etats-Unis qui, ayant licencié presque toute leur armée après la terrible guerre de sécession, ont maintenant entièrement liquidé les dépenses de cette guerre. Il fait voir cet heureux pays dédaignant les splendeurs militaires de la vieille Europe, étendant son empire chaque jour par le défrichement de nouveaux territoires, voyant sa population s'accroître de 500.000 âmes par an. Aujourd'hui, l'Amérique nourrit une partie de l'Europe, elle y déverse ses produits de toute nature en immenses quantités, « si bien que les nations militaires et conquérantes arrivent à l'extrême faiblesse par la dépense et par la ruine, tandis que ce peuple de marchands et de laboureurs, pour peu que la situation se prolonge, tend à devenir le maître du monde. »

* * *

Les journaux rapportent que le célèbre financier autrichien, baron Maurice Hirsch, a fait une donation de douze millions de francs qui aura pour but de propager l'instruction primaire et de favoriser le développement des métiers et de l'agriculture dans les royaumes de Galicie et de Lodomérie, dans le Grand-Duché de Cracovie et dans le Duché de Bucowine.

* * *

Pour guérir la folie. — Un médecin italien a fait récemment de curieuses expériences sur le traitement des fous par les couleurs.

Il a placé un malade atteint de maladie noire et qui se refusait à manger, dans une chambre peinte en rouge et très éclairée. Au bout de trois heures, l'aliéné était devenu d'une gaîté excessive et mangeait avec avidité.

Une autre fois, le même médecin a enfermé dans une chambre bleue un fou furieux qui, après quelques heures de séjour dans ce local, devenait tout à fait calme, alors que tous les autres moyens employés pour l'apaiser avaient échoué. *(La Nation*, 1er décembre 1888.)

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — No 13 Liége, 1er Janvier 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

AVIS.

Nous prions nos abonnés de l'étranger, dont l'abonnement est expiré, de vouloir le renouveler le plus promptement possible par un mandat-poste international à l'ordre de M. H. Saive.

Quant à nos abonnés belges, qu'ils veuillent bien prendre note que l'administration des postes fera présenter à domicile nos quittances de réabonnement dans la seconde quinzaine de ce mois.

A NOS ABONNÉS.

A vous qui êtes en communion d'idées avec *le Messager*, les rédacteurs de ce journal offrent au nouvel an les vœux fraternels dus à la famille intellectuelle avec laquelle on pense et laboure le champ des idées.

C'est pour cette famille que nous avions au 1er septembre 1888 un délégué au congrès international de Barcelone ; les affirmations et les résolutions prises par cette assemblée de penseurs et de philosophes ont eu notre approbation parce qu'elles répondaient au vœu de tous les spirites sérieux et militants.

Ces affirmations et ces résolutions pourquoi n'ont-elles pas été reproduites par les journaux qui calomnient *à priori* le spiritisme ? Pour les engager à étudier sérieusement nos doctrines, nous donnons *in extenso* ces affirmations et ces résolutions, en priant nos adversaires de les reproduire comme étant la pensée de tous les délégués spirites au Congrès international de Barcelone.

La presse en général devra nous considérer, désormais, comme des émancipateurs dévoués à l'œuvre du progrès intellectuel par l'instruction et l'éducation, et comme les serviteurs fidèles des idées d'apaisement par la notion scientifique du vrai. Nous voulons la fin des luttes fratricides et anti-humaines par l'arbitrage international.

Puissent ces vues généreuses, communes à tant d'esprits éclairés, attirer au *Messager* bon nombre d'hommes nouveaux chercheurs des vérités qui les veulent effectives en ce sens, que les institutions sociales, pour être durables et en accord avec la raison, doivent se modeler sur ces éternelles vérités.

La lutte entre les idées et les conceptions politiques, sociales et religieuses, est à l'état aigu à cette époque de transition ; l'enfiévrement qui en est la suite trouble les plus belles intelligences, et chacun de se demander où se trouve la branche de salut dans cet effondrement du passé ! On pressent l'aurore d'une nouvelle civilisation et l'avènement d'un esprit de choses différent.

Cet esprit nous le représentons, et pour le constater, il faut nous lire attentivement, avec esprit de suite.

Abonnés fidèles, revenez en 1889 avec les hommes nouveaux qui veulent réaliser le temple de l'avenir, celui où tout sera fraternité et justice, solidarité et responsabilité.

LA RÉDACTION.

CONGRÈS SPIRITE DE BARCELONE.

AFFIRMATIONS ET PROPOSITIONS présentées par les

délégués Belges, Cubains, Français et Italiens, acceptées à l'unanimité par les délégués au Congrès.

« *Le Congrès spirite international*, réuni à Barcelone, le 8 septembre 1888, affirme et proclame l'existence réelle et indiscutable des rapports entre les âmes incarnées et désincarnées.

Considérant ce fait dans ses phases diverses, le Congrès fait les déclarations suivantes :

1° *Le spiritisme est une science positive et expérimentale* sanctionnée par l'investigation suivie et par l'histoire ;

2° *Le spiritisme est une science philosophique supérieure* qui satisfait plus que toute autre la conscience, la raison et la justice ;

3° *Le spiritisme est une science psychologique* qui nous prouve l'existence de l'âme et nous donne l'explication la plus logique des rapports mutuels de l'âme et du corps ;

4° *Le spiritisme est une science divine* qui donne une croyance rationnelle en Dieu, — la certitude d'une vie future — qui établit la responsabilité de nos actes selon la stricte justice, et prouve la nécessité des réincarnations successives comme moyen de progrès indéfini, soit sur notre planète, soit dans les mondes sidéraux ;

5° *Le spiritisme doit devenir une science sociale* pour résoudre les problèmes humanitaires suivants : D'éducation et d'instruction intégrale pour les deux sexes. — De législation. — De propriété. — De mutualité. — D'association. — De fraternité ;

6° *Le spiritisme est la véritable école du respect* dû à tous les chercheurs de vérités, lors même qu'ils ne sont pas les adeptes du fondateur de notre philosophie, de notre grand vulgarisateur Allan Kardec.

En conséquence le Congrès adhère aux propositions suivantes, que les délégués se disposent à mettre à exécution dans leurs pays respectifs, dès que des circonstances favorables le leur permettront ;

A. Tendre continuellement à unir, à fédérer tous les spirites d'un même pays, à fédérer entre eux tous les centres spirites nationaux ;

B. Introduire les éléments de la doctrine spirite dans l'enseignement populaire, et posséder des chaires de philosophie spirite dans nos écoles supérieures ;

C. Propager la doctrine dans les masses, les ateliers, les centres industriels, les plus humbles mansardes, par les brochures, les conférences gratuites, par la voie de la presse ;

D. Prévenir les groupes et les centres spirites que le maître Allan Kardec nous a spécialement prévenus contre la crédulité excessive de l'enseignement donné à l'aide des communications d'outre-tombe : « Il faut les soumettre à un critérium sévère, disait-il ; cette crédulité, sans contrôle, discréditant le spiritisme ; »

E. Bien recommander à tout ami sérieux du progrès, l'étude suivie et impartiale des œuvres, des faits spirites, et de la science en général ;

F. Etablir que, s'il faut logiquement une fédération spirite locale, départementale, régionale, nationale, chacun doit avoir, selon ses tendances et son génie, complète liberté d'action dans le domaine du spiritisme ;

G. Enseigner le dédain de l'ostracisme, nos rangs devant toujours rester largement ouverts ;

H. Intéresser les spirites à l'étude de la coopération et de l'association pratique, selon le mode institué à Guise (France) par M. Godin, fondateur du Familistère ; pour éteindre les haines de classe, et rendre impossibles les révolutions et leurs violences, comme cet homme de bien, viser à l'association du capital et du travail ;

I. Transformer les prisons pénitentiaires en institutions de moralisation, pour réhabiliter l'homme tombé dans le mal, exactement comme le fait à Paris la Société des libérées de Saint-Lazare, sous la direction de l'honorable et courageuse Mme Isabelle Bogelot ;

J. Etablir un mouvement d'idées pour seconder toute action ayant le but de modifier les systèmes civils et pénals de chaque pays dans le sens de la charité et de la justice selon le spiritisme ;

K. S'unir à toute société constituée pour empêcher les conflits entre les nations au moyen de l'arbitrage international permanent ;

L. Tendre progressivement à désarmer les nations, à abolir les frontières à l'aide de la parole et de la presse ;

M. Demander la suppression de la peine de mort partout où elle existe ;

N. Travailler à détruire l'esclavage sous toutes ses *formes*. »

LE SPIRITISME ET LA QUESTION SOCIALE.

—

Aujourd'hui, plus que jamais, la question sociale est à l'ordre du jour. On discute beaucoup, mais personne n'est arrivé à trouver la solution du problème.

Pour tout esprit réfléchi, une chose reste cependant acquise ; c'est que parmi tous les systèmes préconisés aucun n'a donné une solution pratique, définitive, certaine. Il n'en est pas moins vrai, que chaque système contient de bonnes choses, qui ne seront pas perdues pour l'huma-

nité. Ici, comme partout, c'est avec l'aide de la raison, de la libre discussion et de la pratique, qu'on arrivera à résoudre cette importante question.

On oublie trop souvent le point le plus important : c'est que pour édifier une société nouvelle, virile, éclairée, où tous seront plus libres, plus égaux, plus heureux, il faut des éléments virils et éclairés. La Société n'est qu'une collectivité; or, si la grande masse des parties constituantes de cette collectivité, n'est ni assez intelligente, ni assez bonne, le système social ne peut s'établir sur les bases de la justice et de la solidarité humaine, sans laquelle il n'y a pas de progrès possible. Il faut donc régénérer les individualités pour régénérer l'ensemble.

Comme l'a très bien dit M. Ch. Fauvety : Toute évolution sociale doit avoir sa source et son point de départ dans une évolution du principe religieux. L'intense mouvement libéral, républicain et socialiste moderne doit son développement si rapide au libre-examen, qui a permis la vulgarisation des idées des philosophes du siècle dernier, et que certains confondent trop volontiers avec le matérialisme et l'athéisme.

Mais libre examen n'implique pas absence de croyance, c'est au contraire la libre étude de toutes les doctrines, de toutes les idées, de toutes les sciences, afin d'arriver à se faire une opinion raisonnée et relativement raisonnable en toutes choses. Il est évident, que l'ensemble des principes religieux que la majorité des hommes accepteront dans l'avenir déterminera, sinon influencera énormément la constitution du nouvel ordre social.

Sans nous arrêter aux résultats funestes de certaines doctrines, qui ne peuvent conduire qu'au désordre ou au despotisme, examinons ce que le spiritisme est appelé à produire dans cet ordre d'idées.

Le premier principe de cette philosophie s'énonce comme suit : Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face, à tous les âges de l'humanité ! C'est déjà la proclamation du libre-examen ; le second : Hors la charité point de salut ! c'est l'affirmation de la solidarité divine et humaine.

Le premier devoir du spirite est donc d'examiner toutes choses, et de n'accepter pour réel que ce qui lui est démontré vrai. Le second, c'est l'amour de la Raison suprême et de l'humanité. Enfin, il doit aspirer sans cesse à la perfection, au bien, au beau, incarnés dans l'idée de Dieu, selon cette maxime : Progresser sans cesse.

Mais pour travailler avec fruit à son développement intellectuel et moral, il faut que notre état social permette à chaque homme d'agrandir, de perfectionner ses facultés de plus en plus, en lui donnant l'instruction nécessaire et en lui facilitant l'étude. C'est ce que poursuit le spiritisme; il tend à l'amélioration générale, par le perfectionnement individuel. De grandes difficultés s'opposent à l'amélioration du régime social. D'un côté, l'égoïsme des puissants et des riches, de l'autre, l'ignorance des prolétaires. Le spiritisme, en démontrant la vérité de la réincarnation, fait comprendre à tous que la situation présente n'est qu'éphémère, et qu'après la mort ceux qui s'enorgueillissent aujourd'hui de leur position élevée, se trouveront peut-être au dessous de ceux qu'ils méprisent maintenant. Les richards égoïstes, les despotes grands et petits, devront recommencer une nouvelle existence, parmi ces prolétaires dont ils se sont fait des marche-pieds !

Par contre, cette doctrine donne aux malheureux, aux petits, le courage de supporter avec patience les souffrances de la vie, tout en leur rendant la conscience de leur dignité d'homme, et de leur devoir d'acquérir les droits qu'on leur refuse injustement. En un mot, la croyance à la réincarnation en proclamant l'égalité de tous les humains, en donnant comme but à la vie le triomphe du bien, hâtera l'avènement de la nouvelle forme sociale, vers laquelle nous marchons.

Le spiritisme est la transformation religieuse, d'où sortira la vraie et la seule transformation humanitaire possible et durable, parce qu'il veut avant tout la fraternité, la solidarité humaine, parce qu'il s'appuye et s'appuyera toujours sur la raison, parce qu'il demande le progrès incessant partout et toujours.

Le vieil édifice des préjugés, des privilèges et de l'oppression, succombera, pour faire place à la société nouvelle, régénérée par ces mots sublimes : Hors la charité, hors l'amour, point de salut !

(Almanach spiritualiste.) FÉLIX.

* * *

Un journal de la banlieue de Liége ayant, dans sa critique de l'Almanach, pris à partie le spiritisme et les spirites, a reçu de l'auteur de l'article cité plus haut, la réponse suivante insérée dans le numéro du 25 novembre :

Liége, le 21 novembre 1888.

A Monsieur l'Éditeur du journal L'ÉCLAIR.

Monsieur,

Dans le numéro de votre journal du 18 courant vous publiez, sous le titre « Bibliographie » un article compte-rendu de l'Almanach Spiritualiste 1889, dans lequel je suis particulièrement cité.

Vous voudrez bien me permettre de répondre en quelques mots, à votre critique du Spiritisme et de mon article « Le spiritisme et la question sociale ».

Je suis libre-penseur avant tout, et comme tel j'ai le respect de toutes les opinions; j'aime, j'approuve et je désire vivement la discussion, mais à la condition expresse, *que la polémique soit courtoise.*

C'est ce dont vous n'avez pas tenu compte dans votre article, dans lequel vous essayez de ridiculiser mes idées.

Le ridicule n'est pas une arme contre le spiritisme, l'expérience l'a démontré depuis longtemps: *On ne tue par le ridicule, que ce qui est ridicule.*

D'un autre côté, vous attaquez ma manière de voir, sans mettre sous les yeux de vos lecteurs l'article incriminé; comment juger d'une chose que l'on ne connaît pas? J'aime à croire qu'il n'y a là qu'un oubli de votre part.

Cela dit, je réponds à vos points d'interrogations: le spiritisme est une doctrine libre-penseuse (?) libérale (??) s'appuyant sur la raison (???) et la science.

Libre-penseuse d'abord, parce que le spiritisme *n'a point de dogme*, et n'accepte qu'une autorité, *celle de la raison.* Il n'excommunie et ne damne personne, mais croit, au contraire, que tous les hommes étant perfectibles, tous arriveront tôt ou tard à la connaissance de la vérité.

Si nous nous déclarons adeptes du Spiritisme, c'est que nous estimons que c'est la philosophie la plus logique dans ses déductions, et qui se rapproche le plus de la vérité absolue; voilà tout.

Libérale ensuite, car cette doctrine n'a point de culte, par conséquent, point de prêtres ; elle n'accepte que l'autorité des parents dans la famille, celle de la nation dans le gouvernement des peuples, et nie toute espèce de pouvoir sacré.

Enfin, elle s'appuie sur la Raison, parce qu'elle ne prend point la révélation comme règle de conduite, mais estime, au contraire, *que tout doit être passé au crible de la raison ;* chez elle, point d'auteur sacré, point de livre saint.

Et la science aussi lui prête son appui, vu qu'elle l'aide à expliquer *naturellement* les phénomènes spirites (qui ne sont pas plus surnaturels que ceux du magnétisme), jusqu'ici déclarés diaboliques ou sacrés, suivant l'intérêt des sacerdoces qui les exploitent.

Je suis heureux de constater que vous êtes au moins d'accord avec moi sur un point, savoir : Que pour régénérer l'ensemble de la Société, il faut d'abord régénérer les individualités. C'est une vérité élémentaire, mais ce sont celles-là qui sont les plus importantes.

Mais vous ajoutez, qu'il faut répandre l'instruction intégrale avant tout, et vous concluez purement et simplement à l'impuissance du Spiritisme.

J'admets comme vous qu'il faut répandre l'instruction intégrale avant tout, et c'est précisément ce que tous les spirites demandent, car *ils ne peuvent espérer voir se propager leur doctrine au sein d'une population ignorante.*

Mais cette instruction ne suffit pas, il faut encore la morale, et une morale rationnelle.

Vous écrivez que la croyance en l'immortalité de l'âme a disparu de nos jours. Il me semble que c'est aller un peu loin. Je n'en veux pour preuve que l'opinion des hommes éminents, cités dans l'Almanach Spiritualiste. Ensuite, vous paraissez croire que j'admette la métempsycose !! Mais qui, pour Dieu, vous a parlé de métempsycose ?

Ayez au moins l'obligeance de lire notre brochure en entier, et ne me prêtez pas des croyances que je n'ai pas.

Ce que je pense, c'est qu'une vie humaine n'est pas suffisante pour atteindre la perfection, but suprême pour lequel notre âme est créée ; l'enfer est une fantasmagorie odieuse, le paradis un séjour magnifique, mais ennuyeux ; ce sont là des enfantillages; il faut bien que l'âme continue à agir au-delà de la tombe, et, pour achever l'œuvre de sa régénération, il est nécessaire qu'elle recommence à vivre de nouveau de notre existence matérielle, jusqu'à ce qu'elle puisse abandonner enfin cette terre de souffrances et d'épreuves, pour continuer à se perfectionner encore, dans d'autres planètes, milieux plus en rapport avec son état d'avancement.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'il y a de si ridicule dans cette doctrine, proclamée déjà par Socrate et Platon?

Il est vrai que beaucoup d'hommes de cœur ont rejeté toute idée religieuse, et c'est là le malheur de notre époque; mais cela provient de ce que ces hommes n'ont trouvé dans le catholicisme que des absurdités, ou des mystères incompréhensibles.

Mais, du moment où une idée plus rationnelle et plus saine, en rapport avec leurs aspirations leur sera présentée, je ne doute pas qu'ils abandonneront les tristes doctrines dans lesquelles l'intolérance cléricale les avait jetés.

Je pense que le principe de l'immortalité de l'âme et de la réincarnation est éminemment moralisateur, parce qu'avec cette conviction l'homme comprend qu'il n'est pas créé seulement pour jouir, mais aussi pour travailler à son améliora-

tion intellectuelle et morale, ainsi qu'à celle de ses semblables; parce qu'il voit enfin, que de sa vie actuelle dépend son bonheur ou son malheur futur et qu'il importe pour lui de remplir tous ses devoirs, sous peine de subir les conséquences inéluctables de ses fautes.

Le spiritisme permet, en outre, à l'aide *de faits positifs*, de s'assurer de la vérité de ses affirmations, et c'est précisément en quoi il répond à une nécessité de l'époque moderne.

Enfin, à l'aide de ses principes, il fait comprendre à tous la nécessité de l'amour, de la fraternité; il donne à l'ouvrier la patience nécessaire, au patron la bonté, la conscience de ses devoirs et de ses responsabilités.

Je ne vous citerai qu'un exemple entre tous, de ce que peut produire cette doctrine, celui de M. Godin, l'illustre fondateur du familistère de Guise, spirite convaincu. Quant à l'horreur que peut inspirer la perspective d'une vie à passer au milieu de malheureux mineurs ou métallurgistes, il me paraît qu'elle peut être bien réelle, car vous n'estimez pas, j'espère, que l'existence de nos ouvriers soit pleine de charmes et de douceurs.

Notez, s. v. p., que j'ai été aussi bref que possible, mais une explication était nécessaire.

Agréez, Monsieur, mes salutations les plus distinguées. FÉLIX.

LE SPIRITISME ET LA PRESSE

Le Soir, de Bruxelles, du 27 novembre dernier, dans un article intitulé CROYANCES NOUVELLES, initie ses lecteurs au spiritisme. Il analyse le contenu d'une feuille paraissant à longs intervalles, imprimée à Lyon et portant en chef :

La Communication entre les Vivants et les Morts

NEUVIÈME ANNÉE

Journal distribué gratuitement le 1er novembre aux portes des cimetières d'Alger, Marseille, Grenoble, St-Etienne, Tours, Reims, Troyes, Lyon, Paris, Bruxelles, Châlons, Sedan, Le Mans, Lille, Gand, Tournai, Charleroi.

L'épigraphe porte :

« Les âmes de ceux qui sont morts peuvent-elles se communiquer aux vivants? — Le spiritisme prouve l'affirmative par des faits matériels. »

La critique de l'œuvre de nos frères de Lyon est présentée aux lecteurs de la feuille bruxelloise sur un ton sceptique mais assez modéré. On y signale les faits primitifs qui ont donné naissance au spiritisme en Amérique ; les montagnes de volumes écrits sur le sujet des tables tournantes et parlantes. Il y est question de la persécution excitée en 1848 contre la famille Fox d'Hydesville et des commissions successives qui furent nommées pour vérifier les faits étranges qui se produisirent alors par la médiumnité de deux membres de cette famille ; des conclusions de ces commissions, forcées d'admettre dans leurs rapports que « les faits étaient authentiques, mais qu'il était impossible d'en découvrir l'origine. »

Certains médiums, dit le *Soir*, obtiennent de nos jours, toutes sortes de manifestations, contraires aux lois physiques, absolument stupéfiantes pour le profane. Home et Slade ont parcouru le monde entier. Ce dernier avec les ardoises sur lesquelles il obtenait l'écriture « psychique » au moyen d'un crayon enfermé entre elles, a étonné les plus sceptiques par ses merveilleuses expériences. D'autres faits, tout récents, contrôlés scientifiquement sont plus curieux encore. Ce sont les recherches de William Crookes, membre de l'Académie royale de Londres, « découvreur » du thallium et auteur de la théorie physique du quatrième état de la matière. Lorsqu'on parcourt l'ouvrage où cet incontestable savant narre ses expériences, on croit entrer dans le songe. M. Crookes a expérimenté pendant quatre ans avec Home, Kate Fox et miss Florence Cook. Il a constaté l'altération du poids des corps, les mouvements de corps pesants sans contact, des apparitions lumineuses, des formes de mains et de fantômes !

« Une main lumineuse, dit-il, descendit du plafond de la chambre, et après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, elle prit le crayon dans ma main, écrivit rapidement, rejeta le crayon, et ensuite s'éleva au-dessus de nos têtes. »

Beaucoup de récits aussi étranges abondent dans l'ouvrage cité. « M'étant assuré de ces faits, conclut M. Crookes, ce serait une lâcheté morale de leur refuser mon témoignage... »

Rien ne vaut, dit le journaliste du *Soir*, l'histoire invraisemblable de Katie King.

« Katie King est une ombre, un esprit, un fantôme, comme on voudra. Evoquée par le médium Florence Cook, elle apparaît pendant *trois années* presque quotidiennement à M. Crookes, *à ses collègues*, à ses amis, raconte sa vie, son incarnation précédente et M. Crookes *la photographie côte à côte avec le médium*, afin qu'on ne puisse soupçonner une hallucination. Des exemplaires de cette photographie ont circulé. Nous en avons trouvé une reproduction dans l'ouvrage de M. Gibier, où les recherches de l'honorable savant anglais sont discutées. »

« Le spiritisme comme on voit, dit en terminant le *Soir*, a fait du chemin depuis les *Esprits*

frappeurs d'Hydesville. Et quelle que soit la valeur de tous ces faits, il faut les connaître pour ne pas ignorer son temps et pour bien comprendre cette tendance de la substance humaine vers l'absolu, qui a deux mobiles: l'attrait du mystère, la haine et la douleur du réel. »

UNE SÉANCE AVEC LE MÉDIUM EVANS.

Le *Golden Gate* de San Franscisco du 4 juin 1887 contient la relation suivante d'une séance mémorable d'écriture directe sur ardoise, obtenue par le médium Evans en présence du savant célèbre Alfred Russel Wallace, de son frère John et du Dr David Wooster, docteur renommé, membre de l'Académie des Sciences.

L'importance des témoignages de ces autorités scientifiques nous parait toujours excellent à noter :

Ce qui est, avant tout, digne d'être signalé, c'est que la séance eut lieu *en pleine lumière* dans un petit salon qui en était inondé ; que les expériences eurent lieu *sur la table ;* et enfin que le demandeur *tint l'ardoise dans ses propres mains.* Dans de telles conditions, la supposition même d'une fraude devient impossible.

Les résultats obtenus furent les suivants :

1° En peu de minutes, plusieurs messages furent écrits de la manière habituelle, à la grande satisfaction du professeur Wallace, qui constata la rapidité et la méthode correcte de leur production.

2° Après avoir placé six feuillets de papier blanc entre les ardoises accouplées à charnière, et attendu peu de minutes, on obtint six portraits au crayon, dont cinq représentaient les traits de personnes bien connues — soit du médium Home, du docteur Benjamin Rush, du docteur Robert Hare, de Jonathas Pierpont et de Mme S. F. Breed ; quant au sixième, moins bien réussi, il désignait celui d'un esprit inconnu des assistants.

3° Sur la surface d'une ardoise réglée, on reçut des messages écrits sur les lignes tracées, et en cinq couleurs différentes très distinctes.

4° Le médium posa une feuille de papier blanc sur une ardoise propre qui se trouvait sur la table ; prit l'ardoise, la souleva jusqu'au contact de son cadre avec son front, et en moins d'une demi minute, il obtint une belle communication de cent quarante deux mots très bien écrite, et signée Elisabeth Wallace, sœur défunte des deux frères présents. La rapidité de ce phénomène, presque instantané, est vraiment remarquable.

5° L'incrédule John Wallace obtint lui-même sur les faces intérieures d'une ardoise conjuguée et fermée qu'il avait apportée, plusieurs messages dont un portant la signature F. W. Wallace, père, à l'état d'esprit incarné des deux illustres expérimentateurs.

6° Pour terminer, j'ajouterai qu'une ardoise placée sur le plancher portait quatre messages adressés à moi-même (probablement le journaliste lui-même) et signés, l'un par John Gray, le guide du médium, et les trois autres par trois de mes amis désincarnés ; écritures tout à fait autographes.

Voici maintenant les attestations témoignant la satisfaction éprouvée par les honorables assistants :

« Ce qui précède me semble la relation fidèle » d'une des plus remarquables et probantes » séances, auxquelles j'aie, jusqu'à présent, assisté. Jamais, dans aucune autre, il ne m'a été » donné d'être témoin de phénomènes aussi merveilleux, obtenus avec tant de rapidité, et d'une » manière aussi absolument inaccessible au soupçon. »

ALFRED WALLACE.

« Je me conforme entièrement à la précédente » déclaration de mon frère. »

JOHN WALLACE.

« J'apprécie exactement de la même manière » que le professeur Wallace la réalité des précédents phénomènes, dont la production est absolument exempte de toute arrière pensée de » tromperie. »

DOCTEUR WOOSTER.

Nota. — Voir pour plus de détails de cette remarquable séance le *Messager* du 15 septembre 1887.

BIBLIOGRAPHIE.

Madame Antoinette Bourdin vient de publier un nouveau volume à la librairie des Sciences psychologiques. *Pour les enfants*, tel est le titre de cet élégant in-18°, destiné à la jeunesse. L'auteur est suffisamment connu du public spirite pour que nous n'ayons pas à la présenter. Ses nombreux ouvrages sont autant de titres à la sympathie générale.

C'est toujours le même style, simple, limpide comme l'eau du ruisseau qui court en chantant sur les pierres. On y trouve une peinture de la vie intime, où, au cours de promenades et d'entretiens captivants, les principes du spiritisme sont enseignés à de nombreux et charmants enfants. Le comte et la comtesse de Serny et leur famille

occupent un chalet au bord du lac de Genève, sur ces rives enchanteresses faites à souhait pour le repos de l'âme et le plaisir des yeux. Près d'eux habitent des familles pauvres et éprouvées dont ils deviennent la providence.

Le récit, un peu monotone au début, s'anime bientôt et devient pathétique. Certaines scènes, comme la tempête sur le lac et le sauvetage des naufragés, feront verser des larmes aux lecteurs sensibles. Les visites aux infortunés et les causeries qui en résultent, provoquent aussi des scènes touchantes, d'un charme délicat et pénétrant.

C'est un livre à mettre entre les mains de tous les enfants. Rien de fatigant ni d'abstrait pour ces jeunes esprits. Ils y trouveront la peinture de scènes attrayantes et familières et en plus les notions qu'il est le plus nécessaire de leur inculquer sur la justice de Dieu, sur la charité, la fraternité, la solidarité humaine, la pluralité des mondes et nos existences à venir. L'impression qui se dégage de cet ouvrage est essentiellement salutaire. Elle élève l'esprit, réchauffe le cœur, stimule les sentiments généreux. Nous ne saurions trop le recommander à tous les parents soucieux de développer dans le cœur de leurs enfants ces qualités exquises qui sont le plus grand charme de l'existence.

Léon Denis.

NECROLOGIE.

Le 17 novembre dernier ont eu lieu à Anvers les funérailles de M. Jean Van Beers, conseiller de la ville et littérateur distingué.

M. Van Beers était médium écrivain et typtologue. Il y a quelque vingt ans, avec Henri Conscience et quelques amis dévoués, il forma un groupe spirite et il prit une large part à la propagation du spiritisme dans notre métropole commerciale. Il est mort en libre-penseur. Il n'a pas voulu du prêtre à sa dernière heure terrestre. D'ailleurs, son *Confiteor* l'en séparait complètement. Ses funérailles très pompeuses ont été purement civiles.

CORRESPONDANCE.

Hodimont (lez-Verviers), le 15 décembre 1888.

Monsieur le Rédacteur du *Messager*,

Frères en croyance,

C'est avec un bien vif plaisir que nous portons à la connaissance de tous nos frères et sœurs en croyance, que nous venons de nous constituer en une société spirite ayant pour titre *L'Alliance fraternelle* à laquelle nous avons adjoint une bibliothèque, en vue de propager notre chère doctrine, étant convaincus, qu'elle seule est appelée à changer la face du monde.

Le vent étant aujourd'hui au matérialisme qui, par son influence néfaste, menace d'envahir nos grands centres populeux, il nous incombe, à nous spirites, d'opposer notre grande et sublime doctrine, et de montrer aux malheureux adeptes du néantisme, la fausse route où ils se sont engagés.

C'est dans ce but que nous avons formé notre bibliothèque, nous proposant de la rendre accessible au public dès qu'elle sera suffisamment fournie.

Animés de l'espoir que nous serons secondés dans la tâche que nous avons entreprise, nous faisons appel aux personnes qui auraient des dons à faire de bien vouloir nous les envoyer le plus tôt possible au secrétaire-adjoint, rue Neuve, 10, à Hodimont (lez-Verviers).

Recevez, M. le Rédacteur, avec nos remercîments, l'expression de nos sentiments fraternels.

Pour le Comité :

Le Secrétaire-adjoint, Jean Remacle.

Le Président, François Barhon.

NOUVELLES.

Les journaux ont annoncé la mort de Madame la duchesse de Galliera, décédée à Paris à l'âge de 76 ans. Elle était fille du marquis de Brignole, ancien ambassadeur français en Russie et en Angleterre et veuve du duc de Galliera, l'un des principaux constructeurs des chemins de fer de la Haute Italie et l'un des promoteurs de la ligne de Paris-Lyon-Méditerrannée.

Madame la duchesse de Galliera a consacré presqu'entièrement son opulente fortune, évaluée à deux cents millions de francs, à de nombreuses œuvres de bienfaisance.

Chaque année, depuis longtemps, elle remettait 10,000 francs aux pauvres de son arrondissement, 20,000 francs aux pauvres des autres arrondissements; 14 millions ont été dépensés par elle pour la construction de l'orphelinat de Saint-Philippe (à Fleury, près Meudon) et à celle de la maison de retraite de Meudon; elle a, en outre, assuré la dotation annuelle de ces maisons par le versement d'une somme de dix millions; elle a construit à Paris trois groupes de maisons où des ouvriers sont logés gratuitement : coût deux millions ; elle a érigé à Clamart, un hôpital pour lequel elle a donné 11 millions ; enfin elle a consa-

cré au musée qui porte son nom et qui est en construction près du Trocadéro, une somme de cinq millions.

L'orphelinat de Saint-Philippe est destiné à trois cents enfants pauvres de sept à quatorze ans. L'hospice de Clamart reçoit 100 vieillards choisis parmi les déshérités les plus dignes d'intérêt.

Gênes, sa ville natale, n'a pas été oubliée. Elle a donné 25 millions pour le creusement du port; 7 millions pour la construction de deux hôpitaux en Italie et elle a offert à la ville de Gênes le magnifique palais qu'avait habité son mari et qui contient une superbe collection de tableaux anciens.

* * *

La Société du Familistère de Guise. — On lit dans le *Moniteur des Syndicats ouvriers :*

Le fondateur, M. Godin, est décédé et quelques personnes pensaient que sans doute il emportait dans la tombe le secret de la prospérité du grandiose établissement qu'il dirigeait. Quand un homme comme M. Godin s'en va, il laisse derrière lui une tradition, des principes, une organisation tellement affirmés, qu'il n'y a plus qu'à suivre et les choses marchent d'elles-mêmes. L'élan donné par M. Godin était si bien calculé, le point de départ si solide et le point d'arrivée si exactement déterminé, que toutes choses ont suivi leur cours sans accrocs et sans tergiversations dans la marche des affaires. Les hommes dont il avait su s'entourer ont tous rempli leur devoir comme si l'œil du fondateur était là, surveillant tous et chacun. La confiance de la clientèle aidant, les opérations commerciales, au lieu de s'arrêter, ont pris une extension nouvelle, ce qui, pour les nouveaux administrateurs, fait le plus grand honneur aux successeurs ainsi qu'aux collaborateurs.

* * *

Un richissime philanthrope de Philadelphie, M. Williamson, vient de consacrer une somme de quarante-cinq millions de francs à la fondation et à l'entretien d'une école industrielle pour garçons, sans distinction de race ou de confession.

* * *

L'Almanach pour 1889, publié par les soins de l'Union spiritualiste de Liége, est une intéressante publication que nous recommandons pour la propagande. Le prix est de 15 centimes seulement ; 100 exemplaires, 12 francs port en sus. Adresser les commandes directement à l'Union spiritualiste, rue de l'Université, 52, Liége.

* * *

Plusieurs journaux américains rapportent que deux des demoiselles Fox, de Hydesville, dont il est question dans notre article : *Le Spiritisme et la Presse :* Kate et Margaret, aujourd'hui connues sous les noms de veuve Jenckens et veuve Kane et qui avaient perdu depuis un certain temps l'estime des spiritualistes américains à cause de leur conduite scandaleuse, sont passées au catholicisme, elles vont même jusqu'à renier leur médiumnité. Mme Kane a donné dernièrement une conférence antispirite à Boston où elle a affirmé que les coups frappés sont dus uniquement à une action musculaire. Les démentis ne se sont pas fait attendre.

* * *

La polarité humaine. — M. Horace Pelletier fait part, dans la *Revue spirite*, d'une expérience dans laquelle la polarité humaine joue un rôle important. Un œuf se comporte, dit-il, comme un barreau aimanté, et qui, comme lui, a ses deux pôles et sa ligne neutre. Le petit bout de l'œuf est positif et le gros bout négatif ; en appliquant pendant un petit temps le petit bout (positif) à la racine des cheveux, au milieu du front, également positif, on obtient le sommeil du sujet ; en retournant l'œuf et en le touchant au même endroit avec le gros bout, on le réveille. Cette expérience serait facile à vérifier sur un sujet très sensitif.

* * *

Nous lisons dans la *Revue spirite* du 1er décembre :

La *Fanfulla della domenica* du 4 novembre note finement que M. le professeur Lambroso eût dû accepter le défi de M. Chiaïa, puisque ce dernier lui accordait ce qu'il désirait pour les expériences avec son sujet, la lumière complète pour quelques phénomènes, y compris celui de la lévitation. N'était-ce pas assez ?

De la part d'un journal aussi important, cette opinion est significative et appuie le défi de notre frère en spiritisme, le vaillant professeur Chiaïa.

M. Chiaïa, avec son médium, a obtenu des phénomènes dans plusieurs séances données à Milan pour la haute société; il y avait là des directeurs de journaux; pour la marche du spiritisme qui n'est pas encore accepté, il faudra *beaucoup de temps*, des phénomènes et puis encore des phénomènes; c'est-à-dire la partie expérimentale du spiritisme pour démontrer et prouver que la doctrine en est la conséquence logique.

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO — 17e ANNÉE — N° 14 — Liége, 15 Janvier 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE.

—

Il faudrait pourtant se débarrasser des habitudes égoïstes que l'homme a contractées dans son passage à travers l'animalité et durant les premiers temps de son existence humaine. On parle beaucoup aujourd'hui de lutte pour l'existence et de concurrence vitale. On dirait vraiment à entendre certains savants que le moment est arrivé où la planète est insuffisante à nourrir ses habitants, et où ceux-ci en sont venus au point de s'entre-dévorer pour pourvoir à leurs besoins.

Et cependant combien d'immenses étendues de terres vierges attendent encore le bras des travailleurs ou l'action des machines pour produire les moissons les plus abondantes ! Combien de pays imparfaitement peuplés pourraient nourrir dix fois le nombre des habitants qui végètent misérablement sur des espaces incultes, faute de bras pour remuer la terre et en faire surgir des fruits et des récoltes de toute nature au grand avantage du bien-être et de la prospérité universels !

Pourquoi donc l'homme s'obstine-t-il à lutter sur un étroit espace contre son semblable pour satisfaire péniblement aux besoins d'une misérable vie qu'il pourrait avoir si heureuse et si abondante s'il savait faire un meilleur usage de sa force physique et de ses facultés intellectuelles? A cela il y a plusieurs causes : d'abord la crainte de l'inconnu devant laquelle il y a peu d'hommes qui ne reculent; ensuite la paresse et l'égoïsme qui trouvent plus commode de s'approprier sans effort et de détourner à leur profit ce que les autres ont amassé par leurs sueurs. On cherche par toutes sortes de moyens peu délicats à se faire une clientèle dans le commerce ou dans l'industrie; à attirer à soi le plus d'argent possible par tous les moyens, fût-ce même au prix de la ruine des malheureux qui ne sont pas assez habiles, disons le mot, assez malhonnêtes pour user des mêmes procédés. Et où aboutit toute cette habileté dont certains parvenus ne rougissent pas de se faire un mérite aux yeux de leurs concitoyens? A augmenter le nombre des déclassés; à jeter sur le pavé une foule toujours plus considérable de ces malheureux qu'a exaspérés la spoliation dont ils ont été victimes; à les pousser à faire cause commune avec tous les mécontents, tous les déshérités, et même avec ceux que la société a rejetés de son sein comme indignes ou criminels. Alors il arrive que cette fameuse lutte pour l'existence qu'on a tant préconisée se transforme en une mêlée terrible sans trève ni merci; lutte de haine et de sauvages colères se traduisant par des attentats toujours plus audacieux contre la propriété et la vie des personnes, en attendant qu'elle se généralise en devenant entre les diverses classes un duel à mort n'ayant d'autre issue que le retour vers la barbarie des temps primitifs.

Telles sont malheureusement les conséquences inévitables — et nous serions heureux de nous tromper dans nos tristes prévisions — des déplorables leçons que les soi-disant directeurs de l'humanité, *ces sages parmi les hommes*, ont données aux populations assez simples pour recevoir leurs théories comme parole d'évangile. On n'a

pas craint d'enseigner en s'autorisant des données de la science qu'une partie des humains étaient condamnés à disparaître, à mourir de faim ou de misère parce qu'ils étaient les moins bien doués. Et alors, *luttant véritablement pour la vie*, ne voulant pas être annihilée pour favoriser le développement des classes plus heureuses, la masse des malheureux se révolte; elle se compte, et constate qu'elle est de beaucoup la plus forte parce qu'elle est la plus nombreuse; elle court sus aux satisfaits,à ceux qu'elle accuse de jouir à ses dépens; et elle applique à son bénéfice les théories qu'on lui a prêchées pendant si longtemps d'une façon si imprudente. Et qu'on le remarque bien, cette solution violente de la question sociale loin d'amener une accalmie après les bouleversements qu'elle aura occasionnés, ne fera qu'établir la guerre à l'état permanent dans les sociétés; car les dépouillés ou leurs descendants ne manqueront, sitôt qu'ils en auront les moyens, de recommencer le combat pour reconquérir les richesses et le bien-être dont ils auront été violemment spoliés, combat n'ayant d'autre issue, nous le répétons, que la ruine irréparable de toutes les conquêtes de la civilisation.

Voilà *certainement*, si on n'y met bon ordre, où finiront par aboutir les théories imaginées par *vos maîtres en science économique* sur la concurrence vitale et la lutte pour l'existence. Et déjà les symptômes non équivoques de ce bouleversement général se manifestent chez la plupart des nations civilisées. Pour ne pas les apercevoir il faut être aveugle ou fermer volontairement les yeux à la lumière. Il y a dans les couches profondes de l'humanité un sourd bouillonnement, précurseur redoutable de la tempête prête à éclater.

D'où viendra le remède que vous attendez en vain depuis si longtemps ? D'une meilleure direction donnée à l'intelligence des masses. Il est temps de leur faire comprendre que leur destinée ne consiste pas à se traîner sans cesse à la remorque de l'animalité; il faut leur enseigner enfin que la condition *sine qua non* de tout progrès pour l'homme est de combattre les instincts égoïstes qu'il tient des animaux, ses premiers ancêtres. Voilà la véritable lutte pour l'existence dans la noble acception du mot ; il faut que tout son être évolue vers *l'altruisme*, cet état supérieur de développement moral encore presque inconnu de l'humanité terrestre où les préoccupations mesquines d'un individualisme étroit s'effacent devant l'intérêt général de la collectivité. Et pour faire l'application de ces principes aux relations ordinaires de la vie, nous dirons que ce n'est pas en jalousant son semblable, en jetant un œil d'envie sur ses richesses, en cherchant à le dépouiller pour s'enrichir soi-même, qu'on parviendra à s'élever et à s'assurer un avenir meilleur. Non ! Il faut renoncer à vivre les uns aux dépens des autres ; il faut que chacun se pénètre de cette pensée que personne n'a le droit de s'approprier le bien d'autrui lors même qu'il serait démontré qu'il a été mal acquis. Jésus l'a dit : « Ne vous établissez pas juges de vos frères. » Si quelqu'un d'entr'eux s'est enrichi injustement, il convient de laisser à Dieu le soin de le punir dans la série des existences qu'il devra parcourir et durant lesquelles il sera bien forcé par la nécessité de renoncer à ses agissements égoïstes.

Tant qu'on n'aura pas compris que le progrès individuel est inséparable du perfectionnement général, les abus se perpétueront et l'humanité restera stationnaire ; tant qu'il y aura des professions dont l'essence est de vivre et de prospérer en spéculant sur telle passion, telle faiblesse ou tel vice d'un ou de plusieurs membres de la collectivité, les apparences de tranquillité et de paix sociales seront trompeuses, le désordre moral ne tardera pas à engendrer les troubles matériels. Pour qu'il y ait concorde et union, il faut que tous puissent se dire que chaque individualité travaille exclusivement en vue du bien-être universel.

Nous n'entrerons pas ici dans d'autres détails, car vous devez comprendre la réserve qui nous est imposée à nous qui,par la permission de Dieu, venons vous apporter ces instructions fraternelles. Nous devons ménager autant que possible la susceptibilité de nos frères et nos conseils doivent toujours garder ce caractère de généralité qui fait qu'ils peuvent être entendus par tous sans froisser personne.

Mais que ceux qui ont pour devoir d'instruire les peuples ; que les *intelligents* et les *savants* de la terre nous entendent bien : il y a une grande responsabilité pour ceux dont la parole va aux masses, pour ceux qui se sont arrogé le droit ou ont accepté la mission de se faire les éducateurs de l'humanité. Ils devront rendre un compte terrible de la façon dont ils auront usé de leurs facultés. Qu'ils réfléchissent aux conséquences de leurs agissements, et que surtout ils renoncent à exciter comme ils l'ont fait par trop souvent les mauvaises passions. Qu'ils ne réveillent plus l'*animal* qui dort chez l'homme, qu'ils s'attachent au contraire à développer en lui l'*âme spirituelle*, cette étincelle encore si faible qui est comme la lueur que Dieu a mise en lui pour guider la marche vers de plus nobles destinées. En un mot

que les éducateurs des nations se souviennent qu'ils sont les représentants de Dieu sur la terre, et que l'œuvre qui leur est confiée ne souffre pas de défaillance.

Par médiumnité,

CÉPHAS.

LETTRE DE M. VICTORIEN SARDOU.

Nous lisons dans le *Gaulois* du 4 décembre dernier :

Nous devons à l'obligeance de M. Baschet, directeur de la *Revue illustrée*, communication d'une lettre de M. Victorien Sardou de l'Académie française à M. Yveling Ram-Baud. M. Ram-Baud a publié, dans la *Revue illustrée*, des études rur la «forcée psychique. »

Mon cher Ram-Baud,

« Il y a quarante ans que j'observe, en curieux, les phénomènes qui, sous les noms de magnétisme, somnambulisme, extase, seconde vue, etc., étaient dans ma jeunesse la risée des savants. Quand je me hasardais à leur faire part de quelque expérience, où mon scepticisme avait dû se rendre à l'évidence : quel accueil, et quelle gaîté ! — j'entends encore le rire d'un vieux docteur de mes amis, à qui je parlais de certaine fille que des passes magnétiques mettaient en état de catalepsie. Un coup de feu partait subitement à son oreille ; un fer rouge effleurait sa nuque. — Elle ne bronchait pas ! « Bast ! me répondait le bonhomme, les femmes sont si trompeuses !... »

Or, voici que tous les faits niés alors de parti pris sont aujourd'hui acceptés, affirmés par les mêmes gens qui les traitaient de jongleries. Il n'est pas de jour où quelque jeune savant ne me révèle des nouveautés que je connaissais avant qu'il fût né. Je n'y vois rien de changé que le nom : ce n'est plus le *magnétisme* — vous pensez bien que ce mot sonnait mal aux oreilles de ceux qui l'avaient tant ridiculisé — c'est *l'hypnotisme*, la *suggestion* : désignations qui ont meilleure grâce. En les adoptant, on donne à entendre que le *magnétisme* n'était réellement qu'une duperie, dont on a fait bonne justice, et que la science officielle mérite doublement notre reconnaissance. Elle nous en a délivrés, et nous a dotés, en échange, d'une vérité scientifique : *l'hypnotisme*, — qui d'ailleurs, est exactement la même chose.

« Je citais, un jour — je parle de loin — à un fort habile chirurgien, ce fait, aujourd'hui bien connu, de l'insensibilité produite chez certains sujets, en les obligeant à regarder fixement un petit miroir ou quelque objet brillant, de façon à provoquer le strabisme. Cette révélation fut accueillie comme elle le méritait, par de bons éclats de rire et quelques fines plaisanteries sur mon « miroir magique ». — Des années se passent : le même homme vient un matin déjeuner chez moi, et s'excuse d'être en retard. Il a dû arracher une dent à une jeune fille très nerveuse et très craintive. « Et j'ai, dit-il, tenté sur elle une expérience nouvelle et fort curieuse, A l'aide d'un petit miroir métallique, je l'ai si bien endormie, que j'ai pu extraire la dent sans qu'elle s'en doutât. » — Ici je me récrie : Pardon, mais c'est moi qui, le premier, vous ai signalé le fait, et vous vous en êtes bien moqué ! » — Désarçonné tout d'abord, mon homme a vite fait de se remettre en selle. « Bon ! me dit-il, vous me parliez magie ; mais ceci est de l'hypnotisme ! »

« Toute la science officielle a traité nos pauvres vérités méconnues de cette façon-là. — Après les avoir bafouées, elle se les est appropriées ; mais elle a eu soin de changer les étiquettes.

» Enfin quelque soit leur nom, les voilà dans la place. Et puisque nos savants ont fini par découvrir à la Salpétrière ce que tout Paris a pu voir, sous Louis XV, au cimetière Saint-Médard, il y a lieu d'espérer qu'elle daignera s'occuper un jour de ce spiritisme qu'elle croit mort de ses dédains et qui n'a *jamais été plus vivace*. Elle n'aura plus, ensuite, qu'à lui imposer un autre nom, pour s'attribuer le mérite de l'avoir découvert, après tout le monde.

» Seulement, ce sera long ! — Le spiritisme a d'autres ennemis à combattre que ce mauvais vouloir.

» Il a d'abord contre lui les expériences de salon, détestable moyen d'investigation, bon tout au plus à confirmer les sceptiques dans leur incrédulité, à suggérer aux loustics d'ingénieuses mystifications, et à faire dire aux gens d'esprit bien des sottises.

» Il a, de plus, à lutter contre les charlatans qui font du spiritisme à la Robert-Houdin, et contre les demi charlatans, qui, doués de facultés médianimiques véritables, ne savent pas s'en contenter et, par vanité ou par intérêt, suppléent à l'insuffisance de leurs moyens par des moyens factices.

» Mais il y a surtout à vaincre deux grands obstacles ; l'indifférence d'une génération tout à ses plaisirs et à ses intérêts matériels, et cette défaillance des caractères, chaque jour plus manifeste, dans un pays où personne n'a plus le courage de son opinion, mais se préoccupe surtout de celle du voisin, et ne se permet d'en adopter une que lorsqu'il lui est bien prouvé qu'elle est celle de tout le monde.

En toute matière, art, lettres, politique, science, etc., ce que l'on redoute le plus, c'est de passer pour un naïf, qui croit à quelque chose, ou pour un enthousiaste, qui ne s'y connaît pas, puisqu'il admire ! — L'homme le plus sincèrement ému par une belle parole, une belle œuvre, une belle action, s'il voit quelque sceptique esquisser un sourire, n'a rien de plus pressé que de railler ce qu'il allait applaudir ; pour établir qu'il n'est pas plus « gobeur » qu'un autre et qu'il est un juge très éclairé puisqu'il n'y a pas moyen de le satisfaire.

» Comment des gens si soucieux de l'opinion d'autrui, fussent-ils d'ailleurs convaincus de la réalité des manifestations spirites par les preuves les plus décisives, comment oseraient-ils l'avouer en public, confesser leur foi, et dans ce siècle de lumière, après Voltaire !... ô Prudhomme !... braver ton indignation et la terrible apostrophe que tu me cornes aux oreilles depuis si longtemps : « Alors, monsieur, vous admettez donc le surnaturel ? »

» Non, Prudhomme, non ! je n'admets pas le surnaturel. — Dès qu'un fait se produit, ce n'est que par l'effet d'une loi de la nature. — Il est donc naturel ! — Et le nier *a priori*, sans examen, sous prétexte que la loi productrice n'existe pas, qu'elle est inconnue, contester la réalité du fait parce qu'il ne rentre pas dans l'ordre des faits établis et des lois contestées, c'est l'erreur d'un esprit mal équilibré qui croit connaître toutes les lois de la nature. — Si quelque savant a cette prétention là, c'est un pauvre homme !

» Mais où je l'attends, c'est à l'examen sérieux des faits, quand il sera forcé d'y venir. Je lui promets quelques surprises. »

V. SARDOU.

APRÈS LA MORT.

L'Infaillible.

Infaillible ! grand Dieu ! je l'avais cru ! pardon !
Pardon, mon Dieu, l'orgueil me perdit. Ce démon,
Qui livre à l'homme faible une si rude guerre,
M'avait persuadé que moi seul, sur la terre,
Je pouvais posséder l'auguste vérité ;
Que j'incarnais en moi votre divinité.
Tous les fronts se courbaient devant mon front superbe.
L'homme à mes yeux semblait un insecte sous l'herbe,
Tant m'avait porté haut ma folle illusion !
Je damnais, je sauvais, selon ma passion.
En vous ne siégeait plus l'immuable justice ;
Elle flottait sans cesse au gré de mon caprice.
Le bien devenait mal, si je le décidais,
Et le mal se changeait en bien, si je voulais.
Du jour où je sortis triomphant du Conclave,
Vous n'étiez pas mon Dieu, vous étiez mon esclave.
J'ordonnais ici-bas, et vous deviez là-haut
Exécuter : chacun de nous avait son lot.
Dans ce rêve insensé se poursuivit ma vie ;
Mais vient le jour fatal qu'elle me fut ravie.
Alors, ô châtiment, hélas ! trop mérité,
Tout à coup m'apparut l'horrible vérité.
Seul, faible, dépouillé, dans des sentiers funèbres,
J'avançais, à tâtons, au milieu des ténèbres.
Des spectres ricaneurs me heurtaient en passant.
Ils s'écriaient : oh ! oh ! l'infaillible ; il descend,
« Alors qu'il croit monter : il a perdu sa route.
» Lui, l'affirmation, il est en proie au doute.
» Sainteté, par ici ; vous vous égarerez.
» Le paradis est loin ; vous ne le trouverez
» Qu'avec peine. Il faudra faire un peu de lessive,
» Vaincre le sot orgueil, tailler dans la chair vive ;
» Laisser l'aveugle foi ; cultiver la raison ;
» La purger, par l'effort, de tout honteux poison...
» C'est la loi : du festin dans la salle royale,
» On n'est admis qu'avec *la robe nuptiale.*
» Vous nous aviez promis le ciel, et nous voici
» Dans l'enfer avec vous, pour vous avoir suivi.
» La parole du Christ, hélas ! n'était point fausse :
» Les aveugles, *tous deux*, sont tombés dans *la fosse.*
» Mais vous saurez bientôt, heureusement pour vous,
» Que Dieu n'est pas le Dieu de l'éternel courroux.
» Quoi que vous ayez dit, au repentir sincère,
» Il n'a pas un seul jour fermé ses bras de père.
» Nous sortirons d'ici ; mais il faudra *payer :*
» Un simple *absolvo te* ne saurait délier.
» Le monde n'est point fait selon nos fantaisies :
» Par d'immuables lois les choses sont régies.
» La religion vraie est de leur obéir ;
» Il n'est de sacrement qui puisse en affranchir.
» Le rêve fut brillant, mais le réveil est sombre.
» Cherchez-vous par hasard les clés du ciel dans l'ombre ?
» On vous les déroba ? Vous vous désespérez ?
» Allez, ne pleurez pas ; c'étaient de pauvres clés
» Qui n'ouvrirent jamais. »
Et sous ces moqueries,
J'allais, courbant le front.
Mes paupières taries
Ne versaient plus de pleurs déjà depuis longtemps,
Lorsque, levant les yeux, j'aperçus, rayonnants
De sublimes clartés, dominant nos abîmes,
Les heureux habitants des glorieuses cimes.
O spectacle navrant pour mon orgueil, je vis,
Dans le nombre, des juifs, des indous, des parsis,
Des turcs, des protestants, des penseurs solitaires
Qui suivirent toujours, ô raison, tes bannières.
Tous avaient été bons ; tous étaient accueillis
Par vous, Dieu de bonté, dans votre paradis
Et j'appris, infaillible, un peu tard, ô misère !
Combien de mes décrets l'erreur était grossière.

V. TOURNIER.

COMMUNICATION SPIRITE.

Obtenue à Rouen — groupe Vauvenargues — le 29 décembre 1888.

La Prière.

O prière ! hymne de l'homme adressée à la

Divinité, tu es la seule et grande consolation de l'âme ! C'est toi qui nous fortifies dans l'adversité ; c'est toi qui sanctifies le travail. Quand l'esprit souffre, quand il ne sait à qui faire part de ses peines, c'est par toi, prière, qu'il se communique à Dieu. — C'est notre langage quand nous parlons à l'être suprême. Que fait l'homme en face de la mort ? Il prie, n'est-ce pas ? Quand l'homme a besoin de secours, à qui s'adresse-t-il ? A toi, ô mon Dieu ! Il t'invoque alors dans la prière. Quand le coupable est tourmenté par le remords, qui lui révèle l'existence de sa conscience et de Dieu, que fait-il ? Il prie, il implore le pardon d'en haut. Vous voyez donc que la prière doit souvent être où vous ne croiriez pas la trouver ; mais malheureusement, on ne la voit pas toujours là surtout où elle devrait être. Quand le prêtre dit sa messe, que fait-il ? Ses lèvres parlent, mais non son cœur. Et là bas, au fond de l'église, que fait la dévote qui se tient courbée en tenant un chapelet ? Elle non plus ne prie pas : elle fait œuvre d'égoïste. Mais il peut y avoir un homme qui prie : c'est le berger, qui au loin entend la cloche du village ; soudainement alors son âme s'élève à Dieu ; il pense, il prie. Mes amis, priez et faites votre devoir. Si vos frères vous font souffrir, priez pour eux ; si vous les faites souffrir, priez pour vous-mêmes.

LENDET,

Docteur en médecine, correspondant de l'Institut, décédé à Rouen, le 5 mars 1887.

CORRESPONDANCE.

Liége, le 29 décembre 1888.

Messieurs les Membres du Comité du Messager,

Beaucoup de spirites liégeois, abonnés du *Messager*, désireraient voir votre estimable publication s'occuper plus spécialement du mouvement spirite à Liége. Je crois donc répondre à ce désir en vous envoyant ces quelques mots sur les sociétés spirites de notre ville. (1)

Comme vous le savez, il existe deux groupes à Liége, tous deux à peu près d'égale importance : l'*Union spiritualiste* le plus ancien, et l'*Union spirite liégeoise*.

Je ne connais pas assez la dernière société pour pouvoir vous en causer beaucoup aujourd'hui ; mais je me propose de prendre des renseignements à ce sujet et, si vous le voulez bien, je vous les communiquerai.

Pour le moment, je ne m'occuperai donc que de l'*Union spiritualiste*.

Il importe avant tout, si l'on veut se rendre compte de la valeur et des tendances d'une société, d'en connaître les statuts. Voici donc, en résumé, ceux de l'*Union spiritualiste :*

L'assemblée générale de la Société nomme chaque année un comité de douze membres, tous rééligibles. Ce comité a pour attributions de veiller à la bonne marche de la société et de travailler à la propagande du spiritisme.

Toutes les propositions de quelque gravité, doivent être soumises à l'approbation de l'assemblée générale, avant d'être définitivement adoptées. Grâce à ce système, on écarte toute personnalité, et la concorde ne peut manquer de régner entre tous les membres, vu que tous sont appelés à discuter fraternellement les mesures qui peuvent être proposées.

Il faut encore noter que les femmes prennent part aux débats, et ont le droit de vote au même titre que les hommes.

Pendant l'année 1888, le comité a fait de nouveaux efforts pour la propagande.

Deux délégués ont été envoyés à Verviers, où n'existait plus de Société spirite, et grâce à leurs efforts, une Société a été créée sous le titre : *Alliance fraternelle*. Ce groupe fondé depuis quelques mois compte près de quarante membres et est très prospère.

Une autre initiative a encore été prise, celle de la publication d'un *Almanach spirite* pour 1889, qui en est à sa deuxième édition ; vos lecteurs ont pu juger de l'opportunité de cette œuvre.

Enfin il s'est constitué au sein de la Société un groupe de conférenciers, qui donnent des causeries spirites environ tous les quinze jours ; les membres y amènent leurs amis, et peu à peu l'idée se répand. Seulement il est à désirer que d'autres spirites, hommes de talent (il n'en manque pas à Liége) s'adjoignent à ce groupe et le seconde dans ses efforts.

Le Comité de l'*Union spiritualiste* est bien décidé à continuer dans la bonne voie, et il compte pour arriver au succès sur le concours de tous les spirites sincères.

(1) Nous avons toujours sollicité et inséré toute communication relative au mouvement spirite de la province de Liége. La plupart des membres de notre Comité n'habitant pas la ville ou étant retenus par leurs occupations, ne peuvent suivre régulièrement les travaux des groupes. Notre correspondant va donc au devant de nos désirs en nous promettant sa collaboration à cette fin, et nous espérons que son exemple trouvera des imitateurs.

N. D. L. R.

Je m'arrête parce que je crains d'abuser de l'hospitalité que vous voulez bien m'accorder dans vos colonnes. Mais si vous le voulez bien, ce sera partie remise à ma prochaine lettre, où je compte donner quelques détails et causer un peu de la question des séances d'évocations.

En attendant ce plaisir, je vous prie d'agréer mes plus fraternelles salutations.

FÉLIX.

NECROLOGIE.

M. Albert Rongé, ancien et avant-dernier membre du groupe « la Paix », membre du Comité de l'*Union spiritualiste*, est mort le 4 janvier de cette année. Son enterrement a eu lieu le dimanche 6 courant, à 10 heures de relevée.

Une foule très nombreuse et très recueillie, composée en majeure partie des spirites de la ville, y assistait. A la levée du corps, la prière spirite d'usage a été prononcée.

Un corps de musique ouvrait la marche ; puis venait le cercueil porté par quatre personnes, et recouvert du drap vert des sociétés spirites, avec croix et inscriptions en or « Naître, mourir, renaître et progresser encore », etc. Suivaient la famille et la foule des connaissances.

Sur la fosse, trois discours ont été prononcés.

Le premier, par M. Closset, président, au nom de l'*Union spiritualiste*. Il a résumé en quelques paroles bien senties les qualités du défunt : son honnêteté irréprochable, sa charité et ses convictions inébranlables et éclairées.

M. Duparque, secrétaire, au nom des amis de M. Rongé, a pris ensuite la parole. Il s'est attaché surtout à faire ressortir la logique et la grandeur de la croyance en l'immortalité et en la réincarnation, et a appuyé ces deux grandes idées sur des vérités scientifiques incontestables.

Enfin un discours à été prononcé au nom de M. Belhomme, le dernier survivant du groupe « la Paix », la première société spirite qui fonctionna à Liége.

Cette allocution rappelle en quelques mots la sympathie que rencontrait partout le regretté M. Rongé ; sa franchise et sa modération dans les discussions, tant politiques que religieuses, enfin son dévouement constant à la cause sacrée du spiritisme.

La cérémonie s'est terminée par une dernière prière.

Tout s'est passé dans le plus grand ordre, et tous les assistants conserveront un bon souvenir de cet enterrement où ils ont vu et entendu tant de bonnes choses.

Ceci nous montre de nouveau, que l'on peut avoir des sentiments religieux et vraiment grands en dehors de l'Eglise romaine.

Ici point de mise en scène théâtrale, mais la simplicité qui convient, et le sincère témoignage d'estime des amis et connaissances du défunt.

* * *

Les journaux espagnols annoncent la mort de M. Joseph-Marie-Fernandez Calavida, fondateur, directeur et propriétaire de la *Revista de Estudios psicologicos* de Barcelone, membre de diverses académies scientifiques, espagnoles et étrangères, président honoraire du premier congrès international spirite, et infatigable propagateur du spiritisme en Espagne.

* * *

M. Walrant nous annonce de Chapelle-lez-Herlaimont la désincarnation de M. Adrien Staquet, membre du groupe qui existe dans cette localité. Ses funérailles spirites ont eu lieu à Chapelle-lez-Herlaimont le 3 janvier dernier.

Spiritisme et liberté de conscience

A Amay, ces jours derniers, un homme avait refusé le concours du prêtre ; il est mort en libre penseur et a été enterré civilement. Le curé d'Amay a tonné, du haut de la chaire, contre ce qu'il appelait une manifestation d'impiété, en recommandant à tout catholique de n'y participer en quoi que ce soit, ce qui lui a valu une volée de bois vert de la part de la *Gazette de Huy*. La *Gazette de Liége* a pris parti pour le curé d'Amay, l'intolérance n'est-elle pas le caractère essentiel de l'église catholique qui a toujours proscrit la liberté de conscience !

Aujourd'hui, nous voyons cette même *Gazette de Liége* invoquer la liberté de conscience à propos d'un enterrement spirite. Voici ce que nous lisons dans sa « Chronique liégeoise » du 15-16 décembre :

« Un ami me signale un trait qui prouve une fois de plus combien peu la secte des libres penseurs ou celle des spirites, respecte les dernières volontés des défunts :

» Mme Massillon, domiciliée Cour des Mineurs, 7, entre à l'hôpital des Anglais pour y subir une opération grave. Afin de s'y préparer en chrétienne, elle se rend la veille à la chapelle, s'y confesse et communie ; le lendemain elle meurt dans la soirée, après avoir reçu l'Extrême-Onction.

„ Après la mort, le corps est réclamé et rapporté à la maison conjugale et le dimanche suivant, 9 décembre, vers 11 1/2 h., messieurs es spirites promenaient pompeusement par les rues, en cortège funèbre, musique en tête, ces dépouilles d'une chrétienne, pour donner à croire, à coups de grosse caisse, que le Spiritisme venait d'inscrire une victoire de plus dans les plis de son drapeau vert. La fraternité symbolisée sur le drap mortuaire aurait-elle par hasard absorbé la liberté de conscience ? „

Ce récit a valu à l'organe clérical deux lettres dont une seule a été insérée dans son numéro du 26 décembre. Nous la reproduisons sans commentaires, nos lecteurs apprécieront :

Liége, 23 décembre 1888.

« Monsieur le Rédacteur,

« En vertu du droit de réponse je viens requérir l'insertion des lignes ci-dessous :

„ La *Gazette de Liége* ayant dans sa « *Chronique liégeoise* „ donné à supposer que ma femme avait été enterrée spiritement contre sa volonté, je viens rétablir les faits sous leur véritable jour.

„ Ma femme et moi sommes depuis 1874 membres de l'*Union spirite* de Liége.

„ Entrée à l'hôpital des Anglais, si ma femme a reçu les sacrements, c'est afin de s'attirer les bonnes grâces des infirmières religieuses et nullement par conviction, car avant de quitter la maison, elle m'a fait la recommandation de ne pas oublier qu'elle voulait dans le cas où l'opération lui serait fatale être enterrée en spirite.

„ Lorsque j'ai reçu la visite du vicaire, je lui ai fait connaître cette situation et lui ai dit qu'il était inutile que l'aumonier rendît visite à ma femme.

„ La liberté de conscience de ma femme n'a donc été violée que par le personnel religieux de l'hôpital, car M. le directeur lui-même avait été prévenu que la malade devait être parfaitement laissée libre de mourir dans ses sentiments spirites.

» S'il n'en a pas été ainsi, il ne nous serait pas difficile d'en trouver la cause.

„ Agréez, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments fraternels quand même. »

Lambert MASSILLON,
membre du Comité de l'U. S. de Liége,
7, Cour des Mineurs.

BIBLIOGRAPHIE.

ETUDES DE SCIENCE RÉELLE par J. Putsage, Mons, Hector Manceaux, éditenr. Beau volume de 360 pages dont nous recommandons la lecture aux penseurs et aux hommes de science. Le but que se propose l'auteur, un disciple de la philosophie de Colins et de L. de Potter représentée aujourd'hui par la revue du socialisme rationnel : *La Philosophie de l'Avenir*, est clairement indiquée dans la préface que voici :

Au Lecteur !

« Arriver, par la synthèse et la coordination des sciences, à la connaissance certaine de la véritable nature morale de l'homme et, par elle, à la solution du problème social, tel est le but de l'étude que nous offrons au public et que nous soumettons à l'examen sérieux des penseurs, des philosophes et des hommes de science.

Pourquoi notre époque est-elle si troublée? Pourquoi ce malaise profond, indéfinissable, qui envahit toutes les manifestations de l'activité, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre économique? Pourquoi les notions du droit et de la justice sont-elles obscurcies par les consciences, au point que les hommes deviennent, en quelque sorte, les ennemis naturels les uns des autres? Pourquoi le droit juridique, lui même, est-il devenu sans efficacité sociale et sans stabilité? Pourquoi l'amour de soi et le mépris d'autrui effacent-ils de plus en plus les idées de devoir, de dévouement et de responsabilité?

C'est parce que, gouvernants et gouvernés, hommes de science et hommes du monde, tous sont également ignorants de la nature réelle de l'homme et de sa destinée.

Nous montrerons les causes de cette ignorance, nous ferons voir dans quel cercle vicieux l'humanité s'est débattue jusqu'aujourd'hui à la recherche de la vérité et nous verrons comment cette vérité, si longtemps cherchée, se déduit logiquement, en dehors de tout système et de toute conception téléologique, de l'ensemble, rationnellement coordonné, des connaissances actuellement acquises.

Quand cette vérité sera reconnue, la science réelle sera fondée.

Nous ne nous dissimulons pas que, bien qu'inattaquable scientifiquement et malgré son importance capitale, peut-être même à cause de cette importance, la théorie que nous allons exposer rencontrera, si même on daigne l'examiner, des résistances nombreuses.

Mais c'est la destinée commune à toute idée nouvelle de se heurter d'abord à l'indifférence des hommes, à l'ignorance du plus grand nombre et à la vanité de ceux dont elles attaquent les préjugés et renversent les systèmes.

« Lorsqu'une doctrine d'ordre, de paix et d'u-

» nion se présente, a dit Bastiat, elle a beau avoir » pour elle la clarté et la vérité, elle trouve la place prise. »

Ce sont les préjugés qui occupent cette place que nous nous proposons surtout de combattre et de renverser; car, la science réelle est en elle-même si facile, si simple et si claire que lorsqu'elle trouvera la place libre, elle pénétrera aisément dans toutes les intelligences.

Elle renferme en elle tout l'avenir de l'humanité. »

NOUVELLES.

Enterrement spirite à Alger. — Nous lisons dans le *Petit-Colon* du 22 novembre 1888 :

« Dimanche dernier, 18 courant, Mme Michel Lovera, décédée en sa villa, village d'Isly, a été enterrée suivant les usage spirites. Les cordons du drap mortuaire étaient tenus par des dames. Ce drap est de couleur bleu clair; il est orné de franges et de glands en argent; sur le milieu brille un soleil d'or, entouré de la double inscription : Hors de la charité pas de salut; Spirites d'Alger. »

Un long cortège, composé en partie de dames, attirait les regards des curieux, très nombreux sur son passage; des prières ont été lues, tant à la levée du corps que sur la tombe, par M. Carbonnel, instituteur honoraire, officier de l'instruction publique.

Quoique étranger à cette doctrine, dont les adeptes sont très nombreux, dit-on, à Alger, nous croyons que cette catégorie de libres penseurs, est appelée à porter un rude coup aux enterrements cléricaux qui forment le principal point visé par tous les libres penseurs.

Nous devons constater que cette croyance vient de faire son apparition officielle à Alger, elle s'est affirmée publiquement.

Ses adeptes prétendent apporter leur appoint à l'œuvre du progrès et de civilisation que poursuivent les vrais prilosophes et les penseurs; ils nous disent que le progrès social et l'amélioration du sort des travailleurs font partie du programme spirite. » *(Revue Spirite.)*

* * *

L'*Union spiritualiste* se propose de fêter le *dixième anniversaire de sa fondation*, dans une assemblée extraordinaire fixée au dimanche 20 janvier prochain, à 3 heures précises, au café de l'Université, à Liége.

Dans cette séance seront discutés les moyens efficaces à la diffusion du spiritisme et notamment le projet de créer une *Fédération régionale des groupes spirites.*

Dans ce but, il est fait un appel aux présidents ou délégués des sociétés sœurs, ainsi qu'à la presse spirite.

* * *

Une première assemblée générale des spirites néerlandais, à laquelle assistaient soixante-deux frères et sœurs venus de tous les points de la Hollande, a eu lieu le 27 décembre, à l'Hôtel Bellevue, à Utrecht.

Entre autres résolutions, on a décidé la formation d'une société : *Spiritische Vereeniging Harmonia*, dont tous les membres s'engagent à éviter les sujets irritants tels que la Réincarnation, etc., qui divisent encore les spirites hollandais, et à chercher tout ce qui peut les réunir dans un esprit de paix et de fraternité. Deux délégués seront envoyés au prochain Congrès international de Paris.

Une autre réunion générale des spirites néerlandais se tiendra à Utrecht le second jour de la Pentecôte.

* * *

Un prêtre comme on en voit peu. — Un vieux curé vient de mourir en France, à quatre-vingt-trois ans. Les journaux publient l'extrait suivant de son testament, qui mérite d'être reproduit :

« Je meurs fidèle à la religion de mes pères, dont je suis le très humble ministre, et plus convaincu en mourant de ceci : c'est que la tolérance sans restriction vis-à-vis de ceux qui ne partagent pas les mêmes croyances ou qui ne suivent pas le même culte est une condition essentielle de la charité chrétienne, la seule vertu qui puisse, dans un temps que je souhaite prochain, unir les hommes par les liens de la vraie fraternité, celle du Christ.

» En suprême adieu, je lègue à mes concitoyens la recommandation de pratiquer sérieusement, les uns envers les autres, la tolérance religieuse, que, pendant plus de soixante ans, j'ai prêchée de parole, d'écrits et d'exemple. »

* * *

M. Fernand Martin de la Hestre (Hainaut) nous informe qu'il a été guéri radicalement d'une épilepsie-obsession dont il a souffert cruellement depuis une douzaine d'années.

C'est grâce aux bons soins désintéressés des magnétiseurs spirites du groupe d'Anderlues qu'il a pu enfin se voir débarrassé de cette terrible maladie que les médecins traitants déclaraient incurable.

Liége. — Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO — 17e ANNÉE — N° 15 — Liége, 1er Février 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

SERRONS LES RANGS !

L'*Union spiritualiste* de notre ville vient de remporter une nouvelle victoire dans la lutte entreprise pour la propagation du spiritisme dans la région.

Une réunion extraordinaire, à laquelle assistaient des délégués de groupes et sociétés spirites ainsi que de nombreux adeptes isolés, a eu lieu dimanche 20 janvier dernier, à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation de la société.

Nous avons été heureux de constater que cette petite fête a complètement réussi ; la plus sincère cordialité n'a cessé de régner entre les assistants au nombre de deux cents environ. Cette intéressante séance s'est ouverte à 3 heures. Au bureau siégeaient MM. Closset, président ; Palmers, vice-président et Duparque, secrétaire. La salle étant trop peu spacieuse pour recevoir la nombreuse assistance qui s'y presse, beaucoup de personnes sont forcées de rester debout.

Après avoir lu la prière de circonstance, M. le président prononce un discours de bienvenue aux invités. Le Comité a organisé cette réunion, dit-il en substance, dans le but de parvenir à créer l'entente, la concentration des forces spirites éparses, à l'effet de répandre partout notre chère doctrine : J'engage tous ceux qui ont des propositions à formuler de bien vouloir les émettre librement à cette tribune. C'est par la libre discussion, seulement, que nous pouvons nous éclairer. (Applaudissements.)

La parole est accordée ensuite à M. le secrétaire, chargé de faire l'historique du mouvement spirite dans la province. Après s'être très bien acquitté de sa tâche, il rappelle les derniers efforts de la Société et manifeste l'espoir que bientôt se réalisera l'un de ses vœux les plus chers : la création d'une fédération régionale. (Applaudissements.)

M. le président prie alors M. V. Biazot de prendre la place d'honneur et M. Engel la vice-présidence, à titre de doyens d'âge et d'anciens défenseurs de la doctrine. (Applaudissements.)

M. Biazot remercie l'assemblée des marques de sympathie accordés à des vétérans de la cause. Il donne la parole à M. Paulsen pour développer ses idées sur l'organisation des sociétés spirites.

M. Paulsen démontre la nécessité de l'union par la fédération ; il croit qu'elle produira un grand bien en permettant à l'aide de cotisations minimes :

1° D'organiser la propagande par la presse en facilitant la publication de petites brochures destinées soit à la distribution gratuite, soit à leur vente à prix réduit ; de soutenir les journaux et revues spirites.

2° De fournir les bibliothèques des sociétés spirites de livres nouveaux qui seraient achetés et distribués périodiquement au moyen des fonds de la fédération.

3° De créer un cercle fédéral de conférenciers spirites dont les membres se rendraient dans diverses localités pour y donner des causeries instructives sur le spiritisme.

4° D'arriver dans un avenir plus ou moins prochain à ériger un local à Liége et plus tard dans les autres communes.

En finissant, l'orateur fait un dernier appel à l'union, à l'esprit de solidarité qui doit animer

tous les frères en croyance. (Applaudissements.)

M. Houart, délégué de la *Société Spiritualiste* de Seraing se déclare aussi partisan d'une fédération. Il fait ressortir que, par elle, on parviendra à obtenir plus facilement des conférenciers capables pour répandre la bonne nouvelle dans des réunions publiques. Aux funérailles des adeptes, il voudrait voir le spiritisme défendu scientifiquement dans les discours de circonstance. Il préconise certaines mesures à prendre par la fédération.

MM. Foccroulle et Poncelet,de Poulseur,déclarent se rallier aux motions présentées par M. Houart.

M. Vanderyst, directeur du *Messager*, croit de son devoir de citer l'opinion de feu le docteur Wahu ; il donne lecture d'une lettre de ce dernier qui se déclarait adversaire de sociétés régulièrement constituées parce que le manque d'harmonie, le défaut de contrôle sérieux se rencontrent trop souvent dans des réunions nombreuses. Il estimait qu'il est préférable de faire les séances d'évocation en famille. M. Vanderyst ne fait cependant pas sienne cette opinion et il approuve l'idée de la fédération. (1)

M. Biazot, président, dit qu'il y a divers amendements à faire aux idées de M. Wahu. Il préconise le système de la fédération des groupes de la province. Il dit aussi que l'explication scientifique des phénomènes sitôt après leur production est un point qu'on ne devrait pas négliger.

M. Vanderyst annonce que les frères hollandais s'organisent et ont l'intention de créer une fédération. Il donne quelques renseignements tirés du *Spiritualistisch Weekblad* de Middelbourg.

M. Biazot désire que l'on s'adresse à M. Leymarie, rue de Chabanais, 1, à Paris, pour obtenir un dépôt des livres d'Allan Kardec.

M. Vanderyst fait remarquer que ce dépôt existe à Liége chez M. D'heur, rue Pont-d'Ile, mais que les spirites ont intérêt à commander ces ouvrages directement à Paris ; il pense qu'il serait utile d'organiser des conférences publiques en dehors des locaux spirites.

M. Paulsen remercie M. Vanderyst d'avoir fait connaître l'opinion du docteur Wahu, mais ne peut se rallier à sa manière de voir. Il est vrai que certaines séances peuvent être préjudiciables, mais si on les dirige sérieusement le danger disparaît. Pour éviter les dangers il faut : 1° étudier sérieusement le *Livre des Médiums* à chaque séance ; 2° faire choix d'un président intelligent et éclairé sur ses devoirs. On ne peut oublier que les sociétés s'occupent aussi et surtout de la propagande des idées. Elles rendent donc de réels services. J'espère, dit M. Paulsen, que les vétérans de la doctrine s'uniront aux jeunes, aux conscrits de la bonne cause, afin de concentrer tous les efforts pour la défendre et la propager. L'orateur proteste contre le prix élevé des livres d'Allan Kardec. Il donne lecture d'un ordre du jour à adresser à M. Leymarie et à la presse spirite. Cette lecture est saluée par les applaudissements de l'assemblée.

Au nom de l'*Alliance fraternelle* de Verviers, M. Barhon, son président, remercie l'*Union spiritualiste* pour les efforts qu'elle a faits en créant la société qu'il représente.

Toutes les propositions émises ont ensuite été adoptées à la presqu'unanimité des suffrages.

M. Engel félicite l'*Union spiritualiste* de son initiative. Il promet son concours et engage tous les spirites à s'instruire davantage et à s'améliorer de plus en plus. Il prononce ensuite d'une voix émue une admirable prière qui a vivement touché tous les assistants.

Espérons que bientôt des actes suivront les paroles. Que tous s'unissent en vue de la diffusion de notre saine doctrine. Le succès ne peut manquer de couronner tôt ou tard nos efforts.

Voici, pour mémoire, l'ordre du jour adopté :

Les délégués des sociétés et groupes spirites de la région de Liége réunis en assemblée générale extraordinaire, au local de l'*Union spiritualiste* de Liége le 20 janvier 1889, considérant que :

Le manque de relations suivies entre les diverses sociétés spirites rend les grands mouvements de propagande impossibles, nuit au progrès des différents groupes et à leur organisation et que, par suite, la diffusion du spiritisme est plus difficile, décident :

1° De créer une fédération régionale des sociétés spirites et des adeptes isolés ;

2° qu'une réunion des délégués des groupes

---

(1) M. Vanderyst, délégué du Comité du *Messager*, initié comme il l'a dit, au Spiritisme, en 1862, par M. Jan Van Beers a fondé avec quelques amis d'Anvers la première revue spirite du pays qui a vécu deux ans. Depuis lors, il a vu se créer des journaux et se former sociétés et fédérations spirites qui ont disparu successivement. Il s'est demandé si la Fédération que l'on veut renouveler sera plus viable que celles qui l'ont précédée. Tout en déclarant que le *Messager* appuiera toute tentative en ce sens, il croit utile de faire entendre certaines opinions contradictoires. Il a donc donné lecture d'une lettre lui adressée en 1886 par feu le docteur Wahu de Nice, un spirite dévoué et de grande expérience dont nos lecteurs n'ont pas perdu le souvenir. Cette lettre qui peut être discutée librement, porte avec elle son enseignement. C'est pour cette raison que nous la publions plus loin.

Nous publions également les principales résolutions qui ont été prises récemment par nos frères néerlandais à l'assemblée d'Utrecht.

N. D. L. R.

aura lieu au local de l'*Union spiritualiste* le 10 mars 1889, à 10 heures du matin, afin d'arrêter de commun accord les statuts de cette fédération.

FÉLIX.

Sur la formation des groupes et des fédérations spirites.

—

(Extrait d'une lettre de M. le docteur Wahu de Nice, en date du 14 octobre 1886).

... Chacun voit les choses à son point de vue et il est difficile que tout le monde soit toujours du même avis. Ainsi, par exemple, il est une chose sur laquelle je ne serais sans doute pas d'accord avec bon nombre de spirites, c'est relativement aux groupes spirites.

De tous côtés on pousse à la formation de groupes spirites. Il est même question, soit en Belgique, soit en France, de Fédération des groupes.

Hé bien, je suis depuis 20 ans au courant de tout ce qui s'écrit sur le spiritisme ; j'examine ce qui se passe, et j'ai pu acquérir la preuve que ce qu'il peut y avoir de plus préjudiciable à l'extension et aux progrès de la doctrine spirite, dans l'état actuel de l'humanité terrestre, c'est la formation de groupes.

Vous, moi, et beaucoup d'autres, nous avons à cœur *l'union* entre tous les humains, à commencer par les spirites. Mais je pense que l'union sera pendant longtemps encore difficile dans les groupes, parce que l'ignorance et l'amour-propre (les deux plus grands ennemis de l'humanité terrestre), agiront pendant longtemps dans le sens de la *désunion*.

Voyez ce qui se passe entre journaux spirites. A chaque instant tel journal, telle revue émet des opinions contradictoires à tel autre journal ou revue.

Et pour le dire en passant, ce qui m'a fait il y a quelques années offrir au *Messager* les successifs articles qui ont formé plus tard mon ouvrage sur le spiritisme, et ce qui m'a attaché à votre publication bi-mensuelle, c'est que j'avais remarqué que le *Messager* n'attaquait jamais les autres journaux spirites. Et je crois fermement que le *Messager* rend plus de services à la cause spirite que beaucoup d'autre journaux.

Qu'arrive-t-il en général à propos des groupes?

Quelques personnes, parmi lesquelles se sont fait connaître quelques médiums, se réunissent. On forme un groupe. On se connaissait fort peu, ou même pas du tout, mais la curiosité aidant, on se réunit sans commencer par se demander si on sympathisera et si par conséquent on arrivera à une entente harmonique, chose indispensable pour obtenir de bonnes communications. On se réunit à jour fixe et les médiums opèrent. Mais tous ceux qui ont sérieusement étudié, savent qu'un médium n'est jamais sûr de pouvoir l'être à un moment donné. Il n'y a et *il n'y aura jamais* dans l'exercice de la médiumnité, cette régularité qu'on provoque à volonté dans tout ce qui est purement humain.

Ici, il y a d'un côté un être humain incarné, et de l'autre, un désincarné. Et si le désincarné ne trouve pas chez le médium et chez l'assistance les conditions momentanées dont il a besoin pour pouvoir se communiquer ; s'il ne trouve pas dans l'assistance une sorte de communauté d'idées et de sentiments ; ou bien, si le désincarné est en mission, ce qui, à ce qu'il paraît, arrive plus souvent qu'on ne pense, les communications n'ont pas lieu. Ou si elles ont lieu, elles sont dues à des Esprits mauvais ou légers, qui prennent pour dupes inconscientes le médium et les assistants; quand elles ne sont pas le résultat (surtout pour les dictées) de l'amour-propre de médiums qui tiennent à prouver une médiumnité absente par moments.

Dans les premiers temps qu'on s'occupe de spiritisme on est si heureux de penser qu'on va pouvoir avoir des relations avec des personnes aimées qui nous ont quittés, qu'on accepte tout, et que tout semble beau et bon.

Et il ne faut pas oublier que chaque jour de nouveaux membres entrent dans les groupes, et que de nouveaux groupes se forment et que par conséquent il y a chaque jour de nouveaux prosélytes qui aspirent après des communications. Plus ou moins, les groupes forment, ou formeront de petites Eglises; il y aura zizanie entre les groupes; de là des tiraillements toujours regrettables pour la doctrine.

Voyez ce qui se passe dans l'Amérique du Nord. Déjà des temples ont été élevés. A un temple il faut un ministre, un directeur pour diriger les réunions, etc., etc. Dans un pays aussi biblique que le Nord-Amérique, l'on voit où tout cela mènera. Instinctivement et sans s'en douter, on donnera au spiritisme les allures d'un culte.

Dans l'Amérique du Sud, c'est autre chose. Là ils ont inventé le *christianisme rationnel*. Tout se fait au nom du Christ, il en est de même en Espagne. C'est un spiritisme chrétien, ni catholique, ni protestant! Quant aux incarnés qui n'ont jamais entendu parler du Christ, on ne s'en occupe pas.

Oh! que les hommes ont donc de peine à éloi-

gner de leur cerveau les idées qu'on y a gravées dans leur jeune âge !

Pour moi, l'admirable et si consolante doctrine spirite doit n'être qu'une affaire de famille et d'amis. Et ce n'est qu'ainsi, j'en suis convaincu, qu'elle pourra produire tous ses fruits.

J'ai un ami qui, sans que je lui fasse connaître ma manière de voir à cet égard, a compris la chose comme moi. C'est un médecin de grand savoir et qui a accepté avec bonheur la doctrine spirite. Il a deux enfants, jeunes encore. Sa femme est médium. Chaque dimanche, dans la matinée, on se réunit et l'on s'occupe de spiritisme. Il explique à ses enfants la doctrine et ses conséquences ; il leur parle de leurs devoirs comme enfants et plus tard comme hommes, au point de vue spirite.

Si dans chaque famille on faisait de même, le spiritisme s'étendrait progressivement sans chocs, sans lutte d'amour-propre. La famille et tout au plus deux ou trois amis intimes, c'est tout ce qu'il faut. Dans de telles conditions, il y a nécessairement ce qui importe tant en spiritisme pour que les communications d'outre-tombe soient ce qu'elles doivent être. Il y a *sympathie entre incarnés*, *uniformité de goûts*, *d'idées*, *d'instruction* ; en un mot *tous les éléments de l'harmonie*.

Dans de tels milieux, les Esprits mauvais ou légers ne se présentent point, ils comprennent qu'ils y perdraient leur temps. Mais les bons Esprits, les désincarnés sympathiques aux incarnés y viennent d'eux-mêmes.

Pardonnez-moi, cher monsieur, ma si longue épître ; mais quand je réfléchis à ce qui se fait et à ce que la prudence devrait engager à faire, je suis attristé.

Par suite de nos différences d'âge, vous verrez ce que je ne verrai pas comme incarné ; et vous pourrez constater la justesse de mes prévisions.

Sur des planètes où les humanités comprennent et pratiquent tout naturellement la sainte fraternité, on peut, sans danger aucun, se grouper indistinctement, parce qu'il y a sympathie par suite de toutes les qualités qui constituent l'harmonie, mais sur notre planète, où les Esprits incarnés inférieurs ou mauvais sont en grande majorité à tous les étages sociaux, il faudra bien du temps encore pour en arriver là.

Agréez, etc.

Dr WAHU.

Une assemblée de spirites à Utrecht

Nous avons mentionné dans notre dernier numéro cette réunion de nos frères néerlandais qui a eu lieu à Utrecht, le 27 décembre dernier.

Nous notons ici toutes les résolutions qui ont été prises :

1° Trois personnes ont été désignées pour composer un recueil d'hymnes et de chants à l'usage des séances spirites.

2° Il a été résolu que, chacun dans le lieu de sa résidence, essaierait de fonder une école de dimanche pour y donner l'enseignement religieux selon la doctrine spirite.

3° Le lundi de la Pentecôte, ou un jour se rapprochant de cette date, a été choisi pour la prochaine assemblée. Les mesures préliminaires à cette fin seront prises par une commission désignée.

4° Deux délégués seront envoyés au Congrès de Paris. Les frais de ce voyage seront supportés par les frères spirites hollandais. Le *Spiritualistisch Weekblad* est désigné pour recevoir les souscriptions. Il reste provisoirement responsable des fonds reçus.

5° La question d'inviter un fort médium à effets physiques ayant été agitée, la majorité a décidé qu'il n'y avait pas lieu de recourir à ce moyen de propagande, qui présente plus d'inconvénients que d'utilité.

6° Il est décidé que plusieurs communications intéressantes adressées par des frères en croyance paraîtront plus tard, en résumé, dans le journal cité plus haut, qui se publie à Middelbourg.

7° Il est donné lecture de lettres d'adhésion du groupe « Onderzoek en Ervaring » d'Amsterdam, du docteur Roorda van Eysinga, de La Haye, du docteur Nieuwold, d'Appeldorn, et de M. Van Dalsem, de Scherpenisse.

La résolution la plus importante qui a été prise dont nous attendons beaucoup de bien par la suite, est celle de la fondation d'un cercle intitulé *Spiritische Vereeniging Harmonia*. Tous les membres s'engagent à éviter la discussion sur les sujets *irritants* (!) tels que la réincarnation et autres qui divisent encore les spirites. On ne doit s'attacher qu'aux sujets qui tendent à réunir les adeptes dans un esprit de paix et de fraternité : chacun reste libre toujours de conserver ses convictions intimes, mais il doit éviter de chercher à *forcer* ses frères à les partager.

Afin de pouvoir livrer à bon marché au public tout livre ou écrit quelconque favorable à la bonne propagande, il a été décidé qu'il y avait lieu de se procurer une imprimerie personnelle. L'examen de cette question est à l'ordre du jour de la prochaine assemblée.

Au simple repas qui termina la réunion dont nous rendons compte, un toast applaudi à outrance fut adressé à Mme Elise Van Calcar, dont

on regrettait l'absence. On y rappela l'activité sans borne et le grand talent dont fait preuve pour la cause spirite notre vénérée sœur en croyance.

Le repas prit fin après une collecte faite au profit d'une famille nécessiteuse de La Haye.

Une histoire de revenants en Allemagne

—

L'Allemagne est toujours le pays des croyances religieuses et aussi des croyances superstitieuses. Ce qui le prouve, c'est l'amusant procès qui s'est déroulé jeudi dernier, devant le tribunal des échevins de Werder, en Prusse. Ce procès avait attiré dans la salle des séances une foule énorme, dans les rangs de laquelle on remarquait les membres de la Société des spirites de Berlin, la *Psyché*, des représentants de journaux spirites publiés en Allemagne, entre autres du *Sphinx*, qui paraît à Munich, des jurisconsultes et des avocats de Berlin, de Potsdam, etc.

Bien avant l'ouverture des débats, l'accusé parut entouré d'un grand nombre de spirites qui l'interrogeaient avec l'intérêt le plus vif et lui prodiguaient des conseils et des encouragements pour sa défense. Cet accusé, qui passait pour un nouveau médium doué d'une puissance extraordinaire, est un jeune homme de quinze ans, appelé Charles Wolter, actuellement en condition chez un fabricant de tulles de Werder.

Wolter habitait en novembre et décembre 1888 le village de Resau, près Postdam, et c'est à Resau qu'il est accusé d'avoir causé « un gros scandale public » en faisant paraître des revenants et en jouant, au moyen de ces prétendues apparitions, toute espèce de tours à ses maîtres et aux autres habitants du village.

Wolter commence par nier tout; mais les dépositions de quatorze témoins cités par l'accusation sont écrasantes pour lui.

Le premier témoin c'est le nommé Charles Bœttcher, petit propriétaire, qui avait engagé Wolter comme domestique. Bœttcher a été la principale victime du petit médium. Il raconte d'une voix tremblante d'émotion que les « esprits » ont commencé à agir dans les premiers jours de novembre en ouvrant les portes d'une étable où étaient renfermés des porcs et en faisant prendre le large à une ou à l'autre de ces bêtes, destinées à être égorgées à l'occasion d'un mariage qui devait être célébré dans la famille. Puis des bruits ressemblant à celui que feraient de grands coups de poing frappant le mur se sont fait entendre la nuit, quand M. Bœttcher reposait dans son alcôve à côté de sa femme.

A plusieurs reprises, les deux époux ont allumé leur chandelle pour voir la personne qui les réveillait ainsi : ils n'ont jamais rien vu. Inquiets, ils ont réveillé Wolter, qui dormait sur une paillasse au pied de leur lit, et après avoir allumé une lanterne, ils ont visité avec lui la cour, pour y découvrir l'auteur du bruit : ils n'ont jamais rien découvert. Mais, pendant la tournée, des pierres lancées par une main invisible, sont allées briser, plus d'une fois, des carreaux de leurs fenêtres. Un soir, un phénomène plus terrifiant encore s'est produit :

Les deux époux étaient dans leur lit, se demandant si les esprits leur permettraient enfin de dormir en paix, et le petit Wolter reposait ingénument sur sa paillasse quand, tout à coup, les sabots du propriétaire, posés au pied de son lit, volèrent vers la tête de l'époux et les habits dans la direction de la tête de l'épouse. L'époux voulut se lever : une bordée de pommes de terre répondit à sa tentative. Saisis d'épouvante, époux et épouse prirent le parti de cacher leur tête sous les couvertures de leur lit, d'entonner des cantiques et de réciter des prières pour bannir les démons qui s'acharnaient à les tourmenter. Cantiques et prières restèrent sans effet.

La situation ne fit qu'empirer. Les jours suivants les esprits lancèrent de nouveaux projectiles, surtout de la bouse de vache, sur les malheureux époux, dont les infortunes commencèrent à inquiéter tout le village même les villages environnants. La terreur fut au comble quand les esprits s'attaquèrent à démolir leurs fenêtres à coups de pierres. On venait de cinq lieues à la ronde pour entendre le récit des apparitions nocturnes et pour en constater les effroyables effets. On se décida enfin à invoquer les lumière du pasteur du village voisin de Blixendorf. Le pasteur ne sut donner d'autre conseil aux malheureuses victimes que de déménager et d'aller s'établir dans des villages éloignés où les esprits hésiteraient peut-être à les suivre.

La déposition du pasteur en question marque le point culminant du procès. M. Müller est un brave et digne homme qui s'est concilié les sympathies de tous ses paroissiens par sa douceur et sa charité. Il raconte au tribunal étonné qu'il s'est transporté à Resau pour se rendre compte par lui-même des effets de l'intervention des esprits.

— A peine étais-je entré dans la chambre des Bœttcher, dit-il, qu'un singulier bruit retentit, et immédiatement, le lait sauta hors de l'écuelle qu'il remplissait à moitié, et dans le corridor un roulement de tonnerre éclata, qui dura à peu près quatre secondes.

A ce moment, j'aperçois le domestique Wolter debout à l'entrée de l'alcôve, et au même moment je vois des pommes de terre voler dans la direction de ma tête. Vite je me protège avec mon chapeau, et, ne doutant plus de la présence d'un esprit, j'entonne le cantique qui commence par ces mots: « C'est en vain que d'épaisses ténèbres m'enveloppent. » Mais je n'ai pas plutôt commencé que je sens quelque chose qui me frôle dans la nuque. Je me retourne: c'est une marmite qui est tombée du plafond et qui est allée s'abattre à mes pieds. Mon saisissement augmente. Je me mets à prier avec ferveur. Un nouveau objet, de la forme d'un entonnoir, se dirige vers ma tête. Pour le coup, je me sens tenté de fuir; mais je me rappelle ce passage de l'Ecriture: « Le mercenaire fuit parce qu'il est mercenaire. » Et ce passage me retient. Je reste; mais le bombardement recommence. Maintenant ce sont des os de jambon qui se dirigent vers ma tête.

Le président. — L'accusé Charles Wolter était-il toujours dans la chambre ?

Le pasteur. — Oui, mais je ne le soupçonne pas d'une canaillerie; il avait reçu, lors de la réception des catéchumènes, la note: bien, c'est moi-même qui la lui avais donnée, il est incapable de me jouer un mauvais tour.

Le président. — Voyons que pensez-vous de toute cette affaire ?

Le pasteur. — Je crois que le bombardement s'est produit à la suite d'un courant magnétique. J'ai suspendu dans la chambre un aimant pour faire la vérification, et j'ai écrit au professeur Helmholtz, à Berlin, pour avoir son avis. Il m'a répondu qu'un courant magnétique ne pourra jamais mettre en mouvement des pommes de terre, des os de jambon, et qu'il pense que j'ai été victime d'un loustic. Je crois que M. Helmholtz se trompe, car ce loustic, on aurait bien fini par le trouver.

Le maire de Resau, qui est entendu également est d'avis que le loustic est tout trouvé et qu'il n'est autre que le domestique Wolter.

D'autres témoins, qui paraissent avoir conservé plus de sang-froid et de scepticisme que le pasteur en présence de l'action des esprits, font des dépositions d'où il résulte que Wolter était effectivement l'auteur des divers bombardements dont les époux Bœttcher ont été les premières mais non les seules victimes.

Wolter avait des parents qui avaient envie d'acheter la propriété des Bœttcher et pour la leur faire obtenir à meilleur compte, le petit vaurien avait imaginé de la faire passer pour hantée par de mauvais esprits.

L'instituteur du village corrobore ces dires en affirmant que l'élève Wolter a toujours été un garnement sournois et d'une habileté surprenante dans les tours de passe-passe: il savait jeter des pierres à tout venant sans que le mouvement de sa main fût pour ainsi dire visible.

Le tribunal, considérant que la contrée tout entière avait été frappée de terreur par les impostures de Wolter, condamne l'imposteur à six semaines de prison.

Depuis le prononcé de cette sentence et l'incarcération de Wolter, un grand apaisement se remarque dans les esprits à Resau; le bombardement a complètement cessé.

Remarques

L'histoire ci-dessus a été rapportée par un grand nombre de journaux et notamment par *la Nation* de Bruxelles du 17 janvier. Il va sans dire que la condamnation infligée au jeune Wolter n'est pas une preuve de sa culpabilité. Les témoignages des époux Bœttcher et du pasteur protestant, les principaux témoins oculaires des manifestations, semblent prouver le contraire. Il y a là certainement des faits qui dépassent les simples tours de passe-passe, quelle que soit l'habileté qu'on se plaise à reconnaître au jeune garçon.

Ajoutons encore ceci: La Société *Psyché*, de Berlin, dont il est parlé ci-dessus, avait désigné une députation de quatre membres pour se rendre à Resau afin de faire une enquête sur les faits relatés par les journaux de la capitale. Le journal le *Neue Spiritualistische Blätter* de Leipzig, du 27 décembre, donne de nombreux détails sur les incidents du voyage ainsi que sur les phénomènes qui sont fort bien décrits. Il en résulte que les dépositions du pasteur devant la cour correspondent exactement au récit que fait le journal spirite, d'après les renseignements des témoins oculaires.

Voici d'ailleurs les conclusions de la commission:

« ... Nous avons à constater en outre que tous nous sommes persuadés de la loyauté des trois habitants de la maison, et que, d'après les renseignements donnés il n'y a aucune raison de croire que le jeune homme ait été l'auteur des phénomènes, parce qu'il était presque toujours présent dans la chambre au moment où les manifestations se produisaient.

Le garçon nous a assuré qu'il se trouvait très bien dans la maison et qu'il n'y avait aucun motif qui pût lui faire désirer de partir. Quant à M. Bœttcher, voulant vendre sa propriété, il va de soi que lui aussi, ne monterait pas une telle comédie, qui aurait eu pour effet de rendre la

vente plus difficile, sinon impossible. Ici, naturellement, les choses se passent comme dans toutes les histoires de même genre, on se trouve en présence de faits énigmatiques et comme il faut une explication quelconque on s'arrête à l'opinion que c'est le garçon qui est la cause de tout. »

N. D. L. R.

BIBLIOGRAPHIE.

—

Paraîtra incessamment à la librairie Ghio, Palais royal à Paris, LE MONDE NOUVEAU, par l'abbé Roca, chanoine honoraire. Grand in-8° de 575 pages.

Grâce à l'obligeance de l'auteur, nous pouvons mettre dès à présent la préface de ce volume sous les yeux de nos lecteurs :

« La France est un peuple à part. Nul génie ne se compare à son génie ; nul cœur ne bat comme son cœur. Voyez plutôt :

Tout se trouble autour d'elle, tout tremble dans le monde, à l'heure ténébreuse où nous sommes ; mais la France ne se trouble pas, la France ne tremble point !

Elle est toujours cette fière Gaule dont les fils disaient à la tempête, quand la tempête déchaînait contre eux ses éclairs, ses tonnerres et ses carreaux : « Tombe sur nos têtes la voûte embrasée du firmament, nos boucliers l'arrêteront, vive Dieu ! »

C'était aussi beau que le cri du poëte :

Et si fractus illabitur orbis,
Impavidum ferient ruinæ !

Cette âme antique n'a pas abandonné les descendants des Gaulois et des Celtes. L'Europe se couvre partout de nuages qui portent la foudre, et d'où jaillissent parfois des lueurs sinistres. Des rumeurs menaçantes passent dans l'air, fortement imprégné d'une âcre odeur de poudre. N'importe ! la France ne s'émeut pas. Elle a sa route à suivre ; elle ne s'en détourne point. Elle va droit à son but, comme une flèche lancée par le Très-Haut.

A-t-elle conscience de sa grande mission sociale ? — Conscience réfléchie, peut-être pas ! Mais pour sûr elle en a l'instinct merveilleux, elle en a le pressentiment sourd et profond. Cela suffit ! c'est assez pour qu'elle puisse mener sur la terre le train de Rénovation générale dont elle a pris la tête de ligne. La barque d'Isis, qui se dessine sur l'écu des armes de Paris, est le *vaisseau-pilote* des nations. C'est connu.

Si elle n'entend point, comme sa Jeanne d'Arc, pure incarnation de son Génie, les *voix célestes* qui l'appellent à une *autre délivrance* que celle de ses frontières, elle n'en subit pas moins l'action des forces *astrales* qui la poussent à la Rédemption politique de tous les peuples. On s'en doute bien quelque part, de l'autre côté du Rhin, en pleine terre césarienne !

Ce n'est pas pour rien qu'elle fut baptisée *Soldat du Christ* et *Foudre de Dieu*, « *Miles Christi — Fulmen Dei !* » Elle est une *Ouvrière* de libération universelle. Elle est en travail pour l'Humanité tout entière ! Quelle gloire !

« *La Vérité a besoin d'elle*, » disait Joseph de Maistre, un *voyant*, à ses heures, mais un *voyant* fourvoyé le plus souvent dans les ténèbres de l'ancien régime. Ce n'est pas la *Vérité* seule qui a besoin de la France ; l'*Evangile* réclame l'appui de son bras ; la Justice attend d'elle son triomphe, et l'*Eternel* lui-même, sollicite son concours. Est-ce que les affaires de Dieu ne sont pas depuis longtemps conduite par elle, sur la terre ? « *Gesta Dei per Francos !* » disaient nos pères.

Courage, ô ma Patrie ! Moi, prêtre, je te bénis dans tes glorieux labeurs, dans l'ardente fièvre de tes *couches*, car tu es en *mal d'enfant*, pour le compte du *Christ-Esprit*, dont l'idée sociale a pris feu et vie dans ton sein, y a germé et s'y est developpée, au point que tu en es grosse aujourd'hui, et gonflée, tendue comme un outre prête à éclater. Il est temps que ta *délivrance* s'opère, et que la *parturition* s'accomplisse par les voies normales ; — sans quoi, ce serait par le *forceps* et par les fers sanglants des révolutions !... « *Quod Deus avertat !* »

Noble et généreuse Nation, un *Nouveau Monde* va sortir de tes flancs magnanimes, et ce monde sera celui du Christ-Rédempteur, le monde de la Justice et de la Vérité, le règne de la *Liberté*, de l'*Egalité* et de la *Fraternité*, — le *Royaume de Dieu*, pour parler comme le saint Evangile.

Je voudrais, dans ce livre, te révéler cet *Arcane* qui est celui de ta destinée, comme il est le secret de ta force, de ta vaillance et de ton esprit de sacrifice en faveur des opprimés et des attachés à la glèbe des politiciens.

Depuis cent ans, ce mystère social se voile et *devait se voiler* à tes yeux, pour qu'il soit bien démontré, à l'heure de tes prochaines victoires, que Dieu seul l'inspirait, que Dieu seul te dirigeait et te soutenait, dans les beaux combats que tu as entrepris pour le triomphe des peuples.

Il faut en ce moment de crise suprême, il faut que les ténèbres se dissipent enfin, et que la lumière éclate, vive et pure, dans ton cerveau.

C'est dans ce but que cet ouvrage a été écrit. Puisse-t-il contribuer à ce résultat si nécessaire

à la paix du monde et à la félicité de toutes les classes sociales. »

* * *

La Vie éternelle et le Salut collectif, par Ch. Fauvety. Brochure de 16 pages; prix: fr. 0-50; chez M. Verdad, rue Mercœur, à Nantes.

Discours prononcé par l'éminent philosophe le 11 novembre dernier au cimetière de la Boutellerie, à Nantes, devant 300 personnes réunies par des laïques religieux, tous adeptes convaincus de ce socialisme philosophique essentiellement pacificateur et qui devient de plus en plus nécessaire à la régénération des consciences humaines en même temps qu'à la transformation de toutes les institutions sociales.

* * *

Reçu de M. le président du comité exécutif du Congrès international spirite de Barcelone, le vicomte de Torres-Solanot, le résumé complet du dit Congrès, un volume de 310 pages en espagnol.

* * *

L'*Almanach pour 1889*, publié par la Société des Libres Penseurs, de Liége. Prix: 15 centimes. Remises pour les achats en gros. S'adresser à M. Oscar Beck, rue du Petit Chêne, 22, à Liége.

NOUVELLES.

L'hypnotisme à l'Académie. — L'Académie royale de médecine de Belgique, dans sa dernière séance, statuant sur le rapport de la commission à laquelle elle avait renvoyé la proposition de M. le docteur Rommelaere, relative à l'hypnotisme, s'est prononcée en ces termes:

Considérant les inconvénients et les dangers de la pratique vulgarisée de l'hypnotisme.

L'Académie royale de médecine de Belgique estime qu'il y a lieu de solliciter de la législature des dispositions tendantes à :

1° Interdire les représentations publiques d'hypnotisme ;

2° Prévenir et réprimer les abus qui peuvent résulter de la pratique de l'hypnotisme.

Comme on le voit, la docte assemblée n'a tenu aucun compte de l'éloquent plaidoyer de MM. Delbœuf, Bernheim, Liebault, etc., en faveur de la liberté. Un article de la *Réforme*, du 25 janvier, apprécie d'une manière aussi judicieuse que spirituelle la décision prise par notre académie.

* * *

Le spiritisme et la presse.

Paroles de paix et d'amour cueillies dans la *Vedette*... des tonsurés de Seraing du 20 janvier 1889 :

« Le spiritisme, après avoir fait quelques dupes, dans nos parages, meurt écrasé par le mépris public.

» Dans une dernière convulsion de sa honteuse agonie, il vient d'ouvrir son rictus diabolique et de laisser échapper sa bave empoisonnée. A l'occasion du nouvel an, il a distribué, sous forme d'almanach un tissu d'erreurs stupides et grossières. Ce factum indigeste sue trop l'ignorance et la mauvaise foi pour que le dernier des imbéciles puisse se laisser prendre à la glu des sophismes qu'il contient.

»L'almanach annonce des livres en lectures, à la condition toutefois qu'on laisse à la bibliothèque un *cautionnement équivalent à la valeur du livre prêté*. Ils sont prudents Messieurs les spirites !

»De qui se défient-ils? Serait-ce des esprits? Ils ont, ma foi, pour cela quelques raisons; en effet, ces esprits qui prennent la peine de venir se faire leurs catéchistes, sont, selon Allan Kardec, le grand prophète du spiritisme, *légers, badins, trompeurs, menteurs et la rouerie des esprits mystificateurs dépasse tout ce qu'il est possible d'imaginer*.

» Serait-ce des lecteurs spirites que l'on se défie ?

» Quoi les esprits communiqueraient à ce point à ceux qu'ils instruisent les brillantes qualités que leur reconnaît Allan Kardec? leur mettraient ils tant de colle au bout des doigts? Il est à croire qu'au camp des spirites on se connait bien, et que l'estime réciproque est à la hauteur de cette connaissance. » W. D.

Nota. — Tout commentaire est ici superflu, ce serait d'ailleurs ternir l'éclat de cette diatrible cafarde, intéressée et stupide. Comme le dit très bien un correspondant de la *Justice* dans le n° du 27 janvier, si l'Almanach spirite suscite tant de colère, c'est qu'il porte juste. Raison de plus pour le répandre à profusion.

* * *

Le North American Review, une des plus importantes revues de l'Amérique du Nord, dans sa livraison de décembre dernier, contient un remarquable article sur le *Modern Spiritualism* dû à la plume de M. A.-E. Newton.

* * *

Une histoire de revenants en Belgique. — Au moment d'aller sous presse, nous lisons dans le *Journal de Liége* du 30 janvier:

On écrit de Bruges, le 29 courant:

« Une panique générale règne dans notre bonne ville de Bruges.

» Voici ce dont il s'agit. Depuis samedi dernier, à partir de six heures du soir, une pluie drue de charbon et de pierres tombe sur la maison de M. de Clerck, négociant, rue Sainte-Claire. Toutes les vitres de la serre, porte vitrée du corridor et les fenêtres de la salle à manger sont brisées.

» Une nombreuse escouade d'agents de police se tient en permanence jour et nuit, et une descente de justice a eu lieu, sans que, jusqu'à ce jour, on ait pu mettre la main sur le *fantôme*. Car on prétend que c'en est réellement un qui met tout le monde en révolution.

» Si les agents se hasardent de faire une tournée de nuit dans le jardin munis d'une lanterne, celle-ci est aussitôt éteinte et brisée par les projectiles et les policiers n'ont que le temps de se mettre à l'abri.

» Quelques-uns d'entre eux ont déjà été atteints par les projectiles.

» Le fantôme a encore fait des siennes la nuit dernière, depuis six heures du soir, jusqu'à deux heures du matin. Une masse de curieux stationnait dans la rue. »

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — No 16 Liége, 15 Février 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

PRESSENTIMENTS.

—

Une des formes les plus communes par lesquelles nos amis invisibles de l'espace nous manifestent leur sollicitude, est bien celle qu'on nomme vulgairement *pressentiment. L'Illustration spirite de Mexico*, du mois de novembre dernier, (*l'Illustracion spirita* de Mexico, est dirigée par le général refugio Gonzalès), en cite deux cas remarquables, dignes d'être reproduits :

Deux amis assistaient en 1869 à une course de taureaux dans la ville de Saint-Louis de Potosi. Ils avaient pris place sur une des banquettes placées sur un plancher au-dessous duquel existait un étroit passage ou corridor à l'usage de la garde, des combattants ou des employés de la course. Aussitôt assis, je commençai, dit le narrateur du fait, à ressentir une étrange oppression du cœur et un besoin irrésistible de m'en aller, quoique le spectacle ne fût pas encore commencé. Malgré ma passion pour ce spectacle aimé, je combattis vivement le désir de mon compagnon qui voulait y assister jusqu'à la fin et qui finit par me suivre en se moquant de mes impressions. Nous avions à peine fini de descendre l'escalier des gradins que la détonation d'une arme à feu retentit ; sans nous occuper de cet incident, nous marchions nous donnant le bras, lorsque nous fûmes rejoints par un ami qui, tout ému, nous annonça que je venais d'échapper à un danger de mort : un des soldats du piquet relevant les sentinelles avait, en passant dans le couloir, laissé partir un coup de fusil. La balle avait traversé verticalement le plancher et la place du banc où j'étais assis. Nous retournâmes ensemble pour examiner le lieu de l'accident. Il ne put rester dans notre esprit le moindre doute. Trois minutes de plus j'aurais été tué sur le coup.

Voici l'autre fait :

En l'année 1870, un négociant de Guadalajara, Antonio N., entreprit un voyage commercial à Mazatlan, en compagnie d'autres personnes. Après avoir réglé leurs affaires d'intérêt, ils se décidèrent à faire retour chez eux par Saint-Blas en s'embarquant tous sur un navire mexicain nommé *El Juanito* qui partait de Mazatlan quelques jours après.

Le soir du jour qui précédait le départ du *Juanito*, Antonio N. rencontra sur le port M. Manoël, un de ses compagnons de voyage. Ensemble ils contemplaient le tableau d'un navire faisant aussi voile pour Saint-Blas. C'était le *Rapide* parti quelques instants auparavant et dont la carcasse commençait déjà à disparaître parmi les vagues tandis que la mature et les voiles se montraient encore à la vue des spectateurs. Tout à coup Antonio éprouva une violente agitation et un sentiment d'angoisse inexplicables. Sans aucun motif raisonnable, il sent naître un désir irrésistible de rejoindre ce navire qui va bientôt disparaître à l'horizon. Il dit alors à son ami : « Je ne veux pas attendre le *Juanito* ; il faut absolument que je parte aujourd'hui même et je m'en irai par ce même vaisseau qui vient de mettre à la voile.

— Tu es fou, ne vois-tu pas, comme il est déjà loin ? — N'importe, nous le rejoindrons. — Cela me paraît impossible ; mais enfin me diras-tu la cause de cette idée bizarre ? — Le sais-je ? Ce qui est positif, c'est que j'éprouve l'impérieuse néces-

sité de partir tout de suite et si tu ne veux pas m'accompagner, j'irai seul.

S'adressant alors à des marins patrons des bateaux qui se trouvaient près d'eux, Antonio leur dit : « Lequel de vous, messieurs, se sent capable de rattraper le *Rapide* pour nous faire monter à son bord. Je comprends que la chose est difficile, mais non impossible. Y a-t-il parmi vous un homme assez énergique pour en faire l'essai? » — Un jeune marin de formes athlétiques s'offrit à tenter l'aventure moyennant une once d'or par passager. Le monde nécessaire pour équiper la barque fut vite trouvé et bientôt commença cette lutte herculéenne d'une barque à rames, cherchant à rejoindre un vaisseau à voiles parti depuis plus d'une demi-heure.

Ces braves gens faisaient des efforts héroïques, mais ne parvenaient pas à diminuer la distance primitive. Exténués de fatigue, ils étaient sur le point de renoncer à la poursuite, lorsqu'ils s'aperçurent que le vaisseau diminuait sa marche et se mettait à la cape pour les attendre.

Après les formalités habituelles, les deux voyageurs furent admis à bord du *Rapide*. Le capitaine leur demanda alors pour quelle raison ils avaient voulu le rejoindre plutôt que d'attendre le *Juanito* partant le jour suivant pour la même destination.

— Nous devions faire le voyage par ce bâtiment en effet, dit Antonio, mais je me suis senti assailli par une angoisse horrible à la vue de votre vaisseau; un désir invincible de m'embarquer immédiatement m'est venu. L'entreprise nous aura coûté cher. Je ne puis expliquer le sentiment aussi étrange que subit que j'ai éprouvé ; si c'est un avis du ciel, nous le saurons plus tard. »

— En réalité, c'est assez extraordinaire, répondit le capitaine. Malgré tous les efforts de vos matelots, vous n'auriez pu me rejoindre. Occupé à prendre la hauteur du soleil pour mes calculs astronomiques, je me suis senti poussé par une volonté extérieure à tourner ma lunette vers le port de Mazatlan, chose tout-à-fait contraire à mes habitudes. La première chose qui se présenta dans le champ de la lunette fut la barque qui vous amenait et, en voyant les efforts que faisaient les rameurs pour me rejoindre, j'ai supposé qu'une révolte avait eu lieu à Mazatlan et qu'elle m'amenait quelques fugitifs ou m'apportait quelque communication importante. Alors j'ai donné l'ordre de mettre à la cape pour que ces braves gens puissent arriver jusqu'à moi. »

Notre traversée s'accomplit heureusement jusqu'au port de Saint-Blas, où nous débarquâmes sans accident.

Le jour qui suivit notre départ de Mazatlan, *El Juanito* partait à son tour après avoir reçu à son bord un grand nombre de jeunes gens de Guadalajara parmi lesquels se trouvaient des amis du héros de ce récit, notamment le jeune Richard L. Ces jeunes gens, heureux de revoir bientôt la patrie absente, saluèrent par des cris de joie leur sortie du port, croyant que leur fragile navire les conduisait au pays natal. Hélas ! Dix-huit années se sont passées, sans qu'on ait jamais pu savoir son sort : *El Juanito* aura disparu corps et biens ! Les péripéties du drame terrible qui a dû se passer à son bord resteront toujours ignorées ainsi que le lieu où est à jamais enseveli le navire, dans ces profondeurs mystérieuses de l'immense tombeau qui ne restitue rien de tout ce que recèle le fond de ses abîmes !

NOTA. — A chaque pas, rapporte le journal *la Nation*, du 8 février, vous rencontrez à Bruxelles des personnes qui, par suite de quelque incident futile ou comme poussés par un pressentiment mystérieux, ont manqué le départ du train fatal de 9 heures 23 qui le 3 février a donné lieu, quelques moments après, à la terrible catastrophe de Groenendael. Il y a là, dit le chroniqueur, quelque chose d'étrange, d'incompréhensible ; peut-être en est-il, dans le nombre, qui subissent une influence extraordinaire, qui sont en quelque sorte hypnotisés, et s'imaginent très sincèrement avoir été sur le point de courir de grands dangers. »

Cette explication est-elle la bonne, et les faits que nous venons de rapporter ne sont-ils pas de nature à faire comprendre un phénomène intéressant et psychologique ?

MANIFESTATION TIBERGHIEN

Environ deux cents étudiants de l'Université libre de Bruxelles ont organisé, le 12 janvier, une manifestation en l'honneur de M. le professeur Guillaume Tiberghien, qui a remporté le prix décennal de l'Académie des sciences avec son livre : *Introduction à la science philosophique*. On sait que l'éminent professeur, dans ses travaux philosophiques, a toujours défendu le libre examen et les idées spiritualistes les plus avancées, notamment la pluralité des existences.

Un sujet en bronze, *la Méditation*, lui a été offert. M. Tiberghien prit ensuite la parole pour remercier ses élèves et anciens élèves de leur présent et de l'accueil chaleureux qu'ils ont fait aux discours prononcés en son honneur.

« En 1869, rappelle M. Tiberghien, les étudiants m'ont offert le buste d'Ajax, vous m'offrez aujourd'hui, mes jeunes amis, la statue de la

méditation. Ces deux statues seraient-elles l'emblème de ma carrière ?

» La vie, en effet, est une méditation et un combat. Voilà quarante ans que je médite, quarante ans que je combats contre la mise à l'index de mes ouvrages. (Longue acclamation.)

» La philosophie fait comprendre la différence entre le cléricalisme et la religion. La religion doit être respectée ; l'humanité a besoin d'une religion. Le cléricalisme est un parti politique qui asservit les consciences ; le cléricalisme, voilà l'ennemi qu'il faut renverser.

» J'étais étudiant à l'époque des luttes ardentes entre Bruxelles et Louvain. Les étudiants se jetèrent dans la mêlée et prirent le parti de leurs professeurs. Vous pouvez penser, mes jeunes amis, si en ce moment je suis ému. Lorsque vous venez m'apporter le témoignage de votre dévouement à la philosophie, vous me rappelez les circonstances qui ont déterminé ma vocation. Cette manifestation sera un gage d'alliance entre vous et moi, établira entre nous le lien du cœur. Nous travaillerons désormais ensemble d'esprit et de cœur, à la propagation de ma doctrine, qui est une communion religieuse, du libre examen qui est une condition de la science, le drapeau de l'Université.

» Ce sont des idées qui gouvernent le monde, et surtout l'idée de Dieu. La Révolution française est issue de la philosophie du XVIIIe siècle, de la proclamation des droits de l'homme et des libertés humaines, au triomphe desquelles nous travaillerons ensemble. »

LE SPIRITISME & LA PRESSE

L'Union spiritualiste n'a pas cru devoir laisser passer sans protester la méchante diatribe de *la Vedette* que nous avons publiée dans notre dernier numéro. Voici la réponse qui a été adressée à ce journal et qu'on peut lire dans *l'Organe de Seraing* du 3 février auquel elle avait été communiquée en double :

Monsieur l'éditeur de *La Vedette du Rivage*,

Dans votre numéro du 20 courant, vous publiez sous la rubrique « Val Saint-Lambert » un articulet concernant le spiritisme et l'Almanach spiritualiste pour 1889.

Nous n'avons pas pour habitude de répondre aux injures par des grossièretés ; nous préférons une discussion loyale et sincère, conforme à nos principes ; c'est pourquoi nous regrettons les paroles violentes dont vous vous servez et qui ne sont guère en accord avec la charité chrétienne que vous défendez.

Permettez-nous seulement quelques observations :

Lorsque vous traitez l'Almanach de factum indigeste, suant l'ignorance, etc., vous oubliez monsieur, que ce n'est pas à nous que vous lancez l'insulte, mais aux noms illustres des Camille Flammarion, des W. Crookes, des Eugène Nus, des Maurice Lachâtre, des Victor Hugo, etc., dont nous n'avons fait que citer les paroles.

Vous pouvez ne pas partager l'opinion de ces grands hommes, mais vous n'avez pas le droit de la qualifier d'ignorance.

Quant à la mauvaise foi que vous nous reprochez, nous nous demandons où vous allez la chercher? Dans tous les cas, nous vous mettons au défi de nous citer un seul phénomène spirite, de ceux relatés dans notre Almanach, dont le clergé romain n'ait pas affirmé l'entière exactitude.

Il nous est pénible de devoir relever votre incompréhensible attaque contre notre bibliothèque sous prétexte que nous exigeons un cautionnement. Dans quelle bibliothèque catholique ou autre a-t-on prêté des livres *à des inconnus*, sans aucune garantie ?

Vous nous parlez d'esprits farceurs, légers, menteurs, etc. Raisonnons un instant, si vous le voulez bien :

Vous admettez, comme nous, l'immortalité de l'âme ; seulement, après la mort du corps, vous l'envoyez au paradis, si elle est en état de grâce, où (fut-elle des plus ignorantes) elle ira s'asseoir à côté des esprits les plus éminents qui aient jamais vécu sur la terre ; ou bien si quelqu'un meurt avec un malheureux péché mortel sur la conscience, ce sont les flammes éternelles qui l'attendent, effet de la miséricorde divine, sans doute !

Nous, au contraire, nous pensons que ce n'est pas par un miracle de Dieu que nous arriverons à la perfection et au bonheur, mais par nos efforts constants vers le bien. Voilà pourquoi il existe des esprits à tous les degrés de l'avancement moral, des ignorants et des savants, des mauvais et des bons ; seulement, ils ne le sont pas pour l'éternité, comme l'affirme l'Eglise catholique, avec sa division en anges et en démons, mais tous sont appelés à jouir du bonheur pour lequel Dieu les a créés.

Si vos lecteurs ne sont pas trop aveuglés par le fanatisme, ils jugeront entre les deux opinions et verront laquelle est la plus en rapport avec la justice et la bonté divines.

Autre observation : vous vous êtes trop hâté de crier le spiritisme agonisant et mort dans votre région.

Si vous l'ignorez, apprenez donc qu'il existe à

Seraing une puissante société spirite et, dans vos environs, à Ougrée, Ramet-Ivoz, etc., six groupes régulièrement constitués, en outre de nombreux spirites isolés, notamment dans les deux Flémalles, Bois-de-Mont, Jemeppe et Tilleur.

Nous comptons encore deux importantes sociétés à Liége et un journal, *le Messager*, d'autres fortes sociétés à Verviers, Ensival, Chênée, etc.

Nous aurons aussi sous peu l'occasion d'organiser des conférences publiques dans votre propre commune et dans d'autres. Si c'est là ce que vous appelez « la dernière convulsion de la honteuse agonie du spiritisme » nous ne demandons pas mieux que de continuer à agoniser ainsi pendant longtemps encore...

Pour le comité de l'Union spiritualiste de Liége :

Le Secrétaire,
FÉLIX PAULSEN.

REMARQUE. — Comme il fallait s'y attendre, cette réponse n'a pas été insérée dans *la Vedette*. Les cléricaux qui, au fond, savent parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur du spiritisme, l'attaquent volontiers, et essaient de couvrir ses partisans de ridicule ; mais dès que ceux-ci s'avisent de répondre à leurs calomnies et leur offrent une discussion loyale et courtoise, où les arguments font place aux injures, ils ne trouvent plus personne. Pour couvrir sa retraite et se tirer du mauvais pas où il se trouvait engagé, l'écrivain anonyme de *la Vedette* a appelé à la rescousse un des chroniqueurs masqués de la sainte *Gazette de Liége* qui opèrent par ordre sous la firme collective : Colin-Maillard. On peut lire le petit chef-d'œuvre engendré par ce spadassin de plume, où la loyauté, le bon goût et la logique la plus élémentaire font complètement défaut, dans un entre-filets de la Chronique provinciale du 7 février.

COMMUNION D'AMOUR UNIVERSEL.

Nous avons reçu quelques numéros du *World's Advance-Thought*, grand journal mensuel qui se publie à Portland (Orégon) et qui se porte comme avant-coureur de la nouvelle dispensation spirituelle et de la République universelle. La rédaction de cette feuille préconise depuis un certain temps une idée grande et généreuse qui a rencontré un certain nombre de partisans dans tous les pays du monde. Voici en quoi elle consiste : Chaque mois, le même jour, à la même heure, sur tous les points du globe, s'établit la communion d'amour universel entre tous ceux qui, sans distinction de race et de croyance, veulent sincèrement le bien et l'avancement spirituel de l'humanité, la fin des luttes fratricides qui la désole encore et l'avènement d'une ère nouvelle de pacification et de fraternité universelles.

Le vingt-septième jour de chaque mois est fixé pour l'observance de cette communion des âmes qui dure trente minutes et qui doit correspondre sur toutes les parties du monde avec la demi-heure qui suit l'heure de midi à Portland. *Le World's Advance-Thought* publie un tableau qui indique l'heure qui correspond avec celle de Portland dans les principales villes du monde par suite de la différence de longitude ; ainsi pour notre région, par exemple, il est huit heures et dix-neuf minutes du soir à Paris quand il est midi à Salem (Orégon). Ceux qui désirent participer à cette communion d'amour et activer l'œuvre du progrès moral n'ont qu'à se recueillir chaque mois, à l'heure fixée, en unissant leur pensée à des milliers d'autres, dans le désintéressement de toute idée personnelle et pour le plus grand bien de tous.

Mme Lucie Grange, à Paris, est devenue l'apôtre enthousiaste de ce mouvement qu'elle préconise dans tous les numéros de son journal *La Lumière*. Mme Grange propose de constituer un comité, général ou central, ayant des représentants dans tous les pays ; tous les faits bien observés, se rattachant à cette communion des âmes y seraient enregistrés. Ces faits fourniraient, pense-t-elle, une preuve de plus de l'immortalité de l'âme, en même temps qu'ils témoigneraient de la force de la pensée comme moyen d'action d'une puissance souveraine capable d'influencer dans une grande mesure les destinées humaines. On apprendrait ainsi que les pensées bonnes et humanitaires ont plus de pouvoir que les pensées projetées par des êtres faux et méchants.

LA CHARITÉ.

Du pauvre, je connais la blessure profonde.
Je prodigue, en secret, le baume à ses douleurs.
Si pour lui cette vie en misères abonde,
Aux ronces du chemin je mêle quelques fleurs.

Je les visite aussi les riches de ce monde ;
Comme les mendiants, les rois versent des pleurs.
Triste, dans vos combats, sur le bronze qui gronde
De mon saint étendard, j'arbore les couleurs.

Je descendis du ciel... le calvaire est mon trône.,.
Trahi, portant sa croix, il tressa ma couronne
Celui qui proclamait ma divine bonté.

Oh ! ne rougissez pas... si ma main fait l'aumône,
Elle s'ouvre pour tous et ne blesse personne.
Petits et grands, venez... Je suis la Charité.

L'Esprit frappeur de Carcassonne.
Médium T. JAUBERT.

L'ARCHIDUC RODOLPHE ET LE SPIRITISME.

—

La mort tragique de l'archiduc Rodolphe qu'on disait frappé d'abord d'une attaque d'apoplexie, puis suicidé, a donné lieu à bien des suppositions. L'opinion persiste à croire à une mort violente, assassinat ou duel, causée par un drame intime et scandaleux. Les écarts de conduite de ce prince ne sont un mystère pour personne. Le journal *le Peuple*, du 8 novembre, citait d'après Ed. Drumont dans *la Fin d'un Monde* les paroles indignées d'un député en plein Reichsrath qui ne laissent pas le moindre doute à cet égard.

Le spiritisme n'a jamais réclamé ce prince matérialiste et bon viveur pour un des siens, aussi, avons nous lu, non sans étonnement, dans un article dithyrambique consacré à la mémoire de l'archiduc et inséré dans l'*Etoile Belge* du 3 février, le passage suivant:

... La bonté était sa grande caractéristique: sa piété filiale édifiait toutes les personnes de son entourage. Jamais il n'entreprenait la moindre chose sans consulter son père.

Dans ses entretiens avec ses familiers, les comtes Wilezek, Teleki et Hoyos, il agitait souvent les questions de métaphysique. La nature et l'immortalité de l'âme revenaient constamment sur le tapis et il prenait sur ces sujets l'avis de tous les hommes intelligents qui l'approchaient. Tout récemment encore quelqu'un lui parlait de la migration des âmes et de la métempsycose et considérait cette hypothèse comme vraisemblable. « Croyez-vous, lui demanda le prince en souriant, que mon âme ait déjà opéré une migration? — J'en suis convaincu, répondit son interlocuteur. — Et dans quel être aurais-je bien pu me loger antérieurement? — Je suis certain, reprit le partisan de la métempsycose, que Votre Altesse Impériale a vécu déjà dans Maximilien Ier et dans Joseph II, et je crois que Votre Altesse réunira plus tard les qualités de ses deux illustres aïeux. — S'il en était ainsi, déclara le prince avec gravité, je ne me plaindrais pas de mon rôle. »

Tout cela nous paraît bien sujet à caution. *L'Etoile*, du reste, dans un second article intitulé: *L'Archiduc Rodolphe et le Spiritisme*, inséré dans son numéro du 5 février, se charge bientôt de nous représenter, elle-même, l'archiduc tel qu'il était en réalité, c'est-à-dire se moquant des médiums et de tous ceux qui croient à l'existence des esprits et à leurs manifestations.

Toujours d'après les journaux de Vienne, l'*Etoile* rappelle les hauts faits de l'archiduc dans *l'exposure* du médium Bastian que ce journal a racontée, avec emphase, à l'epoque où elle a eu lieu et que nous avons discutée longuement. Nous avons démontré alors que « cette prétendue déroute du spiritisme » ne prouvait qu'une chose: l'ignorance et la mauvaise foi de celui qui en avait été la cause première. *L'Etoile* s'est bien gardée de mettre notre réfutation sous les yeux de ses lecteurs.

Quant au baron Lazare Hellenbach qu'on nous montre comme écrasé par la supériorité intellectuelle de l'archiduc, il n'est plus de ce monde pour se défendre. De son vivant, il a toujours répondu victorieusement aux sophismes de son royal adversaire; bien mieux, il l'a battu sur le terrain des faits et forcé à prendre la fuite pour ne pas être témoin des succès du médium Eglinton à la cour même de Vienne.

Si l'*Etoile* en doute, nous pourrions lui rafraîchir la mémoire rien qu'en feuilletant la collection de notre journal.

CORRESPONDANCE.

—

Liége, le 3 février 1889.

Messieurs les membres du Comité du *Messager*,

J'ai lu avec attention la lettre de feu M. le docteur Wahu, que vous publiez dans votre numéro du 1er courant ; vous voudrez bien me permettre de discuter l'opinion du regretté docteur, que je ne puis entièrement partager ; je me proposais d'ailleurs de vous causer de cette importante question des séances d'évocations ; je commencerai donc par là.

A Liége, beaucoup de spirites ont laissé l'étude sérieuse des phénomènes à l'arrière-plan, pour s'occuper plus exclusivement de l'idée philosophique.

C'est regrettable à mon avis.

Il faut à l'idée spirite, *la sanction positive des faits;* c'est grâce à eux que l'on peut convaincre ; par la controverse philosophique, on amènera peut-être les incrédules à approuver la doctrine, à la trouver même admirable, mais on ne donnera pas la conviction.

Il y a donc nécessité d'organiser des séances d'évocation, d'études et d'expérimentation des phénomènes. Seulement cela doit se faire très sérieusement. Trop souvent, hélas ! ce sont les plus incapables qui font ces sortes d'expériences; il arrive alors que ces personnes qui ne connaissent même pas suffisamment les conditions indispensables pour obtenir de bons résultats, prennent pour argent comptant toutes les histoires que leur racontent des esprits légers ou farceurs ; elles ne discutent pas les communications obtenues, et se laissent duper trop facilement par des médiums qui, à défaut de vraies dictées, en donnent d'apocryphes, et font un tort considérable à la cause spirite.

Et, remarquez-le bien, ces séances ont lieu

presque toujours dans le cercle de la famille ; mais les membres de cette famille n'ont pas suffisamment étudié ce volume si important, *Le Livre des Médiums*, ils n'ont pas cherché à le comprendre et se sont contentés de renseignements incomplets ; voilà pourquoi ils arrivent à des résultats désastreux.

Le moyen de parer à cet inconvénient, que l'on pourrait presque appeler un danger, c'est d'instruire tous ceux qui veulent faire des séances d'évocations, de les mettre à même de les bien diriger.

La société spirite dispose de ce moyen. Dans un groupement assez nombreux des spirites d'une même commune, il se trouvera toujours des hommes plus capables, plus instruits que les autres ; que ceux-là prennent l'initiative de former un petit groupe d'amis, qui se réuniraient périodiquement ; dans cette réunion on n'admettrait que les personnes qui auraient étudié le spiritisme ; on insisterait pour obtenir une fréquentation régulière des adhérents ; alors la première chose serait l'étude approfondie du *Livre des Médiums ;* la séance serait organisée d'après les renseignements du livre, et les communications sérieusement discutées. Ainsi, tous ceux qui désirent faire des évocations en famille apprendraient au moins à connaître la façon de les diriger.

Ceci répond assez, me semble-t-il, à l'objection de M. Wahu, pour qu'il soit nécessaire d'insister davantage.

L'éminent écrivain a parlé pour les personnes instruites et capables ; dans ce cas, il a parfaitement raison ; mais il faut songer aussi à l'ouvrier, à l'homme du peuple, qui lui n'a personne pour le guider. C'est à ceux-là qu'il faut apprendre à présider des séances, et ce n'est pas toujours chose facile.

Je remarque aussi que les observations de M. Wahu portent surtout sur les réunions trop nombreuses, s'occupant d'évocations ; ses remarques dans ce cas sont parfaitement justes.

Mais, la société spirite, comme la comprennent les Liégeois et les membres de l'*Union spiritualiste*, n'est pas cela. La société doit surtout s'occuper de l'amélioration de ses membres, par des conférences, des instructions, etc.; elle doit faire de la propagande par les mêmes moyens, et favoriser l'impression d'ouvrages défendant la doctrine.

Combien de personnes qui, n'ayant pas les ressources nécessaires à l'achat des livres fondamentaux, seraient restées ignorantes du spiritisme, si les sociétés, en créant, grâce à l'union de tous, des bibliothèques, ne leur en avaient donné le moyen. Et, après, n'est-ce pas encore grâce à ces bibliothèques, que les spirites de toutes les classes de la société peuvent continuer et développer leur instruction, par les ouvrages moraux et scientifiques qui sont mis à leur disposition ? N'est-ce pas là un grand et réel bienfait ?

M. Wahu a parlé pour les classes très aisées ; il a dit des choses très vraies et très bonnes, mais il a oublié le peuple. Les groupes et les sociétés défendent, eux, les intérêts des petits, voilà pourquoi elles sont véritablement utiles ; l'important, c'est de savoir faire la part de chaque chose, à la propagande de l'idée d'abord, à celle des faits ensuite.

Encore un mot : il serait vivement désirable pour la diffusion de notre doctrine dans la région de Liége, de voir les anciens spirites, ceux qui ont étudié à fond la doctrine, organiser chez eux ces séances de famille ; les résultats en seraient excellents et l'exemple aurait bientôt fait de rendre l'exception, la généralité.

Quant à la fédération, le tout dépendra de la façon dont on entendra les choses ; elle poursuivra, je l'espère, l'amélioration de l'organisation et le soutien des groupes spirites ; la propagande par la parole et par la presse. Dans ces conditions, il serait difficile de ne pas réussir.

Je terminerai par une dernière observation.

M. Wahu nous parle de discorde et de zizanie entre les spirites, produits fatals des sociétés en général. Je me permettrai de dire : produits fatals de l'ignorance des hommes. Il faut que tous les spirites sachent reconnaître qu'ils ne doivent sacrifier *qu'à la vérité*, et à elle seule ; qu'ils ont pour devoir de ne discuter que *fraternellement, amicalement*. C'est le seul moyen de s'éclairer. Quelle que soit la différence d'opinion qui puisse surgir entr' eux, ils se doivent le respect et l'amitié réciproque.

Je vous prie d'agréer, messieurs, mes plus fraternelles salutations.

FÉLIX.

BIBLIOGRAPHIE.

Vient de paraître à la Librairie des sciences psychologiques, rue Chabanais, 1, à Paris, *Herculanum*, roman de l'histoire romaine en 2 volumes. Prix 6 fr.

Cet ouvrage, dit la *Revue*, nous était demandé depuis longtemps, il fait suite à ceux qui ont été dictés à un médium russe par l'esprit Rochester, nous parlons de *Tibère* et de *l'abbaye des Bénédictins*.

Herculanum est mieux conçu que les œuvres

qui l'ont précédé, le style en est plus ferme et la trame mieux ordonnée ; le premier volume est éminemment dramatique. Les personnages déjà connus dans *Tibère* y jouent le premier rôle et revivent dans un cadre nouveau, à Herculanum dont l'esprit Rochester a dépeint admirablement la vie publique et privée dans un récit imagé, coloré et mouvementé ; ces personnages là sont bien vivants, bien nature, se meuvent avec aisance dans une série de scènes bien conçues et très artistiques. C'est un tableau d'après nature de la grande existence des Romains à Herculanum au temps de sa disparition sous l'éruption du Vésuve.

Le roman spirite et historique se poursuit dans le deuxième volume, avec la parfaite entente des situations si largement tracée, dans la première partie de l'ouvrage ; ce roman intéressera les spirites, parce que, pendant le cours de ce drame, les idées qu'ils aiment y sont présentées hardiment et défendues avec logique. Nous puisons dans le second volume, page 207, l'épisode suivant qui précède la mort du patricien Caïus Lucilius : une scène de matérialisation prise sur le vif :

« Une nuit, Caïus, qui souffrait de fréquentes insomnies, était couché tout éveillé, mais ne voulant pas déranger ses fidèles gardiens, il feignit de sommeiller. D'abord il écouta avec une fatigue indifférente la respiration forte et régulière de Rubuta, qui dormait étendu sur une natte ; mais peu à peu, ses pensées se tournèrent de nouveau vers un sujet qui l'absorbait et le tourmentait : ce sujet était le désir de plus en plus impérieux de voir un des êtres chéris qui l'avaient précédé dans la tombe. Cela était possible : Métella lui avait raconté la vision de Virgilia, la veille de sa mort ; l'ermite avait vu autour de Jésus expirant des milliers d'êtres flotter dans l'espace. Pourquoi ne pourrait-il, lui aussi, obtenir la faveur de voir un de ceux qu'il aimait, s'il le demandait à Dieu avec instance ? Il se redressa péniblement et, joignant les mains, il pria avec l'ardeur enthousiaste de son âme violente et passionnée.

Le bruit d'une respiration pénible et sifflante vint interrompre son invocation ; il tourna les yeux vers Drusilla, qui, assise au pied de son lit dans un vaste fauteuil, lui avait paru sommeiller. A la faible lueur de la veilleuse, il vit alors que la jeune femme avait changé de posture : le corps raidi, la tête renversée, elle semblait lutter avec une suffocation. Mais que signifiaient les étincelles qui voltigeaient sur toute sa personne, se concentrant par moments en de larges plaques phosphorescentes ? Muet d'étonnement et de vague appréhension, Caïus regardait cet étrange spectacle ; tout-à-coup, il vit se former au-dessus de Drusilla un petit nuage blanc, qui s'étendit en une colonne touchant le plancher, puis s'épaissit, s'éclairant sur ses contours d'une lueur bleuâtre et vacillante ; de cette masse floconneuse surgit peu à peu la forme distincte d'un homme de haute taille, vêtu d'une toge, et la lueur bleuâtre éclaira la tête grise et les traits accentués de Sempronius ; ses yeux gris étincelants regardaient le fils préféré avec une expression d'amour et de regret.

Le cœur palpitant, croyant rêver, Caïus se laissa glisser à bas du lit, et, tombant à genoux, il tendit les bras vers l'apparition qu'il n'osait toucher.

— Père ! père ! viens-tu à mon appel ? murmura-t-il d'une voix étouffée.

Sempronius se pencha vers lui et saisit sa main.

Caïus, avec un frisson d'épouvante et de joie, sentit la chaleur et la compacité de la chair.

— Père chéri, ta main est celle d'un vivant : suis-je fou ou ai-je rêvé que tu es mort ? balbutia-t-il.

— Non, mon fils, je ne suis plus un habitant de la terre, répondit Sempronius d'une voix distincte, bien qu'un peu sourde et comme voilée par l'éloignement ; mais grande est la bonté du Créateur, qui t'initie à un des mystères par lesquels la nature rattache invisiblement le monde terrestre à celui de l'espace. Ne crains pas le moment qui te dégagera de la chair, nous t'attendons. Prie pour toi et pour moi. Parfois encore je t'apparaîtrai : au revoir !

Caïus sentit les lèvres de l'homme-spectre se presser sur son front, puis l'apparition se ternit, s'éleva vers le plafond et parut se dissoudre dans l'atmosphère. Ebloui, transporté de joie, Caïus éleva ses mains jointes dans une ardente action de grâce, mais, saisi d'une faiblesse subite, il s'affaissa contre le lit, sans connaissance. »

NOUVELLES.

Chez le cardinal Manning. — Quelques catholiques se trouvaient récemment de passage à Londres. Ils obtinrent du cardinal une audience racontée tout au long dans la *Gazette de Liége* du 10 janvier et dont nous empruntons ce qui suit :

Interrogé sur la situation de l'Eglise de France et le budget des cultes, son Eminence répondit après un moment d'hésitation :

« Sur cette question, messieurs, j'ai eu occasion de m'expliquer avec Mgr Darboy. Pendant le

concile, je lui ai dit maintes fois ma pensée. Je crois que l'Eglise de France ne sera pas libre aussi longtemps que l'on maintiendra le budget des cultes. Le salaire enlève le prestige. La liberté, je le sais, c'est la pauvreté, mais c'est aussi la considération publique, c'est la dignité, c'est la force. Le clergé n'est ni un instrument de règne ni un appui dynastique, il est une force sociale.

» Ah ! j'entends les objections, je prévois les difficultés. On me dit « que beaucoup de paroisses ne pourront pas entretenir leurs prêtres. » Il y a un moyen facile d'y remédier : Que les prêtres se groupent par cantons : qu'ils vivent en communauté et que le dimanche ils aillent célébrer la messe où il y a des chrétiens ; ils pourront vivre, messieurs. Si les prêtres sont intéressés à conquérir des âmes, ils en seront plus zélés. »

Voilà certes des paroles bonnes à recueillir en présence de l'âpreté toujours croissante du clergé pour les biens temporels.

* * *

Un asile de nuit provisoire vient d'être installé à Louvain, au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville. Des locaux plus vastes étant indispensables pour établir l'œuvre sur des bases durables, M. Edouard Remy, le généreux créateur de l'hospice d'incurables et aveugles a envoyé 25,000 francs au comité, en même temps que les 10,000 francs qu'il remet chaque année à l'administration communale pour occuper les ouvriers sans ouvrage à des travaux d'embellissement des promenades de la ville.

Il y a quelque temps, il a fait don de 67,000 francs à l'hospice qui porte son nom et que la ville doit à son inépuisable charité.

* * *

Prestidigitation. — Sous ce titre nous lisons dans *la Meuse* du 31 janvier :

« La soirée d'anti-spiritisme donnée mardi soir, au Grand Hôtel des Boulevards, a obtenu un grand succès. Un groupe de spirites y assistaient et plusieurs d'entre eux ont pu s'assurer par eux-mêmes de la force du médium, Mme de Verli.

Entrés dans la chambre mystérieuse, ils en sont ressortis à moitié déshabillés et ayant échangé leurs habits, ce qui a mis le public en gaîté. Mme de Verli a été fort applaudie... »

Nota. — Réclame payée ou reportage intempestif ! Sans vouloir approfondir ce mystère, nous répondrons simplement à notre consœur *la Meuse* ceci :

Ou les prétendus spirites qui sont entrés dans la chambre mystérieuse sont des compères complaisants qui pour faire plaisir à une dame ont échangé leurs habits, ou cet échange a réellement eu lieu par une force invisible et intelligente, et alors Mme de Verli serait médium. Dans tous les cas, on peut se demander : Qui trompe-t-on ici ?

* * *

Le duc Confucius, descendant en ligne droite du plus grand sage de la Chine, est un des personnages les plus marquants de Pekin. Il est âgé de vingt ans environ et à l'air singulièrement méditatif et aristocratique. Son nez ne ressemble nullement à ceux des chinois, il a le type romain, mais petit et finement ciselé. — *Echange.*

Ceci nous rappelle ce qui nous a été dit il y a vingt-deux ans environ par le médium Mme J.-H. Conant à une séance privée qui eut lieu dans cette ville et à son domicile.

Nous discutions la théorie d'Allan Kardec sur la réincarnation, lorsqu'un esprit se communiqua qui prétendit connaître un cas de réincarnation. Dans deux ans, nous disait-il, Confucius, le grand philosophe chinois serait réincarné et sous un autre nom il donnerait à son peuple de nouvelles lumières sur les choses religieuses. Seulement son enseignement ne serait entièrement développé et compris que lorsqu'il serait arrivé à la fleur de l'âge. Le jeune homme dont il est question dans l'extrait ci-dessus ne serait-il pas le Confucius qui nous a été annoncé jadis ? (Trad. du *Banner of Light* de Boston du 15 déc. 1888.)

* * *

Révélation par le rêve. — Pendant la nuit du 21 au 22 septembre 1820, le frère du grand acteur Talma rêva qu'il montait le grand escalier extérieur de l'église Saint-Roch à Paris. Sur la porte du temple, il rencontra le suisse qui lui dit que l'église, depuis l'entrée, était tendue de deuil parce que l'on y célébrait les funérailles d'un mort. — De qui donc ? — De Mme Dugazon, une célèbre actrice. — A ce moment même, le convoi funèbre se mit en marche et le rêveur se réveilla. Il était trois heures précises du matin.

Ce rêve inquiéta le frère de Talma qui ne put retrouver son sommeil interrompu. Il se leva de très bonne heure et alla déjeuner chez l'illustre tragédien. Lui ayant fait part de son rêve, le grand acteur s'en moqua et n'y voulut trouver que des motifs de gaieté. Ils étaient encore à table qu'un autre acteur du Théâtre Français faisait son entrée en criant à l'adresse de son collègue : « Voilà trois heures que je vous cherche. » — Pourquoi donc ? — Vous avez pourtant appris. — Quoi ? — La Dugazon est morte ce matin. Talma pâlit, et, se levant brusquement, demanda : « A quelle heure a-t-elle expiré ? » — Un peu avant trois heures.

(Annales du Spiritisme en Italie). Juillet, 1888.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — No 17 Liége, 1er Mars 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

L'Eglise catholique et le Spiritualisme moderne.

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre adressée au *Banner of Light* du 29 Déc. 1883 par M. Henry Kiddle, ancien surintendant des écoles de New-York :

Monsieur l'Editeur,

L'Eglise catholique romaine fournit de nombreux et intéressants exemples donnant à réfléchir, de faits de manifestations spirites et des principes qui les concernent. Le journal spiritualiste anglais *Light* s'est occupé récemment de la question dans un article intitulé : Les psychiques de l'Eglise catholique romaine, ce qui m'a suggéré certaines réflexions sur le même sujet, ainsi que sur les intérêts du mouvement spiritualiste dans ses rapports actuels avec l'Eglise romaine.

La position que gardent les représentants de cette grande organisation ecclésiastique à l'égard du spiritualisme moderne paraît être en ce moment celle-ci : On reconnaît 1° Que les faits tels qu'ils sont rapportés par les spiritualistes sont de véritables phénomènes spirites ; 2° Que les esprits qui sont la cause des phénomènes et font les communications sont des démons, des suppôts de Satan. Ainsi le spiritualisme moderne est simplement diabolique ; comme l'a dit récemment dans cette contrée un père jésuite : « le diable tient tous les fils de *ce* spiritualisme. »

Chez nous, le clergé catholique s'efforce surtout d'arrêter le mouvement par cette assertion astucieuse qu'il propage par la chaire et la presse, ainsi que par le confessionnal. En agissant ainsi, ces prêtres croient être plus sages que beaucoup de membres du clergé protestant qui essaient faiblement d'expliquer les faits et de s'en débarrasser en les attribuant soit à des forces naturelles inconnues, les lois de l'action cérébrale ou nerveuse, comme le font les savants matérialistes, soit à la prestidigitation.

Dans un récent numéro de *Blackwood's Magazine*, je trouve l'affirmation suivante :

« Le savant père jésuite Perrone nous dit que » plus de deux mille volumes ont été publiés depuis l'année 1860 pour la défense du spiritualisme, et il croit que ces modernes professeurs » de la divination agissent par une intervention démoniaque. Il montre que tout leur système est identique avec la nécromancie jadis » défendue ou l'art de communiquer avec les démons ; et il déclare que, selon lui, les mauvais » esprits, seuls, personnifient à ces séances, les » âmes des trépassés. Pour les catholiques chrétiens, ajoute-t-il, un tel commerce avec les » émissaires du démon est sans excuse. »

Voilà donc la position généralement maintenue par l'Eglise catholique. Les spiritualistes qui ont eu tant de preuves et d'exemples du contraire, la trouvent faible et absurde, mais les romanistes n'en continuent pas moins par politique leur tactique traditionnelle tout en se dérobant prudemment à la discussion, c'est même la seule ressource qui leur reste ; ils savent parfaitement que les manifestations spirites abondent dans leur église : les *Vies des saints* offrent des preuves nombreuses de la vérité de la communication des esprits des décédés avec les vivants . . . . .

Le clergé catholique a bien soin de laisser ignorer aux fidèles que les manifestations spiri-

tualistes modernes ont été mises à l'épreuve par des dignitaires catholiques romains, à la demande des plus hautes autorités canoniques, et que ces manifestations loin d'être déclarées diaboliques, ont été reconnues au contraire comme étant l'œuvre de bons et de purs esprits. La chose vaut la peine d'être rappelée ici.

En France, cet examen a eu lieu par l'abbé Almignana, docteur en droit canonique, théologien, etc., quelque temps après la publication de la *Pneumatologie* de M. de Mirville et le *Surnaturel en général* de M. de Gasparin, le premier attribuant les manifestations spirites au démon, le second à l'hallucination.

L'abbé refute ces deux opinions dans une savante et longue dissertation dans laquelle il raconte ses expériences. Laissez-moi citer quelques-uns des cas qui se sont présentés. Il dit dans sa brochure :

« Selon le Rituel catholique, les démons sont chassés par les noms sacrés de Dieu et de Jésus, par la prière, le signe de la croix, l'eau bénite et les exorcismes ; et ces moyens étant connus je vais maintenant vous dire l'effet qu'ils ont produit sur des somnambules, des tables et des médiums.

» Saisissant l'occasion qui m'était offerte par certains médiums, magnétisés par d'autres, non par moi, je me mis à prier, à invoquer les saints noms de Dieu et de Jésus, à faire le signe de la croix sur les sujets ; je les ai même arrosés avec l'eau bénite, dans l'intention de chasser le démon en cas où ils auraient été obsédés ; mais pas un seul de ces médiums n'a perdu en ma présence la plus petite partie de ses facultés, et c'est pour ce motif que je suis porté à croire que le diable n'avait rien à faire avec les phénomènes. »

L'abbé a fait des expériences avec un petit garçon, un extatique magnétisé par sa mère, et les remarquables phénomènes présentés lui ont donné à penser que le démon pourrait être l'agent de ces manifestations. « Je pris mon crucifix, dit-il, et le présentant au somnambule lucide, je le conjurai au saint nom de Dieu. Au lieu de le repousser, il saisit à mon grand étonnement la croix de la manière la plus passionnée et la pressa avec ferveur contre ses lèvres. »

Voici encore une attestation plus forte et plus générale de ce fait intéressant, tiré du récit de cet honnête ecclésiastique :

« J'ai fait, dit-il, un grand nombre d'expériences en tables tournantes et parlantes avec de pieux laïcs et des ecclésiastiques graves et austères et même avec un vénérable évêque, et toujours d'une manière très sérieuse, désireux de savoir par amour pour la religion et pour nos âmes, si le diable est en réalité l'agent qui produit le mouvement et le langage dans les tables.

« Outre l'exorcisme, nous avons mis en usage tous les moyens enseignés et prescrits par l'église catholique pour chasser le démon, et nous n'avons *jamais obtenu de résultats* ; car ni la prière, ni les saints noms de Dieu et de Jésus, ni le signe de la croix que nous avons fait sur les tables, ni le crucifix, ni le rosaire, ni les évangiles, ni l'image du Christ placés sur les tables, ni l'eau bénite n'ont pu arrêter leurs mouvements, leurs coups frappés et leurs réponses à nos questions ; loin de là, et à notre grand étonnement, nous avons vu la table s'incliner devant l'image du Christ crucifié.

« C'était le vénérable évêque lui-même qui fit le signe de la croix ; et Monseigneur demanda à la table si elle aimait la croix ; et elle ne répondit pas seulement affirmativement, mais elle s'inclina devant sa croix pastorale, lui parla de la vie future dans un langage des plus orthodoxe. »

L'abbé Almignana conclut et avec beaucoup de logique que, comme les enseignements du rituel catholique attribuent à la prière, à l'eau bénite, aux exorcismes, etc., la vertu de chasser les démons, et que tous ces moyens prescrits ont été impuissants à chasser les esprits des médiums, des tables, etc., il s'ensuit que ces esprits ne peuvent être des démons, autrement l'église serait dans l'erreur ; et quel est le vrai catholique qui oserait soutenir cette opinion ? »

Il est difficile de dire combien de fois ces expériences ont été répétées, mais tous les prêtres catholiques ne sont pas aussi fidèles à la vérité, ni aussi libres de l'exprimer, que l'abbé Almignana. Le père Perrone connaissait-il ces intéressantes investigations? Les représentants de l'Eglise catholique oseraient-ils les répéter *dans le même esprit*, et en annoncer le résultat au monde? Je suis porté à croire que les anathèmes fulminés du haut de la chaire contre le Spiritualisme sont bien plus sûrs.

HENRY KIDDLE.

New York, 10 décembre, 1883.

Nota. — Nous nous demandions, en finissant cette traduction, ce que ce digne et honnête abbé pouvait bien être devenu, lorsqu'en ouvrant la *Revue spirite* du 15 février nous trouvâmes à la première page un article intitulé *l'Abbé Almignana*, dont voici le commencement:

« A. Pimprez (Oise), nous avons trouvé chez un ancien maire, une brochure d'un vieux curé de ce village, décédé dans cette contrée, l'abbé Almignana qui avait longtemps habité Paris où il avait de très belles relations ; en 1848 il publiait la brochure sur laquelle nous avons mis heureusement la main, et intitulée : *Du somnambulisme*,

des tables tournantes et des médiums, considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique; examen des opinions de MM. de Mirville et Gasparin, par l'abbé Almignana, docteur en droit canonique, théologien, magnétiste et médium.

« Nous avons lu cette brochure avec une grande satisfaction, parce que, l'abbé Almignana était un chercheur consciencieux, un érudit qui aimait à démontrer la vérité dès qu'elle lui semblait nettement établie. Voici sa brochure insérée *in extenso*, car elle le mérite à tous les titres, après 41 ans de repos, peut-être d'oubli?... »

(Suit la 1re partie de cette brochure très intéressante).

COMMUNICATION SPIRITE.

Médium: D. José Amigo y Pellicer, rédacteur du *Buen Sentido*, de Lérida (Espagne).

..... Pourquoi viens-je à vous? Quelle force inconnue m'y pousse? Et où suis-je donc, puisque ceci n'est ni le ciel, ni l'enfer? Où est Dieu? Quel est le sort qui m'attend? Quelle confusion étrange et terrible! Il y a peu de semaines (le médium écrivait ces lignes le 2 mai 1875) que j'ai quitté Rome; c'était ma demeure; mon siège se trouvait au nombre de ceux qui sont occupés par les dignitaires vêtus de pourpre et qui conseillent Pie. Je partis, et la pourpre glissa sur la terre; l'esprit, hélas! se trouva nu dans le monde où la conscience se présente à sa vue pour l'accuser.

Mais pourquoi donc, c'est à vous que je m'adresse ô hommes de la terre? Expliquez-moi ce mystère, si vous le pouvez. Je n'ai rien vu, lors de mon départ, de ce que j'espérais voir. Je ne vois pas Dieu, je ne suis pas au ciel, et je ne suis pas tourmenté comme en enfer ou au purgatoire. Je ne souffre pas, mais je suis privé de jouissances. Dites-moi, si vous le savez, ce que cela peut signifier. Dites-moi... mais vous ne pourrez pas me l'expliquer, car la science humaine n'est que vanité, et quant à la science divine, personne ne la connaît, pas même Pie. J'y renonce donc, puisque vous ne pouvez pas éclairer mes doutes...

... L'heure de mon dernier sommeil arrivée sur la terre, séjour de l'injustice et de l'égoïsme, je me suis réveillé sur une nouvelle terre, demeure de la justice, dans le monde des esprits qui se sont dépouillés de leur enveloppe terrestre. Mon rêve fut court, et je compris bientôt que la mort m'avait arraché de ce monde, qui achève d'être le théâtre de mes épreuves et le creuset de ma purification et de mon progrès. Ce que j'éprouvai d'abord en sortant de ma léthargie, fut comme un léger évanouissement dû, sans doute, à la nouvelle manière d'être de mon existence spirituelle. Je me réveillai encore, et je me sentis stupéfié et épouvanté devant le spectacle splendide étalé devant la vue de mon esprit. J'avais peur! sous mes pieds s'ouvrait un abîme sans fond; un autre abîme sur ma tête et autour de moi m'oppressait. Je me transportais d'un point à l'autre de l'espace avec une rapidité vertigineuse, et mon épouvante s'en augmentait, car je n'apercevais rien dans aucune direction de cet abîme insondable. Seul, j'étais seul, perdu au milieu de cette terrible magnificence, sans une main pour me soutenir, sans une voix pour m'encourager. Je me crus alors condamné à ce mouvement vertigineux, à cette solitude illimitée, et mes cheveux se dressèrent sur ma tête, pendant qu'un accès de désespoir brisait mes forces. Je voulais arrêter ma course... vain désir! La rapidité augmentait en rapport avec mon désir de l'arrêter. En ma présence se reproduisaient tous les actes de ma vie, et je contemplais, comme dans un miroir, toutes les actions ou désirs qui m'appartenaient en propre... et qui m'avaient servi pour résoudre bien ou mal le problème de mon incarnation; en même temps une multitude de mondes roulaient et passaient autour de moi ou, pour mieux dire, je passais près d'eux rapide comme la pensée.

Tout-à-coup, l'impétuosité de mon vol se calma à la vue d'un petit globe qui voguait comme perdu dans les immensités de l'espace, tel qu'un fragment minime de l'univers infini. Et cet atome minuscule m'attirait du milieu de l'immensité; je me sentais attiré vers lui lentement par une force inconnue, et par une mystérieuse sympathie. J'y arrivai et je vis que ce globe insignifiant était la Terre! Oui la Terre, l'orgueilleuse Terre!

J'ignore combien de temps j'ai employé dans mon voyage autour du tourbillon des mondes radieux et majestueux dont je venais, lesquels m'avaient complètement fait oublier la Terre, mais je ne cherche pas à le savoir, et je ne ressens pas le besoin de me le rappeler; mais ce dont je me souviens fort bien et ce que je n'oublierai jamais, car ce sera le point de départ de mon amélioration, c'est qu'en approchant de la Terre, je l'aperçus tellement minime, et sur elle l'homme tellement minuscule, que j'en éprouvai comme de la honte, au point de craindre que Dieu ne pouvait se souvenir de vous.

Pendant le cours de ma dernière incarnation, je repoussais toute notion d'autres mondes habités par des créatures raisonnables, limitant ainsi l'omnipotence du créateur, et enserrant toute la science dans la microscopique humanité qui

s'agite sur votre planète. J'avais cependant lu ce que certains savants français, allemands et italiens ont écrit sur la réalité de l'existence d'autres centres humanitaires en dehors de la Terre, mais je ne tenais aucun compte de ces affirmations, les taxant de folies nées de l'orgueil humain, alors que c'était plutôt mon orgueil qui, dans son exclusivisme, ne voulait rien admettre ni rien écouter en dehors de son système...

Et cependant, ces folies sont des vérités naturelles; ils avaient raison mes contemporains des deux versants des Alpes en affirmant que la Terre n'est qu'une simple étape du pélérinage des âmes et que le groupe de ses habitants n'est qu'un atome de la famille humaine universelle.

J'avais rapporté à la Terre et aux seules créatures terrestres toute ma science présomptueuse, et après la contemplation inespérée des célestes merveilles, je m'aperçois et je confesse avec confusion qu'elle n'est qu'un misérable îlot séparé du continent de la félicité et de la paix, un lieu d'expiation et d'exil.

Je pleure sur mon orgueil et sur celui que j'ai encouragé dans les autres exilés sur la terre ; je pleure sur ma science et sur toute science qui prétend être absolue, au milieu du relatif et de la succession, car ce n'est qu'ignorance et vanité ; je pleure sur ma religion et sur celle des hommes qui édifient des autels à leurs semblables, parce que cela flatte leur égoïsme ; et enfin je pleure parce que je viens d'entrevoir la céleste échelle du progrès, dont nous gravissons seulement les premiers échelons.

(Traduit de *Constancia* de Buenos-Ayres).

Juin 1888.

En cause de l'Académie de Médecine contre Donato et Cie.

—

L'Académie royale de médecine de Belgique vient de voter, à l'unanimité moins une voix, celle de M. Kuborn, un vœu tendant à obtenir de la législature l'interdiction des représentations publiques d'hypnotisme.

Ce corps savant a suivi, dans ce débat, les traditions de tous les corps savants; qu'est-ce, en effet, qu'une Académie, sinon un groupe mûr, fixé sur tous les points, arrivé à la limite des terres connues et qui, satisfait d'avoir atteint les colonnes d'Hercule, jure ses grands dieux que ceux qui parlent de l'existence d'une Amérique sont des imposteurs?

Elle reçoit en dépôt le trésor des connaissances humaines pour le transmettre, intact, aux générations futures. Pénétrée de l'importance de sa mission, et jalouse d'assurer, aux dites connaissances, une incorruptibilité qui leur permette de traverser les âges, elle les dépose dans des bocaux dont l'alcool est toujours soigneusement renouvelé. Dès lors, la conservation est assurée: rien ne germera dans l'alcool. Le meilleur moyen d'assurer à un corps une durée éternelle, c'est de le momifier: ainsi font de la science ces doctes gardiens.

C'est ainsi qu'ils ont procédé en Egypte, dans l'Inde, en Chine, trois peuples autrefois savants et artistes, dont l'art, la littérature et la science ont été hiératisés, dogmatisés, manuélisés, grâce au monopole des castes ou des corps savants.

Mais tous les peuples et toutes les époques ne tendent pas aussi aisément leur front aux bandelettes; à côté de la science officielle, il est une science jeune et vivace, qui, après un salut à son aînée — laquelle est plutôt la cadette — veut continuer sa marche, en laissant derrière elle la trop vénérable aïeule. C'est alors que les gardiens de momies s'agitent et au nom de tous leurs bocaux, de tous leurs sarcophages, lesquels seuls, à les entendre, renferment la véritable science, ils protestent contre les novateurs et s'efforcent de les écraser de tout le poids de leur officialité.

Citons seulement, dans ce siècle, leur incrédulité persistante à l'égard des aérolithes, la fin de non-recevoir qu'ils ont, durant des années, opposée aux découvertes de Boucher de Perthes sur l'homme primitif, enfin les deux affronts successifs que l'Académie des sciences de Paris à fait à l'illustre Darwin, en refusant de le nommer son correspondant.

Mais quand, contrainte par l'évidence, débordée par l'opinion publique, l'Académie doit s'avouer vaincue, quel subit changement de front ! Non seulement elle proclame la doctrine nouvelle, mais elle prétend s'en arroger la propriété exclusive, en vertu d'une logique empruntée aux *Saltimbanques* de Varin : — La malle est-elle lourde ? — Oui. — Alors elle *doit* être à nous !

Cette question est désormais du domaine de la science officielle : elle seule a le droit de s'en occuper, parce qu'elle seule est outillée pour cela! Eh ! messieurs, si vous voulez vous en emparer, c'est pour la plonger dans un bocal qui attend un nouvel occupant. Et après momification, la découverte récente servira à son tour d'obstacle aux découvertes nouvelles. C'est en cette matière surtout qu'on pourrait proclamer, en en détournant le sens, la formule : *Le mort saisit le vif !*

Ainsi en a-t-il été du magnétisme : s'est-on assez moqué des magnétiseurs, depuis Mesmer et Puységur ! Les a-t-on assez conspués, les traitant d'illuminés ou de charlatans ! Et lorsque, il y a

environ un quart de siècle, il prit une figure nouvelle, l'hypnotisme, les Académies qui en revendiquent aujourd'hui le monopole, l'ont-elles traité autrement qu'avec un orgueilleux dédain ?

Cependant les conférenciers hypnotiseurs ont appelé sur ces phénomènes l'attention du public et devant le nombre et l'évidence des faits, il a bien fallu s'incliner. Et immédiatement, sans crier gare, voici une académie qui propose de mettre les hypnotiseurs hors de l'hypnotisme — la formule de Thiers : *la République sans les républicains* — et de lui confier la garde du temple.

C'est une ingratitude d'autant plus noire que les hypnotiseurs-conférenciers ont rendu à l'humanité un double service : non seulement ils ont ouvert à la physiologie et à la psychologie de vastes horizons, mais encore ils ont éclairé d'un jour tout nouveau un coin du passé qui réagit si fort sur le présent : la foi aux miracles a reçu d'eux une rude atteinte. On comprend aujourd'hui comment, sans parler des charlatans, des gens de bonne foi ont pu tomber dans le panneau du surnaturel. Grâce à ces conférenciers, il deviendra de plus en plus difficile aux curés du Bois-d'Haine de s'amasser des fortunes rondelettes à l'aide d'hystériques genre Louise Lateau. Et à ce propos, rappelons le rôle piteux qu'a joué certain membre de certaine Académie dans une affaire où un Donato aurait vu clair du premier coup d'œil.

Quand ce ne serait qu'à ce point de vue, la vulgarisation de l'hypnotisme serait d'une importance capitale.

Ce n'est pas que nous ne comprenions que le régime de la liberté ne puisse ici susciter de graves objections, qui ont été présentées par l'Académie ; elles se résument dans les trois points suivants :

1° Les expériences peuvent nuire aux sujets sur lesquels on opère ; 2° elles peuvent nuire aux spectateurs nerveux, les phénomènes de l'espèce étant contagieux, comme l'expérience l'a révélé, bien avant que l'hypnotisme eût un nom ; 3° la personne hypnotisée peut tomber dans la puissance de l'hypnotiseur et même de tiers, de façon à pouvoir être incitée, malgré sa volonté à commettre toute espèce d'actes répréhensibles.

Nous comprenons si bien qu'il y a là, en effet, un danger, que nous sommes prêts à nous joindre à l'Académie de médecine pour y parer. Nous demandons seulement qu'elle veuille généraliser sa proposition en y englobant tous les cas analogues.

Ainsi, pour le premier point, nous ferons observer que si l'hypnotisation peut parfois nuire à la santé, il faudra, si l'on juge à propos de l'interdire de ce chef, à plus forte raison interdire les pèlerinages dans le genre de Notre-Dame de Lourdes, où l'on traîne des malheureux, déjà fort malades, sans aucune espèce de précaution hygiénique, si bien que beaucoup ont dû mourir plus ou moins rapidement, rien que des suites du voyage.

Si l'on est si soucieux des nerfs des spectateurs de Donato et autres, ne devrait-on pas encore davantage avoir pitié des millions de malheureux que l'on entretient journellement des tortures de l'enfer, dans des prédications échevelées, qui ont certainement, bien des fois, accéléré la venue au monde de quelque petit suppôt de Satan qui aurait préféré attendre, ou provoqué ce genre de folie appelée : monomanie religieuse? Et ces millions d'enfants que, dès leur bas-âge, on tient dans une terreur perpétuelle de toute espèce de diables hideux, si bien que, hommes faits, l'obscurité continue à être pour eux semée d'épouvantes ; dira-t-on que leur système nerveux ne réclame pas impérieusement une protection ? Allons, messieurs de l'Académie, un bon mouvement ! Joignez le cas à votre requête.

Venons-en à la suggestion : c'est là qu'il faudrait élargir ! Pour un hypnotiseur, dix mille confesseurs, et qui exercent chacun sur une bien autre échelle que les Donato ! Ici la suggestion est de tous les instants et s'exerce dans tous les domaines. Et à quels résultats elle arrive, c'est ce que nous pouvons voir par l'exemple des Jacques Clément, des Ravaillac et des Balthazar Gérard, et, dans un autre ordre, par les captations et donations *in extremis*.

Messieurs de l'Académie, vous qui frémissez à l'idée de faits qui auraient pu ou pourraient se passer, nous appelons ici votre attention sur des milliers de faits qui se passent réellement tous les jours. N'auriez-vous pas quelque vœu à formuler à leur égard ?

Soyez logiques : si vous revendiquez pour vous et vos confrères le monopole de l'hypnotisme, en vue des conséquences fâcheuses auxquelles il peut donner lieu, joignez-y le monopole de la prédication, de la catéchisation et de la confession, et nous sommes prêts à vous accorder la concession perpétuelle du domaine de l'hystérie sous toutes ses formes.

(*La Réforme*, du 25 janvier.) HAMED.

UN SINGULIER PASTEUR.

Un prêtre qui n'aime pas à rire, et qui semble, au contraire, avoir un goût prononcé pour les choses terrifiantes, c'est le révérend Baxter, ré-

dacteur en chef du *Christian Herald.*

Cet estimable ecclésiastique donnait l'autre jour, dans la salle du Grand Théâtre, à Birmingham, une conférence sur la fin du monde.

Le sujet n'est pas précisément d'une gaieté folle, mais trouvant sans doute que le public n'était pas encore assez pénétré d'horreur, le pasteur a imaginé de faire défiler une série d'images représentant des scènes de carnage et de désolation.

Tous les monstres de l'Apocalypse ont passé sous les yeux des spectateurs affolés.

Les femmes tombaient faibles ; les enfants poussaient des cris épouvantables.

Seul, le bon révérend demeurait impassible sur l'estrade.

« Voyez, pêcheurs, clamait-il d'une voix caverneuse, voyez ce que vous serez un de ces jours ! »

Et il dépliait, ce disant, une immense toile sur laquelle on distinguait des malheureux rôtissant en enfer.

Puis c'était le fameux dragon ailé aux dix cornes et aux multiples têtes ;

Des chevaux blancs montés par des squelettes ;

Des chevaux noirs décharnés semant la famine et la désolation.

Et, toujours, le prédicateur continuait son homélie :

« Préparez-vous à la mort, car vos jours sont comptés ! En 1901 — retenez bien cette date — se produira un cataclysme épouvantable.

D'ici à peu de temps, il se jouera une tragédie sanglante en Europe. Bismarck, Moltke, Boulanger, le roi d'Italie et le czar en seront les personnages principaux.

Sur un ton inspiré. le conférencier a décrit alors les tortures que subiront les méchants — et comme il n'y a pas de bons, à part lui sans doute — l'humanité tout entière est destinée à périr dans des souffrances dont on peut difficilement se faire une idée.

Pendant qu'il discourait, on voyait apparaître derrière lui un tableau qui montrait des hommes et des femmes demi-nus, fuyant leurs demeures incendiées.

Partout des bûchers, des échafauds.

Cette fois, le public commença à s'impatienter.

Quelques spectateurs criaient irrévérencieusement : « Assez ! assez ! » oubliant la dignité du saint homme !

Bientôt la salle fut aux trois quarts vide.

Et le prophète se trouva, peu après, tout seul avec ses toiles et ses images coloriées.

Si bizarres que puissent paraître les faits que nous rapportons, ils sont rigoureusement exacts.

Et l'on est en droit de se demander comment de semblables choses peuvent encore se produire à cette époque !

Que les prêtres réussissent à terrifier les âmes simples, sèment l'épouvante dans les campagnes, en parlant aux paysans des flammes de l'enfer et des châtiments éternels, cela se conçoit !

Mais que, dans une ville aussi importante que Birmingham, devant un public composé de gens instruits pour la plupart, un pasteur aille recourir à des procédés aussi grossiers pour effrayer le pauvre monde, cela dépasse vraiment les bornes.

Quand donc parviendrons-nous à nous dégager des liens de la superstition et empêcherons-nous messieurs les ecclésiastiques de fausser l'esprit des enfants et même des grandes personnes?

Et il ne faut pas aller jusqu'à Birmingham pour rencontrer des exploiteurs ensoutanés de la bêtise et de la crédulité humaines !

(*La Nation* du 16 février).

Nota.— Nous avons ici un exemple de suggestion exercée par un prêtre et que la loi n'atteint pas, quoiqu'il soit infiniment plus répréhensible que ceux que nous voyons parfois au théâtre provoqués par des magnétiseurs de profession. Il a suffi du bon sens du public pour faire justice de ces extravagances. Il en serait de même, croyons-nous, si les magnétiseurs essayaient d'abuser de leur pouvoir. Le public déserterait leurs séances et ils ne trouveraient bientôt plus de sujets pour se prêter à leurs expériences. Ayons donc confiance dans la liberté, et ne réglementons pas à tout propos et mal à propos.

BIBLIOGRAPHIE.

Etude sur le Spiritisme. Thèse présentée à la Faculté de Théologie protestante de Montauban pour obtenir le grade de bachelier en Théologie et soutenue publiquement, par M. Eugène Lenoir. Brochure de 180 pages éditée à Genève à l'imprimerie Maurice Richter, 10, rue des Voirons.

L'auteur de cette étude a traité là un sujet bien délicat pour un futur clergyman, et on ne peut que le louer de son initiative. Nous sommes heureux de reconnaître qu'il s'est acquitté de sa tâche avec modération et convenance. Nous voudrions trouver autant d'indépendance et de savoir chez les lévites qui sortent de nos facultés catholiques, mais cela ne se verra pas de sitôt. Si nos renseignements sont exacts, nos jeunes séminaristes sont tenus systématiquement à l'écart du mouvement spirite, proclamé jadis le plus important de ce siècle, par le père Ventura.

M. Lenoir se demande d'abord : « Qu'est-ce que le spiritisme et à quoi bon l'étudier ? Est-ce

une religion, une philosophie, une secte ayant des pratiques occultes? Il est un peu tout cela, dit-il; le spiritisme prétend nous offrir la religion par excellence, sans temple, sans rites et sans liturgie, en établissant un lien entre les choses visibles et les invisibles, entre la créature et le créateur. Les dogmes spirites reposent sur des *révélations* données par les Esprits ; et à ceux qui mettent en doute l'existence des esprits on répond qu'elle est prouvée par des expériences *scientifiques*. Si l'on objecte qu'il faut être bien crédule ou bien ignorant pour accepter ces expériences et qu'au surplus les croyances d'une poignée de visionnaires ne méritent pas qu'on les prenne en considération, les spirites répondent qu'ils sont au moins huit millions, que treize journaux et revues propagent leurs idées en français, vingt-sept en anglais, trente-six en espagnol, cinq en allemand, trois en portugais, deux en italien, un en russe. On ajoute qu'au nombre de ces publications deux sont rédigées par des hommes revêtus d'un caractère scientifique, par exemple les *Proceeding* de la société des recherches psychiques de Londres, qui a parmi ses membres M. Gladstone, ex-premier ministre, MM. Crookes et A. Russel Wallace. Ces deux derniers font partie du premier corps scientifique anglais, la Société royale de Londres.

« On compte à Paris plus de cent mille spirites et parmi les auteurs qui se sont occupés de leurs croyances il faut citer Fichte, Hartmann, Wundt, Chevreuil, Flammarion, de Gasparin, etc. *Le Livre des Esprits* d'A. Kardec en était en 1887 à sa trente-deuxième édition. *La Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1888, ainsi que la *Revue philosophique* du même mois consacrent chacune un article aux phénomènes spirites.

» En voilà assez pour montrer que le sujet vaut la peine d'être traité et que c'est le cas de mettre à profit le conseil de Saint-Paul: Examinez toute chose et retenez ce qui est bon. »

Ayant ainsi établi dans sa préface que le spiritisme est chose sérieuse; qu'un spirite est avant tout un homme qui croit aux relations entre l'humanité et les esprits des morts, qui cherche à établir ces relations par l'intermédiaire des *médiums*, M. Lenoir consacre la plus grande partie de sa thèse à l'étude des phénomènes dans le passé et dans le présent ainsi qu'à la philosophie qui est née de ces faits.

Son étude historique commence par l'Inde, et c'est Jacolliot qui lui fournit les documents les plus complets.

M. Lenoir trouve dans la plus vieille des civilisations connues un système spirite ayant un complet développement, et faisant partie intégrante du culte ; puis par infiltration et émigration, des fragments de cet ensemble sont transmis en Perse et en Chaldée, d'où ils rayonnent et se vulgarisent chez les Juifs, les Grecs, les Romains et les Alexandrins. A partir de l'ère chrétienne, ces doctrines sont conservées dans l'Eglise où elles sont appropriées aux idées dogmatiques du temps, et dans la Kabale qui les garde presque pures de tout mélange, jusqu'au moyen-âge. Pendant une si longue suite de siècles, les articles de foi de cette philosophie religieuse, fondée sur la possibilité pour les esprits de se manifester aux vivants, n'ont pas varié; aussi l'auteur conclut-il que le système d'Allan Kardec n'a pas le caractère d'une révélation mais doit être considéré plutôt comme le dernier chaînon des doctrines occultes, dont le commencement plonge dans la nuit des temps.

Nous ne pouvons suivre M. Lenoir dans tous les développements qu'il donne à sa thèse ni dans les critiques assez anodines qu'il formule contre le système spirite. Ce qu'il reproche à la doctrine d'Allan Kardec c'est de ne pas être assez chrétienne, de passer sous silence l'œuvre de la rédemption, et réduire le rôle de Jésus à celui de professeur d'immortalité. Il fait ressortir aussi les difficultés que rencontre la pratique du spiritisme ; les erreurs,les mystifications qui résultent de la substitution des Esprits. Nous en connaissons des exemples, dit-il. « A Genève, des spirites fervents reçurent pendant quelques temps des communications pieuses signées de l'ange Gabriel. Elles dégénérèrent peu à peu jusqu'à devenir des inepties, puis des conseils perfides qui menèrent les malheureux au gaspillage et à la ruine. » Ce dénouement aurait certes pu être évité avec un peu de bon sens et de jugement.

Voici la conclusion de la thèse soutenue par M. Lenoir :

« Malgré ces objections et les dangers que nous avons signalés, l'étude du spiritisme paraît être une chose *nécessaire*. Ceux qui trouvaient dans les miracles un obstacle insurmontable à la foi, les envisageront sous un autre aspect lorsqu'ils verront leurs préventions anéanties par des faits qu'ils jugeaient impossibles. Fichte et Spinosa ont cru aux apparitions de Jésus, à ses disciples, parce qu'ils croyaient aux autres. Sans partager leur manière de voir on peut penser que bien des récits bibliques paraîtront plus clairs aux chrétiens après la lecture d'ouvrages favorables au spiritisme. Les nuages lumineux vus par Crookes dans sa chambre, la main de Home sur un brasier, le bûcher du cévenol Claris, sorti sain et sauf du milieu des flammes, l'enlèvement de certains médiums et tant d'autres prodiges dûment

constatés appuieront, si c'est nécessaire, l'histoire des compagnons de Daniel, la vision d'une main écrivant sur la muraille du palais de Belschatsar, l'enlèvement de Philippe, etc. On comprendra mieux ce que signifie cette « nuée de témoins » dont il nous est parlé, et la réalité suprême du spiritisme se trouvera dans la *communication du Saint-Esprit* et la présence du Christ au milieu de nous.

NOUVELLES.

On veut décidément que l'infortuné archiduc Rodolphe, l'adversaire acharné des médiums et des spirites, ait eu des accointances avec les Esprits. Le journal *Light* de Londres, du 23 février rapporte qu'à un des services protestants qui ont eu lieu dernièrement à la cour et auquel assistaient le prince de Reuss, et des diplomates, le prédicateur a grandement étonné l'assistance en essayant de prouver que le prince Rodolphe croyait aux choses surnaturelles.

Il raconta qu'un jour à un dîner, la porte s'ouvrant toute seule, le prince héritier dit: « C'est l'Esprit du Hofburg. Il vient souvent me voir dans ma chambre. Je suis tellement habitué à sa présence qu'il ne me gêne pas lorsque je suis à travailler, et je crois que beaucoup de châteaux ont des Esprits de ce genre. »

* * *

Société magnétique de France, 23, rue Saint-Merri, à Paris. — Avec le concours de plusieurs médecins spécialistes, le professeur H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, vient de donner une plus grande extension à cet établissement, pour le traitement des maladies par le magnétisme et aussi par les aimants.

En envoyant un franc à l'*Institut magnétique*, 23, rue Saint-Merri, Paris, on reçoit franco le curieux traité sur l'*application de l'aimant au traitement des maladies*.

Les malades sont reçus gratuitement au siège de la Société le jeudi et le dimanche, à 9 heures du matin.

* * *

Nous lisons dans la *Semaine médicale*, au compte-rendu de la séance du 10 décembre de la Société de médecine légale, que M. Gilles de la Tourette a émis la proposition suivante:

« Je demande donc que la Société de Médecine légale émette le vœu que, *en raison des accidents nombreux qui en résultent, les séances publiques d'hypnotisme soient interdites*. La France est un des rares pays où pareille mesure n'a pas encore été prise, alors que partout ailleurs ces dangers ont été reconnus. »

M. Horteloup demande le renvoi de ce vœu à la commission de l'hypnotisme, mais M. Brouardel trouve cette façon de procéder trop longue. Le danger est grand, paraît-il; les mesures de préservation doivent être rapidement prises, et il est préférable d'après lui que, après rédaction faite par le Bureau et approbation de la Société, le vœu précédent soit exposé à M. le Préfet de police. Cette proposition mise aux voix est adoptée à l'unanimité.

Une course folle est décidément ouverte, à l'occasion de l'hypnotisme cette fois, entre les savants de tous les pays, vers la sottise et l'extravagance. Je trouve dans un numéro suivant du même journal cet entrefilet:

« Par ordre du gouverneur d'Odessa (évidemment après avis de quelque commission ou société scientifique) les médecins de cette ville qui traitent leurs malades par l'hypnotisme, sont tenus de faire assister à leurs séances au moins deux autres médecins. »

(La Vie Posthume).

* * *

Le fait suivant raconté par Boccace et ensuite par Balbo dans sa vie du Dante, arriva à Jacopo, fils de l'illustre poète. En rêve, il vit son père venir à lui, pour lui affirmer qu'il vivait non de la vie terrestre, mais de la véritable vie. Interrogé par son fils, s'il avait achevé son ouvrage « La divina Comédia » et où pouvaient se trouver conservés les *Chants* qui manquaient et que de nombreuses recherches n'avaient pu faire retrouver, Dante lui répondit : « Oui, je l'ai achevé. »

Il sembla alors à Jacques qu'on le prenait par la main et qu'on le conduisait dans une chambre qu'habitait son père de son vivant et que là celui-ci lui disait en touchant une des parois : « C'est ici que se trouve ce que vous avez tant cherché. »

Jacques, impressionné par ce rêve, se rendit chez un disciple de son père, Pierre Giardino, à qui il fit part du fait, et il le pria de l'accompagner sur les lieux pour vérifier si le rêve n'était pas une illusion.

Ils se rendirent donc à la maison où le Dante était mort, et avec la permission de la personne qui habitait alors cette demeure, ils remuèrent une natte clouée sur la paroi indiquée. Ils découvrirent ainsi une niche ignorée de tous dans laquelle se trouvaient des manuscrits moisis et bien prêts à être entièrement perdus à cause de l'humidité, s'ils étaient restés davantage en cet endroit. Soigneusement nettoyés, ils virent avec joie que ces manuscrits contenaient précisément les treize *chants* tant et si inutilement cherchés jusqu'alors.

Le *Lux* de Rome. — Août 1888.

AVIS.

Nous rappelons qu'une réunion des délégués de groupes et sociétés spirites à laquelle peuvent assister les spirites isolés, aura lieu au local de l'*Union spiritualiste* le 10 mars, à 10 heures du matin, afin d'arrêter les statuts de la Fédération régionale votée dans l'assemblée du 20 janvier.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — N° 18 Liége, 15 Mars 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

MEETING SPIRITE A VERVIERS.

—

La jeune société spirite, l'*Alliance fraternelle* de Verviers, avait organisé pour le dimanche 3 mars, une conférence suivie d'une discussion publique à la salle Nizet à Andrimont.

Une bonne centaine de personnes, parmi lesquelles beaucoup de matérialistes connus y assistaient.

On distribue un grand nombre de brochures et de journaux spirites, pour la propagande.

A 3 heures 3/4, M. Barhon, président, ouvre la séance. Il annonce que les orateurs et lui même, accepteront la controverse, mais engage les contradicteurs à être aussi bref que possible, et à ne se prononcer qu'en connaissance de cause. En sa qualité de président, il se tiendra à la disposition des étrangers pour tous les renseignements qu'on voudra bien lui demander.

La parole est ensuite laissée à M. G. Duparque. Le sujet de la conférence était: *La loi naturelle et le problème du mal.*

L'orateur expose d'abord en quelques mots, les principales lois physiques qui régissent l'Univers. Il s'attache ensuite à faire ressortir que les lois morales, se calquent en quelque sorte sur les lois de la matière, c'est-à-dire, que la Nature nous donne continuellement des exemples de sagesse, de grandeur, de bonté ; par l'harmonie de l'ensemble, elle nous montre la nécessité de créer en notre conscience, l'harmonie morale, qui donne la paix et le bonheur.

Le conférencier examine la question du mal.

Prenant le progrès de la race humaine à son point de départ, il démontre que c'est par la sensation de la douleur que l'homme primitif est devenu de plus en plus inventif, de plus en plus intelligent.

Considérant la question sous le rapport de la sagesse divine, il combat et réfute les sophismes matérialistes qui déclarent que, « si Dieu existait réellement, le mal ne devrait pas exister, » en démontrant que l'homme créé parfaitement heureux ne serait plus un être libre, mais *un être passif, soumis* au bonheur dont il n'aurait d'ailleurs même pas conscience. Comme conséquences : tous progrès imposibles, les sentiments moraux, lettre morte ; l'univers intellectuel tout entier, figé dans une immobilité qui ressemblerait à la mort, car l'esprit et le cœur n'auraient plus aucun champ d'action pour se développer.

L'orateur conclut que la morale naturelle, tout en étant la seule vraie et rationnelle, est impuissante à maintenir l'homme et à le conduire dans la voie du bien, si elle n'est comprise dans toute son étendue, c'est-à-dire, si elle ne s'appuie sur le grand principe de la réincarnation (déjà prouvée par les faits naturels cités dans la conférence) laquelle est la clef de voûte de la loi naturelle.

Il termine par une invitation à l'étude ; tous nous devons nous attacher à devenir bons et savants. Une longue salve d'applaudissements, souligne cette profonde et agréable causerie.

M. Paulsen prend ensuite la parole.

L'orateur déclare tout d'abord qu'il est profondément libre-penseur et que la doctrine qu'il va défendre s'appuie aussi sur le libre examen. Il engage tous les amis de la vérité à étudier sérieusement le spiritisme, et fait un appel à la

contradiction qu'il désire vivement.

La première partie de sa causerie fait l'historique du spiritisme, depuis la fameuse fièvre des tables tournantes qui nous vint d'Amérique. Mais, tous les phénomènes spirites, mouvements insolites d'objets, apparitions, médiums en transes, écriture directe, etc., sont aussi anciens que les hommes; dans l'Inde, en Chine, en Egypte, chez les juifs, en Grèce, en Italie et même parmi nos ancêtres les Gaulois, ces phénomènes n'étaient pas rares et la croyance aux esprits était profondément enracinée chez ces peuples.

Le conférencier démontre clairement comment les communications, soit par la table, soit autrement, prouvent l'immortalité de l'âme humaine; ces communications ne viennent pas de nous, puisqu'elles contiennent souvent des idées supérieures aux nôtres, sont données en une langue ou rappellent des faits inconnus des assistants.

Tous les faits, qui viennent nous prouver la vérité de la réincarnation, sont ensuite passés en revue; M. Paulsen fait le tableau de l'espace, partout peuplé de planètes qui sont autant d'Univers avec leurs habitants et leur vie propre, et dont quelques-uns au moins, sont nos futures patries; il rappelle les idées innées de chacun de nous, les aptitudes extraordinaires de certaines personnes et de certains enfants; enfin le problème du mal lui-même, tout est expliqué par la réincarnation qui donne la raison d'être de toutes les anomalies apparentes.

Quant à l'oubli des existences, les nécessités de la vie sociale terrestre expliquent cet oubli, qui est un bienfait de la providence.

Le matérialisme s'étend effroyablement à l'heure actuelle, et cette doctrine malsaine, qui détruit toute sanction morale, ne peut que conduire à l'anarchie ou au despotisme.

Le cléricalisme est l'ennemi par excellence, mais il est presque superflu de démontrer les absurdités du catholicisme décrépit.

En terminant, l'orateur revient encore sur la nécessité de l'étude et de l'amélioration morale, qui nous rapprochent de Dieu, lequel représente aux yeux des spirites, l'idéal suprême du bien, du beau et du vrai. Cette conférence a été, à plusieurs reprises, vivement applaudie.

Un auditeur demande comment on peut prouver que nous avons eu plusieurs existences, si nous ne nous en souvenons plus ?

M. Paulsen. — Eh ! mais, je viens à l'instant de vous en démontrer le pourquoi ; si vous admettez l'existence de l'âme, vous ne pouvez reculer devant la question; la réincarnation s'impose. Si vous niez cette existence, étudiez les phénomènes spirites ils se chargeront de vous convaincre.

M. Barhon, président, donne des explications détaillées, sur la façon dont il faut faire les expériences. Il n'y a pas de tricherie possible, vu que chacun peut expérimenter par lui-même, et se rendre un compte rigoureux. Je suis convaincu, dit-il, que si chacun veut examiner sérieusement la question, tous arriveront à en reconnaître la réalité.

M. N. a la parole. — Il constate avec plaisir que les orateurs ont fait preuve de sentiments humanitaires et socialistes ; il admet presque toutes leurs idées, mais non au point de vue des croyances.

C'est le matérialisme, dit-il, qui amènera l'affranchissement de l'ouvrier et le bonheur de l'homme ici-bas. Il est faux de dire que les matérialistes sont immoraux.

Tous nous voulons faire le bien, et *notre conscience* (?) nous dit assez quand nous faisons mal. Comment croire encore à une providence, lorsque nous voyons toutes les misères qui affligent l'humanité.

Quant aux phénomènes spirites, il n'en croit rien et dit que ce sont sans doute des tables préparées, avec des machines quelconques (sic) qui servent aux expériences. M. N. rend hommage aux capacités et aux connaissances des conférenciers, mais les engage à délaisser leurs croyances religieuses pour se rallier au matérialisme.

M. Paulsen répond : On vient de déclarer que les matérialistes veulent le bien ; oui, mais alors ils sont en désaccord avec leur doctrine. Si tout est fini, après cette existence, pourquoi se contraindre, et pourquoi ne pas jouir de tous les plaisirs possibles, même au détriment de nos semblables?

Le matérialisme c'est l'égoïsme à outrance, et c'est l'égoïsme qui ruine la société actuelle.

Les ouvriers arrivés à un certain degré de bien-être, s'ils ne sont pas animés de grands sentiments de solidarité et d'amour, que donne seul le spiritisme scientifique, seront rapidement entraînés au mal moral et aux désordres de toute espèce, dont l'égoïsme est la source.

Comment est-il possible de nier l'existence de Dieu, en face des lois admirables de l'univers, qui répandent l'harmonie dans les grandes et dans les petites choses. On nous objecte les misères de l'humanité ! mais qui nous dit que l'homme lui-même n'est pas la source et la cause de ces misères et qu'il dépend de lui de les faire cesser.

Quant aux tables tournantes, l'orateur se contente de citer les conclusions du savant Paul

Barkas, qui font bonne justice des idées du contradicteur. M. N. demande qu'on lui fasse de suite la preuve de ces phénomènes ; il devrait comprendre que ce n'est pas possible.

M. N., interrompant. — Je ne demande pas la preuve immédiate, je demande qu'on me la donne n'importe quand.

M. Barkon. — Eh ! bien, je m'engage à vous la fournir ; nous nous arrangerons ensemble.

M. le président serre la main du contradicteur et le remercie de sa franchise (Applaudissements).

M. Paulsen. — Maintenant que nous sommes d'accord sur ce point, j'engage tous les étrangers à la doctrine, à étudier le spiritisme avant de le juger. (Applaudissements).

M. Santkin demande que les contradicteurs étudient au moins *le Livre des médiums* avant de commencer les expériences.

La séance est levée à 5 heures 3/4.

De cette réunion, il m'est resté cette opinion, que nous ne pouvons sérieusement espérer répandre le spiritisme que par la presse, les conférences et la controverse publiques, ainsi la vérité de l'idée ressort mieux, parce que les adversaires manquent promptement d'arguments.

Donc aux meetings, mais sérieusement, avec mesure, afin de ne rien compromettre, et en attendant toutes mes félicitations au vaillant comité de l'*Alliance fraternelle*.

FÉLIX.

LE SPIRITISME ET LE CLERGÉ.

Sous le titre : *Voyage au pays des Souvenirs*, M. Al. Delanne publie dans *le Spiritisme* (1) un article bien intéressant dont nous extrayons les faits suivants :

Un soir de réunion, notre ami M. Ledoyen, ancien libraire au Palais-Royal, membre de la Société spirite de Paris, nous adressa deux étrangers que nous reçumes sur son invitation. Ces messieurs assistèrent à la séance en simples curieux. Dans le nombre des écrivains, un médium, Mme Patet, obtint mécaniquement une communication qu'elle ne put lire ; on se passa de mains en mains l'hiéroglyphe. Mais, hélas ! personne d'entre nous ne put venir à bout de le déchiffrer.

Un des deux visiteurs étrangers demanda à voir aussi la communication. Quel ne fut pas son étonnement et le nôtre, lorsque l'inconnu nous apprit que c'était de l'*italien, un idiome piémontais*, qu'il nous traduisit à l'étonnement général.

Il faut présumer que ce fait typique frappa sérieusement les étrangers, car ils nous prièrent avec instance, à la fin de la soirée, de bien vouloir leur accorder une séance nouvelle et particulière, c'est-à-dire de les recevoir seuls, en famille. Ce qui leur fut accordé.

Le 30 août 1862, ils se trouvèrent au rendez-vous. Ils nous remirent leur carte sans aucun titre.

Pour bien nous convaincre, nous dirent-ils, nous désirons adresser à un Esprit que nous connaissons une évocation mentale. Nous accédâmes à leur demande, en ajoutant seulement que pour plus de sûreté et afin que la demande soit bien précise et *ne varietur*, ces messieurs écriraient leur demande sur une feuille de papier. Ils se soumirent immédiatement à cette formalité. Ils écrivirent leur évocation en langue étrangère. On place la feuille pliée en quatre sous le pied de la lampe.

Mme Delanne prit sa plume et l'esprit écrivit mécaniquement la phrase suivante :

« Vous me demandez pourquoi je me suis op-
» posé pendant ma vie à la publication du livre
» de Charles Albert malgré son talent ?

» C'est qu'il combattait les abus du haut clergé
» dont je faisais partie.

» Je le regrette aujourd'hui et j'en souffre.
» Priez pour moi.

» Votre cardinal aujourd'hui simple esprit. »

« Réservez les titres d'Eminence à plus émi-
» nent que moi.

» Signé : *Lambrousquini.* »

Aussitôt la communication terminée et avant d'en donner connaissance, nous priâmes ces messieurs de nous lire la demande écrite qui se trouvait sous la lampe. La voici textuellement : « Nous prions l'esprit de son Eminence le cardinal Lambrousquini de nous dire pourquoi il s'est opposé à la publication du livre que devait publier Charles Albert. »

Nos visiteurs furent stupéfaits de cette preuve d'irrécusable identité.

Cette réponse catégorique nous fit de suite comprendre à qui nous avions affaire : à des membres du clergé. Ces messieurs, de leur côté, voyant leur incognito dévoilé par l'esprit, s'excusèrent de ne pas avoir immédiatement avoué leur profession. Ils nous présentèrent cette fois leurs cartes véritables. Nous lûmes sur la première : F. H., chanoine honoraire de St-Ivrée ; sur l'autre : Monseigneur X., archevêque de T. (Italie). Leur réserve nous fut alors expliquée.

Il nous faut avouer que les étrangers, en face

(1) *Le Spiritisme*, organe de l'Union spirite française, rue Dalayrac, 38, à Paris. Abonnement : pour la France, 5 fr. — Etranger, 6 francs.

de cette manifestation inopinée, semblaient éblouis et charmés de cette lumière inattendue venant du ciel comme ils le dirent. La séance continua.

Le chanoine demanda avec onction si les Esprits voulaient lui révéler le nom de son ange gardien ?

La réponse fut brève : St-François d'Assise ?

— Ah ! s'écria-t-il aussitôt, merci, merci. Et des larmes d'attendrissement mouillèrent ses paupières. Il nous apprit tout troublé qu'il était né le jour de la fête de St-François d'Assise; que ses parents en signe de joie lui donnèrent ce nom patronymique pour attirer sur lui la bénédiction de cet illustre esprit. Il fut ordonné prêtre le jour même de la fête de ce saint personnage ; il s'écria dans son lyrisme :

« O Dieu de bonté et de justice, je suis heureux » d'avoir toujours cru en ta miséricorde infinie, » de n'avoir jamais parlé que de ton amour et de » ta mansuétude, sans t'avoir jamais présenté aux » fidèles comme un père cruel et vengeur. »

L'heureux chanoine revint plusieurs fois à la maison pendant son séjour à Paris. Il était friand de manifestations. Il ne savait comment nous remercier de notre hospitalité.

Un de ses guides l'engagea même à s'occuper de spiritisme et comme il craignait, disait-il, de ne pas avoir en Italie de médium à sa disposition, on lui affirma que « Lœticia était médium. »

Il nous apprit alors que Lœticia était une fillette âgée de moins de 11 ans qui avait la double vue, et il ajouta que plusieurs fois cette enfant annonça la visite qu'il rendait à sa mère, avant son arrivée.

« Maman, disait Lœticia, le chanoine F. *vient à la maison*, je le vois, le voici. »

Et le fait se vérifiait toujours.

En nous quittant, le prélat nous promit de faire des expériences ; mais nous n'avons jamais su s'il a tenu sa promesse.

(A continuer.)

Une lettre de A.-R. Wallace sur la matérialisation.

—

Le journal *Light*, de Londres, a publié récemment une remarquable correspondance entre M. Wallace, le savant naturaliste et M. Vaughan Jenkins, au sujet de certains phénomènes de matérialisation qu'il lui a été donné d'observer dans ces derniers temps en Amérique. M. Vaughan Jenkins ayant exprimé son étonnement que l'esprit matérialisé Nellie ait coupé une boucle de ses cheveux, boucle que M. Wallace a pu conserver un certain temps et qu'il a retournée après au général Lippitt, celui-ci lui écrivit la lettre explicative ci-dessous :

Frith Hill, Godalming, 26 juin 1888.

E. Vaughan Jenkins, Esq,

Cher monsieur, vous vous êtes formé, évidemment, des idées erronées sur ce qu'on appelle la matérialisation. Aucun spirite ne croit que c'est le *corps réel* de l'individu, ni même *un corps réel* dans aucune acception du mot. C'est *quelque chose* qui est temporairement matériel dans un but d'identification, mais personne ne peut dire exactement ce que c'est.

Toutes les informations que nous pouvons avoir, montrent que cela est formé partiellement (souvent en majeure partie) du corps du médium, partiellement des corps des personnes présentes ou de leur *atmosphère* ou émanations, et que la ressemblance avec un individu quelconque est produite par un *effet* qui ne réussit pas toujours, puisque, pendant la même soirée, la même forme spirituelle apparaît quelquefois dans différents degrés de ressemblance relativement à son corps mortel; quelquefois la forme ressemble beaucoup au médium, de là, les accusations d'imposture. La *matérialisation permanente* de cheveux et de portions de vêtements est très extraordinaire. Parfois ces choses là s'évanouissent, soit rapidement, soit graduellement, mais dans d'autres cas, elles se conservent.

Tout ce que nous pouvons faire pour le moment, c'est de nous assurer *des faits*. Peut-être ne connaîtrons-nous les lois des phénomènes que lorsque nous serons nous-mêmes des Esprits, et alors même, peut-être nous ne le saurons pas.

Pouvons-nous dire, *en réalité*, comment nous mettons en mouvement nos mains et nos doigts pour écrire et exprimer nos pensées ? Les esprits peuvent ne pas être à même de nous dire *comment* ils se matérialisent. C'est une faculté exercée par la force de volonté de certains esprits, et elle est probablement aussi rare, remarquable et inexplicable parmi eux que la médiumnité physique l'est parmi nous. Croyez-moi votre dévoué.

ALFRED R. WALLACE.

P.-S. — L'apparition du double d'une personne vivante, parfois à deux ou plusieurs témoins, paraît avoir de l'analogie avec la matérialisation, et la personne dont le double apparaît, n'a aucune idée *de la manière que cela se fait*. Il en est ainsi avec les esprits qui se matérialisent, sauf que chez eux la chose se produit plus directement par la *volonté*.

A. R. W.

LA DERNIÈRE PRIÈRE DE L'ABBÉ GENTHIAL.

—

L'abbé Genthial est mort dernièrement à Gilhoc où il s'était retiré après avoir été aumônier du collège royal de Toulon, vers 1835, et, un peu

plus tard, chanoine honoraire du diocèse de Viviers. On le donnait avec raison comme le modèle du bon prêtre. Il était charitable, tolérant, aussi a-t-il été pleuré par tous les hommes vraiment religieux. Sur le bord de sa tombe, un notaire, M. Broé, conformément à sa volonté, a lu un extrait de son testament. Cette page ne manque pas d'éloquence et contient un grand enseignement. La voici dans toute sa touchante simplicité :

« Je veux que mes obsèques soient le plus simples possible ; — un enterrement de deuxième classe, ni plus ni moins, ni tentures ni appareil d'aucune sorte ; je veux être porté, à l'église et au cimetière, par six pères de famille nécessiteux, dont deux protestants ; M. le curé et M. le pasteur s'entendront pour cela ; on donnera à chacun des six porteurs 30 francs.

» Et maintenant adieu à tous ceux que j'ai tant aimés : parents, amis, voisins, confrères du clergé, collègues de l'Université, enfants des écoles, mes fermiers et cette honnête population de Gilhoc, que j'ai si longtemps et si sincèrement aimée sans nulle exception. Si j'ai fait bien involontairement du mal à quelqu'un, j'en demande pardon. Adieu, à revoir dans le sein de Dieu où nous retournons, après en être venus. Je meurs fidèle à la religion de mes pères dont je suis le très humble ministre, et plus convaincu en mourant de ceci : c'est que la tolérance sans restriction, vis-à-vis de ceux qui ne partagent pas les mêmes croyances ou qui ne suivent pas le même culte, est une condition essentielle de la charité chrétienne, la seule vertu qui puisse, dans un temps que je souhaite prochain, unir les hommes par les liens de la vraie fraternité, celle du Christ.

» En suprême adieu, je lègue à mes concitoyens la recommandation de pratiquer sérieusement, les uns envers les autres, la tolérance religieuse, que, pendant plus de soixante ans, j'ai prêchée de parole, d'écrits et d'exemple. »

M. Bénézech, l'un des plus tolérants pasteurs de l'Eglise protestante, fait les réflexions suivantes à la suite de cet extrait de testament et de l'idée profondément religieuse qui l'a inspirée à son auteur :

« Ce dernier acte d'un vrai disciple du Christ provoque de bienfaisantes réflexions.

» Il prouve que la tolérance n'est pas incompatible avec la foi. Ces paroles d'un prêtre vénérable sont la condamnation des dévots étroits, mesquins, amers, qui s'autorisent d'un faux zèle pour lâcher la bride à leur caractère hargneux et dur. Il suffit de s'élever assez haut, dans les régions lumineuses de la piété, pour songer moins aux inévitables divergences et respecter en tout homme un fils de Dieu, un frère, un égal.

» Une seconde leçon que nous voulons retenir c'est que l'exemple d'un prêtre tolérant exerce sur le public une influence considérable. Si les clergés des divers cultes, au lieu de vivre en ennemis, se donnaient fraternellement la main, la foule ne tarderait pas à les imiter ; mais, hélas! il y a les vilaines passions engendrées par la politique, la concurrence, les rivalités des partis, de sorte que les Eglises, instituées pour corriger les défauts de la société, en sont imprégnées. Le christianisme y devient méconnaissable.

» En effet, et c'est notre dernière réflexion, n'est-il pas odieux qu'une religion d'amour devienne par la méchanceté de ses partisans, un instrument de discorde ? Beaucoup trop de chrétiens semblent dire à Dieu par toute leur conduite : « Père céleste, tu es juste et bon ; je professe, par le privilège de la naissance et grâce à mon excellent esprit, les saines doctrines ; mon Eglise est la seule dans laquelle on puisse travailler efficacement à son salut : je te remercie de la faveur que tu m'as accordée, et je m'efforcerai de te témoigner ma reconnaissance en infligeant, si je puis, un châtiment aux âmes égarées qui ne veulent pas penser comme moi !... »

» La prière de l'abbé Genthial était plus humble et plus chrétienne : aussi sa mémoire est-elle bénie par tous indistinctement. »

Puissent la prière de l'abbé Genthial et les sages réflexions de M. Bénézech appuyer de tout leur poids sur la conscience de certains sectaires de l'orthodoxie et du libéralisme moderne !

(La Religion Laïque.)

LE CONGRÈS DE PARIS, 1889.

On se préoccupe déjà beaucoup du prochain Congrès spirite universel, qui doit se tenir à Paris cette année même.

Ici, on s'étonne du silence des frères parisiens, qui n'ont encore que nous sachions arrêté aucune mesure pour la réglementation du Congrès. Le temps presse cependant, d'ici au mois de septembre, il faudra travailler ferme si l'on veut aboutir à quelque chose de sérieux.

La prévoyance la plus élémentaire exige que l'on s'occupe dès maintenant d'arrêter les questions qui devront être agitées au Congrès, afin de pouvoir avertir les frères étrangers en temps utile pour qu'ils puissent se préparer à la discussion.

Quant aux mesures qu'il s'agira de prendre pour la propagande pendant l'exposition, j'ai pleinement confiance dans le dévouement des spirites parisiens.

Je ne sais si un comité d'organisation est désigné. S'il existe, qu'il se mette donc à l'œuvre, qu'il donne signe de vie, il est grand temps. Si, au contraire, il n'existe aucune commission de ce genre, les comités des sociétés spirites de Paris ne pourraient-ils se réunir et décider de commun accord la formation de cette commission, dont les membres seraient en partie désignés par chacune des sociétés parisiennes? Au besoin, l'une des sociétés, ou un groupe d'hommes dévoués, devraient prendre l'initiative de cette réunion? J'adresse ces questions aux revues spirites de la capitale, car il importe qu'une résolution soit prise.

J'espère que cet appel sera entendu et que nous verrons sous peu un groupe de spirites vaillants, s'occuper du Congrès de Paris, qui ne doit le céder en rien, à celui de Barcelone.

FÉLIX.

* * *

Les délégués de la Fédération des sociétés et groupes spirites de la région de Liége, réunis en séance de comité, au local de l'Union spiritualiste de Liége, le 10 mars 1889,

Considérant que le congrès de Barcelone a produit de très bons effets sur le mouvement spirite et spécialement dans la province de Liége ;

Considérant que les congrès spirites universels, sérieusement conduits, ne peuvent que donner de bons résultats, émettent le vœu de voir les spirites parisiens s'occuper dès maintenant de l'organisation du congrès de Paris de 1889 et se mettre d'accord pour la désignation d'un comité organisateur,

Décident que ce vœu sera transmis à la presse spirite.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Origines et les Fins. — Cosmogonie sous la dictée de trois dualités différentes de l'espace. A la librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, Paris. Prix : 2 francs.

Ce volume de 153 pages, œuvre de haute métaphysique mais de difficile compréhension, est une production médianimique, comme l'indique l'avis suivant :

« Trois mères de famille lyonnaises ont obtenu, par l'écriture mécanique, en superposant leurs mains les unes sur les autres, les pages qui suivent. » Le tout est précédé d'une introduction de M. Eugène Nus, le philosophe et littérateur bien connu de nos lecteurs, et que nous reproduisons textuellement :

« Je me suis chargé, dit M. Nus, de présenter au public cette œuvre étrange qui, dès les premières pages, se recommandera par elle-même.

» Etrange pour la plupart des lecteurs peu au courant des procédés de la force inconnue qui produit ces phénomènes psychiques, neuriques, magnétiques, spirites, encore en horreur à nos sciences officielles ; étrange pour les spirites eux-mêmes, entendant parler pour la première fois des dualités de l'espace, dont la dispersion et la reconstitution expliquent d'une façon si neuve et si touchante le mystère de la vie et les relations des êtres ; étrange aussi peut-être pour les professeurs de la cosmogonie secrète de l'Inde, de laquelle quelques points de cette théorie semblent être comme un reflet lumineux, chauffé par un rayon d'amour.

» — Vous m'avez affirmé que vous ne saviez absolument rien de l'ésotérisme hindou, ni de la science secrète d'aucun pays, mesdames ; que ces expressions cabalistiques, *élémentaires*, *lumière astrale*, tombées de votre plume tenue par une main inconsciente, vous avaient plongées d'abord dans la stupéfaction, et que vous aviez été des mois et même des années avant de comprendre bien clairement les choses si nouvelles que vos mystérieux inspirateurs vous faisaient écrire ; vous ne saviez rien non plus et vous ne savez rien encore de la dualité première, découverte par Von Hartmann dans le non-être de l'Inconscient, et dont les dualités secondaires qui, selon l'enseignement de vos maîtres, s'émiettent dans l'espace pour constituer les mondes, semblent être la contre-partie.

» Sauf les spirites convaincus et le petit nombre d'esprits indépendants, qui ne déclarent pas impossible ce qu'ils ne peuvent comprendre, les moins sceptiques et les plus bienveillants n'admettront pas que cette cosmogonie vous soit venue du dehors, et n'était pas en germe dans un de vos trois cerveaux, gardant à son insu la mémoire d'une lecture ou d'une parole oubliée. Il est vrai que cette explication du développement méthodique de tout un système de haute métaphysique inconsciemment produit par trois dames de la bourgeoisie lyonnaise, primitivement réunies autour d'une table pour consoler l'une d'entr'elles, en essayant, selon le procédé spirite, de communiquer avec un cher mort, serait, pour le moins, aussi merveilleux qu'une communication réelle avec l'invisible.

» En dehors de ces deux hypothèses, il n'y a cependant plus qu'une chose possible : c'est que vous soyez les inventeurs conscients de cette doctrine que, pour lui donner plus de prestige, vous enveloppez de mystère ; mais n'y aurait-il pas

quelque chose de plus merveilleux encore dans cette rencontre, sur les bords du Rhône, de trois métaphysiciennes assez fortes pour construire de toutes pièces une genèse universelle qui relie l'occultisme ancien au spiritisme moderne, et déclare donner sur l'éternel problème le dernier mot de la révélation ?

» Le manuscrit m'est arrivé par l'intermédiaire d'une amie commune. On me demandait timidement mon opinion sur ces *dictées*, et je n'en ai abordé la lecture qu'avec une défiance justifiée par les fréquentes banalités de ces communications d'outre-tombe. La présente publication, confiée à mes soins, indique une réponse. Le lecteur jugera si j'ai eu raison.

» J'ai fait imprimer, sans y changer un mot, ce *cours* de cosmogonie mêlé d'exhortations et d'encouragements, un peu trop répétés peut-être ; mais dans ces productions qui sortent du cadre des facultés humaines connues, on doit tout respecter, même les défauts.

» On verra du reste que les dualités de l'espace manient très convenablement la langue française, sauf les redites inévitables dans ces leçons données par séances irrégulières, et dont la plupart sont si courtes que le texte explicatif contient à peine quelques lignes de plus que le sommaire à développer.

» Les sommaires, m'écrit une de ces dames, » nous ont été donnés, comme le reste, par l'écri- » ture mécanique. L'une de nous mettait la main » sur les doigts qui tenaient la plume, et, tout en » continuant notre conversation, nous écrivions » des choses complètement en dehors de nos cau- » series. Le *questionnaire* a été dicté de la même » façon. Vous comprenez que ce n'est pas sans » peine que cette genèse a pu arriver jusqu'à nos » cerveaux, et que nos collaborateurs invisibles » ont dû s'y prendre de plusieurs manières pour » nous transmettre le résultat de leurs recherches. »

» Donc voici cette genèse, à laquelle, pour ma part, je ne connais pas d'ancêtre dans le monde des idées, et qui est aussi remarquable par l'étrangeté de la provenance que par la nouveauté de la conception.

» Je la recommande à ceux qui cherchent plus loin que le visible et le tangible d'aujourd'hui, la solution des mystères de l'âme, et j'appelle, sur cette production spirite, l'attention des savants penseurs qui nous apportent, du fond de l'Asie, l'enseignement des vieux sanctuaires. Ils y trouveront, sous d'autres noms et dans une autre forme, le Parabham, les Dhyan-Chohans, la descente de l'esprit dans la matière, et son retour à l'unité à travers les stages de la vie, par le fait permanent d'une solidarité qui, si elle n'est pas la loi de la création, est une belle création de la créature. Peut-être cette parenté avec leur doctrine les réconciliera-t-elle un peu avec la médiumnité. »

EUGÈNE NUS.

NOUVELLES.

—

Une Ligue de la Paix est en voie de constitution à Bruxelles. Les promoteurs se sont réunis dans le cabinet du bourgmestre de Bruxelles, sous la présidence de celui-ci. Ils ont adopté des statuts de la nouvelle association, assignant pour but principal à l'œuvre la suppression de la guerre par la création entre les États de liens de droit qui assurent le règlement pacifique des conflits internationaux.

Comme moyens d'action, l'association se propose de faire une propagande active en faveur des idées dont la *Fédération internationale de l'arbitrage et de la paix* poursuit la réalisation. Notamment elle organisera des conférences, agira par la voie de la presse et, au besoin, par des publications spéciales ; elle s'efforcera, en outre, de persuader les personnes revêtues de mandats électifs de la nécessité d'obtenir du gouvernement une action diplomatique constante dans le sens de la consécration formelle et de la codification des règles du droit des gens, pour arriver insensiblement à la création d'un tribunal d'arbitrage international et au désarmement général.

Elle se mettra en rapport avec les sections de la Fédération, constituées dans d'autres pays et avec des sociétés qui poursuivent le même but, et provoquera la constitution d'un comité fédéral dont l'action s'étendra sur l'Europe entière.

L'assemblée a constitué un bureau provisoire sous la présidence de M. Emile de Laveleye, composé de MM. Anseele, Buls, Coomans, Constant Devos, Henri La Fontaine, Hermann Dumont, Emile Vandervelde et Albert Nyssens.

La cotisation annuelle des membres effectifs a été fixée à un franc au moins, celle des membres protecteurs à vingt francs au moins.

Les associations pourront, moyennant une cotisation annuelle de dix francs, s'affilier en bloc.

Une assemblée générale sera convoquée ultérieurement.

Les adhésions seront reçues provisoirement chez M. Henri La Fontaine, rue Joseph II, 39, à Bruxelles.

* * *

Un nouveau journal ayant pour titre *le Désarmement* vient de paraître. Le premier numéro de

ce journal publie la lettre suivante, qu'il a reçue de M. Gladstone :

« Monsieur,

» Le comité formé à Paris dans le but d'empêcher que l'Europe ne soit bientôt un camp militaire, a mes plus chaudes sympathies.

» Ce serait même à regret que je ne profiterais pas de l'occasion que vous m'offrez d'affirmer à ce sujet des principes auxquels j'ai voué ma vie d'homme politique. Et je vous aiderais de ma coopération personnelle si mon âge n'était pas aussi avancé et mes engagements vis-à-vis de mes fonctions aussi impérieux.

» Peut-être serez-vous bien aise de savoir que, déjà en 1842, alors que les armements de l'Europe n'égalait pas même le tiers de ceux d'aujourd'hui, sir Robert Peel, premier ministre au parlement, les trouvait déjà excessifs et dangereux pour la paix.

» Que ne dirait-il pas aujourd'hui des effroyables contingents qu'entretient à grands frais l'Europe ?

» Daignez agréez, etc.

GLADSTONE. »

Dans le même numéro, M. Emilio Castelar s'élève avec véhémence contre les « monstruosités des luttes futures. » Il les oppose aux « admirables progrès de ce siècle, qui auraient pour seul résultat logique la fin de la guerre. » Voici un passage de sa lettre :

« Qu'on regarde l'Europe. Elle soutient à cette heure un contingent de *dix millions* d'hommes, dont une moitié n'a qu'un désir : se ruer sur l'autre pour l'égorger. Voilà où nous en sommes au milieu de cette culture et de ce développement intellectuel auxquels on a pu s'élever dans cette dernière partie de notre siècle...

» Qu'ont fait les hommes aux premiers âges pour se constituer en familles, en cités, en Etats ! Ils ont compris la nécessité d'organiser des tribunaux, dont la mission fût d'aplanir les difficultés que les passions susciteraient entre eux ; ces tribunaux, ils en ont fait l'arbitre de leur destinée.

» Nous ne voulons rien autre chose. Ce que les individus font, que les nations le fassent dans le même but de jouir ensemble des bienfaits de la paix féconde. Comment y aboutir ? Par le désarmement général de l'Europe, avec lequel commencera la tranquillité du monde et l'avènement du règne de Dieu parmi les hommes. »

* * *

Alors que les ligues de la paix s'affirment partout, on dirait que le spiritisme, instrument de paix par excellence, se montre décidément réfractaire à tous les essais d'organisation. Pas de monopole, pas de réglementation, pas de dogmes, tel est le cri qui s'élève partout. A l'appui de nos dires, voyons ce qui vient de se passer en Hollande. A la réunion d'Utrecht, nos frères néerlandais avaient résolu la formation d'une ligue ou fédération nommée *Harmonia*.

Les principaux points de leur programme que nous avons fait connaître, ont depuis fait l'objet d'un échange d'observations entre Mme Van Calcar, directrice de la revue néerlandaise *Op de Grenzen* d'une part, et de M. Van Straeten, directeur du *Spiritualistich Weekblad* d'autre part, en suite de quoi ce dernier déclare dans son numéro du 16 février que la Fédération *Harmonia* qui compte septante membres et dont il avait été un des promoteurs, n'aura pas de comité directeur, pas de règlement, pas de cotisation, pas de siége social ; autant dire qu'il n'y aura pas de Fédération. Un simple lien moral et deux réunions générales par an, tel paraît être le desideratum des spirites néerlandais pour le moment. Le journal de Middelbourg reconnait qu'on ne crée pas une organisation fédérative par des décrets ou des règlements ; elle doit naître spontanément, amenée par le mouvement des idées et les nécessités de la situation.

Avis à nos frères liégeois qui en ce moment se donnent beaucoup de peine pour élaborer les statuts de leur Fédération régionale.

* * *

Nous lisons dans *le Foyer*, journal théâtral, qui se publie à Liége :

« Notre concitoyen Pickman, en ce moment à Bordeaux, n'est guère goûté du rédacteur de la *Soirée bordelaise*, qui fulmine contre ses exercices spirites et surtout contre sa nationalité de prussien. Or, Pickman est tout simplement natif de Liége, rue Pierreuse ; il est vrai que depuis qu'il a commencé ses excursions à l'étranger, il a pris des allures qui le font ressembler à un anglais ou à un allemand. Il réédite là-bas ce que nous avons vu faire ici au Théâtre royal le 13 février, 1885, par Stuard Cumberland, le *liseur de pensées*.

» Ce rédacteur dévoile le truc, en affirmant que Pickman choisit de préférence des personnes nerveuses qui le guident et l'avertissent malgré elles. »

* * *

La *Clinique du magnétisme*, 23, rue St-Merri, à Paris, dirigée par le professeur H. Durville, a pour objet principal l'enseignement du magnétisme et son application à la thérapeutique.

La clinique est ouverte toute l'année ; les maladies graves, considérées comme incurables par la médecine classique, y sont traitées avec succès par le magnétisme humain, l'application rationnelle des aimants et des diverses forces de la nature, à l'exclusion de tous médicaments.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — N° 19 Liége, 1er Avril 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

FÉDÉRATION RÉGIONALE.

Dimanche 10 mars a eu lieu la réunion des délégués de groupes spirites de la région, au local de l'*Union spiritualiste* de Liége. Un comité provisoire a été nommé parmi les délégués de la presse spirite et les diverses sociétés représentées : La rédaction du *Messager ; L'Espérance*, de Poulseur ; *La Société spiritualiste*, de Seraing ; *L'Alliance fraternelle*, de Verviers ; le groupe de Vivegnis et *l'Union spiritualiste*, de Liége.

Sur la proposition de M. Paulsen, l'assemblée a décidé, après cordiale discussion : 1° qu'une décision du comité n'aura force de loi qu'après avoir été adoptée en seconde lecture, lors de la réunion subséquente, et qu'il ne sera fait exception à cette règle que pour les mesures purement administratives, les vœux à émettre en faveur de certaines idées, les questions urgentes ou de peu d'importance et les cas extraordinaires où il est impossible d'attendre l'avis des sociétés fédérées, et, qu'en matière de propagande et de mesures d'intérêt général, les décisions seront prises par les sociétés fédérées.

2° Qu'en principe fondamental des statuts, l'esprit de concorde fraternelle devra régner entre les sociétaires, quelles que soient la chaleur de la discussion et la diversité des opinions.

3° Que les statuts seront établis de façon à préserver le droit des minorités, dans le cas où plusieurs tendances ou différentes opinions se manifesteraient parmi les fédérés, et qu'ils seront composés de manière à embrasser, sous une forme concise, le concours de tous les membres de la fédération, dans les mesures propres à favoriser le développement de la doctrine (l'œuvre et la raison d'être de la fédération régionale) ;

4° Qu'une convocation spéciale sera adressée aux spirites anciens ou isolés de la région dans le but de les associer à l'œuvre fédérale et d'obtenir le concours de leurs lumières dans l'élaboration des statuts ;

5° Que le compte-rendu des séances du comité sera publié dans le *Messager* qui deviendra ainsi l'organe de la fédération, si toutefois son comité de rédaction accède à cela ; (1)

6° Que le vœu suivant sera transmis à la presse spirite : « Les délégués de la fédération des sociétés et groupes spirites de la région de Liége, réunis en séance du comité, au local de l'*Union spiritualiste* de Liége, le 10 mars 1889,

Considérant que le congrès de Barcelone a produit de très bons effets sur le mouvement spirite et notamment dans la province de Liége ;

Considérant que les congrès spirites universels, sérieusement conduits, ne peuvent que donner de bons résultats, émettent le vœu de voir les spirites parisiens s'occuper dès maintenant de l'organisation du congrès de Paris 1889 et se mettre d'accord pour la désignation d'un comité organisateur ».

7° Qu'une nouvelle réunion aura lieu le 14 avril prochain, jour des Rameaux, à 10 heures

(1) Le *Messager* servira volontiers d'organe à la Fédération régionale tout en restant ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire un journal indépendant et international ouvert à tous les spirites fédérés ou non. Nous espérons que tous les membres de la Fédération se feront un devoir de soutenir le *Messager* en s'y abonnant. N. d. l. R.

du matin, au même local, à l'effet d'élaborer les statuts de la fédération. Entretemps, les chefs de groupes sont priés d'examiner et de discuter, au sein de leur société respective, les articles qu'il conviendrait d'inscrire sous les titres ci-dessous :

Du but et des moyens d'action.

1. La fédération, son but, son organisation ;
2. Conditions d'admissibilité des membres ;
3. Des assemblées générales, du congrès ;
4. Consultations des sociétaires en dehors du congrès ;
5. Œuvres de propagande.

Des sociétés et groupes affiliés.

1. Admissions ;
2. Devoirs, droits.

Des membres isolés. - Des délégués. - Du comité.

1. Ses attributions, ses devoirs ;
2. Conditions d'éligibilité ;
3. Durée du mandat ;
4. Démissions, radiations.

FÉLIX.

LE SPIRITISME ET LE CLERGÉ

(Suite)

Envoyé par le Pape !

Pour encourager nos efforts et juger par lui-même de la marche de nos travaux, Allan Kardec venait de temps à autre présider une de nos réunions. Il nous gratifiait alors de ses conseils. Ces jours-là étaient jours de fête, on trouvait encore dans notre petit appartement le moyen, ô miracle, de s'empiler davantage ; un long couloir aboutissait à la salle des séances, il formait une espèce d'antichambre ; ces jours-là, les spectateurs en retard avaient la patience et le courage de se tenir debout jusqu'à la fin de la soirée pour écouter le Maître.

Un jour, un ingénieur de nos amis nous amène un visiteur qu'il nous présente. Ce monsieur pouvait avoir une cinquantaine d'années, un véritable gentleman. Il s'empressa de nous tendre sa carte. Nous lisons : M. le comte de Brunet de Puisay.

Nous crûmes devoir garder le silence sur le nom et le titre de notre visiteur dans la crainte d'influencer les médiums.

La séance suivit son cours habituel par l'obtention des communications écrites. On en vint ensuite aux manifestations physiques. Nous engageâmes M. de Brunet à s'approcher du trépied. La table à son contact s'agite nerveusement. Le meuble s'incline immédiatement vers lui qui semble tout étonné de cette déférence.

D. — Qui es-tu ?
R. — Un ami.
D. — Dis-moi ton nom ?
R. — Don Pedro de Castillan.
D. — Où m'avez-vous connu ?
R. — A Rome.
D. — L'endroit ?
R. — Au Vatican !

A cette réponse inattendue l'assistance entière se mit à rire, en supposant une mystification.

Mais le comte ne riait pas, lui. Il était pâle d'émotion, il continua ses demandes à l'esprit qui dicta la phrase suivante :

« Soyez homme de bonne foi et à l'exemple des » disciples de Jean, allez dire à Rome ce que » vous avez vu et entendu ce soir ; mais dites » surtout que l'heure de la rénovation morale » a sonné ! »

Le comte était stupéfait, puis comprenant qu'il nous devait une loyale explication, il nous avoua qu'il était envoyé par le pape, en mission pour étudier les phénomènes spirites et nous quitta tout ému.

Restés seuls, après le départ de notre monde, ma femme, poussée par un mouvement instinctif ou par la curiosité si naturelle aux dames, s'empara de la carte de l'envoyé du pape qu'elle avait jetée dans une coupe.

Quel ne fut pas son ébahissement en voyant apparaître à ses yeux des caractères inscrits dans la carte de visite entre le carton et le vernis en teinte mate et en plus de M. de Brunet de Puisay :

Camérier secret de cape et d'épée de Sa Sainteté Pie IX

Cette phrase ne pouvait s'apercevoir qu'en inclinant la carte de visite dans un certain sens.

Qu'auraient pu dire messieurs les partisans « du tout à la suggession » si à cette époque leur théorie était née ? . . . .

Quelle leçon pour tout le monde !

. . . .

Encore un document concernant la bonne foi de certains membres du clergé au sujet des phénomènes spirites, obtenus à peu près à la même époque.

Cette fois, on ne mit pas son drapeau dans sa poche. On nous présenta sans ambage le nom des visiteurs : l'abbé Marouzeau, l'auteur d'un ouvrage à tous crins contre le spiritisme, où les foudres de son éloquence, se mêlant aux foudres du Vatican, devaient à jamais pulvériser les esprits, aussi bien que ceux qui osaient croire à leur existence. Il y avait aussi un théologien distingué, M. Marène, le directeur des confé-

rences de Saint-Sulpice ; M. Delanoux, membre de l'Institut ; M. et Mme Dozon, directeurs de la *Revue d'Outre-Tombe* ; M. Piérard, rédacteur de la *Revue Spiritualiste*. On discuta longuement, très longuement sur les lois de la réincarnation et les principes généraux de la doctrine, sans que la question fît un pas.

Bref, nous proposâmes de passer à la démonstration des faits. Il nous vint une idée heureuse, afin de convaincre ces messieurs qui niaient le mouvement des tables, de nous servir d'un énorme comptoir de commerce en chêne massif, rempli de marchandises, qui se trouvait dans une chambre attenante à notre lieu de réunion habituelle.

Lorsque les visiteurs l'aperçurent, ils ne purent dissimuler des sourires sardoniques qui indiquaient leur incrédulité préconçue.

Pouvaient-ils supposer qu'une masse pareille pût bouger d'elle-même ?

A moins d'un miracle, dit l'un en goguenardant ! Et pourtant le *fameux miracle* eut lieu tout simplement.

Ecoutez : M. Piérard fit l'évocation de l'air magistral qui lui était habituel ! Nous fîmes placer notre monde comme d'habitude des deux côtés du comptoir, debout, les mains seules posées légèrement sur le plateau.

Après quelques minutes, voilà que la grosse masse se met à basculer de droite à gauche, de gauche à droite, suivant le désir exprimé par l'un d'eux.

On entendait aussi, par instant, un crépitement de petits coups frappés dans l'intérieur du bois.

Étonnement général ! C'est alors que le plus confit en dévotion, ne pouvant nier le mouvement du meuble, nous dit en changeant de tactique :

Je connais le moyen d'empêcher ces mouvements désordonnés, car ils sont produits par l'esprit du mal.

Et quel est ce moyen, lui demanda-t-on ?

Très simple.

On n'aurait qu'à poser sur le comptoir un christ, le diable alors se retirerait de suite en présence de l'image du fils de Dieu.

— J'en porte toujours un sur moi, dit Mme Dozon, voulez-vous, monsieur l'abbé, tenter l'expérience ?

L'abbé, tout triomphant, prit la petite croix d'ivoire, venue si à propos, il la posa avec emphase, peut-être par conviction sur le plateau du meuble.

« Au nom du Christ, notre maître et notre Dieu, s'écria-t-il,

Vade retro Satanas !

Et l'on aperçoit l'évocateur marmotter des prières et redoubler ses exorcismes.

Pauvre abbé ! Nous revoyons encore sa figure déconfite lorsqu'il constata que les mouvements du comptoir étaient encore plus accentués qu'avant son adjuration.

Ah ! ils protestaient à leur manière, nos chers esprits, contre l'imputation d'être traités de diablotins. Ils protestaient avec une telle énergie que les tiroirs, contenant des marchandises, sortaient de leurs rainures et glissaient avec fracas sur le plancher, tandis que la petite croix restait dans l'endroit où elle était posée, rivée par une force invisible.

Croyez-vous que ces phénomènes les aient convaincus ? Nous en doutons, puisque la guerre, de la part du clergé, continua de plus belle.

N'est-ce pas le cas d'appliquer à ces professeurs en théologie le précepte de l'Évangile que ces messieurs citent si souvent dans leurs sermons aux profanes :

Oculos habent et non videbunt,
Ores habent et non audient. (1)

(1) « Ils ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre et ils ne voient, ni n'entendent. »

Séances de matérialisations aux Etats-Unis.

M. G... de Genève a l'obligeance de nous communiquer une lettre de St-Paul (Minnesota) que son ami le capitaine Bloume lui a fait parvenir avec prière de la publier dans notre journal.

« Le plus curieux là-dedans, ajoute notre correspon-» dant, c'est que M. Larpenteur ou des Varreux-Larpen-» teur nom que lui donne mon ami, peintre animalier, » était il y a deux ans, lorsque M. Bloume faisait dans le » groupe Chazarain ses expériences avec Mme Bablin, com-» plètement sceptique à l'égard des matérialisations. Il a » fallu qu'il se rendît dans l'Etat de Minnesota pour ren-» contrer des conditions spéciales qui ont entraîné sa » conviction. Ce n'est donc pas l'enthousiasme, mais bien » l'amour de la vérité qui le pousse à reconnaître vrai ce » qu'il niait il n'y a pas longtemps. »

St-Paul (Minnesota) 15 nov. 1888.

Bien cher ami... De mon côté je vais vous dire ce que je viens de voir et vous savez combien je suis scrupuleux, difficile. Je me suis trouvé dans d'assez bonnes conditions et à même de constater d'une façon que je considère comme absolue, la vérité sur le fait de matérialisation. L'âme peut revenir, peut se montrer et donner des preuves de son identité.

On s'était réunis chez une personne très connue ici, et d'une bonne foi absolue. Le médium était un jeune homme brun, cheveux jusqu'au front et

forte moustache. (Suit une description des lieux avec plan que nous devons supprimer ; disons seulement que le cabinet où se trouvait le médium, une toute petite chambre, communiquait avec la salle de réunion par une porte sur laquelle on avait tendu deux châles en guise de rideaux). La lumière est baissée à huit heures. Auparavant j'ai visité le cabinet qui ne contenait rien de suspect. Deux personnes choisies dans l'audience examinent le médium, on le coud dans ses vêtements et on l'attache à sa chaise. Les pieds nus sont placés dans un plat de farine et il en prend aussi ses mains pleines. On sort, les rideaux tombent et presqu'au même instant on entend un tambour, une clochette. Un moment après le rideau se sépare et une forme blanchâtre apparaît et bat le tambour de notre côté des rideaux, on entend en même temps la clochette en dedans. A partir de ce moment, on les voit paraître, parfois deux ou trois à la fois. Un petit garçon de 4 pieds de haut environ vient et se fait connaître à une dame qui l'avait soigné dans sa maladie. Une dame esprit glisse dehors, se met aux genoux de sa mère et prenant une feuille de papier de la petite table elle écrit là un billet. Comme vous voyez, j'étais assez près, j'ai pu à plusieurs reprises très bien voir et constater apparition et disparition des esprits. J'ai vu, très en-dehors du cabinet, sans que les rideaux fussent agités le moins du monde, une petite lumière blanche, comme une petite boule de flamme à 50 centimètres du parquet et unie à ce parquet par une espèce de colonne ou nuage blanchâtre. On voyait ce nuage s'agiter et monter à une hauteur d'environ 1 mètre 20, et alors tout-à-coup il en sortit une figure humaine,habillée de blanc, qui marchait et gesticulait. J'ai vu ensuite descendre cette figure à travers le plancher et disparaître entièrement, puis revenir de même.

J'ai vu sortir des rideaux subitement une figure d'homme qui se met à genoux devant nous et fait quelques passes ; il tape sur le tapis qui est par terre — une matière blanchâtre semble sortir de ses mains et du tapis ; il forme une couverture et fait au milieu une forme noirâtre ; puis il fait disparaître le tout, recommence et de nouveau le fait fondre dans ses mains et puis se retire.

Enfin après plusieurs visites par les esprits aux personnes présentes, donnant leurs noms, parlant de leurs affaires personnelles, etc, une forme arrive,avance vers moi et m'appelle. Je vais m'asseoir sur la chaise près des rideaux. Alors il s'est passé quelque chose de nouveau : on voit le monsieur qui avait accompagné le médium (un homme qui avait connu ma famille depuis 1849) tombé lui-même en une sorte de trance ; on voit plusieurs boules de feu très distinctement sortir de mon corps et passer autour de moi, montant vers le plafond. J'en ai vu une qui paraissait sortir de mon coude gauche. Presqu'en même temps on attire mon regard à droite; je regarde à ma droite, rien : au même moment je me sens très fortement touché au coude comme par quelqu'un.

Alors l'Esprit paraît. Hélas, je n'ai pu rien reconnaître dans son visage. Elle passe à droite, se penche vers mon oreille; je vois la figure d'une femme âgée, des cheveux gris ; j'entends distinctement le mot : Mère. Elle revient, met sa main sur ma tête, exactement comme ma mère avait l'habitude de le faire. — Etait-ce elle ???

Ma mère était très forte. J'étais assis très près de la petite table, mon dos vers les rideaux. Elle revient, sous cette table, et s'élève entre la table et moi, chose absolument impossible pour un être humain. Ensuite, mon neveu, récemment décédé, vient, donne son nom et me parle de mes affaires, qu'il semblait connaître aussi bien que moi-même.

Voilà, mon cher monsieur, ce que j'ai vu : le médium n'est pas bon pour la reproduction des visages. On ne peut trop les reconnaître, quoique mon neveu soit venu avec son haut front découvert, l'opposé du médium. Je suis en résumé *sûr* qu'il n'y avait pas de trappes, ou appareils. Nous avons trouvé après la séance le médium encore en trance, encore cousu, le tambour sur sa tête et sans la moindre trace de farine nulle part. Les quelques traces de farine que j'avais remarquées sur ses pieds y étaient encore ; ses pieds, son corps évidemment n'avaient pas bougé; ses mains étaient encore remplies de farine.

Je suis sûr que les personnes chez qui on donnait la séance n'étaient pas des compères.

Je suis sûr que jai bien vu, sans être halluciné ou en trance ; la loi qui régit ces phénomènes semble être une loi naturelle, une loi inconnue du monde physique. Mais quels sont ces esprits qui viennent ? Voilà pour moi la grande question. Ils peuvent venir, c'est *sûr ;* mais sont-ce là véritablement des esprits ? ou l'esprit du médium ? son périsprit qui se mêle avec nous et nous donne comme un reflet de nos amis ? Ou est-ce réellement eux ? Je suis porté à le croire.

On donne une autre séance ce soir, pendant que j'écris ces lignes ; demain je vous donnerai le compte-rendu et l'opinion de mon vieil ami le major qui est spiritualiste depuis 40 ans et qui doit assister à cette séance.... Eh bien, il confirme en tout ce que j'ai dit ci-dessus, il n'y a plus de doute.....

Voici encore un intervalle de quelques jours. Je reprends. Autre séance. — Le médium est

attaché et en trance. Le Dr Frowbridge approche les rideaux et passant son bras derrière, place sa main sur la tête du médium ; alors un esprit sort et va toucher la main à mon frère qui est plus loin. Ceci a lieu chez le Dr Frowbridge qui avait préparé un cabinet des plus simples. Il raconte que pendant que sa famille et le médium qui était invité à dîner avant la séance étaient à table, on entendit distinctement une voix dans le cabinet qui était la pièce voisine. On se lève à la hâte, il n'y avait personne. De nouveau une voix en riant les appelle ; c'était le contrôle du médium.

Une autre personne, une dame, reçoit une communication à 5 heures de son mari : Prends ton ardoise et va ce soir à la séance ! Elle n'avait pas jusque-là l'intention d'y aller. Elle arrive à la hâte et, sans rien dire, prend sa place. Pendant la soirée, son mari sort du cabinet et, se mettant à ses genoux, remplit son ardoise d'une communication. En voilà une qui croit que réellement elle a vu son vrai mari en esprit.

Voilà donc votre problème résolu. Car il n'est plus permis de douter de ces faits qui se multiplient avec une rapidité vertigineuse. Un soir, un médium qui ne connaît rien de mes affaires, et certes pas mon petit nom, est pris de trance : Je suis votre père, dit-il à mon frère, chez qui se passait ceci. Dites à Vesdarreux telle et telle chose. Mais je ne veux plus continuer, car je n'en finirais pas...

L'abbé Roca et la rénovation religieuse.

—

L'abbé Roca, chanoine honoraire, ancien élève de l'École des hautes études des Carmes, a été, le 26 janvier, frappé de suspense publiquement par l'Evêque de Perpignan à cause de son dernier ouvrage : *Glorieux centenaire*, 1889, *Monde nouveau*, dont nous avons publié la préface dans notre numéro du 1er février. Nous avons parcouru ce volume qui est l'œuvre d'un penseur d'élite et de grande érudition, et nous aurons certainement l'occasion d'en citer des extraits. Pour le moment, bornons-nous à faire connaître quelques passages ou l'auteur se peint en quelque sorte lui-même et nous permet d'apprécier la vigueur de son style et le but élevé qu'il poursuit :

Le mysticisme n'est plus de saison. Il faut aux peuples la vérité toute nue, pour que son mâle rayonnement blesse les yeux des mièvres et des albinos. Autant il y aurait eu péril à dévoiler avant l'heure l'économie sociale de nos divines Paraboles, autant il y en aurait désormais à ne pas *décapoter* nos dogmes, nos symboles, nos rites, nos sacrements, tous nos mystères. L'heure est au christianisme ouvert, à la science critique et positive, méthodique et rationnelle, expérimentale et pratique. On l'a dit, et c'est vrai : nous sommes dans un siècle de *lumières* et non plus de *foi*. Osons ! osons tout dire, tout démontrer, clair et net ! Dangers, il n'y en a que pour ceux qui ne comprendront pas; et il n'y en a aucun pour ceux qui parleront et pour ceux qui écouteront. Voilà plus de huit ans que je sème partout, à pleine main sacerdotale, les *idées nouvelles*, l'enseignement *social* du St-Evangile. Quel mal en est-il résulté pour moi ? — Aucun ! censures, *zéro!* condamnations, *zéro!* inscriptions sur l'index, *zéro !*

Pourtant, dès le début, en 1880, je portais ce rude enseignement dans la ville éternelle où je le publiais sous les yeux du Pape, dans un journal à ma disposition : *La nouvelle Rome*. Je le faisais éclater de vive voix jusque dans le Vatican, non pas devant Léon XIII en personne, à qui les circonstances imposent la plus grande circonspection; mais aux oreilles assez complaisantes de son secrétaire d'Etat, son Eminence le cardinal Jacobini, autrement avisé qui ne l'était son prédécesseur, le cardinal Antonelli, de triste et néfaste mémoire.

J'ai raconté cette scène, du vivant même de Mgr Jacobini, dans mon livre du *Christ, le Pape et la Démocratie*, dont le manuscrit fut déposé au Vatican, avant d'être mis sous presse : — Que pensez-vous de cette doctrine, Eminence ? Vous semble-t-elle erronée, ou la tenez-vous pour canonique ? — *yo no so; chi lo sa?* — Vous plait-il que je brise ma plume? Dans ce cas, imposez-moi silence, monseigneur, et de ce silence, prenez-en la responsabilité devant Dieu; j'obéirai. — Je me garderais bien de vous dire : brisez votre plume. — Est-ce assez significatif ?

Depuis lors j'écris librement. Et aujourd'hui, après avoir exposé ces *principes rénovateurs* dans quatre volumes successifs, et dans cinq Revues différentes, j'en suis au même point : pas de censure officielle, pas de condamnation, pas d'index ! (1)

. . . .

. . . .

La civilisation qui ne saurait avoir de limites

---

(1) La *Gazette de Liége* du 11 mars dernier signale quelques titres d'ouvrages condamnés par la S. Cong. de l'index et ajoutés à son catalogue le 14 décembre 1888.

Dans le nombre il y a les ouvrages suivants de l'abbé Roca :

Le Christ, le Pape et la Démocratie. Paris, Garnier frères, éditeurs. — *La Crise fatale et le salut de l'Europe*. — *Etude critique sur les missions de Saint-Ives*. Paris, etc., 1885. — *La Fin de l'ancien monde, les nouveaux cieux et la nouvelle terre*. Paris, Jules Levy, libraire-éditeur, 1886.

ni dans le temps ni dans l'espace, ni sur la terre ni dans le ciel, n'est pas autre chose au fond que l'effet continuel que font ensemble le monde et le Christ, la raison humaine et la Raison divine, pour se mettre d'accord et pour entrer en conjonction parfaite. Un jour, à la fin, quand l'évolution sera faite, cet accord et cette conjonction se trouveront accomplis en chacun de nous, même sur notre Globe, comme ils s'y montrèrent typiquement réalisés dans la personne adorable de Jésus-Christ, l'*Homme-Dieu*.

C'est l'enseignement formel de saint Paul, ce géant de l'universelle science et de la sublime mathèse, dont nous ne pouvons encore que balbutier les tout premiers éléments. — Ephes., IV, 15.

Et dire que des amis, en petit nombre il est vrai, tremblent pour moi, parce qu'ils me voient toujours remuant sur les deux hémisphères, et dans toutes les directions, toujours en quête de voies nouvelles, d'informations nouvelles et de nouveaux progrès !... Prenez garde ! m'écrivent-ils ; où allez-vous de ce pas? — Et parbleu, je vais au Christ ¡ Je vais à lui d'un pied alerte et désinvolte, jeune et gai, malgré mes soixante ans qui ne pèsent plus sur mes épaules, depuis que ce Christ m'a retapé ! — Vous finirez par vous faire condamner ! Non, vous dis-je ! Détrompez-vous; ah ! vous ne connaissez pas la sainte Eglise de Jésus-Christ, et vous la calomniez !

Et que voulez-vous donc que je fasse, en présence de ce besoin de rénovation générale qui me travaille et qui travaille si fortement le monde, avec cette fièvre de réformes sociales qui ne nous laisse aucun repos, dans tous les milieux ou fermente la levure du St-Evangile? Faut-il que j'étouffe dans ce cul-de-sac que nous a fait la politique de l'ultramontanisme ! Je me sens mourir comme prêtre, faute d'oxygène divin, faute d'horizon, d'espace et de lumière, dans le tombeau de nos vieilles abstractions, et dans l'aristotélisme de notre ancienne scolastique ! Je veux vivre !

De l'espace et de l'air, s'il vous plait ! « De la lumière, encore de la lumière et toujours plus de lumière ! » s'écriait Gœthe; et comme on vit un jour ce beau génie franchir d'un bond les barrières classiques de son temps, de même je saute, hardi, par-dessus les routines imposées par le Moyen-Age à l'activité de l'esprit humain. Et c'est pour cela que s'alarmeraient quelques-uns de mes amis?... Calmez-vous, saintes gens, et attendez la fin. Vous verrez ! . . . . . .

Il n'est que temps de se mettre à l'œuvre, si l'on veut prévenir la ruine complète de l'Eglise et le débordement de cette *Mer rouge* dont nous menacent, avec le comte de Paris, tant d'autres prophètes de malheur. Sauver la France, et par la France les autres peuples, sans la religion de Jésus-Christ, c'est absolument impossible. Plutarque dirait qu'on *bâtirait plutôt une ville en l'air*.

Je sais bien que Ballanche, prévoyant cinquante ans en arrière, l'état déplorable, pour ne pas dire la ruine complète, où est tombée la vieille forme religieuse, s'écriait: « N'importe ! Les principes de l'Evangile nous restent; ils se sont incorporés pour toujours dans l'Humanité nouvelle. Ils survivront au naufrage du vieux monde. Ils sont devenus à jamais les principes publics officiels de l'esprit social qui règne dans l'Europe moderne. C'est par eux que nous nous relèverons. » . . . .

Au pis aller, même dans le cas improbable où, par la faute des prêtres, la rénovation religieuse et sociale ne s'accomplirait pas *canoniquement*, et où l'Eglise disparaîtrait de la Terre, comme *corps constitué*, même alors, comme dit Ballanche, il n'y aurait pas à désespérer du salut de la société. La raison en est simple : Grâce à son divin fondateur qui lui a légué son âme, la Chrétienté se trouve désormais en possession inamissible d'un ferment de vie propre et de nouvelle organisation sociale, qui lui est propre et qui s'est infiltré jusque dans ses os. Incorporé de la sorte et pour toujours à l'esprit public, ce principe d'*épigénèse* sociale rend l'Humanité capable de faire office de *Puissance autogénésique*. Le mot est très fort, je le sais; mais il est tout aussi juste. Je ne le retire pas : nous sommes des créateurs, non par nous-mêmes, mais par le Christ qui nous possède, et qui disait: *Vos Dii estis!* — *Joan.*, X, 34. — Vous entendrez saint-Paul, ailleurs, sur ce même sujet.

Soit donc que le sacerdoce actuel se brise et succombe — ce qui n'est pas impossible, d'après l'Evangile même et d'après saint Paul — pour faire place à un sacerdoce nouveau, sélecté celui-ci dans les classes savantes et peut-être laïques, par je ne sais quelles voies nouvelles d'ordination canonique ; soit que la vielle Eglise, aujourd'hui délabrée, se régénère et se transforme complètement, pour se mettre en harmonie avec les besoins et les nécessités de l'heure présente, les oracles du Christ s'accompliront toujours, et le dévoilement que je vais faire, dans l'étroite limite qui m'est donnée, les horizons nouveaux que je vais tâcher d'ouvrir, les renseignements intellectuels que je vais m'efforcer de grouper en quelques articles, seront les bienvenus, si j'ai le bonheur d'être éclairé et dirigé dans ce travail par la *vraie lumière* du Verbe éternel, faite chair dans notre chair, et faite Homme en Jésus-Christ,

pour se faire homme ensuite dans tous les hommes.

* * *

(Extraits d'une lettre de l'abbé Roca à M. Ch. Fauvety, publiée par *la Religion laïque* du 15 mars.)

« ...... Il fallait signaler mes livres à l'attention publique, et leur donner l'attrait du fruit défendu dont la génération présente est si gourmande. Rome vient de le faire, et je lui en suis reconnaissant.

» On m'écrit de toutes parts : Puisque Rome vous désavoue et vous repousse, désavouez Rome à votre tour, et séparez-vous d'elle. — Je m'en garderai bien, Messieurs ! La faute serait grande; elle serait préjudiciable aux intérêts les plus sacrés de l'humanité.

» Lamennais la commit, cette faute, il s'en rendit compte plus tard, trop tard ! Lisez son livre intitulé : *Affaires de Rome, 1832*. Cette fausse manœuvre le brisa; elle réduisit à zéro son action qui aurait pu être si puissante. D'autres ont renouvelé depuis la même erreur de tactique. Pour tous elle a été fatale. Qu'est devenue, après 1870, l'influence du grand orateur de Notre-Dame, du père Hyacinthe?

» Non, non, ce n'est pas du dehors qu'il faut livrer bataille aux ennemis du dedans, aux Pharisiens, aux Scribes, aux Sadduciens. C'est dans le sanctuaire même que doivent se *combattre les grands combats du Seigneur*, comme on dit en style d'homélie. Laissez-moi lutter autour de l'autel, à l'arme blanche, à bout portant, corps à corps *et facie ad faciem*, comme faisait Saint-Paul, et comme ont fait depuis lors les bons prêtres, tous les saints : Frère Thomas, le cordelier Olivier Maillard, Jacques Paradis, Guillaume Durand, Barthélemy des Martyrs, les Pères de Constance, de Bâle et de Pise, Charles Borromée, Canisius, François de Salles, Bérule, tous les nobles champions du Christ, dont j'ai redit les noms glorieux dans la *Fin de l'ancien Monde*.

» Ah ! pour les politiciens qui se sont glissés dans le Temple, qui y trônent, s'y prélassent et s'y arrondissent comme des rats dans un fromage, ce serait commode si les vrais amis du Christ et de l'humanité continuaient à battre en retraite loin d'eux pour se mettre à l'abri de leurs coups de foudre.

» La mise à l'*index* n'est rien du tout. Pour une si petite égratignure on n'abandonne pas le poste. Je suis dans le sanctuaire, j'y reste. « Ne bougeons pas, me disait à Rome, le R. P. Curci. Nous sommes chez nous, dans le sein de l'Eglise, *Une, Sainte, Catholique et Apostolique*. Si quelques-uns en doivent sortir, ce n'est pas nous; ce sont ceux qui voudraient nous excommunier ! »

« D'ailleurs, excommunié je ne le suis pas, je ne suis pas même condamné. Dans les affaires de l'*index*, Pierre n'est pour rien. Le pontife spirituel n'a pas parlé, et je présume qu'il ne parlera pas. La rétractation que j'ai refusé de signer, émane des mêmes congrégations qui rédigèrent celle-ci et qui contraignirent Galilée à la souscrire : « *Moi, Galilée, dans la 69e année de mon » âge, ayant sous les yeux le Saint-Evangile que je » touche de ma main, j'abjure, je maudis et je dé- » teste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la » terre.* »

« Et c'est devant une pareille autorité qu'il faudrait tout abdiquer, raison, foi, science, dignité, conscience? Ah ! non.

ROCA, *chanoine honoraire*. »



NOUVELLES.

L'historiette ci-dessous a fait le tour de la presse.

Le médium W. Torney n'est pas connu dans le monde spirite et nous avons tout lieu de croire que le tout n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Nous la publions quand même, afin de mettre nos lecteurs en garde contre une trop grande crédulité et les mystifications possibles.

Adroits pick-pockets. — Il existe à Paris différentes sociétés de braves gens qui s'occupent encore de spiritisme et passent des soirées à interroger une table, qui répond à leurs questions avec autant de lucidité qu'une somnambule extravoyante.

Une de ces petites sociétés, qui se réunit chez M. Z..., rue Saint-Lazare, fut plongée dernièrement dans une grande joie.

Un individu, âgé de trente ans environ, très blond, ayant un accent anglais des plus prononcés, se présentait chez M. Z... et disait :

— Je suis William Torney, médium écrivain. L'esprit du philosophe Leibnitz m'a révélé, hier, que vous faisiez chez vous des expériences physiques, et je suis venu me mettre à votre disposition.

M. Z..., enchanté, accueillit Torney comme un frère et le présenta à ses amis.

On s'empresse de se réunir ; les invités se placent autour d'un guéridon, formant la chaîne. Torney est parmi eux.

Tout à coup la table tressaute, un de ses pieds frappe le parquet et l'on s'aperçoit que le médium vient de s'assoupir.

M. Z... apporte une plume et un crayon.

Aussitôt Torney se met à écrire :

« Je suis l'esprit de Malebranche, etc. »

— Merveilleux ! fait M. Z... voyez, Torney ne

connait pas le français, et il écrit aussi correctement que nous.

Quelques instants après, le médecin écrivait: *Horatius Flacus ego sum...*

Puis ce fut l'esprit d'un Anglais, d'un Allemand.

De nombreuses soirées suivirent cette curieuse expérience. Torney présenta deux amis.

Samedi soir, après quelques nouveaux et extraordinaires phénomènes spirites, Torney et ses amis prirent congé de la société.

Le lendemain, M. Z... constatait la disparition de plusieurs objets d'art qui ornaient ses appartements.

Ses amis venaient se plaindre en même temps qu'on leur avait enlevé leurs montres, leur portemonnaie.

M. Z... fut obligé de convenir que le médium et ses amis étaient d'adroits pick-pockets. Il a porté plainte contre eux.

* * *

Les dangers de l'hypnotisme. — Plusieurs personnes absolument affolées se présentaient récemment chez M. Benezech, commissaire de police à Paris, pour lui demander du secours. « Nous avions, lui dit l'une de ces personnes, dîné très copieusement chez un de nos amis qui demeure avenue Trudaine. A l'issue du repas, l'idée nous vint de faire des expériences d'hypnotisme. Nous avons, en effet, endormi la maîtresse de la maison et son mari, qui se sont admirablement prêtés à l'expérience, mais il nous a été impossible de les réveiller. Depuis une heure, nous essayons inutilement tous les moyens connus et, en désespoir de cause, nous venons vous trouver pour vous soumettre le cas. » M. Benezech envoya aussitôt des agents, qui lui amenèrent ces deux hypnotisés. On essaya vainement de les tirer de leur torpeur. Craignant un dénouement funeste, on envoya chercher un médecin. Ce praticien déclara que le danger n'était pas si grand qu'on le croyait, et que les deux « sujets » soumis à l'action d'un fluide trop intense finiraient par se réveiller d'eux-mêmes. On attendit avec anxiété. Le médecin ne s'était pas trompé: au bout d'une heure environ, les deux époux ouvrirent les yeux, fort étonnés de se trouver où ils étaient. On les reconduisit alors à leur domicile, tandis que leurs invités poussaient d'énormes soupirs de soulagement.

(Débats).

* * *

Une guérison inattendue.—L'hypnotisme, dont il ne faut pas abuser, a cependant son bon côté. M. le docteur Burot, professeur à l'Ecole de médecine de Rochefort, vient de publier un cas de guérison, en une seule séance, de surdité double datant de dix jours. Mlle E., dix-neuf ans, chlorotique, a un évanouissement qui persiste une heure; à la suite, elle devient sourde. Elle s'était affaissée dans un magasin tout à coup et avait perdu connaissance. Les nuits suivantes, elle fut agitée pendant son sommeil, tourmentée de l'idée de ne plus pouvoir entendre.

Le médecin qui la soignait avait, en effet, déclaré qu'il s'était produit une congestion cérébrale et que, probablement, l'ouïe ne reviendrait plus. Elle n'entendait même pas le tic-tac de sa montre collée contre l'oreille. Dix jours après la crise, M. Burot vit la malade: il fit l'occlusion des paupières et attendit sans rien dire, puisqu'elle ne pouvait entendre. Au bout de dix minutes, il se produisit un léger tremblement dans les membres. Pensant le moment favorable, M. Burot lui dit: « Mademoiselle, à votre réveil, vous entendrez votre nom quand il sera prononcé. » Et, après quelques instants, il la réveilla en lui soufflant sur les paupières. Elle ouvrit les yeux, ébaucha un sourire et dit: « J'entends ». Elle entendait, en effet, non seulement son nom, mais tout ce que l'on disait. Cette jeune fille a été radicalement guérie d'un seul coup d'une infirmité qui semblait devoir s'éterniser.

(Débats).

* * *

Miss Mollie Fancher, la malade de Brooklyn dont nous avons raconté en détail la merveilleuse histoire, est toujours dans la même position: elle ne mange presque pas et sa lucidité est extrême.

Le *New-York Sun* rapporte que miss Fancher a été nommée récemment vice-présidente de la *Sargent manufacturing Compagny* où l'on prépare et vend tout ce qui concerne le confort et le soulagement des malades.

Miss Fancher montre de grandes aptitudes pour la mécanique, elle saisit de suite les perfectionnements d'un appareil et tout ce qu'il faut pour soulager les souffrants.

M. Georges F. Sargent, le président de la Société, dit que miss Fancher ne fait pas partie de la direction de la manufacture, néanmoins elle est un des membres les plus actifs et les plus méritoires; ses conseils sont désintéressés et la société n'a nullement l'idée de battre monnaie avec son nom; sa sensivité est très grande et toute publicité qui pourrait la donner en spectacle l'effraie. Toutes les réunions de la Société ont lieu dans la chambre obscurcie où la voyante est alitée depuis vingt-trois ans.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO — 17e ANNÉE — N° 20 — Liége, 15 Avril 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

AMOUR ET PROTECTION.

—

Les Esprits protecteurs, d'après Allan Kardec, sont des Esprits d'un ordre élevé, relativement du moins à ceux qu'ils ont pour mission de conduire et de protéger. C'est une vérité que l'on conçoit sans peine, car c'est le voyant qui conduit celui qui ne voit pas, en thèse générale, et non l'aveugle qui conduit le voyant.

Mais il arrive dans certains cas que cet aveuglement et cette clairvoyance tout en provenant naturellement des qualités intimes de l'être, ont aussi pour cause accidentelle la position dans laquelle il se trouve tour à tour placé. Dans la question qui nous occupe, l'Esprit, le même Esprit est tour à tour protecteur et protégé selon la position dans laquelle il se trouve, selon qu'il est détaché des liens de la chair ou selon qu'il est forcé de subir leur atteinte.

Et ici qu'il nous soit permis de faire une réflexion relativement à ce détachement de la chair dont certaines sectes ont fait une vertu et même une condition indispensable du salut de l'âme ; il y a dans cette question comme dans beaucoup d'autres un malentendu que le spiritisme est destiné à faire cesser, de même qu'il en fera cesser bien d'autres. L'Esprit doit vaincre la chair, se l'asservir, mais non pas la détruire, car la chair elle aussi a des destinées autres que celles qu'on lui connait ; l'Esprit, l'homme-Esprit, doit dompter la chair et la soumettre à ses volontés, non en se l'arrachant par lambeaux sous les coups d'une absurde « discipline », non en l'étreignant sous la ceinture hérissée de pointes du « cilice », mais en la guidant avec toute la sagesse possible dans les voies qu'elle doit suivre.

Qu'est-ce que la sagesse ? Certains hommes de l'Antiquité l'ont définie par ce mot : « la crainte de Dieu. » La crainte, toujours la crainte ; la peur, toujours la peur, et par suite l'obéissance absolue et terrifiée, l'obéissance sans raison et sans nerf. A qui ? A Dieu ? Non ! Dieu ne réclame pas une telle obéissance. Au prêtre ? Oui ! Laissons le prêtre... ou plutôt ne le laissons pas ; prenons-le sur le vif et examinons-le jusque dans ses profondeurs intimes.

Le prêtre est l'ennemi de la chair, il se l'arrache par lambeaux à chacune de ses pensées intimes, s'il sait comprendre l'importance et la pesanteur du fardeau qu'il s'est imposé. Qui l'y forçait ? Personne ou du moins, le plus souvent, aucune de ces voies spirituelles qui prennent très légitimement le langage de la « vocation »; on peut du moins le leur attribuer sans crainte d'erreur, car c'est une des formes de la loi de Dieu. Ne demandons pas au prêtre quelle pensée l'a conduit au poste qu'il occupe, car le plus souvent il serait dans l'impuissance de répondre et contentons-nous de lui dire que c'est sa destinée. Le destin est un Dieu que tout homme connaît.

Le prêtre, comme les autres hommes, a sa destinée qu'il est bien obligé d'accomplir et contre laquelle il lutterait en vain; s'il est prêtre, c'est que sa destinée l'a voulu ainsi. On ne lutte pas plus contre la destinée qu'on ne lutte contre la tempête ; on louvoie et c'est tont ce qu'on peut faire ; dans la tempête de la destinée, on n'est jamais brisé et on aborde toujours, quelque pé-

nible qu'ait pu être la navigation sur ce qu'on a nommé l'Océan de la vie. Le prêtre qui se renferme dans son rôle, qui ne sort pas des limites tracées par ce qu'on appelle son ministère, n'a guère de tempêtes extérieures à traverser, mais il n'est pas exempt de troubles intérieurs qui produisent en lui bien souvent des douleurs d'une intensité réelle.

Le prêtre est un esclave qui se révolte parfois intérieurement contre la chaîne qui l'opprime et qui ne peut pas voir de sang-froid la liberté dont jouissent les autres ; cette chaîne il la maudit souvent dans son for intérieur, tout en se parant de ce fardeau aux yeux des hommes, n'osant pas s'en faire une parure devant Dieu qui lit dans les plus secrètes pensées. C'est un état malheureux, on ne saurait prétendre le contraire ; et le prêtre dans le plus grand nombre des cas, doit être plutôt un objet de pitié qu'un objet de haine, comme il l'est malheureusement pour quelques-uns. La haine est toujours aveugle.

Quelquefois le prêtre est un objet de vénération et quand il la mérite réellement, il est un vrai missionnaire de Dieu sur la terre, mais ce n'est pas son caractère conventionnel qui lui donne ce cachet indélébile ; prêtre ou non prêtre sa mission ne serait pas moins accomplie. Jésus ne fut pas prêtre et n'en institua aucun, quoi qu'on en puisse dire ; il ne donna aucun pouvoir, car c'est la nature même qui les donne, la nature morale aux innombrables degrés conquis un à un par l'être en vertu de son travail et de sa bonne volonté. Il ne fut pas un prêtre, mais il fut un protecteur puissant, un révélateur divin, et un maître ; le prêtre vraiment charitable, animé de l'amour du prochain, peut se réclamer de lui, les autres non.

C'est le sacerdoce ancien qui l'a condamné, le sacerdoce nouveau, pris dans son ensemble, le condamnerait encore, comme il condamne le Spiritisme des jours présents, qui est la voix même de Jésus. La réincarnation explique bien des choses et les événements se renouvellent à des périodes pour ainsi dire déterminées, comme des phares lumineux, destinés à éclairer la route de l'humanité. Dans certains cas, on fait de l'amour du prochain une loi de salut pour l'avenir, mais plus tard on en montre la nécessité pour le présent et tout l'avantage qu'on en peut tirer, même dans l'existence corporelle du moment.

Pour que cette preuve fut faite, il a fallu bien des progrès nouveaux, et que l'humanité soit notablement avancée dans sa voie ; aujourd'hui la conviction existe et chacun sait qu'il dépend de sa propre volonté de changer bien des choses en ce qui le concerne, et qu'il dépend de la volonté générale de transformer les destins de la généralité des hommes. Il y a pour cela deux moyens à mettre en œuvre : l'amour et la protection. L'amour du prochain donne la force, le courage, l'espérance certaine de l'avenir ; celui qui aime son prochain n'a pas à le craindre, car si sa sympathie est sincère, il fait pour les hommes ses frères tout ce qui dépend de lui.

L'amour est un appel à la protection, car il est lui-même une protection, quand il est bien réellement l'amour, le véritable amour du prochain. Cette sympathie fraternelle s'étend au delà des limites que tracent tous les préjugés, ou pour mieux dire elle n'en connaît pas ; elle pénètre dans la mort du côté des vivants, elle pénètre dans la vie du côté des morts, c'est la sympathique alliance de tous sans exception. Les morts protègent les vivants, les vivants protègent les morts, c'est une protection réciproque qui dérive de l'amour ; quand on s'aime on se soutient, on se prête mutuellement ce secours qui change bien des choses, et transforme bien des situations.

Il existe de par le monde un préjugé qui refuse la prière à ceux qu'on nomme les maudits, à ceux qu'on appelle des damnés. Ce n'est pas là certainement de l'amour, ce n'est pas de la protection, c'est plutôt de l'indifférence quand ce n'est pas de la haine, et ce qu'il y a de plus inexplicable, de plus horrible même, c'est que les sectateurs de ce préjugé croient, en agissant ainsi, obéir aux ordres de Dieu lui-même. Dieu a fait des damnés, il les a maudits ; prier pour eux, c'est élever la voix en leur faveur et tandis qu'on prétend que, au point de vue humain, « la chose jugée est passée à l'état de vérité », on douterait encore de l'infaillibilité divine en ce qui touche les « damnés ! »

Demandez à Jésus, demandez à son enseignement, demandez à la synthèse des prescriptions qu'il a apportées au monde, et vous saurez si votre prochain, qu'il vous fait une loi secrète d'aimer comme vous-mêmes, ne se trouve pas aussi bien dans l'enfer que dans le purgatoire ou dans le paradis ! Des mots, des mots, toujours des mots pour exprimer les états divers d'un même être, les divers états de souffrance et de bien-être qui l'accompagnent dans sa marche ascendante dans l'infini. Tour à tour il est damné ou élu, et les deux à la fois la plupart du temps ; damné pour une part, élu pour l'autre ; damné au physique, élu au moral, tandis que d'autres fois il se trouve dans une situation inverse.

Lequel vaut mieux de ces deux états? Laquelle vaut mieux de ces deux situations ? Nous parlons ici du monde terrestre, de l'état humain dans lequel se trouve l'homme sur la terre, car dans

cet état transitoire, l'homme peut ressentir les premices de tout ce qui l'attend après sa mort. Quel est l'état le plus désirable, ou si l'on veut le moins accablant à l'état d'homme, de la souffrance morale ou de la souffrance physique ? La jouissance morale est-elle préférable au bien-être matériel qui, le plus souvent et par suite des erreurs du passé, n'est l'apanage que de quelques-uns ? Ceux qui par moments ont pu jouir de l'une et de l'autre n'hésiteront pas à faire la différence entre les deux états et à prononcer péremptoirement que la jouissance morale, le bien-être moral, sont bien supérieurs à la jouissance et au bien-être matériels.

La peine suit la faute comme l'ombre suit le corps marchant vers la lumière ; la peine est attachée à la faute comme l'ombre est attachée au corps et elle se projette dans son sillage pour prouver son existence et marquer la route qu'on parcourt ; il en est ainsi des bonnes actions. Leur trace ne se perd pas, tandis que celles de la faute s'effacent sous les effluves que répandent sur elles de meilleures pensées de nature à la remplacer, car on sait très bien qu'on ne détruit que ce qu'on remplace. Remplacer la haine par l'amour, le délaissement par la protection, voilà ce qu'on peut appeler un progrès moral de nature à faire naître des satisfactions morales du plus haut prix et de l'importance la plus grande.

Aimer son prochain, à la bonne heure ! diront quelques-uns, bien qu'il ne soit pas toujours fort aimable ! mais songer à le protéger n'y a-t-il pas là une pensée d'orgueil un peu exagérée ? Non, sans doute ; car il existe une chaîne sans fin, hiérarchique à tous les degrés et quelle que soit la faiblesse de la protection dont on dispose, on a toujours assez de force sous ce rapport pour avoir des devoirs à remplir envers de plus faibles que soi.

UN COLLABORATUUR SPIRITUEL.

APPARITION TANGIBLE.

L'évêque de Winchester, Wilberforce, un des plus hauts dignitaires de l'Eglise d'Angleterre, et dont le nom impose le respect partout où l'on parle anglais, avait un jour accepté une invitation à dîner dans une maison d'un comté du Centre.

Etant arrivé un peu avant l'heure désignée, la dame de la maison n'étant pas encore descendue au salon, il n'aperçut que la personne d'un prêtre catholique romain inconnu, qui assis sur un divan, lisait attentivement un gros livre. Lorsque l'évêque entra, le prêtre leva les yeux, salua silencieusement et d'une manière étrange ; et reprit ensuite sa lecture. C'était un homme bien conformé, d'aspect robuste, l'air sérieux, mais portant sur son visage une telle expression de fatigue et d'anxiété, qu'elle attira l'attention de l'évêque, lui inspirant la curiosité de savoir qui il était, et pourquoi il se trouvait dans cette maison.

Après que les autres invités furent arrivés, l'évêque, se trouvant assis à côté de la dame de la maison, se pencha vers elle en lui disant :

— A propos, vous ne m'avez pas présenté à ce prêtre, qui a un extérieur si distingué, et que j'ai trouvé au salon à mon arrivée. Qui est-il ? Mais, (en regardant autour de lui) il n'est plus avec nous !

A cette demande, une expression bien étrange se montra sur le visage de la dame, qui, rapidement et à voix basse, lui dit :

— Comment, vous l'avez donc vu ?

— Certainement, reprit l'évêque, mais pardonnez-moi, si je vous ai parlé inconsidérement, et si sans le vouloir j'ai touché à un secret de famille. Je pensais que ce prêtre était un simple invité comme moi, et sa figure m'a tellement frappé, que j'ai désiré de lui être présenté ; mais, si pour une raison quelconque vous désirez que sa présence chez vous reste inconnue, comptez sur ma discrétion.

— Non, non, Monseigneur, répondit la dame toujours à voix basse, vous êtes dans l'erreur, car je n'ai rien à vous cacher, quoique mon mari ne veuille pas qu'on en parle. J'étais seulement surprise que ce prêtre se soit montré à vous, attendu que jusqu'à présent, il ne s'est montré qu'à un membre de notre famille. Celui que vous avez vu n'était pas un invité, mais bien une apparition.

— Une apparition !

— Oui, certes, continua la dame, une apparition à n'en pouvoir douter ; car depuis deux ans que nous habitons ici, ce spectre s'est montré à mon mari et à moi, dans des conditions telles, que toute idée d'erreur, ou d'imposture est inadmissible ; nous l'avons vu une douzaine de fois. Ne pouvant pas nous expliquer ce fait par des causes naturelles, nous nous sommes décidés à n'en parler à personne. Mais puisque vous avez été témoin de l'apparition, puis-je, Monseigneur, vous demander une faveur ?

— Tout ce qui vous plaira, et qui me sera possible, répliqua l'évêque.

— J'ai plusieurs fois pensé, que si quelqu'un avait le courage de lui parler, on arriverait, peut-être, à être délivré de sa présence. Vous pourriez, si vous vouliez, sous un prétexte quelconque, retourner au salon, voir si le prêtre y

est encore, et si oui, lui parler, et le prier de se retirer de cette maison, en un mot l'exorciser.

Après quelques instants d'hésitation, l'évêque accepta. Cette conversation à voix basse ayant éveillé l'attention des assistants, il s'excusa de devoir s'absenter un instant, et quitta la salle. En entrant au salon, un frisson d'épouvante le saisit en apercevant le prêtre assis à la même place, et toujours absorbé dans sa lecture ; mais en s'avançant résolument, il se porta en face du spectre. De même qu'auparavant ce dernier salua silencieusement, mais au lieu de reprendre sa lecture, ses regards, exprimant un abattement extrême et une vive anxiété, se fixèrent sur l'évêque. Après un instant d'attente, celui-ci dit lentement et avec solennité :

— Au nom de Dieu, qui êtes-vous, et que voulez-vous ?

A cette conjuration, le prêtre ferma son livre, se leva, et restant debout devant l'évêque, répondit après quelques instants d'hésitation, avec une voix basse et mesurée:

— Jusqu'à présent, personne ne m'a conjuré ainsi, je vous dirai qui je suis et ce que je désire. Comme vous le voyez, je suis prêtre de l'Eglise catholique, et il y a quatre-vingts ans, cette maison m'appartenait. J'avais la passion de la chasse, et je profitais de toutes les occasions qui se présentaient. Un jour, je me préparais à partir pour un rendez-vous dans le voisinage, lorsque une jeune dame appartenant à une famille de haut lignage me fit demander pour se confesser. Je ne vous répéterai pas ce qu'elle me dit ; mais cela touchait de près à l'honneur d'une des plus nobles maisons de l'Angleterre.

Ses aveux me parurent avoir une telle importance, et le cas était tellement compliqué, que j'éprouvai le besoin d'en prendre note ; c'était là sans doute une grave indiscrétion, et je dirai même un péché que de prendre note d'une confession, chose strictement défendue par notre Eglise.

Lorsque la confession fut achevée, et la pénitente congédiée, je m'aperçus qu'il me restait à peine le temps de me rendre au lieu du rendez-vous ; avant de partir je cachai soigneusement ces notes, sur le secret à moi confié, dans une cachette pratiquée dans un mur de cette maison, que j'avais fait pratiquer moyennant l'enlèvement de quelques briques ; je plaçai donc ces notes dans le livre que je tenais dans ce moment à la main, je le mis dans le trou du mur, et refermant celui-ci avec les briques, je me proposai, à mon retour, de détruire ce dangereux papier. Malheureusement, la mort m'empêcha d'accomplir mon projet, car le même jour, à la chasse, je fus tué sur le coup par une chute de cheval. Depuis lors, ma destinée a été de fréquenter cette maison, pour m'efforcer de prévenir les conséquences de ma faute, en empêchant que ces fatales notes fussent découvertes.

Jusqu'à présent personne n'a osé me parler hardiment comme vous l'avez fait, jamais personne ne m'a aidé à obtenir ce but, ou me faire espérer d'y parvenir, et maintenant voudriez-vous le faire ? Si je vous apprenais où se trouve le livre, me jureriez-vous sur tout ce que vous considérez le plus sacré, de détruire le papier qu'il contient sans le lire, et sans permettre qu'aucun œil humain en lise un seul mot ? Me donnez-vous votre parole que vous agirez ainsi ?

— Je vous jure, répondit solennellement l'évêque, que j'exécuterai à la lettre votre volonté.

— Alors suivez-moi.

A ces mots le prêtre prit le devant, et fit descendre à l'évêque d'abord le grand escalier, et ensuite un escalier de service qui aboutissait aux souterrains de la maison. Alors le prêtre, en appuyant la main sur le mur, dit :

— C'est là.

L'évêque examina attentivement la place désignée, et se retournant ensuite vers son interlocuteur pour lui adresser une demande, il se retrouva seul dans ce couloir souterrain mal éclairé. Il aurait bien dû s'attendre à cette disparition subite ; cependant il en fut vivement frappé, et ce fut essouflé et agité qu'il rentra précipitamment dans la salle à manger.

Son absence prolongée, et ensuite son arrivée brusque, avaient attiré l'attention générale. Ne pouvant pas répondre d'une manière calme à toutes les demandes qui lui étaient adressées, il fit un geste pour indiquer que c'était à la maîtresse de la maison qu'il fallait demander des explications. Celle-ci se vit obligée de révéler la mission confiée à l'évêque. Lorsque ce dernier eut recouvré la parole, il raconta toute l'histoire, puisque le mystère n'était plus de mise. Tout le monde opina qu'il était nécessaire de faire venir un maçon pour obtenir une sanction évidente à ce mystère.

Le maçon arrivé quelques moments après, se mit à l'œuvre devant toute la société. Quelqu'un fit observer que le crépissage était très dur, à quoi la maîtresse de la maison répondit que son prédécesseur avait fait très bien réparer et recrépir les souterrains, qui avant lui étaient restés longtemps sans usage. L'ouvrier, pendant cette conversation, avait mis à découvert une cachette de deux pieds carrés sur dix-huit pouces de profondeur à peu près. Elle contenait en effet un livre ancien à couverture épaisse, couverte de

poussière et de moisissure. L'évêque invité par le maître de la maison à en prendre connaissance, y trouva en effet un papier jauni par le temps, portant quelques lignes irrégulières écrites à la hâte. Ce papier fut immédiatement brûlé devant tous les assistants dans la cheminée du salon.

On affirme que l'apparition du prêtre cessa tout-à-fait, à partir de ce jour.

Lux de Rome, octobre 1888.

Le châtiment, ou la vision du pauvre.

Communication spirite obtenue à Rouen, en mars 1889, en six séances, tant par la typtologie que par l'écriture, par le groupe Vauvenargues.

Il est nuit. De sombres nuages
Sillonnent le ciel. Les oiseaux,
Comme à l'approche des orages,
Pressentent des dangers nouveaux.
Sur la route l'on voit passer
Des moissonneurs retardataires :
En hâte il vont se délasser,
Puiser des forces nécessaires.
Les derniers sont rentrés. Nul bruit
Autre que le vent, la tempête,
Ne peut frapper dans cette nuit
Une âme attentive, inquiète.
Mais, que vois-je là-bas, dans l'ombre?
Approchons. C'est un homme ; il pleure.
« Oh ! que ma destinée est sombre !
» Se dit-il. Voilà plus d'une heure
» Que je quête un morceau de pain.
» Tous m'ont refusé, jusqu'au gîte.
» Ah ! qu'il fait froid ! Oh ! que j'ai faim !
» Misère !... Un seul haillon abrite
» Mon pauvre corps contre les vents.
» O ciel ! mets fin à ma souffrance.
» Quel est ce galop que j'entends ?
» Un homme à cheval qui s'avance.
» Arrêtez, noble voyageur !
» Daignez secourir l'infortune.
» Dieu vous donnera le bonheur.
» Si ma demande est importune,
» Pardonnez à l'âge, au besoin. »
Alors l'homme à cheval s'arrête :

LE VOYAGEUR.

« Viens, ami, de toi j'aurai soin.
A la maison la table est prête.
Viens vite, je suis en retard. »
(Le pauvre se lève, il chancelle.)
« Tu ne peux rester seul si tard,
Je vais te mettre sur ma selle ;
Je puis te suivre, je suis fort.
En Dieu sois confiant, espère,
Il te réserve un meilleur sort,
N'est-ce pas, mon malheureux frère ? »
Tout à coup le pauvre pâlit.

LE PAUVRE.

« Merci, ce que je vous demande,
Dieu va me le donner... un lit !
Vos bienfaits, le ciel vous les rende.
Que vois-je donc en l'air là-bas ?
Prosternons-nous, car c'est un ange. »

LE VOYAGEUR.

« Mon ami, je ne le vois pas. »

LE PAUVRE.

« Il me parle. Oh ! mystère étrange ! »

LE VOYAGEUR.

« Mais non, rien ne se montre à nous.
(A PART)
» C'est bien l'effet de l'agonie. »

LE PAUVRE.

« Ecoutez ! .. il parle de vous ;
Il me rappelle une autre vie,
Où, dit-il, pauvre vous étiez,
Et moi, plus riche que vous l'êtes.
Il paraît que vous demandiez
L'aumône à tous les gens honnêtes.
Vous auriez eu recours à moi,
Fier châtelain de ce domaine,
Et tyrannique autant qu'un roi.
Pour le pauvre rempli de haine,
Vous voyant avec mon valet,
Je m'approchai tout en silence.
(Dieu sans doute ainsi le voulait.)
Vous disiez : « Donnez assistance
» Aux malheureux qui vous demande.
» Je sais votre maître méchant :
» Fasse le ciel qu'il ne m'entende !
» Venez me donner dans ce champ,
» Car je ne veux pas qu'il me voie. »
Tel l'aigle bondit dans les cieux,
Et du nid devenu sa proie
Dévore tout, jeunes et vieux,
Tel je surgis entre vous deux.
Tu vas cesser un tel langage.
Ah ! je suis méchant !... Malheureux,
Tiens, voilà pour toi !... Fou de rage,
Je vous transperçai de l'épée
Que ma main ne put retenir.
De votre poitrine frappee
Un sang noir se mit à jaillir :
Votre âme vers Dieu s'envola.
Seul en face de ma victime,
Car le valet n'était plus là,
De moi je n'eus que plus d'estime,
Sans aucun remords ni regret.
Mais je trouvai bientôt mon maître.
Brave et nullement inquiet
En moi-même du coup de traître
Par lequel j'étais assassin,
Je partis un jour pour la chasse ;
J'étais posté dans un ravin,
Quand une balle en sifflant passe
Auprès de moi, bientôt suivie
D'une autre qui me tue. Erreur
Fatale ! Dieu prenait ma vie
Par l'imprudence d'un chasseur.
C'était déjà le *châtiment*.
Je revi alors sur la terre,
Où (rien n'est plus juste vraiment)
Je mendie aussi, pauvre hère.
Vous êtes riche maintenant,
Vous, pauvre autrefois. Loi céleste !

Oh ! pardonnez-moi dès l'instant ;
Je fus coupable, je l'atteste.
Mon expiation efface
Tout le mal que je vous ai fait. »
Soudain, une vision passe
Devant le riche stupéfait.
Il voit l'ange, il entend ces mots :
« La vérité sort de la bouche
» De cet homme, auteur de ses maux.
» Priez !... son existence touche
» A sa fin. » L'ange disparaît.
Toujours le vent siffle avec rage ;
Dans la tempête nul arrêt.
Souvent, parti d'un gros nuage,
Un éclair déchire la nue.
On sent la mort tout près de là,
Fauchant tout sur la terre nue.
Ce n'est que trop vrai, car voilà
Le vieillard aux livides traits
Qui rend l'âme, avec un sourire...

. . . .

Sur une tombe, sous un noir cyprès,
Passants, vous pouvez lire :
« *Qui se servira de l'épée*
» *Périra par l'épée.* »

LA MÉDIUMNITÉ AU VERRE D'EAU.

Le *Gentleman's Magazine* de Londres, de décembre 1888, contient une série de lettres de la duchesse d'Orléans donnant une description fidèle de la société française de l'ancien temps ; dans le nombre, il en est une qui est datée de Marly, 16 juin 1705 qui nous offre un exemple remarquable d'un fait de seconde vue, lequel prouve qu'à cette époque cette faculté était admise parmi les membres de la haute société de la capitale française. La lettre contient le passage suivant :

« M. de Louvois est devenu depuis peu un ferme croyant dans les manifestations des esprits par suite d'une circonstance que voici : Ayant entendu raconter que certain major avait la faculté de pouvoir se mettre en communication avec les esprits au moyen d'un verre d'eau, il s'en moqua d'abord, mais finalement il consentit à assister à une expérience. Il faisait alors la cour à madame Dufrénoy, et le matin même il avait pris sur sa table de toilette pour lui faire une niche un bracelet en émeraude. Personne ne l'avait vu, et personne, donc, ne pouvait savoir ce qu'il avait fait. Se rendant directement de là au rendez-vous qui lui avait été assigné, il demanda à l'enfant qui agissait en qualité de médium de lui dire ce qu'il pensait. Ayant regardé dans le verre d'eau, l'enfant répondit qu'il pensait sans aucun doute à une belle dame, habillée de telle et telle façon, qui en ce moment même cherchait de tous les côtés après un objet précieux qu'elle avait perdu. — « Demandez-lui ce qu'elle cherche », dit M. de Louvois. — « Un bracelet en émeraude », fut la réponse. — « Alors, continua M. de Louvois, que l'esprit dise qui l'a pris, et ce qu'il est advenu. » L'enfant regarda de nouveau et se mit à rire. — « Je vois un homme, dit-il ; il est habillé exactement comme vous, et vous ressemble comme une goutte d'eau ressemble à une autre. Il prend le bracelet de la table et le met dans sa poche. » A ces mots, M. de Louvois devint pâle comme un mort, et depuis ce temps il fut un croyant jusqu'à la fin de ses jours. »

Nota. — La divination par le verre d'eau, par la coupe, était usitée en Egypte du temps de Joseph. Cagliostro, très au courant de la cabale égyptienne, avait ses pupilles ou colombes, de jeunes garçons et de jeunes filles qu'il plaçait devant une carafe de cristal et qu'il magnétisait ; ils avaient alors la faculté de communiquer avec les esprits.

M. Léon de Laborde, dans la *Revue des deux mondes*, août 1838, donne le détail de scènes produites au Caire par un Algérien réputé sorcier, lequel prenait l'enfant qu'on lui présentait, le magnétisait, lui traçait dans la main certaines figures, plaçait sur cette main un pâté d'encre, puis lui faisait voir dans cette encre tout ce qui pouvait piquer la curiosité des assistants. Les vivants et les morts y paraissaient. L'auteur d'un vol tout récent fut même découvert ainsi.

LA MÉDECINE DE TOUT LE MONDE

Depuis longtemps déjà on reconnaît que toutes les maladies nerveuses et la plupart des maladies organiques : anémie, asthme, ataxie, attaque de nerfs, constipation, convulsions, crampes, diabète, dyssenterie, engorgements divers, fièvre, goutte, gravelle, hystérie, incontinence, insomnie, jaunisse, lumbago, maux de tête, de dents, d'estomac, migraine, névralgie, palpitations, paralysie, rhumatisme, tremblement, vomissements, etc., etc., sont rapidement modifiés par le magnétisme humain et même par le magnétisme minéral, c'est-à-dire par l'aimant.

Quand les organes ne sont pas atteints par des lésions trop profondes, les douleurs vives cessent au bout de quelques instants, les crises deviennent moins longues et moins fréquentes et la guérison se fait sans médicaments et le plus souvent sans modifier son régime et ses habitudes.

A défaut du magnétisme humain dont on ne comprend pas toujours l'importance et la facilité avec laquelle tout individu bien portant peut l'appliquer, on peut se servir des aimants qui agissent sur nous en vertu des mêmes lois.

Les aimants brevetés que M. Durville a imaginés s'appliquent aussi exactement que possible sur toutes les parties du corps ; on peut les porter le jour et la nuit, sans aucune gêne, sans aucune fatigue. L'immense avantage qu'ils possèdent sur tous les autres modes de traitement, c'est que l'on peut, selon la nature de la maladie, augmenter ou diminuer l'activité organique et rétablir ainsi l'équilibre des forces qui constitue la santé.

Pour se convaincre de cette vérité, on doit lire l'*Application de l'aimant au traitement des maladies*, par le professeur H. Durville. Cet ouvrage orné de figures est des plus intéressants, tant au point de vue physique qu'au point de vue physiologique et thérapeutique. Il contient un historique de l'application de l'aimant en médecine depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; une étude remarquable sur la physique de l'aimant où l'auteur révèle l'existence d'une force inconnue qu'il a découverte, une étude plus remarquable encore de physique physiologique où la polarité du corps humain et son analogie avec l'aimant est démontrée ; une description des pièces aimantées à employer dans un traitement et un précis de thérapeutique qui permet au malade, dans le plus grand nombre des cas, de se traiter lui-même, sans les secours du médecin.

C'est l'application des principes que l'auteur a exposée avec tant de clarté et de précision dans dans son « Traité expérimental et thérapeutique de magnétisme » qui fut publié en 1886 par la « Librairie du magnétisme. »

Recommander la médecine magnétique qui devient la *médecine de tout le monde* à l'attention de nos lecteurs, c'est leur rendre un service dont ils apprécieront toute l'importance.

Ils pourront s'adresser directement à l'*Institut magnétique*, 23, rue St-Merri, Paris, où des médecins spécialistes les renseigneront sur tout ce qui touche à l'importante question du magnétisme.

(Communiqué.)

NOUVELLES.

M. C.-G. Helleberg de Cincinnati (Ohio) nous envoie copie d'une communication reçue en 1881 à une séance privée par un médium en trance, sous l'inspiration de Swedenborg. Cet esprit s'est communiqué depuis plusieurs années et par différents médiums à ce dévoué frère en croyance pour lequel il paraît avoir une affection particulière. Les bons conseils et les encouragements ne font pas défaut dans cette communication, mais nous devons nous borner à en citer quelques passages.

« Le spiritisme, dit l'esprit, ne progressera peut-être pas avec éclat au milieu du bruit des armes ou des applaudissements de la foule, mais il marchera sûrement, de même que les brises printanières font sentir leur action dans les boutons des fleurs endormies, de même que les accords de la musique passant au delà de la salle où ils sont émis mettent en vibration l'air extérieur et finissent par charmer la multitude... »

Et plus loin :

« Vous me demandez ce que le grand monde de la science fera à l'égard du spiritisme ? Eh bien, des portes qui sont maintenant fermées pour ce grand dissolvant de tous les mystères seront grandement ouvertes avant peu, et ceux qui dédaignent en ce moment les enseignements de l'esprit et ferment leur entendement à l'inspiration, d'ici à quelques années reconnaîtront avec empressement les instructions des invisibles... »

« Qu'est-ce que la science sinon l'interprétation de la nature ? Et qu'est-ce que la nature sinon l'expression extérieure de Dieu ? Et ainsi, au lieu de perdre la perception de Dieu, les hommes de science, en avançant dans le progrès spirituel auront de Lui une vue toujours plus claire. »

* * *

Ils sont encore clairsemés les hommes de science qui de nos jours peuvent s'affranchir de la routine et des traditions d'école, et juger sainement la situation lorsqu'il s'agit de spiritisme. C'est ainsi que la *Pall Mall Gazette* ayant affirmé récemment qu'un savant anglais, M. Huxley, avait collaboré à des expériences sur le spiritisme et qu'il était disposé à porter sur ces pratiques un jugement favorable, celui-ci a cru devoir se disculper dans une lettre que l'*Etoile belge*, le journal spiritiphobe par excellence, s'est hâté de reproduire dans son numéro du 3 avril sous ce titre ronflant: *Les supercheries du spiritisme.*

Si des savants de premier ordre, tels que les Crookes, les Varley, les Wallace, tous membres de la Société royale de Londres et qui ont étudié pendant des années les phénomènes ne sont pas pris en considération lorsqu'ils affirment la réalité des faits spirites, il serait superflu d'insister. On perd son temps à vouloir blanchir un nègre. Reproduisons seulement à titre de document historique la fin de la missive de M. Huxley :

« Pendant bien des années, dit-il, j'ai observé avec anxiété la recrudescence actuelle de cette croyance à la puissance humaine d'évoquer les esprits, car c'est de cette croyance que naquit logiquement la superstition la plus cruelle des âges passés. Peut-être qu'en exprimant ainsi mon

opinion, je puis être utile à ceux qui ne sont pas encore tombés du bon sens dans le bourbier du spiritisme. Il semble que pour ceux qui s'y trouvent déjà, toute tentative de sauvetage est vaine. »

Que M. Huxley patauge à son aise dans le bourbier du matérialisme ; si ce n'est pas faire preuve de bon sens, c'est à coup sûr plus profitable que de se dire spirite à notre époque matérielle.

* * *

On écrit de Chauny au journal *le Spiritisme* :

Nous continuons nos séances de spiritisme chez M. Wydts le jeudi de chaque semaine. Dans la séance du 27 décembre 1888, le fils de M. Allart, négociant à Crecy-sur-Seine, mort il y a un an, âgé de 17 ans, s'est manifesté d'abord par la table, puis il s'est incarné dans le médium Paul, lequel s'endort spontanément.

Après avoir remercié M. Wydts et moi pour la séance que nous avions faite tout exprès pour ses parents, afin qu'il puisse communiquer avec eux, il a ajouté ceci :

« J'aurais voulu me servir, pour écrire, du papier à dessin qui se trouve sur le bois de lit dans la mansarde au-dessus de la remise. Il est avec beaucoup de papier d'emballage au-dessus et à droite. Le paquet est composé de papier blanc, jaune et bleuté. Il y a dans cette chambre une table de nuit, un tableau, un débarras, une lucarne et une petite fenêtre avec le carreau cassé. La porte de la chambre se trouve presque en face du magasin de fournitures, près du magasin à tonneaux, au-dessus de la grande porte en face de la maison d'habitation. Le papier peint des murs est en lambeaux. La petite fenêtre se trouve du côté du pied du lit tout à fait à droite. Cette mansarde donne sur le derrière, Charles Allart. »

Le lendemain, j'ai écrit au père de ce dernier, qui habite à cinq lieues de Chauny, pour lui demander si la communication ci-dessus, était exacte. Par le retour du courrier il m'a répondu :

« Vous m'avez déjà fait bien des récits et fait voir des expériences, mais votre lettre d'aujourd'hui m'étonne plus encore. Tout le récit est de point en point de la plus rigoureuse exactitude. Cette communication m'apprend des détails que j'ignorais. C'est renversant ! ! ! Cette nouvelle preuve est indiscutable mille fois pour celui qui veut se servir de ses yeux pour voir et de ses oreilles pour entendre. »

La preuve de l'identité de l'esprit est certaine, car ni les médiums, ni aucune des personnes qui assistaient à la séance ne connaissaient la mansarde dont il est question ci-dessus et encore bien moins les objets contenus dans cet appartement. Et on ne peut pas dire que c'est l'esprit du médium qui voyait dans le genre des somnambules, car une partie de la communication a été donnée par la table et le surplus écrit par la main du médium Paul, qui était éveillé, et qui écrivait sans savoir ce que sa main traçait.

* * *

Le fait suivant est arrivé à Roquestéron (Alpes maritimes) le 19 février 1889, pendant une séance de spiritisme donnée dans une réunion d'amis par le Dr Gaston de Messimy, excellent médium typtologue.

M. de Messimy, ayant appris par la voie du *Journal du Midi* du 11 février le décès de M. M..., professeur de physique médicale à la Faculté de Montpellier, qu'il avait d'ailleurs connu et su apprécier, eut l'idée d'évoquer l'esprit du professeur.

Il se réunit le soir même, avec quelques amis, autour d'un guéridon qui, au bout de quelques minutes, se mit à tourner ; puis M. X..., qui assistait à la séance et se trouvait depuis longtemps atteint d'une maladie chronique de l'estomac, ayant demandé au médium s'il pouvait obtenir, pour lui, une consultation de l'esprit du professeur défunt, M. de Messimy avait à peine fait l'évocation que l'esprit vint et après avoir épelé son nom, il répondit aux diverses questions qui lui étaient posées, en frappant des coups avec les pieds de la table. C'est ainsi que le nom de la maladie, son étiologie et son traitement furent dictés par l'esprit, et le tout fut reconnu parfaitement juste par M. X... et ses amis.

Le médium ayant mentalement désiré que le régime du malade fut dit en latin par l'esprit, celui-ci dicta aussitôt les mots suivants : *Sæpe bibe lactem. — Matutine ambulando et cibum leve manducando...* (Tiré de la *Revue spirite*).

* * *

Les journaux de Montréal signalent un cas extraordinaire de jeûne. Il s'agit d'une jeune femme de 26 ans, Joséphine Bedard, originaire de Ling-Wick (Canada), et qui n'aurait absolument rien mangé depuis 2550 jours. Les médecins ne savent comment expliquer ce phénomène. Joséphine Bedard se porte bien, son poids est normal (125 livres), et ses traits n'indiquent pas l'abstention complète de nourriture. Elle dit elle-même qu'elle n'a jamais faim et ne pense pas à manger ; elle passe la plus grande partie de son temps à lire.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 Cmes LE NUMÉRO 17e ANNÉE — N° 21 Liége, 1er Mai 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME QUESTIONS SOCIALES MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager,** à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

NE VOUS ISOLEZ PAS.

Vous savez que l'homme est fait pour vivre dans la société de ses semblables. L'isolement est une mauvaise chose ; mais il l'est encore davantage au point de vue de la solidarité spirituelle qui doit relier tous les esprits incarnés ou désincarnés que sous le rapport purement social terrestre. Il est indispensable que l'homme qui *est* surtout par l'esprit ne s'isole pas de ses frères disparus corporellement. Rien n'est plus nécessaire à son avancement que les relations fréquentes avec les esprits de l'espace. Nous savons que ces rapports sont quelquefois pénibles en raison de l'ébranlement fluidique qu'ils provoquent dans le périsprit de l'incarné. Mais ces secousses occasionnées par l'action des esprits sont salutaires au plus haut degré ; elles impriment au fluide périsprital un mouvement se propageant de proche en proche dont le résultat est de faire entrer en vibration ses molécules même les plus inertes, et de les empêcher de s'agglomérer et de se condenser en matière de façon à gêner l'exercice de la volonté dirigeante.

Il faut que nous nous arrêtions quelques instants sur le mécanisme des relations de l'esprit errant avec l'incarné afin que vous en touchiez du doigt tous les avantages.

Vous savez que les esprits de l'espace possèdent un fluide bien plus éthéré que le vôtre qui est toujours plus ou moins mélangé de molécules ayant une affinité particulière avec la matière tangible en raison du contact incessant dans lequel elles se trouvent avec elle. Pour les esprits désincarnés, ils sont bien aussi en relations avec la matière éthérée, mais d'une façon bien moins intime. Ils sont plus libres que vous de repousser tout élément qui leur arrive du dehors ; en un mot, *ils vivent plus en eux-mêmes.* Cependant, comme vous, ils doivent se tenir en rapports incessants avec les fluides extérieurs sous peine de se trouver entièrement isolés, et livrés à eux-mêmes, quelles que soient d'ailleurs leurs dispositions bonnes ou mauvaises.

C'est pourquoi plusieurs, et même le plus grand nombre, par un sentiment instinctif des besoins de leur développement spirituel s'efforcent de se mettre en relations avec les intelligences qui leur sont semblables ; et comme la plupart de ceux qui habitent notre atmosphère spirituelle sont encore assez arriérés, il ne leur déplait pas de s'intéresser encore aux affaires de la terre, et de s'informer de ce qui s'y passe. De là, il résulte ce fait qu'ils projettent fréquemment vers tel ou tel des incarnés dont les sentiments leur sont sympathiques les molécules de leur périsprit. Ce sont ces éléments qui viennent provoquer dans votre fluide l'ébranlement dont nous parlions tout à l'heure. Cet ébranlement est souvent pénible ; car votre nature est ainsi faite, et nous pouvons dire la nôtre à tous esprits incarnés ou désincarnés qui sommes encore éloignés de la perfection des purs esprits, notre nature est ainsi faite, disons-nous, que nous recevons avec peine ce qui nous vient ainsi du dehors ; en raison de notre orgueil et de notre égoïsme innés, nous avons une sorte de prévention contre tout ce qui n'est pas nous-mêmes, et c'est avec peine que nous nous décidons à laisser pénétrer des élé-

ments étrangers dans notre domaine fluidique. Cette sorte d'instinct de répulsion peut être une bonne chose dans une certaine mesure si nous avons bien soin de peser et d'examiner tout ce qui s'offre ainsi à notre périsprit afin de garder ce qui peut nous convenir et de repousser au contraire tous les éléments nuisibles. Mais il ne faudrait jamais rejeter *à priori* une pensée ou un sentiment par cela seul que vons sentez qu'il n'a pas pris naissance en vous. Le simple bon sens vous en fait une obligation ; en effet, si vous examinez ce qui se passe dans vos rapports journaliers avec vos frères de l'incarnation, vous avez eu maintes fois occasion de remarquer que les personnes en apparence les plus simples peuvent dans telle circonstance difficile vous donner un excellent conseil : il en est de même à plus forte raison des esprits de l'espace.

Il en résulte qu'il faut ouvrir votre périsprit à toutes les influences en ayant soin toutefois de vous livrer a un travail minutieux de contrôle et de triage pour arriver à distinguer ce qui est bon, de ce qui est mauvais; et en agissant ainsi, vous obtiendrez un double résultat. Vous pourrez enrichir votre bagage intellectuel d'une foule de connaissances que vous n'auriez pas eues si vous aviez obéi à ce fâcheux instinct de n'écouter que vos propres pensées; et ensuite, en vous prêtant avec bienveillance à ces communications fluidiques, vous aurez souvent réussi à faciliter chez vos frères de l'espace ce renouvellement du fluide périsprital, dont vous constatez pour vous l'utilité immédiate. En effet, certains esprits sont, comme nous le disions en commençant, moins portés à échanger leur fluide avec les autres esprits. Chez eux, nous entendons chez ceux qui sont relativement arriérés, le fluide est plus condensé autour de l'âme; ayant à se défendre dans l'espace contre une foule d'influences que vous ne soupçonnez même pas, s'il veulent conserver leur individualité consciente, ils se tiennent en garde contre toute action extérieure; aussi, ils sont plus enclins encore que vous à garder leur fluide tel qu'il est, et à repousser tout élément étranger; et cette concentration en eux-mêmes a pour conséquence inévitable de provoquer la matérialisation de leur fluide. Aussi, c'est une œuvre vraiment charitable que vous accomplirez à l'égard de ces esprits en ne repoussant pas ceux qui veulent se mettre en rapports avec vous. Ceux surtout qui sont fraichement désincarnés et arrivent dans l'erraticité sans trouver aucun esprit sympathique pour les recevoir, soit que leurs anciens parents ou amis se soient réincarnés, soit qu'en raison de leurs tendances matérielles ils aient négligé de se créer des relations fraternelles dans l'espace, ont une répulsion instinctive pour leur nouvelle situation. Par crainte de l'inconnu, ils se rattachent à la matière, comme le naufragé s'accroche aux débris d'un navire. Il leur semble que la continuation des rapports avec les incarnés est comme le prolongement même de la vie corporelle. Et c'est ce qui explique pourquoi c'est aux temps voisins de leur décès que les esprits des morts se communiquent le plus fréquemment. Ces efforts réitérés de leur volonté pour se manifester, constituent un exercice des plus salutaires pour leur permettre de se débarrasser des restes du fluide matériel qu'ils ont emporté avec eux lors de leur départ, et qui les gène pour monter vers les régions habitées par les esprits plus dématérialisés.

Ah! bien, faites tout ce qui dépendra de vous pour faciliter leur dégagement, recevez dans votre périsprit, quitte à les repousser vers votre corps, si elles sont trop matérielles, les molécules fluidiques de vos frères désincarnés. Vous ferez ainsi œuvre doublement utile, d'abord vous entretiendrez votre organe fluidique dans un état de vibration salutaire qui en empêchera la matérialisation, en même temps, vous aurez réussi à délivrer ces âmes troublées des éléments qui sont pour elles une cause d'infériorité morale et intellectuelle. Ce travail pourra être pénible au début comme toute œuvre nouvelle, mais il aura pour vous des conséquences d'une inappréciable utilité en préparant votre vie d'outre-tombe et en vous mettant en état de n'éprouver vous-même aucune de ces troublantes inquiétudes dont vous aurez aidé vos frères de l'espace à se débarrasser.

Par médiumnité
CÉPHAS.

FÉDERATION RÉGIONALE.

Dimanche 14 avril dernier, à 10 heures, réunion des délégués de la presse, des Sociétés et Spirites isolés de la région, au local de l'*Union spiritualiste* de Liége.

Le journal *Le Messager*, les Sociétés de Poulseur, Vivegnis, Seraing et l'Union spiritualiste sont largement représentés; sont seuls absents, les délégués des groupes de Verviers.

M. V. Biazot est nommé président par acclamation.

Le secrétaire lit le compte-rendu de la première réunion, inséré au *Messager*.

En seconde lecture, le principe de la Fédération est approuvé à l'unanimité.

M. Paulsen soumet un projet de statuts qui, après discussion et quelques modifications, est

admis provisoirement. Ce projet sera inséré au *Messager* et envoyé aux Sociétés et groupes spirites de la région, avec prière de l'examiner et faire telles observations ou propositions qu'elles jugeront utiles d'apporter.

Sous réserve d'approbation ultérieure, la cotisation annuelle est fixée à un franc par personne affiliée, laissant aux Sociétés et groupes le soin de recueillir et fixer le nombre d'adhérents.

En principe, il est décidé de donner, l'hiver prochain, une série de conférences publiques et contradictoires à l'occasion, d'abord, dans toutes les localités où la Fédération aura des membres; ensuite, dans les communes environnantes où la Fédération pourra se faire entendre par l'organe de ses conférenciers. *Le Messager* et d'autres publications spirites y seront distribués gratuitement, aux frais de la Fédération.

Avant de se séparer, on décide qu'une nouvelle réunion aura lieu le 19 mai prochain, mêmes heure et lieu, pour adopter définitivement les statuts et nommer le bureau.

Pour le Comité provisoire :

Le Secrétaire,
O.-C. HOUART.

Projet de statuts :

Principe.

Toutes les mesures prises par la Fédération sont soumises à la discussion des sociétaires et adoptées à la majorité de leurs suffrages.

Il est fait exception pour les questions administratives et les cas particuliers où la consultation générale est impossible.

Sur la demande d'un nombre limité de membres de la Fédération, toute proposition formulée par un ou plusieurs sociétaires sera soumise au vote général.

Si différentes opinions se manifestent, leurs défenseurs auront droit à la représentation proportionnelle de leurs idées, au sein du conseil fédéral.

Le principe du libre examen est admis, et aucune croyance, aucune théorie spéciale, ne peut être imposée aux adhérents, à quelque titre que ce soit.

La Fédération, son but, son organisation.

Art. 1. — La Fédération régionale de Liége est composée de sociétés et groupes spirites comptant 10 membres au moins.

Les spirites isolés sont également admis à en faire partie.

Art. 2. — Le but de la Fédération est l'organisation et l'entretien d'un mouvement de propagande du spiritisme dans la contrée, d'après les résolutions adoptées en assemblée générale annuelle.

Elle tend, surtout, à substituer par la parole et les écrits, la raison aux préjugés, la vérité à l'erreur, le bien au mal; elle combat toute *forme extérieure* du culte, défend la liberté de penser et travaille à l'émancipation des consciences.

Art. 3. — Chaque année, lors de la réunion générale, un bureau de 7 membres est désigné par l'assemblée.

Le bureau est chargé des travaux administratifs. Il se réunit aussi souvent qu'il le juge nécessaire.

Les sociétés ou groupes affiliés désignent un délégué par 10 membres. Ces délégués se réunissent de plein droit une fois par trimestre, à la date arrêtée par eux-mêmes, et forment, avec le bureau, le conseil fédéral.

Le conseil fédéral examine les propositions qui lui sont soumises et prend telles mesures qu'il juge utiles à la propagande spirite, toutefois après approbation des sociétaires.

Conditions d'admissibilité des membres.

Art. 4. — Pour faire partie de la Fédération, il faut être présenté par deux membres qui répondent de l'honorabilité et des connaissances spirites du candidat ; les candidatures seront soumises au ballottage du conseil fédéral.

Pour les candidats membres des sociétés affiliées, ils sont admis de plein droit, pourvu qu'ils paient la cotisation fixée.

Les femmes sont admise aux mêmes titres que les hommes et ont tous les droits du sociétaire.

Des Assemblées générales annuelles.

Art. 5. — Tout les ans, lors de la Pentecôte, une assemblée générale de tous les membres sera convoquée.

Ces réunions se tiendront successivement dans les communes où se trouve le siége des sociétés affiliées.

L'ordre du jour du congrès comprendra au moins trois parties :

1° Rapport du bureau fédéral et des sociétés sur la situation présente et les travaux de l'année ;

2° Mesures de propagande qu'il convient d'adopter et direction à donner aux travaux pendant l'année nouvelle ;

3° Questions philosophiques et diverses.

Art. 6. — Lorsqu'il y aura lieu de consulter la Fédération, en dehors de la période du congrès, chaque sociétaire sera exactement renseigné sur les propositions à l'ordre du jour.

Le bureau prendra les mesures nécessaires

afin de réunir promptement les votes des membres.

Le résultat du vote sera proclamé et vérifié à la réunion du conseil.

Art. 7. — Les œuvres de propagande adoptées par la majorité seront organisées par le conseil, qui désignera les comités spéciaux pour l'application des mesures votées.

Des Sociétés.

Art. 8. — Pour être admises à faire partie de la Fédération, les Sociétés (de trente membres au moins) devront avoir une organisation démocratique, c'est-à-dire, *au minimum*, avoir un comité renouvelable annuellement et rendant compte au groupe de ses travaux et de l'emploi des cotisations versées par les membres.

Les groupes moins importants seront seulement soumis au ballotage du conseil fédéral.

Art. 9. — Les Sociétés affiliées ont pour devoir de travailler à l'amélioration morale et intellectuelle de leurs membres et à la propagande des principes spirites dans leurs communes.

Elles doivent soutenir les résolutions de la Fédération et fournir au bureau fédéral les renseignements demandés.

Des délégués.

Art. 10. — Pour être éligible en qualité de délégué, il suffit d'être membre de la Fédération.

Art. 11. — La durée du mandat est fixée par le groupe qui nomme le délégué, mais ne peut dépasser un an.

Art. 12. — Les délégués ont pour devoir l'étude des moyens de propagande, de concert avec leurs mandants.

Ils présentent au conseil fédéral le résultat de leurs travaux et discutent les mesures à prendre.

Du bureau; ses attributions.

Art. 13.—Le bureau se compose de 7 membres, nommés pour un an et rééligibles, savoir :

1 Président, 2 vice-présidents, 1 secrétaire, 1 secrétaire-adjoint, 1 trésorier et 2 commissaires.

Tous les membres de la Fédération sont éligibles.

Art. 14. — Le bureau est spécialement chargé, de la formation de l'ordre du jour des réunions du conseil, pour lequel il consulte les délégués, et qu'il publie à l'avance ; il est aussi chargé de la besogne administrative.

Il propose également, de concert avec le conseil fédéral, l'ordre du jour du Congrès annuel.

Droits généraux.

Art. 15. — Si 10 membres appuient une proposition, celle-ci doit être soumise à la discussion et au vote général.

Art. 16. — La cotisation est fixée annuellement par le Congrès.

Art. 17. — Sur la demande de 30 membres et après enquête, un sociétaire peut être exclu de la Fédération pour mauvaise conduite.

Il ne pourra se représenter que 2 ans après sa radiation.

Art. 18. — Si la dissolution est prononcée, l'avoir en caisse sera remis à la presse spirite.

La dissolution ne peut être prononcée qu'à la majorité des 2/3 des sociétaires.

Art. 19. — Les décisions du bureau, du conseil fédéral, ou de la Fédération, sont prises à la simple majorité des suffrages.

Art. 20. — Le siége social est fixé à Liége.

A PROPOS DE LA FÉDÉRATION.

Depuis quelque temps déjà, les spirites des différentes sociétés de la région ont senti le besoin de se mieux connaître, d'unir leurs efforts, afin d'aboutir à un résultat pratique dans la propagande qu'il est nécessaire d'entreprendre sur une grande échelle, surtout à notre époque de matérialisme effréné.

Mais ils veulent aussi, éviter les dangers que signalait *le Messager* dans son numéro du 15 mars.

D'abord, pas de monopole possible, si indistinctement, tous les fédérés ont droit à la discussion et décident par eux-mêmes des mesures à prendre.

Dans un autre ordre d'idées, nous voudrions voir toutes les capacités, toutes les forces dont dispose le spiritisme dans notre contrée, s'unir afin d'entreprendre une campagne soutenue par la parole et la presse.

C'est aux masses qu'il faut s'adresser, si on désire réellement l'élévation morale et matérielle des classes inférieures de la société, et c'est à mon avis le but essentiel que poursuit le spiritisme.

Pour réussir dans une entreprise, il faut au moins une organisation afin de s'entendre, dans l'action qu'il y a lieu d'imprimer au mouvement propagandiste.

Nos frères hollandais créent une fédération de la pensée ; c'est très bien entre spirites, mais ce n'est pas cela qui répandra jamais les idées de charité, d'amour et de solidarité parmi les masses. Or, c'est ce que nous devons poursuivre.

Pour arriver à un résultat, il faut aussi un peu d'argent. Il n'y a pas lieu d'imposer des obliga-

tions trop lourdes aux sociétaires, mais on peut compter sur le concours dévoué de tous les spirites qui, ne pouvant nous aider par la parole ou par la plume, voudront au moins nous soutenir de leur bourse.

Quant aux statuts on les a rendus aussi simples et aussi concis que possible, et s'il y avait moyen, on les simplifierait encore.

Ce que l'on a voulu encore éviter, c'est la centralisation qui toujours a des effets funestes, car elle aboutit fatalement à la domination plus ou moins tyrannique d'un groupe quelconque, et tend forcément à empêcher toute initiative extérieure de produire ses résultats nécessaires.

Il y a quelque temps, j'énonçai des réflexions sur le point de savoir comment il faut entendre la propagande. Certains de nos amis pensent qu'il serait bon de donner à la doctrine spirite une tournure tant soit peu *Religion*, c'est-à-dire, d'établir une espèce de culte spirite, et ceci dans le but de s'attirer les catholiques, en leur offrant une doctrine nouvelle, mais qui ne trancherait pas trop avec leurs habitudes anciennes sous le rapport de la forme.

J'estime que cette manière de voir constitue une profonde erreur, et est même dangereuse pour l'avenir du spiritisme.

En effet, l'homme, et l'homme du peuple surtout, aime les idées claires, simples, compréhensibles de prime-abord ; celles dont la vérité et la justesse sautent aux yeux.

Si aujourd'hui l'on continue à suivre un culte, c'est en quelque sorte par habitude, ou résultat d'éducation. Les faits nous démontrent avec la dernière évidence, que plus une idée nouvelle est simple et radicale, plus son succès est grand.

L'histoire nous montre le protestantisme naissant, attaquant résolument les erreurs les plus grossières du Romanisme, lui opposant des croyances plus simples, plus justes, plus rationelles. Aussi les masses furent rapidement gagnées et ce n'est que là où l'inquisition régnait en maîtresse souveraine, que les peuples sont restés esclaves du catholicisme.

Aujourd'hui, nous voyons le matérialisme — idée extrême, ou plutôt manque d'idée, mais aussi séparation radicale d'avec toutes les religions — attirer les masses à lui et s'étendre avec une rapidité effroyable.

Je pense donc qu'en voulant faire du spiritisme un culte, nous nous aliénerons d'abord les sympathies des libres-penseurs et des chercheurs de vérité, sans pour cela nous attirer le moins du monde les catholiques, qui, en définitive, se disent que le culte spirite n'est qu'une fade copie de leur culte, à eux, et que, par conséquent, il n'appartient pas aux spirites de critiquer les autres de ce qu'ils font eux-mêmes.

Ce qu'il faut, *c'est dire la vérité comme elle est*, sans ambage et sans réticence, quelles qu'en puissent être, d'ailleurs, les conséquences pour nous.

Libres penseurs, nous n'exigeons de personne la soumission ou l'esclavage de la pensée ; en face de certaines croyances ou de certaines idées, nous considérons comme spirites tous ceux qui, *se basant sur les faits positifs et scientifiques des phénomènes spirites, concluent de là à l'existence et à l'immortalité de l'âme, et veulent sincérement le progrès moral et intellectuel de l'humanité*, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions spéciales.

Laissons donc à tous l'initiative, la liberté de défendre et de propager leurs idées généreuses, et, dans nos sociétés, appliquons toujours le principe du libre-examen, avec lequel nous pouvons arriver à la connaissance de la vérité.

Félix.

LE MÉDIUM FRÉD. EVANS.

Courte esquisse de sa vie et de sa médiumnité.

(Traduit de *Golden Gate* de San-Francisco du 9 juillet 1887).

Fréd. Evans est né à Liverpool, Angleterre, le 9 juin 1862. Il est d'une taille plutôt en-dessous de la moyenne et de traits agréables.

Dès ses premières années, ses facultés médianimiques se révélèrent par des faits étranges que sa présence provoquait, mais dont il ne comprenait pas alors l'importance. A l'âge de treize ans, il entra dans la marine où il se distingua par le mépris du danger, une intelligence et une activité incessante doublée d'une force physique remarquable.

Cette période de sa vie, de treize à vingt-un ans, fut particulièrement dure. Il débuta par un naufrage sur les côtes d'Angleterre, où il eut beaucoup de peine à se sauver.

A bord du steamer *Teutonia*, il faillit perdre la vie avec les gens de l'équipage ; assailli par une épouvantable tempête, le navire put gagner un port espagnol où il répara ses avaries. Embarqué pour la Havane, il revint ensuite à Londres d'où il partit pour l'Australie à bord de la barque *Cynosure* sur laquelle il fut témoin et acteur de choses extraordinaires. Au milieu d'une violente tempête, une lame s'abattit sur le pont et le jeune marin fut emporté dans les flots. Quelques instants après, par suite des mouvements du navire ou peut-être avec l'aide de ces forces qui l'assistent, il se retrouva de nouveau sur le pont,

sans aucun mal. La tempête fit rage pendant plusieurs jours. A un moment donné, lorsque l'équipage était sur le pont, travaillant avec ardeur pour sauver le navire, il fut envoyé sur le gaillard d'avant pour une commission. Il faisait très noir à cet endroit, assez clair néanmoins pour qu'il pût remarquer un étrange personnage qui se trouvait là et qui lui montra un couteau enfoncé dans la poitrine d'où le sang jaillissait en abondance. Evans nota les traits et l'habillement de cet individu et raconta immédiatement à ses compagnons ce qu'il avait vu. Le lendemain, le capitaine, instruit de ce qui s'était passé, le questionna et lui apprit que sa description correspondait exactement au signalement d'un espagnol tué à coups de couteau dans une rixe qui avait eu lieu pendant le voyage précédent, fait que le jeune Frédéric ignorait.

Ce voyage dura dix huit mois, et ne fut qu'une série d'accidents depuis le commencement jusqu'à la fin. Une influence occulte lui disait de ne pas s'enbarquer de nouveau sur le navire. Il résista aux sollicitations du capitaine, qui le traitait avec bienveillance, et l'engageait à rester ; bien lui en prit, car au voyage suivant le navire fit naufrage au Cap Horn et tout l'équipage y perdit la vie.

Notre jeune marin s'embarqua alors sur le Shatamac pour New York. Ce vaisseau eut une voie d'eau, et onze jours durant, l'équipage fut obligé de coucher dans les agrès où il subsista avec une ration d'un biscuit par jour pour chaque homme, et un peu d'eau.

Evans est un excellent nageur, parfaitement calme en face du danger, qualités qui lui ont permis de sauver plusieurs personnes. En mars 1881, un ouvrier tomba dans le dock Bramley Moore à Liverpool et se serait noyé sans l'assistance de notre marin qui se jeta dans l'eau glacée et le ramena au rivage. Quelques jours plus tard un homme tomba dans le dock Husskisson et qu'il sauva de la même façon. Mais l'incident le plus notable de ce genre eut lieu en avril de la même année. M. Evans était passager sur un steamer qui faisait un voyage de plaisir sur la Mersey. Il y avait a bord une foule de jeunes gens qui, plus ou moins excités au retour de l'excursion et en approchant du quai, se démenaient beaucoup. Au milieu du tumulte une jeune dame tomba à l'eau du côté où l'on allait aborder. M. Evans qui se trouvait placé du côté opposé entendant le cri : Un homme à la mer ! fut poussé par une impulsion puissante à lui porter secours. C'est ce qu'il fit sans hésiter, quoique son habillement très lourd le gênât énormément. Voyant un objet blanc qui flottait près de là, il le saisit. C'était la jeune femme qui, heureusement pour le brave nageur, était évanouie. Il était 10 heures du soir et la nuit était fort sombre. Tout était confusion à bord du bateau ; celui-ci s'était arrêté et on faisait des efforts pour les sauver, mais l'obscurité y mettait obstacle et on supposait que tous deux seraient noyés. Evans, livré à lui-même, nagea vigoureusement vers le rivage, où il arriva en sûreté avec son précieux fardeau. C'est pour cet acte de dévouement que la *Shipwreck and Humane Society* de Liverpool lui vota des remercîments en y ajoutant un présent de deux livres sterling. Le certificat de la Société qu'il a encadré, est une chose à laquelle il attache beaucoup de prix.

Une autre aventure l'attendait ensuite sur une vieille barque engagée depuis longtemps pour le transport de coton et qui fit naufrage à l'embouchure du Mississipi. Puis, en qualité de quartier-maître, à bord du steamer Arabic, il fit une traversée de Liverpool aux Indes par le canal de Suez ; de là, il se rendit en Chine et au Japon, et puis à San Francisco, où il fut honorablement déchargé de ses fonctions. Il navigua ensuite pendant deux ans comme quartier-maître sur plusieurs steamers qui font le service de la côte allant à Victoria et autres ports, et il fit deux voyages à Alaska. Ici finit sa carrière nautique, qui est assez bien remplie pour un jeune homme qui avait alors seulement vingt-deux ans. Il a une dizaine de certificats, attestant son mérite et sa bonne conduite.

En 1884, il commença l'investigation du spiritisme. Sa première expérience eut lieu à l'une des séances publiques données dans cette ville à Washington Hall, par M[me] Foye. Entrant là par hasard, un soir, avec un de ses camarades de bord, celui-ci fut stupéfait en entendant le médium donner le nom d'une personne décédée, connue de lui seul, avec une description de la maladie qui l'avait emportée, le jour et l'endroit de la mort, etc. Ceci attira son attention. Il visita plusieurs médiums ; tous lui affirmaient qu'il serait lui-même un puissant médium, s'il voulait bien s'y appliquer. Il prit finalement ce parti, et après s'être recueilli chaque soir pendant environ trois mois, alors qu'il commençait à se décourager, il reçut le don de l'écriture directe sur ardoise, en même temps que le don de clairvoyance, de clairaudience et autres phases.

En février 1885, il donna sa première séance professionnelle, et depuis ce temps sa médiumnité a été constamment mise à contribution. A cette époque ses ressources étant épuisées, il était nécessaire qu'il reçût une rémunération pour l'exercice de sa faculté.

Le 21 juin 1886, M. Evans se rendit devant la *Society of Progressive Spiritualists*, où son guide,

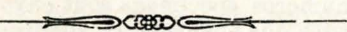
l'esprit John Gray, produisit au delà de trente messages à l'intérieur d'une paire d'ardoises cachetées, tenues en mains du comité choisi par l'assistance.

En mars dernier, l'éditeur de ce journal se rendit avec lui devant un public nombreux et intelligent à San Jose, où dans les meilleures conditions d'expérimentation, il produisit environ quatre-vingts messages sur cinq ardoises ; les ardoises étaient préparées et tenues par le comité d'investigation. Quelques semaines après, l'écrivain (M. J.-J. Owen) l'accompagna à San Diego, Los Angeles et Santa Barbara ; dans chacune de ces villes, comme à San Jose, il n'a jamais manqué de produire des messages sur quatre à six ardoises. Nous avons eu avec ce médium maintes séances expérimentales, et obtenu par ses guides quelques manifestations des plus remarquables. Nous avons à une seule séance obtenu jusqu'à neuf ardoises avec des écritures directes, et en d'autres occasions quelques bonnes esquisses et dessins ; tout cela a été produit d'une manière indépendante, et dans des conditions à satisfaire les plus sceptiques.

Dans ces séances, nous avons cherché avec ardeur à connaître la force mystérieuse qui opère par lui ou en sa présence. Son guide psychographique, John Gray, s'est révélé à nous comme une personnalité vivante, distincte et séparée du médium. Il nous a décrit sa vie, l'endroit où il est décédé, la nature de l'œuvre dans laquelle il est engagé, etc. Il nous dit qu'il a déjà influencé différents médiums, mais que le meilleur instrument est celui qu'il a en ce moment. L'esprit Stanly St Clair, qui vint d'abord à une de nos séances privées, est aussi une personnalité vivante pour nous. Il dit qu'il fut un artiste dans la vie terrestre, et ses dessins, produits directement sur les ardoises, ne démentent pas cette assertion.

L'œuvre future de M. Evans le mettra probablement en évidence devant le public dans d'autres parties du monde, puisqu'il est à notre connaissance le seul médium qui puisse accomplir de telles merveilles en présence d'une assemblée disparate et dans des conditions pareilles.

Nous ajouterons pour finir que M. Evans est heureusement marié avec une personne qui est elle-même un excellent médium ; leur union a déjà été bénie et attristée par la naissance et la perte d'un joli enfant.



MIGRAINE.

(Extrait du *Journal du Magnétisme*, de juin 1887.) (1)

Depuis près de 6 ans, Madame Sior, rue Maresche, à Herstal, souffre de la plus terrible des migraines.

La crise vient régulièrement chaque semaine et sévit avec une intensité inouïe pendant un temps qui varie de 2 à 4 jours. Après une courte période de nausées et de vomissements, une douleur intense, profonde, occupant toute la région frontale et plus particulièrement la région temporale gauche se déclare. La malade est obligée de garder un repos absolu dans la chambre la plus isolée de l'appartement, sans prendre aucune nourriture. Quand la crise cesse, la malade éprouve une fatigue considérable accompagnée de lourdeur dans les membres et reste 2 à 3 jours plongée dans un état d'hébétude qui la rend incapable de tout travail. La plupart du temps, l'effet de la crise précédente n'est pas encore passé qu'une crise nouvelle se déclare.

Dans ses meilleurs moments, l'appétit est presque nul, la digestion est très lente, les idées s'élaborent difficilement, la mémoire fait en partie défaut et la mélancolie, le dégoût de la vie ont succédé à l'hébétude de la dernière période de la crise. La figure est bouffie, le teint est violacé, l'œil est hagard, la faiblesse extrême, et malgré cela, la malade est dans un état d'embonpoint qui touche à l'obésité.

Madame Sior s'est fait traiter par les médecins les plus distingués de la Belgique, et vint plusieurs fois à Paris pour consulter les praticiens les plus en renom. Les uns et les autres prescrivirent le sulfate de quinine, l'opium, le bromure de potassium, etc., etc., mais rien ne modifia sensiblement la périodicité et la durée des crises.

C'est dans cet état que la malade, désespérant de toute médication mais voulant tenter encore un dernier essai, se rendit à la *Clinique du Magnétisme*, actuellement 23, rue Saint-Merri, pour se soumettre à mon traitement.

Dès son arrivée qui eut lieu le 8 novembre der-

(1) Le *Journal du Magnétisme*, fondé en 1845 par le baron du Potet, paraît tous les mois, sous la direction du professeur H. Durville.

Le *Journal du Magnétisme* forme aujourd'hui une collection de 22 volumes qui est, sans contredit, le répertoire le plus vaste et le plus complet des connaissances magnétiques. Il publie les principaux travaux de la *Société magnétique de France*, dont il est l'organe accrédité, ainsi que le compte-rendu de ses séances, des travaux originaux sur la théorie du magnétisme et sur la polarité ; des cures magnétiques, une revue des livres nouveaux, des actualités, des informations, etc.

On s'abonne à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris. Abon. pour l'union postale 7 fr. par an.

nier, je la soumis à l'action combinée du magnétisme humain et du magnétisme minéral (aimant). La crise qui est retardée de plusieurs jours sévit avec moins d'intensité.

2me semaine. — La crise se déclare et dure à peine une journée.

3me semaine. — La crise se déclare dans la matinée et cesse complètement à la séance du soir, vers 5 heures 1/2.

4me semaine. — La crise s'annonce, menace pendant quelques heures, mais ne se déclare pas.

5me semaine. — Aucun symptôme ne paraît.

6me semaine. — Aucun symptôme ne paraît.

La mémoire est bonne, l'appétit est revenu à son état normal, la digestion se fait facilement, l'embonpoint est en partie disparu, le teint rose annonce une transformation considérable : La malade est guérie. 45 jours d'un traitement magnétique méthodiquement dirigé ont suffi pour obtenir ce résultat.

Depuis cette époque (23 décembre), la guérison de madame Sior ne s'est pas démentie un seul instant. Elle m'écrivit plusieurs fois et m'autorisa à publier le compte-rendu de sa guérison. Je porte l'une de ses lettres à la connaissance des lecteurs du journal :

Monsieur Durville, professeur à Paris,

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre honorée qui m'apprend que vous avez un gros garçon et qu'il se porte bien, ainsi que Madame Durville. Je fais des vœux pour qu'il ait les qualités de son père et qu'il soit aussi bon que sa mère.

Quant à ma santé, grâce à vous, elle est excellente. Jusqu'à présent je n'ai pas eu de migraine et vous autorise à mettre mon nom dans votre journal.

Heureuse de vous être agréable, j'espère bien aller sous peu vous remercier du bonheur que vous m'avez rendu. En attendant, recevez toute ma reconnaissance et toute mon amitié.

J. Parent, épouse Sior.

Herstal, le 1er avril 1887.

Le plus grand nombre des migraines, des névralgies et des affections nerveuses que la médecine classique ne soulage même pas, peuvent être guéries de la même façon.

H. Durville.

Nota. — Nous avions demandé à Madame Sior si la cure ci-dessus était définitive et si elle nous autorisait à la publier. Voici sa réponse :

Monsieur,

Rentrée d'un voyage que je viens de faire en Italie, je lis votre honorée par laquelle vous me demandez si ma guérison s'est maintenue. Je m'empresse de vous dire que je n'ai qu'à me louer du traitement de Monsieur Durville, et que depuis 1886 je n'ai absolument rien ressenti de la migraine dont j'étais si affligée, ce que je vous autorise à dire bien haut.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Herstal, le 10 avril 1889. L'épouse SIOR.

NECROLOGIE.

Le samedi 13 avril, à 6 heures du soir, a eu lieu, à Chênée, l'enterrement civil de M. Sonnen, père, membre de l'Union spiritualiste de Liége.

Malgré la date peu propice du samedi, une foule assez compacte se pressait aux abords de la maison du défunt.

Après une prière de circonstance, le cortège s'est mis en marche précédé d'un corps de musique. Le drap mortuaire de l'Union spiritualiste recouvrait le cercueil.

Au cimetière, M. J. Closset, président, prononce un discours au nom de la société à laquelle appartenait le défunt. Il rappelle en quelques mots les longues épreuves subies et courageusement supportées par celui-ci ; ensuite M. Closset décrit à grands traits les points essentiels de la doctrine spirite, à laquelle M. Sonnen était toujours resté fidèle.

A la sortie du cimetière on a distribué des brochures *Espérance et Courage* éditées par les frères de Lyon ; on se les arrachait littéralement, et il s'en est trouvé trop peu pour contenter tout le monde. Il est à espérer que ces brochures contribueront à répandre à nouveau notre saine doctrine dans cette commune de Chênée, qui fut l'un des berceaux du spiritisme en Belgique.

* * *

Le 10 mars dernier est décédé à Bel-Air, près Anduza (Gard), à l'âge de 70 ans, M. Jean Denis de Cazeneuve, inspecteur-chef de service des Télégraphes en retraite, chevalier de la Légion d'honneur.

C'était un spirite fervent très instruit.

On lit au bas de la lettre de faire part : « L'Eternel me l'avait donné, l'Eternel nous l'a ôté, que le nom de l'Eternel soit béni. » (Job. 1. 21.)

* * *

M. Cochet, un ami du *Messager* depuis sa fondation, est mort à Alger le 25 février dernier.

Nous avons aussi à cœur de donner à l'Esprit de ce vénérable frère en croyance le témoignage de nos meilleures sympathies.

AVIS.

Les personnes qui ne recevraient pas régulièrement le journal sont priées de nous en informer immédiatement.

Des numéros spécimens sont envoyés à toutes les adresses que nos lecteurs voudront bien nous communiquer.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO — 17e ANNÉE — N° 22 — Liége, 15 Mai 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'Union Postale. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

FÉDÉRATION RÉGIONALE.

Les sociétés et groupes spirites de la région, partisans de la Fédération, sont informés que la réunion qui devait avoir lieu le 19 courant est postposée au *9 juin prochain*, l'Union spiritualiste de Liége étant pour le moment sans local.

Le lieu et l'heure de cette réunion seront annoncés dans le prochain numéro du *Messager*.

Les sociétés et groupes sont instamment priés de s'y faire représenter et d'y faire connaître leur décision respective, touchant l'œuvre fédérale et son organisation.

Les spirites isolés désireux de faire partie de la Fédération sont également priés d'assister à cette réunion ou se de faire inscrire au local.

Pour le Comité provisoire :

Le Secrétaire, O.-C. Houart.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Vie de Jésus

Je suis de ceux qui pensent qu'on ne doit accorder qu'un intérêt de pure curiosité aux communications des Esprits, quand ces communications affichent la prétention de résoudre quelqu'un des grands problèmes qui préoccupent l'esprit humain, les problèmes historiques comme les autres. Nous sommes sur le terrain de l'épreuve, et ce serait nous faire manquer cette épreuve que de nous épargner l'effort indispensable à notre développement. Je tiens donc pour certain que, seuls, les Esprits étourdis, vaniteux, ou mystificateurs sont les auteurs des communications dont le résultat le plus clair est d'engendrer la division parmi les spirites.

Quand j'ai voulu savoir ce qu'était Jésus, j'ai étudié et longuement médité les livres du Nouveau Testament et les écrits des premiers temps de l'Église. Et cependant j'avais, sur ce sujet, des communications dictées par un Esprit qui prétendait avoir été Madeleine la pécheresse. Si je ne m'en suis pas servi et si je ne les ai pas publiées jusqu'ici, c'est parce que je ne leur ai jamais accordé que l'importance dont j'ai parlé plus haut. En les faisant connaître aujourd'hui aux lecteurs du *Messager*, je n'ai pas changé d'avis, car je n'ai d'autre but que de leur prouver combien ma manière de voir est juste. Qui peut, en effet, prononcer que ces communications sont meilleures ou plus mauvaises que celles, bien différentes, obtenues par d'autres médiums ?

Ceci dit, et bien entendu, j'aborde mon sujet.

Donc, c'était le 20 avril 1877. J'étais chez un de mes jeunes amis que j'avais initié au phénomène spirite. Je posai mes mains sur le guéridon, tandis que lui, la plume à la main, s'apprêtait à écrire. Le guéridon frappa les trois mots suivants : Madeleine la pécheresse.

Bon, dis-je en souriant à mon ami, nous pourrons avoir, si l'Esprit veut bien répondre à nos questions, d'intéressantes révélations sur la vie de Jésus. L'esprit dit qu'il le ferait volontiers ; et je donne par ordre chronologique, après la première communication qu'il fit spontanément, les réponses aux questions que nous lui adressâmes, au hasard et sans plan préconçu.

I

Madeleine la Pécheresse

Ma vie fut consacrée à la prière, après avoir

été dix ans adonnée à la débauche. Ma première rencontre avec celui que les chrétiens adorent décida de ma résurrection ; car passer du mal au bien, c'est ressusciter.

Jésus me frappa par la grandeur de sa morale et par sa divine pureté : il était impossible de se trouver en présence de cet homme sans se sentir remué jusqu'au fond du cœur.

La femme des voluptés charnelles ressentit donc cette influence, en contemplant le noble et doux visage de cet envoyé de Dieu. Ma destinée changea tout-à-coup ; à l'amour des plaisirs charnels succéda la honte de m'y être livrée et l'ardent désir des voluptés morales ; tous mes sens furent changés en d'autres qui, vivifiés par la parole du Christ, n'aspirèrent plus qu'à Dieu.

Vos âmes, comme la mienne, seraient changées par de telles influences. Si Jésus apparaissait à vos regards éblouis, elles en ressentiraient un choc semblable et agiraient comme j'ai agi moi-même.

D. Quels étaient les moyens d'existence de Jésus ?

R. Jésus travaillait de son métier de charpentier. Comme il était fort habile, il gagnait beaucoup plus d'argent que les autres ouvriers de sa profession, et comme il était fort économe et fort sobre, il pouvait consacrer à la prédication les jours de repos que ses économies lui permettaient de prendre souvent.

D. Parle-nous des rapports de Jésus avec sa famille.

R. La mère de Jésus comptant sur lui pour l'aider à élever et à établir ses autres enfants, fut désolée quand elle le vit entrer dans la dangereuse carrière de son apostolat. Elle le crut fou et le maudit, après l'avoir longtemps poursuivi de ses incessantes prières.

D. Combien Jésus avait-il de frères et de sœurs ?

R. Il avait quatre frères dont les noms se trouvent dans les Evangiles, et deux sœurs qui se nommaient Elisabeth et Magdeleine.

D. La résurrection de Jésus-Christ a-t-elle eu lieu ?

R. La résurrection telle qu'elle est racontée dans les Evangiles est une fable ; Christ s'est montré plusieurs fois à nous, mais en esprit.

D. Et Lazare ?

R. Lazare était mort à Dieu, Christ le ressuscita, en le lui faisant connaître.

D. Quelle est l'origine de la fable de cette résurrection ?

R. Les chrétiens des premiers temps étaient des hommes et, par conséquent, amoureux du merveilleux. Ils interprétèrent dans le sens matériel ce qu'on leur avait dit dans un sens spirituel.

D. Quel était à vos yeux, premiers chrétiens, le plus grand des apôtres ?

R. C'était d'abord Jean, et ensuite ce fut Paul. Pierre avait sans doute une grande autorité, mais cependant il était considéré comme moins éclairé que les deux autres.

D. On ne le reconnaissait donc pas comme infaillible ?

R. Non, non ! L'infaillibilité est le produit de l'orgueil des papes, et leur punition sera la ruine de l'édifice catholique. Cette ruine approche.

D. Que penser des femmes qui, d'après l'Evangile, fournissaient à Jésus des moyens d'existence ?

R. Ce fait est complètement faux.

D. Ce que vous lierez sur la terre, etc., les paroles ont-elles été prononcées ?

R. Non.

D. Comment ont-elles été introduites dans les Evangiles ?

R. Le désir de domination de la part des prêtres. (20 avril 1877).

(A suivre.) V. TOURNIER.

LE SPIRITISME EN ALLEMAGNE

En Belgique on est habitué à ne se préoccuper des affaires de l'Allemagne que secondairement. Ce qui passionne surtout le public, c'est ce qui se dit et se passe en France ; et cela s'explique par la similitude de langage et de penchants des deux peuples Belge et Français.

Il serait bon et instructif cependant de savoir ce qui se fait et dit là-bas, Outre-Rhin ; pour nous, spirites surtout, il doit y avoir sujet à étude.

C'est ce que je vais essayer de faire en peu de mots.

Le mouvement spirite s'accentue de plus en plus en Allemagne ; il existe dans l'empire de très nombreuses sociétés spirites, se réunissant surtout le samedi, le dimanche ou le lundi, et s'occupant d'études et de bienfaisance. Les principaux centres sont Berlin, Munich, Leipzig.

Le spiritisme compte, en Allemagne, trois revues : les vaillantes *Spirituälistische Blätter*, de Berlin, bi-mensuel, rédacteur : Dr Cyriax ; les *Psychische Studien*, de Leipzig, mensuel, 60 pages de texte, directeur : Alexandre Aksakof, conseiller d'État, et qui compte entre autres le baron Carl du Prel comme collaborateur ; et enfin *Sphinx*, de Munich, grande brochure illus-

trée, de plus de 60 pages, paraissant mensuellement, directeur : Hübbe Schleiden.

Tous ces journaux contiennent d'excellents articles que, malheureusement, le format du *Messager* ne permet pas de reproduire, sans compter qu'il serait d'ailleurs bien difficile de suivre les traductions, tant la matière abonde ; et impossible de réduire les textes, de faire des extraits, sans enlever le sens et le charme des articles.

Ainsi, dernièrement le *Sphinx* publiait un article en réponse aux décisions du Tribunal de Werder, contre le petit Carl Wolter, dans l'affaire du diable de Résau, qui démontrait avec évidence, le peu de valeur des arguments invoqués par la Cour. Un plan de la maison où les phénomènes s'étaient produits aidait beaucoup la démonstration.

Il eût été très utile de traduire cet article intéressant, mais le cadre du *Messager* ne le permettait pas.

Qu'il me suffise donc de dire que Carl Wolter a interjeté appel du jugement rendu contre lui ; cette affaire n'est donc pas terminée, et nous attendons encore les nouvelles complémentaires.

Nos frères allemands ont, comme tous les spirites, le devoir de répandre dans toutes les classes de la société les principes d'amour et de solidarité, dont le spiritisme se fait le plus solide appui.

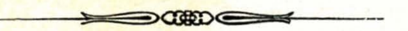
Qu'ils continuent donc à travailler courageusement pour le triomphe de la vérité ; c'est avec un réel intérêt que nous suivons leurs travaux.

Un mot encore. Dans le numéro du 28 mars, des *Spirituälistische Blätter*, j'ai trouvé un articulet regrettable. Il s'agit du général Boulanger. M. Cumberland aurait, suivant l'histoire qui a cours, lu les pensées du général et lui aurait déclaré qu'il rêvait d'envahir l'Allemagne. L'auteur ajoute, en réflexion, que les allemands sauront recevoir les français, et que c'est à coups de crosse, sans doute, que l'on repoussera *les culottes rouges...*

Eh bien ! franchement, il est triste de voir tenir un tel langage par des spirites.

Que nos frères allemands laissent le chauvinisme aux petits esprits, ou aux ambitieux qui l'entretiennent chez les masses, parce qu'ils profitent de l'aveuglement des peuples pour mieux asseoir leur despotique domination. Quant à nous, nous estimons que le spiritisme impose l'amour de l'humanité, comme le plus grand des devoirs, et veut par conséquent la fraternité des peuples, la disparition du fléau de la guerre, et dans un avenir plus ou moins éloigné, la fusion de tous les peuples en une seule et grande nation, en commençant par l'union des diverses races continentales d'abord.

Nous devons prêcher l'amour et la charité et répondre aux injures par le silence ou la discussion sérieuse. FÉLIX.



De la *Gazette de Liége* du 8 décembre dernier, nous extrayons l'historiette suivante qu'un écrivain spirite pourrait signer :

MAITRE COX.

C'est une vaste plaine à demi sauvage, fermée au loin par des montagnes bleues et où flambe un terrible soleil d'été ; les fermes construites en bois et entourées de profonds bosquets paraissent endormies, et les géraniums en liberté, les waratahs à fleur rouge, les eucalyptus géants sur lesquels fleurissent les orchidées multicolores, délicieusement parasitaires, les larges cèdres rouges, les arbres à pin, les pêchers, les abricotiers, les vignes aux pampres élevés, toute cette végétation semble absorber avec tranquillité les effluves écrasants et lumineux de cet azur de plomb.

La ville, assez lointaine, est toute en joie, les boutiques sont décorées de fleurs, les plum-puddings s'étalent sur les devantures, à côté des dindons sauvages, rôtis et dorés, avec les raisins, les mangues juteuses, les bananes en grappes ; et la colonie en fête se dispose à célébrer saintement et gastronomiquement l'inoubliable *Christmas*. Quel beau mois de décembre ! se disent avec conviction les promeneurs. Et, en effet, pour l'Australie notre vaste antipode, le brumeux et glacial mois de décembre est un éblouissant mois d'été, riche en fruits si nombreux qu'on donne souvent les pêches à manger aux porcs et aux chevaux.

Joe Cox et Walter Ferguson faisaient la sieste dans leur ferme aux environs de la cité.

Il y avait longtemps qu'ils exploitaient ensemble ces vastes terrains fertiles ; mais Joé possédait la plus grande partie de la fortune et il songeait à se retirer des affaires.

Walter, sec, nerveux et rouge de cheveux, n'avait guère que trente-cinq ans. Joe, replet et pacifique, les traits ronds dépassait la cinquantaine.

Très unis en apparence, ils menaient de front, avec gaieté, leurs grands travaux de plein air, de plantations et leurs plaisirs salubres de colon.

C'était souvent qu'ils se joignaient à des familles nombreuses pour aller, le soir, en été, au clair de lune, faire des pique-niques dans les bois d'eucalyptus et jouer ou entendre la comédie de société dans le grand silence nocturne.

Comment Joe et son fidèle intendant passèrent-

ils Noël ? On ne le sait. Walter avait décliné toute invitation ; Joe l'avait imité, et, quelques jours après, les passants remarquèrent que leur maison était close. On en conclut qu'ils étaient partis en voyage de délassement, pour Sydney ou pour l'Angleterre, et que leurs affaires allaient sans doute très bien.

L'été continuait à rayonner, les nuits étaient bleues, transparentes, chargées de parfums.

Par une de ces belles soirées, un groupe joyeux de colons passait devant la maison de Joe Cox. Tout à coup l'un des promeneurs dit aux autres :

— Tiens, maître Cox est revenu !

Et en effet, devant la porte close de la maison, qui n'était séparée de la route que par une palissade très-légère, Joe assis sur un banc de bois, son chapeau de paille sur la tête, balançait les jambes lentement, les yeux fixés à terre, comme quelqu'un qui attend.

— Bonsoir, maître Cox, fit un des jeunes gens.

La bande répéta le salut avec gaieté.

Cox ne leva pas la tête.

— Il n'est pourtant pas sourd, reprit un gros garçon tout réjoui.

Et il s'approcha de la maison en criant :

— Nous vous souhaitons bonne nuit !

Cox, balançant ses jambes, ne leva pas la tête.

Le garçon ouvrit la porte à claire-voie, suivi de ses compagnons ; mais, à peine arrivé à quelques mètres de Joe, il s'aperçut avec horreur que l'homme, pur fantôme, n'était qu'une vague transparence, laquelle s'évanouit rapidement, comme une fumée à l'approche des êtres vivants.

Les colons reculèrent en masse, frappés d'épouvante, jusqu'à l'autre bord de la route. La maison déserte se taisait. Joe avait disparu. Quelques-uns proposèrent d'entrer, mais personne n'osa. Il fut résolu qu'en présence d'un mystère possible on avertirait la justice sans retard.

Comme si la justice pouvait s'occuper des fantômes? dit un plaisant. Elle n'arrive déjà pas à satisfaire les vivants.

Malgré cette saillie, les groupes restèrent sombres et s'enfoncèrent dans la nuit en chuchottant avec une solennité mélancolique.

Le lendemain, vers midi le coroner se transporta à la maison de Joe avec quelques magistrats ; on fit ouvrir les portes, mais rien ne se trouva qui fût anormal. La maison vide avait un aspect rangé et tranquille ; tout paraissant être à la place ordinaire, et l'exploration complète du logis n'amena aucune découverte.

— Ces promeneurs ont rêvé, dit gravement le coroner. Et il se retira avec sa suite.

Quelques jours après, par une nuit aussi bleue, des colons du voisinage qui revenaient d'un pique-nique nocturne, approchaient de la maison de Cox.

Ils poussèrent un grand cri.

— On dit, fit l'un d'eux, que le bonhomme est revenu, ou du moins son fantôme.

— Je serais bien curieux de voir cela, s'exclama un professeur sceptique qui se moquait perpétuellement des choses de l'*au-delà*.

Ils arrivaient au même moment devant la porte à claire-voie.

Debout contre la maison, les bras croisés et la tête penchée vers la terre, Joe apparut. Les colons, sans paroles, ne l'interpellèrent pas ; lui, resta immobile. Puis, au bout de quelques moments et comme s'il lui avait suffi de se faire voir, il se désagrégea lentement, semblable à une buée mourante, laissant voir à travers lui-même, peu à peu, le mur de la maison déserte.

Enfin, moins distinct qu'une poussière d'eau très divisée ou qu'une impondérable gaze, il s'évanouit tout à fait aux yeux épouvantés des passants.

— Ma foi, dit l'un d'eux d'une voix peu assurée, il y a quelque chose de grave sous tout cela !

Le professeur voulut esquisser une théorie de l'hallucination collective, mais il ne rencontra pas d'auditeurs ; lui-même, du reste, sentait son cœur battre étrangement et son esprit était troublé par les pressentiments d'un mystère de spiritualité.

— Le coroner était cependant venu ! dit l'un d'eux.

— Cela ne suffit pas.

— Que ferez-vous de plus?

— J'ai mon idée.

— Et laquelle?

— J'amènerai demain les traqueurs !

Le lendemain, en effet, trois nègres étaient là, l'œil vif, luisant comme du bronze, silencieux et tout prêts à faire leur étrange métier. Ce sont eux qui, pareils à des chiens, marchant à quatre pattes, et flairant avec une rapidité sûre l'odeur humaine, aident à retrouver les traces des enfants perdus dans les bois, ou des colons disparus. Ayant développé à un degré excessif leur puissance olfactive, possédant aussi l'instinct de la direction comme les pigeons voyageurs ou certains quadrupèdes, ils sont donc supérieurs à bien des civilisés, par des qualités réputées inférieures et que pourtant l'homme des villes, malgré ses trésors de science, ne pourra jamais acquérir.

Le colon qui les avait amenés leur dit quelques mots, et après avoir tâtonné un moment autour de la maison, en humant la terre, ils partirent

dans les bois.

Ils allaient assez vite, et les colons les suivaient dans la campagne verte, comme le chasseur suit les chiens d'arrêt dans les plaines.

Enfin, après avoir trotté une heure sous un soleil ardent, à travers les orangers, les fraisiers, les ananas et les grenadiers, ou sous l'ombre claire des eucalyptus et des bunyas à feuilles plates terminées en aiguilles, ils débouchèrent près d'une mare verte, au miroir terni par d'énormes lentilles d'eau, et d'où la plaine solitaire se découvrait à une grande distance, superbement fertile. Les trois nègres se relevèrent et indiquant l'eau, d'un même geste, ils dirent : « C'est là ! » L'un d'eux se jeta dans la mare, plongea, et au bout de quelques minutes ramena sur la berge le corps, déjà vert et décomposé, de Joe Cox, tout habillé de blanc et qui avait à la tête une large blessure, béante.

— C'est Walter Ferguson qui l'a assassiné ! dirent les colons ; et tous, pleins de vénération posthume et d'horreur, transportèrent religieusement le corps à la maison. Le bruit du crime se répandit rapidement, on chercha Walter et partout on donna son signalement ; mais détectives et coroners s'agitèrent en vain. L'opinion se répandit même qu'il avait été victime aussi d'assassinat ; pourtant les traqueurs noirs mis en campagne ne découvrirent aucune piste. De nouvelles perquisitions opérées, dans la maison, amenèrent chez les magistrats la certitude que la plupart des titres et valeurs de Joe avaient disparu.

L'affaire suivit son cours, lentement, avec la méthode sûre et froide des caractères anglais.

Après les funérailles du colon, la maison fut tranquille ; on s'en éloignait la nuit, mais bien inutilement, car jamais plus son fantôme blanc n'apparut dans le silence des belles nuits bleues. Joe dormait en paix sous un magnolia, dans le cimetière fleuri et touffu de la cité.

Quelque temps après, en Angleterre, Walter Ferguson, élégant et plein de sourires, se prélassait tout seul dans une loge de théâtre.

Digérant en paix du pale ale nouveau, du gin très vieux et des beefsteaks choisis, il suivait avec une attention réelle les péripéties de la pièce, quand tout à coup des flammèches tombèrent sur la scène et presque instantanément le théâtre se mit à flamber. La panique et la bousculade furent soudaines et horribles et dans l'encombrement des portes, dans l'obscurité des couloirs où le gaz venait de s'éteindre, des écrasements barbares de femmes et d'enfants furent accomplis par de parfaits gentlemen éperdus.

Walter avait voulu ouvrir sa loge, mais un détraquement de la serrure, ou une poussée extérieure empêcha absolument la porte de céder à ses efforts de désespéré. La flamme et la fumée envahissaient la salle ; il étouffait. Après quelques minutes de grincements de dents et de rugissements, il parvint, dans une explosion de rage suprême, à enfoncer l'obstacle et se trouva dans le couloir obscur au bout duquel, houleuse et hurlante, se pressait la foule vers un escalier à peine éclairé. Il se précipita vers la sortie ; mais, était-ce un jeu de son imagination affolée, il trouva devant lui, souriant et terrible, Joe Cox, ou du moins son apparence spectrale, qui semblait lui barrer le chemin. Sa victime, avec un rictus étrange, lui montrait la blessure saignante de sa tête, et du geste lui commandait de rester dans le théâtre.

Walter, la gorge sèche de terreur, aveuglé déjà par la fumée, et respirant à peine, mais dominé par l'instinct de la conservation, se précipita en avant pour renverser le spectre. Il passa sans nul effort, au travers du *double* aérien de Joe ; mais au même moment, dans un bruit pareil à une tonitruante décharge d'artillerie, les plafonds fumants s'écroulèrent sur lui, pendant qu'au dehors la foule saluait de cris d'horreur le redoublement d'étincelles lumineuses que cet effondrement nouveau avait fait jaillir du brasier féerique et épouvantable.

CHARLES GRANDMOUGIN.

UTILITÉ PRATIQUE DU SPIRITISME.

—

Entre les objections qu'on fait au spiritisme, il y a celle de son inutilité pratique. Pour montrer combien est peu fondée cette affirmation, nous avons choisi dans le rapport de la Société dialectique de Londres la déposition d'un illustre savant, de celui qui établit le premier cable électrique entre l'Europe et les Etats-Unis, nous avons nommé C. Varley. Nous lui laisserons la parole et nous y trouverons une preuve lumineuse de l'utilité pratique de l'intervention de nos bons frères d'outre-tombe :

« J'étais sceptique, lorsque j'entendis, pour la première fois, parler du spiritisme ; c'était vers l'année 1850. A cette époque, on attribuait à l'électricité, les phénomènes des mouvements des tables et de la typtologie. J'entrepris d'étudier cette hypothèse, et il me fut démontré qu'elle était tout à fait dénuée de fondement : car aucune force électrique ne pouvait se développer, ni être appliquée de cette manière par les mains d'êtres humains non isolés, force capable de faire mouvoir la millième partie des tables mises en

mouvement.

» Je dois faire connaître que je possède une force magnétique guérissante. Trois ans après ces expériences je me rendis à Londres, où je fis la connaissance d'une dame, qui est maintenant ma femme. Elle était sujette à des migraines nerveuses : j'entrepris son traitement magnétique, avec l'autorisation de ses parents. J'obtins quelque amélioration : et un jour, pendant qu'elle dormait du sommeil magnétique, j'agitais en moi-même la question de savoir si je parviendrais à la guérir entièrement. Elle répondit affirmativement à ma pensée. Ceci me parut bien étrange : ayant alors renouvelé ma pensée, je lui demandai si elle entendait positivement y répondre. Oui, répondit-elle, car si vous réussissez à interrompre la régularité des accès, vous parviendrez à me guérir. C'est ainsi, qu'étant parvenu par la suite à troubler leur période régulière, elle se trouva complètement guérie. Pour m'assurer de la possibilité d'exercer l'influence magnétique à travers les portes fermées, et même à travers un mur, je dirigeais sur elle mon fluide dans ces circonstances à plusieurs reprises, et je fus émerveillé en la voyant peu après venir vers moi et me prendre les mains pour me faire cesser. Je rappelle ces faits, car ils peuvent nous aider à trouver la solution de quelques phénomènes spirites.

» Quelques mois après, ma femme fut attaquée d'une maladie de poitrine : son état s'aggrava, elle maigrit beaucoup et les médecins la déclarèrent phtisique, en affirmant qu'elle ne vivrait pas au delà de six mois. Une nuit, elle m'adressa la parole, comme en parlant d'une autre, en disant : « Si tu ne prends pas garde, tu la perdras. » — Qui perdrais-je donc ? répondis-je. — Ta femme. A ces paroles, je demandai : qui est-ce qui parle ainsi ? — En résumé, voici ce qu'on me répondit : Nous sommes plusieurs esprits ; nous pouvons la guérir, si tu veux faire ce que nous te dirons. Trois ulcères vont se former dans les poumons de ta femme. Le premier s'ouvrira dans dix jours, à cinq heures trente-six minutes du matin. Tu auras sous la main tels et tels remèdes : tu seras seul avec elle, pour éviter toute surexcitation provenant d'autres personnes présentes, et tu te garderas bien de lui faire part de nos communications, car cela lui serait fatal.

» Au jour dit, et exactement à l'heure indiquée, ma femme jeta un cri, et tout ce qui m'avait été prédit se vérifia, et lui apporta du soulagement. La seconde crise me fut annoncée pour le jour d'une éclipse lunaire, visible à Péterbourough. J'avais promis d'y conduire ma femme ; mais je frémis en m'apercevant que l'ulcère s'ouvrirait pendant notre trajet en chemin de fer. Cependant les esprits me conseillèrent de ne pas contremander le départ : nous partîmes donc, mais j'étais pourvu des remèdes nécessaires. Une demi heure avant le moment prédit, l'état de ma femme s'aggrava, et au moment précis préindiqué l'ulcère creva. Telles furent mes premières expériences spirites : et, comme il est évident, ce ne fut certes pas ma femme, mais bien les esprits, qui m'indiquèrent la voie à suivre, et c'est en la suivant exactement que ma femme fut si bien guérie, que dans le cours de neuf mois sa respiration se rétablit d'une manière normale et son physique devint florissant et robuste. »

(Traduit du *Lux*, de Rome, de novembre 1888.)

CORRESPONDANCE.

Les Livres d'Allan Kardec.

Il y a peu de temps, la question du prix de vente des livres fondamentaux de la doctrine spirite était de nouveau remise sur le tapis. Le problème reste toujours au même point ; aucune solution n'y a été donnée.

J'ai vu avec regret la presse spirite étrangère ne s'occuper que très peu de la question, qui cependant mérite examen.

En effet, quoiqu'on ait beaucoup écrit sur le spiritisme, depuis Allan Kardec, je ne crois pas qu'on ait fait mieux, ni plus complètement que le Maître. Toute personne sérieuse, qui voudra avoir une idée complète du spiritisme, devra évidemment étudier les cinq livres fondamentaux. Sans doute, il est bien des points sur lesquels on peut ne pas être d'accord, il se peut qu'on soit loin même de partager les idées émises dans ces volumes sur Dieu, la réincarnation, etc., mais Allan Kardec ne déclare-t-il pas lui-même qu'il n'a fait que recueillir les enseignements des Esprits, enseignements forcément incomplets, puisqu'ils se trouvent toujours en rapport avec l'état d'avancement de l'humanité ; seulement, ils se complètent, s'étendent, s'éclaircissent au fur et à mesure que nous avançons dans la voie du progrès.

Mais je constate ici, que partout le Maître nous met en garde contre l'erreur ou la crédulité, nous disant, nous répétant sans cesse de faire appel à notre raison, au bon sens.

Je constate encore que la plupart des idées émises dans ces magnifiques ouvrages sont en rapport avec les sentiments larges et généreux du peuple français ; qu'elles apportent aux masses une consolation profonde, une vérité nouvelle,

qui fortifie et encourage; que l'immense majorité des spirites de race latine et teutonne, se sont déjà ralliés aux principes féconds de la réincarnation, et qu'enfin il est à espérer que sous peu cette idée si consolante sera admise par tous les spirites du globe.

En répandant ces livres partout, nous éclairerons les intelligences, et nous rallierons finalement les peuples à la grande idée de l'immortalité de l'âme, contre laquelle tant d'égarés s'insurgent aujourd'hui.

Mais ici se dresse la difficulté insurmontable : le prix ! Il faudrait pouvoir disposer d'éditions populaires, et les volumes coûtent 3 fr. 50 !! Il y a plus de 30 ans, ces mêmes livres coûtaient le même prix qu'aujourd'hui, et chacun sait que tous les produits de l'industrie ont subi une baisse très considérable.

Pourquoi n'en est-il pas de même ici ?

Je sais que la « Librairie des sciences psychologiques » a des ennuis, mais, alors, pourquoi ne pas faire un appel aux frères étrangers ; il doit y avoir une solution possible, et tous les spirites sont intéressés à la voir enfin adoptée.

La société accorde déjà une forte réduction par douzaine, pourquoi ne pourrait-elle l'accorder, et même plus, sur le volume unique ?

Si une première diminution a été possible, une seconde le sera, peut-être, en prenant, à cet effet, des mesures spéciales.

Le nombre d'ouvrages vendus serait, d'ailleurs, beaucoup plus considérable et constituerait déjà une compensation.

Une excellente occasion se présente d'aviser à ce sujet : c'est le Congrès de Paris. Ne pourrait-on réserver une réunion privée des délégués pour examiner la question ?

Les spirites parisiens n'oublieront pas qu'ils ont un dépôt entre les mains qui leur est confié pour le bien et le progrès de la doctrine, et ici tous les frères spirites ont le droit et le devoir de parler et d'aviser en commun.

FÉLIX.

NOUVELLES.

Les spirites de Brisbane (Australie) ont réuni par souscription une somme de 500 dollars pour faire venir de San Francisco, le médium Fred. Evans, dont nous avons donné la biographie dans notre dernier numéro. Le phénomène de l'écriture directe que ce médium obtient dans de très bonnes conditions, a pu être observé avec soin. Un journal spécial, le *Psychic Notes*, a rendu compte des principales séances en donnant des fac-similé des écritures.

M. Evans est en ce moment à Melbourne.

* * *

Le *Psychic Notes* de Brisbane du 17 décembre, rapporte que son éditeur, M. Geo. Smith, a obtenu par la médiumnité de M. Fred. Evans, le phénomène observé d'abord par feu le professeur Zœllner avec Henri Slade : des nœuds dans une corde sans fin. Dans le cas présent, les deux bouts de la corde étaient solidement cachetés sur une carte ; la carte et la corde furent placées ensuite entre deux ardoises et celles-ci liées avec un ruban. M. Smith tint pendant quelques minutes les ardoises dans ses mains, puis les déposa sur le parquet à deux ou trois pieds de la table. En ouvrant les ardoises après un signal donné par les invisibles, quatre nœuds furent trouvés sur la corde toujours attachée de même et les cachets intacts. Le tout est reproduit par un dessin très bien exécuté qui figure en première page du journal.

* * *

Nous lisons dans le *Harbinger of Light* de Melbourne du 1er mars :

M. Evans a commencé ses séances privées à Melbourne le 31 janvier et depuis il a été pleinement occupé. La chute de cheval qu'il a faite à Queensland a affecté malheureusement son système nerveux et il est obligé de limiter le nombre de ses séances. Nous avons parlé avec plusieurs personnes qui sont allées le voir et qui étaient bien satisfaites des résultats qu'elles ont obtenus. Personnellement nous avons eu deux séances privées avec M. Evans, et chaque fois nous avons reçu des preuves concluantes ; un ami décédé auquel nous ne pensions pas, nous a écrit entre autres un message de près de 200 mots sur une paire d'ardoises placées sur le parquet à environ quatre pieds du médium.

Ce message avait rapport à des affaires connues seulement de l'esprit qui se communiquait et de nous : des événements arrivés, il y a cinq ans, et qui furent seulement rappelés à notre mémoire par la communication. Un monsieur bien connu dans le monde des affaires à Brisbane et dont la foi quant à la réalité des phénomènes présentés par M. Evans avait été ébranlée à la suite d'articles hostiles publiés par le *Brisbane Télégraph*, dans lesquels on affirmait que M. Patterson obtenait les mêmes résultats par la prestidigitation, visita de rechef M. Evans à Melbourne, et ayant obtenu l'écriture sur ses propres ardoises et dans des conditions strictement expérimentales, il retourna à Brisbane et publia ses expériences dans le *Télégraph* du 9 février, à la confusion des Pattersoniens.

* * *

Le *Journal de Liége* du 8 mai relate l'incendie qui vient de dévorer entièrement, à Flémalle-Haute (près Liége), l'humble habitation de notre frère en croyance, M. François Graindorge.

Parmi les objets détruits, on signale la bibliothèque composée de 150 volumes traitant tous de la religion spirite dont Graindorge est un des plus fervents adeptes. Puisse l'ex-propriétaire des œuvres d'Allan Kardec et consorts, ajoute malicieusement le journal de M. Desoer, ne pas voir dans le sinistre qui l'a frappé la main de quelque esprit vengeur revenu d'outre-tombe pour la circonstance.

Les nombreux adversaires du spiritisme, qui pourraient se réjouir de cet auto-dafé accidentel, n'apprendront pas sans regret que grâce au *Journal de Liége*, la solidarité qui relie les spirites de toute classe sociale, aura une nouvelle occasion de s'affirmer. Chacun voudra, dans la mesure de ses moyens, contribuer à la reconstitution de la bibliothèque perdue. Nul doute que M. Desoer lui-même, dont la charité est bien connue et dont la librairie est universelle, ne réponde à l'appel que nous faisons en faveur du modeste ouvrier si éprouvé qui avait su de ses maigres économies se composer un véritable trésor intellectuel et moral.

Les dons peuvent être adressés à M. François Graindorge, rue de la Meuse, à Flémalle-Haute.

* * *

Poésies médianimiques. — Le directeur du *Lotus*, M. F.-K. Gaboriau rapporte dans le numéro de février qu'il est allé à N... pour compléter une enquête sur des phénomènes spirites qui se passent dans une famille. La mère d'une jeune personne médium s'obstine à affirmer que sa fille qui reçoit des poésies, est étrangère à ces communications qu'elle dicte ou écrit sous une influence attribuée à une personne défunte. M. Gaboriau a entendu des « coups frappés » dans l'obscurité, qu'il n'a pu observer scientifiquement. La jeune fille récita ensuite une poésie intitulée *Tristesse*, qu'elle copia après, sous l'impulsion d'un esprit. M. Gaboriau ne se prononce pas sur la sincérité du sujet, il pense que ces poésies pourraient être des réminiscences inconscientes de romances chantées à l'école.

Voici la poésie médianimique en question :

Triste est le bruit des pas dans la chapelle sombre
Où la lampe des morts luit faiblement dans l'ombre
Où la veuve à genoux pleure auprès d'un cercueil;
Triste est dans les roseaux le souffle de la brise;
Triste est le roulement du flot noir qui se brise
Contre les arêtes de l'écueil.

Triste est le soir d'hiver que nul récit n'abrège;
Triste est l'arbre fané sur le désert de neige;
Triste est au fond des bois la fanfare du cor,
L'hymne mélodieux de l'antique psalmiste,
Le chant du rossignol, le son de l'orgue est triste,
Mais mon cœur est plus triste encore.

* * *

On mande de Londres, le 18 avril, aux *Débats :*

« *Amusante Lettre publiée par le* STANDARD : *l'Hypnotisme et la Politique.*

» Le *Standard* publie, ce matin, une lettre bien amusante d'un correspondant de Belgrade qui signe Viator. Le journal conservateur fait précéder la lettre de ce titre : « Une théorie extraordinaire. » Bien extraordinaire, en effet ; jugez plutôt.

Viator, dans cette lettre curieuse, nous apprend que le roi Milan a abdiqué non de son propre mouvement, mais parce qu'il a été hypnotisé et magnétisé par Mme Artémise Christich. Et Viator, après avoir émis cette singulière théorie, se met en devoir de prouver qu'elle est vraie. Il donne sept raisons, qui sont :

La première, que le roi Milan est de tempérament hystérique ;

La seconde, que Mme Artémise Christich avait sur le roi Milan une influence inexplicable qui troublait ses idées en ce qui la concernait elle-même ;

La troisième, que « Mme Artémise » et sa sœur se livraient continuellement à des expériences d'hypnotisme et de magnétisme ;

La quatrième, que le roi Milan était le sujet sur lequel ces dames faisaient leurs expériences, et qu'il était considéré comme un excellent médium ;

La cinquième, que « Mme Artémise » est connue parmi ses intimes sous le sobriquet familier de « Œil de Serpent » ;

La sixième, que, quand le roi est à bout d'arguments pour expliquer son abdication, il finit par répondre : « Inutile de discuter ; il le fallait, » du ton que connaissent si bien ceux qui ont étudié l'hypnotisme ;

La septième, que le jour de son abdication, le roi avait l'air égaré et qu'il semblait agir sous l'empire d'une obsession.

Je vous laisse à penser si l'on rit à Londres de Viator et du *Standard*. On se demande pourquoi l'organe conservateur publie cette lettre, le 18 avril, et l'on est généralement d'avis qu'elle a dû attendre dix-sept jours dans les bureaux de la rédaction avant d'être insérée. »

AVIS.

Les personnes qui ne recevraient pas régulièrement le journal sont priées de nous en informer immédiatement.

Des numéros spécimens sont envoyés à toutes les adresses que nos lecteurs voudront bien nous communiquer.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes LE NUMÉRO — 17e ANNÉE — N° 23 — Liége, 1er Juin 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

FÉDÉRATION RÉGIONALE.

La réunion fixée au 9 juin, jour de la Pentecôte, aura lieu à 10 heures du matin, chez M. P. Joiris-Deguerre, salle du théâtre, à la « Vieille-Barrière », à Chênée.

M. Duparque, secrétaire de l'Union spiritualiste de Liége, attendra les étrangers à la gare de Chênée.

Pour le Comité provisoire :

Le Secrétaire,
O. C. HOUART.

LE RETOUR A LA VIE CORPORELLE.

On ne peut pas toujours rester dans le monde des Esprits, on ne peut pas toujours vivre exclusivement de la vie fluidique lorsqu'on n'est pas parvenu à un certain degré d'avancement, et encore ! N'est-il pas bon de temps en temps de se retremper dans la matière corporelle quand ce ne serait que pour faire avancer les peuples, les sociétés, les mondes, si on est arrivé au point de pouvoir faire de pareilles choses ou du moins d'y pouvoir coopérer ? La vie corporelle est nécessaire et si parfois elle est pénible, les personnes imbues des idées spirites en savent la raison et l'incarnation pourrait passer le plus souvent pour une punition si elle n'était pas un échelon nécessaire pour s'élever plus haut dans l'ensemble des existences qui doivent toutes se fondre dans une seule, qui est la vraie parce qu'elle les contient toutes.

C'est une page d'un livre qui n'a pas de fin, suite de la page qui précède, préparation de la page qui suivra. Lorsque l'Esprit a suffisamment travaillé comme désincarné, lorsque sa tâche est achevée, tant en ce qui le concerne qu'en ce qui touche ceux dont il doit prendre soin, car il a toujours quelque chose à faire pour les autres, alors il se tourne vers l'existence corporelle afin d'aller reprendre place parmi ceux qu'on nomme les vivants. Le retour à la vie corporelle a été expliqué dans le *Livre des Esprits* d'une manière assez étendue pour en donner une idée suffisante, mais la question est tellement vaste qu'il reste et qu'il restera toujours quelque chose à dire à ce sujet.

C'est l'incarnation qui constitue la famille au point de vue humain et la famille est à ce même point de vue une des choses les plus essentielles dont on puisse s'occuper. La famille est un lien, c'est un essai d'union, c'est l'embryon de la grande unité qui se fera plus tard ; mais la famille n'est pas toujours ce qu'elle devrait être : il y a des familles unies, d'autres qui ne le sont pas, mais la constitution de celles-ci a pour but d'éteindre des haines, de faire cesser des antipathies qui prennent leur source dans le passé et qu'il est de l'intérêt de tous de faire disparaître, car la haine engendre la haine, l'antipathie fait naître l'antipathie.

Selon les circonstances et selon les faits du passé, les Esprits qui entrent dans une nouvelle incarnation « les anciens morts » se préparent à naître dans un milieu qui leur est sympathique ou dans un milieu qui leur est moins agréable

ou même désagréable tout à fait. Dans le premier cas, il s'agit le plus souvent d'une œuvre à faire en commun dans un but d'utilité générale ou même restreinte, mais toujours en vue d'un bien réel à accomplir. Si la haine est contagieuse, la sympathie l'est aussi dans la bonnne acception du mot, et quand le bonheur ou du moins un semblant de bonheur existe quelque part, il attire comme attirent les chauds rayons du soleil.

La chaleur de la sympathie est douce et bienfaisante, tandis que la froideur de l'antipathie repousse et glace les sentiments généreux ; la haine, de son côté, a sa froideur et sa chaleur : son froid ressemble à la sensation qu'on éprouve au contact d'un reptile venimeux, sa chaleur est le chaud malsain et chargé de miasmes délétères qu'on rencontre dans des milieux privés d'air sain et facilement respirable. L'ancien mort vraiment libre, qui va renaître, peut choisir son nouvel avenir terrestre dans une mesure en harmonie avec sa liberté même et avec son avancement moral ; il y a bien certainement et toujours un entraînement, mais cet entraînement lui-même résulte des actes du passé et des tendances actuelles en vue de l'avenir. Chacun a son passé, chacun a ses tendances actuelles ayant pour but ou de le développer ou de le corriger, ou de lui donner une activité plus grande ou d'en arrêter l'essor, et presque toujours d'y apporter des modifications jugées nécessaires.

Voilà l'Esprit qui a complété ses études du moment dans l'erraticité, qui a accompli sa mission d'inspirateur auprès des incarnés qui lui sont sympathiques, car il en a toujours une qu'il se trouve toujours heureux de mener à bien et toujours malheureux de négliger. Il a fait ce qu'il devait faire, il a dépensé le fonds utile de ses propres pensées pouvant venir en aide aux hommes du moment, mais il en a acquis de non moins utiles, qu'il doit faire prévaloir, lui aussi, sur la terre, comme homme nouveau dans une existence nouvelle. Il s'est armé de toutes pièces, il a fait toutes les provisions nécessaires pour affronter cette nouvelle lutte.

La vie est un combat, dit-on, et il y a aussi le combat pour la vie, comme d'autres le disent de même, et ces deux vérités sont aussi éclatantes que le jour. Le monde terrestre est un lieu de tumulte et de tapage, un *forum*, un « champ de foire », où celui qui crie le plus fort est souvent aussi celui qui triomphe et passe pour être le plus raisonnable. Eh bien ! n'est-il pas naturel de désirer que ces choses changent un peu et se modifient en vue de la raison vraie et du bon sens ? Toute œuvre de ce genre est collective, car un seul être, homme ou Esprit, n'est rien, il faut qu'il soit aidé, soutenu, qu'il ait des associés prêts à lui prêter l'assistance de leur force personnelle et de leurs aptitudes.

Ceux qui doivent travailler de concert pour amener des évènements nouveaux s'entendent dans l'espace avant de se mettre en route pour un autre voyage sur la terre, où ils séjourneront comme hommes pendant un temps plus ou moins long selon les besoins de la tâche commune. Ce sont des voyageurs Esprits qui vont explorer, instruire, civiliser le monde des hommes, les uns d'un côté, les autres de l'autre, tous dans des parties diverses, matériellement divisés pour la plupart, mais tous moralement unis par la pensée maîtresse qui doit les diriger et dont le dépôt demeure dans le monde des Esprits, que leur tour est venu de quitter momentanément. Que sera le souvenir ? Il sera faible bien souvent dans la vie de relations, mais il deviendra plus fort quoique vague encore, aux heures où l'intuition fait son œuvre et gouverne les hommes même les plus indisciplinés par la voie de ce qu'on nomme le génie.

Le génie, c'est le travail fait, c'est la route éclairée jusque dans ses méandres les plus tortueux, jusque dans ses détours les plus accidentés ; le génie n'est pas un privilège, il est un fruit du travail antérieur, un produit nécessaire et précieux de l'inspiration divine. Plus un Esprit s'allume lui-même au flambeau divin, plus il s'approche de la flamme divine, non pour chercher à l'embrasser dans une étreinte au dessus de ses forces et de sa conception, mais pour y trouver la vie et la chaleur sans laquelle il n'existerait pas, plus son propre génie devient fort et lumineux. Tout est prêt dans l'espace pour ce départ collectif qui va former dans le monde des hommes une nouvelle génération.

Ces préparatifs et ce départ, cette réincarnation se font à tour de rôle individuellement pour les anciens morts prêts à rentrer dans la vie corporelle, mais ce mouvement est constant, ininterrompu dans l'espace ; c'est un départ continuel comme c'est une arrivée continuelle, puisque c'est de là que viennent les naissances, comme c'est là qu'aboutissent les morts. On comprend qu'il y a pour régulariser ce mouvement, qui est la vie même des transformations, une autorité supérieure possédant en elle l'intelligence des choses et la force nécessaire pour les faire se produire. Sans cela ce serait un chaos à ne pas se reconnaître, un désordre où chacun se trouverait le plus souvent hors de son rôle et livré à la capricieuse toute-puissance d'un monstrueux hasard.

Or, il n'est ni hasard, ni toute-puissance capri-

cieuse; tout est soumis à des lois émanant de la suprême intelligence, qui seule possède la toute-puissance souveraine; ce n'est pas une tyrannie qu'elle exerce, c'est une protection que reconnaissent avec bonheur tous ceux qui sont doués de cette intelligence morale qui fait les croyants. Ceux qui partent de l'espace pour aller accomplir une tâche nouvelle sur la terre, sont bien imbus de cette vérité, ils sont profondément convaincus de l'existence du pouvoir souverain et de son action infaillible. Et si parfois on trouve des athées ou du moins des personnes qui se donnent cette qualification, ce n'est jamais parmi eux qu'on les rencontre.

L'athéisme, c'est l'ignorance et l'absence de sens moral, de la vue morale par laquelle seule chacun peut voir Dieu dans sa pensée. Quelquefois cette force sur laquelle on peut seulement se reposer avec sécurité, fait défaut par suite de circonstances que toujours soi-même on a fait naître, mais dont on a perdu momentanément le souvenir; du reste s'il y a des êtres qui font profession d'athéisme, on peut être convaincu, ainsi le veut la force des choses, que c'est un mal apparent destiné comme tous les maux à produire un bien réel. Si les Esprits qui reprennent le joug de la matière corporelle gardaient le souvenir de leurs idées acquises dans l'erraticité, ils verraient avec calme les épreuves terrestres et traverseraient les tempêtes sans en être trop blessés; en un mot, ils sauraient s'élever par la pensée au dessus des évènements.

Cela arrive plus souvent qu'on ne pense, et une fois entré dans le monde corporel, il est des pauvres et des délaissés qui se consolent de leur pauvreté et de leur abandon, en songeant qu'ils ont ailleurs des richesses, ailleurs des protections, protections et richesses dont ils trouvent par la pensée l'essence en eux-mêmes. Mais ceci est un détail, un détail tout personnel, qui n'a de réelle importance que parce qu'il se rattache à une foule de détails de même nature qui, tous réunis, forment l'ensemble des désirs et des vœux de l'humanité toute entière. La doctrine de la préexistence de l'être admise, et elle ne peut être admise réellement que par ceux qui ont un souvenir confus des choses du passé qui leur sert de raison, cette doctrine admise, la lumière se fait partout et pour tous.

En quittant le monde des Esprits, chacun de ceux dont nous parlons en ce moment, prend son viatique, emmagasine pour ainsi dire dans sa valise de voyage une partie de sa force acquise, la partie qui lui est nécessaire pour accomplir la tâche qui lui est décernée, Cette tâche est un véritable bienfait et c'est un véritable bonheur de l'accomplir. Mais le non accomplissement n'entraîne pas les effets désastreux que leur prête le préjugé et c'est là dessus que se fonde surtout la doctrine spirite qui est la doctrine du pardon par excellence. L'espérance, par elle, rayonne partout dans les âmes.

C'est elle qui ravive et console, qui donne à tous la force et le courage et ce qu'on peut nommer avec raison la vertu.

L'œuvre de la pensée s'offre dans toute l'étendue possible aux yeux des Esprits qui se sont préparés à « redescendre sur la terre »; ils en saisissent l'ensemble, car ici il y a un fini, parfaitement compréhensible, bien qu'il soit destiné à se confondre dans un infini pour l'homme et qui cependant a des bornes aux regards d'êtres plus avancés dans l'infini de la vie. Ce sont des bornes transitoires, mais qui cependant doivent servir de point d'arrêt et comme d'étapes sur la voie de l'existence sans fin.

Un collaborateur spirituel.

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES.

Vie de Jésus. *(Suite).*

D. La sœur de Jésus, qui s'appelait Magdeleine, s'appelait-elle ainsi parce qu'elle était née à Magdala?

R. Magdeleine était, en effet, de Magdala; mais cependant le nom de Magdeleine était donné à des enfants qui n'étaient pas de Magdala. Ta question a des rapports avec la question de l'origine des noms en général. La mère de Jésus donna ce nom à l'une de ses deux filles, parce qu'elle avait habité Magdala avec Joseph, et que cette fille y était née.

Je suis Marie de Magdala, et si j'ai connu Jésus, c'est parce que j'avais connu sa famille à Magdala. Nous avions joué ensemble avec cette sœur. Plus tard, lorsque la renommée de Jésus-Christ se répandit dans la Palestine, je voulus voir le frère aîné de ma compagne d'enfance, que je connaissais peu, à cause de la différence d'âge.

D. Quel âge avais-tu?

R. Vingt-cinq ans.

D. Et le Christ?

R. Trente-neuf ans.

D. Son âge quand il mourut?

R. Le Christ avait, lorsqu'il fut crucifié, cinquante-deux ans.

D. Où est-il né?

R. A Bethléem, dans sa maison. Joseph était de Nazareth; cependant il habitait Bethléem lorsque Jésus naquit. Joseph a beaucoup voyagé

et a habité diverses villes. Il alla même en Egypte, où il demeura dix ans. Lorsqu'il en revint, il alla à Nazareth et y mourut.

Dieu ne fit éclater aucun prodige à la naissance de Jésus, si ce n'est la prédiction d'une vieille femme qu'on considérait comme inspirée de l'esprit de prophétie, et qui annonça à Marie que ce fils serait la gloire d'Israël. La mère interpréta ce pronostic dans le sens de ses désirs de fortune et de vanité ; mais elle fut cruellement déçue.

D. A quel âge la Vierge est-elle morte ?

R. A l'âge de 82 ans. Elle a survécu 10 ans au Christ. Elle est morte à Jérusalem.

(21 avril 1877).

3

D. La multiplication des pains et des poissons a-t-elle eu réellement lieu ?

R. Jésus a multiplié dans le désert de l'incrédulité le pain de la foi. Le peuple qui le suivait dans le désert est l'image de la foule des incrédules, et le pain et les poissons représentent la futile nourriture des prêtres, que ce peuple recevait et que Jésus vint rendre forte en développant le peu de vérité qui s'y trouvait renfermée. Vous ne pourrez comprendre l'Evangile qu'en vous pénétrant de ceci :

Les chrétiens des premiers temps étaient des évocateurs d'Esprits, comme vous. Lorsque, comme vous, ils désiraient connaître ce que Christ avait fait dans une circonstance donnée, ils l'évoquaient, et des réponses obtenues ainsi, mêlées à ce que la tradition leur avait appris, se sont formés les récits évangéliques.

Vous pouvez dès lors comprendre que la vérité s'y mêle à l'erreur, puisque, alors comme aujourd'hui, des Esprits de mensonge se communiquaient, avec des Esprits de vérité.

D. La multiplication des pains que tu nous donnes comme une figure appartient-elle à la tradition, ou est-elle une réponse d'un Esprit ?

R. La multiplication des pains et des poissons a été mise dans les évangiles par la tradition. On avait dit que Christ avait nourri abondamment la foule, en développant la vérité de la vie, c'est-à-dire la vérité morale ; et cela donna naissance à cette belle figure.

(24 avril 1877).

4

D. Comment eut lieu le mariage de Joseph et de Marie.

R. Joseph était à Nazareth, quand il fit la connaissance de Marie. Marie était de Nazareth, comme Joseph. Ils étaient voisins. Le père de Marie était charpentier, et Joseph se destina à ce métier à l'âge de douze ans, et entra comme apprenti chez le père de Marie. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il alla à Bethléem chez un oncle qui y exerçait le même métier. Voulant ensuite remplacer cet oncle dans sa boutique, il demanda Marie en mariage à ses parents. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-sept ans, Marie lui fut accordée. Elle avait alors dix-huit ans. Ils demeurèrent à Bethléem treize ans et le quittèrent pour aller habiter à Magdala où les attiraient de grands travaux. Là naquit celle des deux filles qui s'appela Magdeleine. Durant leur séjour à Bethléem, ils avaient eu quatre enfants, trois garçons et une fille. Les deux autres garçons naquirent l'un à Magdala et l'autre en Egypte. Joseph y alla après être resté six ans à Magdala. Les trois garçons qui naquirent à Bethléem furent : Jésus, Joseph et Simon. Jude naquit à Magdala. Le cinquième, Jacques, naquit en Egypte.

D. Jésus était-il le parent de Jean-Baptiste, et quels furent ses rapports avec lui ?

R. Jean-Baptiste était cousin de Jésus par sa mère. Il avait vingt ans de plus que lui. Il commença à prêcher la venue du messie, à l'âge de trente-cinq ans.

D. De quel pays était Jean-Baptiste ?

R. De Nazareth.

D. Parle-nous des noces de Cana.

R. Les noces de Cana sont vraies. La mère de Jésus y alla avec ses sept enfants. Le Christ avait déjà commencé son apostolat. Sa mère qui ne pouvait s'en consoler, cherchait toutes les occasions de tourner en ridicule celui qu'elle considérait comme fou. Le nombre des conviés était fort grand. Le vin vint à manquer; alors elle dit à Jésus, en ricanant : « Voilà le moment de faire éclater ta puissance. Donne à boire à tout ce monde. » Alors Jésus se leva, et, prenant la parole, il prononça un discours si élevé sur la tempérance que personne ne songea plus à demander du vin. C'est ainsi que l'eau acquit les qualités du vin, puisqu'elle les satisfit.

D. Etait-ce un parent de Jésus qui se mariait?

R. C'était le cousin germain de Jésus, étant le fils du frère de sa mère.

D. Quelle était la profession du père de Joseph.

R. La profession de tanneur.

D. Jésus a-t-il réellement dit à sa mère ces dures paroles : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? »

R. Marie ne croyait pas à la mission de Jésus ; donc elle était partisan des prêtres, et il n'y avait rien de commun entre sa croyance et celle de son fils. La vérité n'a rien de commun avec le mensonge.

Mais il ne faudrait pas inférer de ces paroles

que Christ détestait sa mère : il l'aimait et la plaignait.

(28 avril 1877.)

(A suivre.) V. TOURNIER.

LA LOI DES INFINIS.

Il n'y a pas d'école, ni de secte, qui offre à l'homme un champ plus vaste ou des conceptions aussi sublimes pour admirer l'Auteur de la Création que la doctrine spirite.

Celui qui est convaincu que son enveloppe matérielle n'est qu'un vêtement éphémère dont il change sans cesse ; qu'il n'est qu'un voyageur dont les pérégrinations n'ont pas de terme et dont la demeure ne sera jamais inamovible, ne pourra pas s'abstenir d'élever ses regards vers un champ immensément plus vaste que l'habituel, un champ tellement étendu et merveilleux qu'il en est comme épouvanté, se sentant incapable de concevoir une idée adéquate de la grandeur du Créateur et de celle de son œuvre.

Pendant que ces pensées occupent son esprit, le temps,qui selon notre mesure humaine s'écoule par secondes, minutes, heures, jours, mois et années, lui montre la brièveté et la rapidité de sa vie terrestre.

Mais qu'est-ce que sa vie et ce temps comparés à l'interminable série des siècles sans fin ? Qui a inventé cette mesure du temps ? Où commence et où finit-il ? Si nous faisons abstraction de notre planète, nous verrons sans peine que ce sont des inventions qui nous appartiennent en propre.

Nous sommes parvenus à l'idée de l'infini à la suite de l'étude de la vie des humanités qui se sont succédé sur la Terre, de la vie de cette Terre elle-même depuis la formation du premier germe de son existence et de celle de notre existence planétaire, car tout est relatif ; et c'est ainsi que d'idée en idée, nous avons fini par entrevoir celle de l'infini. Je veux dire que dans l'ordre universel, le temps passé est infini comme Dieu, tout aussi bien que le sera le travail incessant de ce mécanisme céleste qui par des multiples aspects enchante nos regards. C'est ainsi, que dans l'ordre de l'absolu, en nous plaçant en dehors de la sphère terrestre et en envisageant le temps en face de l'océan du grand tout, nous trouvons qu'il est et sera infini.

Si nous dirigeons notre examen sur la matière, nous nous trouverons dans les mêmes conditions. Où finit la matière, où cesse son colossal travail, son évolution et sa transformation constante ? Est-ce peut-être là où parviennent nos regards aidés par les purs, les puissants télescopes modernes ? Sont-elles donc, ces blanches nébuleuses irréductibles, le terme absolu du spectacle universel des mondes et de la matière ?

Non, me répond la pensée, non, me dit l'esprit penseur, pendant qu'il parcourt ces immenses espaces avec une rapidité vertigineuse ; et les siècles des siècles passeront sans qu'il puisse jamais rencontrer la région où la matière a pris naissance, ni celle ou elle prend fin ; car l'une et l'autre sont enveloppées dans les profondeurs de l'infini d'hier suivi de l'infini de demain.

Faut-il donc en conclure que le laboratoire des mondes et du développement de la matière est l'infini ? Sans aucun doute ; — et dans tout ce colossal engrenage de merveilles se retrouve la main divine qui donne vie et mouvement à tout cet innombrable réseau d'étoiles qui constituent le céleste empire.

Mais si nous admirons ces prodiges dans l'ordre matériel, nous en retrouvons d'aussi admirables dans l'ordre intellectuel,dans la série ascendante, depuis l'insecte microscopique et le minuscule infusoire jusqu'à l'esprit de la plus élevée des hiérarchies ; cette série se termine dans l'infini.

Il ne peut donc pas y avoir de doutes, car à mesure que notre esprit s'élève dans les régions éthérées, il s'épanouit, rayonne dans les étendues du firmament, et tout ce qu'il aperçoit, tout ce qu'il considère dans l'ordre universel aboutit et plonge dans l'infini.

Dans l'ordre du progrès, la charité tend à une grandeur infinie, aussi bien que la fraternité. La science n'a pas de limite, et de pas en pas, de progrès en progrès, plus nous recevons de lumières, plus l'esprit est inondé de bonheur, car de quelque côté qu'il regarde il n'aperçoit que des grandeurs infinies, développées par une main infiniment savante dans une durée sans fin.

C'est pourquoi nous affirmons qu'il y a la loi des infinis, et qu'elle est soumise à la seule puissance créatrice, qui répand seule la vie universelle par son action divine.

Traduit de Luz del alma (Lumière de l'âme) de Buenos-Ayres, septembre 1888.

NECROLOGIE.

Mercredi, 8 mai, ont eu lieu à Seraing, les funérailles civiles de M. J.-P. Glaudin, un des plus anciens spirites de la localité.

L'assistance était nombreuse et sympathique, les coins du poêle étaient tenus par des amis du défunt et le deuil était conduit d'une façon digne et correcte par deux voisins, M et M[me] Longueville, de religion protestante.

Au cimetière, M. Houart a prononcé le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

Je m'acquitte d'un devoir à la fois pénible e

sacré, en disant ici ce qu'on appelle « un dernier adieu » à un ancien et bon camarade, un coreligionnaire regretté.

Je dirai peu de choses des qualités civiques de M. Jean Pierre Glaudin, — son panégyrique serait d'ailleurs une offense à sa modestie: — chacun ici qui l'a connu, a pu apprécier combien il était homme de cœur, de bons conseils et serviable, l'ami dévoué, le père tendre, le citoyen respectable, professant le bien en toute circonstance, cela suffit; je m'appliquerai surtout à rendre hommage à la constance de ses opinions philosophiques et, dans ce but, je rappellerai que cet ami qui, comme tant d'autres, était d'abord sceptique en matière religieuse, fut convaincu des vérités spirites, en 1872, autant par les principes rationnels de cette philosophie que par les faits qui la sanctionnent, qu'il s'en déclara ensuite ouvertement adepte et forma, avec quelques amis, un groupe spirite dont il fut le président estimé; plus tard, il devint membre fondateur de la Société spiritualiste et il contribua pour une large part à son organisation et à ses succès; jamais il n'eut un moment de défaillance et, malgré les difficultés du début et les obstacles de toute nature qu'il eut à surmonter, notamment la persécution ténébreuse et le sarcasme de ses adversaires intéressés ou inconscients, il maintint haut et ferme le drapeau de la vérité et resta attaché à l'œuvre d'émancipation morale de notre société. C'est que son âme était fortement trempée... En effet, Mesdames et Messieurs, quand on a comme lui, la conviction de défendre une cause juste et humanitaire, capable de faire régner entre les hommes la paix et l'amour par la pratique du bien; une philosophie qui apporte la lumière aux égarés, le courage aux dégoûtés de la vie, la consolation aux souffrants, l'espérance au malheureux; une doctrine propre à éclairer l'humanité sur ses droits et devoirs, par un enseignement extra-terrestre, on est naturellement fort et résolu!

Avec de semblables convictions appuyées sur des principes sublimes, ce n'est plus le doute effrayant qui torture l'esprit, non! C'est l'ange consolateur qui descend au cœur de l'homme et lui dit: « La mort du corps, c'est la vie normale de l'âme avec son bagage intellectuel et moral, ses qualités ou ses vices et ses affections pour ceux qu'elle aime. » Cette existence n'a plus rien d'épouvantable, elle est libre et heureuse dans certains cas, comme elle peut être malheureuse, selon que la vie terrestre a été bien ou mal employée, mais il n'y a rien d'éternel dans ce dernier cas, le mal ayant été temporaire, la situation malheureuse qui en résulte l'est de même, avec cette perspective consolante toutefois de pouvoir réparer le mal d'une existence par une autre employée à cette fin. Ce n'est plus l'alternative d'une éternelle béatitude contemplative ou d'un séjour infernal sans fin, non! C'est une destinée brillante, le bonheur croissant de l'existence et des mondes meilleurs, en compagnie de ceux que nous avons aimés et dont le souvenir nous est cher; c'est la vérité sur notre origine, sur notre raison d'être et sur le but noble et grand pour lequel nous sommes créés; c'est conséquemment la sérénité de l'âme, sa force et sa consolation dans les tribulations de la vie, et cela, sans culte extérieur, sans formes religieuses, parce que la philosophie spirite n'est pas une religion et que les principes sur lesquels elle s'appuie, se révèlent à tout le monde et partout par la voix d'outre-tombe et n'exigent que la pratique du bien sous toutes ses formes, sans distinction de croyance ou d'opinion.

Telle était la foi raisonnée de notre brave ami Glaudin, et telle fut sa conviction inébranlable à laquelle je rends hommage.

Adieu, ami, tu fus un obscur, mais digne pionnier de la vérité et du progrès, ta vie parmi nous a été bien remplie, tu nous laisses un exemple de fermeté constante et le meilleur souvenir. Adieu, au nom de ta famille éplorée et de l'assistance; au revoir, ami, au nom de tes frères en croyance.

* * *

Une dépêche de New-York annonce la mort aux îles Hawaï du père Joseph Damien, un missionnaire belge, dit l'*Indépendance*, qui a donné un des exemples les plus héroïques de dévouement à l'humanité, en se rendant dans les mers du Sud pour aller consoler et soigner les lépreux de l'île Molokai. Le père Damien contracta lui-même la lèpre en prodiguant ses soins aux victimes de la terrible maladie, et des Européens qui l'ont vu à Molokai affirment que son visage, rongé par les ulcères, eût été affreux à voir sans le rayonnement de bonté et de résignation qui l'illuminait. Le père Damien, qui était de Louvain et qui était parti pour les mers du Sud en 1873, vient de succomber à l'âge de 48 ans au mal affreux qu'il avait accepté pour le bien d'autrui.

— Bien qu'il fût un prêtre catholique romain, dit de son côté la *Gazette Pétrus*, il était surtout soutenu dans sa mission par un comité protestant de Londres. Il y a un an, un compagnon, prêtre comme lui, le P. Conrardy, de Liége, était venu le seconder. Le père Damien est mort de la terrible maladie. Avant de mourir, il a reçu des visites de ses amis d'Angleterre ; ceux-ci ont été profondément émus de la simplicité de ce héros et ont fait le récit de leur visite dans les deux revues de Londres.

Nota. — Dans le *Messager* du 1er octobre 1875, nous avions publié un article intitulé *Une léproserie. Beau trait d'un prêtre belge*, pour signaler l'admirable conduite de notre compatriote. Nous n'avons que trop souvent l'occasion, disions-nous, de dénoncer et de combattre, avec les armes de la libre pensée, les agissements d'un clergé intolérant et dominateur, ennemi des lumières, pour que nous ne relations pas, avec une véritable satisfaction, le noble exemple donné par le père Damien, presque aux antipodes de notre pays.

Autant nous détestons le clergé qui joue un rôle politique, qui, partout où il est le maître, cherche à imposer les principes du Syllabus, et entretient ainsi la discorde et la guerre civile, autant nous admirons cet humble religieux qui se renferme dans sa mission de dévouement et de sacrifice. « Le spiritisme, a dit Allan Kardec, honore le bien partout où il le trouve, et lorsque ses adversaires même le pratiquent, il les offre en exemple à ses adeptes. »



BIBLIOGRAPHIE.

Spiritisme américain, avec quatorze portraits et une vignette. - *Mes expériences avec les Esprits*, par Henry Lacroix. Paris, librairie des sciences psychologiques, 1, rue de Chabanais. - 1889. - Prix : 4 francs.

Joli volume de 280 pages, dont beaucoup de données paraîtront étranges aux spirites français et belges ; ce livre n'en est pas moins intéressant à lire et à méditer.

M. Lacroix, que nous avons eu le plaisir de voir en Belgique, est un ancien spirite qui a été en relations avec Allan Kardec, et en outre un grand voyageur. Quoique américain, il s'exprime en bon français avec une grande franchise et une certaine originalité. Citons quelques extraits de son livre, qui le feront mieux connaître à nos lecteurs.

« La masse de faits ou de preuves que j'apporte, dit-il, et que je relate tout simplement comme ils me sont arrivés, le tout s'enchaînant étroitement, portent en eux-mêmes le strict cachet de la vérité. Américain, de toute façon, je vais directement au but, sans m'inquiéter du qu'en dira-t-on, sans chercher à enjoliver ce qui est complet par lui-même. Je n'attends rien de ceux à qui je donne, et je me sens dans mon for intérieur au-dessus du mépris, du *ridicule*, lequel est si craint en France, et dont on se moque en Amérique ! Et qui a le plus raison ? Je viens semer dans un champ où les racines du passé ont été grandement arrachées par des révolutions, mais où on a négligé de faire fructifier des grains propres à nourrir l'esprit, à satisfaire ses besoins légitimes. Il n'y a pas que les plants de vignes qu'il est nécessaire d'importer d'Amérique ! »

M. Lacroix fut médium auditif à 16 ans, il a plusieurs genres de médiumnité que nous regrettons de ne pas avoir pu constater par nous-mêmes, le contrôle en paraissant assez difficile, mais ce ne fut qu'en 1855 qu'il fut convaincu de la continuité de l'existence et de la vie d'outre-tombe. Sa première séance avec une des demoiselles Fox de Hydesville est fort intéressante et mérite d'être connue, après tout le bruit qui s'est fait dernièrement autour de cette famille.

» J'avais bien entendu des personnes éminentes raconter les preuves surprenantes qu'elles avaient reçues par l'entremise des sœurs Fox, mais mettant tout cela sur le compte du magnétisme j'avais passé outre— tant il est vrai que l'expérience a besoin d'être directe, personnelle, pour avoir toute sa valeur. Non satisfait des preuves amenées par le secours élémentaire des tables, je me rendis à New-York pour avoir une séance avec une des demoiselles Fox, alors veuve Brown, depuis Mme Underhill. Voici ce qui m'arriva chez ce médium, que je ne connaissais pas avant:

» Il était trois heures de l'après-midi quand j'arrivai chez cette dame. Le temps était pluvieux et j'avais mis des chaussures en caoutchouc, que je laissai de côté en entrant. On me fit passer dans la salle à manger, en arrière, où le médium donnait une séance à une vieille dame. Je m'assis à un bout de la longue table pour attendre mon tour, tandis que ces deux dames se trouvaient à l'autre bout — à dix ou douze pieds de moi. Quelques instants après, je fis un saut subit, car une main, bien réelle, venait de me saisir la jambe fortement. Je ne m'y attendais pas, de là mon saut de surprise. J'examinai la table en tous sens, sans découvrir rien de suspect. Mme Brown souriait, et elle me dit : « C'était la main de votre père ! » Je me remis en place, pour en avoir le cœur net — ou mettre à l'épreuve l'esprit quelconque qui agissait ainsi. Je dis donc à cet être invisible, mais *mentalement*: — Si c'est toi, mon père, je désire que tu m'empoignes encore — et serre, jusqu'à ce que je crie *assez!* et, peut-être, finirons-nous par nous entendre. — Ce qui fut dit par la pensée seule, fut fait d'une manière graduée, de plus en plus forte, jusqu'à ce que les doigts semblant entrer dans mes os, je criai : *assez, assez!* Et la sueur m'inondait, car j'avais fait de terribles efforts pour ne pas desserrer les dents. Tandis que cette main me serrait ainsi, je regardais pour la voir, mais elle était invisible. La pression des doigts, néanmoins, s'accusait parfaitement en laissant des empreintes sur mon pantalon et dans ma chair. Mais la douleur que je ressentais était l'argument le plus frappant. Cette expérience seule me satisfaisait; mais j'en eu d'autres.

» De petites mains vinrent ensuite me flatter et frapper des coups *audibles* sur mes chaussures. « Ce sont vos enfants, que vous avez perdus, » me répondit le médium. Et comme ample témoignage, Mme Brown me donna leurs *trois* prénoms, sans hésiter. La petite fille de cette dame, âgée de trois ans, entra alors dans la chambre, et je me mis à jouer avec elle. La mère me dit que cette enfant voyait les esprits. Je pus en être convaincu presque aussitôt. En remuant mes pieds sous la table, je sentais quelque chose que je heurtais; je m'aperçus que c'était un de mes souliers en caoutchouc, qui aurait dû être avec l'autre dans le couloir, où je les avais laissés tous les deux. Je demandai donc à la petite de regarder sous la table et de me dire, qui avait apporté là cette chaussure. Elle me répondit : — « C'est votre petit garçon Henry et il la tient en souriant. » Donc, me dis-je : — si une puissance quelconque, ou un esprit, tient mon soulier et que je tire dessus — il devra y avoir résistance. Essayons ! J'introduisis mon talon dans cette chaussure et je commençai à tirer — mais cela ne bougeait pas. Il me fallut employer la force de mes deux mains, ajoutée à celle de la jambe, pour en venir à bout. — Avec ces preuves, toutes palpitantes d'évidence, de puissance, d'intelligence, de clairvoyance et de raisonnement — je me déclarai pleinement satisfait, et, fort enchanté, je quittai cette maison. »

* * *

Vient de paraître à la librairie Félix Alcan, éditeur, boulevard St-Germain, 108, à Paris:

Le Magnétisme animal — A propos d'une visite à l'école de Nancy — par J. Delbœuf, professeur à l'Université de Liége.

Nos lecteurs voudront lire cette œuvre intéres-

sante à plusieurs titres. La science pratique incontestable d'un savant professeur, consacrant ses loisirs à des recherches d'un puissant intérêt, ne peut manquer d'être surtout utile à ceux qu'anime le désir de l'imiter dans l'expérimentation des faitsde magnétisme.

Nous donnerons prochainement quelques extraits de ce livre scientifique que chacun voudra posséder dans sa bibliothèque.

Conférence spirite à Flémalle-Grande

Le dimanche 19 mai, une conférence publique sur le spiritisme a été donnée à Flémalle-Grande (près Liége) par M. Paulsen, sous les auspices de la Société spiritualiste de Seraing.

Des affiches annonçant la conférence et portant ces mots : « Entrée et tribune libres » avaient été placées dans la localité.

L'auditoire, assez nombreux, était fort sympathique.

Le président de l'assemblée, en présentant le conférencier au public, a rappelé que la parole serait accordée à la contradiction, à condition d'être courtoise, inspirée par l'esprit de recherches, d'investigations et mue surtout par l'amour de la vérité.

Cela dit, le conférencier a d'abord fait, avec érudition, l'historique du spiritisme ; il a indiqué, avec méthode et clarté, son origine par la manifestation simultanée de ses phénomènes sur tous les points du globe, l'enseignement qu'on a retiré de ces faits, la philosophie rationnelle et consolante qui en résulte, puis il a fait observer que cette doctrine nouvelle, comme toutes les grandes découvertes, les idées larges et généreuses, avait provoqué la malveillance et même la persécution des gens intéressés à la combattre, le sarcasme d'adversaires inconscients et ignorants, préférant juger d'après les autres que de se donner la peine ou le bénéfice d'inventaire ; il a démontré d'une façon claire et précise combien la philosophie spirite, appuyée sur des faits patents, indéniables, peut et doit influencer salutairement l'ordre social et contribuer ainsi au bonheur du genre humain, combien elle a droit par cela même à l'attention du législateur et du moraliste, aussi bien que des chercheurs matérialistes ou autres, et de toutes les personnes de cœur, d'esprit et d'action ; il a montré, enfin, dans la simplicité des enseignements sublimes du spiritisme, les effets heureux qu'ils sont appelés à produire, en améliorant l'humanité par l'émancipation des consciences, la correction des vices, le développement des vertus, le progrès moral et social.

L'orateur, très écouté, a terminé cette intéressante conférence en faisant un chaleureux appel aux bons sentiments, aux idées grandes et justes, et en engageant chacun à se perfectionner moralement, afin de contribuer ainsi à l'amélioration partielle du genre humain.

Le conférencier a été très applaudi et n'a pas rencontré de contradicteur. O.-C. Houart.

CONFÉRENCE SPIRITE AU MANS

Le dimanche 31 mars, à l'heure où les spirites parisiens se réunissaient au Père Lachaise pour honorer la mémoire d'Allan Kardec, notre ami Léon Denis faisait, au Mans, une conférence publique sur les phénomènes du spiritisme et du magnétisme.

Pour la première fois dans cette ville, la question du spiritisme était traitée publiquement devant 4 ou 500 personnes au moins ; le public sceptique était en majorité. On eut pu s'attendre à des interruptions, à des manifestations hostiles; rien de pareil ne s'est produit.

L'orateur n'a recueilli que des applaudissements bien mérités. Cela prouve, d'une part son réel talent, de l'autre le progrès des idées spirites dans les esprits incarnés.

La salle des conférences est une ancienne église de couvent ; la voix, en résonnant sous ses voûtes, éveille de nombreux échos, ce qui donne aux conférences du Mans un caractère particulier d'originalité.

Puissent les églises et les temples de nos villes et de nos villages subir une transformation semblable dans un temps peu éloigné ; au lieu d'un enseignement dogmatique suranné, nous entendrions prêcher partout la bonne nouvelle comme nous l'avons entendu le 31 mars, et cela avec une chaleur, une éloquence dont seuls peuvent se rendre compte les auditeurs.

M. Léon Denis a traité des points principaux suivants :

L'existence et l'immortalité de l'âme prouvées par les expériences magnétiques.

Les rapports entre les hommes de la terre et ceux du monde des esprits, établis par les phénomènes spirites.

Destinées des âmes, existences successives.

Lois universelles de progrès et de solidarité.

Lois morales de responsabilité et de justice.

Je vous donne un simple aperçu de cette conférence de deux heures, et voudrais pouvoir vous en envoyer le compte-rendu. J'avoue mon incompétence. Il eut fallu un sténographe pour la reproduire en entier. Vous le voyez, nous aussi, nous avons fêté l'anniversaire d'Allan Kardec ; pour nous, c'est une véritable fête d'entendre notre frère Denis dans les conférences publiques ou privées qu'il fait au Mans de temps à autre ; grâce à lui et à M. et Mme Trouvé, Mrs Dubois père et fils, le spiritisme est en progrès sensible en notre ville.

Je suis l'interprète de tous nos frères du Mans pour offrir au conférencier notre gratitude et notre reconnaissance.

(Revue spirite.) L. Niepceron.

AVIS.

L'Union spiritualiste se trouvant momentanément sans local, les communications à lui faire doivent être adressées à son président, M. Closset, conseiller communal, à Herstal.

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.

10 C^mes^ LE NUMÉRO | 17e ANNÉE — N° 24 | Liége, 15 Juin 1889

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME — QUESTIONS SOCIALES — MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messager* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liége.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de Mr H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique . . . . fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue de Chabanais, 1, à Paris.

SOMMAIRE :

Congrès spirite et spiritualiste international de 1889.

Nous lisons dans la *Revue spirite* du 15 mai :

Le 24 avril 1889, quatre-vingts délégués représentant plus de trente-quatre groupes spirites et spiritualistes (Spirites, Théosophes, Kabbalistes, Philosophes, Swedenborgiens, Théophilanthropes, Magnétistes, Spiritualistes), se sont réunis pour constituer la Commission exécutive qui doit organiser *le Congrès spirite et spiritualiste*, lequel s'ouvrira *à Paris, le 9 septembre 1889*, et *se terminera le 15*.

Quatorze revues et journaux spirites et spiritualistes, prêtent dès maintenant leur concours à la commission exécutive.

Le congrès affirmera les deux points fondamentaux suivants :

1° *La persistance du moi conscient après la mort*, autrement dit : *l'immortalité de l'âme ;*

2° *Les rapports entre les vivants et les morts.*

Toutes les questions qui divisent seront écartées.

Nous voulons prouver dans le futur congrès que nous sommes des gens de progrès, amis de la vérité, de la libre recherche, qui reconnaissent dans l'homme un élément immortel, négation absolue des doctrines *néantistes*.

Cet élément est la base fondamentale sur laquelle doit s'étayer l'union de tous les Spiritualistes, Philosophes, Théosophistes, Swedenborgiens, Théophilanthropes, etc.

Nous faisons un pressant appel à tous les spirites et spiritualistes, à tous les groupes, journaux, revues, dévoués à nos idées, pour donner *la plus grande publicité à cette adresse*, en les engageant à nous envoyer, *dans le plus bref délai* leur adhésion, au siége de la commission, *1, rue Chabanais, à Paris.*

Nous les prions également de transmettre à la Commission exécutive les travaux, mémoires et remarques, relatifs aux questions qui peuvent intéresser le Congrès, et cela, avant le 15 août prochain, dernier délai pour ces réceptions.

Tous les directeurs et rédacteurs de journaux spirites et spiritualistes font de droit partie de la Commission exécutive, ainsi que tous les délégués de groupes qui se seront fait inscrire avant la même date (15 août).

Le bureau nommé par la Commission :

Docteur Chazarain, président.

MM. P.-G. Leymarie et *Arnould*, vice-présidents.

MM. G. Delanne, *Papus* et *Caminade*, secrétaires.

M. Mongin, secrétaire comptable.

M. C. Chaigneau, trésorier.

MM. Baissac, *Warschawsky*, *J. Smyth* et *Henri Lacroix*, traducteurs interprètes.

NOTA. — Une souscription étant ouverte pour couvrir les frais du Congrès, le *Messager* se fera un plaisir de faire parvenir aux frères de Paris les fonds que ses lecteurs pourront lui envoyer.

C'est par le groupement des efforts individuels que nous arriverons à un résultat digne de l'œuvre entreprise.

LE PROBLÈME DE L'AME.

La science marche pas à pas à la conquête des

vérités suprêmes; pas à pas, car dans l'état actuel des connaissances humaines, aussi bien que dans le siècle d'Aristote, il n'y a pas de cerveau qui puisse saisir la liaison de toutes les branches du savoir : et les savants les plus renommés dans chaque ordre d'études sont nécessairement spécialistes et souvent ignorants dans les branches de science humaine qui s'éloignent de celles qu'ils cultivent.

Toutefois on rencontre, assez rarement, certains esprits synthétiques qui s'élèvent en même temps à tous les sommets de la science. J'ai eu le chagrin de perdre il y a quelques semaines un ami d'enfance, admirable en cette faculté transcendante. Il n'avait pas encore trente ans lorsque la consomption l'éteignit. Pendant ses derniers jours, nous eûmes plusieurs entretiens que je livre à la publicité, afin que le lecteur apprécie les anxiétés qu'endurent les esprits supérieurs à la recherche de la vérité. Ces entretiens résument tout ce que les sciences positives peuvent nous apprendre sur un sujet ultra-humain.

Son esprit était incessamment travaillé par le problème de l'âme : parfois il se trouvait tellement absorbé par la recherche de l'inconnu, et avec une telle concentration d'activité cérébrale, qu'il éprouvait au bas du crâne une vive douleur qui paraissait suspendre ses facultés.

Ce paroxisme cérébral se produisait surtout, lorsque, après ses investigations sur l'immortalité, il voyait tout-à-coup disparaître les manifestations de la vie présente, et s'ouvrir devant sa pensée le spectacle de l'éternité. Il cherchait alors à pénétrer dans cette scène ultra terrestre de l'âme dans l'infini. La vision de son corps inerte et froid, enveloppé d'un funèbre suaire, enfermé dans un étroit cercueil, sa dernière et lugubre demeure, ne troublait pas sa pensée, mais plutôt l'incertitude de l'avenir l'angoissait.

« Que serai-je et que serons nous ? Si nous disparaissons tout-à-fait, quelle comédie puérile n'est-elle pas la vie avec ses illusions et ses vicissitudes ? Si nous sommes immortels, que ferons-nous pendant toute l'éternité ? D'ici à un siècle, où serai-je ? Et où seront les habitants actuels de la Terre ? Et les habitants des autres mondes ? »

« Mourir pour toujours, n'exister qu'un moment, quelle dérision ? Ne vaudrait-il pas mieux ne pas être né ? Et pourtant la destinée est de vivre éternellement, sans pouvoir nous soustraire à la fatalité qui nous gouverne, et sans perdre de vue le fugitif horizon de l'éternité infinie. »

« Comment supporter le fardeau d'une pareille destinée ? Si nous prenions l'existence en horreur, il ne nous serait donc pas possible de l'abandonner, ni d'y mettre un terme ? Ceci devient une cruauté bien plus implacable que ne l'est celle d'une vie éphémère, qui se dissiperait comme celle de certains insectes au souffle de la brise du soir. »

« Et ensuite pourquoi sommes-nous nés ? Est-ce pour souffrir du tantalisme de l'incertitude ? Pour assister à l'évanouissement de toutes nos espérances, et nous apercevoir enfin que pour vivre tranquilles il faudrait être idiots, ou hallucinés, comme les fous ? Et l'on parle d'un Dieu bon ; et il existe des religions, des prêtres, des rabbins, des bonzes, etc. »

« L'humanité n'est guère autre chose qu'une famille de pauvres hallucinés... Les hommes de toutes les nations sont toujours sous les armes pour se massacrer. Et en vérité, c'est ce qu'ils peuvent faire de mieux, et le plus juste tribut qu'ils puissent payer à la nature pour le désagréable présent de la vie qu'ils ont reçu. »

Parfois il errait parmi les vastes et sombres cimetières de Paris, cherchant entre les tombes les sentiers les plus solitaires, écoutant le murmure du vent et le bruit des feuilles sèches ; d'autres fois il se perdait parmi les rues de l'immense ville; il méditait dans les bois pendant des heures entières ; et parfois il vivait dans son cabinet de la place du Panthéon, qui lui servait de salle d'étude, de chambre à coucher et de salon ; et jusqu'à des heures avancées de la nuit il disséquait un cerveau emporté de la clinique pour examiner au microscope les très fines sections de la substance grise. Et à la suite de ces travaux, les incertitudes de la science, derniers résultats de ses investigations, le jetaient dans des désespoirs violents.

Quelques jours après sa mort, je trouvai dans un tiroir de son secrétaire un exposé des arguments scientifiques par lui réunis, pour résumer les dernières notions de la science contemporaine, sur lesquelles il avait fondé sa philosophie personnelle. Je les reproduis à peu près dans le même ordre qu'il avait adopté :

« Tout ce que nous voyons n'est qu'apparence ou fiction. La réalité est autre.

Le soleil semble tourner autour de nous; apparaître le matin et s'occulter le soir, pendant que la Terre nous semble immobile. Et c'est tout le contraire. Nous vivons sur un projectile lancé vertigineusement dans l'espace avec une rapidité 75 fois plus forte que celle d'un boulet de canon.

Un concert harmonieux charme notre ouïe. Le son est un mensonge. Il n'existe pas autrement que par une impression ressentie par les sens à la suite de certaines vibrations d'amplitude et de

rapidité variable, vibrations d'une nature toute silencieuse. En supprimant le cerveau et le nerf auditif, on supprimerait l'harmonie, car en réalité il n'y a que du mouvement.

L'arc-en-ciel disparait rapidement ; la rose et le muguet humectés par la pluie brillent à la lumière du soleil, la verte prairie et les blés dorés nuancent la campagne de leurs couleurs brillantes.

Eh bien ! il n'y a pas de lumière, il n'y a pas de couleurs ; il n'y a pas autre chose que l'ondulation de l'éther, qui produit la vibration du nerf optique.

Fictions trompeuses ! Le soleil éclaire et féconde, le feu brûle ; apparences ! Il n'y a pas de chaleur, mais seulement des sensations. La couleur aussi bien que la lumière ne sont que des modalités du mouvement ; vibrations invisibles, néanmoins souveraines et suprêmes.

Voici une forte poutre en fer, de celles qu'on emploie communément de nos jours. Elle se trouve en l'air, appuyant seulement ses deux extrémités sur deux murs et à dix mètres de hauteur. Sans doute elle est bien solide. On la charge au milieu d'un poids de mille, deux mille, dix mille kilogs : c'est à peine si elle sent cet énorme poids : c'est à peine si on peut noter une légère flexion à la ligne de niveau.

Et pourtant cette poutre se compose de molécules qui ne se touchent pas et qui sont en état de vibration continuelle, qui s'éloignent sous l'influence de la chaleur et se resserrent exposées au froid. Dites-moi de grâce en quoi réside la force de cette poutre ? Est-ce dans ses atomes matériels ? Non certes, puisque ceux-ci ne se touchent point.

Sa solidité se trouve dans l'attraction moléculaire, c'est-à-dire dans une force immatérielle.

En parlant d'une manière absolue, le solide n'existe pas. Voici un lourd boulet de fer ; il est composé de molécules qui ne se touchent pas ; et celles-ci, à leur tour, sont formées d'atomes aîlés. C'est pourquoi la solidité et la continuité de ce boulet ne sont que pure illusion. Si on envisage foncièrement sa structure intime, c'est un ensemble de molécules tournoyantes, assez semblables à ces tourbillons d'insectes qui voltigent dans l'atmosphère pendant les jours d'été. Si nous chauffons ce boulet il se liquéfiera ; chauffons encore, il s'évaporera. Cependant, qu'il se trouve réduit à l'état liquide, ou à l'état de gaz, ou à l'état solide, sa nature n'aura pas changé, ce sera toujours du fer.

La maison que nous habitons avec ses murs, son toit et son mobilier sont formés de molécules qui ne se touchent pas, et qui circulent les unes autour des autres.

Notre corps même est constitué par une perpétuelle circulation de molécules ; c'est comme une flamme incessamment consumée et ravivée ; c'est comme un torrent vital dans lequel on croit voir toujours courir la même eau, quoiqu'en vérité elle entraîne constamment de nouvelles molécules.

Chaque globule sanguin est un monde, et dans un millimètre cube il y en a cinq millions : et successivement, sans arrêt, sans trêve, dans les artères, dans les veines, dans la chair, dans le cerveau, tout circule, tout marche, tout se précipite dans un tourbillon vital aussi rapide, proportion gardée, que celui des corps sidéraux.

Molécule à molécule, le cerveau, le crâne, les yeux, les nerfs, les muscles et tout l'organisme se renouvellent sans repos et avec une telle voracité, que le corps dans l'espace de quelques mois est alternativement dévoré et reconstitué.

Selon les lois de la gravitation moléculaire, on a calculé que dans une minime gouttelette d'eau tombée de la pointe d'une épingle, dont le volume est d'un millième de millimètre cube, il y a plus de 225 millions de molécules.

Il y a plus d'atomes dans une goutte d'eau, ou dans une tête d'épingle, qu'il n'y a d'étoiles dans l'immensité des régions sidérales explorées par les télescopes les plus puissants.

Qui soutient la terre, le soleil, les astres dans l'espace ? Qui soutient cette longue poutre en fer chargée d'énormes poids ? Qui maintient les formes des corps ?

La force.

L'univers, les choses et les êtres, tout ce que nous voyons, est formé d'atomes invisibles et impondérables soutenus par des forces invisibles et impondérables aussi. L'univers est un dynamisme. Dieu est l'âme universelle : *in eo vivimus, movimur, et sumus.*

La théorie mécanique de l'univers est incomplète. Si j'analyse la matière, je me trouve en résultat devant l'atome invisible ; et alors la matière s'évanouit en fumée. Si mes yeux pouvaient voir la réalité, ils apercevraient à travers les corps des courants atomiques. Nos yeux corporels ne voient pas ce qui est, d'où la nécessité de tout scruter avec les yeux de l'esprit.

Dans la nature, il n'existe ni astronomie, ni physique, ni chimie, ni mécanique : tout cela ne constitue que de simples méthodes d'observation.

Il n'y a pas autre chose que l'unité. L'infiniment grand est identique à l'infiniment petit. L'espace est infini sans être grand ; la durée est éternelle sans être longue. Etoiles et atomes, c'est

tout un. L'univers est régi par la force invisible et impondérable qui agite les atomes.

Si un seul atome disparaissait, l'univers entier serait désorganisé..... Ce que nous voyons est fictif, l'invisible seul est réel. »

Ainsi concluent ces pages, qui m'ont semblé être le testament philosophique d'un penseur. D'autres feuilles séparées contenaient des réflexions dignes d'être réunies à celles qui précèdent. Les voici :

« Il est impossible à l'homme terrestre de connaître la vérité, car il ne possède que cinq sens, et reste étranger à une multitude de manifestations de la nature qui ne trouvent pas le chemin pour parvenir à son esprit.

De même que nous ne verrions rien si nous étions dépourvus du nerf optique, et que nous n'entendrions rien si nous étions privés du nerf acoustique ; de même les vibrations, les mouvements invisibles, les manifestations de la force qui traversent les fibres de notre corps restent ignorés, ne produisant aucune impression sur nos instruments organiques.

Il est possible que les habitants d'autres mondes soient plus avancés que nous en fait de progrès organique. Notre harpe terrestre manque de cordes, et il est probable qu'un habitant de *Sirius* se moquerait de nos prétentions.

Le moindre morceau de fer aimanté trouve la direction du pôle magnétique avec plus d'assurance que ne pouvaient le faire Newton et Leibnitz ; et l'hirondelle connaît mieux que Colomb ou Magellan les variations de latitude.

Je ne cesse de dire que les apparences sont trompeuses et que notre esprit doit étudier la *force invisible* à travers la matière visible. Ceci est tout-à-fait certain : la matière n'est pas ce qu'elle paraît être ; et pas un homme instruit dans le progrès des sciences positives ne pourra aujourd'hui se déclarer matérialiste.

L'atome cérébral, principe de l'organisme humain, est immortel comme tous les atomes, selon les affirmations fondamentales de la chimie; cependant il diffère des autres atomes en ceci qu'il occupe un rang plus élevé qui le lie à l'âme.

Que l'âme existe en tant que force, c'est indubitable ; qu'elle s'identifie avec l'atome cérébral organisateur, c'est vraisemblable ; qu'elle survive à la dissolution du corps, c'est admissible. Que devient-elle ? Où va-t-elle ?

La majorité des âmes ne se doute même pas de sa propre existence. Des quatorze cents millions d'êtres humains qui peuplent notre planète, quatre-vingt-dix pour cent ne pensent pas. Que feront-ils de l'immortalité ? . . . .

. . . .

Peuvent-elles, les âmes, se transporter d'un monde à un autre ?

Rien n'est plus difficile à comprendre que ce qu'on ignore ; comme n'est si simple que ce qu'on sait. Qui s'étonne de nos jours de ce que le fil électrique transmet la pensée à travers les continents et les mers ? De ce que l'attraction lunaire élève les eaux de l'Océan ? De ce que la lumière parcoure 300 mille kilomètres par seconde. C'est tout au plus si les penseurs apprécient la grandeur de ces merveilles, car la masse du vulgaire n'admire rien de tout cela.

Si une découverte nous permettait aujourd'hui de correspondre par signaux avec les habitants de Mars, le jour suivant on n'en serait plus surpris.

Oui, certes, les forces animiques peuvent se transporter d'un monde à un autre ; mais non partout, ni toujours, ni toutes. Il y a des lois et des conditions à remplir. Par l'effet de ma volonté, je puis lever mon bras et lancer une petite pierre à l'aide de mes muscles, mais je ne pourrais pas en faire autant avec un poids de mille kilogrammes. Il y a des esprits incapables d'activité, tandis que d'autres la possèdent à un degré transcendant. Mozart, à l'âge de six ans, montrait déjà son génie musical et publiait déjà à huit ans ses deux premières sonates, pendant que le plus grand auteur dramatique connu, Shakespeare, n'avait encore rien produit digne de lui à l'âge de trente ans.

Il n'y a pas un monde extra naturel pour les âmes, car tout est dans la nature.

Il y a à peine cent mille ans que l'humanité est sortie de sa chrysalide animale ; et pendant des millions d'années, c'est-à-dire pendant la longue série des périodes primaire, secondaire et tertiaire, il n'a existé une seule pensée qui fût à même de concevoir la grandeur du spectacle de la nature, ni un seul regard humain qui pût le contempler. Le progrès a lentement élevé les âmes inférieures des plantes et des animaux jusqu'à la hauteur de l'homme.

La nature est le progrès indéfini, l'univers une succession perpétuelle ; l'ascension est la loi suprême.

Les mondes ne sont pas tous habités ; les uns sont encore à leur aurore, les autres à leur crépuscule. Par exemple dans notre système solaire Mars, Vénus, Saturne, et peut-être ses satellites, semblent se trouver dans une période de pleine activité. Jupiter, par contre, paraît ne pas être encore sorti de sa période primaire ; et la Lune n'a peut-être plus d'habitants. Avant la Terre ont existé d'autres mondes habités ; et lorsque notre planète aura exhalé son dernier soupir, et

lorsque la dernière famille humaine dormira son dernier sommeil sur le bord de la dernière lagune gelée du gel éternel, des soleils innombrables brilleront toujours dans l'immensité et l'aurore et le crépuscule, le printemps et les fleurs, l'espoir et la joie, d'autres terres et d'autres humanités existeront encore.

La Terre est le satellite d'une étoile. Aujourd'hui comme demain nous sommes citoyens sidéraux ; et, qu'on le sache ou non, nous vivons dans les étoiles.

Ces affirmations résument la synthèse de l'état actuel de la science, en ce qui concerne le plus grand des problèmes. Il m'a semblé qu'elles intéresseraient mes lecteurs comme elles m'ont intéressé moi-même. »

CAMILLE FLAMMARION.

(Traduit de *Constancia*, de Buenos-Ayres, de Mars 1888.)

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES.

Vie de Jésus. *(Suite).*

5

D. Si Jésus a été en Egypte, comment y a-t-il vécu ?

R. Jésus demeura 10 ans en Egypte. Pendant ce temps il exerça sa profession de charpentier. Mais comme il était porté par sa nature à l'étude des problèmes religieux, il se lia avec un disciple de la vérité indienne, de là cette connaissance des livres consacrés à la propagation de cette vérité. Il est facile de retrouver dans les Evangiles les traces de cette initiation. Mais la haute raison de Christ lui fit rejeter l'ivraie qui, dans ces livres, se mêlait trop abondamment au bon grain. Mais vous ne devez pas induire de cela que Christ était aussi savant que quelques-uns se sont plû à le dire. Sa vie de travail ne lui permettait pas de faire des études suffisantes pour le devenir. Sa grandeur est toute dans sa haute raison et dans sa sainteté. Il devait donner au monde l'exemple de toutes les vertus et lui apporter encore une fois la vérité religieuse perdue ; vérité qui n'a pas besoin de la science pour être retrouvée, mais de la raison seule.

D. A-t-il eu de bonne heure l'intuition de sa mission ?

R. Jésus, dans la vingtième année de son âge, commença à entrevoir qu'il devait combattre les prêtres et rétablir la religion dans sa vérité. Il eut une vision dans laquelle l'ange de Dieu lui annonça que sa destinée était de révéler au monde les vérités obscurcies par les prêtres. Il ne crut pas d'abord, pensant que c'était une hallucination. Alors commença entre lui et l'ange une lutte que sa modestie rendit longue, mais qui finit par le triomphe de l'ange, à l'époque du retour d'Egypte. (30 avril 1887).

6

D. Que faut-il penser du jeûne de Jésus dans le désert et de la tentation de Satan ?

R. Jésus se retira dans la solitude du désert des passions, afin d'étudier avec plus de tranquillité la doctrine des Védas qui avait frappé sa haute raison. Après cela, il commença à prêcher. En peu de temps, il devint célèbre dans la Palestine. Le clergé s'émut et le fit circonvenir par des émissaires, qui le tentèrent en lui offrant des richesses et l'espoir de devenir le protégé des prêtres. Il repoussa ces offres en disant qu'il aimait mieux vivre pauvre et innocent que riche et coupable ; que, d'ailleurs, Dieu avait en réserve des récompenses bien supérieures à ce qu'on lui offrait, s'il écoutait sa voix.

Le diable alors comprit qu'il avait affaire à un serviteur de la vérité, et dès ce moment il jura de le perdre. Le diable était l'ordre des prêtres qui se sentait menacé par ce champion de Dieu.

Le jeûne représente l'action de l'Esprit obsesseur qui, voulant plus aisément s'emparer de lui, lui suggéra de jeûner, disant que l'envoyé de Dieu devait être nourri directement par lui, sans avoir besoin de recourir à la nourriture matérielle.

Jésus repoussa ce conseil, disant à l'Esprit de mensonge que l'envoyé de Dieu ne devait se distinguer des autres hommes que par la pureté de sa vie et la morale élevée de ses enseignements. L'Esprit comprit qu'il avait affaire à quelqu'un venu de haut pour le combattre, et dès ce moment il s'acharna contre lui, unissant ses efforts à ceux des prêtres. (1er mai 1877).

7

D. Qu'est-ce que cette lumière intérieure dont parle Jésus au chapitre XI, versets 34 et 35 de St-Luc ?

R. Jésus a recommandé à ses disciples de veiller à la conservation de la lumière intérieure qui est la raison. La raison vient de Dieu ; il a voulu que celle d'entre ses créatures qui en serait douée s'en servît pour l'adorer, l'aimer, le servir, en accomplissant la loi de progrès qui fait monter vers lui toute la création. Les chrétiens entendaient ainsi ces paroles de Christ. Saint Paul, le plus grand des apôtres, n'a jamais enseigné autre chose. Dans son épître aux Romains, parlant de ceux qui voulaient qu'on s'abstînt de certaines viandes, il dit que le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire ni dans le manger, mais dans

la justice. Il ajoute que ceux qui croient cependant devoir s'abstenir de ces viandes pèchent s'ils en mangent, car ils n'obéissent pas à la conscience; et cela constitue le plus grand des péchés, car ne pas obéir à la conscience, c'est désobéir à Dieu. Il faut donc prendre le plus grand soin de tenir cette lumière intérieure dans un état de grande pureté, afin qu'elle nous montre clairement ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter. La raison et la conscience ne font qu'un. Donc saint Paul était l'apôtre de la raison qui, à son plus haut degré de perfection, est Dieu même. Vouloir attenter à la raison, en la contraignant à accepter ce qu'elle ne comprend pas, c'est, en réalité, attenter à Dieu même. Le pontife du Vatican, donc, est le plus grand des impies, lorsqu'il prétend au droit de penser pour tous les chrétiens, et de forcer ainsi leur conscience à accepter ses décisions en matière de foi et de mœurs. La conscience est dans l'homme progressive, comme tout ce qui est dans la création ; mais elle a besoin de l'effort pour ce que la loi de progrès réclame d'elle. Vouloir la forcer à demeurer inactive, en lui imposant des croyances qu'elle n'a pas acquises, c'est la condamner à demeurer dans la mort. Il vaudrait mieux ne pas croire à Dieu, en raisonnant, que d'y croire en ne raisonnant pas. L'athée qui raisonne est dans la voie qui conduit à Dieu. Vos facultés se développent par l'exercice ; la paresse morale est fatale à l'âme, comme la paresse physique est fatale au corps. Dieu a donné à l'homme la faculté de le chercher, et celui qui le nie le cherche en réalité, tandis que celui qui croit en lui parce qu'un autre lui dit d'y croire, ne croit en réalité qu'à cet autre homme, et montre pour sa recherche une indifférence stupide et coupable.

Tâchez de m'évoquer de temps en temps, et je serai heureuse de vous donner toutes les explications que je pourrai, sur Jésus et sa doctrine. Ma tâche est d'expliquer aux spirites la doctrine de Christ et de la montrer dans sa vérité première. Déjà nous, ses disciples immédiats, nous l'altérâmes un peu, à cause de notre infériorité morale, qui ne nous permit pas de la comprendre complètement. Paul qui le seul parmi les apôtres n'avait pas connu Christ de son vivant, le continua plus intelligemment que les autres. Cependant il y a de profondes différences entre sa pensée et celle de Christ. (5 mai 1877).

(A suivre.) V. TOURNIER.

FAITS SPIRITES.

—

Le Tasse, medium. — L'auteur anglais Hoole raconte qu'à Bisaccio près de Naples, où le marquis Manzo suivait attentivement les effets surnaturels de la mélancolie du Tasse, il arriva que l'auteur de la *Jérusalem*, offensé des doutes de son ami, lui proposa d'être présent aux entrevues qu'il disait avoir familièrement avec un Esprit. Le marquis accepta le défi, se trouva au rendez-vous donné, le lendemain, et au bout de quelques instants de silence, il s'aperçut que le poëte avait les yeux fixés sur la fenêtre de l'appartement en demeurant immobile. Manzo l'appela, mais ne reçut aucune réponse. A la fin, le poëte s'écria : « Voici mon ange qui vient causer avec moi ! Regarde bien, Manzo, et ne doute plus de la vérité ! » Le marquis stupéfait l'écoute, regarde, mais il ne voit rien, si ce n'est l'éclatante lumière du soleil de Naples qui entrait par la fenêtre. Il promena scrupuleusement la vue autour de la chambre, mais il n'aperçut rien, et cependant le démon familier y était, puisqu'il entendait parfaitement le Tasse lui parler avec véhémence, tantôt posant des questions, tantôt adressant des réponses, s'exprimant, d'ailleurs, de la manière la plus éloquente et avec une sensibilité si vraie, que le marquis restait pénétré de surprise et d'admiration, et ne pouvait se résoudre à l'interrompre. Cette conversation extraordinaire cessa par la retraite de l'esprit, et comme il était parti sans doute, le Tasse se tourna vers son ami, et lui demanda, d'un ton plein de sang-froid, ce qu'il pensait maintenant de l'entrevue. Manzo, tout-à-fait déconcerté, ne jugea pas à propos de contredire le poète et ne lui parla plus de ses visions.

* * *

Prévision. — Le comte de Plater, ce débris illustre de la Pologne soulevée de 1831, raconte que, dans une église située près de Varsovie, et au milieu d'une fête nationale, un jeune homme, vivement ému tout-à-coup par le caractère des chants religieux, s'élança de son banc vers l'entrée du chœur, s'arrêta immobile, les bras croisés et la tête penchée à cette place, et demeura longtemps à contempler le pavé nu du temple dans une attitude qui troublait le service divin, à la grande anxiété des fidèles. C'était précisément une année avant la mort du grand duc Constantin; l'insurrection n'avait pas encore éclaté. On entoure le jeune homme, on l'interroge sur sa méditation ; les chants cessent. Il sort enfin de son rêve somnambulique.

— Je vois, dit-il, à mes pieds le cercueil du grand duc Constantin.

L'année s'écoule, la révolution chasse les russes de Varsovie, Constantin meurt; on célèbre

ses funérailles dans cette église, et son cercueil est placé au milieu du chœur à l'endroit même où l'extatique avait eu la vision!

... « J'ai connu, dit M. Chardel, l'épouse d'un colonel de cavalerie que son mari magnétisait et qui devint somnambule; dans le cours du traitement, une indisposition le contraignit à se faire aider par un offiicier de son régiment; cela ne dura que huit à dix jours. Quelque temps après, dans une séance magnétique, le mari, ayant mis sa femme en état de somnambulisme, l'engageait à s'occuper de cet officier. — Ah! le malheureux! s'écria-t-elle, je le vois... il est à P..., il veut se tuer... Il prend un pistolet... courez vite!... — On courut, effectivement, le suicide était consommé! »

Au sujet de ces faits de prévision, M. Deleuze dit en manière de théorie :

« Supposez que nous possédions un télescope assez parfait pour voir ce qui se passe sur une planète tournant autour d'une de ces étoiles qui sont un million de fois plus éloignées de nous que le soleil, comme nous voyons les objets à cent toises à l'aide d'une lunette achromatique. En dirigeant ce télescope sur la planète, ce que nous verrons sera le présent pour nous; ce sera le passé pour les habitants de la planète, parce que la lumière aura mis plusieurs mois pour parvenir à notre télescope. Maintenant, placez sur la terre un homme organisé de façon à voir *instantanément* sur la même planète, c'est-à-dire avec ses yeux et sans télescope; cet homme nous racontera ce qui s'y passe, longtemps avant que nous puissions l'apercevoir. Il verra donc réellement l'avenir. »

* * *

L'Initiation a publié sous la signature de M. de Gradfort la relation du très curieux fait suivant :

Il y a quelques années, je me trouvais à la Nouvelle-Orléans. J'y comptais plusieurs amis, entr'autres le docteur L...; nous étions tellement intimes, qu'il ne se passait pas de jour sans que ce dernier vînt chez moi ou que je me rendisse chez lui pour passer la soirée avec sa charmante famille. Le docteur avait pris l'habitude de venir de bonne heure, avant de commencer ses visites professionnelles. Je dois déclarer que c'est un homme très répandu et très estimé à cause de ses nombreux et remarquables travaux scientifiques et que son esprit beaucoup plus éclairé que le mien n'est guère prédisposé aux hallucinations.

Un matin, je reçus le docteur étant encore couché. Il faisait très chaud; les persiennes étaient baissées, mais il pénétrait dans la chambre assez de lumière pour apercevoir nettement les objets qu'elle contenait. Le docteur prit un siége et s'assit près de mon lit entouré d'un moustiquaire. Tandis que nous conversions amicalement, je m'aperçus tout-à-coup que sur le moustiquaire se dessinait une forme lumineuse et mobile que j'attribuai à une réfraction de la lumière; mais je me sentis bientôt envahi par une certaine terreur en voyant les contours de cette forme d'abord vagues et indécis, s'accentuer de manière à indiquer nettement une figure humaine : c'était celle d'un homme de petite taille en costume de moine de couleur grise, la tête rasée, très pâle, souriant doucement. Ce sourire me donne encore des frissons; les yeux qui me fixaient avaient une expression quasi diabolique; ils me faisaient l'effet de lancer une flamme rouge; ils étaient étincelants, ombragés d'épais sourcils et éclairaient un front livide, un visage glabre de l'apparence d'un homme bien vivant quoique fluidique et transparent. Saisi d'épouvante, je jetai un cri en appelant le docteur à mon secours. Me retournant vers ce dernier, je le vis debout à côté de moi épouvanté, faisant de ses mains le geste de repousser la terrible vision...

Le docteur et moi, nous avons vu et bien vu la même chose, non pas aux heures nocturnes propices aux fantômes, mais à dix heures du matin et par un soleil de printemps. Tous les deux, nous vîmes ce moine gris avec autant de clarté et d'évidence que celle qui me fait voir le papier sur lequel je trace ces lignes.

Que me voulait donc cet être qui n'appartenait plus au monde des vivants? Je l'ignore et je n'ai jamais cherché à le savoir.

(Criterio Espiritista), mars 1889.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons reçu le 2me numéro d'une revue mensuelle intitulée l'ETOILE, dirigée par notre ami et ancien collaborateur, M. René Caillié, d'Avignon (Vaucluse). Abonnements : pour la France, un an 7 francs; pour l'étranger 8 francs. Voici le sommaire de ce numéro :

Les Pantacles, (Alber Jhouney). *Rénovation*, (l'abbé Roca) *Simple causerie*, (René Caillié). *Bibliographie. Sujets divers.*

SIGNS OF THE TIMES, un discours prononcé à la première église méthodiste de Chicago, le 26 avril 1888, sous les auspices de la *Western Society for psychical research*, par le professeur Elliott Coues, M. D.

HEAVEN REVISED, un récit d'expériences per-

sonnelles après le changement appelé mort, par Mme E.-B. Duffey.

Chicago, *Religio-philosophical Publishing, House, 1889.*

SECOND SIGHT: problèmes en connexion avec la vision prophétique, avec exemples à l'appui, par M.-A. (Oxon.) Londres 1889, aux bureaux de la *London spiritualist alliance*, 2, Duke Street, Adelphi, W.-C. Prix: six pence.

NOUVELLES.

On écrit de Chester (Angleterre) au journal *Light*, de Londres, du 23 février :

« Des choses extraordinaires sont vues et entendues nuitamment dans la ferme Bodwrdda, à proximité de Aberdaran et de l'île Bardsey. Les habitants sont complètement terrifiés, et pour un des domestiques de la ferme l'affaire menace d'avoir un triste dénoûment. Lorsque le vacher se rendit de bonne heure à l'étable pour traire les vaches il trouva à son grand étonnement seize vaches et un taureau déliés dans la cour. Le taureau fondit immédiatement sur l'homme, le renversa, lui troua la joue avec sa corne et le mit dans un pitoyable état. La police de Carnarvonshire a établi un poste de surveillance dans le bâtiment, et pendant la nuit on vit s'ouvrir subitement et simultanément trois portes de l'étable. Les policemen s'élancèrent à l'instant même mais sans trouver âme qui vive, et cet incident nocturne a encore augmenté l'alarme, surtout que depuis lors on entend de singuliers bruits.

* * *

La crémation à Paris. — Une troisième expérience de crémation a été faite au Père Lachaise, à Paris ; on a inciné le corps de M. le docteur Bricou, professeur d'hygiène à l'Ecole municipale des infirmiers.

Le four avait été décoré de longues tentures lamées d'argent au chiffre du défunt. L'opération de l'incinération n'a pas duré moins d'une heure trois quarts.

* * *

La vaccination est obligatoire en Angleterre et facultative en France.

Dans les grandes villes de France, le nombre des décès par la petite vérole était 1956 ou 0-31 par 1000 de la population.

Dans les grandes villes d'Angleterre, pendant la même période, le nombre des morts était 322, ou 0-04 par 1000.

(*Religio-Philosophical-Journal*, du 23 mars.)

* * *

Un correspondant recommande de brûler du goudron pour guérir du croup. Il dit de mettre quelques gouttes de goudron de Suède, comme celui qu'on emploie pour la marine, sur le couvercle d'un poële bien allumé et d'inviter le patient à inhaler et avaler la fumée, dix fois par jour pendant cinq minutes chaque fois. Il aurait constamment réussi dans ses expériences.

(*Religio-Philosophical-Journal*, du 23 mars.)

* * *

Mme A. Leah Underhill, citée par M. Lacroix dans notre numéro du 1er juin, est l'aînée des trois sœurs de la famille Fox. C'est une dame très respectable de New-York, restée fidèle à ses croyances spirites. Elle a fait tout ce qu'elle a pu pour tirer ses deux sœurs Margaret et Kate de la dégradation où elles sont tombées. Ceux qui veulent connaître l'exacte vérité sur les premières manifestations de Hydesville doivent lire le livre publié il y a trois ou quatre ans par Mme Leah Underhill sous le titre : *The missink link of Modern spiritualism.*

* * *

La Religion laïque apprécie en quelques lignes, très judicieusement pensées, l'ouvrage de l'abbé Roca.

« Œuvre magistrale, dit-elle, digne d'être lue et relue, d'être méditée et reméditée par les penseurs et les philosophes chrétiens et même antichrétiens. Le tort, le seul tort de M. Roca, et c'est ce qui affaiblit sa tentative de régénération religieuse, le tort de M. Roca, c'est de croire que la papauté sauvera le monde et divulguera officiellement la doctrine de l'ésotérisme catholique ; qu'elle abandonnera bientôt les politiciens et les césars; qu'elle se rapprochera du peuple; qu'elle se fera la servante de Dieu et de l'humanité. Quelle illusion? Un pape faire une révolution et une évolution qui serviraient les intérêts des petits, allons donc! Cette révolution religieuse nous la désirons nous aussi, nous l'appelons, nous la facilitons, mais, si elle se fait — oui, elle se fera! — ce sera contre le pape, contre toutes les orthodoxies, contre toutes les puissances d'en haut et contre toutes les anarchies d'en bas. Le Christhumanité alors pourra règner. L'ésotérisme des sanctuaires pourra être dévoilé, et la Religion de tous, la Religion universelle, se constituera et s'organisera dans les cieux nouveaux et sur la terre nouvelle. »

Liége.— Imp. du *Messager*, rue de l'Etuve, 12.